N. Hawthorne

Sa Vie et son Œuvre



L. DHALEINE

Docteur ès lettres

N. Hawthorne

Sa Vie et son Œuvre

" Some are long, and some are shorter ,,
Some are good, and some are better. "
H. BRIGHT (*Song of Consul Hawthorne*).



PARIS

HACHETTE & Cie, Éditeurs

79, Boulevard Saint-Germain, 79

1905

LIVRE PREMIER

LA JEUNESSE DE HAWTHORNE

CHAPITRE PREMIER

LES ANCÊTRES

« Qu'est-il ?[1] Un auteur de livres de contes ! Quel espèce de métier cela peut-il bien être ? En quoi cela peut-il servir à la gloire de Dieu ou au bien de l'humanité ? En vérité, le pauvre garçon aurait aussi bien pu se faire violoneux ! »

C'est bien le cri méprisant qu'auraient jeté les ancêtres de Hawthorne s'ils avaient pu revivre dans les rues tranquilles de Salem en l'an 1837. Et, si, dans sa chambre de travail silencieuse, au milieu du calme du Vieux Presbytère, il avait pu voir au mur le portrait du Major William Hathorne[2], comme Hepzibah, la vieille fille de la Maison des Sept Pignons, voyait celui du Colonel Pyncheon, les traits empreints d'une austérité un peu rébarbative, son rabat de dentelles tranchant sur le fond de bitume du tableau, la tête coiffée d'une calotte, la barbe grisonnante, une main posée sur une énorme Bible, et l'autre sur la poignée de sa bonne épée, terreur des Indiens ; — nul doute que l'Ancêtre, aussi, n'eût froncé le sourcil de

1. " What is he ? " murmurs one grey shadow of my forefathers to another. " A writer of story-books ! What kind of a business in life, — what mode of glorifying God or being serviceable to mankind in his day and generation may that be ? Why, the degenerate fellow might as well have been a fiddler ! " (Introduction to the *Scarlet Letter*.)

2. Le *w* du nom de Hawthorne fut ajouté par notre auteur à l'âge de vingt et un ans. Nous avons donc cru devoir, lorsqu'il s'agissait de ses ancêtres, laisser à leur nom son ancienne et traditionnelle orthographe.

terrible façon en regardant son descendant dégénéré, qui, né pour porter l'épée, ne tenait dans ses mains qu'une plume, et désertait les voies du Seigneur pour se faire amuseur de foules.

Car c'était un robuste Puritain à la foi sincère, agissante, que ce Major, qui vint, en 1630, chercher un sol plus libre à Dorchester. Fils d'un bon gentilhomme de Wigcastle, près de Wigton, dans le Wiltshire, sa famille était-elle d'origine française, comme pourraient le faire supposer les trois fleurs de lys sur champ d'azur de son écusson ? Ce n'est pas impossible, et nous laisserons aux chercheurs de l'Avenir le soin d'éclaircir, s'ils le peuvent, ce point sur lequel il n'existe aucun document, et qui, fût-il exact, n'a qu'une importance fort relative. Si, pour quelques écrivains, pour Thoreau, par exemple, il peut être intéressant de retrouver, par endroits, les traces du sang celtique, et l'empreinte ancestrale reparaissant, ineffaçable, inoubliée, sur l'esprit saxon, — comment, après vingt générations, peut-être, après deux exils, après le lent travail des siècles sous des climats nouveaux, et l'action continue d'une religion nouvelle, si absorbante, si exclusive, — pourrait-on dire quelle part il convient de faire, dans le talent de Hawthorne, à une origine en somme problématique ? Il semble donc inutile de se hasarder dans une recherche où manque toute espèce de base précise, exacte ; — et, dans l'idée qu'eut un jour Hawthorne de faire son propre portrait sous le nom de Monsieur de l'Aubépine, il ne faut voir qu'une fantaisie passagère.

Quoi qu'il en soit, ce William Hathorne, le véritable fondateur de la famille, était un homme d'une infatigable énergie, d'une droiture rigide, et, en même temps, d'une souplesse d'esprit commune de ce côté de l'Atlantique, où il n'est pas rare de voir le même homme exercer avec honneur et profit les professions les plus disparates.

Il avait vingt-trois ans lorsqu'il débarqua à Boston en 1630 ; à peine établi à Dorchester, avant d'avoir atteint sa trentième année, il est élu député, et, après s'être fixé à Salem, en 1637, il devient président (Speaker) de la Chambre, poste qu'il occupe presque sans interruption jusqu'en 1661. Nous le voyons souvent combattre les Indiens, qui, à chaque instant, faisaient irruption dans les établissements anglais, et menaçaient d'étouffer au berceau les jeunes colonies. En même temps, il cherche à commercer avec eux, conclut des traités, et tente de fonder une Compagnie pour la vente des fourrures.

Tout ceci l'entraîne à des expéditions, tantôt militaires, tantôt pacifiques et commerciales, dans les solitudes encore vierges où s'adossait l'étroite bande de terres occupée par les Puritains ; et, à soixante-dix ans, il conduisait encore une troupe dans ces forêts mystérieuses. Mais, si les Indiens avaient, à leurs dépens, appris à le craindre, il ne semble pas

avoir vu en eux simplement des animaux dangereux ou des diables incarnés, n'ayant avec l'humanité qu'une ressemblance de pure forme, et que tout bon Anglais, tout bon chrétien, a le droit, et presque le devoir d'exterminer. Ce sentiment, si commun alors, — et maintenant encore, — aux États-Unis, ne paraît pas avoir éteint en lui toute idée de justice, car, l'année même de cette dernière expédition, il fait exécuter un certain John Flint, qui, par désœuvrement, sans doute, avait tué un Indien.

Le vieux Major était donc aussi magistrat, et, comme tel, sa main s'appesantit souvent sur les Quakers et les vagabonds, également odieux aux Puritains; car ceux-ci, comme toutes les sectes profondément et sincèrement croyantes, refusaient volontiers aux autres cette liberté de conscience qu'ils revendiquaient pour eux-mêmes, et qu'ils avaient conquise au prix de mille dangers ; et n'avaient pas encore atteint ce point de scepticisme relatif où naît la tolérance des opinions d'autrui [1].

Et là ne se bornaient pas ses efforts pour travailler à la gloire du Seigneur. Non content de faire sentir la force des Élus, aux Peaux Rouges par l'épée et les arquebusades, aux Quakers par le fouet, les fers et le pilori; il savait aussi prendre la parole, et développer un texte biblique aussi verbeusement, avec autant de métaphores étranges et sanguinaires, que les ministres les plus renommés ; et les habitants de la petite ville voisine de Manchester l'entendaient souvent prêcher la guerre sainte contre les Amalécites des bois, ou stigmatiser de sa parole ardente les ennemis intérieurs du peuple de Dieu, ou bien encore les faibles, et ceux qui se montraient peu dociles à la voix de l'Esprit.

Un document curieux est conservé aux Archives d'Angleterre : c'est une lettre, signée Samuel Nadorth, mais qui, tout porte à le croire, est l'œuvre du vaillant Major, adressée, le 26 Octobre 1666, au Très Honorable Secrétaire d'État Morrice, où il réfute les accusations portées contre les colons, expose les services rendus par eux à l'État, et donne les raisons pour lesquelles le Gouverneur Bellingham et lui-même, d'accord avec la Cour Générale du Massachusetts, refusent de se rendre en Angleterre sur l'ordre du roi. Cette lettre, un peu longue, et parfois diffuse, est un habile plaidoyer, où l'opposition ferme et digne à des ordres arbitraires garde toujours les formes extérieures du respect, et fait honneur à la claire intelligence, au caractère indépendant et droit de son auteur présumé, qui avait alors cinquante-neuf ans [2].

1. G. P. Lathrop, (*A Study of Hawthorne*,) insinue que le digne Major fut d'abord hostile à toute idée de persécution, et ne s'y décida que plus tard, en voyant les désordres réitérés causés par l'obstination des Quakers à ne pas se conformer aux croyances générales ; — mais sans apporter à l'appui de cette opinion aucune preuve sérieuse.
Il est vrai que William Hathorne était l'adversaire politique d'Endicott, chef des persécuteurs, mais il n'y a là rien de décisif, et le biographe de Hawthorne ne nous apporte sur ce point que des suppositions gratuites.

2. Voir cette lettre à la fin du volume.

Le cinquième de ses huit enfants, John Hathorne, n'est pas resté moins célèbre dans la colonie. Comme son père, il fut député, puis juge, et, après la déposition du Gouverneur Andros, il fit partie du Comité de Salut Public présidé par Bradstreet. Il avait aussi le rang de colonel, mais c'est surtout dans sa carrière judiciaire qu'il conquit une renommée à nos yeux peu enviable. Cet homme rigoureusement honnête, qui sortit des fonctions publiques plus pauvre qu'il n'y était entré, laissait malheureusement, comme tant d'autres encore, vers cette fin du XVIIe Siècle, des superstitions absurdes, de cruels préjugés gâter en lui une religion sincère, mais un peu étroite. La croyance à la sorcellerie, qui commençait alors à disparaître en Europe, s'était conservée intacte chez ces colons, qui avaient quitté la mère-patrie au moment où elle y était encore en pleine vigueur, où paraissaient, en France, la *Démonomanie des Sorciers*, de Jean Bodin (1580), la *Demonolatria*, de Remigius (1596), les *Disquisitiones magicae* de Del Rio (1599), le *Traité de la Démonialité*, de Sinistrari, les *Discours des Sorciers*, de Bosquet (1605), l'*Histoire des Spectres*, de Leloyer (1605), l'*Inconstance des Démons*, de de Lancre; où, en Angleterre, le roi Jacques Ier écrivait son traité de la *Démonologie* (1599); — sans compter les divers *Malleus*, *Formicarius*, *Lucerna*, de Sprenger, de Nider, etc.; en un mot, toute une littérature immonde, sinistre et grotesque à la fois; — où l'Inquisition espagnole brûlait les sorcières de Logroño (1609); où s'agitaient les procès retentissants des Ursulines de Marseille (1611) et de Loudun (1634).

D'ailleurs, même en 1645, il y eut encore, en Angleterre, une persécution de sorcières. Matthew Hopkins, qui mérita le surnom de *Witchfinder General*, fit condamner à mort, en un an, et en un seul comté, plus de trois fois autant de malheureux qu'on n'en exécuta à Salem pendant toute la durée de l'Imposture [1].

John Hathorne n'échappa pas à cette influence, et, respectueux du pré-

1. Ce qu'on est convenu d'appeler la *Witch Delusion* de Salem est une épidémie de sorcellerie qui, pendant une période assez courte, régna dans cette petite ville. Les autorités locales se laissèrent facilement persuader de la réalité des incidents surnaturels, qui, disait-on, se produisaient à chaque instant, furent les dupes inconscientes de quelques jeunes hystériques, de quelques stigmatisées; et même des esprits que l'on eût put croire à l'abri de cette superstition, comme Cotton Mather, partagèrent la crédulité générale. Comme il arrive en pareil cas, lorsque c'est surtout l'imagination qui est affectée, les persécutions et les supplices furent impuissants à détruire cette contagion d'un nouveau genre, qui s'étendait en dépit du bourreau, et qui s'arrêta d'elle-même lorsque la masse du peuple revint à une appréciation plus sensée des choses, et finit par comprendre l'immense duperie dont elle avait été victime. (Voir à ce sujet *Giles Corey of the Salem Farms*, dans les *New England Tragedies*, de Longfellow, dont on trouvera quelques extraits à la fin de ce volume.)

Du reste, l'Amérique, même à cette époque, n'avait pas le monopole de ce genre de panique, et des incidents analogues se produisaient encore dans l'ancien monde. (Voir au chapitre premier du Livre V une note relative à des événements de ce genre, dont la Franche-Comté fut le théâtre dans la première moitié du XVIIe Siècle).

cepte du Deutéronome : « Tu ne laisseras pas vivre une sorcière », il prononça sentence de mort contre plusieurs malheureuses accusées de possession démoniaque. L'une d'elles, entre autres, Rebekah Nurse, accusée d'avoir « battu et diversement affligé » des femmes et des enfants, et « conversé avec un homme noir qui lui parlait tout bas à l'oreille pendant qu'elle était entourée de diables », ne put, malgré ses protestations indignées d'innocence, échapper au sort commun.

C'est peut être cette Rebekah qui, avant de mourir, jeta à la face du juge impitoyable une malédiction dont sa famille devait souffrir pendant trois générations. Hawthorne a repris cette légende dans la *Maison des Sept Pignons*. Le vieux sorcier Maule y maudit le Colonel Pyncheon, son juge. « Dieu, s'écrie-t-il, lui fera boire du sang ! » Et, après la mort étrange et tragique du Colonel, la famille Pyncheon avait éprouvé une décadence de plus en plus irrémédiable. Ses titres à la possession d'une immense étendue de territoire dans le comté de Waldo, jadis achetée à un chef Indien, avaient disparu mystérieusement, laissant les descendants de l'implacable Puritain dans une pauvreté sans cesse croissante. Cette tradition, notre auteur l'a trouvée dans sa propre famille, qui avait d'incontestables droits de propriété sur tout un canton, entre autres, sur l'endroit où s'éleva plus tard la ville de Raymond, (Maine), mais les titres en avaient été perdus, et leur disparition était parfois attribuée, ainsi que l'obscurité relative de Joseph Hathorne, le fermier, de son fils, le corsaire, et de son petit fils, à la malédiction de la sorcière.

Dans la préface de la *Lettre Rouge*, Hawthorne adresse un souvenir ému à ces deux lointains ancêtres, qui, peut-être, sont un peu cause de son attachement à cette vieille ville de Salem, déjà si maussade et si déserte.

Ce sentiment d'affection [1] doit probablement être attribué aux racines que,

1. The sentiment is probably assignable to the deep and aged roots which my family has struck into the soil. It is now nearly two centuries and a quarter since the earliest emigrant of my name made his appearance in the wild and forest-bordered settlement which has since become a city. And here his descendants have been born and died, and have mingled their earthly substance with the soil, until no small portion of it must necessarily be akin to the mortal frame wherewith, for a little while, I walk the streets..... The figure of that first ancestor, invested by family tradition with a dim and dusky grandeur, was present to my boyish imagination as far back as I can remenber. It still haunts me, and induces a sort of home-feeling with the past, which I scarcely claim in reference to the present phase of the town. I seem to have a stronger claim to a residence here on account of this grave, bearded, sable-cloaked and steeple-crowned progenitor, — who came so early, with his Bible and his sword, and trod the unworn street with such a stately port, and made so large a figure as a man of war and peace, — a stronger claim than for myself, whose name is seldom heard, and my face hardly known..... He had all the Puritanic traits, both good and evil..... as witness the Quakers, who have remembered him in their histories, and relate an incident..... which will last longer, it is to be feared, than any record of his better deeds, although these were many.

His son, too, inherited the persecuting spirit, and made himself so conspicuous in the

depuis longtemps, ma famille a poussées profondément dans le sol. Il y a maintenant deux cent vingt-cinq ans que le premier émigrant de mon nom parut dans le village primitif, resserré par les forêts, qui est depuis devenu une cité. C'est ici que ses descendants sont nés et sont morts, et ont mêlé leur substance au sol, au point qu'une bonne partie de ce sol doit forcément être quelque peu parent du corps avec lequel je marche dans les rues... La forme de ce premier ancêtre, revêtue par la tradition de la famille d'une grandeur un peu flottante et imprécise, je la vois, aussi loin que remonte ma mémoire, toujours présente à mon imagination d'enfant. Elle me hante encore, et, par elle, je me sens presque plus à l'aise dans le Salem d'autrefois que je ne le suis dans le Salem d'aujourd'hui. Il me semble que j'ai plus le droit de demeurer ici, à cause de cet ancêtre grave, à la longue barbe, au manteau noir, au chapeau pointu, qui vint, dans les premiers temps de la ville, avec sa Bible et son épée, qui passait si majestueux sur le pavé encore neuf, et qui faisait si grande figure dans la guerre et dans la paix ; — plus le droit qu'à cause de moi-même, dont le nom et le visage sont presque inconnus... Il avait, du Puritain, tous les traits, bons et mauvais... et le souvenir de sa dureté, conservé dans les Annales des Quakers, durera plus longtemps, je le crains, que celui de ses actions meilleures, et celles-ci, pourtant, ne manquèrent pas.

Son fils, aussi, hérita de cet esprit de persécution, et se signala si bien dans le martyre des sorcières, que leur sang a laissé sur lui une tache ; — une tache tellement ineffaçable que ses vieux ossements desséchés, dans le cimetière de Charter Street, doivent encore la porter s'ils ne sont pas entièrement tombés en poussière ! Je ne sais si ces ancêtres de ma race ont pensé à se repentir, et à implorer le pardon du Ciel pour leurs cruautés, ou s'ils en supportent aujourd'hui en gémissant les lourdes conséquences dans un autre monde. Quoi qu'il en soit, moi qui écris ces lignes, et qui les représente, j'assume sur moi la honte de leurs actions, et je prie pour que, s'ils ont encouru quelque malédiction, — comme je l'ai entendu dire, et comme la malheureuse condition de notre famille depuis de longues années semble le prouver, — elle soit désormais détournée de nous.

Sans doute, il est vrai, ces deux Puritains rigides, au front austère, auraient vu une punition bien suffisante de leurs péchés dans ce qu'après tant d'années, le vieux tronc de l'arbre de famille, avec toute sa mousse vénérable, a porté

martyrdom of the witches that their blood may fairly be said to have left a stain upon him. So deep a stain indeed, that his old dry bones in the Charter Street burial-ground, must still retain it, if they have not crumbled utterly to dust! I know not whether these ancestors of mine bethought themselves to repent and ask pardon of Heaven for their cruelties, or whether they are now groaning under the heavy consequences of them in another state of being. At all events, I, the present writer, as their representative, hereby take shame upon myself for their sakes, and pray that any curse incurred by them — as I have heard, and as the dreary, unprosperous condition of the race for many a long year back, would argue to exist, may be now and henceforth removed.

Doubtless, however, either of these stern and black-browed Puritans would have thought it quite a sufficient retribution for his sins, that, after so long a lapse of years, the old trunk of the family tree, with so much venerable moss upon it, should have borne, as its topmost bough, an idler like myself. No aim that I have ever cherished would they recognize as laudable ; no success of mine, — if my life, beyond its domestic scope, had ever been brightened by success, — would they deem otherwise than worthless, if not positively disgraceful..... And yet, let them scorn me as they will, strong traits of their nature have intertwined themselves with mine. (Introduction to the *Scarlet Letter*.)

comme dernière branche un oisif de ma sorte. Aucune des aspirations qui me furent chères ne leur semblerait louable ; aucun de mes succès, si jamais ma vie, en dehors du cercle de famille, avait été éclairée d'un rayon de succès, ne serait pour eux autre chose qu'insignifiant, sinon positivement honteux... Et, pourtant, malgré tout leur mépris, bien des traits de leur nature se sont mêlés à la mienne.

Ailleurs, dans une description du vieux Salem[1], revenant sur la persécution des Quakers par le Major Hathorne, il écrit :

Voici une femme[2], — c'est Anne Coleman, — nue jusqu'à la ceinture, et attachée derrière un chariot qui la traîne rapidement le long de la Grand Rue, tandis que le constable la suit avec un fouet de cordes nouées. Il est de tout cœur à sa besogne, en fidèle fonctionnaire, et met toute son âme dans chaque coup, jaloux de bien exécuter l'ordre du Major Hathorne dans l'esprit et à la lettre. Un coup tombe, et fait jaillir le sang, et, avec trente raies sanglantes de ce genre sur le dos, elle va être chassée dans la forêt. La traînée rouge coule dans la rue, mais puisse le Ciel accorder que, de même que la pluie de tant d'années l'a tant de fois lavée de ses larmes, il tombe aussi une rosée de pitié pour effacer cette cruelle tache de sang de la mémoire du persécuteur !

C'est que Hawthorne, qui, avec un esprit moins étroit, avait hérité du tempérament puritain de ses ancêtres, sentait peser sur lui le fardeau de leurs mauvaises actions comme s'il y eût pris part lui-même ; et, à maintes reprises, comme poussé d'un remords, il manifeste une profonde sympathie pour les Quakers, et laisse voir l'attrait, on peut même dire la fascination invincible qu'exercent sur lui les sorciers, ces autres victimes de ses ancêtres. Il avait même écrit, dit son fils, un recueil de Nouvelles ayant des sorcières pour héroïnes, et les quelques personnes qui purent les parcourir les caractérisaient comme des conceptions d'horreur fantastique et d'étrange *weirdness*. Mais ces contes ne furent jamais imprimés, et le manuscrit fut finalement brûlé par l'auteur, qui n'y trouvait pas, disait-il, une signification morale suffisante.

Les deux fils aînés de John Hathorne moururent jeunes. Le troisième, Joseph, né en 1691, n'eut pas l'ambition de jouer, comme son père ou son aïeul, un rôle important dans l'Etat. Il vécut en sage, cultivant ses terres, et, comme les peuples heureux, n'eut pas d'histoire. Le « Fermier Joseph », comme on l'appelait, mourut à l'âge de soixante-douze ans.

1. *Main Street.* (*The Snow Image and Other Tales*).

2. And there a woman, — it is Anne Coleman, — naked from the waist upward, and bound to the tail of the cart, is dragged through the Main Street, ... while the constable follows with a whip of knotted cords..... He loves his business, faithful officer as he is, and puts his soul into every stroke, zealous to fulfil the injunction of Major Hathorne's warrant in the spirit and to the letter. There came down a stroke that has drawn blood !..... and with those thirty stripes of blood upon her, she is to be driven into the forest. The crimson trail goes wavering along the Main Street ; but Heaven grant that, as the rain of so many years has wept upon it, time after time, and washed it all away, so there may have been a dew of mercy to cleanse this cruel blood-stain out of the record of the persecutor's life !

Un de ses oncles, William, frère du Colonel, avait été capitaine d'un navire marchand. Joseph lui-même, et son frère Ebenezer, se trouvaient en mer, peut-être à son bord, en 1716, au moment où leur père écrivait son testament. Ebenezer est resté célèbre pour avoir apporté la petite vérole à Salem, à son retour des Barbades. Il y eut aussi un Capitaine Benjamin Hathorne, qui mourut noyé, et un autre Benjamin, peut-être le fils du précédent, qui, pris par les Anglais en 1782, s'échappa de Charleston. Cet amour de la mer, qui semble avoir été héréditaire dans la famille, se retrouve avec toute sa force chez le cinquième fils du fermier. Daniel, né en 1731, se distingua comme corsaire dans la Guerre d'Indépendance. Une ballade originale, citée dans les *Curiosities of American Literature*, de Griswold, célèbre ses exploits. Cette tradition maritime, que Hawthorne lui-même pensa un instant continuer, était présente à sa mémoire lorsqu'il écrivait le passage si souvent cité :

A chaque génération [1], un capitaine à cheveux gris quittait le banc de quart pour se retirer dans la maison des ancêtres, tandis qu'un enfant de quatorze ans prenait la place héréditaire au gaillard d'avant.

Daniel était un homme énergique, robuste, aux traits fortement accentués, le teint clair et les yeux bleus. Dans le portrait qui nous est parvenu de lui, le bas de la figure est large, et le menton carré, très développé, accuse une force de volonté peu commune. C'est ce Daniel l'Intrépide, comme on l'avait surnommé, qui, à l'âge de vingt et un ans, devint amoureux d'une jeune fille du nom de Mary Rondel. Il correspondait avec elle au moyen de passages soulignés dans un vieil in-folio contenant l'*Arcadie* et les *Sonnets* de Sir Philip Sydney. Ce petit roman, resté d'ailleurs à l'état d'ébauche, se termina brusquement, et Mary mourut bientôt après.

Nous aurions à peine cru nécessaire d'en parler, si, par une coïncidence étrange et difficilement explicable, le nom de Mary Rondel n'avait pas été mentionné devant Hawthorne d'une façon assez singulière. En 1858, pendant son séjour à la Villa Montauto, il lui arriva plusieurs fois de se divertir, avec Robert et Elisabeth Browning, à des expériences de spiritisme, où l'institutrice de ses enfants servait de médium. Un soir, la main du médium traça le nom de Mary Rondel, et, depuis, dans toutes ces expériences, l'esprit de la malheureuse jeune fille intervint à tout propos, au grand ennui, paraît-il, des autres esprits, qu'elle mettait en fuite, réclamant vivement la sympathie de Hawthorne, et se plaignant à lui de son aïeul. Hawthorne, d'abord très surpris, finit par oublier cet incident, et ce

1. A grey-headed shipmaster, in each generation, retiring from the quarter-deck to the homestead, while a boy of fourteen took the hereditary place before the mast.
(Introduction to the *Scarlet Letter*.)

n'est qu'après sa mort que son fils retrouva le vieux volume qui avait servi aux amoureux, et put s'expliquer, jusqu'à un certain point, l'intervention de l'esprit tapageur. Peut-être faut-il l'attribuer à une réminiscence inconsciente de la part de Hawthorne, qui, dans sa jeunesse, avait pu feuilleter le livre, et y voir, sur une marge, les noms accolés de Mary Rondel et de Daniel Hathorne.

Quoi qu'il en soit, l'inconstant Daniel se consola vite, et ce petit roman de jeunesse ne l'empêcha pas d'épouser Rachel Phelps, et d'en avoir huit enfants. Comme le fait remarquer Mr. Julien Hawthorne dans sa biographie de son père, la malédiction de la sorcière ne semble pas avoir eu grand effet sur le nombre des naissances dans cette famille. Si le Major William eut huit enfants, John, colonel et juge, en eut six ; Joseph, le fermier, sept ; et Daniel, le corsaire, huit.

Son troisième fils, Nathaniel, né en 1775, est le père de notre auteur, qui avait avec lui une ressemblance physique tellement frappante qu'un jour, un matelot inconnu l'arrêta sur les marches de la Douane de Salem pour lui demander s'il n'était pas le fils ou le neveu du Capitaine Nathaniel Hathorne, avec qui il avait autrefois navigué.

Il était de haute taille, un peu mince, mais d'une force peu commune. Les traits fins et délicats de son visage, tel que nous le connaissons, donnent l'impression d'une certaine mélancolie ; il était volontiers silencieux, aimait beaucoup à lire, et semble avoir transmis à son fils, en même temps qu'une étonnante vigueur physique, cette teinte un peu assombrie de l'esprit qui lui fit, dans les premières années de sa carrière littéraire, chercher la solitude et le silence.

Marin comme son père, il devint capitaine d'un vaisseau marchand, et, en 1808, mourut de la fièvre jaune à Surinam, à l'âge de trente-trois ans, après quelques années de mariage, laissant à sa veuve, pour héritage presque unique, trois enfants, dont le second était Nathaniel Hawthorne, alors âgé de quatre ans. Il était né, en effet, le 4 Juillet 1804, jour anniversaire de la Déclaration d'Indépendance. La mort de son père semble l'avoir très vivement impressionné, malgré son jeune âge, et, parfois, il interrompait ses réflexions solitaires pour secouer la tête, et dire, en son langage d'enfant : « Tiens, maman, un jour, je m'en irai sur mer, et je ne reviendrai plus jamais. »

C'est là tout ce que l'on sait des ancêtres de Hawthorne, et, dans ce court résumé, l'on peut suivre la décadence progressive de cette famille, au début, l'une des premières du pays, et qui avait fini par tomber dans une obscurité presque complète. Il était donc réservé à l'auteur de la *Lettre Rouge* de relever le nom de ses pères d'une façon inattendue, et de lui donner un éclat qu'il n'avait jamais eu, même aux jours du Major et du Colonel.

CHAPITRE II

ENFANCE ET JEUNESSE DE HAWTHORNE

Nous avons très peu de détails précis sur l'enfance de Hawthorne. Un Journal de sa vie à Raymond (Maine) a bien été retrouvé, mais son authenticité est plus que douteuse, et il est difficile d'y voir autre chose qu'un faux assez maladroitement combiné ; d'ailleurs, fût-il de la main de Hawthorne, il ne fait pas plus pressentir son futur talent que les quelques articles de journaux qu'il écrivit à cette époque. A ce sujet Mr. J. Hawthorne, décidément peu respectueux pour les premiers essais littéraires de son père, dit : « Bon nombre de gamins qui, par la suite, se sont élevés à la haute position de conducteurs de tramways ou de membres de la Législature, ont écrit de meilleurs articles au même âge. »

L'histoire, nous allions dire la légende, de ce Journal est assez singulière. En 1870, un mulâtre, William Symmes, qui avait été à Raymond le camarade d'enfance de Hawthorne, en envoya les seuls extraits que l'on connaisse au rédacteur du *Portland Transcript*. Il disait être détenteur du Journal, et le tenir d'un soldat nommé Small, qu'il avait soigné d'une blessure pendant la guerre de Sécession ; et ce soldat l'aurait lui-même reçu d'un certain Frank Redo. Ce Redo, s'il a jamais existé, ne peut guère être que le fils d'un Français nommé François Radoux, ancien officier émigré après Waterloo, qui épousa la veuve de Richard Manning, oncle de Hawthorne. Ce François Radoux, interrogé, se rappela avoir entendu parler par sa femme de l'existence de ce manuscrit. Il ne croyait pas impossible que son fils l'eût retrouvé et donné.

Symmes ne fit jamais connaître son adresse, et ne communiqua le manuscrit à personne. Il mourut, paraît-il, à Pensacola, en 1871, sans avoir été retrouvé, malgré toutes les recherches faites par la rédaction du *Portland Transcript*. Son exécuteur testamentaire, un certain Charles

Dickinson, dont l'existence est plus mystérieuse encore, envoya un dernier extrait du manuscrit au *Portland Transcript*, et, depuis, personne n'en a plus entendu parler.

Toutes ces circonstances contribuent à rendre suspecte au plus haut point l'authenticité de ce manuscrit, que Symmes et ses deux amis problématiques, Small et Dickinson, ont seuls eu entre les mains. Il est aussi très singulier qu'il n'ait vu le jour que six ans après la mort de Hawthorne, alors que tout démenti était devenu impossible. Si ce mulâtre avait possédé un Journal vraiment authentique, de la main de Hawthorne, comment expliquer qu'il ne le lui ait pas fait parvenir de son vivant ? Il est vrai que l'exactitude de certains faits mentionnés dans ces extraits a été prouvée, mais il faut se rappeler que Symmes était à peu près du même âge que Hawthorne, et le fréquenta beaucoup pendant son séjour à Raymond. Il n'est donc pas impossible que, se rappelant l'existence d'un Journal tenu alors par son camarade, et disparu depuis longtemps, il ait cédé à la tentation de la reconstituer après coup. L'exactitude de certains détails, sur laquelle s'appuie Mr. Pickard, qui publia ces fragments, pour les attribuer à Hawthorne, n'est donc nullement une preuve décisive.

D'ailleurs, ces extraits, que nous connaissons, ne présentent pas un intérêt très grand. Mr. G. Lathrop, (*A Study of Hawthorne*) croit y trouver des traces de ce qui devait être plus tard l'humour et le style de Hawthorne. Le passage suivant, entre autres, lui semble caractéristique :

Ce matin [1], le seau s'est décroché de la chaine, et est tombé dans le puits. Je voulais descendre sur les pierres pour le retirer. Maman n'a pas voulu y consentir, de peur que le mur ne s'écroulât, mais elle a payé Samuel Shane pour y descendre. Dans la bonté de son cœur, elle a pensé que le fils de la vieille Mrs. Shane n'était pas tout à fait aussi précieux que le fils de la veuve Hathorne.

Nous serions plutôt disposé à voir là, non une preuve de modestie du jeune homme, mais une malice rétrospective de Symmes, à qui, peut-être « la veuve Hathorne » avait fait quelque peu sentir la différence de couleur entre sa peau et celle de son fils.

Ajoutons enfin que Mr. Pickard, ne voulant pas se rendre complice d'une supercherie littéraire, a récemment retiré de la circulation le Journal de Hawthorne, de l'authenticité duquel il avait fini par douter très sérieusement.

Hawthorne, à supposer qu'il ait écrit ce Journal, semble en avoir complètement oublié l'existence. Il n'y fit jamais la moindre allusion de son

1. This morning, the bucket got off the chain, and dropped back into the well. I wanted to go down on the stones and get it. Mother would not consent, for fear the wall might cave in, but hired Samuel Shane to go down. In the goodness of her heart, she thought the son of old Mrs. Shane not quite so valuable as the son of the widow Hathorne. (*Hawthorne's First Diary.*)

vivant, et n'en parle pas dans les notes sur les premières années de sa vie qu'il envoya à Stoddart en 1853. Il est vrai que ses souvenirs d'enfance manquent parfois de précision.

Je suis né [1], dit-il dans ces notes, à Salem (Massachusetts), dans une maison bâtie par mon grand père, qui était marin. Une des particularités de mon enfance était une violente aversion pour l'école, et la Providence me soutenant dans cette répugnance naturelle, je n'y allai pas moitié autant que les autres enfants, tant à cause de ma santé délicate, que je savais fort bien exploiter, que par ce que, la plupart du temps, il n'y avait pas d'école à notre portée.

Cette santé délicate, à laquelle Hawthorne fait allusion, résultait, non d'une faiblesse de constitution, car il tenait de ses ancêtres un tempérament des plus robustes, mais d'un accident qui lui était survenu à l'âge de neuf ans (en Novembre 1813). Une balle de cricket l'avait atteint au pied, et le fit boîter longtemps. Les médecins craignaient qu'il ne restât à jamais estropié ; cependant, au bout de trois ans, il était guéri. Mais, pendant ces trois ans de réclusion dans la maison de son oncle, à Herbert Street, où sa mère était venue demeurer après son veuvage, (années coupées probablement par de courtes visites à Raymond), il prit le goût de la lecture. Il passait des journées entières chez sa grand'mère, assis sur une chaise à siège triangulaire, ou bien couché sur le plancher de sa chambre, à lire, ou à jouer avec son chat favori, pour lequel, en ces heures de désœuvrement et d'immobilité forcée, il s'était amusé à tricoter une paire de bas. Le Dr Worcester, auteur du Dictionnaire, et directeur de l'école où allait l'enfant, venait à la maison lui faire dire ses leçons, les jours où son infirmité ne lui permettait pas de sortir.

Quand j'eus huit ou neuf ans [2], continue sa lettre à Stoddart [3], ma mère vint

1. I was born in the town of Salem, Massachusetts, in a house built by my grand father, who was a maritime personage... One of the peculiarities of my boyhood was a grievous disinclination to go to school, and (providence favouring me in this natural repugnance), I never did go half as much as other boys, partly owing to delicate health (which I made the most of for the purpose), and partly because, much of the time, there were no schools within reach.

2. Hawthorne commet ici une erreur assez singulière. Son séjour à Raymond commença en 1818, (il était encore à Salem le 21 Juillet), c'est-à-dire à l'âge de 14 ans, et dura environ un an, jusqu'à l'automne de 1819. Cependant, et c'est ce qui explique cette erreur, il semble à peu près certain qu'en 1814, il y avait fait une visite à son oncle. De là, la confusion dans ses souvenirs. A signaler aussi, à ce propos, une erreur de Mr. D. Moncure Conway, qui fait retourner Hawthorne à Salem en 1818, alors qu'en Mai 1819, il écrit de Raymond une lettre citée plus loin.

3. When I was eight or nine years old, my mother, with her three children, took up her residence on the banks of the Sebago Lake, in Maine, where the family owned a large track of land ; and here I ran quite wild, and would, I doubt not, have willingly run wild till this time, fishing all day long, or shooting with an old fowling-piece ; but reading a good deal too, on the rainy days, especially in Shakspere and the " Pilgrim's Progress ", and any poetry or light books within my reach. Those were delightful days ; for that part of the country was wild then, with only scattered clearings, and nine tenths of it primeval woods.

se fixer avec ses trois enfants sur les bords du Lac Sebago (Maine), où notre famille possédait un domaine assez vaste ; et, là, je retournai à l'état sauvage, où, sans doute, je n'aurais pas demandé mieux que de rester jusqu'aujourd'hui ; pêchant tout le long de la journée, ou chassant avec une vieille canardière, mais lisant beaucoup, les jours de pluie, surtout Shakspere et le *Pilgrims' Progress*, ainsi que toute la poésie et tous les livres amusants que je pouvais me procurer. C'était là des jours charmants, car cette région était encore sauvage, avec, cà et là, quelques défrichements, et la forêt vierge primitive en couvrait encore les neuf dixièmes.

Madame Hawthorne était venue là habiter une ferme mise à sa disposition par Richard Manning, son frère, alors que Robert, son autre frère, lui avait jusque là donné l'hospitalité dans sa maison de Salem. C'est à cette libre vie au grand air, dans la solitude des bois, que Hawthorne dut, peut-être, de voir disparaître les dernières traces de son accident, et se fortifier encore cette constitution athlétique qui faisait l'admiration de ses camarades de collège.

Pendant les nuits d'hiver, il patinait seul, au clair de lune, sur le lac Sebago, dont les bords disparaissaient dans l'ombre épaisse des collines d'alentour. Lorsqu'il était fatigué de cet exercice, et qu'il se trouvait loin de la maison, il entrait, pour se reposer, dans quelque cabane de pionnier, où moitié d'un arbre flambait dans l'âtre immense. Il s'asseyait sous le manteau de la vaste cheminée, et regardait les étoiles par la large ouverture où les flammes montaient en grondant.

En Septembre 1819, Hawthorne retourne à Salem pour commencer ses études ; mais les souvenirs de la libre vie de Raymond, et l'absence de sa mère et de ses deux sœurs, dont il était séparé par la volonté de son oncle, Robert Manning, qui subvenait aux frais de son éducation, lui causèrent plus d'un regret. Il n'avait quitté Raymond qu'avec une grande répugnance.

De retour à Salem, il lit beaucoup, surtout des romans, et écrit quelques vers qui ne sont sensiblement ni meilleurs ni pires que ceux d'autres jeunes ambitieux de quinze ans. Les abstractions, et toutes les métaphores usées jusqu'à la corde, tristes reliques de la poésie pseudo-classique de la fin du XVIII[e] Siècle, y abondent ; la pensée est délicieusement artificielle. Comme exemple de cette floraison de poésie aussi juvénile que médiocre, et sur laquelle il serait cruel d'insister plus longuement, il suffira de citer cette strophe, trouvée dans une lettre à sa sœur Elisabeth, du 28 Septembre 1819 :

Oh, earthly pomp is but a dream,
And like a meteor's short-lived gleam ;
And all the sons of Glory soon
Will rest beneath the mould'ring stone ;

And Genius is a star whose light
Is soon to sink in endless night ;
And heavenly Beauty's angel form
Will bend like flower in Winter's storm.

C'est aussi vers ce moment que le jeune Hawthorne fit ses premières armes dans le journalisme, en publiant le *Spectator*, organe indépendant, hebdomadaire, et manuscrit, qui n'eut d'ailleurs qu'une existence éphémère (du 21 Août au 18 Septembre 1820). On y rencontre quelques traces de ce qui sera plus tard l'humour hawthornienne, mais enveloppées dans une forme extrêmement lourde, qui trahit l'inexpérience de l'auteur, Aussi, tout en rappelant ici ces premières tentatives littéraires, ne voulons-nous y attacher que l'importance qu'elles méritent.

En Octobre 1820, son oncle, William Manning, propriétaire d'une ligne de diligences, le prend comme secrétaire et comptable. Ces nouvelles occupations, jointes à son travail de préparation pour le collège, ne lui laissent plus le temps d'aligner des rimes, car, comme il le dit, on ne peut guère être comptable et poète en même temps.

Il se sentait peu disposé à entrer au collège. La pensée d'y rester quatre ans, à la charge de son oncle, d'être, pendant quatre ans encore, séparé des siens, sauf de courtes apparitions à Raymond pendant les vacances, lui déplaisait. De plus, il hésitait sur le choix de la carrière qu'il devait suivre : aucune ne l'attirait, ou, plutôt, il était déjà préoccupé de vagues aspirations littéraires qui lui faisaient prendre en dégoût toute autre profession, mais le métier d'auteur, si tentant qu'il fût pour lui, semblait à peine devoir lui assurer le pain de chaque jour.

Hawthorne entra à Bowdoin-College, à Brunswick, en 1821. Là, comme il le dit lui-même, il n'eut jamais la prétention d'être un étudiant modèle. Son esprit indépendant refusait de se plier aux petits détails de la règle intérieure, et, déjà, il aimait mieux laisser errer son imagination aux rêves capricieux du moment que de s'asservir à la tâche quotidienne. Plus d'une fois, il fit l'école buissonnière au véritable sens du mot. Brunswick n'était alors qu'un village composé d'une rue unique, et la tentation des grands bois voisins était souvent irrésistible.

Nous allions [1], dit-il, cueillir des myrtilles sous les grands pins pendant les heures d'étude, ou regarder les bûches flottantes qui se heurtaient dans le courant de l'Androscoggin, ou tirer les ramiers et les écureuils gris dans les bois, ou faire la chasse aux chauves-souris par les crépuscules d'été, ou prendre des truites dans le petit ruisseau plein d'ombre qui traverse la forêt.

1. ... While we were lads together at a country college, gathering blueberries in study hours under those tall Academic pines; or watching the great logs as they tumbled along the current of the Androscoggin ; or shooting pigeons and grey squirrels in the woods; or bat-fowling in the summer twilight; or catching trout in that shadowy little stream... (Introduction to *The Snow Image*.)

Il put donc continuer, jusqu'à un certain point, la vie rustique de Raymond jusque sous les ombrages académiques des grands sapins de Brunswick. Le règlement, d'ailleurs, y était peu sévère, et l'ordre s'y maintenait plutôt grâce aux habitudes régulières et religieuses des étudiants que par les rigueurs administratives ; et même les écarts de jeunesse y étaient plus innocents que partout ailleurs. Cependant, Hawthorne, pendant la première année de son séjour, avait failli se compromettre par quelques infractions à la règle. Sous le nom d'*Androscoggin Loo Club*, plusieurs étudiants avaient pris l'habitude de se réunir le soir pour boire et jouer aux cartes, et il était du nombre.

Il n'y a rien de neuf ici [1], écrit-il à un ami en 1822, sinon que tous les joueurs de cartes ont été découverts. Nous avons tous été appelés devant le Conseil du Collège ; deux d'entre nous ont été renvoyés, et plusieurs autres, dont je suis, mis à l'amende. Le Président a écrit aux parents de tous ceux qui ont été découverts, et à ma mère, entre autres [2]. Si mon oncle l'apprend, il me retirera probablement du collège..... J'ai été beaucoup plus sérieux ce semestre-ci que le dernier : je n'ai pas bu de liqueurs, ni joué aux cartes, car c'est le semestre dernier que j'ai été mis à l'amende pour ce motif. La raison de cette bonne conduite, c'est que j'ai bien peur d'être renvoyé si je persévère dans mes anciennes habitudes.

Il est vrai que, sur le moment, Hawthorne avait été plutôt indigné de cette amende, (bien légère, pourtant : 50 cents) ; et surtout d'avoir vu le Président insinuer qu'il s'était laissé entraîner par un camarade.

J'étais tout aussi disposé à jouer [3], écrit-il à sa sœur, que celui qu'il soupçonne de m'avoir entraîné, et je n'aurais voulu me laisser influencer par personne. J'ai bien envie de recommencer à jouer, rien que pour lui montrer que je dédaigne de me laisser amener à mal faire par d'autres.

A partir de ce moment, il ne s'exposa plus aux sévérités du Conseil. Nous savons cependant qu'il était volontiers atteint d'une affection spéciale qu'il désigne sous le nom de *Sunday Sickness*, malaise étrange qui s'emparait de lui le dimanche, vers l'heure des offices, et l'empêchait d'y assister. Ce fils des Puritains, même dans l'atmosphère croyante de

1. There is no news here, except that all the card-players have been found out. We have all been called before the Government, two have been suspended, and several more, myself among the number, have been fined. The President has written to all the parents of those who were found out, and to my mother among the rest. If Uncle R — hears of it, he will probably take me away from College... I have been much more steady this term than I was last, as I have not drank any kind of spirit, nor played cards, for the offence for which I was fined was committed last term. The reason of my good conduct is that I am very much afraid of being suspended if I continue any longer in my old courses.

2. Voir cette lettre à la fin du volume.

3. I was full as willing to play as the person he suspects of having enticed me, and would have been influenced by no one. I have a great mind to commence playing again, merely to show him that I scorn to be seduced by another into anything wrong.

Bowdoin-College, se révélait déjà indépendant des Églises et des sectes, et laissait prévoir la religion plus haute et plus large de l'écrivain moraliste, qui, « mécréant, — mécréant réprouvé et sans Eglise, — n'entre jamais dans une chapelle, — ne voit des chapelles que l'extérieur, — dit ses prières sans chapelle ». [1]

Hawthorne n'était pas de ceux qui, ardemment désireux des honneurs scolaires, passent les nuits à travailler, le front ceint d'une serviette mouillée, mais il savait s'assimiler facilement les connaissances qu'il croyait devoir lui être utiles. Ses traductions de passages des classiques latins se distinguaient, dit Longfellow, par un charme tout particulier. Ses compositions anglaises, surtout, écrites en un style déjà net et ferme, et d'une élégance raffinée jusque dans leurs moindres détails, lui avaient valu une haute réputation parmi ses camarades ; et ses professeurs se rappelèrent longtemps l'air de timidité et de défiance de soi-même avec lequel il leur remettait des travaux que nul autre, au collège, n'eût pu égaler. En un mot, il sut s'assimiler sans peine tout ce que pouvaient lui enseigner ses maîtres ; mais ce tout était bien peu de chose par comparaison avec ce que Hawthorne eût pu apprendre, même alors, dans une Université anglaise, et, à plusieurs reprises, certains passages de ses œuvres, certaines phrases malencontreuses trahissent de lamentables lacunes dans ses connaissances, que ses lectures ne suffirent pas toujours à lui permettre de combler.

Ce qu'il était venu surtout chercher à Brunswick, ce qu'il en emporta, ce n'était pas une instruction plus ou moins étendue, plus ou moins profonde, mais des notions générales sur les différentes branches des connaissances humaines, une plus grande maturité d'esprit, une plus grande sûreté de jugement, et, mieux encore, des idées plus nettes, plus larges, sur les hommes et la vie.

Enfin, un autre avantage, et non le moindre, de son séjour à Bowdoin-College, c'est qu'il y forma de solides amitiés sur lesquelles nous aurons occasion de revenir. Longfellow, J. Cilley, Franklin Pierce, plus tard Président des Etats-Unis, et surtout Horatio Bridge, qui se distingua dans la marine fédérale, étaient ses compagnons préférés.

Hawthorne était alors d'une beauté physique remarquable. On raconte qu'une vieille bohémienne, qui le rencontra un jour se promenant seule dans les environs de Brunswick, frappée de sa singulière beauté, lui demanda : « Etes-vous un homme ou un ange? » Plus tard, lorsqu'il était à la Douane de Salem, il reçut la visite de deux Quakers, et, en sortant, l'un d'eux dit à son ami : « Remarque bien ce que je te dis : Cet homme-

1. H. Bright (*Song of Consul Hawthorne*). Voir la traduction à la fin du volume.

là fera, d'une façon ou d'une autre, une profonde impression sur le monde. »

Assez grand (près de six pieds anglais), il avait les épaules et la poitrine larges, les muscles d'un athlète, et, malgré sa vigueur peu commune, ses membres étaient délicatement formés. Il avait les mains grandes et fortes, les pieds petits. Il marchait, sans jamais se fatiguer, d'un pas élastique, avec un léger balancement des épaules. Sa vigueur et son agilité étaient surprenantes : à quarante ans, il pouvait encore franchir sans élan une barrière de cinq pieds de haut. Sa force extraordinaire devait faire plus tard l'étonnement de ses compagnons de Brook Farm. « Il travaillait comme un dragon », dit Ripley, et ne reculait pas devant seize heures d'un labeur écrasant dans les champs de la communauté, sans que son énergie intellectuelle parût en souffrir. Mr. J. Hawthorne a d'ailleurs hérité de son père une vigueur surprenante, une rare force d'endurance. Le besoin d'activité physique, même inconsciente, était si fort chez Hawthorne, que, pendant son séjour à Salem, il démolit une table à force de l'entailler avec son couteau, tout en écrivant, singulière habitude analogue au « *Stick-whittling* », la distraction favorite des trappeurs américains. On dit aussi qu'un soir, pendant qu'il travaillait à la *Lettre Rouge*, et que Mrs. Hawthorne cousait auprès de lui, il s'empara machinalement de son ouvrage, et le découpa en fragments minuscules avec les ciseaux. Bien que sa prose soit des plus musicales et des plus harmonieuses, il n'avait aucune aptitude pour la musique, et ne fut jamais capable de distinguer un air d'un autre.

Il souriait fréquemment, et riait même assez volontiers. Son teint était d'une extrême délicatesse, et il rougissait facilement. Il avait le front haut et large du penseur ; les cheveux (qui avaient été d'un blond doré dans son enfance), châtain foncé, presque noirs, ondulant naturellement ; et son menton, toujours rasé[1], finement ciselé, eût pu servir de modèle à un sculpteur. Ses sourcils froncés, épais, ombrageaient de grands yeux gris, d'un éclat étonnant, qui faisaient dire à Mrs. Hawthorne : « Ces profondeurs pleines d'une lumière grise et vaporeuse qui s'ouvrent en guise d'yeux sous le front de mon mari », et qui, profondément enfoncés, semblaient d'un bleu sombre, presque violet, ou même noirs, à de certains moments. Quand il ressentait une émotion plus vive, ses yeux lançaient des éclairs. Charles Reade, dans une lettre écrite en 1876, dit n'en avoir jamais vu d'aussi extraordinairement puissants ; ils rappelaient le vers d'Ellery Channing :

The well of thy dark cold eye ;

1. Hawthorne ne porta jamais de barbe, et ne garda la moustache qu'à l'âge de cinquante-cinq ans.

et, lors du séjour de Hawthorne en Angleterre, ceux qui avaient connu Burns comparaient son regard à celui du poète de Mossgiel [1].

Un de ses camarades de jeunesse, Mr. Stowe, (mari de Mrs. Beecher Stowe), avait encore présent à la mémoire, bien des années après, le regard de colère furieuse et concentrée que Hawthorne jeta, par un jour d'orage, sur son parapluie, que le vent avait retourné dans la cour du collège. Sa voix, basse et grave d'ordinaire, devenait singulièrement puissante, lorsqu'il le voulait, et prenait un éclat et des vibrations métalliques. En somme, il donnait, par toute sa personne, l'impression d'une force latente, cachée sous une apparente timidité, sous une réserve voulue, mais qui, parfois, se révélait soudain effrayante, irrésistible.

1. De merveilleux yeux noirs, larges, hardis, étincelants, pleins d'ardeur et d'intelligence... ces yeux noirs si puissants... A. Angellier. (*Robert Burns*.)

CHAPITRE III

SÉJOUR A SALEM. — *FANSHAWE.*

Sorti de Bowdoin College en 1825, Hawthorne revint se fixer à Salem. Cette ville, maintenant bien déchue, avait eu, comme bien d'autres petits ports de la côte, ses jours de prospérité, et, pendant quelques années, avait accaparé tout le commerce avec Sumatra, l'Inde, l'Afrique, Cayenne et le Brésil, commerce où bon nombre de sés habitants avaient conquis des fortunes princières. Mais, comme Portsmouth, Plymouth, New Bedford, Newburyport, Salem succomba devant le développement commercial sans cesse croissant, et la concurrence toujours plus dangereuse de New-York et de Boston.

Trop récemment fondée, comme toutes les villes américaines, pour avoir le charme si attachant des anciens souvenirs, et la grandeur que le temps seul peut donner, ce n'était guère qu'un gros village irrégulièrement bâti, semant ses maisons de bois complètement dépourvues de cachet artistique, sur un terrain plat, en un désordre vulgaire qui n'avait rien de pittoresque, et rappelait vaguement à l'œil un échiquier bouleversé. Les rues étaient désertes, silencieuses, endormies à l'ombre de leurs grands ormes, pavés de cailloux ronds entre lesquels poussait l'herbe ; et l'horizon se bornait aux quais déserts, avec leurs larges pavés bombés, où flânaient quelques vieux marins, ou, de l'autre côté, aux flancs de Gallows Hill, revêtus de genêts à la verdure sombre et presque noire, éclairée de fleurs d'or pendant quelques jours d'été, et maintenant presque entièrement couverts, du côté de la ville par de petites maisons d'émigrants irlandais.

Les biographes et les critiques de Hawthorne ont cherché à retrouver dans les rues de Salem les modèles de la maison des Sept Pignons, ou de la demeure du D[r] Grimshawe ; recherche inutile, suivant nous, car

Hawthorne, s'il leur emprunta quelques traits isolés, eut soin de n'en pas faire une description exacte, qui l'eût trop asservi à des objets matériels. Il voulait, avant tout, se réserver la liberté de modifier, de transfigurer à son gré les éléments que lui fournissait la réalité, et qui, pour lui, n'avaient d'importance qu'autant qu'il en pouvait faire l'expression d'une vérité idéale, plus haute et plus vivante. Comme le fait remarquer pittoresquement son fils, « Hawthorne exista à Salem, mais, pendant ce temps, il vivait réellement en un endroit où nulle ligne de chemin de fer ne conduit le touriste curieux, et sur lequel aucun des guides publiés jusqu'ici ne contient de renseignements ».

Il y avait assez peu de relations sociales dans cette petite ville. Une sorte d'aristocratie locale s'était formée, composée des familles autrefois enrichies par le commerce ; société assez exclusive, et qui, comme le dit Hawthorne, jouissait à Salem d'une influence plus solide que dans aucune autre ville de la Nouvelle Angleterre. Cette aristocratie maintenait rigoureusement les distinctions de classes, donnait le ton, fixait les modes, et frappait d'un irrévocable ostracisme l'imprudent qui ne se conformait pas aux mille prescriptions d'un mystérieux code d'étiquette, ce qui n'empêchait d'ailleurs pas l'existence de profondes divisions entre ces familles de magnats locaux, partagées en coteries irréconciliables.

Hawthorne était pauvre, et la vocation littéraire qu'il sentait en lui l'empêchait de recourir pour vivre à une autre profession ; il ressentait vivement la décadence dont sa famille avait été frappée. Pour lui, la *res angusta domi* fut longtemps un cruel problème. La conscience de cette pauvreté, jointe à sa réserve naturelle, et à ses opinions démocratiques, fort peu appréciées dans cette ville républicaine, l'empêchaient de se mêler à cette société où, pourtant, le descendant du Major Hathorne eût pu prendre place de plain pied, — et confirmait encore ses « maudites habitudes d'isolement ». Il reçut mainte invitation flatteuse, mais n'en accepta jamais aucune, et souvent même oublia d'y répondre, s'exposant ainsi aux critiques les plus acerbes. Il avait été élu secrétaire du Lyceum de Salem ; il s'abstint soigneusement de remplir les devoirs de cette fonction, à laquelle on l'avait élu sans le consulter, et même de paraître aux séances, sans souci du qu'en dira-t-on.

Il s'enferma dans une chambre de la maison de Herbert Street, et, pendant douze ans, il y travailla presque sans interruption, ne sortant guère que le soir, pour de longues promenades solitaires dans les rues désertes, ou bien au bord de la mer. Souvent même, il s'abstenait de venir prendre ses repas avec ses sœurs, et on les lui portait dans sa chambre. Il est vrai que l'exemple de cette réclusion lui avait été donné par sa mère. Comme beaucoup de veuves américaines à cette époque, Mrs. Hawthorne s'était,

après la mort de son mari, enfermée dans sa chambre, où elle prenait ses repas seule ; elle en sortit pour la première fois, et consentit à s'asseoir à la table commune, le jour où Hawthorne amena dans la maison paternelle sa fille Una, alors âgée de quelques mois. L'affection de l'aïeule pour cette frêle enfant avait seule pu faire ce miracle.

Hawthorne voyait peu de monde, fréquentant surtout des gens du peuple. Les bourgeois calmes et bien posés de Salem s'étonnaient de le voir négliger leur société pour la compagnie de pauvres diables, ou même de vagabonds, et le considéraient un peu comme un réfractaire et comme un bohême. Parmi ses amis à cette époque, on peut citer W. B. Pike, fils d'un charpentier, qui, plus tard, se fit swedenborgien. C'était un homme à la physionomie énergique, réfléchie, intelligente, à l'esprit ouvert, et doué d'un sens humoristique très vif; c'était aussi une âme simple et naïve. Pike, qui avait été longtemps oublié dans un emploi subalterne à la Douane de Salem, sut gagner l'amitié du Président Pierce, qui le nomma receveur du port. Il fut l'un des amis les plus fidèles et les plus dévoués de Hawthorne, pour qui il éprouvait une admiration, un respect sans limites. Il devait mourir, aveugle et pauvre, en 1876. Hawthorne aimait aussi beaucoup, dans ses excursions à travers la campagne, à s'arrêter dans les tavernes, où il faisait des études sur le vif, et, selon sa coutume, observait tout à loisir, sans prendre part à la conversation.

Nous retrouvons à plusieurs reprises des traces de ces goûts populaires de Hawthorne dans ses petits contes, entre autres, dans les *Sept Vagabonds* (*Twice Told Tales*,) et dans un de ses types les plus vraiment américains, l'Oncle Venner, de la *Maison des Sept Pignons*. Aussi, loin d'être aimé à Salem, y était-il presque inconnu. Plus à l'aise, comme il le disait, dans le Salem d'autrefois que dans celui de son temps, il s'y trouvait dépaysé, et sa vie passée dans un isolement complet, son peu de sociabilité, poussé parfois jusqu'à l'impolitesse voulue, son travail obscur, qui, pendant de longues années, ne lui devait procurer que fort peu d'argent, et moins encore de célébrité ; — tout cela pesait sur lui, l'attristait, et lui rendait plus sensible encore la froideur de ses concitoyens. Peut être faut-il voir là l'origine des rancunes lentement amassées dans son esprit, et d'où sortit la préface satirique de la *Lettre Rouge*. D'autre part, ces pages si mordantes lui suscitèrent des inimitiés nouvelles, qui s'expliquent facilement, si l'on pense que le Vieil Inspecteur était encore vivant au moment où parut l'œuvre dans laquelle il était si cruellement ridiculisé.

Invinciblement attaché à Salem par des souvenirs héréditaires, Hawthorne n'était cependant pas loin d'attribuer à ce séjour prolongé dans une petite ville la décadence progressive de sa famille.

L'homme, dit-il [1], ne peut prospérer, pas plus qu'une pomme de terre, si on le plante et le replante pendant une trop longue série de générations, dans le même sol, qu'elles épuisent. Mes enfants sont nés dans d'autres endroits, et, autant que je pourrai diriger leur existence, ils enfonceront leurs racines dans une terre inaccoutumée.

A propos de cette période assez triste de sa jeunesse, Hawthorne écrit :

Quelquefois [2], il me semblait être déjà dans la tombe, avec juste assez de vie pour me sentir glacé et engourdi. Mais, plus souvent, j'étais heureux, aussi heureux que je pouvais, ou croyais pouvoir l'être à ce moment..... Et maintenant, je commence à comprendre pourquoi j'ai été emprisonné tant d'années dans cette chambre solitaire, et pourquoi je ne pouvais en rompre les verrous et les barreaux invisibles, car, si je m'étais échappé plus tôt dans le monde, je me serais endurci et couvert de poussière terrestre, et mon cœur aurait pu devenir insensible après ses dures rencontres avec la foule. Mais, vivant dans la solitude jusqu'à ce que le temps fût accompli, je gardai la jeunesse et la fraicheur de mon cœur. Je pensais parfois que je pouvais imaginer toutes les passions, tous les sentiments, tous les états du cœur et de l'esprit, mais que j'en savais peu de chose ! En vérité, nous ne sommes que des ombres, nous n'avons pas de vie réelle, et tout ce qui nous en semble le plus réel n'est qu'un mince tissu de rêve, jusqu'au moment où le cœur est touché. C'est alors que nous commençons à exister, et à réclamer notre part d'éternité.

Ailleurs encore, il écrit [3] :

Je m'étais assis au bord du chemin de la vie comme dans un enchantement, et tout un bois grandit autour de moi ; les buissons devinrent des arbrisseaux, les arbrisseaux devinrent des arbres ; au point qu'il semblait ne plus y avoir d'issue praticable à travers l'embroussaillement épais de ces ténèbres.

Cette solitude, qui, à part quelques brèves interruptions, se prolongea

1. Human nature will not flourish, any more than a potato, if it be planted and replanted for too long a series of generations, in the same worn-out soil. My children have had other birthplaces, and, so far as their fortunes may be within my control, shall strike their roots into unaccustomed earth. (Introd. to *Scarlet Letter*.)

2. And sometimes, it seemed as if I were already in the grave, with only life enough to be chilled and benumbed. But, oftener, I was happy, — at least as happy as I then knew how to be, or was aware of the possibility of being..... And now I begin to understand why I was imprisoned so many years in this lonely chamber, and why I could never break through the viewless bolts and bars; for, if I had sooner made my escape into the world, I should have grown hard and rough, and been covered with earthly dust, and my heart might have become callous by rude encounters with the multitude..... But, living in solitude till the fulness of time was come, I still kept the dew of my youth and the freshness of my heart..... I used to think I could imagine all passions, all feelings, and states of the heart and mind ; but how little did I know !..... Indeed, we are but shadows ; we are not endowed with real life, and all that seems most real about us is but the thinnest substance of a dream, — till the heart be touched. That touch creates us, — then we begin to be, — thereby we are boings of reality, and inheritors of eternity. (*American Note-Book*, 4 Oct. 1840.)

3. I sat down by the wayside of life, like a man under enchantment, and a shrubbery sprung up around me, and the bushes grew to be saplings, and the saplings became trees, until no exit appeared possible, through the entangling depths of my obscurity. (Introd. to *Snow Image*.)

jusqu'en 1837, si elle sembla parfois lourde à Hawthorne, fut réellement pour lui, comme il le reconnaît, une discipline utile, où se perfectionnèrent ses qualités d'observation et de réflexion.

C'est grâce à cette réclusion volontaire, à peine interrompue par quelques rares excursions à pied sur les bords de la mer, sur les routes poudreuses de la Nouvelle Angleterre, ou dans les replis des Montagnes Blanches, — excursions dont la trace se retrouve dans quelques-uns de ses premiers Contes, comme les *Sept Vagabonds*, ou les *Traces de pas sur la plage*, — grâce à la sévère discipline qu'elle lui imposa, que Hawthorne vaut surtout, comme nous le verrons, par l'observation intérieure, par l'étude incessante, merveilleusement fine et délicate, de la conscience. Bon sang ne peut mentir, et Hawthorne, « fleurette née dans une fissure du granit puritain », eut plus souvent les yeux tournés vers cette lumière intérieure que vers les formes vaines du dehors. De là cette demi-brume qui voile ses créations et les fait flotter comme en un rêve, impalpables et presque irréelles. Dans cette vapeur, irisée de tant de nuances délicates, les contours s'estompent, s'effacent, et les lignes, presque insaisissables à l'œil, ouvrent à l'imagination des espaces illimités, mais, à l'âme, elles se révèlent intimement, immédiatement, comme par une sympathie innée.

Dans les trois premières années de sa réclusion (1825-1828), Hawthorne écrivit, ou, du moins, acheva *Fanshawe*, qu'il avait peut-être commencé au Collège. Ce petit roman, qui se ressent beaucoup de la jeunesse de l'auteur, ne trouva pas d'éditeur, et Hawthorne le fit imprimer à ses frais, puis, plus tard, parvenu à la pleine maturité de son talent, il le jugea indigne de figurer parmi ses œuvres, et en fit détruire tous les exemplaires qu'il put se procurer. Quelques-uns survécurent, et l'ouvrage fut réimprimé douze ans après la mort de Hawthorne. La scène se passe à Bowdoin College, dont le nom a été changé. Un digne professeur, le Dr Melmoth [1], est amené à donner l'hospitalité à une jeune fille, Ellen Langton, dont le père, vieil ami du professeur, est absent. Deux étudiants, Fanshawe et Edouard Walcott, s'éprennent pour elle d'une ardeur juvénile, mais respectueuse. Tout à coup, survient, nouveau Satan de cet Eden universitaire, sous les apparences pacifiques d'un pêcheur à la ligne, un étranger du nom de Butler, qui obtient, en se servant adroitement du nom de son père, une entrevue nocturne avec la jeune fille. Ce Butler sait que Mr. Langton vient de périr dans un naufrage, et son intention est, en pré-

1. Ce nom semble avoir été suggéré à Hawthorne par la lecture du roman de Maturin : *Melmoth the Wanderer*. Le héros de ce livre fantastique est un homme qui a vécu quatre siècles, et qui pourra vivre indéfiniment si, de temps à autre, il livre une âme au démon ; et celui-ci finit par l'emporter. Cette idée du sacrifice d'une âme pour prolonger la vie d'une autre personne se retrouve, légèrement modifiée, dans une légende contée par Sibyl Dacy à Septimius Felton.

textant des ordres reçus de lui, et en cachant la nouvelle de sa mort, d'enlever la jeune fille, avec la complicité de l'aubergiste du village, Hugh Crombie, qui, autant que le vague des termes permet de le deviner, a dû exercer autrefois, avec Butler, l'honorable métier de pirate, et, par suite, n'a rien à refuser à son ancien compagnon d'aventures.

Le lendemain, les deux étudiants se rencontrent à l'auberge de Crombie, où ils passent une partie de la soirée, mais l'apparition subite du Dr Melmoth met fin à leurs amusements. Comme ils se retirent, le Docteur ouvre par méprise la porte d'une chambre où ils aperçoivent Ellen, que Butler avait attirée là sous un faux prétexte. Elle retourne au Collège avec le Docteur et Fanshawe, tandis que Walcott, à demi ivre, reste à l'auberge, et provoque Butler, qu'il aperçoit, mais Crombie empêche le duel.

Le lendemain matin, en même temps qu'un journal annonçant le naufrage, arrive une lettre de Mr. Langton, qui rassure le bon Docteur : le père d'Ellen n'était pas à bord du vaisseau qui a péri, et il va venir dans quelques jours. Mais, à ce moment, Mrs. Melmoth s'aperçoit qu'Ellen a disparu.

Walcott, dès qu'il l'apprend, se lance à sa poursuite. Sur la route, il rencontre, d'abord Fanshawe, puis le Docteur, qui l'ont précédé, mais sont moins bien montés que lui, et il consent à accompagner le Docteur. Quelques instants après, ils rencontrent M. Langton, qui arrive en sens inverse, et lui apprennent la triste nouvelle. Il se joint à eux. Pendant ce temps, Butler, sous prétexte de conduire la jeune fille à son père, l'a menée dans une caverne (!) où il dévoile enfin ses intentions. A ce moment critique, une pierre tombe à leurs pieds, lancée par Fanshawe, qui vient de découvrir leur retraite. Butler, en voulant escalader le rocher où se trouve Fanshawe, roule au fond de la gorge, et se tue. Ellen est sauvée. Son libérateur, quelques jours après, est sur le point de lui déclarer son amour mais la mélancolie et la timidité l'emportent en lui sur sa passion, et il s'éloigne sans avoir prononcé les paroles qu'attendait Ellen. Il reprend ses études avec acharnement, et meurt avant d'avoir atteint sa vingtième année. Comme on pouvait s'y attendre, Ellen épouse alors Walcott.

Tel est, en quelques lignes, le résumé de cette œuvre de jeunesse. L'intrigue y est, on le voit, assez faiblement bâtie, et peu vraisemblable ; c'est une maladroite combinaison des souvenirs de Hawthorne avec les aspirations de sa vingtième année, qui ne laisse guère prévoir la conception si vigoureuse et si logique de la *Lettre Rouge*. Les caractères sont à peine esquissés. Fanshawe est un Werther de collège, d'une indécision morbide, sans fermeté, encore affaibli moralement par la prévision d'une mort prochaine. Walcott est trop jeune pour que son caractère soit entièrement formé : il n'a pas la précoce tristesse de Fanshawe, et jouit de la vie en

jeune homme bien portant, plein d'ardeur et d'insouciance. Ellen est aussi effacée que son père, et la conduite de tous deux est également invraisemblable. Quant à Butler, c'est un vulgaire traître de mélodrame, avec toutes les exagérations de ce rôle classique.

Seul, le caractère du Dr Melmoth met dans le roman une note vivante, et laisse déjà pressentir le côté humoristique du talent de Hawthorne. Ce brave homme, courbé sous la domination de sa femme, et plongé dans les études les plus abstraites, a pourtant un cœur jeune et vif encore, sous ses apparences de vieillard pacifique. Mais, lorsqu'il s'est étourdiment mis à la poursuite du ravisseur, sa timidité naturelle ne tarde pas à reprendre le dessus. Pleinement conscient de son inexpérience, il s'effraie d'aller seul, à l'aventure, dans un monde inconnu ; et le « côté Sancho » de sa nature l'emporte sur le « côté Don Quichotte ».

Comme on le voit, *Fanshawe*, par l'invraisemblance de l'intrigue, par le peu de consistance et de fermeté du dessin des caractères, se révèle, au premier coup d'œil, œuvre de début, de tâtonnement, d'extrême jeunesse et d'inexpérience. On ne saurait donc en vouloir beaucoup à Hawthorne d'avoir tenté de supprimer l'édition, et la présence de ce petit roman dans ses Œuvres n'a guère d'autre intérêt que de permettre de mesurer les progrès accomplis.

Après *Fanshawe*, Hawthorne écrit les *Sept Contes de mon pays natal*. Ce recueil de récits dont quelques-uns avaient pour héros des sorcières, et d'autres des pirates, ne put être publié, et Hawthorne finit par en brûler le manuscrit, à son grand chagrin et à celui de l'imprimeur Andrews qui avait promis de l'éditer, mais qui, manquant d'argent, avait dû, après une longue hésitation, le rendre à son auteur. Cependant, il semble assez probable qu'il les refit sous une autre forme, ou, du moins, les utilisa en partie dans les *Legends of the Province House*, et dans le *Fauteuil de Grand-Père*. Il nous donne, dans l'esquisse intitulée le *Diable en manuscrit*, un amusant portrait du jeune auteur qui ne peut parvenir à faire publier ses œuvres, après s'être adressé en vain à dix-sept éditeurs.

L'un [1] n'édite que des livres de classe ; un autre est déjà en train d'examiner cinq romans ; un troisième va se retirer des affaires, exprès, je le crois bien,

1. One man publishes nothing but school-books, another has five novels already under examination ;..... another gentleman is just giving up business, on purpose, I verily believe, to escape publishing my book..... In short, of all the seventeen booksellers, only one has vouchsafed even to read my tales; and he, — a literary dabbler himself, I should judge, — has the impertinence to criticise them, proposing what he calls vast improvements, and concluding, after a general sentence of condemnation, with the definitive assurance that he will not be concerned on any terms. ..... But there does seem to be one honest man among these seventeen unrighteous ones; and he tells me fairly that no American publisher will meddle with an American work, — seldom if by a known writer, and never if by a new one, — unless at the writer's risk.

pour se dispenser d'éditer mon livre. En un mot, de tous les dix-sept, un seul a daigné lire mes contes, et comme, probablement, il se mêle aussi de littérature, il a eu l'impertinence d'en faire la critique, d'y proposer ce qu'il appelle de grandes améliorations, et de conclure, après les avoir condamnés en bloc, par l'assurance irrévocable qu'il ne veut s'en charger à aucun prix. Cependant, il semble qu'il y ait eu un honnête homme parmi ces dix-sept canailles, et il me dit franchement qu'aucun éditeur américain ne se chargera d'un ouvrage américain, — et cela, rarement si l'ouvrage est d'un écrivain connu, et jamais s'il est d'un débutant, — qu'aux risques et périls de l'auteur.

Nous voyons là comme un résumé des efforts infructueux de Hawthorne pour se faire connaître. Cependant, il ne se décourageait pas. Des Contes paraissaient dans la *Gazette de Salem*, ou dans le *New England Magazine*, sous son nom, ou sous le pseudonyme d'Obéron, (son surnom au collège), ou encore sous celui d'Ashley Allen Royce. D'autres, (*Mon Cousin le Major Molyneux*, l'*Enterrement de Roger Malvin*, le *Doux Enfant*), furent publiées dans le *Token*. Il écrivit aussi dans d'autres revues : le *Knickerbocker*, l'*American Monthly Magazine*, etc. Sa première intention avait été de réunir ces contes sous le titre de *The Storyteller*. Ils auraient été encadrés de la façon suivante : Deux jeunes gens partent ensemble pour une tournée de ville en ville. Chaque matin, l'un d'eux prêche en public, et l'autre dit un conte chaque après-midi. Les sermons n'auraient naturellement été qu'indiqués. Les *Passages d'un livre abandonné*, insérés plus tard dans les *Mousses d'un Vieux Presbytère*, où se trouvent esquissées les aventures, ou plutôt les mésaventures du Conteur, et de son ami l'étudiant en théologie Eliakim Abbot, semblent avoir été destinés à former la préface de ce livre, qui ne parut jamais, car l'éditeur Goodrich, pour qui surtout écrivait Hawthorne, en désapprouvait le plan.

Ce Goodrich, éditeur du *Boston Token*, avait la réputation d'exploiter quelque peu les jeunes auteurs. Il faut dire, à son excuse, qu'il fut, à ce moment, le seul à reconnaître le talent naissant de Hawthorne, et que, sans lui, peut-être, l'auteur de la *Lettre Rouge* se serait découragé. Il avait entrepris, sous le pseudonyme de Peter Parley, la publication d'une série de Manuels, en écrivant quelques-uns lui-même, et confiant la rédaction des autres à de jeunes auteurs pressés d'argent. Hawthorne était du nombre, et n'hésita pas, poussé par la nécessité, à se plier à cette dure besogne anonyme. Sa modestie et sa timidité lui permettaient de l'accomplir sans trop de répugnance. « Ce n'est rien pour moi, disait-il alors, d'écrire une Histoire ou une Biographie avant dîner ». C'est ainsi que, pour cent dollars, il collabora à une *Histoire Universelle*, qui fut longtemps classique, et eut des centaines d'éditions, sans jamais rien rapporter à ses auteurs en plus de la somme convenue. Il est naturellement inutile de dire que rien, dans cet ouvrage, ne rappelle, même de loin, le style et

le talent de Hawthorne. Considérant ce travail comme un gagne-pain ennuyeux, mais obligatoire, il ne fit rien pour l'élever au-dessus de la médiocrité commune à tous les ouvrages de ce genre, et n'essaya pas de donner la moindre couleur littéraire à ce gros livre d'écolier cartonné en vert, et orné de gravures sur bois étonnamment primitives.

En 1836, Hawthorne se fixa quelque temps à Boston, pour rédiger, sur la demande de Goodrich, l'*American Magazine of Useful and Entertaining Knowledge*, un des prototypes du *Magasin pittoresque*, qui fit la joie de notre enfance. Cette publication était dirigée par la *Bewick Society*, qui avait pris le nom du restaurateur de la gravure sur bois en Angleterre, dont elle se proposait d'honorer la mémoire par d'admirables illustrations. Mais le fait est que cette entreprise ne rapporta jamais ni honneur ni argent à qui que ce soit. C'était un journal populaire à deux sous, contenant des renseignements concis sur toutes sortes de sujets, pas de romans, et peu de vers. Les gravures étaient très grossières, et aussi hideuses que possible. Il passa par les mains de plusieurs rédacteurs et éditeurs successifs. Hawthorne y fut accepté à un salaire de $ 500 par an, mais il semble n'y avoir presque rien gagné, et il n'y resta pas longtemps.

La Société finit par tomber en déconfiture, et il ne reçut, pour quatre mois d'une rédaction très fatigante, que $ 20. Dégoûté du journalisme et des éditeurs, désireux de se faire enfin connaître, il allait s'occuper de rassembler ses Contes, épars dans les diverses publications que nous avons nommées, et de faire paraître les meilleurs sous forme de livre.

En 1837, Hawthorne tenta de se faire nommer historiographe d'une mission d'exploration dans le Pacifique. Son ami H. Bridge, qui ne cessait de l'encourager, et le soutenait de ses conseils et de son affection constante, s'employa énergiquement à lui faire obtenir cette nomination, le recommandant à Reynolds, chef de l'expédition, et au ministre de la Marine, mais sans résultat.

Ses amis avaient aussi essayé, pendant la présidence de Van Buren, de lui faire donner un emploi, mais il s'y refusait, ou, du moins, hésitait beaucoup, n'ayant, disait-il, que des idées assez vagues en politique, et se sentant mal préparé, par sa timidité naturelle, à l'exercice des fonctions publiques. Cependant, Hawthorne s'était décidé à accepter un poste de l'Administration démocratique de 1838, lorsque la mort tragique de son ami Cilley, qui s'était chargé de le lui faire obtenir, vint détruire ses espérances par un coup d'autant plus cruel que sa conscience délicate lui reprochait d'avoir contribué pour sa part à cette mort prématurée.

Quelque temps avant, Hawthorne s'était trouvé lié avec une jeune personne d'une beauté remarquable, mais sans cœur, dont Mr. J. Hawthorne,

qui ne peut lui pardonner l'influence néfaste qu'elle exerça sur son père, trace le portrait suivant :

C'était[1] une créature d'un égoïsme sans limites, méchante par plaisir, menteuse invétérée, sans délicatesse de pensée ni de sentiments ; et qui, à de certains moments, semblait possédée d'une sorte d'insanité morale, qui la poussait à faire tomber toutes sortes de calamités sur des innocents, sans autre motif que d'exercer son pouvoir secret et néfaste.

Cette femme, qui avait, entre autres gentillesses, empêché, au moyen de lettres anonymes, le mariage d'une de ses cousines avec un jeune noble Anglais, avait gagné la confiance de Hawthorne par des confidences soigneusement arrangées, sinon inventées de toutes pièces. Elle lui persuada qu'elle avait été insultée par un de ses amis, et Hawthorne, qui, sincère avant tout, n'aurait jamais cru qu'une dame pût mentir par plaisir, provoqua son ami. Celui-ci, au lieu d'accepter ce duel absurde, écrivit à Hawthorne pour lui démontrer son innocence, et tout s'arrangea dans une visite amicale, au sortir de laquelle Hawthorne alla trouver la jeune femme, et l'accabla de son mépris.

Mais, peu après, et alors que l'histoire de ce duel manqué était encore un sujet de conversation pour les amis de notre auteur, Cilley fut provoqué par un certain Mr. Graves, député du Kentucky, à la suite d'une querelle insignifiante. Cilley, pour des motifs religieux, était peu disposé à accepter cette provocation, qui, de plus, lui semblait très peu fondée. Un de ses amis eut l'imprudence de lui dire : « Si Hawthorne s'est montré si disposé à se battre sans prendre d'informations, vous n'avez certainement pas besoin de tant hésiter. » Ce raisonnement, et l'exemple de Hawthorne, qui était très hautement estimé de tous ses amis, mirent fin aux hésitations de Cilley : le duel eut lieu le lendemain, 24 Février 1838.

Quatre balles furent échangées[2]. A chaque reprise, une conférence eut lieu entre les témoins des deux adversaires, et les plus généreuses protestations de respect et d'estime pour son antagoniste furent faites de la part de Cilley, mais

1. She was a creature of unbounded selfishness, wantonly mischievous, an inveterate and marvellously skilful liar; she was coarse in thought and feeling, and, at times, seemed to be possessed by a sort of moral insanity which prompted her to bring about all manner of calamities upon innocent persons, with no other motives than the love of exercising a secret and nefarious power. (*Hawthorne and his Wife.*)

2. They exchanged two shots with rifles. After each shot, a conference was held between the friends of both parties, and the most generous avowals of respect and kindly feeling were made on the part of Cilley towards his antagonist, but without avail. A third shot was exchanged; and Mr. Cilley fell dead into the arms of one of his friends..... A challenge was never given on a more shadowy pretext; a duel was never pressed to a fatal close in the face of such open kindness as was expressed by Mr. Cilley; and the conclusion is inevitable that Mr. Graves and his principal second, Mr. Wise, have gone further than their own dreadful code will warrant them, and overstepped the imaginary distinction which, on their own principles, separates manslaughter from murder. (*Democratic Review*, v. 3, 1838.)

en vain. Deux autres balles furent échangées, et Cilley tomba mort dans les bras d'un de ses amis..... Jamais provocation ne fut envoyée sous un prétexte plus futile ; jamais duel ne fut poussé jusqu'à une issue fatale en présence de sentiments aussi affectueux que ceux exprimés par Cilley pour son adversaire, et la conclusion s'impose que Mr. Graves et son premier témoin, Mr. Wise, ont outrepassé même les règles de leur terrible code d'honneur, et franchi la limite imaginaire qui, d'après leurs principes, sépare ce genre de meurtre de l'assassinat [1].

Hawthorne se reprocha longtemps d'avoir été, bien qu'indirectement, cause de la mort de son ami, et de l'avoir encouragé, sans le savoir, à ce duel fatal, par sa démarche imprudente. C'est à ces remords, qui le torturèrent longtemps, qu'il faut attribuer certains passages caractéristiques, comme celui-ci :

Qu'est-ce que le crime [2] ? C'est une souillure de l'âme. Mais l'âme peut-elle recevoir ces souillures, avec toute leur profondeur et leur gravité, d'actes qui ont été combinés et décidés, mais n'ont jamais eu d'existence matérielle ? Faut-il que la main et le corps même de l'homme mettent leur sceau aux mauvais desseins de l'âme, pour leur donner toute leur force contre le coupable ? Ou bien, tandis que, seuls, les crimes accomplis sont punissables devant un tribunal terrestre, les pensées coupables, dont les actes coupables ne sont que les ombres, doivent-elles attirer sur elles tout le poids d'une condamnation au tribunal suprême de l'Éternité ?..... Si c'est vrai, c'est une vérité effrayante..... L'homme ne doit donc pas rompre tout lien de fraternité, même avec les plus coupables, puisque, bien que ses mains soient pures, son âme a certainement été souillée par les fantômes passagers du Mal. Il doit comprendre que, lorsqu'il frappera à la porte du Ciel, une vie sans tache apparente ne suffira pas à lui donner le droit d'y entrer. Il faudra qu'il tombe à genoux, repentant, et que le Pardon descende pour lui des marches du trône, sinon, la Porte d'Or ne s'ouvrira pas.

La pensée de la mort de Cilley semble avoir encore préoccupé Haw-

1. L'amère critique que fait Hawthorne de la conduite de Wise devait plus tard, (en 1843,) lui coûter cher encore. O'Sullivan, rédacteur de la *Democratic Review*, écrivit à Wise, lui demandant de faire nommer Hawthorne receveur des Postes à Salem. (Cf. *Athenæum* du 17 Août 1889.) Wise se souvint de l'article paru cinq ans avant, et refusa son appui.

2. What is Guilt? A stain upon the soul. And it is a point of vast interest whether the soul may contract such stains, in all their depth and flagrancy, from deeds which may have been plotted and resolved upon, but which, physically, have never had existence. Must the fleshly hand and visible frame of man set its seal to the evil designs of the soul, in order to give them their entire validity against the sinner? Or, while none but crimes perpetrated are cognizable before an earthly tribunal, will guilty thoughts, — of which guilty deeds are no more than shadows, — will these draw down the full weight of a condemning sentence in the supreme court of eternity?..... If this be true, it is a fearful truth..... Man must not disclaim his brotherhood, even with the guiltiest, since, though his hand be clean, his heart has surely been polluted by the flitting phantoms of iniquity. He must feel that, when he shall knock at the gate of Heaven, no semblance of an unspotted life can entitle him to entrance there. Penitence must kneel, and Mercy come from the footstool of the throne, or that golden gate will never open! (*Twice Told Tales. Fancy's Show-Box.*)

thorne lorsque, dans le *Banquet de Noël, (Mousses d'un Vieux Presbytère)*, il met au rang des plus malheureux

un homme [1] à la conscience délicate, qui portait dans son cœur une tache de sang, — la mort d'un homme, — qui, pour le torturer d'une façon plus exquise, était survenue dans des circonstances si particulières qu'il ne pouvait déterminer exactement si sa volonté y avait eu part ou non. Aussi, toute sa vie se passait-elle dans les affres d'un jugement pour assassinat devant sa propre conscience, qui, sans cesse, sondait tous les détails de cet horrible malheur, au point de ne plus permettre à son esprit une pensée, ni à son âme une émotion, qui ne s'y rattachât.

1\. ..... A man of nice conscience, who bore a blood-stain in his heart — the death of a fellow-creature — which, for his more exquisite torture, had chanced with such a peculiarity of circumstances that he could not absolutely determine whether his will had entered into the deed or not. Therefore, his whole life was spent in the agony of an inward trial for murder, with a continual sifting of the details of this terrible calamity, until his mind had no longer any thought, nor his soul any emotion, disconnected with it.

CHAPITRE IV

PREMIÈRE EXPÉRIENCE DES FONCTIONS PUBLIQUES

Nous avons laissé Hawthorne, au moment de la publication des *Twice Told Tales*, préoccupé de la nécessité d'un emploi qui lui assurât la vie quotidienne, tout en lui laissant assez de loisir pour le labeur littéraire. L'historien Bancroft avait obtenu le poste de receveur des Douanes à Boston. Il nomma Hawthorne peseur-jaugeur, avec un salaire de 1,200 dollars par an, et Hawthorne, nouvel Apollon chez Admète, comme eût dit Thoreau s'il l'avait connu à cette époque, accepta cette nomination en Janvier 1839. Il l'avait acceptée d'autant plus volontiers que ses nouvelles occupations, outre les ressources matérielles qu'elles allaient lui procurer, devaient l'arracher aux regrets amers que lui causait la mort de Cilley, dont il persistait, par un scrupule exagéré, à se croire moralement responsable. Elles devaient, en effet, l'enlever à sa solitude, qui commençait à lui peser lourdement, en lui fournissant enfin un point de contact avec le monde réel, en l'obligeant à rentrer dans la vie normale de l'humanité. Mais, si jamais berger divin ne travailla moins pour son maître que Thoreau, il n'en fut pas de même de Hawthorne, qui, du moins au début, prit ses fonctions au sérieux, et se montrait d'autant plus certain d'avance de son aptitude à remplir les devoirs de sa charge, qu'il ne les connaissait pas. Mais Hawthorne devait bientôt s'apercevoir que cette charge n'était pas précisément la sinécure qu'il avait d'abord cru trouver. Presque tout son temps était absorbé par ses fonctions, et la fatigue physique de la journée était trop grande pour lui permettre de reprendre, le soir, ses anciennes occupations.

J'ai mesuré du charbon toute la journée [1], écrit-il, à bord d'un petit schooner anglais tout noir, dans un dock désert, au Nord de la ville. La plupart du temps, je marchais sur le pont pour me réchauffer, car le vent passait à travers le Dock comme dans le bout d'un soufflet. Le vaisseau était très bas entre deux quais, et il n'y avait pas de plus charmante perspective, à droite et à gauche, que la vue des poteaux, à moitié enfoncés dans l'eau, et couverts de glace que les marées successives y avaient laissée, de sorte qu'ils ressemblaient à d'immenses glaçons. De l'autre côté de l'eau, pourtant, à pas plus d'un demi-mille, apparaissait le monument de Bunker Hill, et, ce qui m'intéressait beaucoup plus, un clocher avec un cadran, qui me permettait de mesurer la marche des heures si lentes. Parfois, je descendais dans la petite cabine malpropre du schooner, et je me réchauffais près d'un poêle tout rouge, au milieu de tonneaux à biscuits, de pots, de marmites, de coffres de matelots, et d'un ramassis d'objets de toute sorte; mon odorat étant grandement flatté par le parfum d'une pipe, que le capitaine, ou quelqu'un de l'équipage était en train de fumer. Mais enfin, vint le coucher du soleil, avec des nuages délicats, et une lumière pourprée sur les îles, et je le bénis, car c'était le signal de ma délivrance.....

Les jours qu'il pouvait passer, couché à l'ombre sur un paquet de voiles, ou à flâner sur Long Wharf, admirant un papillon posé sur un navire chargé de sel, ou bien un arc-en-ciel après une averse d'été, ou bien encore les nuages flottants,

de grands nuages [2] et des petits, de toutes sortes de teintes splendides ou charmantes, si splendides en vérité, et si charmantes, que je m'imaginais voir le ciel rompu en fragments floconneux, et dispersé dans l'espace, avec les Bienheureux assis sur ces îlots épars,

se faisaient rares.

Il n'en était pas moins, avec le sérieux qu'il apportait en toutes choses, l'un des plus ardents à la besogne, car il savait que les gages des ouvriers du port dépendaient de leurs heures de travail, et il s'était fait une règle

1. I have been measuring coal all day on board of a black little British schooner, in a dismal dock at the north end of the city. Most of the time, I paced the deck to keep myself warm; for the wind blew up through the Dock as if it had been the pipe of a pair of bellows. The vessels lying deep between two wharves, there was no more delightful prospect, on the right hand and on the left, than the posts and timbers, half immersed in the water, and covered with ice, which the rising and falling of successive tides had left upon them, so that they looked like immense icicles. Across the water however, not more than half a mile off, appeared the Bunker Hill monument; and, what interested me considerably more, a church-steeple with the dial of a clock upon it, whereby I was enabled to measure the march of the weary hours. Sometimes, I descended into the dirty little cabin of the schooner, and warmed myself by a red-hot stove, among biscuit-barrels, pots and kettles, sea-chests, and innumerable lumber of all sorts, — my olfactories, meanwhile, being greatly refreshed by the odour of a pipe which the captain, or someone of his crew, was smoking. But, at last, came the sunset, with delicate clouds, and a purple light upon the islands; and I blessed it, because it was the signal of my release. (*American Note Book*, 11 Fév. 1840.)

2. ..... Great clouds and small, of all glorious and lovely hues..... So glorious indeed, and so lovely, that I had a fancy of heaven's being broken into fleecy fragments, and dispersed through space, with its blest inhabitants dwelling blissfully upon those scattered islands. (*Amer. Note Book*, 27 Août 1839.)

d'être présent sur le quai, par tous les temps, dès la première heure, pour leur permettre d'augmenter leur faible salaire par un supplément de travail. Ce n'était déjà plus le reclus d'Herbert Street; et, au contact de la vie pratique, il avait appris, très volontiers d'ailleurs, car il y était admirablement préparé, une grande leçon de sympathie pour ses semblables.

Je pense [1], dit-il, je sens, j'apprends des choses qui valent la peine d'être sues, et que je ne saurais pas si je ne les avais pas apprises ici, si bien que ce moment de ma vie ne restera pas en dehors de mon existence réelle. Il est bon pour moi, pour plusieurs raisons, que ma vie ait eu ces instants. Je sais beaucoup plus qu'il y a un an. J'ai mieux le sentiment de mon pouvoir d'agir en homme, parmi les hommes. J'ai gagné de l'expérience pratique, et aussi de l'expérience qui n'est pas entièrement pratique..... Désormais, j'aurai le droit d'appeler les travailleurs mes frères, et je saurai sympathiser avec eux, puisque, moi aussi, je me serai levé avec l'aurore, j'aurai supporté l'ardeur du soleil de midi, et que mes pas alourdis ne se seront dirigés vers la maison qu'avec le soir.

Il savait s'élever au-dessus des petites misères du métier, soit qu'il eût à surveiller à la fois deux équipes de déchargeurs par un vent froid d'avril, soit qu'il lui fallût imposer son autorité pour rétablir l'ordre à bord d'un vaisseau ; content lorsqu'il pouvait s'interrompre un instant pour respirer la brise marine, ou voir reverdir les arbres sous les premiers rayons du printemps.

Mais les deux années qu'il passa dans ce service lui furent moins profitables qu'il ne l'avait d'abord espéré. Tout son travail intellectuel se borna à quelques notes prises en passant, à quelques lettres à ses amis, enfin, à une partie du manuscrit du *Fauteuil de Grand-Père*. Le temps et la liberté d'esprit nécessaires lui manquaient.

De plus en plus, il se fatiguait de ce labeur trop dur, et si peu conforme à ses goûts, à ses aspirations :

Je fais des prières [2] pour que, dans un an au plus, je puisse trouver un

1. I do think, and feel, and learn things that are worth knowing, and that I should not know unless I had learned them there, so that the present portion of my life shall not be quite left out of the sum of my real existence..... It is good for me, on many accounts, that my life has had this passage in it. I know much more than I did a year ago. I have a stronger sense of power to act as a man among men. I have gained worldly wisdom, and wisdom also that is not altogether of this world..... (*Amer. Note Book*, 23 Mars 1840). But, from henceforth forever, I shall be entitled to call the sons of toil my brethren, and shall know how to sympathize with them, seeing that I likewise have risen at the dawn, and borne the fervour of the midday sun, nor turned my heavy footsteps homeward till eventide. (*Amer. Note Book*, 3 Juillet 1839.)

2. I pray that in one year more I may find some way of escaping from this unblest Custom House; for it is a very grievous thraldom. I do detest all offices, — all, at least, that are held on a political tenure. (*Am. N. B.*, 15 Mars 1840.) My spirit rebelled against being confined in my darksome dungeon at the Custom House. It seemed a sin, a murder of the joyful young day, a quenching of the sunshine..... When I shall be again free, I will enjoy all things with the fresh simplicity of a child of five years old. I shall grow young again, made all over anew. I will go forth, and stand in a summer shower, and all the worldly dust that has collected on me shall be washed away at once, and my heart will be like a bank of fresh flowers for the weary to rest upon. (*Amer. N. B.*, 19 Avril 1840.)

moyen quelconque de m'échapper de cette Douane maudite, car c'est une bien lourde servitude. Je déteste toutes les fonctions, du moins toutes celles où l'on dépend des politiciens..... Mon esprit se révolte à la pensée de rester enfermé dans cette noire prison de la Douane. Cela me semble un crime, une façon de massacrer une belle journée, d'éteindre le soleil..... Quand je me retrouverai libre, je jouirai de toutes choses avec la simplicité d'un enfant de cinq ans. Je redeviendrai jeune, je renaîtrai. Je m'en irai recevoir une averse d'été, et toute la poussière qui s'est amassée sur moi sera lavée aussitôt, et mon cœur sera comme un talus couvert de fleurs fraîchement écloses, où se repose le passant fatigué.

Sa prière allait être exaucée. En Avril 1841, le Président Harrison, qui avait succédé à Van Buren, révoqua Hawthorne pour faire place à quelque protégé politique. Aucune faveur n'eût pu lui être plus agréable : cette décision survenait au moment où il était las de son emploi. Si, le jour où il était entré pour la première fois à la Douane, il avait été douloureusement frappé de voir l'affliction de son prédécesseur révoqué, son successeur, du moins, ne le vit pas faire si triste mine.

Le charme était rompu. Hawthorne avait repris contact avec le monde extérieur, avec ses semblables. Délivré de fonctions qui lui déplaisaient, possédant quelque argent économisé depuis deux ans, il sortit de la Douane de Boston pour se mêler plus intimement encore au mouvement de l'humanité. Un groupe de Transcendentalistes venait de fonder l'association de Brook Farm. Hawthorne, vivement désireux d'assister à cette curieuse expérience, s'empressa de se joindre à eux. Il lui sembla qu'il allait trouver, dans le travail libre des champs, au grand air, au milieu d'esprits cultivés, avec lesquels le sien pourrait vibrer en harmonie, un soulagement, un heureux contraste à ces journées passées sur des transports de charbon, au milieu des déchargeurs du port. Il allait, suivant ses propres paroles, recevoir les averses d'été pour se laver de la poussière de la Douane.

CHAPITRE V

THE TWICE TOLD TALES

En Mars 1837, paraissait, sous le titre de *Twice Told Tales*, suggéré peut-être par ce vers de Shakspere :

Life is as tedious as a twice told tale,

le premier livre de Hawthorne. C'était le résultat de neuf ans de travail obscur dans la petite maison de Herbert Street, où l'auteur attendait patiemment que le monde le connût, s'étonnant parfois qu'il ne le fît pas plus tôt, se demandant s'il le ferait jamais. Ces contes, ces esquisses, avaient, pour la plupart, paru isolément dans les diverses revues auxquelles Hawthorne collabora de 1830 à 1837 ; d'autres figurent, pour la première fois, dans la 2e édition, parue en 1842. Dans le nombre, quelques légendes historiques reproduisent, sans doute, sous leur forme définitive, les *Sept Contes de mon pays natal*, cet ouvrage qui ne vit jamais le grand jour des vitrines d'éditeurs. C'est parmi toutes ces pièces, parues sous divers pseudonymes, que Hawthorne choisit celles qui lui paraissaient les plus dignes d'être conservées, et d'assurer sa réputation naissante, hasardée sur le coup de dés d'un premier ouvrage. Nous nous proposons d'examiner, au Livre Cinquième de cette étude, avec d'autres récits du même genre, ceux de ces contes dont le sujet est emprunté aux légendes de la Nouvelle Angleterre, comme *Le Champion Gris*, *Endicott et la Croix Rouge*, etc.

Les autres contes, dont la scène se passe aussi en Amérique, ont, presque tous, une donnée neuve, originale, qui, parfois, n'est pas exempte d'étrangeté.

Ainsi, dans *Le Voile Noir du Ministre*, c'est la singulière fantaisie qu'a le Révérend Hooper de se couvrir la face d'un voile noir, qu'il s'obstine à porter jusqu'au jour de sa mort. Dès ce moment,

il s'exhala de ses paroles[1] une influence pénétrante. Tous les auditeurs avaient la sensation que le ministre, caché par son terrible voile, s'était insinué en eux, et y avait découvert leurs nombreux péchés en paroles et en action..... Grâce à ce mystérieux emblème, il acquit un pouvoir effrayant sur les âmes que tourmentait le péché..... Des pécheurs mourants l'appelaient à grands cris, et ne voulaient pas rendre l'âme avant son arrivée ; et, pourtant, lorsqu'il les consolait à voix basse, ils frissonnaient de voir ce visage voilé si près du leur.

Le mystère de cette influence ne s'explique que lorsque le ministre, à son tour, est sur son lit de mort.

« Pourquoi[2] suis-je le seul à vous faire trembler ? » s'écria-t-il en tournant son visage voilé vers le cercle des spectateurs pâlissants. « Tremblez aussi de vous voir l'un l'autre. Est-ce seulement à cause de mon voile noir que les hommes m'ont évité, que les femmes ne m'ont pas montré de pitié, qu'à mon approche, les enfants ont fui en poussant des cris ? Qu'est-ce qui a rendu ce morceau de crêpe si effrayant, sinon le mystère dont il est l'obscur symbole ? Quand l'ami montrera le fond de son cœur à son ami, et l'amant à sa bien-aimée, quand l'homme ne fuira plus inutilement l'œil de son Créateur, cachant jalousement l'immonde secret de son péché ; alors vous pourrez me croire un monstre à cause du symbole sous lequel j'ai vécu, sous lequel je meurs. Je regarde autour de moi, et, sur chaque visage, je vois un Voile Noir ! »

Fancy's Show-Box est le cauchemar d'un homme à qui son imagination représente comme exécutés tous les crimes dont autrefois il a, même passagèrement, conçu la pensée, et nous avons déjà cité quelques passages de cette pièce que Hawthorne semble presque avoir écrite pour lui-même, dans son remords d'avoir été, même indirectement, cause de la mort de son ami Cilley.

Wakefield est une étude encore plus curieuse, qui fut peut-être inspirée par un conte d'Austin, *Peter Rugg, le Disparu*. Wakefield est marié, et heureux, lorsqu'un jour, il lui prend l'idée singulière de quitter son domicile sous prétexte d'un court voyage, et d'aller s'installer quelques rues plus loin. Pendant vingt ans, il ne reparaît plus chez lui, passant parfois dans sa rue, poussé par une curiosité morbide, et regardant, le soir, par

1. A subtle power was breathed into his words. Each member of the congregation... felt as if the preacher had crept upon them behind his awful veil, and discovered their hoarded iniquity of deed or thought..... By the aid of his mysterious emblem... he became a man of awful power over souls that were in agony for sin..... Dying sinners cried aloud for Mr. Hooper, and would not yield their breath till he appeared ; though ever, as he stooped to whisper consolation, they shuddered at the veiled face so near their own.

2. "Why do you tremble at me alone ?" cried he, turning his veiled face round the circle of pale spectators. "Tremble also at each other ! Have men avoided me, and women shown no pity, and children screamed and fled, only for my black veil ? What, but the mystery which it obscurely typifies, has made this piece of crape so awful ? When the friend shows his inmost heart to his friend, the lover to his best beloved, when man does not vainly shrink from the eye of his Creator, loathsomely treasuring up the secret of his sin, then deem me a monster, for the symbol beneath which I have lived and die ! I look around me, and lo ! on every visage a Black Veil !"

les fenêtres éclairées, l'ombre de sa femme, nous allions dire, de sa veuve, se profiler sur le plafond ; mais fuyant dès qu'il croit qu'on peut le reconnaître. Un jour, après dix ans d'absence, il l'a même rencontrée dans la rue.

La poussée de la foule [1] l'amène contre Wakefield, leurs mains se touchent, son sein frôle l'épaule de son mari, ils sont face à face et se regardent fixement, — mais le fleuve humain s'écoule et les sépare. La veuve poursuit sa marche vers l'église, mais s'arrête au portail, et jette sur la rue un regard embarrassé. Elle entre, cependant, en ouvrant son livre de prières. Et l'homme ! avec un visage si bouleversé que même la foule affairée et indifférente de Londres s'arrête pour le regarder, il court à sa chambre, met le verrou, et se jette sur son lit. Les sentiments qui, pendant des années, se sont accumulés secrètement dans son cœur se font jour, et redonnent une courte vigueur à son esprit affaibli ; toute la malheureuse étrangeté de sa vie se révèle à lui subitement, et il s'écrie tout ému : « Wakefield, Wakefield, tu es fou ! »

Wakefield, certain de n'avoir pas été reconnu, persiste à se cacher, tout en se disant chaque matin : « Je retournerai bientôt chez moi », sans se douter qu'il a la même pensée depuis des années, et persuadé qu'il sera accueilli avez joie par sa femme. Enfin, un soir, dans la vingtième année depuis sa disparition, il se promène comme à l'ordinaire dans la direction de la maison qu'il appelle encore la sienne.

C'est un soir d'automne [2] coupé d'averses fréquentes, qui bruissent sur le pavé, et disparaissent avant qu'on ait le temps d'ouvrir son parapluie. S'arrêtant près de la maison, Wakefield distingue, par la fenêtre du petit salon, au second étage, la lueur rouge et dansante d'un feu confortable..... A cet instant, une averse vint à tomber, et le vent la pousse impoliment droit sur la figure et la poitrine de Wakefield, qu'elle pénètre et glace. Va-t-il rester là, mouillé et grelottant, lorsqu'il y a dans son foyer un bon feu pour le réchauffer, et que sa femme va courir chercher l'habit et la culotte grise que, sans doute, elle a soigneusement gardés dans le placard de leur chambre à coucher ? — Non, Wakefield n'est pas si sot. — Il monte l'escalier, — d'un pas lourd, — car, depuis vingt ans qu'il l'a descendu, ses jambes se sont raidies, mais il ne s'en doute pas. Arrête, Wakefield ! Veux-tu entrer là où est ta seule demeure ?

1. A slight obstruction occurs, and brings these two figures directly in contact; their hands touch ; the pressure of the crowd forces her bosom against his shoulder ; they stand face to face, staring into each other's eyes..... The throng eddies away, and carries them asunder. The sober widow, resuming her former pace, proceeds to church, but pauses in the portal, and throws a perplexed glance along the street. She passes in, however, opening her prayer-book as she goes. And the man ! with so wild a face that busy and selfish London stands to gaze after him, he hurries to his lodgings, bolts the door, and throws himself upon the bed. The latent feelings of years break out; his feeble mind acquires a brief energy from their strength ; all the miserable strangeness of his life is revealed to him at a glance ; and he cries out passionately : "Wakefield ! Wakefield ! You are mad ! "

2. It is a gusty night of Autumn, with frequent showers that patter down upon the pavement, and are gone before a man can put up his umbrella. Pausing near the house, Wakefield discerns, through the parlour windows of the second floor, the red glow, and the glimmer, and the fitful flash of a comfortable fire..... At this instant, a shower

Alors, entre dans ta tombe! La porte s'ouvre..... Nous ne suivrons pas notre ami plus loin que le seuil. Il nous a fourni de quoi réfléchir, de quoi tirer une morale de son aventure. Au milieu de l'apparente confusion de notre monde mystérieux, les individus sont si bien ajustés à un système, et les systèmes l'un à l'autre et à l'ensemble, qu'en se mettant à part pour un seul instant, un homme court le risque terrible de perdre à jamais sa place. Comme Wakefield, il peut devenir, pour ainsi dire, l'Exilé de l'Univers.

Le plus connu et le plus populaire, sinon le plus origninal de ces contes est *Le Doux Enfant.* Il a, moins que les autres, cette teinte d'irréalité, d'étrangeté, de *weirdness*, comme disent les Anglais, cette apparence de *non-arrivé*, cette pénombre où se plaît la pensée de Hawthorne. C'est l'histoire simple et touchante d'un enfant Quaker, dont le père a été exécuté et la mère exilée, recueilli par un Puritain au cœur plus compatissant que ses coreligionnaires. Par la seule force de sa bonté, il agit insensiblement sur cette famille hospitalière. Mais, quand sa tâche est remplie, l'enfant, chez qui le malheur avait atteint profondément les sources de la vie, meurt, laissant un pieux souvenir dans la mémoire de ceux même qui furent les persécuteurs acharnés des siens, et qui, comme à regret, se laissent pénétrer peu à peu de sentiments plus humains; dans la mémoire aussi de sa mère, fanatique d'une sombre énergie.

Il semble que Hawthorne, en développant avec un visible plaisir ce sujet si touchant, ait pris à cœur de faire, en quelque sorte, amende honorable pour son ancêtre, le major Hathorne, effroi des Quakers de son temps. Le fils des persécuteurs ne cache pas la sympathie qu'il éprouve pour les souffrances des opprimés, et même pour leurs doctrines. Peut-être est-ce à lui-même qu'il pense [1], lorsqu'il nous montre le fermier puritain Pearson, touché par la douceur et l'innocence de l'enfant qu'il a

chances to fall, and is driven, by the unmannerly gust, full into Wakefield's face and bosom. He is quite penetrated with its autumnal chill. Shall he stand, wet and shivering, here, when his own hearth has a good fire to warm him, and his own wife will run to fetch the gray coat and small-clothes which doubtless she has kept carefully in the closet of their bed-chamber? No! Wakefield is no such fool. He ascends the steps, — heavily, — for twenty years have stiffened his legs since he came down, but he knows it not. Stay, Wakefield! Would you go to the sole home that is left you? Then step into your grave. The door opens..... We will not follow our friend across the threshold. He has left us much food for thought, a portion of which shall lend its wisdom to a moral..... Amid the seeming confusion of our mysterious world, individuals are so nicely adjusted to a system, and systems to one another, and to a whole, that, by stepping aside for a moment, a man exposes himself to a fearful risk of losing his place forever. Like Wakefield, he may become as it were, the Outcast of the Universe.

1. Le chapeau de Fox, [a] dit-il dans la *Collection d'un Amateur*, me pénétra d'un profond respect, comme une relique de l'apôtre le plus vrai, peut-être, qui ait paru sur terre depuis dix-huit cents ans.

a. George Fox's hat impressed me with deep reverence, as a relic of perhaps the truest apostle that has appeared on earth for these eighteen hundred years. (*Mosses from an Old Manse*).

sauvé, bravant les insultes de ses coreligionnaires, et finissant par accepter, sous cette tendre influence, les croyances de la secte détestée.

C'est avec un véritable amour, une pitié profonde, une admirable délicatesse d'expression, que Hawthorne oppose, à l'étroite et cruelle bigoterie des Puritains, à l'exaltation fanatique de sa mère, l'incroyable douceur, l'esprit de pardon et de tendresse de l'enfant.

La moindre parole d'amertume réelle [1], qu'il distinguait infailliblement d'une colère feinte, semblait pénétrer dans son cœur, et empoisonner toute sa joie, jusqu'à ce qu'il sentît qu'il était entièrement pardonné. Il n'avait rien de la malice qui, généralement, accompagne un excès de sensibilité ; il ne se redressait pas pour mordre le talon qui l'écrasait, et, blessé, ne savait que mourir. Son esprit manquait de la vigueur nécessaire pour se soutenir ; c'était une plante qui s'enroulait délicatement autour d'une autre plus forte, et à qui, une fois arrachée à son soutien, il ne restait plus qu'à se flétrir sur le sol..... Sa nature douce et sociable se répandait en attachement à tout ce qui l'entourait, et il restait encore un fond d'amour inutilisé, qu'il brûlait de donner aux petits enfants à qui on apprenait à le haïr.

Et le pauvre petit Quaker soigne avec un dévouement sans bornes un de ces enfants qui s'était blessé en tombant d'un arbre. Il croit s'être ouvert cette intelligence étroite, ce cœur prévenu, et s'être enfin fait un ami : illusion bientôt détruite, car celui à qui il a prodigué des trésors d'affection est le premier à se tourner contre lui, et le frappe brutalement.

Aussi ne tarde-t-il pas à dépérir, miné par le chagrin intérieur, concentré, auquel il ne peut donner libre cours, et meurt, comme une plante trop frêle pour supporter les orages de la vie.

Comme la nuit tombait [2] et que la tempête s'élevait, quelque chose sembla troubler le repos de l'enfant. Si le vent s'attardait à secouer la fenêtre, il fai-

1. The slightest word of real bitterness, which he was infallible in distinguishing from pretended anger, seemed to sink into his heart, and poison all his enjoyments, till he became sensible that he was entirely forgiven. Of the malice which generally accompanies a superfluity of sensitiveness, Ilbrahim was altogether destitute ; when trodden upon, he would not turn ; when wounded, he could but die. His mind was wanting in the stamina for self-support ; it was a plant that would twine beautifully round something stronger than itself, but, if repulsed or torn away, it had no choice but to wither on the ground .... His tender and social nature had already overflowed in attachments to everything about him, and still there was a residue of unappropriate love, which he yearned to bestow upon the little ones who were taught to hate him.

2. As nightfall came on, however, and the storm began to rise, something seemed to trouble the repose of the boy's mind..... If a passing wind lingered to shake the casement, he strove to turn his head towards it ; if the door jarred to and fro upon its hinges, he looked long and anxiously thitherward ; if the heavy voice of the old man as he read the Scriptures, rose but a little higher, the child almost held his dying breath to listen ; if a snow-drift swept by the cottage, with a sound like the trailing of a garment, Ilbrahim seemed to watch that some visitant should enter..... At intervals, and without disturbing the repose of his countenance, a very faint trembling passed over him from head to foot, as if a mild but somewhat cool wind had breathed upon him and made him shiver..... But, just as Ilbrahim's feet were pressing on the

sait effort pour tourner la tête de ce côté ; si la porte grinçait sur ses gonds, il y jetait un long regard anxieux ; si la voix traînante du vieillard lisant les Ecritures s'élevait un peu, l'enfant retenait son souffle mourant pour écouter ; si une rafale de neige passait près du cottage avec un bruit comme le froufrou d'un vêtement, il semblait s'attendre à voir entrer un visiteur..... Par intervalles, et sans troubler l'expression de repos de son visage, un tremblement très léger passait sur lui de la tête aux pieds, comme si une brise fraîche l'eût fait frissonner..... Mais, juste au moment où ses pieds touchaient le sol du Paradis, il entendit une voix derrière lui qui le fit retourner quelques pas en arrière sur la route si épuisante qu'il avait parcourue..... Quand le cri perçant de Catherine retentit dans la chambre, l'enfant fit un effort pour se soulever : « Ami, elle est venue ! Ouvre-lui ! » s'écria-t-il.

L'instant d'après, sa mère était à genoux à son chevet ; elle l'attira contre son sein, et il s'y cacha, sans ardeur joyeuse, mais avec contentement, comme s'il se câlinait pour dormir. Il regarda son visage, et, y voyant une expression de souffrance, dit, d'une voix affaiblie, mais émue : « Ne pleure pas, mère chérie, je suis heureux maintenant. » Et, sur ces paroles, le Doux Enfant était mort.

Quant aux esquisses contenues dans les *Twice Told Tales*, elles sont, en général, très rapides. Ce sont de courtes descriptions, souvent agréables, mais sans grande portée, où les traits ne sont guère qu'indiqués. Hawthorne semble s'être rendu un compte exact de la légèreté de ces esquisses, qu'il reconnaît dans une lettre à Longfellow :

Je trouve encore [1], dit-il, une grande difficulté dans le manque de matériaux, car j'ai vu si peu de chose du monde que je n'ai que de l'air impalpable pour construire mes histoires..... Parfois, par une fente, j'ai pu jeter un coup d'œil sur le monde réel, et les deux ou trois pièces où j'ai représenté ce coup d'œil me plaisent mieux que les autres.

Il était, comme Dickens, observateur attentif des petits détails, et son imagination se donnait libre cours à propos des incidents les plus insignifiants. Mais il n'a pas le réalisme si aigu, si poignant de l'écrivain anglais, et ne pénètre pas aussi profondément au fond des choses. Un coup d'œil rapide et fugitif lui suffit. On peut indiquer, à titre de comparaison, à côté de ses *Esquisses Nocturnes*, le petit fragment de Dickens, intitulé *Les Rues le Soir* [2]. L'esquisse de Hawthorne se borne, en somme,

soil of Paradise, he heard a voice behind him, and it recalled him a few, few paces of the weary path which he had travelled..... When Catharine's shriek pierced through the room, the boy strove to raise himself. "Friend, she is come! Open unto her!" cried he.

In a moment, his mother was kneeling by the bedside ; she drew Ilbrahim to her bosom, and he nestled there, with no violence of joy, but contentedly, as if he were hushing himself to sleep. He looked into her face, and reading its agony, said with feeble earnestness : "Mourn not, dearest mother. I am happy now". And with these words the gentle boy was dead.

1. I have another great difficulty in the lack of materials ; for I have seen so little of the world that I have nothing but thin air to concoct my stories of..... Sometimes, through a peep-hole, I have caught a glimpse of the real world, and the two or three articles in which I have portrayed these glimpses please me better than the others.

2. *Sketches by Boz.*

à trois ou quatre silhouettes vivement croquées : un coup de vent qui retourne le parapluie et la cape d'une grosse dame ; un vieux marin entrant à son club ; un jeune fille qui descend de voiture ; et deux amoureux qui pataugent dans une mare, à la clarté des bocaux d'un pharmacien. Nous nous bornerons à citer ce dernier passage, d'une touche si légère, et non entièrement dépourvue de préciosité :

Voici un tableau [1], et un joli. Un jeune homme et une jeune fille, tous deux enveloppés dans leurs manteaux, et se serrant l'un contre l'autre sous la médiocre protection d'un parapluie de coton. Elle a des socques en caoutchouc, mais lui n'a que des souliers de bal, et tous deux sont en route vers un cotillon, ou un bal de souscription à un dollar par tête, buffet compris. Ainsi ils s'avancent, luttant contre la tristesse de l'averse, attirés par une vision de splendeur et de fête. Mais, hélas, désastre lamentable ! Egarés par les météores rouges, bleus et jaunes de la vitrine d'un pharmacien, ils ont marché sur un reste glissant de glace, et les voilà précipités au confluent de deux ruisseaux gonflés, au coin de deux rues. infortunés amants ! S'il m'était donné d'être dans la vie autre chose qu'un spectateur, j'essaierais de vous sauver. Puisque cela ne se peut, je jure, si vous êtes noyés, d'écrire un récit de votre malheureux sort, si pathétique qu'il fera verser assez de larmes pour vous noyer de nouveau tous les deux. Touchez-vous le fond, mes jeunes amis ? — Oui, les voilà qui émergent, comme un Dieu aquatique, et une Nymphe des eaux, et qui, la main dans la main, sortent en pataugeant des profondeurs de ce noir bourbier. Ils se hâtent de rentrer chez eux, inconsolables, anéantis, mais avec un amour trop ardent pour être refroidi par de l'eau glacée. Ils ont résisté à une épreuve qui vient à bout de beaucoup d'autres ; fidèles bien que dans la peine jusque par dessus la tête !

Mais ce petit tableautin, si gracieux qu'il soit, ne nous donne cependant qu'une silhouette à peine entrevue du dehors ; l'auteur reste spectateur presque indifférent, et n'entre pas, pour nous servir d'une locution triviale, peut-être, mais expressive, *dans la peau* de ses personnages. Tout au contraire, Dickens étudie les siens à fond, même ceux d'un moment, nous allions dire *surtout* ceux d'un moment ; il veut tout savoir, et

1. Here is a picture, and a pretty one. A young man and a girl, both enveloped in cloaks, and huddled beneath the scanty protection of a cotton umbrella. She wears rubber overshoes, but he is in his dancing pumps ; and they are on their way, no doubt, to some cotillon party, or subscription ball at a dollar a head, refreshments included. Thus, they struggle against the gloomy tempest, lured onward by a vision of festal splendour. But, ah ! a most lamentable disaster ! Bewildered by the red, blue and yellow meteors, in an apothecary's window, they have stepped upon a slippery remnant of ice, and are precipitated into a confluence of swollen floods, at the corner of two streets. Luckless lovers ! Were it my nature to be other than a looker-on in life, I would attempt your rescue. Since that may not be, I vow, should you be drowned, to weave such a pathetic story of your fate as shall call forth tears enough to drown you both anew. Do ye touch bottom, my young friends ? Yes ; they emerge like a water nymph and a river deity, and paddle hand in hand out of the depths of the dark pool. They hurry homeward, dripping, disconsolate, abashed, but with love too warm to be chilled by the cold water. They have stood a test which proves too strong for many. Faithful though over head and ears in trouble !

tout nous apprendre, d'eux : leur nom, leur caractère, leurs habitudes ; il s'incarne en eux, et les suit aussi bien qu'il peut, sans pourtant se laisser détourner du kaléidoscope changeant de la rue. Aussi nous donne-t-il de celle-ci une description bien autrement exacte et vécue que les coups de crayon un peu sommaires, l'esquisse un peu pâle, et, nous ne saurions trop le répéter, un peu *en dehors* de Hawthorne. Que le lecteur rapproche, du passage que nous venons de citer, l'esquisse de Dickens, et il verra immédiatement, entre les deux morceaux la même différence qu'entre un rapide et sommaire dessin au crayon de quelque maître italien, et l'un de ces petits chefs-d'œuvre, si étrangement vrais, si minutieusement fouillés jusque dans leurs moindres détails, d'un Van Ostade ou d'un Téniers.

Un autre caractère des esquisses de Hawthorne, non moins curieux que leur apparence d'irréalité, c'est leur construction un peu artificielle. Sous prétexte de description, et peut-être par un souci maladroit de réalisme, l'auteur accumule une telle masse d'incidents et de détails qu'il semble absolument invraisemblable qu'il ait pu les voir tous en si peu de temps. Ces détails, évidemment groupés pour rendre le tableau plus complet, sont condensés, concentrés en un espace de temps si court que la défiance du lecteur s'éveille, et qu'on se demande par quel concours de circonstances vraiment trop favorables ils ont pu se succéder aussi rapidement, au moment même où l'écrivain se trouve là pour les observer et les noter. On ne peut se défendre de quelque crainte en présence de cette profusion d'incidents, et il est permis de se demander avec inquiétude ce qu'il resterait à voir en un autre moment.

Nous trouvons le meilleur exemple de ce procédé un peu gauche de concentration, si éloigné du véritable réalisme, dans *La Journée du Péager*. A l'aube, ont passé un chariot chargé de foin, et la diligence.

Maintenant [1], le soleil sourit au paysage, et la terre renvoie au ciel son sou-

1. Now, the sun smiles upon the landscape, and earth smiles back again upon the sky..... Here, in a substantial family chaise, setting forth betimes to take advantage of the dewy road, come a gentleman and his wife, with their rosy-cheeked little girl sitting gladsomely between them..... Next, appears a four-wheeled carryall, peopled with a round half-dozen of pretty girls, all drawn by a single horse, and driven by a single gentleman. Luckless wight, doomed, through a whole summer day, to be the butt of mirth and mischief among the frolicsome maidens! Bolt upright in a sulky, rides a thin, sour-visaged man who, as he pays his toll, hands the toll-gatherer a printed card to stick upon the wall. The vinegar-faced traveller proves to be a manufacturer of pickles. Now paces slowly from timber to timber a horseman clad in black, with a meditative brow, as of one who, whithersoever his steed might bear him, would still journey through a mist of brooding thought. He is a country preacher, going to labour at a protracted meeting. The next object passing townward is a butcher's cart, canopied with its arch of snow-white cotton. Behind, comes a sauceman, driving a waggon full of new potatoes, green ears of corn, beets, carrots, turnips, and summer squashes; and next, two wrinkled, withered, witch-looking old gossips, in an antediluvian chaise, drawn by a horse of former generations, and going to peddle out a lot of huckleber-

rire. Les passants sont fréquents, à cette heure..... Ici, dans une solide carriole de famille, partie de bonne heure pour profiter encore de la fraîcheur de la route, viennent un gentleman et sa femme, avec leur petite fille aux joues roses, assise toute joyeuse entre eux..... Puis, paraît un char à bancs, avec une demi-douzaine de jolies filles, tiré par un seul cheval, et conduit par un seul monsieur. Le malheureux ! condamné à être pendant tout un jour d'été en butte à la gaîté et aux mille tours de ces joyeuses jeunes filles ! Tout raide dans un *sulky*, passe un homme maigre, au visage désagréable, qui, en payant son péage, tend au péager une carte imprimée à coller contre son mur. Cet homme à la figure aigre-douce se trouve être un fabricant de pickles. Puis, passe lentement, de traverse en traverse, un cavalier vêtu de noir, le front pensif, comme un homme qui, partout où le porte sa monture, voyage toujours dans une brume de pensées mélancoliques. C'est un prédicateur campagnard en route vers un meeting. Le premier objet qui passe ensuite est une voiture de boucher, avec sa bâche en étoffe de coton blanche comme la neige. Derrière, vient un maraîcher, conduisant un chariot plein de pommes de terre nouvelles, d'épis de maïs verts, de betteraves, de carottes, de navets, et de melons ; et ensuite deux vieilles commères, toutes sèches, toutes ridées, à l'air de sorcières, qui, dans une carriole antédiluvienne, traînée par un cheval, relique de générations disparues, s'en vont vendre un lot de *huckleberries*. Voici maintenant un homme qui pousse une brouette chargée de homards. Et maintenant, une voiture de laitier s'avance, rapide et bruyante, portant, sous sa bâche verte, le tribut de tout un troupeau de vaches dans de grandes boîtes de fer blanc.....

Nous arrêtons ici cette citation, déjà longue, qui suffit à montrer le procédé de Hawthorne, et nous coupons court à cette monotone et sèche énumération de passants et de véhicules. Il est intéressant d'en rapprocher une page bien connue de Daudet, infiniment moins banale et moins artificielle : la description de la route de Corbeil dans *La Petite Paroisse*. Là, les incidents, les détails pittoresques, ne sont plus entassés confusément, indistinctement, en une observation de quelques heures, mais c'est le résultat d'une étude longue et patiente de la route, étude d'ailleurs infiniment plus exacte, où chaque heure de la journée, chaque jour de la semaine, chaque saison, a sa physionomie particulière, qui se grave pour toujours dans la mémoire de l'enfant songeur. Hawthorne n'a probablement jamais passé une journée à observer les passants de son pont tournant ; on sent que Daudet a étudié longuement, avec amour, cette route qui tient une si grande place dans la jeune vie de Richard Fénigan, et qui, plus tard, servira de trait d'union entre sa femme et lui.

Peut-être venons nous d'insister plus qu'il n'eût fallu sur les défauts de cette première œuvre de Hawthorne. Reclus volontaire dans sa chambrette, ne prenant que rarement contact avec le monde extérieur, il n'a pu encore

ries. See there a man trundling a wheelbarrow load of lobsters. And now, a milk cart rattles briskly onward, covered with green canvas, and conveying the contributions of a whole herd of cows in large tin canisters.

développer entièrement ses rares qualités d'observateur ; et, lorsque le trait réel, précis, lui échappe, il est encore trop porté à l'aller chercher dans les profondeurs de sa conscience. De là, l'apparente irréalité de ses créations, qui, parfois, ressemblent plus à un défilé d'ombres chinoises qu'à des créatures de chair et d'os. Ce sont, ou d'amusantes marionnettes, dont on n'aperçoit que la silhouette fugitive esquissant un geste rapide, ou des apparitions fantastiques et sans consistance, illustrant un cas de conscience. Le regard de Hawthorne, pendant ces années d'isolement, s'est tourné surtout en dedans, et c'est à cette étude persistante de la vie de l'âme que nous devons les données si peu banales de quelques-uns de ces contes. Mais cette étude longue et tenace, cette obstination à fouiller les plus intimes replis de la conscience, ne va pas, — lorsqu'elle est insuffisamment complétée par une grande familiarité avec l'univers extérieur, — sans quelque chose d'artificiel, et, disons-le, d'un peu morbide.

Il est même assez curieux de noter, en passant, ce contraste entre la constitution physique de Hawthorne, si exubérante, si pleine de la joie de vivre, et la teinte sérieuse, et souvent attristée, de ses œuvres. Sans vouloir faire de lui un romancier pessimiste, on peut se l'expliquer, dans une certaine mesure, par l'influence de son éducation première, toute puritaine, influence qui alla toujours en s'affaiblissant, mais qui, jusqu'à la fin, resta sensible. Ajoutons-y ses habitudes d'isolement, et l'on comprendra que son esprit, toujours absorbé dans la contemplation intérieure, et trop rarement distrait par les spectacles vivifiants du dehors, ait gardé toujours cette teinte un peu mélancolique.

Lorsque la nuit tombe [1], dit-il, je me sens accablé par une sombre sensation d'irréalité, qui m'oblige à sortir avant que l'horloge ait sonné l'heure de se coucher, pour m'assurer que le monde n'est pas entièrement fait de matériaux aussi insubstantiels que ceux qui m'ont occupé dans la journée. Un rêveur peut habiter si longtemps dans la fantaisie, que les objets extérieurs finissent par lui sembler aussi irréels que ceux qui hantent son esprit.

Aussi ne faut-il pas trop s'étonner si les idées de la mort, de la souffrance et du péché, infiniment familières à l'esprit puritain, tiennent une large place dans cet ouvrage.

Ce sombre nuage [2], n'était pas une partie essentielle de sa nature : il était

1. Then, it being nightfall, a gloomy sense of unreality depresses my spirits, and impels me to venture out before the clock shall strike bedtime, to satisfy myself that the world is not made of such shadowy materials as have busied me throughout the day. A dreamer may dwell so long among fantasies that the things without him will seem as unreal as those within. (*Night Sketches.*)

2. This darkening cloud was no essential part of the nature of the individual : it stood fixed in the general moral heaven under which he grew up and looked at life. It projected from above, from outside, a black patch over his spirit..... He contrived...

fixé au ciel moral sous lequel il se développait, et de dessous lequel il regardait la vie. D'en haut, de dehors, il projetait une tache noire sur son esprit..... Il réussit à fondre ce lourd fardeau moral dans la substance même de son imagination, et à le faire évaporer dans les légères et charmantes fumées d'une production artistique.

Mais cette évaporation, grâce à laquelle Hawthorne put se soustraire au poids écrasant du fardeau héréditaire, ne se fit que peu à peu, à mesure que son esprit prenait davantage contact avec le dehors, et elle commençait à peine au moment où il écrivait les *Twice Told Tales*. Son imagination est encore trop hantée par l'idée du mal, du « péché secret, et de ces mystères que nous cachons à nos proches et à nos plus chers amis, et que nous voudrions cacher à notre conscience même ». Comme le voile noir du Révérend Hooper, la solitude lui a caché le monde, ou, du moins, ne le lui a laissé voir que sous sa teinte la plus triste et la plus pénible.

Sur trente-neuf pièces qui composent l'ouvrage, treize roulent plus ou moins sur l'idée de la mort, de la souffrance ou d'un crime caché. Ce dernier élément, très familier à la pensée de Hawthorne, apparaît pour la première fois dans *Fancy's Show Box*. Nous verrons plus tard Hawthorne reprendre cette idée avec complaisance pour en tirer ses trois meilleurs romans : *La Lettre Rouge, La Maison des Sept Pignons, Le Faune de Marbre*. Quant à la souffrance, elle est partout dans le monde. Un de ses contes, (*The Lily's Quest*), exprime cette pensée d'une façon saisissante.

Deux amants cherchent un endroit propice pour y élever un temple à leur bonheur ; mais, partout où ils s'arrêtent, dans tous les sites agréables où ils veulent l'édifier, un vieillard qui les suit leur raconte quelque triste récit de souffrances endurées en ce lieu.

La forme sombre [1] du vieux fou se glissait toujours derrière eux, et, pour chaque endroit qui semblait aimable à leurs yeux, il avait quelque légende de crime ou de douleur humaine, si lamentablement triste que ses auditeurs ne pouvaient plus allier l'idée de joie avec l'endroit où cela s'était passé. Ici, une femme désespérée, à genoux devant son enfant, s'était vu repousser par lui ; là, une vieille réprouvée avait prié le Malin, et en avait reçu en retour une méchanceté diabolique ; ici un enfant nouveau-né, douce fleur de vie, avait

to transmute this heavy moral burden into the very substance of the imagination, to make it evaporate in the light and charming fumes of artistic production. (H. James. *Hawthorne.*)

1. The dismal shape of the old lunatic still glided behind them ; and, for every spot that looked lovely in their eyes, he had some legend of human wrong or suffering, so miserably sad that his auditors could never afterwards connect the idea of joy with the place where it had happened. Here, a heart-broken woman, kneeling to her child, had been spurned from his feet; here, a desolate old creature had prayed to the Evil one, and had received a fiendish malignity of soul in answer to her prayer ; here, a new-born infant, sweet blossom of life, had been found dead with the impress of its mother's fingers round its throat ; and here, under a shattered oak, two lovers had been stricken by lightning, and fell blackened corpses in each other's arms.

été trouvé mort, avec l'empreinte des doigts de sa mère autour de la gorge ; et là, sous un chêne brisé, deux amants avaient été frappés par la foudre, et étaient tombés, cadavres noircis, dans les bras l'un de l'autre.

Enfin, un endroit propice est trouvé, mais, lorsque le temple est achevé, la jeune fille meurt, et, en creusant sous les fondations pour l'y faire reposer, son amant y découvre un amas d'ossements blanchis : leur temple de bonheur a été bâti sur un cimetière.

C'est avec une certaine satisfaction que l'on quitte ces récits plus ou moins lugubres, et que l'on s'arrête un instant à écouter l'oncle Parker, assis dans sa petite échoppe sur un baril de maquereaux, le visage sillonné de milliers de rides, et qui semble un matelot échappé du Vaisseau Fantôme, conter ses croisières et ses naufrages, et ses batailles avec les camarades sur le gaillard d'avant; ses pêches au banc de Terre-Neuve, et son séjour à l'Ile des Sables, au milieu des épaves d'un schooner chargé de rhum ; — ou à regarder la jolie figure éveillée de Suzanne, la Sirène, derrière son étalage de bonshommes en pain d'épice et de cannes à pêche.

D'ailleurs, il est juste de dire que Hawthorne ne tarda pas à se débarrasser de ce qu'il y avait de gauche et d'artificiel dans cette première manière ; et, à mesure qu'il se mêlera davantage à la vie ambiante, nous le verrons rejeter cette forme un peu étroite, et donner une importance moins prédominante aux préoccupations morales qui, trop souvent, gâtent l'effet artistique de ces contes,comme dans *Night Sketches, The Threefold Destiny, A Rill from the Town Pump*, etc. ; pour ne garder, de son éducation primitive, qu'un fond solide d'émotion morale ; et, de ses fantaisies un peu hasardées d'autrefois, que juste assez d'irréalité pour poétiser sa vision des objets matériels.

Mais il ne faut pas s'attarder outre mesure sur ce premier ouvrage. Comme nous le savons, Hawthorne lui-même se rendait parfaitement compte du peu de substance de la plupart de ces esquisses, fondées sur des « riens aériens ». Si son imagination se donne libre carrière sur des matériaux aussi minces, il est plus facile de l'apprécier, d'en savourer l'exquise délicatesse et la grâce naturelle que d'en faire une étude critique et raisonnée, nécessairement lourde et gauche en un tel sujet.

Ces esquisses [1] font durement sentir au critique même le plus bienveil-

1. They give even the most appreciative critic a singular feeling of his own indiscretion, almost of his own cruelty. They are so light, so slight, so tenderly trivial that simply to mention them is to put them in a false position..... They are things to take or to leave, — to enjoy but not to talk about. Not to read them would be to do them an injustice, (to read them is essentially to relish them,) but to bring the machinery of criticism to bear upon them would be to do them a still greater wrong..... The charm is made up of the spontaneity, the personal quality, of the fancy that plays through them, its mingled simplicity and subtlety, its purity and its *bonhommie*. (H. James. *Hawthorne*.)

lant, sa hardiesse et presque sa cruauté. Elles sont si légères, si frêles, si touchantes et si triviales à la fois, que c'est déjà presque trop que de les mentionner simplement. Ce sont des choses à prendre ou à laisser ; on en jouit, mais on n'en parle pas. Ne pas les lire serait injuste (car les lire, c'est nécessairement les goûter), mais les soumettre à l'opération de la critique serait plus injuste encore..... Leur charme naît de la fantaisie si spontanée et si personnelle qui les remplit, de sa simplicité non exempte de subtilité, de sa pureté et de sa bonhommie.

LIVRE DEUXIÈME

PÉRIODE TRANSCENDENTALISTE.

CHAPITRE PREMIER

LES ORIGINES DU TRANSCENDENTALISME

Vers la fin du xviii° Siècle, se produisit, en Allemagne, une réaction contre la philosophie empirique et sensationnaliste, telle que l'avaient professée Locke et Condillac, et qui avait régné sans conteste pendant la première partie du siècle.

Kant fut le protagoniste de cette réaction, le chef de la *philosophie transcendentale*, et il devait, quarante ans plus tard, être, au moins indirectement, l'inspirateur du mouvement *transcendentaliste* en Amérique. Nous ne voulons pas ici faire un exposé complet de ses théories, qui serait mieux à sa place dans un traité de philosophie. Cependant, il n'est peut-être pas inutile de rappeler, au moins sommairement, les grandes lignes de son système, ainsi que les théories de ses principaux disciples, ne fût-ce que pour montrer comment s'y rattache le mouvement américain.

C'est une loi constamment observée, dans l'histoire de la philosophie, que le choc des systèmes dogmatiques, dont chacun se prétend seul définitif, provoque une réaction sceptique, dont il n'est possible de sortir que par une critique de la connaissance. C'est ce qui se produisit, en particulier, à la fin du xviii° Siècle, après le puissant effort des doctrines idéalistes, avec Descartes, Spinoza, Leibnitz, Wolff, etc. Le scepticisme de Hume montra l'inanité de tous ces systèmes métaphysiques : il conclut à la rela-

tivité et à la subjectivité de toute connaissance ; d'où l'impossibilité absolue pour l'esprit humain d'atteindre autre chose que des phénomènes, et de constituer une science générale et certaine. Tout vient de l'expérience, tout est relatif.

Kant, frappé à la fois par la justesse irréfragable des analyses critiques de Hume, et par la valeur indiscutable des résultats obtenus dans les sciences exactes, entreprit alors une nouvelle critique de la connaissance. De l'empirisme de Locke et de Hume, il retient ce principe que toute connaissance *commence* avec l'expérience, mais comment l'expérience elle-même est-elle possible ? C'est que l'esprit humain apporte avec lui, dès son origine, non des idées innées, comme l'avaient cru Descartes et ses disciples, mais des *formes pures a priori*, des lois logiques constitutives qui s'appliqueront à la matière fournie par l'expérience ; doctrine mixte entre l'empirisme pur et l'innéisme, que Kant appelle *Idéalisme Transcendental*. L'esprit perçoit les objets du monde extérieur, mais c'est à travers les deux formes *a priori* de la sensibilité : l'Espace et le Temps. Il organise ces phénomènes, et formule leurs lois, mais ces lois sont celles même de la pensée, les *Catégories*, ou Concepts purs de l'Entendement ; d'où la *relativité* radicale de toute connaissance scientifique. Mais cette relativité même donne aux sciences la nécessité et l'universalité que leur déniait Hume. En effet, ces formes constitutives de la Raison Pure sont communes à tous les êtres pensants, et, dès lors, elles ont le caractère d'objectivité requis. La connaissance est relative, mais relative à la nature humaine en général, et non à l'individu. Ceci confère à la science une valeur certaine, tant qu'elle ne dépasse pas le domaine de l'expérience, et qu'elle s'en tient à la connaissance du phénomène. Mais, au-dessus de la sensibilité et de l'entendement, l'homme possède une autre faculté, la Raison (*Vernunft*), au moyen de laquelle il prétend s'élever à la connaissance des *choses en soi*, autrement dit, faire une métaphysique se présentant comme science. Mais c'est là une tentative chimérique, comme le prouve l'examen sceptique des paralogismes, des antinomies et des sophismes où tombe la Raison, dès qu'elle veut spéculer sur l'Ame, l'Univers et Dieu. De ces réalités nouménales, nous ne pouvons rien affirmer de positif ; nous pouvons seulement concevoir qu'elles existent derrière les phénomènes, ces derniers étant relatifs à notre pensée. L'analyse critique des données de la science et de la métaphysique aboutit donc à justifier contre les attaques du scepticisme la science positive, et à condamner, au contraire, d'avance, toute spéculation sur les *choses en soi*.

Mais, si la *Raison pure* théorique ne peut rien dire du monde suprasensible, sinon qu'il est possible, la *Raison pratique* peut, au nom de l'action morale, rétablir, à titre de croyance, ce que la critique avait rejeté

à titre de certitude. Un fait non moins certain que l'existence de la Science, c'est l'existence de la Morale, et il importe de la mettre, elle aussi, à l'abri du doute sceptique.

Toutes les morales antérieures étaient contestables, parce qu'elles étaient liées à des systèmes métaphysiques ou à des dogmes religieux. Qui rejetait le principe, rejetait, du même coup, la règle d'action qui en était la conséquence. On se disputait sans fin sur la nature du *Souverain Bien*, pour en déduire la conduite à tenir. Mais n'était-ce pas, dit Kant, une erreur analogue à la première, que de considérer d'abord l'objet, au lieu de partir de l'analyse du sujet ? On dit : *Le devoir, c'est de faire le bien ;* pourquoi ne pas dire : *Le bien, c'est de faire son devoir* ? Nul ne peut contester l'existence d'une Loi Morale universelle, innée, révélée à tout être raisonnable par sa conscience morale. Cette loi veut être respectée pour elle-même, sans conditions. Elle est un *Impératif Catégorique*. Ce qu'elle nous propose pour fin de notre action, c'est seulement l'universalité logique de notre raison d'agir. « *Agis toujours de telle façon que la maxime de ton action puisse être érigée en règle générale.* » La Loi Morale exige donc que l'individu humain s'élève au-dessus des circonstances fortuites, et s'arrache à sa personnalité pour se plier volontairement à la règle générale, et réaliser le type commun d'action imposé *a priori* à tous par la Raison Pratique. Elle constitue ainsi un *lien* rattachant l'individu à l'ensemble de l'Humanité, dans ce que celle-ci a de plus noble et de plus élevé.

La Moralité se définit essentiellement par la bonne volonté de l'agent, et par la conformité de l'action avec la raison. Le Souverain Bien, c'est, pour Kant comme pour les Stoïciens, la vertu pratiquée pour elle-même. De ce principe, se déduit aussitôt une nouvelle loi : « *Agis toujours de telle façon que tu traites l'Humanité,* DANS TA PERSONNE *et dans celle des autres comme une fin et non comme un moyen,* » en d'autres termes : « Respecte-toi toi-même et respecte les autres ; respecte la raison chez tous les êtres qui la possèdent. »

Toutefois, il apparaît à la conscience comme juste et nécessaire qu'une sanction soit appliquée au mérite. De là, les vérités métaphysiques que la Raison est en droit, non d'affirmer, mais de postuler, pour justifier sa propre loi :

1°) L'existence d'une liberté *transcendante*, (c'est-à-dire qui dépasse les limites de l'expérience,) qui me permette de vouloir le bien, et d'être responsable, malgré le déterminisme phénoménal ;

2°) La réalité d'une vie future, où je puisse continuer mon effort vers le mieux, et recevoir ma peine ou ma récompense ;

3°) L'existence d'un Dieu rémunérateur-vengeur, dispensateur de cette sanction.

La Morale aboutit donc à la foi religieuse, transformant en réalités suprasensibles les objets de nos aspirations,

Kant croyait ainsi avoir rempli sa tâche, et mis la Loi Morale au-dessus de toutes les atteintes ; ses disciples, avec des tendances diverses, cherchèrent à compléter, à fortifier son système. Les uns, comme Jacobi et Schleiermacher, penchant vers le mysticisme, furent choqués de ce qu'il avait d'un peu froid, de trop rigide, et plus choqués encore des réserves faites sur la réalité objective de la vie future et de Dieu ; sans peut-être assez se rendre compte de ce qu'il y avait de noble et de grand dans cette conception d'une Loi Morale, existant par elle-même, indépendamment de toute origine et de toute sanction divines. Toute démonstration logique de cette réalité leur étant interdite, ils crurent y atteindre plus directement, et peut-être aussi plus sûrement, au moyen de l'*Intuition*. L'existence de Dieu et de l'Univers extérieur, la réalité de la vie future, devaient être désormais à l'abri des raisonnements sceptiques. Ils renonçaient volontairement à en établir les preuves au moyen d'arguments nécessairement faibles et insuffisants, et se retranchaient dans la forteresse inexpugnable de l'Intuition, de la conviction intérieure, que rien ne peut ébranler. Nous verrons combien les Transcendentalistes américains devaient se montrer disposés à adopter cette manière de voir.

Fichte, au contraire, moins imprégné de mysticisme, mais profondément pénétré de l'importance capitale du problème moral, et peu soucieux de rendre définitives des affirmations métaphysiques ; plus fidèle, en somme, aux idées du Maître, qu'il voulut dégager de toute addition suspecte, accentua franchement ce qu'il y avait d'héroïque dans le système primitif. Il nie formellement la possibilité de prouver l'existence objective du monde extérieur ou de Dieu. Peu nous importe, en somme, dit-il, que cette existence soit réelle : nous en avons des idées, et cela doit suffire, puisque nous ne pouvons pas sortir de la Conscience. Nous ne pouvons rien connaître en dehors des idées ; qu'elles représentent ou non quelque chose, c'est un point secondaire. Nous devons donc nous renfermer exclusivement dans l'étude de l'Esprit humain, qui, seul, nous est accessible par la Conscience, et de ses lois, en particulier de la Loi Morale, sans nous préoccuper du plus ou moins de ressemblance avec la réalité des conceptions de l'Esprit dans le domaine de la métaphysique. Le Moi prend conscience de lui-même dans son opposition avec le Non-Moi, et ne se donne l'illusion du monde extérieur que pour se fournir à lui-même une matière à action morale. Seules, les énergies de l'Esprit sont réelles ; il n'a donc pas besoin, pour agir, de l'existence d'un monde extérieur, matériel, qu'il lui suffit de supposer, et, plus que jamais, il doit rester fidèle à lui-même.

Notre devoir, dit-il, n'est pas de nous rendre les maîtres de notre sort, mais de nous cultiver sans cesse, de nous améliorer par l'effort incessant qui est la Loi de la Vie. Je ne me soucie pas des objets extérieurs ; je m'efforce d'*être*, et non de *sembler*. Je ne suis le maître ni l'esclave de personne.

Nous ne saurions trop insister sur l'importance extrême de cette triple nécessité de la Culture de Soi-même, de la Sincérité, et de l'Indépendance, qui deviendra l'un des points les plus importants de la philosophie transcendentaliste.

Il n'y a, dans Fichte, aucune trace de l'idée de Sanction, que Kant ne rejetait pas, mais que son disciple trouvait méprisable. Pour lui, les résultats matériels ne sont rien : tout le mérite moral est dans l'Effort, considéré à part de toutes circonstances, et dans la loyauté envers soi-même. Il y a donc là, à côté d'un athéisme métaphysique, à peine dissimulé, une exaltation imprévue du Moi Moral, et une conception toute stoïcienne et très noble du Devoir.

Quant à Schelling, il est assez curieux de noter que, si ses théories, avec leur forme sèche et métaphysique, n'eurent que peu d'influence directe sur le mouvement américain, elles n'agirent pas moins, d'une façon plus lente et plus obscure, par l'intermédiaire de son fidèle disciple Coleridge, qui les naturalisa, pour ainsi, dire, dans l'esprit de la race anglo-saxonne. Peut-être, aussi, ne faut-il voir, dans le côté panthéiste du Transcendentalisme, qu'un développement des idées de Kant et de Jacobi, parallèle à celui qui s'était opéré dans l'esprit de Schelling.

Pour celui-ci, le dédoublement imaginé par Fichte est inutile : c'est l'Absolu qui se manifeste alternativement sous les formes du Moi et du Non-Moi ; Esprit et Matière sont les deux faces de l'Etre. L'Esprit, c'est la Nature qui arrive à la conscience d'elle-même ; la Nature, c'est l'Esprit qui tend vers son expression. Dieu devient conscient dans l'Homme, et la Raison, à l'aide de l'Intuition, saisit en Dieu les Vérités Eternelles.

Lorsque la philosophie allemande fut connue en Amérique, le Transcendentalisme était déjà arrivé à un très haut point de développement ; elle ne présentait donc plus qu'un intérêt rétrospectif. Son influence n'en avait pas moins été incontestable, mais elle s'était exercée surtout d'une façon indirecte, et grâce à l'intervention de vulgarisateurs. Parmi ceux-ci, nous devons compter Cousin et ses disciples immédiats, dont les œuvres, traduites en anglais, furent vite populaires en Angleterre et en Amérique. Le philosophe un peu superficiel du Vrai, du Beau et du Bien, adaptateur translucide des systèmes germaniques parfois obscurs, charmait par l'élévation, la noblesse de ses idées, et l'éloignement même lui faisait un piédestal, car, il faut bien l'avouer, l'illustre éclectique gagnait à n'être connu que par ses œuvres. Il fut un des promoteurs les plus actifs de la renaissance idéaliste que nous étudions en ce moment. Une fois encore, l'esprit

français avait accompli son œuvre de clarté, de diffusion, il avait imprimé à ces théories allemandes son cachet d'Universalité.

Mais c'est surtout en Coleridge que la philosophie transcendentale devait trouver un adepte, et grâce à lui, qu'elle allait prendre une forme nouvelle, plus humaine et moins ardue. Disciple de Schelling, Coleridge avait été frappé beaucoup moins par la partie théorique de ses doctrines, que par leur aspect panthéiste, qui avait vivement enthousiasmé son esprit poétique et rêveur. Il était profondément pénétré de l'infériorité du jugement, simple faculté d'examen et de discussion, par rapport à la raison intuitive, qui voit face à face les formes idéales de vérité, et contemple directement la réalité intérieure des choses. Il s'était fait une philosophie d'un panthéisme poétique un peu flottant, un peu vague, et c'est par lui que l'idée d'Unité pénétra dans le Transcendentalisme, qui, par Cousin, avait reçu surtout la notion d'un idéal de moralité très pure et très élevée. Il ne faut donc pas lui demander un corps de doctrines bien net, bien précis, pas plus qu'un guide pratique et sûr de morale : il laisse plutôt une impression poétique, d'autant plus attirante, peut-être, qu'elle est plus vague, et moins enfermée en la sécheresse d'inflexibles formules.

Sans doute, aujourd'hui.

> ses harangues boursouflées, sa métaphysique d'acrobate, sa prose dégingandée [1], qui, au lieu de couler comme une rivière vers un but certain, se répand dans toutes les directions en courants inextricables, en tourbillons contraires, comme un lac qui déborde ; manquant terriblement de but précis, et même souvent tout à fait inintelligible, où toute espèce de doctrine et de règle sur n'importe quel point se refuse obstinément à apparaître, si bien que, parfois, l'on se sent perdu, englouti, près de se noyer dans cette marée de vocables ingénieux qui s'étend à perte de vue comme pour submerger l'univers,

— tout cela nous semble parfois bien pauvre, bien obscur, mais il ne faut pas oublier qu'il fut, avec toute sa verbosité, un utile intermédiaire entre les maîtres allemands et leurs adeptes américains.

D'ailleurs, Carlyle, à qui nous empruntons le jugement un peu sévère qu'on vient de lire, ne s'était pas toujours montré aussi dur pour Coleridge. Lui aussi fut, au moins au début de sa carrière, transcendentaliste et réformateur ardent ; lui aussi prêcha le nouvel Evangile de la Sincérité, le profond sérieux de la vie, et dénonça violemment le mensonge des con-

1. His plaintive snuffle and sing-song... his omn-n-ject and sum-n-ject..... his windy harangues... and dizzying metaphysics..... his talk not flowing anywhither like a river, but spreading everywhither in inextricable currents and regurgitations like a lake or sea ; terribly deficient in definite goal or aim, nay, often in logical intelligibility ; what you were to believe or do, on any earthly or heavenly thing, obstinately refusing to appear from it, so that, most times, you felt logicaly lost, swamped near to drowning in this tide of ingenious vocables spreading out boundless, as if to submerge the world. (Carlyle.)

ventions sociales, le formalisme étroit, la religion des apparences. Admirateur passionné de Kant et de Fichte, il avait trouvé dans la philosophie de la Volonté de l'auteur du *Discours à la Nation Allemande* les premiers germes de son Culte des Héros. Mais là était le danger. Du culte de la Volonté et des Héros au culte de la Force, la pente est facile à suivre, et Carlyle y glissa. Le besoin de réalité pratique et tangible le ramena insensiblement aux idées conservatrices. On le vit, devenu aussi hégélien que peut l'être un Anglais, brûler ses anciennes idoles, renier le radicalisme de ses premières années, et se montrer de plus en plus impatient de toute contradiction.

Si Carlyle, parti du même point que les Transcendentalistes, finit, en suivant une voie différente, par occuper une position nettement hostile à ceux qu'il considérait comme des abstracteurs de quintessence et de dangereux visionnaires, ceux-ci trouvèrent dans Wordsworth un initiateur avec lequel ils pouvaient plus franchement sympathiser. Ce n'est pas pourtant que Wordsworth ait la prétention d'être un profond métaphysicien, un philosophe de génie. Mais, bien que certains passages de l'*Excursion* rappellent les pages hardies de Schelling, tandis que d'autres expriment une philosophie de l'Amour que n'eût pas désavoué Fichte dans sa *Bestimmung des Menschen*, il fut, avant tout, le champion de la Sincérité. Il retrempa la poésie anglaise, corrompue par un siècle d'imitation, aux sources bienfaisantes de la Nature, et, se bornant à l'expression de sentiments simples et d'émotions vraies, sut, grâce à l'idéalisme latent et légèrement panthéiste répandu dans son œuvre, donner une haute valeur poétique, disons plus, une haute valeur humaine, aux choses, aux pensées les plus empreintes de « *homeliness* ».

Et, maintenant que nous avons vu, dans Kant, dans Jacobi, dans Fichte et dans Schelling, la source des idées que devaient populariser Wordsworth, Coleridge et Carlyle, il nous reste, pour mieux montrer quelle forme ce mouvement de rénovation devait prendre en Amérique, à tracer au moins une rapide esquisse d'Emerson, son représentant le plus génial et le plus illustre.

CHAPITRE II

EMERSON ET LE TRANSCENDENTALISME

Emerson était le descendant d'une famille ecclésiastique dans laquelle, avant lui, quatre générations de pasteurs s'étaient succédé. Ce fait suffit à expliquer, non seulement ses débuts dans l'Eglise Unitarienne, débuts bientôt arrêtés par un dissentiment avec ses fidèles, mais encore et surtout la gravité, le sérieux qu'il apportait en toutes choses. Ce n'est pas sans raison qu'on a vu en lui un fils spirituel de Milton, avec qui ce rêveur, ce poète, dernier terme d'une lignée de Puritains, avait plus d'un trait commun : l'aspect imposant, les hautes et nobles pensées, la pureté sans égale du langage.

Plus qu'en personne [1], en Emerson refleurit le cœur de Milton. Un respect inexprimable, religieux, pour la vertu et la sagesse, un esprit sans cesse prosterné devant l'Univers considéré comme le temple de la Beauté et de la Vérité; l'horreur de toute pensée tendant à élever des intérêts particuliers au dessus des principes et des lois éternelles ; une foi inébranlable, absolue, dans la rectitude personnelle comme première condition de toute valeur, impliquant la conscience de la corruption dans toutes les qualités, si brillantes qu'elles soient, qui n'ont pas cette fondation ; — tels étaient les éléments essentiels de cet esprit puritain qui, dans Milton, voyait la Terre et le Ciel resplendissant de

1. Above all was Emerson the flower of the heart of Milton. An unspeakable, awe-stricken reverence for virtue and wisdom ; a spirit ever kneeling before the universe as the transcendant temple of goodness and truth ; a horror of the thought of raising private interests before eternal principles and laws ; a faith not to be argued with, absolute, in personal righteousness as the primary condition of all worth, involving a sense of corruption in all qualities, however brilliant, which have not that foundation; — these, however invested, were the essential elements of that Puritanism which, in Milton, saw the Earth and sky aflame with Cherubim, and coined winds and seas into anthems of adoration. In the course of two centuries, Puritanism had, in the hands of the common people, been moulded and hardened into a grim, unlovely dungeon..... Emerson said : " Be not afraid, this, also, is penetrable to the spirit" ; and he led the way beyond the dark mouth of the old cavern, to tinted halls and fairy grottos. (D. Moncure Conway. *Emerson at home and abroad.*)

Chérubins, et transformait les vents et les mers en hymnes d'adoration. En deux siècles, le Puritanisme, aux mains du vulgaire, s'était endurci en une sombre et triste prison..... Emerson dit : « Ne craignez rien, ses murs ne sont pas impénétrables à l'Esprit », et, franchissant l'ouverture sombre de la vieille caverne, il nous mena à des salles étincelantes de lumière, à des grottes enchantées.

C'est qu'Emerson est surtout poète, plus encore que philosophe. Il serait inutile de chercher dans toutes ses œuvres, comme, d'ailleurs, dans celles d'aucun Transcendentaliste, un corps de doctrines, une série de dogmes concentrés en articles de foi. Le Transcendentalisme n'a pas de dogmes; il est, au contraire, un mouvement d'insurrection contre la tyrannie des dogmes, quels qu'ils soient. Aucun Credo officiel : le libre esprit d'Emerson se fût cruellement reproché tout ce qui, même de loin, eût pu tendre à enchaîner, à restreindre la liberté des chercheurs de vérité. Son principal effort s'est porté vers le côté moral de notre nature. Ses idées sur les sujets qui, jadis, eussent semblé d'importance primordiale, sur Dieu, sur l'existence objective du Monde, sur la Liberté, sur l'Immortalité, sont souvent flottantes ; et, d'un Essai à l'autre, d'une Conférence à l'autre, semblent parfois presque contradictoires. Prenez un de ses Essais, au langage si élevé, si poétique, et vous serez tout étonné d'y constater l'absence presque complète de plan, et le peu de liaison entre les idées. Chaque phrase, prise à part, est presque toujours une merveille de clarté et de précision : l'ensemble est confus, et ne laisse dans l'esprit, à la première lecture, qu'une impression vague, flottante. C'est que toutes ses pensées sont nées isolément en lui, et que le travail d'arrangement est postérieur, et un peu factice. Souvent, il se laisse séduire par la beauté, par le charme poétique d'une idée, car, pour lui, plus encore peut-être que pour aucun autre écrivain, la Beauté est le signe primitif et la plus haute expression de la Vérité. Cependant, il n'est pas impossible de serrer de plus près le système d'Emerson, si toutefois l'on peut donner le nom de système à un ensemble d'idées aussi peu systématique; et, en ce faisant, nous donnerons un tableau aussi exact que possible de ce que fut le Transcendentalisme américain.

Tout d'abord, nous rencontrons une idée qui pénètre, pour ainsi dire, cette philosophie tout entière : c'est l'idée de l'*Unité*. Tout se tient, dans le monde; l'Univers extérieur, à supposer qu'il existe objectivement, (Emerson n'en est pas beaucoup plus sûr que Kant ou que Fichte, mais, pour lui aussi, la chose est sans importance pratique), n'est qu'une émanation de l'Ame Supérieure, (The Oversoul,) autrement dit, de Dieu, qui le pénètre. L'homme est également pénétré de cet esprit, dont il est, lui aussi, une représentation, mais plus complète et plus parfaite que celle

qu'on trouve dans la Nature. Aussi, sommes-nous un avec celle-ci, puisque, comme-nous, elle réfléchit l'âme divine.

C'est dans cette Unité [1], dans cette Ame Supérieure, que l'existence particulière de chaque homme est contenue, et s'unit à celle des autres hommes : c'est ce cœur universel que nous adorons par toutes nos paroles sincères, à qui nous nous soumettons par toutes nos bonnes actions; c'est cette Réalité suprême qui confond toutes nos ruses et nos petits talents, et qui force chacun de nous à passer pour ce qu'il est, et à laisser parler son caractère, non sa langue ; qui tend enfin à pénétrer chaque jour davantage notre pensée et notre main et à y devenir sagesse, vertu, force et beauté... L'Univers procède du même esprit que le corps de l'homme. C'est une incarnation de Dieu inférieure et plus lointaine, une projection de Dieu dans l'Inconscient.

L'homme, pour comprendre la Nature, dont l'origine est la même que la sienne, doit donc entrer en sympathie avec elle ; car cet Univers est, comme nous, soumis à la loi morale et la réfléchit ; il est dirigé par l'Esprit comme nous le sommes nous-mêmes. Aussi, pouvons-nous agir sur lui, dès que nous nous mettons en communion avec lui. Nos vices influent sur la Nature même, et la dégradent ; le Mal, dans l'Homme, est, en grande partie, la cause du Mal dans la Nature, que l'homme déchu ne comprend plus.

Par contre, une belle action de l'homme ennoblit l'Univers :

La beauté [2] est la marque que Dieu met à la vertu ; toute action naturelle et gracieuse, tout acte héroïque revêt de lumière le paysage et les spectateurs..... Quand une action noble s'accomplit, quand Léonidas et ses trois cents martyrs mettent un jour à mourir, et que le soleil et la lune viennent les regarder chacun une fois dans le défilé escarpé des Thermopyles ; quand Arnold Winkelried, sur les hauteurs des Alpes, sous l'ombre de l'avalanche, rassemble dans ses flancs une gerbe de lances autrichiennes pour frayer dans la ligne ennemie un passage à ses camarades, tous ces héros n'ont-ils pas le droit d'ajouter la beauté de la scène à celle de l'action ?..... La beauté de la Nature vient toujours, subtile comme l'air, envelopper les grandes actions.

1. .....That Unity, that oversoul, within which every man's particular being is contained and made one with all other ; that common heart, of which all sincere conversation is the worship, to which all right action is submission ; that overpowering reality which confutes our tricks and talents, and constrains every one to pass for what he is, and to speak from his character, and not from his tongue, and which evermore tends to pass into our thought and hand, and become wisdom, and virtue, and power, and beauty..... (Emerson. *The Oversoul.*)

..... The world proceeds from the same spirit as the body of man. It is a remoter and an inferior incarnation of God, a projection of God in the Unconscious. (Emerson. *Spirit.*)

2. Beauty is the mark God sets upon virtue. Every natural action is graceful. Every heroic act... causes the place and the bystanders to shine..... When a noble act is done... when Leonidas and his three hundred martyrs consume one day in dying, and the sun and moon come each and look at them once in the steep defile of Thermopylae ; when Arnold Winkelried in the high Alps, under the shadow of the avalanche, gathers in his side a sheaf of Austrian spears to break the line for his comrades ; are not these heroes entitled to add the beauty of the scene to the beauty of the deed?..... Ever does natural beauty steal in like air, and envelop great actions. (Emerson. *Beauty.*)

Puisque l'âme humaine et la Nature sont si étroitement liées, et que celle-ci ressent le contre-coup de toutes les actions de celle-là, il dépend donc de nous de supprimer, ou, tout au moins, de diminuer dans une très large mesure le mal matériel, en perfectionnant notre âme, conception d'un optimisme hardi, devant laquelle Emerson ne recule pas. Pour lui, le problème de rendre au monde sa beauté première trouve sa solution dans la rédemption de l'âme, car les apparences du Mal ne sont dues qu'à une erreur de vision. N'ayant pas suivi les lois de la Nature, expression de la loi morale, nous ne sommes plus en harmonie avec l'Univers, et cette harmonie, l'homme doit d'abord la rétablir en lui-même.

Nous pouvons donc agir sur la Nature en agissant sur nous-mêmes, pourvu que nous soyions sincères, et que nous ayions foi en nous-mêmes et en la Justice éternelle. Aussi n'existe-t-il pour ainsi dire pas de limite au pouvoir d'une âme docile aux inspirations de l'âme immanente. Cette Ame, dont l'incarnation matérielle fait la sublimité de la Nature, dont l'incarnation humaine se développe dans le lent progrès de notre espèce à travers l'Histoire, donne à l'homme une force immense, et trop souvent méconnue. Sous l'empire de l'inspiration divine, en harmonie avec l'*Oversoul*, notre âme est susceptible d'un développement illimité.

Que l'homme connaisse mieux ses forces, qu'il connaisse mieux le pouvoir de l'inspiration divine et de l'enthousiasme, et il deviendra, ou plutôt redeviendra le maître de la Nature, car sa faiblesse ne vient que de sa défiance de lui-même.

A présent [1], l'homme n'applique à la Nature qu'une moitié de ses forces. Il n'agit sur l'Univers que par son intelligence ; il y vit et le gouverne par une sagesse mesquine..... Il reprend son autorité comme un roi banni, qui rachèterait son territoire pouce par pouce, au lieu de reprendre son trône d'un bond..... Bâtissez donc votre Univers. A mesure que vous conformerez votre vie à l'Idée pure qui est dans votre esprit, cet Univers révélera ses proportions

1. At present, man applies to Nature but half his force. He works on the world with his understanding alone. He lives in it and masters it by a penny wisdom..... This is such a resumption of power as if a banished king should buy his territories inch by inch, instead of vaulting at once into his throne..... Build therefore your own world. As fast as you conform your life to the pure idea in your mind, that will unfold its great proportions. A correspondent revolution in things will attend the influx of the spirit. So fast will disagreeable appearances, swine, spiders, snakes, pests, madhouses, prisons, enemies, vanish ; they are temporary, and shall be no more seen. The sordor and filths of Nature, the sun shall dry up and the wind exhale. As when the summer comes from the south, the snow-banks melt, and the face of the earth becomes green before it ; so shall the advancing spirit create its ornaments along its path, and carry with it the beauty it visits, and the song which enchants it ; it shall draw beautiful faces, warm hearts, wise discourse and heroic acts, around its way, until evil is no more seen. The kingdom of Man over Nature, — a dominion such as now is beyond his dream of God, — he shall enter without more wonder than the blind man feels who is gradually restored to perfect sight. (Emerson. *Prospects.*)

grandioses. Toutes les apparences désagréables, pourceaux, araignées, serpents, pestes, cabanons, prisons, ennemis, s'évanouiront ; elles ne sont que temporaires, et vous ne les verrez plus. Le soleil séchera, le vent emportera les laideurs et les ordures de l'Univers. De même que, quand le vent vient du Sud, les neiges fondent, et la face de la Terre verdit devant lui ; de même l'Esprit, dans sa marche, créera ses ornements sur son sentier, emportera avec lui la beauté qu'il contemple, et les chants qui le charment ; il attirera autour de sa route des figures radieuses, des cœurs ardents, des discours sages et des actes héroïques, jusqu'à ce que le mal ait disparu. La royauté de l'homme sur la nature, dépassant même l'idée qu'il se fait aujourd'hui de Dieu, viendra sans lui causer plus de surprise que n'en sent l'aveugle rendu progressivement à la vue.

L'âme inspirée devient donc capable de véritables miracles, de triomphes inouïs sur la Nature. Aussi, les Transcendentalistes sont-ils loin de nier les miracles du Christ. (On ignorait alors l'exégèse de l'école de Tübingen, et la Critique du Témoignage.) Ils maintenaient seulement qu'il ne faut pas y voir une preuve irréfutable de la vérité du Christianisme, car chaque religion a ses miracles, tous également possibles, si l'on admet, une fois pour toutes, l'inspiration divine du Prophète.

Ces forces de notre âme iront toujours en se développant, car l'homme n'est pas arrivé au terme de son évolution : il va toujours grandissant et se rapprochant de Dieu ; ou, si l'on veut donner à cette idée une forme plus franchement panthéiste, et plus conforme à la pensée d'Emerson, Dieu va sans cesse se réalisant davantage dans la Nature et dans l'homme, et, sans cesse, tend vers une expression plus complète de lui-même.

Une chaîne invisible[1], aux innombrables anneaux va de l'être le plus proche au plus éloigné,..... et, dans son ascension pénible vers l'humanité, le ver parcourt toutes les spirales des formes.....

Ces quelques lignes nous font voir dans Emerson un esprit tout préparé à recevoir les doctrines évolutionnistes qui s'accordaient si bien avec sa théorie de l'Unité. Aussi trouvons-nous encore l'idée d'Evolution exprimée à maintes reprises dans ses œuvres.

Toute créature[2] est une modification d'une autre..... Toute forme, animale

1. A subtle chain of countless rings
The next unto the farthest brings.....
And, striving to be man, the worm
Mounts through all the spires of form.....
(Emerson. *Nature.*)

2. Each creature is only a modification of the other..... Each animal or vegetable form remembers the next inferior, and predicts the next higher. There is one animal, one plant, one Matter and one Force. It is a long way from granite to the oyster, farther yet to Plato and the preaching of the immortality of the soul. Yet all must come..... The gases gather to the solid firmament ; the chemic lump arrives at the plant and grows ; arrives at the quadruped and walks ; arrives at the man and thinks..... The brother of the hand existed ages ago in the flipper of the seal. (Emerson. *Nature. Relations of man to the Globe.*)

ou végétale, rappelle la forme immédiatement inférieure, et annonce la forme immédiatement supérieure. Il n'y a qu'un animal, qu'une plante, qu'une Matière et qu'une Force..... Il y a loin du granit à l'huitre, et plus loin encore de celle-ci à Platon et à la théorie de l'immortalité de l'âme. Et pourtant tout cela devait arriver...... Les gaz se rassemblent au firmament ; l'élément chimique arrive dans la plante, et croît ; arrive dans le quadrupède et marche ; arrive dans l'homme et pense. La nageoire du phoque est sœur de la main humaine.

Cette conception de l'Univers nous amène naturellement à voir quelle idée Emerson et les Transcendentalistes se faisaient de la religion et du Christianisme en particulier. Le Transcendentalisme avait trouvé de nombreux adeptes dans les rangs du clergé ; Emerson en fut le plus illustre. C'est que des habitudes de réflexion, une tournure d'esprit religieuse, étaient la meilleure préparation à cette renaissance de l'idéalisme. Le vieux Puritanisme, après avoir fondé la Nouvelle Angleterre, et s'être intimement mêlé à la vie américaine, avait donné tout ce dont il était susceptible, et la ferveur, l'ardeur primitives s'en étaient peu à peu retirées, pour ne plus laisser place qu'à un dogme étriqué, sans liberté, sans âme et sans vie, qui n'était plus que l'ombre de lui-même. Les Quakers, qui, au début, comme les Puritains, avaient été animés du même esprit de rénovation et de liberté, s'étaient laissé entraîner par l'enthousiasme au delà du point où s'arrête la raison. Les Unitariens avaient fait un effort pour rajeunir le Protestantisme, et réconcilier les dogmes avec la raison humaine par un procédé qui sentait de bien près l'escamotage, mais leur Eglise avait, dès les premiers jours, manqué de largeur. C'était une petite chapelle de sectaires, presque aussi intransigeants que les Puritains ; et qui, renfermés dans un étroit et sec rationalisme, excluaient de parti pris tout ce qui est inspiration et enthousiasme : une moitié de l'âme humaine. Ils avaient amené le Christianisme à ce point de perfectionnement qu'on eût pu le résoudre en formules pour un manuel d'examens.

Il ne restait donc plus, vers 1830, que des cadavres, des squelettes de religions, bons à faire disparaître d'un monde où doit régner la vie ; de vaines apparences que le besoin de sincérité devait pousser à détruire.

C'est, du moins, ce que pensaient les Transcendentalistes, car, pour eux, une religion, quelle qu'elle soit, n'est vraie que dans ses premiers temps d'ardeur ; elle n'a de valeur réelle que dans l'enthousiasme de ses adhérents. Or, une religion vieillie ne rencontre plus guère de cet enthousiasme : les temps héroïques de la lutte pour l'existence ont cessé ; elle devient une chose depuis trop longtemps établie pour être combattue, et, dès lors, par un phénomène étrange, la vie se retire d'elle. Elle n'est plus qu'une série de formules mécaniques, auxquelles on accorde un respect également machinal sans plus rien approfondir. Elle peut encore être une

Eglise ou une institution d'Etat ; mais ce n'est plus quelque chose de vivant, et qui mérite le nom de religion, qui soit vraiment un lien entre l'homme et son Dieu.

Dès lors, les croyances ne sont plus qu'une maladie de l'intelligence, comme les prières sont une maladie de la volonté [1] ; et la religion devient une mythologie aussi absurde que les poétiques et folles croyances de l'Egypte et de la Grèce, mortes avec les peuples qui les conçurent.

C'est la même idée qu'exprimait récemment M. Buisson, dans ces lignes :

Les dogmes meurent tous seuls quand l'idée qu'ils représentent est tombée en désuétude, quand l'esprit humain ne peut pas la comprendre, ou, ce qui revient au même, la comprend trop. C'est à ce point que nous en sommes vis-à-vis de la dogmatique chrétienne, tous, tant que nous sommes, croyants et incroyants, protestants et catholiques, ceux qui se l'avouent, et ceux qui ne se l'avouent pas. Et c'est pour cela qu'une restauration du principe religieux sous sa forme traditionnelle est impossible. Le dogme a cessé de vivre dans nos consciences parce qu'il n'y pouvait plus vivre.

Le Transcendentaliste devait donc chercher à s'évader des dogmes qu'il considérait comme morts, et quitter l'abri, commode pour qui ne veut rien approfondir, des vieilles Eglises mortes, pour chercher l'Eglise vivante, largement accueillante, où pourrait communier l'Humanité tout entière, où, sans être emprisonnée dans aucune formule, elle pourrait poursuivre librement la Vérité dans toutes les étapes de sa mystérieuse évolution. C'est ce qu'Emerson n'hésita pas à faire pour sa part : à la suite d'un dissentiment avec ses fidèles sur la question de la Cène, il renonça volontairement au ministère.

Vanter des formes particulières [2], dit-il dans son sermon d'adieu, adhérer à une forme donnée, un seul instant après que la Raison l'a dépassée, c'est contraire à la Raison, et contraire à l'esprit du Christ.

Et, par respect pour l'esprit du Christ, il n'hésite pas à laisser derrière lui le Christianisme, car le Christ, pour lui le plus merveilleux des prophètes, n'eût pas observé les rites d'une religion à laquelle il n'eût pas cru. L'esprit du Christ, étant un esprit de liberté et de progrès religieux, lui commandait d'aller en avant, plus loin même que la religion du Christ, si sa raison le voulait.

La liberté [3], ajoute-t-il, est l'essence de cette foi, qui a pour objet simple-

1. As men's prayers are a disease of the will, so are their creeds a disease of the intellect. (Emerson. *Self reliance.*)

2. ..... To exalt particular forms, to adhere to one form a moment after it is outgrown, is unreasonable, and it is alien to the spirit of Christ.

3. Freedom is the essence of this faith. It has for its object simply to make men good and wise. Its institutions, then, should be as flexible as the wants of men. That form out of which the life and suitableness have departed, should be as worthless in its eyes as the dead leaves that are falling around us.

ment de rendre les hommes bons et sages. Ses institutions devraient donc se plier aux besoins des hommes, et celle de ses formules d'où la vie et l'adaptation se sont retirées devrait être aussi dépourvue de valeur à ses yeux que les feuilles mortes qui tombent autour de nous.

Est-ce à dire, cependant, qu'en rompant avec les religions positives, dont les formules vieillies pourraient obscurcir et figer le sincère sentiment religieux qui l'anime, le Transcendentaliste doive mépriser ces croyances, devenues des obstacles qu'a franchis sa raison? Non, car elles ont eu leur jour de vérité, d'inspiration, où elles correspondaient exactement à l'état de l'âme humaine dans son développement séculaire. Aussi, toutes les religions du Passé doivent-elles avoir à ses yeux une valeur égale, puisqu'elles ont toutes, à un moment donné, exprimé les besoins de l'homme et ses aspirations; et, comme telles, toutes ont droit à notre sympathie. De là vient la curiosité bienveillante avec laquelle le *Dial* étudiait les livres sacrés de la Perse, de l'Inde et de la Chine, qu'Emerson cite à maintes reprises, et la sympathie que Thoreau, son disciple favori, montre pour ces Bibles, jusqu'alors presques inconnues, sœurs aînées de celle des Hébreux. Tous ces livres sont lus, commentés, admirés, car, en eux, au grand scandale des esprits étroits, on retrouve une inspiration de l'Ame Supérieure, un oracle prononcé au jour même où il était nécessaire à l'Humanité; et qui a eu son heure d'influence sur l'évolution humaine. Tel est le point de vue, aujourd'hui presque banal, mais alors extrêmement hardi, d'où les Transcendentalistes contemplaient impartialement la marche de l'esprit religieux à travers les siècles.

L'Unité, que nous avons vu exister dans le monde, se retrouve dans l'humanité, que dirige un seul esprit commun à tous les hommes.

Tout homme, à quelque race qu'il appartienne, et quelle que soit sa condition, est respectable, non par lui-même, mais parce qu'il est, plus ou moins complètement, l'expression de cette Ame universelle de l'Humanité, dont il revendique sa part. Ceux qui en ont été l'expression la plus complète, la plus heureuse, qui l'ont laissée librement agir en eux, sont devenus, pour ainsi dire, des hommes-types, les véritables Représentants de l'Humanité, (*Representative Men*,) glorieuse phalange où nous comptons les noms de Platon, de Swedenborg, de Shakspere, et de Goethe. Le coupable, même, doit être respecté, bien que cette âme n'arrive pas en lui à sa complète expression, parce qu'elle y existe au moins à l'état virtuel, et que, susceptible d'un développement indéfini, elle peut un jour recommencer à briller. Tous les hommes ont donc leur part de l'Ame Universelle, leur part de la dignité qu'elle porte partout avec elle.

Aussi, l'esclavage, qui porte une si cruelle atteinte à la dignité humaine, est-il une monstruosité condamnée à disparaître [1]. Cependant, Emerson,

1. Il ne faut pas oublier que nous sommes aux États-Unis, vers l'an 1835.

malgré son radicalisme théorique, aimait à peser les deux côtés d'une question, et il fut du nombre de ces nobles esprits, qui, tout en désirant l'Emancipation des Noirs, hésitaient à l'imposer aux Etats du Sud. Il fut longtemps partisan d'un rachat par souscription nationale, qui eût concilié les droits de Nègres et les exigences des propriétaires d'esclaves.

Malheureusement, le Nord n'était guère disposé à donner, et le Sud l'était moins encore à recevoir. L'hostilité grandissait des deux côtés, la tyrannie esclavagiste au Kansas, et la loi sur les esclaves fugitifs rendirent les deux partis irréconciliables, jusqu'au jour où l'audacieuse tentative de John Brown mit le feu aux poudres. Dès lors, Emerson fut partisan de la guerre, qui restait la seule issue possible. Certains de ses disciples avaient été plus hardis, et, lorsqu'Emerson déclara que John Brown avait rendu le gibet aussi glorieux que la Croix, Thoreau fit du héros d'Ossawatomie l'éloge le plus ardent qui en ait jamais été écrit.

Mais Emerson, s'il était réformateur, ne l'était qu'avec une certaine prudence. Le sentiment de l'union intime de l'homme et de la Nature lui avait fait comprendre que toute réforme, pour être viable, doit s'accomplir selon les voies naturelles, c'est-à-dire sans brusquerie, et par une évolution lente, plutôt que par des révolutions. Il savait que celles-ci sont presque fatalement suivies de réactions, qui font perdre en quelques jours les fruits d'années de patience. Car il y a, dans la Nature, une loi non moins certaine et non moins rigoureuse que celle de l'Unité; c'est celle de la *Compensation*. Tout, dans l'Univers, se tient, et toute action appelle naturellement une action en sens inverse. Est-ce à dire, pourtant, que tout changement soit impossible? Non certes, mais il ne doit se faire qu'en accord avec la marche même de la Nature. Or, celle-ci est, comme l'homme, soumise à la Loi Morale, c'est-à-dire à la loi d'incessant progrès, mais d'un progrès lent, et soumis à d'apparentes rétrogradations.

Aussi Emerson, tout en gardant au cœur un très haut idéal de justice et de liberté, souriait-il de ces radicaux chez qui les convictions ardentes ont quelque peu affaibli le sens de l'*humour*, — que l'on désigne en Angleterre du nom de *Faddists*, et que les Américains appellent *Come-Outers*. Héritiers de l'esprit d'indépendance des Puritains, qu'ils poussent à l'excès, ils ne reconnaissent, en morale, pas plus qu'en politique, d'autre règle que celle de la conscience, et considèrent avec un certain mépris une Société décrépite, qui refuse obstinément de se conformer à leur haut idéal, et de se laisser précipiter, comme autrefois Eson dans la chaudière ardente, en des entreprises hasardeuses d'où elle sortirait rajeunie et régénérée. Aucun de ces honorables « enfourcheurs de dadas », comme eût dit Sterne, ne lui déplaisaient autant que les membres des Sociétés de tempérance. Il n'était pas de ceux qui veulent, de parti pris,

sevrer la vie de toute jouissance, et il ne s'imaginait pas, comme le font certains, qu'il suffit, pour détruire le fléau de l'alcoolisme, d'orner sa boutonnière d'un ruban bleu, ou de débiter des généralités déclamatoires dans un meeting d'initiés.

Vous nous enlevez ceci [1], mais que nous donnez-vous en échange? Vos prédications ont décidé M. Jefts à faire couler son baril de rhum dans la rue ; mais, après demain, quand il s'éveillera aussi pauvre qu'aujourd'hui, et qu'il aura froid, sentira-t-il qu'il a reçu une compensation? Sans doute, si je pouvais, par une heureuse violence, l'élever à la béatitude religieuse, ou le faire entrer dans un paradis d'idées, je l'aurais largement indemnisé de ce qu'il aurait perdu.

Plusieurs transcendentalistes cédèrent à de douces manies de ce genre, et quelques-uns, entre autres, crurent devoir se faire végétariens. Emerson ne fut jamais leur complice, et c'est peut-être à eux qu'il pensait lorsqu'il écrivait ces lignes :

La Nature [2] ne veut pas nous voir agités et fumants. Elle n'aime pas beaucoup mieux nos institutions charitables ou scientifiques que nos fraudes ou nos guerres. Nous ne pouvons nous empêcher d'intervenir, et d'arranger les choses à notre façon, au point de rendre odieux les sacrifices et les vertus sociales. L'Amour devrait être une source de joie, mais notre charité est triste. Nous nous donnons beaucoup de mal pour ne plaire à personne. Il existe des moyens naturels pour arriver au but où nos efforts tendent sans y parvenir. Quand nous sortons de notre Comité, de notre Banque, de nos Congrès Abolitionnistes, de nos meetings de Tempérance ou de notre Club Transcendentaliste, et que nous arrivons dans les champs et les bois, la Nature nous dit : « Comme vous vous échauffez, mon petit Monsieur ! »

En somme, le Transcendentalisme fut, non pas une philosophie arrêtée, sèche et dogmatique, mais surtout une réaction idéaliste contre la philosophie du XVIIIe Siècle, et contre les Formules qui régissaient alors la Religion et la Société. Ce fut un coup terrible porté à toutes les apparences trompeuses, à tous les *Shams*, à toutes les institutions qui, depuis long-

1. You take away, but what do you give? Mr. Jefts has been preached into tipping up his barrel of rum into the street ; but day after to-morrow, when he wakes up cold and poor, will he feel that he has somewhat for somewhat? If I could lift him up by happy violence into a religious beatitude, or imparadise him in ideas, then I should have greatly more than indemnified him for what I have taken. (Emerson. *Diary*.)

2. Nature will not have us fret and fume. She does not like our benevolence or our learning much better than she likes our frauds and wars... We must need intermeddle, and have things in our own way, until the sacrifices and virtues of society are odious. Love should make joy, but our benevolence is unhappy .... We pain ourselves to please nobody. There are natural ways of arriving at the same ends at which these aim, but do not arrive..... When we come out of the caucus, or the bank, or the Abolition-convention, or the Temperance meeting, or the Transcendental club, into the fields and woods, she says to us: "So hot, my little Sir?" (Emerson. *Spiritual Laws*.)

temps agonisants, ne veulent pas mourir et disparaître, et tiennent, au grand soleil des vivants, une place à laquelle elles n'ont plus de droits. Ce fut une philosophie du grand air et de la lumière, de fenêtres largement ouvertes sur toutes les questions; une philosophie de liberté et d'indépendance, où l'on ne connaissait pas d'AΥΤΟΣ ΕΦΑ, où personne n'invoquait la parole du maître, où tous gardaient la libre disposition de leur esprit.

La première recommandation, la première règle, était : *Don't be a fraud;* Soyez vous-même, n'ayez pas la prétention d'être autre chose que vous-même.

Le premier devoir est d'être sincère envers soi-même, et de respecter en soi-même la vérité, qui devrait être partout souveraine.

> Notre seul devoir clair et toujours présent est de *ne pas mentir.* Si je ne puis agir, du moins je puis ne pas mentir.

Et, pour l'atteindre, cette vérité, c'est un devoir, aussi, que de cultiver son intelligence. *Self-Culture,* telle devait être une des devises du Transcendentalisme. Le simple respect de l'étincelle divine qui est en nous nous commande de l'aider à se perfectionner par la science, par la réflexion morale, pour qu'elle puisse atteindre à son développement complet, et se manifester au dehors sous son expression la plus parfaite. En agir autrement, ce ne serait pas seulement nous faire tort à nous-mêmes, ce serait nous rendre indignes de la confiance que Dieu a mise en nous, ce serait faire un vol à l'Humanité toute entière, en nous montrant dépositaires infidèles.

L'individu, étant une émanation de l'Ame Universelle, et possédant en lui-même une parcelle de cette âme, doit la respecter en lui. C'est pour cela qu'il se doit à lui-même la liberté, qu'il a le devoir strict de défendre même contre la Société, et aux dépens, s'il le faut, de ses intérêts matériels. Certains, comme Thoreau, poussèrent ce désir d'indépendance jusqu'à refuser le paiement de l'impôt, lorsqu'ils pensaient que le produit en serait affecté à des emplois immoraux, au maintien de l'esclavage, par exemple. Chez presque tous, il se traduisait par une recherche voulue de la solitude, où ils étaient plus libres d'écouter la voix intérieure, et l'Ermite de Walden ne fut pas le seul à fuir les villes. Ils voulaient aussi trouver dans la retraite la délivrance des besoins factices qu'amène avec elle une civilisation trop compliquée; ils cherchaient, comme le Nejdanov de *Terres Vierges*, à se simplifier. Ce n'est pas sans dessein que nous rappelons ici ce héros du roman de Turguéniev. On pourrait facilement retrouver en Russie, entre autres dans les enseignements du sage de Yasnaïa Poliana, ce retour aux principes primitifs du

Christianisme, cette tendance à se rapprocher de la Nature, à se simplifier, à réduire les besoins matériels au strict indispensable, à s'éloigner de la Civilisation pour mieux entendre la voix de la Conscience. Le comte Tolstoï, en maniant la hache et la faux du moujik, suit, sans s'en douter, peut-être, l'exemple de Thoreau et des colons de Brook Farm, qui voulaient, eux aussi, allier l'effort intellectuel au travail des mains, convaincus que, comme le dit Emerson,

notre vie [1] pourrait être beaucoup plus facile et plus simple que ce que nous la faisons ; le monde pourrait être un séjour beaucoup plus agréable qu'il ne l'est. Nous nous mettons en travers de l'optimisme de la Nature.

Thoreau fut le représentant le plus complet de cet aspect du Transcendentalisme. Il porta au plus haut point l'amour de l'indépendance et l'originalité, combinant, comme Emerson, un individualisme pratique très développé avec un panthéisme théorique. Esprit très cultivé et très réfléchi, il connaissait à fond les livres sacrés de l'Orient, où il avait fortifié un sentiment religieux très profond ; mais, en même temps, il répugnait à toutes les Eglises, persuadé que le seul moyen de comprendre le Christ était de rejeter le Christianisme, et que la théologie était le pire des blasphèmes.

Helléniste convaincu, il avait puisé dans l'étude des chefs-d'œuvre de la Grèce le goût d'une sévère simplicité, tout en conservant intact son amour de la Nature. Il avait une âme de Faune, et c'est un peu à lui que pensait Hawthorne lorsqu'il traçait son type si curieux de Donatello.

Les livres de Thoreau [2] ont une physionomie si particulière qu'ils semblent partager son aversion pour la publicité. Comme le pieux Yoghi qui resta si longtemps immobile à contempler le soleil, que des plantes noueuses s'enlacèrent autour de son cou, et que des oiseaux construisirent leur nid sur ses épaules, ce poète, ce naturaliste, par une semblable consécration, ne fit plus qu'un avec les champs et les bois. Aussi, ses livres et lui, — ces livres dont la lecture est une vraie promenade à travers les prairies et les magnolias, ou dans des bois que le rossignol emplit de mélodies, — peuvent bien naturellement, dans le paysage, rester inaperçus de la foule qui passe au milieu du fracas d'un express.

1. Our life might be much easier and simpler than we make it ; the world might be a happier place than it is..... We interfere with the optimism of Nature. (Emerson *Spiritual Laws.*)

2. Thoreau's books are so physiognomical that they seem to possess his own aversion to publicity. Like the pious Yoghi, so long motionless whilst gazing on the sun that knotty plants encircled his neck..... and the birds built their nests on his shoulders, this poet and naturalist, by equal consecration, became a part of the field and forest ; and he with his books, — to read which is like walking amid meadows and magnolias, or in woods melodious with nightingales, — might naturally be undiscovered in the landscape by the great world thundering past in its train. (D. Moncure Conway. *Emerson at home and abroad*).

Thoreau était rentré, en quelque sorte, dans le sein de la Nature. Fatigué des villes, il s'était construit une petite cabane dans les bois de Walden, et passa là deux ans d'une vie tranquille, sans autres incidents que les migrations des oiseaux, ou la floraison d'une plante favorite; s'étudiant à vivre avec le moins de dépenses possible, de façon à ce qu'une fois ses besoins satisfaits par un travail de quelques instants, il lui restât de longues heures pour la rêverie ou pour l'étude approfondie de la Nature; heures précieuses d'où sortit ce livre si curieux dont l'Etang de Walden est le véritable héros.

Ame simple, favori des enfants, aimé des animaux, qui, loin de le craindre, voyaient en lui comme un frère, il était servi par un corps merveilleusement approprié, grâce à sa robuste souplesse, et à des sens d'une extraordinaire acuité, à cette vie solitaire et demi-sauvage.

Insoucieux des critiques et des railleries imbéciles, cet amant passionné de la Nature allait chercher dans les bois, sur les bords de son étang favori, ou sur les eaux de la Concord et du Merrimac l'oubli des petitesses, des mensonges et des conventions sociales, et c'est à son amour pour la solitude, pour cette rivière sur les bords de laquelle il était né, et qu'il avait observée, hiver comme été, à toute heure du jour et de la nuit, que nous devons *Walden* et *Une Semaine sur la Concord*.

Les poissons,[1] leur ponte, leur nid, leur nourriture; les éphémères, que les poissons avalent si gloutonnement; les oiseaux qui fréquentent la rivière, héron, canard, plongeon, orfraie; le serpent, le rat musqué, la loutre, le renard sur ses rives; la tortue, la grenouille et l'hylon qui en sont la musique, lui étaient connus, étaient pour lui comme des semblables et des concitoyens..... C'était un plaisir et un rare bonheur de se promener avec lui. Il connaissait le pays comme un renard ou un oiseau, et le parcourait aussi librement qu'eux, par des sentiers à lui connus. Il reconnaissait toutes les traces de pas dans la neige et sur le sol, et savait dire quel animal avait pris ce chemin avant lui..... Mais son âme était faite pour la plus noble société; il avait, en une vie très courte, épuisé toutes les possibilités de ce monde; partout où il y a du savoir, partout où il y a de la vertu, partout où il y a de la beauté, il se trouvera chez lui.

Aussi, ce cœur ardent et généreux avait-il frémi d'indignation en appre-

1. The fishes and their spawning and nests, their manners, their food; the shad-flies... which are snapped at by the fishes so ravenously... the birds which frequent the stream, heron, duck, sheldrake, loon, osprey, the snake, musk-rat, otter, woodchuck and fox on the banks; the turtle, frog, hyla, and cricket which make the banks vocal, — were all known to him, and, as it were, townsmen and fellow-creatures..... It was a pleasure and a privilege to walk with him. He knew the country like a fox or a bird, and passed through it as freely by paths of his own. He knew every track in the snow or on the ground, and what creature had taken this path before him..... But his soul was made for the noblest society; he had, in a short life, exhausted the capabilities of the world; wherever there is knowledge, wherever there is virtue, wherever there is beauty, he will find a home. (Emerson. *Thoreau*.)

nant la condamnation de John Brown ; et, s'arrachant un instant à l'étude de la Nature consolatrice, il avait écrit ces quelques lignes, énergique protestation d'un homme libre, que ne troublait pas, dans sa haute sérénité, la violente explosion des colères esclavagistes :

Le seul gouvernement [1] que je reconnaisse est celui qui établit la justice dans ce pays. Que devons-nous penser d'un gouvernement dont tous les hommes vraiment braves et honnêtes du pays sont les ennemis, et s'interposent entre lui et ceux qu'il opprime ; d'un gouvernement qui prétend être chrétien, et crucifie chaque jour un million de Christs ? Trahison ? D'où vient-elle, cette trahison ? Pouvez-vous tarir les sources de la pensée ? La haute trahison, quand elle est la résistance à la tyrannie, ici bas, a son origine et son premier auteur dans le Pouvoir même qui a créé l'homme. Quand vous aurez pris et pendu tous ces rebelles, vous n'aurez fait que consommer votre crime..... J'entends beaucoup de gens qui condamnent ces hommes parce qu'ils étaient si peu nombreux. Quand donc les bons et les braves ont-ils jamais été en majorité ? Aurait-il fallu que Brown attende que ce moment-là vienne ?...,. Sa troupe était petite, parce que peu ont été trouvés assez dignes. Chacun de ceux qui ont là joué leur vie pour les pauvres et les opprimés était un homme choisi dans des milliers, dans des millions, peut-être..... Seuls, ils ont été prêts à intervenir entre l'oppresseur et les opprimés. Certes, c'étaient les meilleurs hommes que vous puissiez choisir pour les pendre. C'a été le plus grand honneur que ce pays ait pu leur faire. Ils étaient mûrs pour la potence. Ce pays a fait longtemps des essais et pendu bien des gens ; il n'a jamais, avant Brown, vraiment trouvé celui qu'il fallait pendre.

Ainsi donc, pour résumer cette étude déjà longue, les Transcendentalistes ont emprunté à Kant son scepticisme sur l'existence objective du monde extérieur, son admiration pour la Loi Morale, la théorie de l'universalité de cette Loi, et la nécessité de considérer l'homme comme une fin ; — d'où découlent, plus ou moins directement, l'idée de l'unité de l'Humanité, et le respect de soi-même et des autres. Dans la pra-

1. The only government that I recognize..... is that power which establishes justice in the land..... What shall we think of a Government to which all the truly brave and just men in the land are enemies, standing between it and those whom it oppresses ? A Government that pretends to be Christian, and crucifies a million Christs every day ? Treason ! Where does such treason take its rise ?..... Can you dry up the fountains of thought? High treason, when it is resistance to tyranny here below, has its origin in, and is first committed by, the power that makes and for ever recreates man. When you have caught and hung all these human rebels, you have accomplished nothing but your own guilt.... I hear many condemn these men because they were so few. When were the good and the brave ever in a majority ? Would you have had him wait till that time came ?..... His company was small indeed, because few could be found worthy to pass muster. Each one who there laid down his life for the poor and oppressed was a picked man, culled out of many thousands, if not millions..... These alone were ready to step between the oppressor and the oppressed. Surely, they were the very best men you could select to be hung. That was the greatest compliment which this country could pay them. They were ripe for her gallows. She has tried a long time, she has hung a good many, but never found the right one before. (Thoreau. *A plea for Captain John Brown.*)

tique, ces idées se traduisent par une sincérité plus grande envers soi-même, et par le sentiment de l'égalité de tous devant la loi morale, qui tend à relever l'individu en qui elle trouve son expression, même incomplète, et à le rendre indépendant de tout ce qui n'est pas elle-même, c'est-à-dire de toutes les opinions imposées, de toutes les conventions sociales.

De Jacobi et de Schleiermacher, ils ont pris l'enthousiasme vibrant, religieux et mystique pour cette loi morale, ainsi que la confiance inébranlable dans les données de l'intuition.

Fichte leur a inspiré, avec le dédain des circonstances extérieures, l'amour de l'effort considéré en lui-même, et le sentiment très profond de la valeur, de la nécessité primordiale de la sincérité, et de la culture de soi-même.

Enfin, dans Schelling, et, peut-être un peu aussi dans Hégel, ou, tout au moins, en même temps que lui, ils ont trouvé un panthéisme un peu vague, et le sentiment, parfois mal défini, de la fraternité entre l'Homme et la Nature, de l'unité de l'Univers pénétré par l'âme divine. En somme, les théories germaniques ont été dégagées des subtilités métaphysiques, simplifiées, et légèrement épaissies, pour ainsi dire; les Transcendentalistes ayant en commun un très vif sentiment d'individualisme, mais s'attachant de préférence, suivant leur tempérament personnel, les uns au côté poétique et panthéiste de la doctrine, les autres à son côté moral.

Le mouvement transcendentaliste peut donc se ramener, dans le domaine de la philosophie, à une tendance idéaliste et panthéiste; au point de vue social, à une énergique revendication des droits et de l'indépendance de l'individu. A qui l'examine de loin, il ne paraît pas avoir produit un changement bien considérable dans les mœurs américaines. Sans doute, les principaux Transcendentalistes furent des hommes remarquables: Emerson, Th. Parker, Margaret Fuller, Alcott, le Pestalozzi américain, G. Ripley, le fondateur de Brook Farm, Thoreau, en un mot, toute la brillante phalange des rédacteurs du *Dial*. Et cependant le *Dial* ne vécut que quatre ans (1840-44).

En politique, leurs théories étaient évidemment trop au-dessus de l'intelligence moyenne des partisans de la devise d'Aaron Burr: « Les dépouilles aux vainqueurs. » Leurs plaidoyers en faveur de l'émancipation des esclaves paraissaient fades auprès des déclamations des fanatiques dans les deux camps, et la parole finit par rester au canon. Trop volontiers, ils se renfermaient dans leur Tour d'Ivoire, absorbés dans la contemplation d'idées qui, pour eux, étaient des Vérités universelles, fulgurantes, mais où les profanes ne voyaient que de banales généralités. Aussi, si l'esprit d'indépendance, de libre examen, d'individualisme presque exclusif, contribua à populariser leurs théories dans ce pays in-

dividualiste jusqu'à l'excès, si les conférences d'Emerson soulevaient d'unanimes applaudissements, si même, dans la partie cultivée de la Nation, leur influence fut plus sensible, — il n'en est pas moins vrai que l'action du Transcendentalisme sur la grande masse du public fut presque nulle, et son influence littéraire elle-même relativement peu considérable. Les journaux, les revues qui réflétèrent ce mouvement n'eurent qu'une existence éphémère, et sa durée fut trop courte pour permettre la création d'une véritable école littéraire. Cependant, cette philosophie si peu dogmatique, éparse dans les *Essais* d'Emerson, avait eu sur l'esprit de Hawthorne une influence très réelle, très profonde, dont ses livres portent la marque ineffaçable, et nous aurons souvent à la signaler.

Mais, dans le grand public, tout ce qu'il en subsista fut un réveil passager du sentiment idéaliste et moral. Aujourd'hui, les théories évolutionnistes, plus ou moins teintées de matérialisme ou de panthéisme, règnent presque sans conteste sur la métaphysique et la morale ; la physiologie a envahi le domaine psychologique, pour y apporter plus de rigueur et de précision scientifiques ; — mais, si l'effort des Transcendentalistes n'a, en somme, pas abouti, s'ils n'ont guère fait que déblayer le terrain et préparer les voies à d'autres, il ne faut pas être injuste envers eux, il ne faut pas oublier que

> c'étaient des hommes [1] d'un profond sérieux, d'une excellente éducation. Leur génération ne produisit pas de cœurs plus chauds, pas d'esprits plus purs, pas de consciences plus ardentes, pas de volontés plus dévouées. Leur philosophie peut être superficielle, mais elle forma de nobles caractères, et des vies qui honorent l'humanité. Celle qui l'a remplacée peut reposer sur des bases plus scientifiques ; elle ne justifiera pas plus complètement son existence, et ne fera pas plus d'honneur à son temps.

1. Earnest men and women no doubt they were ; better educated men and women did not live in America..... Their generation produced no warmer hearts, no purer spirits, no more ardent consciences, no more devoted wills. Their philosophy may be unsound, but it produced noble characters and humane lives. The philosophy that takes its place may rest on more scientific foundations; it will not more completely justify its existence, or honour its day. (Frothingham. *Transcendentalism in New England.*)

CHAPITRE III

BROOK FARM

Si nous avons insisté sur le caractère d'individualisme très prononcé des Transcendentalistes, il faudrait se garder d'y voir une tendance à l'égoïsme, même sous sa forme la plus élevée, ni même à ce qu'un critique de Fichte a désigné du nom heureusement choisi de *solipsisme*. Ce qu'ils voulaient élever, cultiver, perfectionner dans l'individu, ce n'était pas l'individu lui-même, mais la personne humaine. La culture de Soi-Même n'était donc pas pour eux une hypertrophie du Moi, ni même un développement unilatéral dans le sens de l'intelligence; — mais surtout le perfectionnement de toutes les qualités morales, de tous les instincts nobles et généreux. C'est cet idéal, peut-être un peu utopique, que voulut réaliser G. Ripley, en fondant la Société de Brook Farm. Il s'était largement inspiré des idées de Fourier. Celui-ci, on le sait, avait mis en lumière les bienfaits de l'Association, et proposait de substituer au régime anarchique, compliqué et ruineux de la concurrence individuelle et commerciale, où tout homme est en guerre avec l'ensemble de l'humanité, un état d'harmonie basé sur le libre jeu des passions et sur leur équilibre savant, où chacun pût suivre sa vocation, ou, plus exactement, ses vocations, dont la société avait le devoir de faciliter la naissance et d'effectuer l'arrangement, souvent délicat, en séries passionnées, la coopération régulière, l'engrenage harmonieux; où chacun pût se livrer à sa guise à un travail attrayant; où, enfin, grâce à d'ingénieuses, disons même à de trop ingénieuses combinaisons, l'individu ne pût trouver son intérêt bien compris que dans l'intérêt général.

G. Ripley et ses amis avaient cherché, eux aussi, à établir une juste balance entre le talent, le capital et le travail manuel, tant dans la répartition des heures que dans celle des bénéfices; à rendre le travail

attrayant, autant que possible, et à assurer entre les membres de la Société une large solidarité morale. Mais, en même temps, ils tenaient à respecter leur liberté, et jusqu'à leurs caprices. Persuadés que la réforme la plus efficace est celle du cœur humain, et que celle-ci ne peut s'effectuer que graduellement, ils n'avaient pas la prétention de réformer l'Univers, de décupler la production et la richesse générale, d'éteindre miraculeusement la Dette Publique et de refondre la civilisation.

Si, jusqu'à un certain point, ils avaient adopté ce qu'il y avait de réellement pratique dans les théories de Fourier, ils avaient cherché à éviter le point faible de son système : l'excès d'organisation. En effet, le phalanstère ne peut subsister, il ne peut même commencer à vivre, que sous une direction très savante et très minutieuse, et le moindre accroc risque de pervertir le fonctionnement si délicat de cet organisme compliqué. Fourier déclare même à deux reprises [1] que lui seul, au début, pourra régir la première colonie *harmonienne*, et que, si ce soin est laissé à d'autres, des accidents graves ne pourront manquer de se produire. L'échelle compliquée des ailes ascendantes et descendantes, des ambigus et des pivots sera mal établie, et les passions individuelles, au lieu de s'harmoniser, se contrarieront et s'entrechoqueront.

Au lieu de toutes ces combinaisons savantes, les fondateurs de Brook Farm avaient voulu laisser toute liberté aux sociétaires, et n'avaient fixé dans les Statuts que quelques principes directeurs indispensables. Ils n'avaient pas, non plus, cherché à se procurer des subventions, qui, si elles pouvaient faciliter singulièrement leur œuvre à ses débuts, pouvaient aussi, par la suite, en entraver le libre fonctionnement, et, par une ingérence étrangère, réduire à néant l'indépendance de la communauté. On ne les avait pas vus faire miroiter aux yeux des souscripteurs possibles, généreux banquiers ou souverains libéraux [2], la perspective des plus hautes dignités du monde régénéré, et même l'Omniarquat du globe, en échange de quelques millions.

Leur but, beaucoup plus modeste, est heureusement résumé dans le préambule de leurs Statuts. Nous croyons devoir reproduire ici ce règlement assez peu connu, en rapprochant de certains de ses articles les dispositions analogues recommandées par Fourier.

1. *Nouveau Monde Industriel et Sociétaire.*
2. On sait que Fourier désirait vivement, et avait tenté d'obtenir, pour son essai d'organisation nouvelle, l'appui moral et financier du roi de Bavière.

STATUTS DE BROOK FARM[1]

PRÉAMBULE

Pour développer plus efficacement la culture de l'humanité; pour établir les relations des hommes entre eux sur une base philosophique et morale; pour appliquer les principes de justice et d'amour à notre organisation sociale, suivant les lois de la Divine Providence; pour substituer un système de coopération fraternelle au système actuel de concurrence égoïste; pour assurer à nos enfants, ainsi qu'à ceux qui pourront être confiés à nos soins, les avantages de la meilleure éducation physique, intellectuelle et morale que le progrès des connaissances humaines et l'état de nos propres ressources nous permettront de leur donner; pour fonder un système de travail attrayant, efficace et productif; pour empêcher toute inquiétude au point de vue matériel par la satisfaction constante de nos besoins primordiaux; pour diminuer le désir d'une accumulation excessive d'argent, en subordonnant l'acquisition de la propriété individuelle à des usages honnêtes et désintéressés; pour nous garantir réciproquement à tout jamais les moyens d'existence matérielle et de développement intellectuel; et pour donner ainsi à notre vie plus de liberté de simplicité, de sincérité, de raffinement et de dignité morale; — nous soussignés déclarons nous unir en une Association volontaire, et adopter d'un commun accord les statuts suivants :

TITRE PREMIER

DE L'ASSOCIATION ET DE SES MEMBRES

ARTICLE PREMIER. — Le nom de cette Association sera : *The Brook Farm Association for Industry and Education.* Toute personne possédant une ou plusieurs actions de son capital, ou dont le travail ou les connaissances seront

CONSTITUTION

1. In order more effectually to promote the great purposes of human culture; to establish the external relations of life on a basis of wisdom and purity; to apply the principles of justice and love to our social organization in accordance with the laws of Divine Providence; to substitute a system of brotherly coöperation for one of selfish competition; to secure to our children and those who may be entrusted to our care the benefits of the highest physical, intellectual and moral education which in the progress of knowledge the resources at our command will permit; to institute an attractive, efficient and productive system of industry; to prevent the exercise of worldly anxiety by the competent supply of our necessary wants; to diminish the desire of excessive accumulation, by making the acquisition of individual property subservient to upright and disinterested uses; to guarantee to each other forever the means of physical support and of spiritual progress; and thus to impart a greater freedom, simplicity, truthfulness, refinement and moral dignity to our mode of life; we, the undersigned, do unite in a voluntary Association, and adopt and ordain the following articles of agreement, to wit:

ARTICLE I

NAME AND MEMBERSHIP

Sec. I. The name of this Association shall be "*The Brook Farm Association for Industry and Education.*" All persons who shall hold one or more shares in its stock, or whose

considérées comme équivalents à du capital, peut être admise comme membre de l'Association par un vote des deux tiers de ses membres.

Art. II. — Nul membre de l'Association ne pourra être soumis à un *test* religieux quel qu'il soit; aucune restriction de la liberté de conscience des membres ne pourra leur être imposée par l'Association, ni à aucun d'eux par un autre. Nul ne pourra être responsable envers l'Association, autrement que pour avoir violé, soit par des actes, soit en négligeant un devoir, les principes de justice, de morale et de fraternité sur lesquels elle est basée, et, dans ce cas, l'Association pourra, si elle le juge nécessaire, exclure le coupable.

TITRE DEUXIÈME

DU CAPITAL SOCIAL

Art. I. — Les membres de l'Association posséderont et dirigeront en communauté tous les biens meubles et immeubles mentionnés dans les conventions à intervenir de temps à autre; ces biens étant divisés en actions de $ 100 chacune.

Art. II. — Nul actionnaire ne pourra être soumis à une réduction sur les actions qu'il possède; il ne pourra être tenu de répondre pour l'Association sur ses biens propres; et ni les directeurs, ni les agents de l'Association n'auront qualité pour faire quoi que ce soit d'où puisse résulter pour un actionnaire une responsabilité pécuniaire, ni pour contracter aucun engagement ou aucune dette dont les actionnaires puissent être individuellement ou personnellement responsables.

Art. III. — L'Association garantit à chacun de ses actionnaires un intérêt de 5 °/o par an sur les actions qu'il possède dans l'Association; et cet intérêt peut être payé en bons de capital, et inscrit à son crédit sur les livres de l'Associa-

labour and skill shall be considered an equivalent for capital, may be admitted by the vote of two thirds of the Association as members thereof.

Sec. II. No member of the Association shall ever be subjected to any religious test; nor shall any authority be assumed over individual freedom of opinion by the Association, nor by one member over another; nor shall any one be held accountable to the Association, except for such overt acts, or omission of duty, as violate the principles of justice, purity and love on which it is founded; and in such cases, the relation of any member may be suspended or discontinued, at the pleasure of the Association.

ARTICLE II

CAPITAL STOCK

Sec. I. The members of this Association shall own and manage such real and personal estate in joint stock proprietorship, divided into shares of one hundred dollars each, as may from time to time be agreed on.

Sec. II. No shareholder shall be liable to any assessment whatever on the shares held by him; nor shall he be held responsible individually in his private property on account of the Association; nor shall the Trustees, or any officer or agent of the Association, have any authority to do any thing which shall impose personal responsibility on any shareholders, by making contracts, or incurring any debts for which the shareholders shall be individually or personally responsible.

Sec. III. The Association guarantees to each shareholder the interest of five per

tion [1], mais tout actionnaire pourra tirer sur les fonds de l'Association jusqu'à concurrence du montant de l'intérêt dû au troisième règlement annuel à partir du jour du placement.

ART. IV. — Les actionnaires, tant en leur nom qu'en celui de leurs héritiers ou légataires, renoncent à réclamer aucune part des bénéfices faits par l'Association au moyen de leur capital placé, à l'exception de l'intérêt de 5 °/o sur leurs actions, intérêt payable de la façon indiquée à l'article précédent.

TITRE TROISIÈME

DES GARANTIES

ART. I. — L'Association devra fournir à ses membres un travail adapté à leurs capacités, à leurs habitudes et à leurs goûts, et chaque membre choisira et accomplira le travail manuel ou mental qui sera considéré comme le mieux en accord avec ses facultés, et le plus utile pour l'Association.

ART. II. — L'Association garantit à tous ses membres, à leurs enfants et à leurs serviteurs, le logement, le chauffage, la nourriture, le vêtement, et les autres choses nécessaires à la vie, gratuitement, jusqu'à concurrence du chiffre fixé chaque année par l'Association. Aucune redevance ne sera exigée pour l'entretien pendant une incapacité de travail résultant de maladie ou de vieillesse, ni pour les soins médicaux, excepté dans le cas des actionnaires, qui de-

1. D'ailleurs, les comptes sont très peu compliqués dans ce nouvel ordre. On n'y connaît pas les paiements journaliers, la coutume civilisée d'avoir toujours l'argent à la main. Chacun a son crédit ouvert en proportion de sa fortune connue, ou de ses bénéfices présomptifs en *industrie attrayante*. Les phalanges vicinales ne se paient point jour par jour ce qu'elles se vendent réciproquement..... On en fait écriture, et on balance à termes convenus, après virements ou compensations entre les cantons et les régions. Quant aux comptes individuels..... ils ne se règlent qu'au bout de l'année, à l'époque d'inventaire et répartition.

Fourier. (*Nouveau Monde Industriel et Sociétaire.*)

cent. annually on the amount of stock held by him in the Association and this interest may be paid in certificates of stock, and credited on the books of the Association; provided that each shareholder may draw on the funds of the Association for the amount of interest due at the third annual settlement from the time of investment.

Sec. IV. The shareholders on their part, for themselves, their heirs and assigns, do renounce all claim on any profits accruing to the Association for the use of their capital invested in the stock of the Association, except five per cent. interest on the amount of stock held by them, payable in the manner described in the preceding section.

ARTICLE III

GUARANTIES

Sec. I. The Association shall provide such employment for all its members as shall be adapted to their capacities, habits and tastes; and each member shall select and perform such operations of labour, whether corporeal or mental, as shall be deemed best suited to his own endowments and the benefit of the Association.

Sec. II. The Association guarantees to all its members, their children, and family dependents, house-rent, fuel, food and clothing, and the other necessaries of life,

vront les payer, ainsi que la nourriture et le vêtement de leurs enfants, mais seulement jusqu'à concurrence de l'intérêt qui leur est dû annuellement. L'instruction, et l'usage de la bibliothèque et des salles communes, seront gratuits pour tous les membres.

Art. III. — Les membres pourront renoncer au travail sous la direction de l'Association, et, dans ce cas, ils n'auront plus droit aux garanties sus-indiquées.

Art. IV. — Les enfants au-dessus de dix ans seront employés à un travail convenable. On inscrira à leur profit une part des dividendes qui sera fixée annuellement par l'Association; et, à la fin de leur éducation dans l'Association, à l'âge de vingt ans, ils auront droit à des bons de capital, jusqu'à concurrence du crédit en leur faveur; ils pourront alors être inscrits comme membres [1].

TITRE QUATRIÈME

DU PARTAGE DES BÉNÉFICES

Art. I. — Les bénéfices nets de l'Association, après le paiement de tous les frais, seront divisés en autant de parts qu'il y a eu de journées de travail, et chaque membre aura droit à autant de parts qu'il aura fait de journées de travail.

Art, II. — Le compte de chaque membre sera arrêté tous les ans, et il lui

1. Il n'est besoin pour les enfants d'aucun tuteur; on ne peut pas leur enlever une obole de leur fortune, qui consiste en actions enregistrées au Grand Livre de chaque phalange, et portant intérêt fixe, ou dividende, réglé chaque année d'après inventaire. Ainsi, un pupille n'est exposé à aucun leurre, et ses fonds, dans chaque phalange où il a des actions, s'accumulent avec intérêt jusqu'à l'âge de la majorité, (20 ans,) où il en disposera. Fourier. (*Nouveau Monde Industriel et Sociétaire.*)

without charge, not exceeding a certain fixed amount, to be decided annually by the Association; no charge shall ever be made for support during inability to labour from sickness or old age, or for medical or nursing attendance, except in case of shareholders, who shall be charged therefor, and also for the food and clothing of children, to an amount not exceeding the interest due to them on settlement; but no charge shall be made to any members for education, or the use of library and public rooms.

Sec. III. Members may withdraw from labour under the direction of the Association, and, in that case, they shall not be entitled to the benefit of the above guaranties.

Sec. IV. Children over ten years of age shall be provided with employment in suitable branches of industry; they shall be credited for such portions of each annual dividend as shall be decided by the Association, and, on the completion of their education in the Association at the age of twenty, shall be entitled to a certificate of stock to the amount of credits in their favour, and may be admitted as members of the Association.

ARTICLE IV

DISTRIBUTION OF PROFITS

Sec. I. The net profits of the Association, after the payment of all expenses, shall be divided into a number of shares corresponding to the number of days' labour, and every member shall be entitled to one share of every day's labour performed by him.

Sec. II. A full settlement shall be made with every member once a year, and certi-

sera donné des bons de capital pour le montant de ce qui lui est dû, mais, en cas de nécessité, dont il reste juge, tout membre pourra tirer sur le trésor, jusqu'à concurrence des crédits en sa faveur résultant de son travail [1].

TITRE CINQUIÈME

DE LA DIRECTION

ART. I. — La direction de l'Association sera confiée à un Comité de Directeurs, divisé en quatre sections: Direction Générale, Enseignement, Travail, et Finances, chaque section comprenant trois membres. Il n'y a pas incompatibilité entre les fonctions de membres des différentes sections.

ART. II. — Les membres des sections de Direction Générale et d'Enseignement seront élus chaque année à la majorité des voix par les membres de l'Association. Les membres de la section des Finances seront élus chaque année à la majorité des voix par les Actionnaires et les membres de l'Association. La section du Travail se composera des présidents des trois séries principales [2].

ART. III. — Le président de la section de Direction Générale sera président de l'Association, et, avec les membres de cette section, formera la Commission qui régit les biens de l'Association.

ART. IV. — La section de Direction Générale surveillera et dirigera les affaires

1. Chacun peut retirer à tout instant le montant de ses actions, sauf le dividende courant, à régler lors d'inventaire. (Fourier, *N. M. I. et S.*)

2. La régence chargée de diriger les affaires courantes, et pourvoir au service général n'est que le délégué de l'Aréopage, qui est une autorité d'opinion. Il se compose :
1°, des chefs de chaque série d'industrie ou de plaisir ;
2°, des trois tribus de révérends, vénérables ou patriarches ;
3°, des actionnaires principaux, ayant un vote par action, et des actionnaires d'épargne, qui ont obtenu une action par petites économies cumulées ;
4°, des magnats et magnates de la phalange. (Id. id.)

ficates of stock given for all balances due : but in case of need, to be decided by himself, every member may be permitted to draw on the funds in the Treasury to an amount not exceeding the credits in his favour for labour performed.

ARTICLE V

GOVERNMENT

Sec. I. The government of the Association shall be vested in a board of Directors, divided into four departments, as follows; 1st, General Direction ; 2nd, Direction of Education ; 3rd, Direction of Industry ; 4th, Direction of Finance ; consisting of three persons each, provided that the same person may be elected member of each Direction.

Sec. II. The General Direction and Direction of Education shall be chosen annually by the vote of a majority of the members of the Association. The Direction of Finance shall be chosen annually by the vote of a majority of the shareholders and members of the Association. The Direction of Industry shall consist of the chiefs of the three primary series.

Sec. III. The Chairman of the General Direction shall be the President of the Association, and, together with the Direction of Finance, shall constitute a Board of Trustees, by whom the property of the Association shall be held and managed.

Sec. IV. The General Direction shall oversee and manage the affairs of the Association,

de l'Association, de façon à ce que toutes ses branches fonctionnent d'une façon régulière et efficace.

Art. V. — L'enseignement et les finances seront contrôlés par les sections du même nom, qui choisiront, et, d'accord avec la section de Direction Générale, nommeront tous les instituteurs ou agents quelconques nécessaires au fonctionnement complet et régulier de leur Département. Les membres des différentes sections ou leurs agents n'auront aucune supériorité de rang sur les autres membres de l'Association, et ne recevront aucune rémunération supplémentaire pour leurs services en cette qualité.

Art. VI. — Les travailleurs seront divisés, autant que possible, en groupes et en séries. Il y aura trois séries principales : Travailleurs des Champs, Travailleurs de l'Atelier, Travailleurs de la Maison. Les membres de chaque série éliront leur chef tous les deux mois ; le choix devra être ratifié par la Direction Générale. Chaque groupe élira son chef toutes les semaines.

TITRE SIXIÈME

DISPOSITIONS DIVERSES

Art. I. — L'Association pourra, quand elle le jugera utile ou nécessaire, adopter des dispositions accessoires, pourvu qu'elles ne soient pas en contradiction avec l'esprit ou le but des présents statuts.

Art. II. — Pour assurer à l'Association les bienfaits des plus hautes découvertes dans la science sociale, et pour assurer sa fidélité aux principes de progrès et de réforme sur lesquels elle est basée, des amendements aux présents Statuts pourront être proposés dans une Assemblée Générale réunie expressément dans ce but ; et si, dans une autre Assemblée, qui devra se tenir au moins un mois après la première, ils réunissent les voix des deux tiers des membres présents, ils seront adoptés.

so that every department shall be carried on in an orderly and efficient manner.

Sec. V. The departments of Education and Finance shall be under the control each of its own Direction, which shall select, and in concurrence with the General Direction, shall appoint such teachers, officers and agents as shall be necessary to the complete and systematic organisation of the department. No Directors or other officers shall be deemed te possess any rank superior to the other members of the Association, nor shall they receive any extra remuneration for their official services.

Sec. VI. The department of Industry shall be arranged in groups and series, as far as praticable, and shall consist of three primary series ; to wit : Agricultural, Mechanical and Domestic Industry. The chief of each series shall be elected every two months by the members thereof, subject to the approval of the General Direction. The chief of each group shall be chosen weekly by its members.

ARTICLE VI

MISCELLANEOUS

Sec. I. The Association may from time to time adopt such by-laws, not inconsistent with the spirit and purpose of these articles, as shall be found expedient or necessary.

Sec. II. In order to secure to the Association the benefits of the highest discoveries in social science, and to preserve its fidelity to the principles of progress and reform on which it is founded, any amendment may be proposed to this Constitution at a meeting called for the purpose ; and, if approved by two thirds of the members at a subsequent meeting, at least one month after the date of the first, shall be adopted.

En résumé, les buts principaux poursuivis par les fondateurs de Brook Farm étaient :

1° Permettre aux sociétaires de mener une vie plus saine, plus simple, et mieux équilibrée par le rapprochement avec la Nature, et la pratique journalière des travaux des champs.

2° Relever et réhabiliter le travail manuel en l'imposant à tous les sociétaires, fût-ce en petite quantité, sans cependant empiéter d'une façon sensible sur leur liberté ;

3° Relever les ouvriers des champs ; les amener au respect d'eux-mêmes, et à une culture intellectuelle et morale plus haute en les faisant mieux connaître, en établissant entre eux et les Sociétaires sortis des classes plus instruites des liens de fraternité et un enseignement mutuel ;

4° Établir entre les Sociétaires, et, peut-être plus tard, entre les hommes, au moyen de cette fusion et de cet exemple, le sentiment et l'habitude de la solidarité ; et remplacer, autant que possible, la lutte pour la vie et la concurrence individuelle, par une coopération bien comprise ;

5° Sans chercher à amasser de fortes réserves d'argent, assurer à tous les sociétaires, par un minimum de travail manuel, la satisfaction des besoins de l'existence matérielle, et le maximum de loisirs nécessaires à la culture intellectuelle et morale, et au développement des relations sociales ;

6° Servir de modèle aux étrangers, par l'exemple d'abord [1], et, ensuite, par l'éducation donnée aux enfants qu'on voudrait bien leur confier.

Ces Américains pratiques, ne prenant des idées de Fourier que celles qui leur paraissaient immédiatement applicables, tout en gardant devant les yeux un idéal élevé,

savaient [2] subordonner les théories aux résultats, ne s'embarrassaient pas de formules, de doctrines et de dogmes, n'intervenaient nullement dans la vie privée ou les habitudes individuelles [3] et ne manifestaient pas la moindre velléité de refondre le système si délicat des relations entre les sexes.

Cependant, malgré toutes les chances en apparence favorables, l'expérience de Brook Farm devait être de courte durée. Ni Margaret Fuller, ni

1. Cependant, ils n'ont jamais pensé, comme Fourier, à inviter les visiteurs du dehors, ni compté, pour équilibrer le budget de l'Association, sur les droits d'entrée qu'on pourrait leur imposer.

2. ..... They were not afflicted with a Gallic passion for completeness of theory. There were no formulas, doctrines, dogmas ; there was no interference whatever with private life or individual habits, and not the faintest adumbration of a rearrangement of that difficult business known as the relations of the sexes. (H. James. *Hawthorne*.)

3. Le *Dial*, en 1841, avait critiqué assez vivement un projet d'Association du même genre, qui du reste, ne fut jamais réalisé, parce que les fondateurs exigeaient des Sociétaires un certain nombre d'engagements moraux, mais il est juste de dire que la liberté religieuse et politique des associés ne fut jamais entravée en quoi que ce soit à Brook Farm.

Emerson ne voulurent y prendre part : ce dernier n'y voyait qu'une fantaisie peu pratique, et presque irréalisable, un véritable pique-nique transcendental. Il raille même assez agréablement les fermiers amateurs :

Les dames [1] s'enrhumaient les jours de lessive, et l'on décida que le linge serait pendu par Messieurs les Bergers, qui obéirent ponctuellement ; mais il en résulta, le soir, un grave anachronisme, car, lorsqu'ils commencèrent à danser, les pinces à linge tombèrent en foule de leurs poches.

L'Association avait acheté les bâtiments et le domaine de Brook Farm. Le terrain était assez mal choisi, médiocrement fertile. Le ruisseau qui le traversait, si pittoresque qu'il fût, n'eût pu servir à aucun emploi industriel. Le climat était rude, et l'arrivée des sociétaires à Brook Farm

ne l'éloigna pas [2] du Cercle Polaire ; le granit de la Nouvelle Angleterre resta du granit, le boucher et le boulanger continuèrent à exiger de l'argent vulgaire pour leurs produits, et Hawthorne ne devint pas financier pour avoir été élu président du Comité des Finances.

Il est vrai qu'à un moment donné, en Octobre 1844, l'Association était assez prospère, et l'on put croire un instant à la réalisation des rêves longtemps caressés, tels que l'achat sur les bénéfices de livres, de tableaux, d'objets d'art, de collections scientifiques. Mais cette prospérité ne dura pas. L'Association, pour avoir voulu trop s'étendre, et devenir en partie industrielle, ne put résister à la concurrence de rivaux plus âpres au gain. De tous les buts qu'elle s'était proposés, le dernier seul fut atteint. Beaucoup d'enfants étaient venus du dehors. On leur enseignait, sous la direction d'Alcott, les classiques, les mathématiques, la littérature générale, et même un peu d'esthétique. Les étrangers profitaient donc largement de la générosité et du dévouement désintéressé des sociétaires. Quelques-uns même les exploitèrent sans vergogne, firent à Book Farm des séjours prolongés, et ne contribuèrent que médiocrement, parfois même pas du tout, aux dépenses générales.

Au dedans même, il existait des causes de faiblesse. Le noble et scrupuleux respect de la liberté individuelle y était poussé aussi loin qu'il eût pu l'être dans une communauté d'esprits parfaits. Mais la perfection n'est pas de ce monde, même à Brook Farm, et certains abusaient, pa-

1. The ladies took cold on washing-days, and it was ordained that the gentlemen-shepherds should hang the clothes, which they punctually did ; but a great anachronism followed in the evening, for, when they began to dance, the clothes-pins dropped plentifully from their pockets.

2. But Boston removed no farther from the Arctic Circle ; New England granite remained granite ; the butcher and baker still demanded vulgar coin for their products. Hawthorne did not become a financier by being made chairman of the Finance Committee. (D. Moncure Conway. *Hawthorne.*)

raît-il, de cette liberté. Les caprices individuels étaient tolérés, et le caprice fut leur seul loi ; le travail en souffrit, et, avec lui, les bénéfices sociaux. Les travailleurs ressentaient une certaine jalousie à l'égard des oisifs, même de ceux qui ne l'étaient qu'en apparence, sans toujours se rendre compte de l'effort latent, base de tout travail intellectuel. Celui qui avait passé la journée à labourer voyait avec quelque déplaisir un autre sociétaire, qui l'avait passée à regarder par la fenêtre, et peut-être à faire sa caricature, recevoir le même salaire que lui.

Enfin, les nombreuses distractions que s'accordaient les sociétaires étaient pour eux une nouvelle cause d'infériorité vis-à-vis des concurrents du dehors, qui menaient une vie moins heureuse, sans doute, moins rationnelle et moins hygiénique, mais aussi plus profitable, au point de vue, si important, des bénéfices matériels. Tous ceux qui ont parlé de Brook Farm insistent sur ces amusements.

Par les soirs d'été [1], quand la lune brillait, on n'allumait pas les lampes, mais on s'asseyait en groupes, et les jeunes gens chantaient de vieilles ballades, ou adaptaient des airs d'opéra aux chansons de Th. Moore. D'autres soirs, quelqu'un lisait à haute voix une dissertation originale ou un poème ; ou bien on lisait une pièce de Shakspere en distribuant les personnages entre les différents membres ; ou, à défaut de ces amusements, il ne manquait pas de s'élever quelque discussion intéressante. Parfois, dans la saison du théâtre, de nombreuses délégations de fermiers s'en allaient à Boston, en voiture, écouter le drame ou l'opéra. Parfois, aussi, les jeunes femmes chantaient en lavant la vaisselle à la Ruche, et les jeunes gens entraient, et les aidaient dans leur travail. Les hommes portaient des blouses à carreaux, serrées à la taille par une ceinture, avec un large col rabattu, et des chapeaux de paille grossière ; les femmes, des robes simples de calicot, et des chapeaux, ce qui était alors une nouveauté. Dans la saison des promenades au bois, elles ornaient leurs chapeaux de guirlandes de houblon, d'ivette, ou de tout ce qu'on rencontrait.

Il y avait des amusements en rapport avec les saisons ; des tableaux vivants, des danses ; en l'hiver, le patinage sur les prairies inondées et

1. Of a summer night, when the moon was full, they lit no lamps, but sat grouped in the light and shadow, while sundry of the young men sang old ballads, or joined Tom Moore's songs to operatic airs. On other nights, there would be an original essay or poem read aloud, or else a play of Shakspere, with the parts distributed to different members ; and, these amusements failing, some interesting discussion was likely to take their place. Occasionally, in the dramatic season, large delegations from the farm would drive into Boston in carriages or waggons, to the opera or the play. Sometimes, too, the young women sang as they washed the dishes in The Hive, and the youthful yeomen of the Society came in, and helped them with their work. The men wore blouses of a checked or plaided stuff, belted at the waist, with a broad collar folding down about the throat, and rough straw hats ; the women, usually, simple calico gowns and hats, — which were then an innovation in feminine attire. In the season of wood-wanderings, they vould trim their hats with wreaths of barberry, or hop-vine, ground-pine, or whatever offered. (G. P. Lathrop. *A Study of Hawthorne.*)

sur la rivière ; en été, des fêtes rurales, des mascarades dans les rochers et les bois pittoresques d'alentour.

Hawthorne (*American Note Book*, 28 Septembre 1841) raconte une mascarade de ce genre dont il avait été témoin avec Emerson, et les détails qu'il donne rappellent les fêtes rurales et les goûters champêtres dont Fourier voulait faire une des joies de son Nouveau Monde Industriel et Sociétaire.

Cette combinaison de labeur manuel et d'essor intellectuel, qui mêlait les discussions esthétiques au lavage de la vaisselle, et la philosophie au travail du bûcheron, reposait sur des bases trop libérales pour durer longtemps.

Il y avait là [1] beaucoup à faire, car fonder un Paradis terrestre dans une ferme de la Nouvelle Angleterre n'est pas un jeu d'enfants. Mais, avec les meilleures intentions, malgré beaucoup de connaissances pratiques, de travail et de dévouement, il y avait là un manque de méthode inévitable, et l'échec économique était presque une conclusion forcée. Mais il n'y avait jamais eu avant, il n'y a jamais eu depuis, de carrés de pommes de terre aussi spirituels, de champs de blé aussi pétillants de malice, et l'on arrachait les mauvaises herbes en chantant des vers de Tennyson ou de Browning.

Sous l'empire de toutes ces causes de faiblesse, que nous venons d'énumérer, la prospérité de l'Association déclina rapidement. Ni G. Ripley, ni Dana, le fondateur du *New York Sun*, ni Th. Hecker, qui devait plus tard fonder la société catholique des Paulistes Américains, ni les Channings, ni les Curtis, ni Dwight, ni Alcott, ni Hawthorne ne purent la sauver. Petit à petit, les théories fouriéristes prenaient le dessus sur les idées si libérales des organisateurs. Un incendie, qui détruisit une partie des bâtiments, accéléra la décadence de la communauté. A l'automne de 1847, l'Association dut se dissoudre. Elle n'a jamais trouvé d'historien, et l'on ne peut que rassembler les souvenirs épars de quelques-uns des sociétaires. La ferme même n'a pas gardé de trace de ceux qui l'illustrèrent. Occupée pendant la guerre de Sécession par le Camp André, elle servait, récemment encore, d'asile à un Orphelinat de Luthériens allemands. Les jeux peu bruyants des enfants abandonnés animaient seuls cette vieille maison qui avait un instant abrité l'élite intellectuelle de la Nouvelle Angleterre ; et le directeur, brave homme très obligeant qui, après dix ans de séjour

1. There was plenty of steady, essential hard work, for the founding of an Earthly Paradise upon a rough New-England farm is no pastime. But, with the best intentions and much practical knowledge, and industry and devotion, there was in the nature of the case an inevitable lack of method, and the economical failure was almost a foregone conclusion. But there never were such witty potato patches and such sparkling cornfields before or since. The weeds were scratched out of the ground to the music of Tennyson or Browning. (G. W. Curtis.)

aux États-Unis, ne pouvait encore parler l'anglais, avait

tout juste entendu parler [1] des Communistes de Brook Farm, et d'un roman écrit par l'un d'eux sur ce sujet, mais dont il n'avait jamais pu se procurer un exemplaire.

Il peut sembler étrange, jusqu'à un certain point, que Hawthorne, si réservé, si amoureux de sa chère solitude, ait consenti à entrer dans une Association de ce genre. Un de ses biographes, Mr. G. P. Lathrop, tente de l'expliquer en lui attribuant le désir d'étudier l'une après l'autre les diverses formes de la société, après avoir extrait de la solitude tout le bénéfice qu'il en pouvait tirer. Il est douteux qu'il faille chercher des motifs aussi compliqués, aussi soigneusement prémédités, ce qui tendrait à renforcer une opinion combattue, avec raison selon nous, par Mr. Lathrop lui-même, suivant laquelle Hawthorne aurait été une sorte d'espion de la vie humaine, observateur morbide, égoïste et silencieux, dont jamais nulle émotion ne troublait l'insatiable curiosité, dans l'impitoyable dissection à laquelle il soumettait ses semblables.

Il faut attribuer sa présence à Brook Farm à des motifs plus simples. Nous avons vu Hawthorne passer douze ans dans le travail solitaire et la pauvreté, puis accepter des fonctions que cette même pauvreté lui fit remplir d'abord avec joie. Lorsqu'elles lui furent enlevées, il était fatigué des emplois publics. Il était déjà fiancé à Miss Sophia Peabody, et possédait quelques économies amassées à la douane de Boston, mais bien légères pour un jeune ménage. A ce moment, il apprit qu'une Association venait de se fonder, où il pourrait, en échange d'un travail de quelques heures par jour, plein d'attraits pour un homme d'une constitution aussi vigoureuse, vivre largement et grossir son avoir ; où, de plus, dans la société d'esprits distingués, il secouerait l'apathie, l'engourdissement intellectuel, qui pesaient sur lui depuis deux ans. Ajoutons qu'il n'avait pas été sans ressentir, lui aussi, les premières atteintes de la fièvre transcendentaliste. Sans doute il n'était pas de ceux qui

protestaient [2] contre la perversité des carnivores, et se livraient à de curieux exercices de métaphysique raffinée à propos du lait, des œufs et des huîtres ; qui pensaient que traire une vache était faire tort à ses affections maternelles ; manger des œufs, un cannibalisme digne des îles Fidji, et une destruction

1. He had heard of " Brook Farm ", and of the " Communisten ", as he termed them, who had resided there, and he even had been informed that one of the communists had written a romance about the Association, but he had never been able to find a copy of the work. (J. Hawthorne. *Scenes of Hawthorne's Romances*, *Century*, July 1884.)

2. ..... protestants against the sin of flesh eating, refining into curious metaphysics upon milk, eggs and oysters. To purloin milk from the udder was to injure the maternal affections of the cow ; to eat eggs was Feejee cannibalism, and the destruction of the tender germ of life ; to swallow an oyster was to mask murder. (G. W. Curtis).

criminelle d'un tendre germe de vie ; avaler une huître, un assassinat déguisé.

Cependant, son esprit si largement ouvert sympathisait volontiers avec les théories généreuses d'Emerson ; et, sans vouloir s'enthousiasmer outre mesure, car il fut toujours, et par dessus toutes choses, réfléchi et pondéré en un merveilleux équilibre, il se sentait attiré vers les promoteurs de cette entreprise hardie, qui allait, non pas régénérer le monde, mais y jeter peut-être de nouvelles et fécondes semences ; et où il espérait trouver un asile commode, au moins pendant les premiers temps de son mariage. Une fois encore, son attente devait être déçue. Il quitta Brook Farm, ne l'oublions pas, sans regret, mais sans amertume, et ne pensa même pas un instant, lors de son départ, à réclamer l'argent ($ 1,000) qu'il y avait apporté, et qui constituait toute sa fortune. Était-ce là le fait de l'expérimentateur impassible, prototype de Coverdale, que certains ont cru voir en lui ?

Hawthorne arrive à Brook Farm en Avril 1841, par une tempête de neige, plein d'ardeur et de confiance dans ce Paradis polaire, où il espérait fonder une famille ; et ne se laissant pas effrayer par la perspective de traire les vaches le lendemain, animaux doués d'un vif esprit d'indépendance tout transcendentaliste, et d'une fâcheuse disposition à renverser le seau. Deux jours après, il commence à travailler, en effet, et avec tant de vigueur qu'en dix minutes, il démolit une machine à hacher le foin qu'on lui avait imprudemment confiée. A de certains jours, il donne à la Communauté jusqu'à seize heures de travail dans les champs, arrachant les pommes de terre, cueillant les pommes et les melons d'eau, labourant pour les semailles d'hiver, satisfaisant, enfin, son besoin d'activité physique au grand air ; assez maladroit, d'abord, dans le maniement de « l'instrument à quatre pointes que M. Ripley lui mit entre les mains, lui donnant à entendre qu'il s'appelait fourche à fumier », puis se perfectionnant, arrivant à traire une vache d'une façon convenable, et à maintenir l'harmonie dans le troupeau ; — et mangeant comme un ogre lorsqu'il rentre à la ferme. Il s'intéresse aux menus incidents de la vie commune, aux porcs noirs achetés par Mr. Ripley, en qui il n'est pas loin de voir des animaux philosophes, avec leur langage varié, et leur caractère noblement indépendant. Il accepte de bonne grâce les petits ennuis de l'existence champêtre, comme la découverte d'une colonie de guêpes établie dans sa chambre, qui laissa à un de ses camarades de cuisants souvenirs. Son esprit s'ouvre de plus en plus au monde extérieur ; il sympathise avec des travailleurs dont il ne connaissait jadis le labeur que de nom, et voit avec une surprise toujours nouvelle, combien il y a de besogne à faire en ce monde, « mais, Dieu merci, il est capable

d'en faire sa part. » Au milieu de ces travaux, il constate avec plaisir que sa santé s'affermit, que sa constitution devient plus robuste encore. Il plaisante sur ses larges épaules, et sa carrure de jour en jour plus éléphantesque ; sur son écriture, que les heures passées à fendre du bois n'améliorent guère ; sur son costume, sa blouse, et ses grosses bottes en cuir de vache, avec des semelles épaisses de deux pouces [1] ; sur son excursion à la foire de Brighton, où il était allé vendre un veau, en compagnie de W. Allen, qui, au retour, se fit mordre un doigt jusqu'à l'os par un jeune porc qu'ils avaient acheté.

Voilà un Hawthorne bien différent du reclus pensif de Salem, et chez qui le côté physique prédomine étrangement. Mais son labeur prolongé, opiniâtre, ne l'empêche pas de sentir la Nature mieux qu'il ne l'avait jamais fait jusqu'alors. Au contraire, il semble qu'il se soit établi, entre elle et lui, une communion intime, née de la fréquentation journalière. Les pages de son *Journal Américain* relatives à Brook Farm sont pleines de courtes descriptions vécues, de petits croquis très lestement enlevés, sous l'impression même du moment, et d'un charme pénétrant de vérité et de fine observation.

Il s'attendrit sur une anémone solitaire, pâle et tremblante sous la bise encore âpre des premiers jours de mai, comme Burns sur la marguerite qu'avait déracinée sa charrue ; — il se trouve heureux d'avoir sous les yeux un petit vase rempli de narcisses et de fleurs de saule ; il admire les plantes grimpantes, et leur réseau de feuilles écarlates ou dorées, qui s'enlace autour d'un tronc d'arbre, et se mêle à sa sombre verdure, les vignes et leurs raisins empourprés, qui s'attachent aux sureaux, et dont les feuilles, déjà teintées de jaune, tranchent sur le feuillage argenté des érables. Il note

la beauté des pentes herbeuses [2], et les chemins creux qui serpentent entre les collines, et les intervalles entre la route et la lisière des bois, où l'été s'at-

1. Le souvenir de ces bottes énormes semble l'avoir hanté longtemps. Il y fait encore allusion dans les *Mousses d'un Vieux Presbytère* :

« Voici les bottes de sept lieues (*a*). Voulez-vous les essayer ?— Nos chemins de fer les ont rendues inutiles, et, à propos de grandes bottes, je pourrais vous en montrer une paire tout aussi curieuse à la communauté transcendentaliste de Roxbury. »

(*a*). "Here are the seven-league boots. Will you try them on ?" — "Our modern railroads have superseded their use," answered I, "and, as to these cow-hide boots, I could show you quite as curious a pair at the Transcendental community in Roxbury." (A Virtuoso's Collection.)

2. ..... The beauty of grassy slopes, and the hollow ways of paths winding between hills, and the intervals between the road and wood-lots, where summer lingers and sits down, strewing dandelions of gold, and blue asters, as her parting gifts and memorials. (*Amer. N. B.* 9 Oct. 1841.)

..... The splendour both of individual clusters and of whole scenes is unsurpassable. The oaks are now far advanced in their change of hue ; and in certain positions relatively to the sun, they light up and gleam with a most magnificent deep gold, varying according as portions of the foliage are in shadow or sunlight..... This colour of the

tarde, et répand comme dernier présent d'adieu des pissenlits d'or et des asters bleus ; ou bien la splendeur des arbres à l'automne, quand les chênes ont déjà bien changé de couleur, et, vus sous un certain jour, s'éclairent au soleil, et brillent de profondes et magnifiques teintes d'or, qui varient selon les jeux de l'ombre et de la lumière sur le feuillage, bien plus superbes que le jaune plus clair des érables ou des noyers ; ou encore l'effet splendide des buissons de mûres, qui semblent des îles écarlates, au milieu des pâturages desséchés, ou sur le sommet stérile des collines.

Cette fête des yeux et du corps entier ne devait guère durer qu'un été. Hawthorne s'en fatigua vite. Comme à la Douane de Boston, le travail lui rendait difficile, sinon impossible, tout effort intellectuel. Il regretta bientôt son ancienne liberté, en voyant que le labeur à accomplir s'accroissait dans des proportions inattendues, et envahissait petit à petit toutes ses journées. Il commençait à comprendre, grâce à cette deuxième expérience, l'incompatibilité, déjà soupçonnée, des deux espèces de travail ; et voyait chaque jour plus clairement qu'on ne peut guère être bon fermier le matin, et délicat écrivain le soir. Le manche de la charrue ne donne pas seulement des durillons aux mains ; il engourdit aussi la pensée, et la rend lente comme le pas des bœufs attelés. La société d'élite réunie à Brook Farm ne suffisait pas à dissiper cette influence déprimante. D'ailleurs, Hawthorne s'en lassait aussi, comme un gourmet se lasse du pâté d'anguilles. Esprit foncièrement démocrate, sachant tirer parti des fréquentations même les plus vulgaires en apparence, il appréciait moins qu'on ne l'eût cru une conversation plus raffinée. Pendant son séjour à l'Association, il restait volontiers solitaire, ou, s'il prenait sa place au cercle des amis, il semblait s'abstraire de la causerie, sans cependant en perdre un mot ; se dissimulant derrière un livre ouvert, dont il oubliait souvent de tourner les pages, tantôt observateur attentif, et tantôt rêveur distrait. Un jour, entre autres, un ami, qui le trouva couché sur l'herbe, dans un vallon, à quelque distance de la ferme, les mains derrière la tête, le visage caché par son chapeau, lui demanda pourquoi il était venu là. « Ils sont toute une bande là-haut », dit-il en montrant la ferme ; « c'est trop pour moi. »

Les fragments de son *Journal* indiquent la marche grandissante de son désappointement.

Je ne crois pas [1], écrit-il déjà au mois de Mai, que j'aurais la patience de rester ici, si je n'y menais pas une vie saine, morale, et bénie du ciel.

oak is more superb than the lighter yellow of the maples and walnuts (*A. N. B.* 13 Oct. 1841.)

..... The very beautiful effect produced by the masses of berry-bushes, lying like scarlet islands in the midst of withered pasture-ground, or crowning the tops of barren hills. (*A. N. B.* 18 Oct. 1841.)

1. I do not believe that I should be patient here, if I was not engaged in a righteous and heaven-blessed way of life. (4 Mai 1841.)

En Juin, il constate chez lui une difficulté sans cesse croissante à exprimer ses pensées.

Je crois [1] que cette vie que je mène m'inspire encore plus d'antipathie pour la plume et l'encre que mon séjour à la Douane. Au milieu du travail, ou après une dure journée à la mine, mon âme refuse obstinément de s'épancher sur le papier. Et ailleurs : Mes pensées perdaient toute valeur et ma sensibilité se desséchait comme une touffe de mousse.

Le mois d'Août arrive, et le trouve décidé à quitter Brook Farm.

Joyeuse pensée [2] ! Dans un peu plus de quinze jours, je serai délivré de mon esclavage, libre de jouir de la Nature, de penser et de sentir. Mon expérience de la Douane, elle-même, a été pour moi une servitude moins fatigante. Du moins, mon cœur et mon esprit étaient libres. Oh ! le travail des mains est la malédiction de ce monde, et personne n'en peut prendre sa part sans s'abrutir en proportion. Est-ce une bonne chose, que d'avoir passé cinq précieux mois de ma vie à faire pousser de quoi nourrir des vaches et des chevaux ? Non, certes !

Il se rend compte des défauts inhérents à l'Association, et, persuadé qu'elle ne pourra subsister longtemps, et qu'il n'y trouvera pas l'asile espéré, il quitte la ferme à la fin d'Août. Quelques jours après, il lui semble presque qu'il n'est jamais allé à Brook Farm autrement qu'en rêve, tant il est heureux de sa délivrance.

Mon moi véritable [3] n'a jamais été membre de cette Association. Il y a bien eu une sorte de fantôme qui sonnait de la trompe à la pointe du jour, trayait les vaches, binait les pommes de terre, et fanait, travaillant au soleil, et me faisant l'honneur de m'emprunter mon nom, mais ce spectre n'était pas moi. Néanmoins, il est visible que mes mains ont fort bruni et durci pendant l'été

1. I think this present life of mine gives me an antipathy to pen and ink even more than my Custom-House experience did..... In the midst of toil, or after a hard day's work in the mine, my soul obstinately refuses to be poured out on paper. (1er Juin 1841.)

My thoughts became of little worth, and my sensibility grew as arid as a tuft of moss.....

2. And, joyful thought! in a little more than a fortnight, I shall be free from my bondage, — free to enjoy Nature, free to think and feel! Even my Custom House experience was not such a thraldom and weariness; my mind and heart were free. Oh, labour is the curse of the world, and nobody can meddle with it without becoming proportionably brutified! Is it a praiseworthy matter that I have spent five golden months in providing food for cows and horses? It is not so. (12 Août 1841.)

3. The real Me was never an associate of the Community: there has been a spectral Appearance there, sounding the horn at day-break, and milking the cows, and hoeing potatoes and raking hay, toiling in the sun, and doing me the honour to assume my name. But this spectre was not myself. Nevertheless, it is somewhat remarkable that my hands have, during the last summer, grown very brown and rough, insomuch that many people persist in believing that I, after all, was the aforesaid spectral horn-sounder, cow-milker, potato-hoer and hay-raker. But such people do not know a reality from a shadow. (*Amer. N. B.* 3 Sept. 1841.)

dernier, de sorte que bien des gens persistent à croire qu'après tout, c'était moi qui était ce spectre sonneur de trompe, trayeur de vaches, bineur de pommes de terre et faneur. Mais ces gens-là sont incapables de distinguer l'ombre d'avec la réalité.

Après une quinzaine de jours passés à Salem, à s'occuper de la publication d'un second volume de Contes (*Le Fauteuil de Grand-Père*, etc.), Hawthorne retourna à Brook Farm, à la fin de Septembre, mais, cette fois, comme simple pensionnaire, et avec l'intention de n'y faire qu'un bref séjour, car il considérait d'avance le temps qu'il y passerait comme entièrement perdu pour le travail littéraire. Il arrivait à temps pour être élu président du Comité des Finances.

Cette année passée à Brook Farm ne fut cependant pas aussi inutile à Hawthorne qu'il lui semblait alors. Il garda toujours un excellent souvenir de l'ardeur et du dévouement des fermiers. Ce n'est pas pourtant qu'il partageât, tant s'en faut, leurs illusions généreuses.

Il est impossible [1], dit-il, de conserver à son intelligence, toute sa netteté, si l'on vit exclusivement parmi des réformateurs, sans retourner de temps en temps dans un monde plus stable, pour rectifier ses idées par de nouvelles observations prises de l'ancien point de vue..... Cela me frappa comme assez singulier que l'une des questions soulevées après notre séparation d'avec le monde avide, égoïste, fût la possibilité de battre les barbares de l'extérieur sur leur propre terrain de travail. A dire vrai, je m'aperçus bientôt que nous nous trouvions, à l'égard de la Société, dans une position de nouvelle hostilité, plutôt que de fraternité nouvelle.

Mais, tout en reconnaissant qu'il n'était pas fait pour vivre dans une Communauté de ce genre, il y avait cependant passé

un été de travail, plein de quelque chose qui, sans être du plaisir, pénétra profondément dans son cœur, et y devint un riche trésor d'expérience [2].

De ce trésor, Hawthorne devait tirer le *Roman à Blithedale*. Il n'avait donc pas seulement appris à Brook Farm, comme il le disait en plaisantant au Président Pierce, à bien faire son marché ; — et ce curieux roman, qui ressemble tant à une autobiographie, et qui, en somme, est encore, fantaisie à part, la meilleure histoire de cette étrange expérience qui ait été écrite, vaut bien les quelques mois passés par son auteur dans les champs ou les étables de l'Association.

1. No sagacious man will long retain his sagacity, if he live exclusively among reformers and progressive people, without periodically returning into the settled system of things, to correct himself by a new observation from that old stand-point..... It struck me as rather odd that one of the first questions raised, after our separation from the greedy, struggling, self-seeking world, should relate to the possibility of getting the advantage over the outside barbarians in their own field of labour. But, to own the truth, I very soon became sensible that, as regarded society at large, we stood in a position of new hostility, rather than new brotherhood. (*A Blithedale Romance.*)

2. A summer of toil, of interest, of something that was not pleasure, but which went deep into my heart, and there became a rich experience. (*A Blithedale Romance.*)

CHAPITRE IV

MARIAGE DE HAWTHORNE

Pendant son long séjour à Salem, c'est à peine si Hawthorne avait pensé qu'il pouvait trouver, dans un mariage heureux, l'affranchissement tant désiré de ses habitudes d'isolement, qui, de plus en plus, lui devenaient lourdes à porter. Ce n'est pas qu'il n'eût parfois songé que la question pourrait se poser un jour, mais il ne faisait guère qu'en sourire, et quinze ans se passèrent avant qu'il ne s'aperçût que le bonheur l'attendait à sa porte.

Dès 1811, dans les premières années de son veuvage, la mère de Hawthorne avait entretenu avec la famille Peabody, une des plus anciennes et des plus honorables de Salem, des rapports de voisinage, (les jardins des deux maisons se touchaient,) qu'interrompit le départ pour Raymond. Lorsque Hawthorne revint se fixer dans sa ville natale, il passa, comme nous l'avons vu, plusieurs années dans un isolement complet. Mais, lorsque ses premières œuvres, éparses dans divers journaux et revues, commencèrent à attirer l'attention, et que le nom de leur auteur fut connu, les trois sœurs, Elisabeth, Mary et Sophia Peabody, furent prises d'un vif désir de renouer ces anciennes relations, et prodiguèrent les avances pour faire sortir de sa retraite l'auteur du *Doux Enfant.*

Sophia était née en 1811. Elle souffrit, pendant toute sa jeunesse, depuis douze ans jusqu'à trente et un ans, c'est-à-dire jusqu'à la veille de son mariage, d'une névralgie persistante, encore aggravée par l'abus des remèdes héroïques, qui se traduisait par des maux de tête presque ininterrompus, et par un tension de nerfs telle que le bruit et la secousse d'une porte brusquement refermée lui étaient intolérables. A cette dure école, elle apprit une leçon de patience, d'abnégation, de douceur et de bonté qu'elle n'oublia jamais. Son caractère n'en fut nullement aigri ni troublé :

elle avait une humeur toujours égale, et même enjouée, un talent de rendre heureux tous ceux qui l'entouraient, qui faisaient dire à sa sœur Elisabeth : « Sophia était comme un rayon de soleil dans notre maison. » Esprit naturellement réfléchi, la douleur l'avait rendue plus grave sans l'attrister. Elle avait pris le goût des lectures sérieuses : Degerando, Platon, Addison, Fénelon, Young, étaient pour sa jeunesse ce que Spenser et Shakspere avaient été pour celle de Hawthorne. Les visites fréquentes d'Emerson ne contribuaient pas peu à entretenir en elle des goûts éclairés et intelligents, et contrebalançaient ce que la religion de sa mère pouvait avoir d'un peu étroit et rigoriste. Elle joignait, à une instruction solide, des tendances artistiques très développées : le dessin et la peinture étaient ses distractions favorites.

Elle s'associa aux efforts de ses sœurs, et surtout d'Elisabeth, pour attirer Hawthorne. Peu à peu, des relations assez suivies s'établirent : en 1837, les jeunes filles des deux maisons se visitaient, se prêtaient des livres, s'envoyaient des fleurs, faisaient ensemble de longues promenades. Hawthorne lui-même consentit enfin à sortir de sa réserve, et se laissa entraîner par ses sœurs. Sophia était restée dans sa chambre, le jour de sa première visite, malgré l'insistance d'Elisabeth, qui lui dit : « Sophia, il faut vous lever, vous habiller et descendre. Les Hawthornes sont venus, et vous n'avez jamais rien vu d'aussi beau que lui. Il est plus beau que Lord Byron. » Elle rit, mais refusa de descendre, disant que, puisque Hawthorne était venu une fois, il reviendrait.

Lorsqu'il revint, elle était présente, et, dès ce jour, elle fut sous le charme. Pourtant, Hawthorne se tint quelque temps encore sur la défensive : il restait volontiers silencieux et songeur, mais il se sentait envahir par un sentiment de profonde sympathie pour cette jeune fille si souvent souffrante, et, malgré cela, si douce et si gaie. Il avait, comme dit un de ses amis, besoin d'être *capturé*. Sophia sut mener à bien cette capture si difficile, l'amener à prendre sa part de leurs causeries, et à trouver dans sa présence un plaisir inattendu. Hawthorne semble avoir deviné, dès les premiers moments, les trésors de tendresse et d'affection que renfermait cette âme si pure, et l'attrait qu'il exerçait involontairement sur elle. Il la préférait instinctivement à Elisabeth, sa sœur aînée, d'une intelligence plus vive, peut-être, et, à coup sûr, plus brillante, mais certainement aussi moins affectueuse ; et celle-ci les accusait plaisamment d'égoïsme à deux. Elle nous a transmis sur cette période quelques anecdotes curieuses. Un jour, entre autres, Sophia montra à Hawthorne un dessin qu'elle avait fait pour le *Doux Enfant ;* (il ne faut pas oublier que le charme des Contes fut pour beaucoup dans l'attrait qu'exerçait sur les jeunes filles leur auteur mystérieux,) en lui disant : « Je voudrais bien savoir si ceci res-

semble à votre Ilbrahim. » Il s'assit, regarda le dessin, puis releva les yeux, et dit : « Je ne le verrai jamais autrement. »

Dès le printemps de 1839, Hawthorne et Sophia s'étaient fiancés, sans savoir encore quand il leur serait permis de réaliser leur rêve. Ils avaient d'ailleurs décidé de tenir ces fiançailles secrètes, et Elisabeth Hawthorne n'était pas étrangère à cette résolution. Elle s'était vite aperçue de l'attachement que son frère avait formé pour Sophia, et non sans quelque ennui [1], car il lui semblait que la santé de cette jeune fille n'était pas suffisamment robuste pour lui permettre un mariage heureux. Elle réussit à faire croire à son frère que leur mère n'approuverait pas cette union ; et lui, craignant que la prudence maternelle ne l'en dissuadât, avait préféré garder son secret jusqu'à ce que l'avenir lui donnât, avec une situation meilleure, une occasion plus favorable de le faire connaître.

En attendant, il accepta d'entrer à la Douane de Boston, où il passa les deux années si pleines d'ennui dont nous avons parlé. De là, il écrivait assez fréquemment à sa fiancée, la tenant au courant des menus incidents de sa vie quotidienne, des conversations intéressantes qu'il avait avec Pike et d'autres amis, et des nouvelles du jour. Son fils nous a conservé quelques-unes de ces lettres dont nous reproduisons ici de courts extraits :

Il est bien singulier [2], (et je ne me crois pas capable de l'exprimer,) que, tout en vous aimant si chèrement, tout en ayant conscience de l'union profonde de nos esprits, j'aie pour vous un respect craintif que je n'ai jamais ressenti pour personne d'autre. Encore cette expression n'est-elle pas entièrement juste, car elle semble impliquer en vous quelque chose de sévère, tandis que, — mais il faut que vous vous l'expliquiez vous-même. Je voudrais bien pouvoir l'exprimer..... Je suppose que j'éprouverais à peu près le même sentiment si un ange descendait du Ciel pour être mon ami le plus cher ; seulement, l'ange ne pour-

1. Ses préoccupations n'étaient peut-être pas sans mélange de jalousie : un jour, entre autres, elle intercepta impitoyablement des fleurs envoyées par Sophia à son fiancé, et se les appropria sans autre forme de procès.

2. It is very singular, (but I do not suppose I can express it,) that, while I love you so dearly, and while I am so conscious of the deep union of our spirits, still I have an awe of you that I never felt for anybody else. Awe is not the word, either, because it might imply something stern in you ; whereas,— but you must make it out for yourself. I do wish I could put this into words..... I suppose I should have pretty much the same feeling, if an angel were to come from Heaven, and be my dearest friend, — only the angel could not have the tenderest of human natures too, the sense of which is mingled with this sentiment..... Methinks it converts my love into religion. (26 Mai 1839.)

Belovedest, what a letter ! Never was so much beauty poured out of any heart before ; and to read it over and over is like bathing my brow in a fresh fountain, and drinking draughts that renew the life within me. Nature is kind and motherly to you, and takes you into her inmost heart, and cherishes you there, because you look on her with holy and loving eyes. How can you say that I have ever written anything beautiful, being yourself so potent to reproduce whatever is loveliest ? If I did not know that you loved me, I should even be ashamed before you. Worthy of you I am not ; but you will make me so, for there will be time or eternity enough for your blessed influence to work on me. (22 Juin 1840.)

rait avoir en même temps cette tendresse incomparable que je sens en vous. Il me semble que cela change mon amour en une véritable religion. Et ailleurs : Très bien aimée ! Quelle lettre ! Nul cœur n'a jamais répandu encore tant de beauté ! et, à la lire et à la relire, il me semblait plonger mon front dans une fraîche fontaine, et boire une liqueur qui renouvelait la vie en moi. La Nature vous est bonne et maternelle, et vous ouvre le fond de son cœur parce que vous la regardez avec des yeux aimants. Comment pouvez-vous dire que j'ai jamais rien écrit de beau, alors que vous-même savez si bien reproduire ce qu'il y a de plus charmant ? Si je ne savais que vous m'aimez, je serais honteux devant vous. Je ne suis pas digne de vous, mais je le deviendrai grâce à vous, car votre influence aura assez de temps, ou plutôt, assez d'éternité pour agir sur moi.

De Sophia, il ne reste plus qu'une lettre ; toutes les autres furent détruites par Hawthorne au moment de son départ pour l'Angleterre. Nous y relevons ces quelques lignes :

Je ne puis vous dire [1], avec cette écriture renversée [2] combien je vous aime. Mon amour n'est pas dans cette attitude ; au contraire, il se penche en avant, comme pour aller au devant de vous.

Cette correspondance se continua pendant le séjour de Hawthorne à Brook Farm. Lorsqu'il se décida à quitter la Communauté, il résolut de ne plus différer son mariage, et fit connaître son amour à sa mère. A sa grande surprise, celle-ci lui avoua qu'elle s'en était depuis longtemps aperçue, et consentit de grand cœur à leur union. Ce jour-là, Hawthorne dut regretter amèrement de n'avoir pas parlé plus tôt.

Comme pour donner raison à Hawthorne contre les pressentiments de ses sœurs, et combler son plus cher désir mieux qu'il n'eût osé l'espérer, l'affection douloureuse dont Miss Sophia Peabody avait souffert, depuis près de vingt ans, disparut soudainement pour ne plus revenir, quelque temps avant son mariage. L'amour sincère avait, une fois encore, fait un miracle, et réalisé lui-même ses aspirations. Certes, jamais bonheur n'avait été plus mérité que celui de cette jeune femme si aimante, si dévouée, et Margaret Fuller lui en donnait l'assurance dans une lettre très flatteuse, où elle lui promettait une vie heureuse due à l'union, non seulement de leurs cœurs et de leurs âmes, mais aussi de leurs intelligences, si bien faites pour se comprendre.

En effet, l'union intellectuelle dont parlait cette femme, qui devait si peu la réaliser dans son propre mariage, fut un des traits les plus frappants du mariage de Hawthorne. Sa femme était, à tous égards, capable

1. I cannot tell you how much I love you, in this back-handed style. My love is not in this attitude, — it rather bends forward to meet you. (31 Déc. 1839.)
2. Elle s'était blessée au doigt, et avait dû se servir de la main gauche pour écrire cette lettre.

de le comprendre, de l'apprécier, et de sympathiser avec ses créations. Elle n'eut jamais la prétention d'être sa collaboratrice au sens étroit du mot et ne se risqua jamais à lui donner des conseils; elle évitait même de l'interroger sur son travail, se souvenant qu'autrefois, lorsqu'elle peignait, toute intervention étrangère, toute question, lui était désagréable. Autant elle se sentait heureuse lorsque son mari, le soir, lui lisait un de ses ouvrages, de cette voix sonore et musicale qui était pour elle un perpétuel enchantement, autant elle savait alors l'encourager par son admiration émue ; — autant elle se faisait un devoir de respecter scrupuleusement son inspiration. Elle voulait l'aider autrement que par des conseils dont elle comprenait mieux que personne, la surperfluité; elle voulait l'entourer des conditions les plus favorables au travail littéraire, en l'enveloppant d'une chaude atmosphère d'affection constante et discrète, en lui assurant un intérieur heureux et calme. en le réconfortant lorsqu'il le fallait, comme au moment de sa révocation, en lui évitant soigneusement les soucis matériels, qui n'étaient que trop fréquents au début de leur union, en l'empêchant enfin, par un dévouement, une tendresse de tous les instants, de s'abandonner aux penchants morbides de son caractère. Elle exécuta de point en point ce programme qu'elle s'était imposé. Persuadée que son cher grand homme ne pourrait donner la mesure complète de son talent que s'il était heureux, elle sut lui assurer ce bonheur dont il avait besoin ; — bonheur solide, inébranlable, qui résista à la pauvreté des premières années. épreuve fatale à tant d'autres, ainsi qu'aux efforts même du temps, et que la mort seule put interrompre.

Les qualités mentales de Hawthorne [1] et de sa femme, formaient un contraste singulier, qui rendait leur union plus belle et plus complète. Elle le servait aussi délicatement qu'un Ariel, comme il le fallait pour une personnalité aussi rare et aussi vivante que celle de Hawthorne, et comme le demandaient ses habitudes de réserve..... Sa timidité venait surtout de ce qu'il

1. The mental idiosyncrasies of Hawthorne and his wife were in singular contrast, — a contrast which made their union more beautiful and complete. Her ministration was done as delicately as Ariel's spiriting, as was needful with respect to an individuality so rare and alive as Hawthorne's, and a habit so reserved..... His peculiar form of shyness was the result of the outward circumstance that he belonged to a family which had done nothing... to put him into easy relations with society..... His reserved manners had come to be a barrier against intrusion, and she felt that the work he had to do for mankind was too important for him to waste any time and undergo any unnecessary suffering in reforming his social habits..... She guarded his solitude, perhaps with a needless extreme of care; but it was not in order to keep him selfishly to herself; it was to keep him for the human race..... She never had any jealousy of his study and books, as wives of many artists and authors have had..... There never was a love which was at the same time more intense and complete, and personally unselfish..... She protected him by her womanly tact and sympathy; he protected her by his manly tenderness, ever on the watch to ward off from her the hurts to which she was liable from, those moral shocks given by the selfishness and cruelty she could never learn to expect from human beings.

appartenait à une famille qui n'avait rien fait pour le faire entrer en relation avec la société..... Cette réserve constituait pour lui une défense contre les importuns, et sa femme comprit que l'œuvre qu'il avait à faire pour l'humanité était trop importante pour qu'il pût perdre du temps en souffrances inutiles, à vouloir changer ses habitudes..... Elle protégea sa solitude avec un zèle peut-être excessif, mais ce n'était pas pour le garder égoïstement à elle seule ; c'était pour le garder à l'humanité..... Elle ne fut jamais jalouse de ses études ni de ses livres, comme le furent les femmes de beaucoup d'artistes et d'auteurs..... jamais amour ne fut à la fois plus intense et moins égoïste..... Elle le protégeait par son tact et sa sympathie féminine ; et lui la protégeait par sa tendresse virile, toujours en éveil pour écarter d'elle la souffrance morale qu'elle était si exposée à ressentir au contact de l'égoïsme et de la méchanceté, qu'elle ne put jamais s'habituer à voir chez les hommes.....

Mrs. Hawthorne fut donc la *femme d'artiste* idéale ; et son meilleur titre à ce si rare et si précieux éloge est l'ardente et intelligente sympathie dont elle sut toujours faire preuve pour les aspirations et la pensée de son mari. Convaincue que celui-ci avait une véritable mission à remplir, elle s'effaça, et fit abnégation d'elle-même avec un joyeux empressement, pour lui faciliter cette mission. A lui et à son œuvre, elle consacra sa vie, et, par ce sacrifice, si toutefois l'on peut donner le nom de sacrifice à ce dévouement discret, où elle trouvait tant, et de si douces jouissances, et qui ne se démentit pas un seul instant pendant les vingt-deux années que dura leur vie à deux, elle a mérité le souvenir ému, affectueux, que lui adressent tous les admirateurs, tous les amis de Hawthorne.

CHAPITRE V

SÉJOUR A CONCORD.

Hawthorne et Miss Sophia Peabody furent unis le 9 Juillet 1842. Presque aussitôt, ils allèrent s'établir à Concord, dans une maison connue sous le nom de « Vieux Presbytère », qui appartenait à la famille Ripley, et dont le loyer peu élevé convenait à leur situation de fortune plus que modeste. Plusieurs générations de clergymen s'y étaient succédé, laissant pour traces de leur passage quelques sombres portraits de théologiens accrochés au mur, que Hawthorne devait remplacer par une Madone d'après Raphaël et des tableaux peints par sa femme ; — et quelques centaines de volumes relégués au grenier, où il ne devait guère troubler leur poudreuse solitude. Il ne faut pas non plus oublier un verger, planté par le dernier occupant, le Dr Ripley, qui fournit plus d'un repas au jeune ménage. Hawthorne, d'ailleurs, se souvenait de l'expérience acquise à Brook Farm, et passa plus d'une matinée dans son jardin, prenant plaisir à voir lever ses légumes, et surveillant leur croissance avec une affection toute paternelle.

Quand il n'était pas occupé à jardiner, ou à fendre du bois, il s'enfermait dans son cabinet, petite pièce dont une fenêtre s'ouvrait sur la vallée célèbre

> Where once th'embattled farmers stood,
> And fired the shot heard round the world ;

et les deux autres sur la rivière, un peu somnolente, mais non dépourvue de charme poétique ; et travaillait toute l'après-midi. Après le repas du soir, il lisait à sa femme quelque conte récemment terminé, ou bien un auteur favori ; et cette lecture était pour tous deux un plaisir toujours nouveau, impatiemment attendu dès le matin par Mrs. Hawthorne.

Ces débuts dans la vie à deux furent parfois durs. Hawthorne était

pauvre et encore inconnu ; la publication des *Twice Told Tales* ne lui avait procuré aucun bénéfice, et son séjour à Brook Farm avait usé ses faibles économies. La famille de sa femme n'était guère plus riche : le Dr et Mrs. Peabody vivaient très modestement du maigre produit d'un cabinet de lecture, et de quelques traductions, qui n'enrichissaient guère leur auteur. Aussi le ménage connut-il souvent les soucis d'argent, que Mrs. Hawthorne, malgré toute sa sollicitude et sa prévoyance, ne réussissait pas toujours à épargner à son mari. Cependant, pleins de courage et de confiance mutuelle, ils supportaient gaîment leur pauvreté, et parfois en riaient, de peur d'être obligés d'en pleurer, peut-être. Il leur fallait ménager leurs ressources avec une stricte économie, et, maintes fois, le jardin seul était mis à contribution pour le frugal repas de ces végétariens involontaires, témoin ce jour de Noël où ils firent « un dîner vraiment paradisiaque avec des confitures de coings et de pommes, des dattes, du pain, du fromage et du lait ».

De longues années devaient encore se passer avant que Hawthorne pût se considérer comme définitivement affranchi de ces soucis. La naissance même de ses enfants, quelque joie qu'elle apportât dans son intérieur, n'en était pas moins pour lui la source de graves préoccupations.

J'estime [1], écrit-il à Hillard après la naissance d'Una, que le bonheur que nous cause la naissance d'un enfant est d'une espèce bien sérieuse. Il ne devrait pas venir trop tôt dans la vie d'un homme ; pas avant qu'il n'ait entièrement joui de sa jeunesse, car il me semble que l'esprit ne peut plus être tout à fait gai et insouciant après ce grand événement. Nous gagnons infiniment au change, mais encore faut-il sacrifier quelque chose. Quant à moi, qui ai passé bien trop de temps à des bagatelles, je crois qu'il faut descendre de mes nuages, et rentrer dans les sombres rangs de l'humanité. Il n'y a plus moyen d'y échapper. Mon devoir est sur la terre, maintenant, et je dois chercher à le remplir.

Même après le succès de la *Lettre Rouge*, toute inquiétude n'avait pas disparu, et, à la naissance de Rose (Mai 1851,) il écrit à Elisabeth Peabody, qui lui avait conseillé de s'assurer :

L'idée d'une assurance [2] n'est pas nouvelle pour moi... Je sais que c'est une

1. I find it a very sober and serious kind of happiness that springs from the birth of a child. It ought not to come too early in a man's life, — not till he has fully enjoyed his youth, — for methinks the spirit can never be thoroughly gay and careless again, after this great event. We gain infinitely by the exchange, but we do give up something nevertheless. As for myself, who have been a trifler preposterously long, I find it necessary to come out of my cloud-region, and allow myself to be woven into the sombre texture of humanity. There is no escaping it any longer. I have business on earth now, and must look about me for the means of doing it.

2. The subject of Life Insurance is not new to me..... I know that it is an excellent thing in some circumstances, — that is for persons with a regular income, who have

chose excellente dans certaines circonstances ; c'est-à-dire pour des personnes qui ont un revenu régulier plus que suffisant pour leurs besoins, et qui peuvent calculer exactement quel sera le surplus. Mais, depuis mon mariage, il n'y a pas encore eu une année où j'aie pu économiser seulement cent dollars, après avoir pourvu aux nécessités de notre entretien. Je ne sais pas encore où je pourrai les avoir cette année, et, si je le puis, il est probable que j'en aurai besoin l'an prochain. De plus, nos dépenses grandiront nécessairement avec nos enfants qu'il faudra élever. Je ne parle ni de Sophia, ni de moi, puisqu'il nous faudra probablement sacrifier le meilleur de notre existence à ces enfants qu'il nous a plu de mettre au monde..... Je me serais assuré depuis longtemps, si je n'avais pas vu que ce n'est pas ce qui convient à un homme dans ma position, sauf au cas où j'aurais des raisons d'être certain que je vais mourir dans un an ou deux.

Cette pauvreté à deux, si bravement supportée, était pour eux, en dépit des incidents demi-touchants et demi-ridicules qu'elle amenait, des bras de fauteuil rompus et des robes de chambre déchirées, un lien nouveau, ajouté à tant d'autres, et qui leur rendait leur solitude plus chère encore. Aussi ne voulaient-ils point souffrir d'intrus dans leur Paradis. Hawthorne, après avoir un instant songé à y recevoir M. Bradford, un de ses amis de Brook Farm, avait vite renoncé à cette idée. Margaret Fuller, croyant lui être agréable, et voulant lui fournir indirectement un supplément de ressources, lui proposa de prendre comme pensionnaires son beau-frère, Ellery Channing, et sa femme. Mrs. Hawthorne était peu disposée à laisser envahir sa retraite, mais n'osait pas trop refuser, craignant le caractère impérieux de Miss Fuller. Hawthorne se chargea de répondre à cette proposition malencontreuse en prenant le refus à sa charge, et sa lettre, où, sous forme de conseils aux jeunes époux, il dirige les critiques les plus vives contre le système de pension si répandu dans les pays de langue anglaise, est un chef-d'œuvre d'adroite diplomatie. Margaret Fuller n'insista pas, et les Hawthornes purent, à leur aise, continuer leur vie calme, retirée, silencieuse, d'adoration mutuelle, sans autre interruption que des visites d'amis, d'autant plus agréables qu'en leur apportant un indispensable élement de distraction, elles n'empiétaient en rien sur leur indépendance [1].

a surplus, and can calculate precisely what it will be. But I have never yet seen the year, since I was married, when I could have spared even a hundred dollars from the necessary expense of living. If I can spare it this year, it is more than I yet know; and if this year, then, probably, it would be wanted the ensuing year. Then, our expenditure must positively increase with the growth of our children and the cost. of their education. I say nothing of myself, — nothing of Sophia, — since it is probably our duty to sacrifice all the green margin of our lives to these children, whom we have seen fit to bring into the world..... I should have insured my life, years since, if I had not seen that it is not the thing for a man situated like myself to do, unless I could have a reasonable certainty of dying within a year or two.

1. Pour les habitants de Concord, notre auteur était un fantôme, un mythe, tout comme le vieux Pasteur de la paroisse, mort un demi-siècle auparavant, et dont le por-

Nous avons parlé d'adoration mutuelle : le terme n'est pas exagéré. Hawthorne savait apprécier le dévouement de sa femme, et lui rendait largement sa tendresse. Loin qu'il eût jamais prétexté de son travail pour ne pas prendre sa part des soucis du ménage, il eût été difficile de trouver mari plus attentif, plus exempt de tout égoïsme. Peu sensible aux plaisanteries faciles, il ne pensait pas qu'un grand talent de conteur dût l'empêcher de laver la vaisselle ou de faire la cuisine, lorsqu'il pouvait ainsi éviter une fatigue à Mrs. Hawthorne, et, en particulier, au moment de la naissance de leur fille, (3 Mars 1844.) Pour tenir dans ses bras robustes cette enfant si impatiemment attendue, si tendrement aimée, d'une tendresse grave et sérieuse, à laquelle il avait donné, en souvenir de Spenser, le gracieux nom de Una, il savait redevenir enfant, il avait des douceurs féminines, des intuitions maternelles.

trait presque effacé, dans la mansarde, allait peu à peu rejoindre son original dans la poussière. Aucun hardi villageois ne troubla jamais le sommeil des ombres de l'avenue..... Un voile romanesque était tombé soudain du ciel de l'imagination. et avait enveloppé le Vieux Presbytère. Le « *moissonneur moissonnant à l'aube, au milieu des champs d'orge barbue* » ne jetait pas des regards plus inquiets vers l'île de Shalott et sa dame mystérieuse, que les moissonneurs du seigle de Concord n'en jetaient au Vieux Presbytère, se demandant qui pouvait bien l'habiter. Parfois, le matin, on voyait, dans le petit carré de jardin, un homme aux vêtements sombres, en train de semer du maïs ou des melons, ou de piocher gravement. C'était une courte apparition, et le fermier qui passait, se rendant à la ville, et voyait ce cultivateur solitaire, cessait d'y croire, et pensait avoir rêvé, quand, à son retour, il ne voyait plus signe de vie, sauf, parfois, le lundi, le pan d'une chemise claquant lugubrement au vent dans le verger lointain. L'aurore se levait, les ombres du soir tombaient sur la maison toujours solitaire. L'Été, avec ses bourgeons et ses voix d'oiseaux, arrivait en chantant du Sud, et revêtait les vieux frênes d'un vert plus sombre, le Vieux Presbytère d'un mystère plus profond; l'Automne, avec ses splendeurs, faisait pleuvoir des arcs-en-ciel dans ses arbres ; l'Hiver impatient balayait la colline en face de lui, comme s'il était résolu à renverser toutes les barrières et à découvrir le mystère; mais sa robe blanche flottait autour du Vieux Presbytère, spectrale comme le surplis à demi-effacé dans le portrait du vieux Pasteur, et, dans sa solitude neigeuse, le mystère était aussi mystérieux que jamais (*a*).

(*a*) To the inhabitants of Concord, however, our author was as much a phantom and a fable as the old Pastor of the parish, dead half a century before, and whose faded portrait in the attic was gradually rejoining its original in native dust..... No bold villager ever invaded the sleep of the glimmering shadows in the avenue..... A cloud of romance suddenly fell out of the heaven of fancy, and enveloped the Old Manse :

In among the bearded barley
The reaper reaping late and early

did not glance more wistfully toward the island of Shalott and its mysterious lady, than the reapers of Concord rye looked at the Old Manse, and wondered over its inmate.

Sometimes, in the forenoon, a darkly clad figure was seen in the little garden-plot, putting in corn or melon-seed, and gravely hoeing. It was a brief apparition. The farmer passing toward town and seeing the solitary cultivator, lost his faith in the fact, and believed he had dreamed, when, upon returning, he saw no sign of life, except, possibly, upon some Monday, the ghostly skirt of a shirt flapping spectrally in the distant orchard. Day dawned and darkened over the lonely house. Summer, with " buds and bird voices, " came singing in from the South, and clad the old ash-trees in deeper green, the Old Manse in profounder mystery. Gorgeous Autumn came to visit the story-teller in his little western study, and, departing, wept rainbows among his trees. Winter impatiently swept down the hill opposite, rifling the trees of each last clinging bit of Summer, as if thrusting aside opposing barriers, and determined to search the mystery. But his white robes floated about the Old Manse, ghostly as the decaying surplice of the old Pastor's portrait, and, in the snowy seclusion of Winter, the mystery was mysterious as ever.

(G. W. Curtis. *Journeys to the Homes of American Authors*.)

Mrs. Hawthorne, de son côté, ne pouvait se lasser d'admirer ce mari si bon, qui savait si bien oublier auprès d'elle ses livres, et les subtiles créations de sa fantaisie. On a raillé [1] cette contemplation exclusive de son mari, où se plaisait la douce Sophia ; nous ne pouvons y voir autre chose que la preuve d'un amour toujours plus vif et toujours plus fort, indifférent aux moqueries des étrangers.

Vous ne trouverez [2] dans les ouvrages de mon mari, écrit-elle, qu'une ombre bien effacée de lui-même. Son âme a la fraîcheur d'une source ; elle est pleine d'émotions transparentes, comme celles d'un enfant. Son esprit pénétrant étincelle comme une épée nue au soleil. Sa façon d'observer tout ce qui se fait et se passe est neuve, et comme supra-terrestre ; il est aussi exempt de préjugés sectaires ou d'esprit de parti que les oiseaux, et c'est pourquoi son intelligence est aussi large et aussi impartiale que les vents ou le soleil de Dieu..... Quant à sa nature si splendide, si géniale, si tendre et si large, je puis encore bien moins en parler comme il convient. Sa grandeur d'âme, sa force et sa douceur me charment l'une après l'autre, et souvent toutes ensemble. Il fascine, il conquiert, il commande..... Il a la tête la plus noble de la Chrétienté, et, quand je lève les yeux vers lui, deux étoiles, sous un front calme et blanc, me renvoient des rayons d'amour et de sympathie. Pouvez-vous imaginer une vie plus heureuse que la nôtre, avec ses glorieuses fêtes de l'esprit ? Le léger duvet de bonheur qui, s'il faut en croire les poètes infidèles à la Vérité et à la Beauté, disparaît toujours au rude contact de la Vie, est en nous aussi frais, aussi délicat que jamais..... La sainteté, l'élévation, la délicatesse éthérée d'une âme comme celle de mon mari maintiendront autour de nous une atmosphère céleste. Ma pensée ne peut encore l'embrasser entièrement..... La seule perfection peut le contenter..... Mon mari change en or tout ce qu'il touche dans le monde intellectuel..... Apollon m'a aidé en allumant les feux..... Apollon a fait cuire des pommes de terre à l'eau pour notre déjeuner. Ima-

1. Le Dr Garnett, entre autres, dans son étude sur Emerson.

2. Just imagine my husband in reality, as faintly shadowed in his productions. Fresh as a young fountain, with childlike, transparent emotions; vivid as the flash of a sword in the sun, with sharp wit and penetration ; of such an unworn, unworldly observance of all that is enacted and thought under the sun ; as free from prejudice and party or sectarian bias as the birds, and therefore wise with a large wisdom that is as impartial as God's winds or sunbeams..... Of his beautiful, genial. tender and great nature, I can still less adequately discourse. His magnanimity, strength and sweetness alternately, and together, charm me. He fascinates, wins, and commands..... (To Mrs. Caleb Foote, 6 Avril 1843.)

[The astral shows] the noblest head in christendom..... and, whenever I look up, two stars beneath a brow of serene white radiate love and sympathy upon me. Can you think of a happier life, with its rich intellectual feasts ? That downy bloom of happiness which unfaithful and ignoble poets have persisted in declaring always vanished at the touch and wear of life, is delicate and fresh as ever..... The sacredness, the loftiness, the ethereal delicacy of such a soul as my husband's will keep Heaven about us. My thought does not yet compass him. (To Mrs. Peabody, 19 Nov. 1843.)

Nothing short of perfection can content him..... Whatever my husband touches turns to gold in the intellectual and spiritual world..... Apollo helped me by making the fires..... Apollo boiled some potatoes for breakfast. Imagine him, with that magnificent head bent over a cooking-stove, and those star-eyes watching the pot boil..... What a miracle my husband is ! He has the faculty of accommodating himself to all sorts of circumstances with marvellous grace of soul. (To Mrs. Peabody, 25 Dec. 1843.)

ginez vous cette tête superbe penchée au-dessus d'un fourneau, et ces yeux, ces étoiles, regardant bouillir le pot..... Quel prodige que mon mari ! Il a la faculté de s'accommoder à toutes sortes de circonstances avec une grâce merveilleuse ! »

Ces quelques extraits suffisent à montrer combien cette solitude à deux avait dû être pour le jeune ménage un véritable Paradis. L'union, formée sous de si heureux auspices, si débordante de tendresse, ne devait pas connaître de mauvais jours ; car, dans cette communauté sans réserve des joies et des douleurs, rien, ni la lente usure de l'habitude, ni la force déprimante de la pauvreté, ne pouvait amoindrir un amour immuable, toujours égal à lui-même, parce qu'il était fondé sur l'estime et la confiance mutuelles de deux âmes faites pour se comprendre. Aussi Hawthorne semble-t-il, dès lors, avoir cédé plus rarement à ces tendances morbides qui le dominaient si souvent autrefois. Amené par cette douce influence féminine à prendre enfin contact avec la vie réelle, après l'enchantement bizarre et semi-volontaire de Salem, après le labeur ingrat de la Douane, et l'effort stérile de Brook Farm, protégé par une tendresse toujours présente contre les fantômes nés de sa propre imagination, sous l'empire d'irrésistibles atavismes, il s'habitua par degrés aux hommes et à la Nature.

La Nature, il l'avait toujours aimée, mieux encore peut-être qu'il ne l'avait connue. Les années d'enfance et de jeunesse passées dans les bois de Raymond et sur les bords de l'Androscoggin avaient laissé en lui un souvenir ineffaçable. A plusieurs reprises, il avait fait, dans la région pittoresque des Montagnes Blanches, dans la vallée du Saco, à travers l'étroite passe du Notch, et sur les flancs couronnés de neige de Mount Washington, de courtes, mais agréables excursions. Un coup d'œil au ciel de printemps lui avait souvent fait oublier l'ennui des longues stations sur les navires charbonniers dans le port de Boston ; et la vue d'une délicate fleurette, ou d'un arbre dont l'Automne a rougi le feuillage avait pour lui plus d'attrait que les rêveries transcendentales d'Alcott. Libre, désormais, il se livre avec joie à la contemplation de cette Nature qui lui semblait si douce. Il aime les fruits de son jardin, les melons, les courges aux formes si riches et si variées ; il aime surtout la rivière qui coule, lente et paresseuse, derrière sa maison, et il en comprend chaque jour un peu mieux le charme pénétrant et discret.

La rivière, surtout, semblait avoir pour Hawthorne un attrait irrésistible.

Dans ses promenades [1], dit Mr. G. W. Curtis, il lui était facile d'éviter la

1. His walks could easily avoid the town, and, upon the river, he was always sure of solitude. It was his favourite habit to bathe every night in the river after nightfall, and in that part of it over which the old bridge stood, at which the battle was fought.

ville, et, sur la rivière, il était toujours sûr de la solitude. C'était son habitude de s'y baigner chaque soir, à la tombée de la nuit, dans les environs du vieux pont où fut livrée la bataille. Parfois, mais rarement, son canot en accompagnait un autre sur la rivière, et je me rappelle la vigueur silencieuse et surnaturelle avec laquelle un jour il maniait la rame pour contrebalancer les maladroits coups d'aviron d'un ami qui se croyait obligé en conscience de faire quelque chose, et de ne pas le laisser travailler seul, mais dont tous les coups de rame neutralisaient les efforts de Hawthorne. Je crois qu'il aurait lutté jusqu'à tomber sans connaissance plutôt que de demander à son ami de s'arrêter. Il semblait avoir pour principe que, si un homme ne peut pas comprendre sans qu'on lui parle, il est tout à fait inutile de parler, car peu importe qu'un homme de ce genre comprenne ou non.

Mais, si la Nature avait fait sur son esprit une ineffaçable impression, si elle était pour lui la source de vives jouissances, Hawthorne n'en reste pas moins, avant tout, le peintre de la conscience. L'âme humaine, avec les secrets souvent terribles qu'elle s'efforce de se cacher à elle-même, et l'ombre que jette sur elle le Péché, inéluctable et pesant héritage que nous ont transmis de longs siècles de souffrances, — tel est le domaine qu'explorait son œil impitoyable. Son intelligence, où l'empreinte héréditaire du dogmatisme puritain restait gravée si profonde, était hantée par l'idée du Mal universel, où elle puisait une incroyable clairvoyance, et semblait ne pouvoir se soustraire à cette obsession. S'il n'avait pas pour la Nature l'indifférence dédaigneuse et presque hostile des vieux Puritains, ses ancêtres, uniquement absorbés par le monde intérieur, si son cœur s'ouvrait largement à toutes ses bienfaisantes influences, il n'avait pas appris encore à l'accueillir sans réserve, à s'y perdre avec délices. Il ne pensait pas non plus à établir entre ses multiples aspects, et les états divers de l'âme humaine, ces corrélations ingénieuses si chères à nos Romantiques. L'Univers et la Conscience restaient pour lui deux sphères étrangères l'une à l'autre, indépendantes l'une de l'autre, et qui ne devaient pas se pénétrer. Il n'eût eu qu'un sourire de dédain pour les rêveries de ces poètes qui, comme impuissants à exister par eux-mêmes, veulent trouver dans la Nature, non seulement une nourricière d'une inépuisable fécondité, mais encore, — ignorants de l'aveugle impassibilité avec laquelle elle poursuit sa destinée suivant les lois éternelles, — une mère aimante et tendre, aux douces caresses, une confidente facile-

Sometimes, but rarely, his boat accompanied another up the stream, and I recall the silent and preternatural vigour with which, on one occasion, he wielded his paddle to counteract the bad rowing of a friend who conscientiously considered it his duty to do something, and not let Hawthorne work alone, but who, with every stroke, neutralized all Hawthorne's efforts. I suppose he would have struggled until he fell senseless, rather than ask his friend to desist. His principle seemed to be, if a man cannot understand without talking to him, it is quite useless to talk, because it is immaterial whether such a man understands or not. (G. W. Curtis. *Journeys to the homes of American Authors.*)

ment émue de nos misères ; qui veulent enfin la voir pleurer avec nous, et sympathiser avec nos joies, et surtout avec nos douleurs. Il ne croyait guère à cette union de l'homme et des choses, à ces larmes qu'ont les choses pour les infortunes humaines. Dans la Nature, mais si détachée d'elle qu'elle lui semble extérieure, il voyait surtout l'âme humaine se développer lentement, suivant les phases d'une lutte incessante et pénible contre le Mal, qui pesa si lourdement sur elle aux premiers âges, et l'assombrit encore comme un nuage noir et menaçant, mais derrière lequel on devine la lumière d'en haut, qui, peu à peu, le pénètre, et l'entoure d'une frange d'argent.

D'ailleurs, si Hawthorne, pendant son séjour au Vieux Presbytère, comprit le monde extérieur mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, on peut dire aussi que, de ce moment, date son admission dans une société qui valait bien pour lui la peine de rompre avec ses habitudes de jadis. Parfois, il allait jusqu'au village, et là, passait quelques heures à causer ou à lire. Emerson, Ellery Channing, Thoreau, étaient ceux qu'il visitait le plus souvent, et qui, le plus fréquemment aussi, venaient interrompre le calme de sa vieille maison. En effet, en dehors d'eux, son *Journal* et les lettres de Mrs. Hawthorne ne mentionnent guère qu'une visite de H. Bridge et de Franklin Pierce. L'été, il lui arrivait souvent de faire, sur l'Assabeth ou la Concord, une excursion en bateau avec E. Channing, ou Thoreau, qui fit de lui un rameur émérite ; l'hiver, il se rappelait les amusements de sa jeunesse sur le lac Sebago, et patinait avec Thoreau et Emerson, ce dernier le suivant de loin, et légèrement dépaysé sur ce terrain nouveau.

Hawthorne préférait certainement ces amusements en plein air aux visites même de ses meilleurs amis, qui l'obligeaient à rompre son silence habituel. Un jour, Emerson et Thoreau lui jouèrent le mauvais tour de lui faire une visite de cérémonie. Nous empruntons à Mr. G. W. Curtis le récit de cette séance mémorable :

On les introduisit [1] dans le petit salon donnant sur l'avenue, et Hawthorne

1. They were shown into the little parlour upon the avenue, and Hawthorne presently entered. Each of the guests sat upright in his chair like a Roman Senator..... The call went on, but in a most melancholy manner. The host sat perfectly still, or occasionally propounded a question which Thoreau answered accurately, and there the thread broke short off. Emerson delivered sentences that only needed the setting of an essay to charm the world ; but the whole visit was a vague ghost of the Monday Evening Club at Mr. Emerson's ; it was a great failure. Had they all been lying idly upon the river brink, or strolling in Thoreau's blackberry pastures, the result would have been utterly different. But, imprisoned in the proprieties of a parlour,..... with a necessity of talking inherent in the nature of the occasion, there was only a waste of treasure. This was the only call in which I ever knew Hawthorne to be involved. (*Journeys to the homes of American Authors.*)

entra aussitôt. Chacun des visiteurs était assis droit sur sa chaise, comme un sénateur romain. La visite se prolongea, mais d'une façon fort mélancolique. L'hôte restait muet, ou, par moments, posait une question à laquelle Thoreau répondait avec exactitude, et le fil se rompait net. Emerson débitait des phrases auxquelles il ne manquait que le cadre d'un essai pour leur faire charmer l'univers, mais cette visite n'était qu'un vague reflet des soirées du lundi chez Mr. Emerson ; — ce fut un échec lamentable. S'ils avaient été tous trois étendus paresseusement au bord de la rivière, ou errants dans les pâturages pleins de mûres chers à Thoreau, le résultat eût été bien différent. Mais, emprisonnés dans les convenances d'un salon, avec la nécessité de parler qu'impliquait la situation, il n'y avait là qu'un gaspillage de trésors. Ce fut la seule visite que Hawthorne eut jamais à subir, à ma connaissance.

Hawthorne aimait peu la foule des Transcendentalistes, aux idées souvent plus bizarres qu'originales, qui se pressaient chez Emerson aux soirées du dimanche ; il y assistait rarement, en observateur aussi pénétrant que taciturne ; et, souvent, il s'amusa à leurs dépens.

L'esprit d'Emerson [1], dit-il, agissait avec un magnétisme merveilleux sur d'autres esprits d'une certaine constitution, et faisait entreprendre à bien des gens de longs pèlerinages pour lui causer face à face. De jeunes visionnaires, qui avaient juste assez de pénétration pour faire de la vie un labyrinthe d'où ils ne pouvaient plus sortir, venaient chercher le fil qui devait les conduire hors

1. His mind acted upon other minds of a certain constitution vith wonderful magnetism, and drew many men upon long pilgrimages to speak with him face to face. Young visionaries, to whom just so much of insight had been imparted as to make life all a labyrinth around them, came to seek the clew that should guide them out of their self-involved bewilderment. Gray-headed theorists, — whose systems, at first air, had finally imprisoned them in an iron frame-work, — travelled painfully to his door, not to ask deliverance, but to invite the free spirit into their own thraldom. People that had lighted on a new thought, or a thought that they fancied new, came to Emerson, as the finder of a glittering gem hastens to a lapidary, to ascertain its quality and value. Uncertain, troubled, earnest wanderers through the midnight of the moral world beheld his intellectual fire as a beacon burning on a hill-top, and, climbing the difficult ascent, looked forth into the surrounding obscurity more hopefully than hitherto. The light revealed objects unseen before, mountains, gleaming lakes, glimpses of a creation among the chaos ; but also, as was unavoidable, it attracted bats and owls, and the whole host of night birds, which flapped their dusky wings against the gazer's eyes, and sometimes were mistaken for fowls of angelic feather. Such delusions always hover nigh whenever a beacon fire of truth is kindled.

For myself, there had been epochs of my life when I, too, might have asked of this prophet the master word that should solve me the riddle of the universe ; but now, being happy, I felt as if there were no question to be put, and therefore admired Emerson as a poet of deep beauty and austere tenderness, but sought nothing from him as a philosopher..... But it was impossible to dwell in his vicinity without inhaling more or less the mountain atmosphere of his lofty thought, which, in the brains of some people, wrought a singular giddiness, — new truth being as heady as new wine. Never was a poor little country village infested with such a variety of queer, strangely dressed, oddly-behaved mortals, most of whom took upon themselves to be important agents of the world's destiny, yet were simply bores of a very intense water. Such, I imagine, is the invariable character of persons who crowd so closely about an original thinker as to draw in his unuttered breath, and thus become imbued with a false originality.

(*Mosses from an Old Manse.*)
The Old Manse.

de ce dédale, dont ils avaient eux-mêmes créé les détours. Des théoriciens à tête grise, que leurs systèmes, qui n'étaient d'abord que de l'air, avaient fini par enfermer dans une prison de fer, voyageaient péniblement jusqu'à sa porte, non pour lui demander la délivrance, mais pour faire partager leur esclavage à ce libre esprit. Des gens qui avaient découvert une idée neuve, ou qui, du moins, leur semblait neuve, venaient vers Emerson, comme celui qui a trouvé une pierre brillante court chez le lapidaire pour s'assurer de sa qualité et de sa valeur. Ceux qui erraient, incertains et troublés, dans la plus profonde nuit morale, voyaient de loin le feu de son esprit comme un signal qui brûle au sommet d'une colline, et, escaladant la pente ardue, regardaient l'obscurité environnante avec plus d'espoir qu'auparavant. Sa lumière révélait des objets jusqu'alors invisibles, des montagnes, des lacs étincelants, des lueurs de création au milieu du chaos ; mais aussi, comme c'était inévitable, elle attirait des chauves-souris et des hiboux, et toute l'armée des oiseaux de nuit, qui venaient battre de leurs ailes les yeux du Voyant, et celui-ci, parfois, les prenait pour des oiseaux au plumage angélique. De telles erreurs sont fréquentes partout où s'allume un phare de vérité. Quant à moi, il y avait eu des moments, dans ma vie, où j'aurais pu, moi aussi, demander à ce prophète le mot sacré qui m'eût dévoilé l'énigme de l'Univers, mais, étant heureux maintenant, il me semblait n'avoir aucune question à poser, et j'admirais en Emerson le poète de beauté profonde et d'austère tendresse, sans rien demander au philosophe..... Mais il était impossible de demeurer dans son voisinage sans se laisser pénétrer plus ou moins par l'atmosphère des sommets de sa pensée, qui, dans le cerveau de certains, faisait naître un singulier vertige, une vérité nouvelle étant aussi capiteuse que du vin nouveau. Certes, jamais pauvre petit village perdu ne fut infesté d'une pareille variété d'êtres bizarres, aux costumes baroques, aux manières étranges, dont la plupart se figuraient être des agents importants de la destinée du monde, et n'étaient que des ennuyeux de la plus belle eau. Tel est, je suppose, le caractère invariable de ceux qui se pressent autour d'un penseur original, assez près pour en absorber le souffle, avant même qu'il soit sorti de sa bouche, et se pénétrer ainsi d'une fausse originalité.

Ces dernières lignes montrent combien Hawthorne avait en horreur ces visionnaires, qui ont fait tomber sur le Transcendentalisme un ridicule immérité, et dont les imaginations grotesques répugnaient à son esprit, en réalité si pratique. Elles expliquent pourquoi il avait si vite pris en dégoût le séjour de Brook Farm, où ne manquaient pas ces soi-disant originaux, et pourquoi il aimait si peu les rencontrer chez Emerson. Certains biographes de ce dernier,(le D[r] Garnett, entre autres,) ont cru devoir s'en froisser; ils ont vu dans Hawthorne une sorte de goule féroce, se repaissant en silence de la substance intellectuelle de ces malheureux ; ils lui ont attribué un véritable dédain pour Emerson ; supposition absurde, en présence de l'admiration sincère qu'il professait pour ce grand penseur, dont l'influence sur lui fut beaucoup plus grande et plus profonde qu'il ne lui plaisait parfois de l'avouer ; et l'ont taxé de mesquinerie, parce qu'il prenait plus de plaisir à écouter qu'à parler lui-même. La vérité est loin de ces exagérations. Sans doute, Hawthorne aimait à se

taire, mais il faut dire aussi qu'Emerson aimait à parler, et s'accommodait fort bien du silence de son visiteur.

D'ailleurs, Emerson estimait Hawthorne autant qu'il en était admiré. Nous disons : estimait ; car, ce qu'Emerson aimait surtout en lui, c'était l'homme, plus encore que l'écrivain : c'était l'esprit toujours ouvert, le caractère toujours franc et loyal, l'âme toujours simple, bonne et généreuse. Tout en appréciant hautement les œuvres de son ami, il semble n'y avoir jamais pris grand plaisir. Optimiste convaincu, il préférait la géniale gaité, la surabondance de vie physique qu'il trouvait chez Hawthorne, à la teinte un peu sombre de ses ouvrages. Il n'aimait guère ces récits de péchés secrets, de crimes cachés, de malédictions héréditaires, où se plaisait Hawthorne, et semblait craindre le charme dangereux et morbide de ses créations étranges.

Ces réserves faites de part et d'autre n'empêchaient d'ailleurs pas ces deux hommes, — si exceptionnels tous deux, qu'on n'eût pas été surpris outre mesure de constater entre eux l'existence d'une certaine jalousie, — d'entretenir des relations toujours empreintes d'une extrême cordialité, qui permirent à Emerson d'éclairer souvent d'un joyeux rayon de soleil la pensée parfois un peu sombre de Hawthorne.

Hawthorne n'avait pas moins de bonne et franche amitié pour Ellery Channing, dont il raillait cependant volontiers les vers. Mais c'est surtout avec Thoreau qu'il sympathisait librement et sans réserve. Il aimait cet esprit original, si exempt de tout ce qui est artificiel et convenu, si ouvert, si éclairé, si passionnément épris de la Nature, des animaux, des plantes, qu'il connaissait à fond, et dont il contait de si étranges histoires ; — il savait reconnaître en lui de hautes facultés intellectuelles, que son extérieur bizarre eût à peine permis de soupçonner, et qui éclairaient d'un étrange reflet la franche laideur de son visage.

Mais le séjour de Hawthorne au Vieux Presbytère, sous le triple charme d'une femme aimante, d'une Nature accueillante et douce, et d'amis dévoués, ne devait pas durer longtemps. La pauvreté, contre laquelle il n'avait cesser de lutter, sans parvenir à s'en affranchir entièrement, lui pesait plus qu'il n'eût voulu le laisser voir. Il avait quelques dettes, bien insignifiantes, d'ailleurs, et dont Emerson lui conseillait de ne pas trop se soucier, mais dont la pensée assombrissait cet esprit trop enclin à la réflexion. Il eût pu s'en libérer facilement, si certaines mauvaises créances lui avaient été payées ; il n'arriva à les éteindre que lentement et péniblement. Les mille dollars qu'il avait risqués dans la communauté de Brook Farm étaient irrémédiablement perdus, et O'Sullivan, le rédacteur de la *Democratic Review*, ne pouvait payer les articles que Hawthorne avait écrits pour lui. Cependant, il tenait à dissimuler sa pau-

vreté, et il garda longtemps rancune à Upham d'avoir rendue publique, chez ses amis de Salem, la gêne contre laquelle il se débattait au Vieux Presbytère. « Nous n'avons pourtant jamais encore été indigents ! » s'écrie-t-il avec indignation.

Son travail se ressentait de ces soucis. En effet, pendant les trois ans passés à Concord, il se borna à préparer pour la publication le *Journal d'une Croisière en Afrique*, de son ami Bridge, et à écrire les *Mousses d'un Vieux Presbytère*. Malgré l'attachement naturel conçu pour une maison qui avait vu ses premières années de vrai bonheur, ces tracas matériels se mêlaient invinciblement à sa joie, et l'empêchaient d'y trouver un plaisir aussi pur qu'il l'eût voulu. Aussi, quand, dans l'automne de 1845, Mr. Ripley exprima l'intention de venir se fixer au Vieux Presbytère, Hawthorne le quitta sans trop de regret, et retourna à Salem, comme attiré par une irrésistible fatalité vers sa ville natale, dont le séjour lui était pourtant si désagréable à de certains moments.

CHAPITRE VI

LA DOUANE DE SALEM

Au sortir du Vieux Presbytère, Hawthorne était venu s'installer de nouveau à Salem, dans la maison de sa mère, en attendant une nomination à une fonction publique qu'on lui avait fait espérer. Le jeune ménage ne resta pas longtemps dans cette maison, de dimensions trop restreintes, où Madame Hawthorne, depuis longtemps accoutumée à la solitude, souffrait de voir ses habitudes dérangées par ses enfants, et les gênait parfois par sa présence, tandis que son fils n'avait même pas une chambre où il pût se retirer pour travailler. Après d'assez longues recherches, ils trouvèrent enfin, dans Wall Street, une maison assez grande pour y recevoir Madame Hawthorne sans s'imposer ni lui imposer aucune gêne, et pour permettre à Hawthorne de travailler à son aise. Arracher Madame Hawthorne à son isolement voulu, au deuil déjà si lointain, et pourtant toujours présent à son esprit, n'était d'ailleurs pas chose facile, et, ni la douce gaité et la patience inaltérable de Sophia, ni les jeux des enfants, qui eussent fait luire un rayon de soleil dans l'ombre où se plaisait l'aïeule, n'y réussirent.

Le 23 Mars 1846, Hawthorne était nommé Contrôleur des Douanes, à Salem, par le président Polk, sur la recommandation de plusieurs de ses amis, et surtout de H. Bridge. Bien que le salaire annuel de $ 1,200 attaché à ces fonctions fût relativement élevé, surtout pour l'époque, le jeune ménage se trouvait encore, sinon dans la gêne, comme à Concord, tout au moins obligé à une stricte économie.

Julien était né en Juin 1846, quelques mois après le retour à Salem, et l'existence d'un second enfant était pour eux un nouveau motif de prudence. Cependant, l'avenir se présentait sous des couleurs plus gaies, et l'aisance modeste sur laquelle il leur semblait maintenant permis de

compter n'avait en rien altéré la touchante affection des premiers jours de leur union, ni leur calme bonheur domestique, encore grandi de la joie que deux beaux enfants apportaient au foyer. Le soir les réunissait au coin du feu, et Hawthorne reprenait ces lectures où sa femme trouvait un charme si subtil et si puissant. La moindre séparation leur était pénible, et cet homme qui, autrefois, s'accommodait si bien de l'isolement, ne trouvait plus le courage de supporter même une courte absence.

Le service de Hawthorne à la Douane n'était pas très lourd, il est vrai, car il ne passait guère à son bureau que trois heures par jour. Les premiers mois lui furent même assez agréables, et il trouvait, dans ce nouveau contact avec la vie pratique et terre à terre, une diversion agréable aux rêves de Brook Farm, aux libres loisirs de Concord.

Il s'acquittait avec courage et conscience des devoirs de sa charge, comme il l'avait déjà fait à Boston, et les capitaines des rares navires qui fréquentaient encore le port de Salem craignaient ce contrôleur sévère, d'une impeccable droiture, et dont la colère était terrible. Mais il se montra toujours bienveillant pour ses subordonnés et son mérite était d'autant plus grand que le Receveur du port, le Général Miller, accablé par l'âge, et par les fatigues d'une glorieuse carrière militaire, était incapable de remplir effectivement les devoirs de sa charge, de sorte que Hawthorne était, en réalité, maître d'agir à sa guise. Bien d'autres, à sa place, n'eûssent pas hésité, en ce temps de luttes politiques ardentes, à sacrifier à leur opinion personnelle d'humbles employés sans protecteurs, assez imprudents pour ne pas faire étalage de convictions démocratiques. A ce moment, le système brutal des « *Dépouilles aux Vainqueurs* » était déjà appliqué dans l'Administration civile des Etats-Unis avec un franchise qui en était le seul mérite. Hawthorne, qui en avait souffert déjà, si toutefois ç'avait été pour lui une souffrance que de quitter la Douane de Boston, et qui allait bientôt en être une seconde fois victime, avait souvent amèrement critiqué ces habitudes déplorables, qui ont tant contribué à affermir, dans la Grande République, l'odieuse et néfaste influence des *Carpet Baggers*, et autres politiciens sans scrupules, et dont les scandales de Tammany Hall ont montré la presque indestructible puissance.

Convaincu qu'il y a peu de traits plus ignobles dans la nature humaine que cette tendance à devenir cruel simplement par ce qu'on a le pouvoir de se rendre nuisible, il ne voyait pas sans un sentiment de profonde pitié ces vieux serviteurs trembler devant lui, ignorant comment le nouveau Contrôleur allait user de son pouvoir.

Hawthorne, fidèle à ses tendances démocratiques, causait volontiers avec ces vieux marins, ces humbles fonctionnaires pour lesquels il s'é-

tait pris de sympathie, parce qu'il était leur seul protecteur, et il aimait à les entendre, assis au plein soleil, par les après-midi d'été, retrouver un peu de leur gaîté d'autrefois, se raconter des histoires d'anciennes croisières, et répéter, pour la millième fois, peut-être, d'antiques et naïves plaisanteries, qui amenaient encore un sourire sur leurs lèvres.

Il avait retrouvé là son ami Pike, qui y occupait un emploi subalterne, et il s'était lié aussi avec d'autres, avec Z. Burchmore, par exemple, des qualités et de l'intelligence duquel il fait le plus vif éloge. Au nombre de ses amis, Hawthorne comptait encore le général Miller, le héros de Ticonderoga, qui remplissait les fonctions de receveur du port.

Il semblait [1] loin de nous, bien qu'assis à quelques mètres seulement; — bien loin, quoique nous passions près de sa chaise; — inabordable, bien que nous eussions pu toucher sa main en étendant la nôtre... Il était là, aussi déplacé qu'une vieille épée, aujourd'hui rouillée, mais qui, autrefois, a brillé dans la bataille, et dont la lame luit encore par endroits, l'aurait été parmi les encriers, les cartons et les règles d'acajou sur le bureau du receveur-adjoint. Une seule chose m'aidait à me représenter le vigoureux soldat de la frontière du Niagara, cet homme d'une énergie si simple et si vraie : c'était le souvenir de cette parole mémorable : « J'essaierai, Monsieur, » prononcée au moment d'une entreprise héroïque et désespérée, où respiraient l'âme et l'ardeur de la vaillante Nouvelle Angleterre, qui comprenait tous les dangers et les bravait. Si, chez nous, la vaillance était récompensée par des titres, cette phrase, qu'il semble si facile de prononcer, mais que lui seul a jamais dite, avec une tâche si dangereuse et si glorieuse en perspective, serait la meilleure devise pour l'écusson du Général.

Il rencontra, par contre, dans un Inspecteur, un collègue beaucoup moins sympathique, et dont il raille cruellement la gourmandise et l'égoïsme. Hawthorne ne se sentait que du mépris pour cet homme incapable d'une pensée généreuse, et dont les dernières étincelles d'intelligence s'étaient depuis longtemps éteintes, enfoncé qu'il était dans les préoccupations égoïstes et mesquines d'une vie purement animale et matérielle; et, par mo-

1. He seemed away from us, although we saw him but a few yards off; remote, though we passed close beside his chair; unattainable, though we might have stretched forth our hands and touched his own..... He was as much out of place as an old sword, — now rusty, but which had flashed once in the battle's front, and showed a bright gleam along its blade, — would have been, among the inkstands, paper-folders, and mahogany rulers, on the Deputy-Collector's desk.

There was one thing that much aided me in renewing and recreating the stalwart soldier of the Niagara frontier, — the man of true and simple energy. It was the recollection of those memorable words of his: "I'll try, Sir!" spoken on the very verge of a desperate and heroic enterprise, and breathing the soul and spirit of New England hardihood, comprehending all perils, and encountering all. If, in our country, valour were rewarded by heraldic honour, this phrase, which it seems so easy to speak, but which only he, with such a task of danger and glory before him, has ever spoken, would be the best and fittest of all mottoes for the General's shield of arms. (Introduction to the *Scarlet Letter.*)

ments, il s'étonnait presque de ne pas le voir marcher à quatre pattes.

Mais, si peu absorbantes que fussent les fonctions de Hawthorne, si ample que fût la moisson d'observations curieuses qu'il pouvait faire autour de lui, la somme de son travail littéraire pendant les quatre années qu'il passa à la Douane de Salem se borne au volume de Contes qui commence par la *Statue de Neige*. Il est vrai qu'il conçut l'idée de la *Lettre Rouge,* et qu'il en mûrit le plan, mais ce n'est qu'après avoir quitté la Douane qu'il se mit à l'écrire. Comme autrefois à Boston et à Brook Farm, comme plus tard à Liverpool, la nécessité d'un travail matériel régulier avait empêché la libre expansion de son talent, et lui avait imposé un temps d'arrêt.

La littérature,[1] son but et ses efforts, écrit-il, étaient devenus de bien peu d'importance pour moi..... J'avais cessé d'être l'auteur de Contes et d'Essais assez médiocres pour devenir un assez bon Contrôleur des Douanes, et c'était tout. Mais il n'est rien moins qu'agréable d'être hanté par le soupçon que votre intelligence est en train de disparaître, et s'évapore sans que vous vous en doutiez, comme l'éther d'un flacon, si bien qu'à chaque coup d'œil, vous trouvez qu'il en reste moins, et qu'elle s'est alourdie..... L'atmosphère de la Douane est si peu favorable à la moisson délicate de l'imagination et de la sensibilité, que, quand même j'y serais resté pendant dix présidences à venir, je doute que l'histoire de la *Lettre Rouge* eût jamais été présentée au public. Mon imagination était un miroir terni qui ne voulait pas réfléchir, ou ne renvoyait que pitoyablement indistinctes les formes dont je m'efforçais de le peupler. Les caractères ne voulaient pas s'échauffer, ni devenir malléables au plus grand feu de ma forge intellectuelle. Ils ne voulaient prendre, ni l'éclat de la passion, ni la tendresse du sentiment, mais ils conservaient une rigidité de cadavres, et me regardaient en face avec un rictus fixe et spectral de défi méprisant. « Que nous veux-tu ? » semblait dire ce regard. « Le peu de pouvoir que tu as pu posséder autrefois sur la tribu des choses irréelles a disparu. Tu l'as vendu pour quelques poignées de l'or du gouvernement. Va-t-en-donc gagner ton salaire ! »

1. Literature, its exertions and objects, were now of little moment in my regard..... I had ceased to be a writer of tolerably poor tales and essays, and had become a tolerably good Surveyor of the Customs. That was all. But, nevertheless, it is anything but agreeable to be haunted by a suspicion that one's intellect is dwindling away ; or exhaling, without your consciousness, like ether out of a phial ; so that, at every glance, you find a smaller and less volatile residuum..... So little adapted is the atmosphere of a Custom House to the delicate harvest of fancy and sensibility, that, had I remained there through ten Presidencies yet to come, I doubt whether the tale of *The Scarlet Letter* would ever have been brought before the public eye. My imagination was a tarnished mirror. It would not reflect, or only with miserable dimness, the figures with which I did my best to people it. The characters of the narrative would not be warmed and rendered malleable by any heat that I could kindle at my intellectual forge. They would take neither the glow of passion nor the tenderness of sentiment, but retained all the rigidity of dead corpses, and stared me in the face with a fixed and ghastly grin of contemptuous defiance. " What have you to do with us ? " that expression seemed to say. " The little power you might once have possessed over the tribe of unrealities is gone ! You have bartered it for a pittance of the public gold. Go, then, and earn your wages ! "

Hawthorne n'aimait d'ailleurs plus beaucoup cette ville de Salem, où il avait passé tant d'années ternes, lourdes d'un pesant ennui, et dont le séjour lui semblait convenir aux criminels, dont les forfaits, sans avoir tout à fait mérité la peine capitale, sont pourtant trop graves pour n'entraîner que l'emprisonnement. Il semble donc qu'il ait été attiré vers cette cité somnolente, aux rues glacées par le vent d'Est, à l'atmosphère sociale plus glaciale encore, par une sorte de fatalité héréditaire et irrésistible, plutôt que par un charme véritable. La haute société de Salem était encore, même à ce moment, un monde fermé pour le dernier descendant, pauvre et déchu, des Hathornes, que sa fierté timide et susceptible empêchait d'en vouloir forcer les portes. On regardait avec une certaine défiance non exempte de mépris cet auteur de livres qui ne pouvait vivre de sa plume; ce rêveur dont la froideur et la réserve décourageaient toute familiarité, et qui, pourtant, se familiarisait avec de pauvres hères, vieux marins employés à la Douane, vagabonds rencontrés un peu partout, au hasard des grandes routes et des tavernes, ou avec des exaltés comme Pike, cet incorrigible démocrate ; dont les opinions enfin, choquaient le républicanisme intransigeant et les instincts de respectabilité de ces bons bourgeois. Peu à peu, se formait contre lui un courant d'opinion soigneusement entretenu par des ennemis politiques. Parmi ceux-ci, il faut compter Upham, l'historien de la *Sorcellerie à Salem*, — « that smooth, smiling, oily man of God, » comme l'appelait pittoresquement Ch. Sumner, — qu'à défaut d'autres raisons, un sentiment de confraternité littéraire eût dû rendre moins violemment hostile à Hawthorne.

On présenta sous un faux jour ses actions les plus insignifiantes ; on lança contre lui des accusations ridicules, on alla jusqu'à tronquer ses lettres. Ses fréquentations imprudentes fournirent des armes contre lui, on lui reprocha de « traîner partout avec des ivrognes », bien plus, d'être lui-même un ivrogne, calomnie absurde entre toutes, qui n'avait même pas l'ombre d'un fondement, et qui, comme tant d'autres calomnies du même genre, persista pendant des années, malgré les efforts de ses amis pour la détruire. Mr. Francis Bennoch, entres autres, dut, après la mort même de Hawthorne, protester hautement et publiquement contre cette imputation grotesque. Comme on le voit, les légendes ont la vie dure.

Malgré les efforts de Hawthorne pour dissiper l'atmosphère de suspicion dont ses calomniateurs avaient su l'entourer habilement, il ne devait pas échapper au sort commun des fonctionnaires américains, après un changement de président. Le Général Taylor signa sa révocation le 8 Juin 1849.

Cette mesure de rigueur produisit, chez les habitants de Salem, qui

n'avaient rien fait pour l'empêcher, un revirement en faveur de Hawthorne. Il ne voulut cependant pas en profiter, car il gardait rancune à ses compatriotes de ne pas l'avoir défendu, oubliant qu'il n'avait fait aucun effort pour se concilier leur affection. Il ne tenta pas non plus de se faire donner un autre emploi à titre de compensation, car, comme il l'écrivait, le 26 Juin, à H. Mann, qui lui avait offert son appui, il mettait son point d'honneur à n'accepter aucun autre emploi qui eût été rendu vacant par la révocation d'un démocrate, et considérait que justice ne pouvait lui être rendue qu'en le replaçant exactement où il était.

Il ne voulait pas compromettre sa dignité en prières et en démarches qu'il savait devoir être vaines. Il lui répugnait de se tirer d'embarras aux dépens d'un coreligionnaire politique moins heureux. De plus, tout en s'acquittant avec une conscience parfaite des devoirs de sa charge, il n'avait jamais eu l'âme d'un fonctionnaire. S'il protesta contre sa révocation, c'est qu'il cherchait surtout à réfuter les accusations d'incorrection professionnelle qui avaient été si à la légère portées contre lui, mais, cette fois encore, comme huit ans auparavant, il voyait surtout dans cette mesure une délivrance.

Il allait pouvoir reprendre le travail intellectuel qui était sa véritable vie, et donner corps aux conceptions encore un peu flottantes qu'il avait accumulées pendant les quatre ans de son séjour à Salem. L'idée de la *Lettre Rouge* s'était mûrie dans son esprit, et, sa liberté une fois reconquise, il se mit bravement à la besogne : l'ouvrage qui allait enfin, tardivement, consacrer sa réputation parut quelques mois après, le 3 Février 1850.

Mrs. Hawthorne avait accepté courageusement la révocation de son mari ; en l'apprenant, elle se contenta de lui dire, toujours souriante : « Maintenant, tu vas pouvoir écrire ton livre. » D'ailleurs, prévoyant, peut-être, cet événement, elle avait, à l'insu de Hawthorne, économisé une petite somme qu'elle s'empressa de lui montrer pour le rassurer sur les conséquences immédiates de la décision présidentielle. Leurs amis, du reste, leur vinrent aussitôt en aide. Le 10 Janvier 1850, Hillard écrivait à Hawthorne cette lettre, qui leur fait honneur à tous deux :

L'idée m'est venue [1], ainsi qu'à quelques-uns de vos amis, qu'étant donnés

1. It occurred to me, and some other of your friends that, in consideration of the events of last year, you might, at this time, be in need of a little pecuniary aid. I have therefore collected, from some of those who admire your genius and respect your character, the enclosed sum of money which I send you with my warmest wishes for your health and happiness. I know the sensitive edge of your temperament; but do not speak, or think of obligation. It is only paying, in a very imperfect measure, the debt we owe you for what you have done for American literature. Could you know the readiness with which every one to whom I applied contributed to this little offering, and could you have heard the warm expressions with which some accompanied their gift, you would have felt that the bread you had cast on the waters had indeed come back to you.

les événements de l'an dernier, vous pourriez, en ce moment, avoir besoin d'un secours pécuniaire. J'ai donc réuni, en m'adressant à quelques-uns de ceux qui admirent votre génie et respectent votre caractère, la somme ci-incluse que je vous envoie avec mes meilleurs souhaits de santé et de bonheur. Je connais vos légitimes susceptibilités, mais ne dites pas, ne pensez pas que vous êtes notre obligé. Nous ne faisons que payer, très imparfaitement, la dette qu'a contractée envers vous la littérature américaine. Si vous pouviez seulement savoir avec quel empressement chacun de ceux à qui je me suis adressé a contribué à cette offrande, et si vous aviez pu entendre les chaudes paroles dont quelques-uns ont accompagné leur don, vous auriez compris que le pain que vous aviez jeté sur les eaux vous était revenu.

Dès le mois de Septembre précédent, Hawthorne avait reçu un don assez important d'un autre de ses amis. En Février, le poète Whittier lui faisait parvenir une somme qui lui était due depuis longtemps par la revue *Era*.

Ces dons d'argent, qui nous semblent assez singuliers, n'ont pourtant rien de trop choquant dans un pays où l'État, réduit à sa plus simple expression, ne se croit pas tenu de venir en aide aux écrivains et aux artistes pauvres par des subventions ou des sinécures. Il faut se rappeler qu'Emerson, lui aussi, après avoir été en partie ruiné par un incendie, accepta le produit d'une souscription faite parmi ses amis. Hawthorne, non plus, ne crut pas que sa dignité lui interdisait de recevoir, à titre de prêt, d'ailleurs, ces témoignages d'admiration et d'affection, et il est difficile de lui refuser notre sympathie, après avoir lu sa réponse à Hillard :

J'ai lu votre lettre [1] dans le vestibule du bureau de poste, et elle m'a fait venir les larmes aux yeux, ce que mes ennuis n'ont jamais pu faire... A ces larmes se mêlait quelque chose de bien doux, et quelque chose aussi de bien cruel. Il est doux de voir que nos amis se souviennent, et prennent soin de moi..... il est doux de penser qu'ils me jugent digne d'être soutenu dans le faible travail de ma vie. Il est cruel, pourtant, d'avoir besoin de leur appui. Ce n'est pas seulement l'orgueil qui m'apprend que l'insuccès dans

1. I read your letter in the vestibule of the Post-Office, and it drew, — what my troubles never have, — the water to my eyes..... There was much that was very sweet, — and something, too, that was very bitter, mingled with that same moisture. It is sweet to be remembered and cared for by one's friends..... sweet to think that they deem me worth upholding in my poor work through life. And it is bitter, nevertheless, to need their support. It is something else besides pride that teaches me that ill-success in life is really and justly a matter of shame. I am ashamed of it, and I ought to be. The fault of a failure is attributable, — in a great degree at least, to the man who fails..... Nobody has a right to live in the world unless he be strong and able, and applies his abilities to good purpose. The money, dear Hillard, will smooth my path for a long time to come. The only way in which a man can retain his self-respect, while availing himself of the generosity of his friends, is by making it an incitement to his utmost exertions, so that he may not need their help again. I shall look upon it so, — nor will shun any drudgery that my hand shall find to do, if thereby I may win bread. (30 Jan. 1850.)

la vie est réellement et justement un sujet de honte. J'en suis honteux, et c'est mon devoir de l'être. La responsabilité d'un échec doit retomber en grande partie, sinon entièrement, sur l'homme qui échoue..... Personne n'a le droit de vivre en ce monde s'il n'est fort et capable, et s'il n'exerce convenablement ses capacités. Cet argent, mon cher Hillard, aplanira ma route pour longtemps. Le seul moyen pour un homme de garder le respect de soi-même en acceptant l'offre généreuse de ses amis, est d'y trouver un encouragement à déployer toutes ses forces pour n'avoir plus besoin de leur aide. C'est ainsi que je la considérerai, et mes mains ne reculeront devant aucun travail, si pénible qu'il soit, mon cher Hillard, s'il peut me procurer du pain.

Nous nous reprocherions de ne pas citer aussi la lettre que Hawthorne écrivait à Hillard, trois ans après, alors que, nommé consul à Liverpool, il put s'acquitter de ses obligations, en lui remboursant la somme qu'il avait reçue.

Mon cher Hillard, [1]

Je vous envoie ci-inclus une traite sur Ticknor pour la somme (intérêts compris) que des amis inconnus m'ont envoyée par votre intermédiaire, il y a près de quatre ans. J'ai toujours eu l'espoir et l'intention de le faire, dès l'instant où je me suis décidé à accepter cet argent. Il eût été inconvenant de parler de cette intention avant d'être en état de la réaliser ; mais je n'ai pas eu un seul jour, pas même, je crois, une seule heure de travail où elle ne fût pas présente à mon esprit. Je suis très heureux que ce prêt, (je puis l'appeler ainsi maintenant,) puisse être remboursé aujourd'hui sans que je risque de laisser ma femme et mes enfants sans ressources. Je l'aurais fait plus tôt, si je n'avais compris qu'il serait égoïste d'acheter cette grande satisfaction personnelle au prix d'un danger pour eux. Nous ne sommes pas riches, et ne le serons probablement jamais, mais le temps de la misère est passé.

Les amis qui ont été si généreux pour moi ne doivent pas supposer que je ne leur en aie pas été profondément reconnaissant, ni que le plaisir que j'é-

1. Dear Hillard. — I herewith send you a draft on Ticknor for the sum (with interest included), which was so kindly given me by unknown friends, through you, about four years ago. I have always hoped and intended to do this, from the first moment when I made up my mind to accept the money. It would not have been right to speak of this purpose before it was in my power to accomplish it; but it has never been out of my mind for a single day, nor hardly, I think, for a single working hour. I am most happy that this loan, (as I may fairly call it at this moment,) can now be repaid without the risk on my part of leaving my wife and children utterly destitute. I should have done it sooner; but I felt that it would be selfish to purchase the great satisfaction for myself, at any fresh risk to them. We are not rich, nor are we ever likely to be; but the miserable pinch is over.

The friends who were so generous to me must not suppose that I have not felt deeply grateful, nor that my delight at relieving myself from this pecuniary obligation is of any ungracious kind. I have been grateful all along, and am more so now than ever. This act of kindness did me an unspeakable amount of good; for it came when I most needed to be assured that anybody thought it worth while to keep me from sinking. And it did me even greater good than this, in making me sensible of the need of sterner efforts than my former ones, in order to establish a right for myself to live and be comfortable. For it is my creed (and was so even at that wretched time,) that a man has no claim upon his fellow-creatures, beyond bread and water and a grave, unless he can win it by his own strength and will. But so much the kinder were those unknown friends, whom I thank again with all my heart. (9 Dec. 1853.)

prouve à me libérer de cette dette ait rien de désobligeant pour eux. Je leur en ai toujours été reconnaissant, et le suis aujourd'hui plus que jamais. Cette preuve d'amitié m'a fait plus de bien que je ne saurais dire, car elle m'a été donnée au moment où j'avais le plus besoin d'être assuré que quelqu'un trouvait utile de m'empêcher de sombrer. Elle m'a fait plus de bien encore, en me faisant comprendre la nécessité d'efforts plus sérieux que ceux que j'avais faits jusqu'alors pour établir mon droit à la vie et à l'aisance. Je crois, (et je le croyais déjà dans ce moment de malheur,) que l'on n'a pas le droit d'exiger de ses semblables autre chose que du pain, de l'eau, et une tombe, si l'on ne peut pas le gagner par sa force ou son adresse. Ces amis inconnus n'en ont donc été que meilleurs pour moi, et je les en remercie de tout cœur.

L'été de 1849 avait été marqué, pour Hawthorne, par un malheur d'une bien autre gravité, et que l'affection de ses amis, les témoignages d'estime de ses admirateurs auraient été impuissants à atténuer. Sa mère, après une maladie de quelques jours, était morte le 31 Juillet. Il en ressentit une douleur profonde, mais sans que, cependant, aucun vide véritable se produisît dans sa vie. Depuis la mort de son mari, Madame Hawthorne avait mené une vie d'austère, d'irréductible isolement, volontairement enfermée dans son chagrin comme dans une forteresse. Elle avait témoigné à son fils une tendresse infinie, mais empreinte de tristesse et de réserve, sans aucun de ces épanchements qui font la douceur du foyer. Pendant des années, les habitants de la petite maison de Union Street avaient vécu à part les uns des autres, bien que sous le même toit; unis par un invincible amour, et cependant tenus écartés l'un de l'autre par une froideur que nulle effusion ne dissipait. On se souvient que Hawthorne avait longtemps caché ses fiançailles à sa mère, dans la crainte de la voir les désapprouver, car il ressentait pour elle plus de respect encore que d'affection. Son mariage, en introduisant dans sa vie une tendresse nouvelle et plus vive, avait rendu plus rares encore ses relations avec sa mère. La naissance même de deux enfants n'avait pu ramener la gaieté chez l'aïeule, après quarante ans de veuvage, et le rayon de soleil que le nouveau-né avait apporté dans la maison n'avait pas lui pour elle dans sa chambre solitaire.

J'aimais ma mère [1], écrit Hawthorne dans son *Journal*, mais il y avait eu, depuis mon enfance, une sorte de froideur entre nous, comme il en existe souvent entre des personnes d'une sensibilité intense, si leurs rapports ne sont

1. I love my mother, but there has been, ever since boyhood, a sort of coldness of intercourse between us, such as is apt to come between persons of strong feeling, if they are not managed rightly. I did not expect to be much moved at the time, — that is to say, not to feel any overpowering emotion struggling just then, — though I knew that I should deeply remember and regret her..... I found the tears slowly gathering in my eyes. I tried to keep them down, but it would not be; I kept filling up, till, for a few moments, I shook with sobs. For a long time, I knelt there, holding her hand, and, surely, it is the darkest hour I ever lived. (22 Juillet 1849.)

pas adroitement menagés. Je ne m'attendais pas à être très ému en ce moment, c'est-à-dire à ressentir une émotion irrésistible ; — mais je savais qu'elle laisserait en moi un souvenir et un regret profonds..... Je sentis les larmes me monter lentement aux yeux. J'essayai de les retenir, mais en vain ; elles se pressèrent, et, pendant un moment, je fus tout secoué de sanglots. Pendant longtemps, je restai à genoux, lui tenant la main, et sûrement, c'est l'heure la plus sombre que j'aie jamais vécue.

Heureusement pour Hawthorne, les heures sombres allaient se faire plus rares. Après de longues années d'efforts incessants, et d'une lutte pénible contre l'obscurité et la pauvreté, il allait connaître le succès, la gloire, tardive, il est vrai, mais éclatante et triomphale, telle qu'il eût à peine osé l'espérer dans ses rêves de jeunesse.

CHAPITRE VII

SÉJOUR A LENOX ET A CONCORD

Au printemps de 1850, Hawthorne arrivait à Lenox, dans le Berkshire, où il louait une petite maison de briques dominant le Stockbridge Bowl, lac minuscule entouré de bois. La maison était un peu étroite, mais pourtant assez commode, et Mrs. Hawthorne sut bientôt lui donner un air d'intimité. D'ailleurs, le séjour de Lenox se recommandait au moins par le bon marché de la vie, détail qui avait son importance, car le ménage, malgré le succès presque inespéré de la *Lettre Rouge*, n'avait pu encore s'élever au-dessus des soucis d'argent.

Hawthorne avait été moins enthousiaste au premier abord. La fatigue de ses fonctions à la Douane de Salem, le chagrin causé par la mort de sa mère, les ennuis multiples qui avaient accompagné sa révocation l'avaient affaibli, et le changement de climat lui fut peu favorable. Il était souffrant lors de son arrivée, et ne se rétablit qu'aux beaux jours. Bien que l'été fût pour lui une mauvaise saison au point de vue littéraire, c'est au mois d'août qu'il commença à écrire la *Maison des Sept Pignons* ; et la préparation à laquelle il avait consacré les mois précédents avait été si complète, qu'en cinq mois, l'ouvrage était terminé, (26 Janvier 1851.) L'éditeur l'attendait impatiemment, et le livra au public en Mars. Du reste, Hawthorne avait atteint sa complète maturité d'esprit, et les trois années qui devaient encore s'écouler avant son départ pour l'Angleterre furent les plus fécondes, comme aussi, sans doute, les plus heureuses de sa vie. En Juin 1851, il écrivait le *Livre des Merveilles*, qui devait bientôt, (Mars 1853,) être suivi des *Contes de Tanglewood*; et le *Roman à Blithedale* date de l'hiver de 1851-52.

Sa deuxième fille, Rose, était née le 20 Mars 1851, et il l'avait aimée, dès son arrivée, plus tendrement encore, peut-être, qu'Una et que Julien.

comme on aime l'enfant qu'on pressent devoir être le dernier. L'été qui suivit fut un des meilleurs moments de son existence, une période de joyeuse activité, d'excursions, de promenades dans les pittoresques environs de Lenox, de relations étroites avec des amis comme G. P. R. James, Fields, Herman Melville. Hawthorne travaillait le matin, et, le soir, lorsque les enfants étaient endormis, il lisait à haute voix, et sa femme prenait à ces lectures un plaisir aussi vif que jadis, sous le toit du Vieux Presbytère. Son admiration pour son mari n'avait fait, du reste, qu'augmenter avec le succès toujours grandissant de ses ouvrages, où elle trouvait la justification de ses espérances d'autrefois, et elle se sentait profondément heureuse de la célébrité qui commençait à environner son héros. Elle dut cependant se résoudre à le quitter pour faire un court séjour chez sa mère, dont l'état de santé inspirait de sérieuses inquiétudes.

Hawthorne resta à la maison en compagnie de Julien, devenu presque un camarade pour son père, d'une vieille négresse, et d'un lapin, — et nous sommes redevable à cette absence d'un journal comique, où il nota, pendant trois semaines les hauts faits de l'enfant, de la négresse et du lapin. Nous nous permettrons d'en citer un très court extrait, non que ces quelques lignes aient la moindre prétention littéraire, mais ne fût-ce que pour montrer comment Hawthorne, maintenant délivré des soucis qui avaient si longtemps pesé sur lui, avait retrouvé le vieux fond de gaîté de sa première jeunesse, et savait redevenir enfant pour se plier aux caprices du petit homme qu'était Julien.

A sept heures du matin [1], ma femme, Una et Bouton de Rose sont parties, me laissant avec Julien et Mrs. Peters, (la dame de couleur qui fait notre cuisine,) et Bunny, le lapin, en possession de Rouge-Cambuse. Bunny ne semble pas devoir être un compagnon très intéressant, et il me donne plus d'embarras qu'il ne vaut. Les lapins devraient toujours être deux ensemble pour faire ressortir mutuellement leurs remarquables qualités, s'ils en ont. Certainement,

1. At seven o'clock A. M., wife, Una and Rosebud took their departure, leaving Julian and me, and Mrs. Peters, (the coloured lady who does our cooking for us), and Bunny, the rabbit, in possession of the Red Shanty. Bunny does not turn out to be a very interesting companion, and makes me more trouble than he is worth. There ought to be two rabbits, in order to bring out each other's remarkable qualities, if any there be. Undoubtedly, they have the least feature and characteristic prominence of any creature that God has made. With no playfulness, as silent as a fish, inactive, Bunny's life passes between a torpid half-slumber, and the nibbling of clover-tops, lettuce, plantain leaves, pig-weed, and crumbs of bread. Sometimes, indeed, he is seized with a little impulse of friskiness; but it does not appear to be sportive, but nervous..... I am strongly tempted of the Evil One to murder him privately; and I wish with all my heart that Mrs. Peters would drown him.

Julian has a great resource in my jack-knife, which, being fortunately as dull as a hoe, I have given him to whittle with. So he made what he called a boat, and covered the floor of the boudoir with chips, twice over; and finds such inexhaustible amusement, that I think it would be cheaply bought with the loss of one or two of his fingers. (28 Juillet 1851.)

de toutes les créatures de Dieu, c'est le lapin qui a le moins de traits et le caractère le moins saillant. Sans goût pour le jeu, muet comme un poisson, inactif, Bunny passe sa vie, tantôt dans une torpide somnolence, tantôt à grignoter des fleurs de trèfle, de la laitue, des feuilles de plantain et des miettes de pain. Parfois, il est vrai, il se met, par accès, à gambader, mais ce n'est pas de la gaîté..... Je suis fortement tenté par le Malin de l'assassiner en cachette, et je voudrais de tout mon cœur que Mrs. Peters le noie. Mon couteau de poche est une grande ressource pour Julien; il ne coupe heureusement guère plus qu'une pioche, et je le lui donne pour tailler des baguettes. Il a fait quelque chose qu'il appelle un bateau, et a couvert deux fois de suite d'éclats de bois le plancher du boudoir. C'est pour lui une source d'amusement tellement inépuisable, qu'à mon sens, elle ne serait pas payée trop cher par la perte d'un ou deux de ses doigts.

Hawthorne se fatigua vite de Lenox. Depuis son départ de Salem, il semblait qu'il lui fût devenu impossible de se fixer nulle part. Il devait aller de Lenox à West Newton et à Concord, de là à Liverpool, en France, en Italie, pour revenir à Concord, sans avoir trouvé le repos cherché. Certaines petites misères, presque inévitables lorsqu'on n'est pas propriétaire de la maison qu'on habite, survinrent dès l'automne. Mr. Tappan, à qui appartenait « Rouge Cambuse », et qui avait accueilli avec joie un hôte déjà célèbre, lui contesta un jour la propriété des fruits de son jardin, leurs conventions n'ayant sans doute pas été suffisamment explicites sur ce point, et Hawthorne dut affirmer ses droits assez énergiquement dans une lettre où il déclarait préférer infiniment un petit droit à une grande faveur.

Ces discussions étaient sans grande importance, mais, ce qui en avait davantage, c'était le climat du Berkshire, auquel Hawthorne ne put jamais s'habituer.

Ajoutons, aux quelques indispositions que lui valut ce climat, — accidents sans gravité apparente, mais qui, peut-être, contribuèrent plus qu'on ne croit à miner sa robuste santé et son tempérament d'athlète, — le désir de se fixer dans une maison à lui, maintenant que l'augmentation de ses ressources le lui permettait, désir encore fortifié par des incidents comme celui dont nous avons parlé ; et nous comprendrons que, dès le mois de Juillet, il ait chargé son ami Pike de chercher pour lui la maison rêvée qui devait, dans sa pensée, être l'asile définitif.

Le 21 Novembre 1851, Hawthorne quittait Lenox, suivi longtemps sur la route par les cinq chats auxquels il avait donné l'hospitalité de « Rouge Cambuse », car il aimait à s'entourer de ces favoris, étant de ceux dont Baudelaire a dit :

Les amoureux fervents et les penseurs austères
Aiment également, dans leur mûre saison,
Les chats puissants et doux, orgueil de la maison,
Qui, comme eux, sont frileux, et, comme eux, sédentaires.

Il n'avait d'ailleurs pas moins d'affection pour les chiens, et, pendant son séjour au Vieux Presbytère, il lui arriva plus d'une fois de faire frire du poisson pour son chien favori, alors que, de son propre aveu, il ne l'eût pas fait pour lui-même.

Hawthorne s'installa à West Newton, faubourg assez désagréable, où son horizon était borné, non plus par les vertes frondaisons de Tanglewood, ou par le cercle bleu du Stockbridge Bowl, mais par une ligne de chemin de fer de banlieue, où les locomotives jetaient à chaque instant leurs coups de sifflet stridents. Il ne considérait, d'ailleurs, cette nouvelle résidence que comme provisoire, en attendant qu'il pût acquérir une maison convenable. L'occasion s'en présenta assez vite : au mois de Juin 1852, il achetait « The Wayside, » petite maison qu'Alcott avait autrefois habitée, à Concord, à deux milles environ du Vieux Presbytère.

La maison était originairement très petite : Alcott y avait ajouté deux ailes et une colonnade ; il avait, de plus, exercé sur les arbres du jardin son talent d'inventeur, et y avait pratiqué des berceaux aériens et des sièges rustiques, d'une apparence pseudo-champêtre. Hawthorne, de son côté, fit construire un second étage, des mansardes, et une tour, à l'étage supérieur de laquelle il aménagea son cabinet de travail, simple chambre voûtée en ogive, difficile à chauffer l'hiver, trop chaude l'été, sommairement meublée d'un petit bureau, d'un pupitre à écrire debout, et de quelques sièges. Devant la maison, s'étendaient huit arpents de terrain, que Hawthorne, peu désireux de renouveler ses exploits de Brook Farm, ne tenta pas de cultiver; et un bouquet d'arbrisseaux la séparait de la route le long de laquelle les Anglais avaient jadis battu en retraite,

Derrière, le jardin boisé s'élevait en terrasses, que faisaient communiquer des escaliers, jusqu'au sommet de la colline. Au printemps, les pommiers y semaient leur neige blanche et rose ; l'été, les accacias s'égayaient de grappes d'or ; des pins et des sapins de Norvège ombrageaient les pentes de la colline, dont le sommet se couronnait d'un bouquet de chênes et de bouleaux, sous lesquels, dans l'été de 1863, Hawthorne et sa femme venaient souvent s'asseoir sur les bancs de bois pour regarder la vallée de la Concord, quand ils ne descendaient pas vers le ruisseau qui, au fond, murmurait sous les saules. Souvent aussi, il s'y promenait seul, de long en large, avant le coucher du soleil, les mains croisées derrière le dos, les yeux distraitement fixés devant lui, ou sur le sol; ou bien, l'après-midi, il cherchait sous les arbres un peu d'ombre et de repos, paresseusement étendu de tout son long, un livre à la main, ou un livre non écrit dans ses pensées.

Dans cette heureuse et calme retraite, où Hawthorne avait espéré trouver enfin le repos, il fut frappé deux fois par des deuils cruels, dont l'un lui

fut rendu plus amer encore par les circonstances tragiques dans lesquelles il se produisit. Dans l'été de 1852, sa sœur Louisa partit pour lui faire une visite de quelques jours. Elle s'embarqua sur le vapeur *Henry Clay*, qui prit feu sur l'Hudson. La jeune femme, désespérée, se précipita dans la rivière, pour ne pas périr dans les flammes, et son cadavre fut retrouvé quelques jours plus tard. Au printemps de 1853, survint la mort de Mrs. Peabody, dont la santé avait été très faible depuis deux ans.

Ces coups répétés, et le climat étouffant et malsain de cette région. encore aggravé par les mauvaises conditions hygiéniques dans lesquelles il avait construit le cabinet de travail où il passait plusieurs heures par jour, ne contribuèrent pas peu à inspirer à Hawthorne un certain dégoût pour sa nouvelle résidence. Une occasion de changer d'air, et de faire en Europe un voyage qu'il rêvait depuis longtemps, mais n'avait jamais osé espérer qu'il lui serait possible de faire un jour, ne tarda pas à se présenter. Son ancien ami de collège, le général Franklin Pierce, posa sa candidature à la présidence des Etats-Unis, et finit par obtenir de Hawthorne, malgré sa répugnance pour un travail de ce genre, qu'il écrivît sa biographie, destinée à être largement répandue comme ouvrage de propagande électorale. Lorsque Pierce fut élu, il crut devoir marquer sa reconnaissance envers l'écrivain qui avait, dans une certaine mesure, contribué à son succès, et nomma Hawthorne Consul de la République à Liverpool. Cette nomination fut confirmée par le Sénat le 26 Mars 1853, et, dans les derniers jours de Juin, Hawthorne s'embarquait pour l'Angleterre.

CHAPITRE VIII

THE MOSSES FROM AN OLD MANSE

Quatre ans seulement se sont écoulés entre la publication du second volume des *Twice Told Tales* (1842), et celle des *Mosses from an Old Manse*, et cependant la distance parcourue par l'auteur est énorme. Ces quatre années ont été les plus fécondes, peut-être, de sa vie, au point de vue de l'expérience personnelle. Il est sorti de la pénombre où il s'était si longtemps complu ; il s'est mêlé au mouvement de l'humanité, sa nature athlétique a repris conscience d'elle-même dans les champs du phalanstère de Brook Farm, et son mariage a enfin introduit dans sa vie l'élément de réalité solide et substantielle qui lui manquait un peu. Son talent s'est mûri, développé, et affermi par le contact avec le monde extérieur. Ses qualités d'observateur se sont affinées, et ont acquis plus de précision ; il trouve plus facilement l'expression juste, et se laisse moins entraîner à des généralités vagues et sans consistance.

Nous avons vu déjà combien il aimait les paysages si calmes et si poétiques des environs de Concord, et le charme pénétrant de sa rivière. Il ressent vivement aussi l'attrait des premiers jours tièdes du printemps, et de la verdure nouvelle, encore si faible,

> d'un vert tendre [1] qui semble irréel, comme l'annonce, l'espoir, l'effet passager d'une lumière toute spéciale, que le moindre mouvement de l'œil fera disparaître.

Le moment est plein de douceur : les arbres étendent encore leurs branches nues, mais l'on sent qu'une heure de soleil, peut-être, va évoquer la vie

1. ..... a tender green..... It looks unreal, a prophecy, a hope, a transitory effect of some peculiar light which will vanish with the slightest motion of the eye. (*Buds and Bird Voices.*)

cachée qui court dans leurs veines. Il adresse un salut de bienvenue aux feuilles du vieux saule, les premières sorties, et qui, pour cela, lui plaisent, bien que moins belles que tant d'autres.

Il écoute avec plaisir les mystérieux entretiens des corbeaux, dont la voix grave s'accorde bien avec le calme des après-midis de dimanches ; il contemple le vol des mouettes qui agitent leurs larges ailes bien haut en plein soleil, ou les canards sauvages, qui s'abattent en troupes sur les prairies inondées d'où émergent des rangées d'arbres ; et plaint les papillons impatients qui n'ont pas attendu la disparition de la neige, et qui, dans la bise glacée, semblent tout perdus, malgré la splendeur de leurs manteaux de velours sombre bordés d'or.

Ou bien encore, (*Culte du Feu,*) quand revient l'hiver morne et sombre de la Nouvelle Angleterre, il dit en termes émus la joie du gai foyer, où flambe le feu, ce premier des amis de l'homme, qui, sur sa face rouge. se plaît à lire ses propres pensées ; et le crime de lèse pittoresque et de lèse joie de ceux qui, les premiers, imaginèrent de renfermer cet esprit subtil, don de Prométhée, dans d'affreux poèles de fonte, et firent de ce Dieu qu'adoraient nos premiers pères, un esclave, un prisonnier.

On aime à voir Hawthorne quitter un instant le poste d'observation d'où il se plaît à noter tout ce que la vie humaine a de sombre, et parfois de cruel, tout ce que l'âme a de profondeurs sinistres, et encore inexplorées, pour s'attarder à ces pages de poésie intime, contenue, si douce et si vraiment humaine, non exempte pourtant, de la teinte de familière mélancolie.

Nous avons, dans notre examen des *Twice Told Tales*, rapproché les *Scènes Nocturnes* de l'une des esquisses de Dickens, et fait ressortir combien la description de Hawthorne était inférieure à celle de l'écrivain anglais, d'un réalisme si vif, d'une netteté d'observation si pénétrante. Sa froideur, son manque de sympathie pour les objets extérieurs, auxquels il restait trop étranger, et qu'il semblait impuissant à pénétrer, l'esprit trop souvent enveloppé d'abstraction, trop souvent voilé de rêve, tel était le défaut capital de Hawthorne. Il a commencé déjà à s'en affranchir, non pas complètement, sans doute, mais assez pour rentrer dans la sphère des vivants ; il a ouvert les yeux, il a ressenti en lui un élan de fraternité pour la foule, que, jadis, il regardait de loin s'agiter confusément comme en un songe, mais à laquelle il vient de se mêler. Il a, comme Dickens, éprouvé une sympathie profonde pour les humbles, pour les déshérités de la vie, pour ceux qui doivent demander le pain de chaque jour au travail acharné de chaque jour. Mais son émotion reste encore tout intérieure, et sa phrase la fait pressentir mieux qu'elle ne l'exprime ; il n'a pas la sentimentalité parfois exagérée, et presque maladive, l'attendrissement trop volontiers larmoyant de l'auteur de *David Copperfield*. Tout en pénétrant ses

descriptions d'assez d'exactitude pour les rendre vraies, d'assez de sentiment pour les faire vivantes, il garde à sa pensée l'élévation, l'idéal et la sérénité. Son *Vieux Marchand de Pommes* n'est pas une simple caricature grimaçante, une ébauche de gestes purement extérieurs, comme la silhouette de Toby Veck sur les marches de son église ; c'est aussi une étude psychologique de ce pauvre homme solitaire, et si misérable qu'il n'a même pas conscience de sa misère.

Il est assis [1] sur un banc dans la salle d'attente, et, devant lui, sur le plancher, sont déposés deux paniers assez grands pour contenir tout son fonds de commerce. D'un panier à l'autre, s'étend une planche où sont étalés une assiette chargée de gâteaux et de pain d'épice, de pommes rousses ou aux joues rouges, une boite contenant des bâtons de sucre de toute sorte, et des morceaux de cette friandise que les enfants appellent *Rocher de Gibraltar*, proprement enveloppés de papier blanc. Il y a aussi un demi-boisseau de noix cassées, et deux ou trois demi-pintes, ou quarts de pintes en étain, pleins de noisettes qui attendent l'acheteur..... Un observateur superficiel parlerait du calme du vieillard, mais, en le regardant de plus près, on découvre qu'il y a en lui une

1. He sits on a bench in the depot room ; and before him, on the floor, are deposited two baskets of a capacity to contain his whole stock in trade. Across from one basket to the other, extends a board on which is displayed a plate of cakes and gingerbread, some russet and red-cheeked apples, and a box containing variegated sticks of candy, together with that delectable condiment known by the children as Gibraltar rock, neatly done up in white paper. There is likewise a half-peck measure of cracked walnuts, and two or three tin half-pints or gills filled with the nut kernels, ready for purchasers..... A slight observer would speak of the old man's quietude ; but, on closer scrutiny, you discover that there is a continual unrest within him, which somewhat resembles the fluttering action of the nerves in a corpse from which life has recently departed. Though he never exhibits any violent action, and indeed might appear to be sitting quite still, yet, you perceive, when his minuter peculiarities begin to be detected, that he is always making some little movement or other. He looks anxiously at his plate of cakes or pyramid of apples, and slightly alters their arrangement, with an evident idea that a great deal depends on their being disposed exactly thus and so. Then, for a moment, he gazes out of the window ; then he shivers quietly, and folds his arms across his breast, as if to draw himself closer within himself, and thus keep a flicker of warmth in his lonesome heart. Now, he turns again to his merchandise of cakes, apples and candy, and discovers that this cake or that apple, or yonder stick of red or white candy has somehow got out of its proper position. And is there not a walnut kernel too many or too few in one of those small tin measures? Again, the whole arrangement appears to be settled to his mind ; but, in the course of a minute or two, there will assuredly be something to set right..... If he have received a silver coin, he waits till the purchaser is out of sight, then he examines it closely, and tries to bend it with his finger and thumb ; finally, he puts it into his waistcoat pocket with seemingly a gentle sigh.

This sigh, so faint as to be hardly perceptible, and not expressive of any definite emotion, is the accompaniment and conclusion of all his actions. It is the symbol of the chillness and torpid melancholy of his old age, which only make themselves felt sensibly when his repose is slightly disturbed..... At times, by an indescribable shadow upon his features, too quiet, however, to be noticed until you are familiar with his ordinary aspect, the impression of frost-bitten, patient despondency becomes very touching. It seems as if, just at that instant, the suspicion occurred to him that, in his chill decline of life, earning scanty bread by selling cakes, apples and candy, he is a very miserable old fellow. But, if he think so, it is a mistake. He can never suffer the extreme of misery, because the tone of his whole being is too much subdued for him to feel anything acutely. (*The Old Apple Dealer.*)

inquiétude continuelle qui ressemble un peu au mouvement spasmodique des nerfs dans un cadavre d'où la vie vient de se retirer. Bien qu'il n'ait jamais de mouvements brusques, et que, de fait, il paraisse tout à fait immobile sur son siège, cependant, l'on aperçoit, quand on commence à voir ses petites manies, qu'il fait toujours un léger mouvement de quelque sorte. Il regarde avec anxiété son assiette de gâteaux, ou sa pyramide de pommes, et en modifie un peu l'arrangement, avec l'idée évidente qu'il est de la première importance qu'elles soient disposées exactement de cette façon. Puis, il jette un coup d'œil par la fenêtre ; puis frissonne légèrement, et se croise les bras sur la poitrine, comme pour se resserrer en lui-même, et garder dans son cœur désolé une dernière étincelle de chaleur. Et maintenant, il regarde encore sa provision de gâteaux, de pommes et de sucre, et découvre que tel gâteau, ou telle pomme, ou tel bâton de sucre rouge ou blanc s'est écarté de sa position convenable. N'y a-t-il pas aussi une noisette de trop ou en trop peu dans une de ces petites mesures d'étain ? Alors la disposition du tout semble arrêtée à son goût ; mais, dans une minute ou deux, il y aura certainement encore quelque chose à changer..... S'il a reçu une pièce d'argent, il attend que l'acheteur ait disparu, puis, il l'examine de tout près, essaie de la plier entre le pouce et l'index, et, finalement, la met dans la poche de son gilet avec quelque chose comme un doux soupir.

Ce soupir, assez faible pour être à peine perceptible, et qui n'exprime aucun sentiment précis, est l'accompagnement et la conclusion de toutes ses actions. C'est le symbole de la froide et mélancolique torpeur de sa vieillesse, qui ne se fait sentir d'une façon appréciable que lorsqu'il est légèrement dérangé de son repos..... Parfois, une ombre indescriptible passe sur ses traits, trop légère pour être remarquée, tant que l'on n'est pas familier avec son aspect ordinaire, et rend bien touchante son expression de désolation patiente et glacée. On dirait que, juste, à ce moment, le soupçon lui est venu que, dans le froid déclin de sa vie, en gagnant son pain à vendre des gâteaux, des pommes et du sucre, il est un vieillard bien malheureux. Mais, s'il le pense, il se trompe. Il est tout à fait incapable de se sentir très malheureux, car le ton de son être tout entier est trop affaibli pour qu'il puisse éprouver une sensation un peu vive.

On peut juger, d'après ce passage, combien Hawthorne a gagné depuis les *Twice Told Tales*. Son coup d'œil a acquis la netteté, la précision nécessaires ; il note les moindres détails avec une exactitude que Dickens lui-même n'a pas surpassée, et, cependant, il sait s'astreindre à une remarquable sobriété d'expression ; et, surtout, derrière le geste purement physique, il découvre la conscience de son sujet, et l'idée qui sommeille parfois obscurément dans son esprit. Son observation a pris l'allure vivante et réaliste qui lui manquait ; ses yeux se sont ouverts au monde matériel ; et, franchissant les formes qui ne sont qu'illusion, il saisit l'âme, dont elles sont l'expression, directement, et sans effort visible ; le moindre mouvement, en apparence insignifiant, lui révèle le sentiment caché, parfois même à demi-inconscient. En même temps, il n'a rien perdu de sa délicatesse de touche, de sa sûreté d'expression ; loin de là, la précision plus

grande de la vue l'a conduit à une précision plus grande de l'image et du style, par une harmonie, maintenant presque complète, du langage avec la pensée.

Quelques-unes des pièces de ce volume, comme : *Une Société choisie ; Monsieur du Miroir ; Le Bureau des Nouvelles ; Tête de Plume* ; *La Collection d'un Amateur ;* et surtout *Le Chemin de Fer Céleste*, ont une teinte humoristique assez prononcée. On ne peut les ranger parmi les meilleures : la plaisanterie de Hawthorne est encore un peu gauche et lourde, et il s'arrête trop facilement, comme dans *Monsieur du Miroir*, sur une idée de valeur trop minime pour les développements qu'il lui donne, et parfois plus puérile qu'ingénieuse. On supporte avec quelque impatience de le voir remplir quinze pages des faits et gestes de ce personnage énigmatique, à l'existence intermittente. Du reste, Hawthorne ne semble pas avoir lui-même attaché beaucoup d'importance à ces productions, et il ne les considérait guère que comme des jeux d'esprit assez médiocres, où il n'avait « rien mis de son cœur ni de son esprit ».

Le Chemin de Fer Céleste est le meilleur de ces essais humoristiques. Il fut évidemment inspiré à Hawthorne par un ressouvenir de ses lectures d'autrefois. Chrétien et son pénible pèlerinage à travers la Foire aux Vanités, à travers la Vallée de l'Ombre de la Mort, enfin couronné par le triomphe de l'entrée dans la Cité Céleste, malgré les embûches des Géants Pape, Païen et Désespoir, avaient vivement surexcité son imagination d'enfant. Il reprend ce sujet, et, en une ingénieuse parodie, raille sans pitié Unitariens et Transcendentalistes. Ceux-là, heureux de dissiper l'ombre pesante du rigorisme puritain, avaient, pour rendre à la vie humaine un peu de joie et d'élasticité, étendu le Christianisme au point de lui faire perdre toute consistance. Ils s'étaient attachés aux dogmes gênants, comme celui de l'éternité des peines, et, les pénétrant d'une lumière nouvelle, les avaient si bien expliqués, en avaient si bien émoussé les aspérités, qu'il n'en restait plus rien. Injustement, si toutefois l'on peut employer un terme aussi grave en un cas où il n'a guère voulu que railler [1], Hawthorne laisse croire que ce relâchement du dogme avait son pendant en un relâchement semblable de la morale, et que la foi vive et sincère des anciens jours était bannie de leur religion, et remplacée par un formalisme vide et machinal. Quant aux Transcendentalistes, auxquels on ne peut reprocher cette religion des formules, dont ils étaient, au contraire, les adversaires irréconciliables, ils ont aussi leur part de satire, et se voient accusés de pactiser avec l'Ennemi des Hommes, par un libéralisme

1. Il n'en est pas moins vrai qu'il fut pris au sérieux. Cette plaisanterie servait si bien les intérêts des restes du vieux parti Puritain, qu'elle fut réimprimée, et distribuée sous forme de *tract*, comme l'avait été déjà : *La Pompe de la Ville.*

imprudent et trop généreux, et de montrer pour le Mal une tolérance dangereuse.

Une Compagnie s'est formée pour faciliter l'accès de la Cité Céleste, qui coûta tant de souffrances à Chrétien, et ce sont précisément les vieux ennemis du pèlerin qui dirigent ce chemin de fer d'un nouveau genre. Mr. Smooth-it-away, président de la Compagnie, est le type de ces théologiens modernes qui, pour se conformer au libéralisme du siècle, et faire disparaître les vieux préjugés, ont matérialisé la religion, et, en cachant soigneusement ce qu'elle peut avoir de trop sévère, l'ont si bien adoucie, et rendue accessible aux jolies mondaines, et à ces riches qui, suivant la parole du Christ, ne devaient pas plus passer par la porte des Cieux qu'un câble par le trou d'une aiguille. Le fardeau des biens de ce monde, jadis si terrible, ne pèse plus sur les épaules du pèlerin pour retarder son voyage ; et point n'est besoin de l'abandonner pour entrer dans la glorieuse Sion : la Compagnie s'en charge, et le transporte avec soin dans les fourgons à bagages du train céleste.

Les anciens adversaires de Chrétien ont perdu leur apparence effrayante, et l'on s'est aperçu, après Burns [1], que le Diable lui-même n'est pas aussi noir qu'on l'avait peint. Apollyon a caché sa queue et ses griffes, et fait un mécanicien très acceptable. L'ennemi de l'humanité s'est humanisé ; il devient un précieux auxiliaire, et concourt, à sa façon, à l'œuvre de salut, mais généreusement, et sans espérer en prendre sa part. Au contraire, les anciens alliés du pèlerin, comme Mr. Greatheart, sont regardés avec défiance. Leur ardeur les rend suspects et compromettants, dans cette entreprise où il faut éviter tout conflit avec des amis plus récents. On raille ceux qui s'attardent aux vieux sentiers, et ne se décident pas à essayer les nouveaux moyens de salut. Les Géants Pape et Païen ont cédé la place à un autre monstre, plus moderne, Allemand de naissance, fait de fumées et d'insubstantielles vapeurs : le Géant Transcendentaliste.

Le train s'arrête à la Foire aux Vanités, pour permettre aux excursionnistes de s'y amuser quelques heures..... ou davantage, car beaucoup ne vont pas plus loin. On a percé un tunnel sous la Montagne de Difficulté, et, avec les matériaux, on a comblé la Vallée de l'Humiliation. La Vallée de l'Ombre de la Mort a perdu son horreur, et n'est guère plus affreuse que la banlieue de Sheffield ou de Birmingham ; ses exhalaisons sulfureuses

1. But fare you weel, Auld Nickie-ben !
Oh, wad ye tak' a thought and men',
Ye aiblins might, — I dinna ken, —
Still ha'e a stake —
I'm wae to think upo' yon den,
Ev'n for your sake !
(Burns. *Address to the De'il.*)

ne sont plus que des haleines de forges ; — en somme, on a escamoté l'Enfer.....

Mais, à ce brillant tableau, il reste malheureusement une ombre. Le Maître de la Cité des Bienheureux ne s'est pas affranchi, lui, des antiques préjugés d'un Puritanisme étroit et rigoureux, et n'a pas voulu se prêter à cette industrialisation de la Religion, ni consentir à recevoir sur son domaine le terminus de cet étrange railway. Les perfectionnements modernes de cette voie, la plus rapide et plus aisée, vers le Salut, peuvent nous séduire ici-bas : ils s'arrêtent devant la ligne infranchissable que trace l'épée de la Mort. Le train stoppe aux bords du fleuve redoutable où Chrétien n'hésita pas à plonger, et laissa son fardeau ; — aucun de ses trop confiants voyageurs n'est encore parvenu à destination.

Mais si Hawthorne raille parfois ses amis les Transcendentalistes, et leur reproche une religion trop moderne et trop aisée, une morale trop optimiste et trop conciliante, il n'en a pas moins avec eux de nombreux points de contact, dont l'un, non le moindre, est le désir ardent d'un retour à la Nature et à la Vérité, qui se traduit par des aspirations révolutionnaires. Deux pièces, surtout, expriment ce sentiment : *Le Nouvel Adam et la Nouvelle Ève*, et l'*Holocauste de la Terre*. Avec des données différentes, les idées principales en sont presque semblables. Dans la première, Hawthorne suppose l'humanité détruite par un soudain cataclysme. Un nouveau couple est créé le lendemain, et examine curieusement les vestiges de l'espèce qui l'a précédé. Comme on le pense bien, tout ce qui, dans les œuvres de l'humanité, n'est pas conforme à l'esprit de la Nature, choque immédiatement leur bon sens, non encore perverti par des siècles de civilisation. Dans l'*Holocauste*, au contraire, l'humanité subsiste, mais, sous l'influence des réformateurs, elle a pris la résolution héroïque de détruire par le feu les emblèmes et les instruments de toutes les tyrannies, de toutes les violences, de tous les mensonges.

Sous cette double attaque, s'écroulent toutes les institutions vermoulues. C'est d'abord l'Eglise, qui, s'interposant entre l'homme et le Ciel, devient le principal obstacle au sentiment religieux, qu'elle a la prétention d'enfermer dans ses murs étroits et ses dogmes plus étroits encore. Hawthorne donne corps à cette influence déprimante sous la forme matérielle d'un temple. Ni l'édifice sacré, dont le toit cache à l'âme religieuse la vue du Ciel, ni les emblêmes saints, objets du respect ému de tant de générations, n'échappent à l'holocauste universel.

Après la Religion, la Justice. Vain mot que celui-ci, car, qu'est-ce que la justice des hommes auprès de celle de Dieu, qui fait comparaître à sa barre le juge et le jury, comme l'accusé, tous ensemble, et, parfois, les trouve tous également coupables ? Et, lorsque ces hommes qui s'arrogent

le droit de juger d'autres hommes ont prononcé ce qu'ils nomment une sentence, comment ne pas frissonner à la pensée de la Mort qu'ils ont appelée, et des instruments hideux du supplice ? Ils iront au feu, tout comme les emblèmes des superstitions mortes, ces horribles et monstrueux engins qui semblent avoir été trouvés par une intelligence plus diabolique qu'humaine, et qui, pendant tant de siècles, sont restés cachés dans les recoins sombres d'antiques prisons, sujets de légendes terrifiantes. Avec eux disparaît tout un système

> adopté par l'humanité [1] pour résoudre les grands problèmes posés par Dieu, système fait de crainte et de vengeance, toujours impuissant, mais suivi jusqu'au bout.

Quand ils auront enfin disparu, ces instruments maudits de la politique sanguinaire des hommes, l'Humanité pourra reprendre sa marche en avant, vers la Liberté, vers l'Amour, cette marche si longtemps interrompue par la funeste erreur de ses lois, car

> comment [2] la loi humaine peut-elle inculquer des sentiments de fraternité et d'amour, quand elle persiste à ériger une potence comme son principal symbole ?

Mais, si toutes ces institutions sont condamnées par l'esprit humain, altéré de liberté, de justice et de bonté, si elles appartiennent au passé, et si un jour doit venir qu'elles n'assombriront plus, il est malheureusement vrai aussi, (et ici le vieux fonds de puritanisme de Hawthorne reparaît sous son vernis de Transcendentalisme,) qu'elles correspondent à quelque chose de réel : aux mauvais instincts qui persistent dans le cœur humain, et dont elles sont la conséquence, monstrueuse, peut-être, mais jusqu'à un certain point légitime, quand elles ne sont pas simplement une funeste et regrettable perversion de sentiments originellement bons et généreux. Que l'humanité jette au brasier tout le vin et l'alcool auxquels elle aura fait serment de ne plus toucher, et, le lendemain, l'ivrogne aura découvert autre chose pour satisfaire sa passion, car les sociétés de tempérance, et autres ligues soi-disant moralisatrices, ne poursuivent qu'une chimère. Le bien ne peut naître des statuts plus ou moins ingénieux d'une Association, et la moralité individuelle résiste à l'action des machines pour la fabrication en gros de la moralité sociale. Il ne suffit pas, pour devenir tout à coup vertueux, et jouer son rôle dans la régénération de l'Univers, de se faire inscrire à l'une de ces sociétés dont le but est si louable, et de verser, avec une cotisation, sa part de vertu dans le fonds social, s'en remettant au pré-

1. ..... mankind's whole system in regard to the great difficulties which God had given to be solved, — a system of fear and vengeance, never successful, yet followed to the last. (*The New Adam and Eve.*)

2. How can human law inculcate benevolence and love, while it persists in setting up the gallows as its chief symbol ? (*Earth's Holocaust.*)

sident et au conseil d'administration du soin de veiller à ce que la somme soit bien et utilement employée. Que toutes les armes de guerre se fondent sous la caresse de la flamme, et les haines nationales subsisteront, survivant aux élans généreux des peuples comme aux nobles pensées d'un souverain, car Caïn n'eut pas besoin d'arme pour tuer son frère. Que la potence ou la guillotine s'enflamment, et ce sacrifice suprême ne désarmera pas les meurtriers, tant que l'Humanité, après avoir parcouru tous les cercles de l'Enfer terrestre, n'aura pas atteint la pureté parfaite, par la victoire définitive de chacun sur le mal qui est en lui.

Et Hawthorne, après ces décourageantes réflexions, arrive à la même conclusion qu'Emerson, qui, nous l'avons vu, souriait des exagérations de ses disciples trop enthousiastes, et trop peu soucieux des fatalités de la nature humaine. Le mal est en nous, plus que dans la Nature, et, si nous le faisons disparaître de nos cœurs, il disparaîtra également de l'Univers, où son existence est purement illusoire et subjective. Ce n'est donc pas par des réformes partielles, et plus ou moins mécaniques, si bien comprises qu'elles soient, ni même par un embrasement général, d'ailleurs moins efficace qu'on ne le croirait, qu'on atteindra le mal dans sa source : on en pourra faire disparaître les manifestations extérieures ; elles renaîtront sous une autre forme, peut être aussi terrible. Il faut frapper cette monstrueuse excroissance du Mal et du Crime dans la racine même par où elle boit le sang de l'Humanité, il faut refondre le cœur humain lui-même.

Il est un objet [1] tel que, si on oublie de le jeter, comme le reste, au feu purificateur, la conflagration générale n'aboutira à rien, quand elle devrait faire de la Terre entière un monceau de cendres.... C'est le cœur humain lui-même. Et, à moins qu'on ne trouve quelque moyen de purifier cette horrible caverne, toutes les formes de l'injustice et de la misère, que l'on aura pris tant de peine pour consumer, en ressortiront ; — les mêmes formes qu'autrefois, ou de pires, peut-être..... Le cœur, c'est la sphère petite, et pourtant illimitée, où vit le Mal primordial, dont le crime et la misère du monde extérieur ne sont que les emblèmes. Purifiez cette sphère cachée, et les mille formes du Mal qui han-

1. There is one thing that these wiseacres have forgotten to throw into the fire, and without which all the rest of the conflagration is just nothing at all ; yes, though they had burned the earth itself to a cinder..... What but the human heart itself?..... And, unless they hit upon some method of purifying that foul cavern, forth from it will reissue all the shapes of wrong and misery, — the same old shapes or worse ones, — which they have taken such a vast deal of trouble to consume to ashes..... The heart, the heart, — there was the little, yet boundless sphere wherein existed the original wrong of which the crime and misery of this outward world were merely types. Purify that inward sphere, and the many shapes of evil that haunt the outward, and which now seem almost our only realities, will turn to shadowy phantoms, and vanish of their own accord, but, if we go no deeper than the intellect, and strive, with merely that feeble instrument, to discern and rectify what is wrong, our whole accomplishment will be a dream. (*Earth's Holocaust.*)

tent le monde extérieur, et qui nous semblent presque être les seules réalités, se changeront en fantômes, en ombres vaines, et disparaîtront d'elles-mêmes. Mais, si nous ne pénétrons pas plus profondément que l'Intelligence, et si nous nous efforçons, avec cet instrument si faible, de distinguer et de rectifier ce qui est mal, tout notre labeur ne sera qu'un rêve insubstantiel.

Il ne faut donc pas espérer accomplir de réforme véritable, si l'on n'agit d'abord sur le cœur humain. Et, même alors, la puissance réformatrice de l'homme est étroitement limitée par sa nature, dont il est presque impossible de supprimer les imperfections. L'imperfection est si bien liée à notre nature, elle est si bien en nous la marque même de la vie, que son entière disparition entraînerait celle de la vie elle-même.

Georgiana, (*La Marque fatale,*) est une jeune femme d'une idéale beauté, que dépare seul un signe à peine visible, qu'elle porte depuis sa naissance : une main en miniature, imprimée sur sa joue, où elle se détache avec une netteté surprenante, dès que la moindre émotion la fait pâlir. Cette unique imperfection fait le désespoir d'Aylmer, son mari : persuadé qu'il pourra la faire disparaître par une opération habilement conduite, il réussit, non sans peine, à arracher à Georgiana la promesse de s'y prêter. Aylmer tente l'expérience, mais il a oublié que la Nature,

> qui semble [1] travailler en plein soleil, cache rigoureusement ses secrets, et, malgré son apparente franchise, ne nous montre que des résultats, et qu'elle nous permet bien de défaire son œuvre, mais rarement de la corriger.

La tache fatale tenait aux sources mêmes de la vie de Georgiana, et, au moment où la science triomphante la fait disparaître, la Nature reprend brusquement la victoire que la main impatiente de l'Homme avait cru lui arracher, et détruit brutalement ses rêves d'idéal : la malheureuse jeune femme expire, victime du désir d'irréalisable perfection qui s'était emparé de l'esprit d'Aylmer.

Un effort semblable pour effacer une monstruosité non plus simplement physique, cette fois, mais aussi morale, (*La Fille de Rappaccini,*) se termine également par la mort de la victime. Le vieux savant Rappaccini a conçu l'idée diabolique de nourrir uniquement de poisons sa fille Béatrice : il la rend ainsi fatale à toute vie qui s'approche. Un jeune étudiant, Giovanni Guasconti, attiré par le charme étrange de Béatrice, voudrait la faire rentrer dans l'humanité, dont elle est séparée, depuis que son père a commencé sur elle sa terrible expérience; il lui donne un antidote, et Béatrice meurt dès qu'elle y a trempé les lèvres.

1. ..... while she amuses us with apparently working in the broadest sunshine, is yet severely careful to keep her own secrets, and, in spite of her pretended openness, shows us nothing but results. She permits us, indeed, to mar, but seldom to mend.
(*The Birthmark.*)

C'est qu'il n'est permis à personne de sortir, volontairement ou non, de la grande famille humaine, de violer impunément l'ordre établi de la Nature, et de vivre en révolte contre elle. Tôt ou tard, tout s'expie, les choses rentrent à leur place, la grande loi d'ordre et de Vérité reprend ses droits, et punit cruellement ceux qui l'ont méconnue. Le retour à la vie normale est interdit à ceux qui s'en sont une fois écartés. Béatrice succombe pour la même raison qui interdit à Wakefield de rentrer dans sa maison une fois qu'il l'a quittée. Elle est l'instrument innocent des expériences folles, des tentatives impies de son père, qui en a fait un véritable monstre, et c'est en vain qu'elle est irresponsable de cette monstruosité : il n'y a pas de place dans la Nature pour les monstres, et elle est condamnée à disparaître. Elle a grandi, sœur humaine de luxuriante beauté, parmi les fleurs empoisonnées du jardin secret ; aussi superbe, aussi dangereuse qu'elles, aussi effrayante dans son irresponsabilité ; et, nourrie de leur substance, elle les aime comme des sœurs, sans se douter qu'avec leurs sucs, elle a pris chaque jour un peu de leur puissance meurtrière.

Elle souffre de voir ses fleurs chéries répandre la mort autour d'elles, sans se douter qu'en elle grandit chaque jour le même sinistre pouvoir ; leur société lui devient insuffisante, sa solitude lui pèse. Elle se rend vaguement compte qu'une étrange fatalité l'accable et la mure en ce jardin, élevant entre elle et le reste des hommes une infranchissable barrière. Elle est hantée de l'idée qu'un peu de sympathie humaine pourrait rompre le charme contre lequel elle se heurte. L'amour de Giovanni va lui apporter cette sympathie. Mais il est déjà trop tard : le poison a trop énergiquement agi sur elle, il a envahi tout son être, elle est désormais irrémédiablement séparée de l'humanité. Giovianni, impuissant à l'arracher au cercle mystérieux et terrible où elle est enfermée, pour la conduire par la main vers une vie plus naturelle, y est au contraire lui-même invinciblement attiré, et, petit à petit, le poison agit sur lui comme sur celle qu'il aime ; à la grande joie du vieux Rappaccini, qui a prévu ce dénoûment, et compté sur la beauté de sa fille pour attirer l'étranger en son pouvoir, et, peut-être, fonder une nouvelle race d'êtres surhumains, forts de leur effrayante solitude, redoutables à tous ceux qui les entourent. L'outrage à la Nature a été sans cesse grandissant ; l'ombre de l'arbre empoisonné couvre deux êtres au lieu d'un. Il est temps que tout rentre dans l'ordre, et le dernier scrupule de Giovanni, qui lui a fait apporter un antidote, amène l'inévitable catastrophe. Le corps de Béatrice, nourri de poisons, ne peut résister à l'action, bienfaisante pour tout autre, de l'élixir ; elle tombe, tuée par celui même qui croyait lui apporter le salut, et les malédictions forcenées de son amant ne lui arra-

chent que l'expression d'une douleur intense et d'une parfaite résignation à l'expérience suprême qui devait lui rendre sa pureté primitive, et qui, comme à Georgiana, ne lui a apporté que la mort.

Une fois de plus, la force immanente qui régit l'Univers matériel. comme l'Univers moral dont il est l'image, a repris son libre cours, et cruellement frappé celui qui, dans sa folle témérité, n'a pas craint de s'insurger contre la Règle, et de substituer ses conceptions personnelles à celles de l'Ame Supérieure.

Une seule pièce de ce recueil : l'*Enterrement de Roger Malvin*, est basée sur un incident historique ; encore ce point de départ est-il bientôt perdu de vue, dans la signification morale du récit. Après une rencontre avec les Indiens, où les colons ont eu beaucoup à souffrir, Ruben Bourne a dû abandonner dans la forêt son ami Roger Malvin, mortellement blessé. en promettant de revenir lui donner la sépulture. Mais il n'ose pas avouer à Dorcas, la fille de Roger, qu'il a épousée à son retour, qu'il a quitté son père encore vivant, il lui laisse croire qu'il l'avait enterré avant de s'en séparer ; et, par là, s'interdit de retourner au pied du rocher solitaire pour accomplir sa promesse, car ce seul moyen de reconquérir la paix intérieure et de calmer les scrupules de sa conscience, lui devient naturellement chaque jour plus complètement impossible. Dès lors, il est l'esclave de ce mensonge que lui est échappé en un moment de faiblesse, et qui élève une insurmontable barrière entre lui et celle qu'il aime le plus.

Sous ce poids accablant, en proie aux souffrances mentales qui punissent l'auteur d'un crime caché, et se considérant presque, à certains moments, comme un assassin, Ruben Bourne se décourage de plus en plus ; il est bientôt ruiné, et forcé d'aller s'établir dans la solitude avec Dorcas et son fils. C'est là que l'expiation l'attend, expiation cruelle, car il est puni aussi durement de son manque de franchise que s'il eût été réellement l'assassin de Roger Malvin. Ici encore, Hawthorne est sous l'influence transcendentaliste ; avec Emerson, il considère la sincérité comme la vraie base de la vie morale, et toute déviation de la vérité, tout pacte avec le mensonge, comme une des fautes les plus graves que l'homme puisse commettre, car elle entraîne la dégradation spirituelle, la mort du respect qu'il doit avoir pour l'humanité en sa propre personne.

Ruben, croyant tirer sur un daim, tue son fils d'un coup de feu. et trouve son cadavre au pied même de l'arbre où il avait abandonné Roger Malvin. Comme Rappaccini, Ruben a payé de la vie d'un innocent le crime de s'être écarté des lois impérieuses de la vie morale. Tous deux sont punis dans la personne de leur enfant, comme si toute déviation

hors des voies de la Nature devait être le point de départ d'une existence meurtrière, qui ne peut se terminer que par une expiation également contre nature.

Le destin l'a donc ramené malgré lui, pour expier sa faute, à l'endroit funèbre où sa conscience lui interdisait de retourner. Dans ce coup terrible, dans ce châtiment où son cœur se déchire, il retrouve la force morale qui lui avait manqué jusqu'alors, et avoue à Dorcas que ses larmes tombent sur son père comme sur son fils. Dès ce moment, la paix rentre dans sa conscience purifiée par le malheur, et la branche morte du chêne, symbole de sa faute, qui s'était flétrie le jour de l'abandon de Roger Malvin, tombe d'elle-même, comme l'Albatros était tombé du cou du Vieux Marin repentant.

L'amour joue dans l'art le même rôle que la sincérité dans la vie morale. Tantôt, (*La Statue de bois de Drowne,*) c'est l'amour d'une femme qui éveille le sentiment artistique chez un manœuvre. Le sculpteur Drowne est un Yankee positif, terre à terre, qui gagne sa vie à tailler en chêne des statues pour l'avant des navires ; et toutes ses productions, d'un fini matériel incontestable, ont entre elles une indéniable parenté, car elles sont toutes également raides et guindées, et, à toutes, il manque ce je ne sais quoi, cette étincelle divine qui, seule, peut leur donner la vie. Mais, un jour, il prend pour modèle une étrangère, dont la beauté fait sur lui une profonde impression. Comme son cœur s'est ouvert à l'amour, son cerveau s'ouvre à l'inspiration, des éclairs de génie le guident sur la route où il marchait à tâtons, aveuglé par une inintelligente routine ; l'artiste est né en lui.

Mais, lorsque celle dont la beauté avait fait naître le génie du sculpteur disparaît, ce génie disparaît avec elle ; le pauvre homme s'éveille de son rêve glorieux, et, redevenu le manœuvre qu'il était autrefois, se retrouve plus impuissant encore que jamais, ayant à peine conscience d'avoir, un jour, fait un chef-d'œuvre.

Ailleurs, (*L'Artiste du Beau,*) la source du génie est dans l'amour, non d'une créature humaine, mais de l'art aimé pour lui-même. Aussi lui donne-t-elle un caractère de durée que n'eut pas le talent de Drowne. Owen Warland reste artiste en dépit de tout ; malgré les railleries méchantes du vieil horloger Peter Hovenden, qui le croit fou, malgré le manque de sympathie de ceux qui l'entourent, comme le robuste forgeron Robert Danforth, et sa femme Annie, malgré la froideur et l'hostilité du monde, et les échecs répétés, et les accès passagers de découragement qui retardent encore la naissance de son chef-d'œuvre. Il trouve dans la poursuite du beau, à laquelle il se livre avec une énergie un peu morbide, une

jouissance aussi pure, aussi complète, que dans la réalisation même de ses aspirations, et

ressent le besoin[1] de les réaliser aussi irrésistiblement qu'aucun de ces poètes ou de ces peintres qui ont revêtu le monde d'une beauté encore faible et indistincte, imparfaite copie de la splendeur de leurs visions.

Hawthorne symbolise cette poursuite du beau par un papillon animé, auquel Owen est parvenu, après bien des efforts et des déceptions, à donner une vie artificielle ; merveille de mécanique artistique, où il a mis un peu de sa vie, avec un dévouement et une confiance d'autant plus touchante que son chef-d'œuvre est condamné à rester inapprécié. Absorbé dans ses rêveries, il a gardé, au fond de son cœur d'artiste, aussi simple, aussi naïf que celui d'un enfant, un peu d'amour pour Annie, qui lui a préféré le forgeron, et ferme volontiers les yeux pour ne pas voir ses défauts.

Par un phénomène étrange, l'artiste a mis tant de son cœur dans son œuvre, et celle-ci a tellement bu la vie de l'artiste, qu'elle en a toute la sensibilité maladive, et en arrive à souffrir d'une simple manque de sympathie autant que d'une blessure grave. La main maladroite d'un enfant qui le prend pour un jouet vulgaire lui enlève cette vie dont l'ardente volonté d'Owen l'avait douée ; et le papillon merveilleux meurt à son premier contact avec la brutalité du monde extérieur. Mais la réalisation même de sa pensée est tout pour l'artiste ; et, dès qu'elle est parfaite, l'œuvre elle-même n'a plus qu'une importance secondaire : Owen supporte avec courage, et presque avec indifférence, ce dernier coup qui semblait devoir l'écraser.

Il avait capturé[2] un bien autre papillon que celui-là. Quand l'artiste s'est élevé assez haut pour atteindre le Beau, le symbole par lequel il l'a rendu accessible aux sens humains n'a que peu de valeur à ses yeux, depuis que son esprit se possède dans la joie de sa réalité.

Enfin, l'idée, à laquelle Hawthorne retourne toujours si volontiers, de la présence universelle du malheur et du péché, a inspiré, entre autres, le *Banquet de Noël*, où son imagination semble avoir épuisé presque toutes les formes possibles de la misère humaine ; le *Serpent Familier* ; la *Procession de la Vie* ; et surtout le *Jeune Fermier Brown*.

1. ..... felt the impulse to give external reality to his ideas irresistibly as any of the poets or painters who have arrayed the world in a dimmer and fainter beauty, imperfectly copied from the richness of their visions. (*The Artist of the Beautiful.*)

2. He had caught a far other butterfly than this. When the artist rose high enough to achieve the beautiful, the symbol by which he made it perceptible to mortal senses became of little value in his eyes, while his spirit possessed itself in the enjoyment of the reality. (*The Artist of the Beautiful.*)

Roderick Elliston, (*Le Serpent Familier*,) tourmenté par une jalousie violente et par des chagrins intimes, est, de plus, victime d'une tendance morbide à s'examiner incessamment, et à mesurer à chaque instant les progrès que le mal a faits en lui. Son imagination maladive, et préoccupée d'une idée unique, ne tarde pas à lui représenter ses souffrances sous une forme matérielle : il se figure avoir dans la poitrine un serpent qui le ronge nuit et jour, et dont il ne peut se délivrer. Ce serpent se nourrit des inquiétudes et des remords qui lui ont donné naissance, et son malheureux hôte, que ne quitte jamais ce cauchemar, sent sa raison chanceler chaque jour davantage, Mais, malgré la folie, dont la menace devient tous les jours plus terrible, et qui, en l'aveuglant à tout ce qui n'est pas sa préoccupation unique et constante, développe en lui un monstrueux égoïsme, son esprit reste singulièrement clairvoyant, au moins sur un point. La conscience du Mal en lui-même lui ouvre les yeux à l'existence du Mal chez les autres, et, avec une lucidité extraordinaire, il voit, en ceux même que la foule salue comme des modèles de vertu chrétienne, la hideuse tache du Péché, soigneusement cachée au plus profond de leur cœur, et le serpent rongeur que le sien salue comme un frère.

La *Procession de la Vie* est une sorte de danse macabre, où les hommes se forment en groupes lamentables, réunis par la secrète sympathie de leurs maladies, de leurs souffrances, de leurs passions et de leurs crimes. La même idée les gouverne, et les criminels appellent dans leurs rangs ceux qu'ils savent coupables, et dont les apparences de rectitude morale ont jusque-là déçu tout le monde, mais ne peuvent tromper le serpent qui ronge le cœur de ces misérables ; — tandis que les justes n'osent pas prendre place au rang qui leur est dû, tant ils craignent de se rendre justice ; et ne peuvent se défendre d'une certaine sympathie pour ceux-là même qui sont le plus profondément déchus. car leur innocence n'est souvent que l'effet du hasard, et d'heureuses circonstances, et l'homme ne doit pas être inexorable au péché qu'il eût pu commettre lui-même.

Cette idée de l'incroyable fréquence du crime caché sous les dehors les plus avouables, et de l'obscure sympathie qui unit, non sans quelque raison, l'homme, par cela même qu'il est homme, au coupable près de qui, peut-être, il aurait, dans d'autres circonstances, été forcé de marcher ; de cette fraternité de tous les hommes, indépendante de leur valeur morale, et que le crime est impuissant à rompre, car le crime est toujours possible chez l'homme ; et de la merveilleuse faculté qu'a le criminel, éclairé par sa faute même, de deviner un frère chez l'être le plus moral en apparence ; — cette idée, si chère à Hawthorne, et qui se retrouve si souvent dans ses œuvres, (en particulier dans la *Lettre Rouge*,) qu'elle en constitue l'un des traits les plus curieux, — indiquée dans le *Serpent Familier*, plus ample-

ment développée, déjà, dans la *Procession de la Vie,* atteint, après un crescendo sinistre, sa plus grande force d'expression dans le *Jeune Fermier Brown*, la plus effrayante des pièces qui composent le recueil des *Mousses*.

Brown s'est laissé persuader par le Démon d'assister à un rendez-vous nocturne de sorciers. Il n'est entré dans la forêt qu'avec répugnance, mais il voit passer la bonne vieille Cloyse, qui, jadis, lui apprit son catéchisme, et qui se lamente de la perte malencontreuse de son manche à balai ; et le ministre, à cheval, accompagné du Diacre Gookin, dont la rectitude avait toujours été insoupçonnée. Entraîné par cet exemple, il atteint la clairière où doit se célébrer la Messe Noire, et où il voit, avec nombre d'honnêtes gens de la même espèce, sa jeune femme Faith, qu'il a quittée quelques heures auparavant. A ce moment critique, la vision se dissipe soudain, et il se retrouve seul en pleine forêt, se demandant s'il n'a pas été le jouet d'un rêve absurde, mais à jamais guéri de croire à la vertu de dame Cloyse et du vénérable diacre.

Hawthorne s'est souvenu, une fois encore, des histoires de sorcellerie qui avaient amusé et terrifié son enfance, et auxquelles il attribuait une singulière et néfaste influence sur sa famille. Il n'est pas éloigné, du reste, de faire amende honorable pour ses ancêtres, et de penser que le Diable hantait les Puritains beaucoup plus intimement qu'on ne serait tenté de le croire, ou qu'ils ne le croyaient eux-mêmes ; et que les sorciers n'étaient pas seuls à lui demander conseil et protection.

La Nature elle-même, la Nature sauvage de la Nouvelle Angleterre il y a deux siècles, si dure aux colons, semble sympathiser avec le Démon et les Sorciers ; comme en haine de ceux qui, trop étroitement murés dans leur idéal religieux, la méprisaient ou la craignaient, la croyant pleine d'embûches secrètes, irrésistibles. Le vent qui gémit dans les arbres séculaires, et passe en sifflant sur les rochers nus, les mille voix de la forêt, sont complices de l'œuvre impie, et leur basse puissante accompagne les hymnes de révolte.

Et, de fait, le Démon n'est-il pas un Faune, déchu de sa divinité, relégué dans la solitude, loin des hommages humains qui le cherchaient autrefois, mais qu'à présent le dégoût et l'effroi écartent de lui ; réduit désormais à régner sur la Nature, à laquelle il inspire, non plus la vie joyeuse et féconde des temps anciens, mais une sombre horreur, une répulsion pour l'homme, qui a cessé de la comprendre et de l'aimer ? Et la sorcellerie ne fut-elle pas, jusqu'à un certain point, un effort pour échapper à la tyrannie des dogmes abstraits, ascétiques, qui veulent dompter l'homme et le spiritualiser à outrance en humiliant son corps, pour retrouver la Nature

et rendre à la vie humaine un peu de sa libre expansion, de son élasticité, perdues, étouffées sous les fatras des théologies ?

« Ici », dit le Démon [1], s'adressant à l'assemblée, « sont tous ceux que vous respectez depuis l'enfance. Vous les croyiez plus saints que vous-mêmes, et vous reculiez d'horreur devant votre péché, lorsque vous le compariez à leur vie d'honnêteté, à leurs aspirations célestes, à leurs prières. Et pourtant, les voici tous dans ma pieuse assemblée. Ce soir, il nous sera donné de connaître leurs actions secrètes ; — comment des Anciens de l'Eglise, à la barbe blanche, ont dit tout bas des paroles de luxure aux jeunes servantes de leur maison ; comment plus d'une femme, impatiente de porter le voile de veuve, a donné une potion à son mari, le soir, et lui a fait dormir son dernier sommeil sur son sein ; comment des jeunes gens imberbes se sont hâté d'hériter des richesses paternelles ; et comment de jolies demoiselles, — ne rougissez pas, mes belles, — ont creusé une petite tombe dans le jardin, et m'ont invité, comme seul témoin, à l'enterrement d'un petit enfant. Par la sympathie de vos cœurs pour le péché, vous découvrirez tous les endroits, dans l'église, la chambre, la rue ou la forêt, où un crime a été commis, et vous triompherez de voir que la terre n'est qu'une immense souillure de crime, une vaste tache de sang. Bien plus, il vous sera donné de pénétrer dans tous les cœurs le profond mystère du péché, la source de toutes les perversités, qui donne, sans jamais s'épuiser, naissance à plus d'impulsions mauvaises que le pouvoir de l'homme et le mien n'en peuvent réaliser dans des actions. Et maintenant, mes enfants, regardez-vous les uns les autres..... Soyez les bienvenus à la communion de votre race. »

Il semblerait presque, à lire ces lignes, effrayantes d'impitoyable cruauté, que Hawthorne eût senti en lui-même ces secrètes impulsions vers le crime, cette mystérieuse sympathie pour les coupables, si l'on ne connaissait sa vie irréprochable, son âme naïve et loyale d'enfant heureux ; et si l'on ne savait qu'il écrivit ces allégories sinistres et d'un pessimisme si désespérant, précisément en ces années qui furent pour lui un temps de bonheur ininterrompu, si l'on ne savait aussi combien il lui était facile de

1. "There", resumed the sable form, " are all whom you have reverenced from youth. Ye deemed them holier than yourselves, and shrank from your own sin, contrasting it with their lives of righteousness and prayerful aspirations heavenward. Yet, here are they all in my worshipping assembly. This night, it shall be granted to you to know their secret deeds: how hoary-bearded elders of the church have whispered wanton words to the young maidens of their households; how many a woman, eager for widow's weeds, has given her husband a drink at bedtime, and let him sleep his last sleep in her bosom; how beardless youths have made haste to inherit their fathers' wealth ; and how fair damsels — blush not, sweet ones, — have dug little graves in the garden, and bidden me, the sole guest, to an infant's funeral. By the sympathy of your human hearts for sin, ye shall scent out all the places,— whether in church, bed-chamber, street, field or forest — where crime has been committed, and shall exult to behold the whole earth one stain of guilt, one mighty blood spot. Far more than this. It shall be yours to penetrate, in every bosom, the deep mystery of sin, the fountain of all wicked arts, and which inexhaustibly supplies more evil impulses than human power — than my power at its utmost — can make manifest in deeds. And now, my children, look upon each other..... Welcome to the communion of your race. "

(*Young Goodman Brown.*)

se détacher de ses conceptions. Car son imagination, bien plus encore que sa conscience, y eut part : c'est elle, surtout, qui s'était pénétrée de cette idée de l'Universalité de la Faute, et de la fraternité dans le Péché, alors que son cœur s'ouvrait largement aux influences bienfaisantes de l'amour et de l'amitié. De là, ces accusations de pessimisme qui, vraisemblables jusqu'à un certain point, si l'on n'examine que l'œuvre de Hawthorne, contrastent étrangement avec tout ce que nous savons de son caractère et de sa vie.

Les *Mousses d'Un Vieux Presbytère* ont donc, au moins dans certaines parties, une teinte plus sombre encore que les *Twice Told Tales*. Mais, comme on peut en juger par les quelques extraits que nous en avons donnés, elles montrent, aussi, une maturité d'esprit plus complète. Sans doute, la pensée est encore voilée, parfois, d'une légère brume, qui ne disparaîtra jamais entièrement de l'œuvre de Hawthorne, dont elle est l'un des charmes les plus curieux; mais néanmoins, elle s'est précisée et creusée davantage, et les idées sont moins déplorablement vagues que dans certains des premiers essais. Les réflexions morales, jadis un peu trop souvent empreintes de banalité, montrent plus de profondeur, et ont perdu l'allure trop abstraite, et la forme parfois naïve qui nuisaient si gravement à l'effet artistique des premiers Contes.

La fréquentation des Transcendentalistes n'a pas nuit autant à Hawthorne que le prétendait E. Poe, quand il lui conseillait de rompre avec Mr. Alcott et de jeter au feu la collection du *Dial*, ni autant qu'il le croyait lui-même. Sous l'influence géniale d'Emerson, il s'est arraché aux brouillards où s'attardait sa pensée, son esprit s'est élargi, et la lumière y est entrée. Il a perdu beaucoup de l'étroitesse héritée des Puritains, tout en gardant ce qu'il y avait de sérieux et de solide dans la vieille Doctrine; et son cœur s'est ouvert à une sympathie profonde pour l'Humanité tout entière, à un besoin de vérité et de substantialité qu'il n'avait pas ressenti jusqu'alors. Il a compris l'importance suprême de la sincérité dans la vie morale, et la rigueur impitoyable des lois qui régissent l'Univers, lois que nul ne peut enfreindre sans s'exposer à une catastrophe terrible, inévitable.

En même temps que sa conscience voyait et comprenait mieux les faits du monde moral, son œil devenait plus apte à comprendre la Nature extérieure. Le séjour à la campagne, et les longues promenades en compagnie de Thoreau, avaient ravivé en lui d'anciens instincts, et ne lui avaient pas été inutiles. Ses descriptions sont exactes, précises ; tout en saisissant l'idée cachée derrière les choses, il en embrasse tous les détails matériels, et les note avec un soin scrupuleux.

C'est que ses qualités d'observateur, aussi bien de la Nature que du

monde moral, en se développant, en s'affirmant, en se précisant, ont amené un développement parallèle de ses qualités d'écrivain. Son style, aussi, s'est précisé. La phrase, bien qu'encore souvent longue et complexe, a pris plus de netteté; le mot juste vient sans peine, les abstractions sont moins nombreuses; et, dans les descriptions, l'image est fidèle, l'expression s'adapte sans effort à la pensée, qu'elle rend souvent avec un rare bonheur. Le talent de Hawthorne, développé à loisir en un labeur incessant de vingt années, va briser la forme étroite du Conte et de l'Esquisse, où il s'est enfermé jusque là : il est désormais mûr pour le roman.

CHAPITRE IX

THE SNOW IMAGE, AND OTHER TALES

Vers la fin de 1848, Hawthorne mit la dernière main au recueil de contes et d'études rétrospectives sur le vieux Salem, qui parut seulement en 1851, sous le titre de : *The Snow Image, and Other Tales.*

Ce n'est pas dans les descriptions de sa ville natale, où Hawthorne reproduit, une fois encore, des détails avec lesquels il nous a déjà rendus familiers, qu'est l'intérêt principal de ce livre. Ce qui surtout en fait le charme, c'est un certain nombre de pièces où nous constatons l'existence d'un sentiment de fraternité humaine et de douceur, jusque là bien rare dans les œuvres de Hawthorne, et qui commence à peine à se faire jour dans les *Mousses d'un Vieux Presbytère.* Observateur à distance, rêveur idéaliste, il semblait qu'il lui répugnât de se mêler au fourmillement de vie qui l'entourait et l'effrayait un peu. De là, une certaine froideur, un manque d'émotion humaine, une sensation d'éloignement, qui donnait à ses esquisses un cachet tout particulier. Le crime et la douleur semblaient exercer sur lui une sorte d'attraction morbide, et, seuls, éveiller en lui, à tout le moins, une curiosité plus ardente et plus minutieuse. La *Lettre Rouge* nous donnera, peut-être, l'exemple le plus frappant de ce lien obscur, né d'une commune angoisse, entre l'auteur et ses créations, et il semble que Hawthorne ait, enfin, versé un peu de son cœur dans les pages pleines d'émotion contenue, et par cela même si puissantes, où il met sous nos yeux les souffrances de Dimmesdale, se débattant contre sa faute et contre le Démon du mensonge et de l'hypocrisie

Mais c'est ici, surtout, que Hawthorne s'est départi de sa froideur ordinaire, et semble avoir voulu montrer qu'il avait en lui quelque sympathie pour les faiblesses humaines, par cela seul qu'elles sont humaines, — et non plus à cause de l'attrait mystérieux qu'il se sentait pour les côtés

troubles et ténébreux de notre nature. Nous serions assez disposé à attribuer cette modification au changement que le mariage et la naissance de deux enfants avaient apportés dans la vie et le caractère de Hawthorne. Cette femme si aimante et dévouée, qui l'entourait d'une douce et tiède atmosphère d'affection, ces petits êtres qui réclamaient chaque jour de lui de nouveaux efforts, avaient dû, dans une large mesure, contribuer à le faire sortir de l'égoïsme inconscient où il s'était si longtemps complu.

Il avait senti que la plus sûre défense contre les misères et les chagrins de la vie est encore la confiance réciproque, et l'amour profond et sincère de deux âmes loyalement unies ; et il aurait dit volontiers avec les pèlerins de Canterbury, ces deux amants prêts à défier tous les malheurs avec la témérité touchante de leurs cœurs aimants et naïfs : « Le monde ne pourra jamais être sombre pour nous, car nous nous aimerons toujours. » Le penseur qui était resté enfermé sept ans dans sa chambrette pour écrire les *Twice Told Tales ;* qui, à Brook Farm, n'avait guère cherché qu'une distraction passagère, et un changement d'habitudes devenu indispensable, sans presque se laisser entraîner par le courant de fraternité et de dévouement d'où était née la colonie de Roxbury; qui, enfin, de ses conversations avec Emerson, — si l'on peut donner ce nom à des entrevues où il se contentait généralement d'écouter, — n'avait retiré que de pures jouissances intellectuelles ; — cet homme, jusque là stoïquement indifférent à la pauvreté, parce qu'il était seul à la supporter, et qu'elle ne pouvait troubler ses réflexions solitaires et son travail de *self-culture*, se sentait maintenant responsable de trois autres existences. Il avait compris qu'il ne devait plus vivre pour lui seul, et que les joies laborieuses de l'écrivain, si pures et si élevées qu'elles soient, seraient peut-être entachées d'égoïsme, si elles n'étaient, en quelque sorte, rendues sacrées par la pensée des êtres si chers à qui elles devaient apporter une part de bonheur. Et, dès lors, il n'est pas surprenant que Hawthorne, amené par degrés à s'extérioriser, à regarder autour de lui, à aimer autour de lui, — ait vu se fondre son enveloppe glaciale, et fini par atteindre, au delà du cercle de famille, ceux qui souffrent, ceux qui luttent pour conquérir aux leurs un peu du bonheur auquel ils ont droit, ceux enfin qui, sans effort apparent, ont su se donner ce bonheur, parce qu'ils ont su aimer.

Ses sympathies vont surtout, d'ailleurs, aux humbles, à ceux qui, sans prétendre éblouir personne par une soi-disant supériorité intellectuelle, ou des raffinements inattendus de la vie morale, et sans vouloir se poser en réformateurs, se contentent de faire leur devoir simplement et sans tapage, — qui, sans chercher à inonder l'Humanité entière des effusions

d'une tendresse vague, s'efforcent seulement d'aimer de leur mieux ceux qui les touchent de plus près, et de leur procurer un peu de joie.

Le modèle de ces hommes simples, qui savent trouver le bonheur pour eux, et parfois aussi pour les autres, dans leur simplicité et leur modestie mêmes, est Ernest, dans le *Grand Visage de Pierre*. Le sujet est des plus simples : Un singulier caprice de la Nature a donné à un rocher une ressemblance singulière avec une gigantesque face humaine. Les habitants de la vallée considèrent ce visage de pierre avec un respect d'autant plus profond qu'il préside à leurs destinées. S'il faut en croire une ancienne prophétie, il doit naître parmi eux un homme qui ressemblera au colosse lointain, et sera le plus grand et le plus noble de tous ceux de son temps. A plusieurs reprises, des enfants de la vallée sont allés conquérir au dehors une gloire plus ou moins pure, et le peuple a salué chacun d'eux à son retour, comme le héros attendu, croyant reconnaître dans son visage les traits du Grand Visage de Pierre. Ernest a grandi, lui aussi, dans cette foi, lui aussi s'est bercé de ces illusions naïves. Cependant, chaque fois que ses voisins ont acclamé un nouveau grand homme, malgré ses efforts sincères pour croire, il n'a pu s'empêcher de douter et de rester froid au milieu des cris d'allégresse, comme s'il prévoyait la déception finale, inévitable.

C'est ainsi que le peuple admire follement le millionnaire égoïste et dur Gathergold, comme si quelque chose de la splendeur de son or devait rejaillir sur ses concitoyens ; puis le général victorieux Old Blood and Thunder, avec l'empressement d'une populace apeurée devant la force brutale, qui se rue à la servitude, trouvant dans cet apeurement même une joie exquise ; enfin, l'avocat politicien Old Stony Phiz, dont la grande éloquence exerce, par son seul charme matériel, une irrésistible séduction sur leurs esprits naïfs et prompts à l'enthousiasme.

Et, chaque fois, sans se laisser éblouir par le cortège triomphal qui se presse autour de l'homme du jour, Ernest, venu pour mêler ses acclamations à celles de la foule, se sent frappé d'une cruelle désillusion ; il renonce à lui trouver la ressemblance tant rêvée, et s'éloigne, désenchanté, tandis que, le triomphateur une fois passé, au milieu des nuages de poussière que soulève la foule hurlante, le Grand Visage de Pierre se dévoile de nouveau, et semble lui dire avec bonté : « J'ai attendu plus longtemps que toi, et je ne suis pas encore las. Ne crains rien, l'homme viendra ! »

Pendant tout ce temps, Ernest a vécu simplement, les yeux tournés vers l'image de pierre, dont l'influence latente, mais réelle, développe en lui les nobles aspirations vers un haut idéal, et les sentiments de tendresse envers ses semblables. Vertueux sans presque le savoir, il avait

une âme simple, ouverte à la confiance et à l'espoir; il était toujours prêt à croire à ce qui lui semblait juste et beau ; et, dans sa naïve abnégation, il n'attendait que la réalisation de la prophétie pour s'incliner devant une bonté, une beauté morale, inférieures à celles qu'il portait en lui. Sans cesse en contact avec une nature simple et grandiose, il prenait chaque jour, sans le savoir, une ressemblance plus grande avec le rocher mystérieux. Ignorant des raffinements, et aussi des perversions que l'esprit reçoit d'une culture poussée à l'excès, son génie se développait librement, ses pensées trouvaient une expression admirablement naturelle, qui rendait les grandes vérités familières à ses auditeurs, par cela même qu'il les exprimait. Son influence sur ses voisins allait sans cesse grandissant, et, souvent, il les entretenait en plein air.

Enfin, un jour qu'il lisait sur le seuil de sa porte, un homme vient lui demander l'hospitalité. C'était un poète, celui même dont il lisait les œuvres en ce moment. Sous le charme de sa conversation, de ses idées si nobles, si élevées, Ernest le regarde avec attention, et un dernier rayon d'espérance traverse son esprit. Mais, lorsqu'il compare les traits de son visiteur avec le Visage de Pierre, il s'aperçoit que, cette fois encore, il vient d'être déçu dans son espoir, plus cruellement que jamais, et c'est le poète lui-même qui lui en donne la raison.

« Mes vers [1], » dit-il, « ont quelques accents divins. Vous pouvez y entendre l'écho lointain d'un chant céleste. Mais ma vie, cher Ernest, n'a pas été en accord avec ma pensée. J'ai eu des rêves sublimes, mais ils n'ont été que des rêves, parce que j'ai vécu, et vécu par mon libre choix, au milieu de pauvres et mesquines réalités. Parfois même, oserai-je le dire ? je manque de foi en la sublimité, la beauté et la bonté que mes propres œuvres ont, dit-on, fait apparaître dans la Nature et la vie humaine. »

Le soir venu, le poète accompagne Ernest, qui va, comme à l'ordinaire, parler à ses voisins réunis pour l'entendre, et, en l'écoutant, il regarde, pensif, le visage vénérable du vieillard, (car Ernest, de désillusion en désillusion, est devenu un vieillard,) auréolé de cheveux blancs.

Au loin [2], mais nettement visible, bien haut dans la lumière dorée du soleil

1. "They have a strain of the Divinity", replied the poet. "You can hear in them the far-off echo of a heavenly song. But my life, dear Ernest, has not corresponded with my thought. I have had grand dreams, but they have been only dreams, because I have lived — and that too by my own choice — among poor and mean realities. Sometimes, even — shall I dare to say it? — I lack faith in the grandeur, the beauty and the goodness which my own works are said to have made more evident in nature and in human life. " (*The Great Stone Face.*)

2. At a distance, but distinctly to be seen, high up in the golden light of the setting sun, appeared the Great Stone Face, with hoary mists around it, like the white hairs around the brow of Ernest. Its look of grand beneficence seemed to embrace the world. At that moment in sympathy with a thought which he was about to utter, the face of

couchant, apparaissait le Grand Visage de Pierre, couronné d'une brume de givre qui ressemblait aux cheveux blancs sur le front d'Ernest. Son regard, plein d'une immense bonté, semblait embrasser l'Univers. A ce moment, par sympathie avec une pensée qu'il allait exprimer, le visage d'Ernest prit un air de grandeur, si bien pénétrée de bonté, que le poète, poussé par une force irrésistible, leva les bras en l'air, et s'écria : « Voyez, voyez ! c'est Ernest lui-même, qui est l'image du Grand Visage de Pierre ! » Alors, tous regardèrent, et virent que ce que disait le poète à la vue profonde était vrai. La prophétie était accomplie. Mais Ernest, ayant dit tout ce qu'il avait à dire, prit le bras du poète, et retourna lentement chez lui, espérant qu'un jour apparaîtrait un homme plus sage et meilleur que lui, qui ressemblerait au Grand Visage de Pierre.

L'idéal que n'ont pu réaliser, ni le riche, uniquement préoccupé de son or ; ni le général à l'épée glorieuse, mais tachée de sang et de larmes, ni le politicien éloquent, mais sans scrupule ni sincérité ; ni le poète lui-même, qui, malgré l'inspiration divine, a manqué de foi dans son œuvre, et ne l'a pas vécue ; — le simple campagnard l'atteint naturellement et sans effort, par sa vie, sincère avant tout, mais aussi humble et modeste. Il a fait le bien sans le chercher, et presque sans le savoir, et, lorsqu'enfin tous ont salué en lui l'Elu de la prophétie, il est resté seul à douter, absorbant la conscience de sa valeur dans l'espoir, toujours déçu, mais pourtant toujours tenace, d'une vertu plus haute, d'une tendresse plus large encore que la sienne, embrassant l'Humanité tout entière.

Ethan Brand nous donne une leçon de modestie, non plus morale, mais intellectuelle. Emerson avait fait de la Culture de Soi-Même un des premiers devoir de l'homme. Sa philosophie, tout individualiste, avait, — c'est là peut-être son point faible, — plus d'élévation et de noblesse que de tendresse et de générosité. Le soin qu'il prenait d'exalter l'individu, de lui faire prendre conscience de ses droits, de l'obliger à s'isoler moralement et intellectuellement, pour être lui-même, et pour rester toujours sincère, lui avait fait presque perdre de vue les besoins de l'Humanité considérée dans son ensemble, et le devoir de solidarité. Hawthorne avait bien accueilli cette doctrine, qui flattait ses tendances à l'isolement, et son instinctif éloignement pour les foules. Mais nous avons vu comment son mariage avait modifié ses idées, ou, tout au moins, développé en

Ernest assumed a grandeur of expression so imbued with benevolence, that the poet, by an irresistible impulse, threw his arms aloft, and shouted : "Behold ! Behold ! Ernest is himself the likeness of the Great Stone Face !" Then, all the people looked, and saw that what the deep-sighted poet said was true. The prophecy was fulfilled. But Ernest, having finished what he had to say, took the poet's arm, and walked slowly homeward, still hoping that some wiser and better man than himself would by and by appear, bearing a resemblance to the GREAT STONE FACE.

(*The Great Stone Face.*)

lui les éléments de sympathie restés latents jusqu'alors, et lui avait fait sentir le besoin de solidarité et de fraternité humaines auquel il était longtemps resté étranger. C'est sous l'espoir de ces sentiments nouveaux qu'il écrivit *Ethan Brand.*

L'histoire peut se résumer en peu de mots. Dans une vallée perdue, s'élèvent des fours à chaux. Le gardien de l'un de ces fours, Ethan Brand, doué d'une intelligence plus développée que celle de ses camarades, trompait la longueur des jours et des nuits solitaires par des spéculations sur sa destinée, qu'il gardait pour lui, car elles dépassaient de beaucoup l'esprit obtus de ses voisins, et ne lui attiraient que leurs railleries. Un jour, poussé par un sentiment irrésistible, ou, comme le prétendirent les gens du lieu, la tête tournée par ses rêveries morbides, il abandonna son four, et partit au hasard devant lui, à la recherche du Péché Impardonnable. Nous assistons, après des années, à son retour; et il raconte à celui qui lui a succédé dans la garde du four, qu'il a trouvé ce Péché, et qu'il l'a trouvé en lui-même; — et l'autre écoute, terrifié, ce sombre récit qu'il ne comprend qu'à demi.

Quel est donc ce Péché Impardonnable? C'est le péché d'Orgueil Intellectuel : c'est celui de l'homme qui, fier de son intelligence, en arrive à se croire indépendant de ses semblables, et à les mépriser plus ou moins inconsciemment, à rompre le lien de solidarité qui doit l'unir à eux, sacrifiant tout à ses vaines prétentions. Sous l'influence du désespoir que réveillent en lui ses tristes souvenirs, Ethan Brand demande à son hôte de lui confier pour la nuit la garde du four, et, dès qu'il reste seul, son passé lui revient à la mémoire sous des couleurs plus fortes et plus vives que jamais.

Il se rappelait [1] avec quelle tendresse, avec quelle amour et quelle sympa-

1. He remembered with what tenderness, with what love and sympathy for mankind, and what pity for human guilt and woe he had first begun to contemplate those ideas which afterwards became the inspiration of his life; with what reverence he had then looked into the heart of man, viewing it as a temple originally divine, and, however desecrated, still to be held sacred by a brother; with what awful fear he had deprecated the success of his pursuit, and prayed that the Unpardonable Sin might never be revealed to him. Then ensued that vast intellectual development, which, in its progress, disturbed the counterpoise between his mind and heart. The Idea that possessed his life had operated as a means of education; it had gone on cultivating his powers to the highest point of which they were susceptible; it had raised him from the level of an unlettered labourer to stand on a star-lit eminence, whither the philosophers of the earth, laden with the lore of Universities, might vainly strive to clamber after him. So much for the intellect! But where was the heart? That indeed had withered — had contracted — had hardened — had perished. It had ceased to partake of the universal throb. He had lost his hold of the magnetic chain of humanity. He was no longer a brother-man;..... he was now a cold observer, looking on mankind as the subject of his experiment, and, at length, converting man and woman to be his puppets, and pulling the wires that moved them to such degrees of crime as were demanded for his study.

Thus, Ethan Brand became a fiend. He began to be so from the moment that his mo-

thie pour l'Humanité, quelle pitié pour les crimes et les souffrances des hommes, il avait commencé à méditer sur ces idées qui, plus tard, avaient inspiré sa vie ; avec quel respect il avait regardé dans le cœur de l'homme, le considérant comme un temple jadis divin, et qui, bien que souillé, devait encore être sacré pour un frère ; avec quelle crainte et quel effroi il avait espéré échouer dans ses recherches, et prié que le Péché Impardonnable ne lui fût jamais révélé. Puis, était survenu ce vaste développement intellectuel, dont la marche avait détruit l'équilibre entre son esprit et son cœur. L'idée qui s'était emparée de sa vie avait agi comme moyen d'éducation, elle avait cultivé ses facultés jusqu'au plus haut degré qu'elles fûssent susceptibles d'atteindre ; elle l'avait élevé, lui, ouvrier illettré, à des hauteurs étoilées où les philosophes de la Terre, chargés de la science des Universités, essaieraient en vain de se hisser derrière lui. Voilà pour l'intelligence, mais où était le cœur ? Il s'était desséché, resserré, durci, avait péri ! Il avait cessé de battre d'accord avec le pouls universel. Ethan ne tenait plus la chaîne magnétique de l'humanité. Ce n'était plus un membre de la famille humaine..... C'était maintenant un froid observateur, regardant l'Humanité comme une matière à expériences; et, à la fin, faisant des hommes ses marionnettes, dont il tirait les fils pour les amener au degré de crime que nécessitaient ses études. C'est ainsi qu'Ethan Brand était devenu un démon. Il avait commencé à l'être *dès le moment où sa nature morale avait cessé de suivre son intelligence dans son mouvement d'expansion rapide.* Et alors, comme suprême effort et couronnement inévitable, — comme la fleur brillante et somptueuse, le fruit superbe et délicieux du labeur de sa vie, — il avait produit le Péché Impardonnable. « Qu'ai-je de plus à chercher ? Qu'ai-je de plus à accomplir ? » se dit Ethan Brand. « Ma tâche est faite, et bien faite ! »

Oui, sa tâche est faite. Ethan Brand a rompu l'équilibre moral de son être; il s'est séparé volontairement de l'Humanité ; il a brisé le lien de solidarité et de fraternité qui l'attachait à ses semblables ; il a, dans un gigantesque effort pour s'élever au-dessus de l'Humanité, pour se soustraire aux fatalités terrestres, perdu le droit de voir une mère dans la Terre, et des frères dans les hommes ; il ne lui reste plus qu'à mourir. Et, avec un éclat de rire démoniaque, il se précipite dans le four à chaux où, le lendemain, son hôte retrouve son squelette à demi-calciné.

Comme la fille de Rappaccini, comme Chillingworth dans la *Lettre Rouge*, Ethan Brand est un être extra-humain ; mais ce qui l'a tué, ce n'est pas le manque de sincérité, le désaccord entre sa vie et ses pensées secrètes ; ce n'est pas non plus un don fatal, funeste à ceux qui l'entourent ; c'est l'étrange arrêt qui s'est produit dans son développement moral. Si l'homme a le devoir de cultiver son intelligence, c'est à la

ral nature had ceased to keep the pace of improvement with his intellect. And now, as his highest effort and inevitable development — as the bright and gorgeous flower, and rich, delicious fruit of his life's labour, — he had produced the Unpardonable Sin ! "What more have I to seek ? what more to achieve ?" said Ethan Brand to himself. "My task is done, and well done !" (*Ethan Brand.*)

condition de ne pas négliger son cœur; s'il a le droit de se développer librement et sans entraves, de n'incliner aveuglément sa volonté ni son intelligence devant celle d'autrui, c'est à la condition de garder en lui un peu de respect et de sympathie pour cette volonté et cette intelligence étrangères, même quand elles lui semblent inférieures aux siennes; s'il a le droit de traiter en lui-même la personne humaine comme une fin, et non comme un moyen, son devoir envers les autres hommes est un peu plus étendu, et il doit corriger la rigidité et la froideur peut-être plus qu'apparentes du précepte Kantien, en le complétant par un peu d'amour et de fraternité. Il n'est pas bon que l'homme soit seul; et celui qui, par orgueil intellectuel, comme Ethan Brand, ou par orgueil moral, comme Richard Digby, s'enferme dans un superbe isolement, ne fait qu'avouer sa faiblesse, et signer sa condamnation.

Richard Digby, (*L'Homme de Diamant,*) appartient, comme Ethan Brand, au groupe des déments orgueilleux. Il s'est figuré avoir trouvé, être seul à posséder la véritable interprétation de l'Écriture, et, trop plein de mépris pour ses semblables pour leur faire partager ce trésor qu'il garde jalousement, il s'exile volontairement de l'Humanité, et s'enferme dans une caverne, dont les ténèbres s'harmonisent à merveille avec la teinte lugubre de son esprit et de ses croyances. Là, il réfléchit à loisir à la perversité des mortels, et à leurs abominations, à sa propre rectitude, et à la certitude de son salut; fier de pouvoir prier en paix, sans qu'à sa voix se mêlent les supplications de la multitude, souillée d'innombrables péchés. Comme Jeanne Autheman et Eline Ebsen, dans l'*Evangéliste* d'A. Daudet, il rompt avec toute affection terrestre, avec le souvenir même de celle qui lui fut chère, par cette exclamation impie : « Qu'as-tu à faire avec ma Bible, avec mes prières, avec mon Ciel? »

Mais c'est une grotte pétrifiante qu'il a choisie pour demeure, et, — juste punition de son étroite et intolérante bigoterie, — cet homme, dont le cœur s'est endurci contre toute tendresse humaine, à force de recevoir les gouttes glacées qui tombent sur lui, sent son corps durcir aussi de jour en jour; la pierre serre à chaque instant plus étroitement ses membres d'une étreinte à chaque instant plus irrésistible, et il finit par n'être plus qu'une statue rigide, dont le geste effrayant semble interdire à tous, dans une suprême protestation, l'entrée, non du Ciel, mais de son sépulcre noir et glacial.

Aussi, les héroïnes si douces, si tendrement et fraternellement affectueuses du petit conte : *Les Femmes des Morts* font-elles un contraste heureux avec les sombres figures d'Ethan Brand et de Digby. Nous prenons plaisir à voir Marguerite, lorsqu'un voyageur frappe à sa porte, et lui apprend que son mari n'est pas mort à la guerre du Canada, comme

elle l'avait cru, se recoucher sans prévenir sa sœur, de peur d'augmenter le chagrin de la pauvre veuve, par contraste avec la joie soudaine qu'elle vient d'éprouver, — et Marie, sa sœur, mue par le même sentiment, taire aussi son bonheur, lorsque, ignorant ce qui vient de se passer, elle apprend, à son tour, que son mari, après son naufrage, a été sauvé en mer ; et se refuser à interrompre le sommeil de Marguerite pour ne pas la replonger trop tôt dans la triste réalité. Ces quelques pages sans prétention, mais pleines d'une émotion douce et soutenue, rappellent de loin les *Deux Frères* de Lamennais, avec quelque chose de plus raffiné, de plus délicat dans l'expression de la tendresse fraternelle, qui se traduit, non plus simplement par un acte de charité discrète, mais par le sacrifice muet fait à l'affliction d'une sœur d'une des joies les plus pures qu'il soit possible d'éprouver ; par la pudeur instinctive qui défend aux heureux de soulever à la légère un voile de deuil.

Signalons enfin, pour terminer cette étude, la plus gracieuse des esquisses que contienne le recueil : *La Statue de Neige*. Nous craindrions, par une analyse, si brève qu'elle soit, de détruire le charme léger et flottant de ce conte, fait, plus qu'aucun autre, de « *riens aériens* », et de le voir se fondre, comme la statue elle-même, devant le feu où se réchauffent ses camarades de jeu. Mais nous croyons pouvoir affirmer que, là aussi, la douce influence du foyer domestique est facilement reconnaissable, et que, des joyeux ébats d'Una et de Julien, a dû naître l'inspiration si délicatement poétique de ces pages, où nous voyons la petite Violette, et son frère Pivoine, courir dans le jardin avec la statue de neige, œuvre de leurs mains, à laquelle, en un caprice de belle humeur, un ange a donné la vie pour quelques instants. A défaut d'une traduction complète, que nous interdit le cadre forcément restreint de cet ouvrage, nous nous bornerons à citer un court fragment de ce charmant petit conte, qui en fera mieux comprendre l'exquise délicatesse que tous les commentaires possibles. On ne dissèque pas un papillon : on l'admire, lorsqu'il se pose sur une fleur, et que, fleur lui aussi, il déploie ses ailes au soleil.

« Quel bon camarade [1] de jeux elle va être pour nous tout l'hiver ! » dit

1. " What a nice playmate she will be for us all winter long ! " said Violet. " I hope papa will not be afraid of her giving us a cold ! Shan't you love her dearly, Peony ? " " Oh yes ! " cried Peony. " And I will hug her, and she shall sit down close by me, and drink some of my warm milk ! " " Oh, no, Peony ! " answered Violet with grave wisdom. " That will not do at all. Warm milk will not be wholesome for our little snow-sister. Little snow people like her eat nothing but icicles. No, no, Peony ; we must not give her anything warm to drink ! "

There was a minute or two of silence ; for Peony, whose short legs were never weary, had gone on a pilgrimage again to the other end of the garden. All of a sudden, Violet cried out, loudly and joyfully : " Look here, Peony ! Come quickly ! A light has been shining on her cheek out of that rose-coloured cloud ! and the colour does not

Violette. « J'espère que papa n'aura pas peur qu'elle nous donne un rhume. Tu l'aimes bien, n'est-ce pas, Pivoine ? — Oh oui ! » s'écria Pivoine. « Et je la serrerai, et elle s'asseoira tout près de moi, et boira de mon lait chaud ! — Oh non, Pivoine, » répondit Violette d'un ton grave et entendu. « Cela ne vaudrait rien. Le lait chaud ne serait pas sain pour notre petite sœur de neige. Les enfants de neige, comme elle, ne mangent que des glaçons. Non, non, Pivoine, il ne faut rien lui donner de chaud à boire ! » Il y eut une minute ou deux de silence, car Pivoine, dont les petites jambes n'étaient jamais lasses, était repartie en expédition, à l'autre bout du jardin. Tout à coup Violette s'écria bien haut, toute joyeuse : « Regarde, Pivoine, mais vite ! Un rayon de lumière est tombé de ce nuage sur sa joue, et ne s'en va pas. N'est-ce pas magnifique ? — Oui, c'est ma-gni-fi-que, » répondit Pivoine, en prononçant chaque syllabe avec un soin voulu. « O Violette ! regarde donc ses cheveux : ils sont tout en or ! — Oh, certainement, » dit Violette avec calme, comme si c'eût été tout naturel. « Cette couleur, tu sais, vient de nuages dorés que nous voyons là haut dans le ciel. Elle est presque finie, maintenant. Mais il faut lui faire des lèvres bien rouges, plus rouges que ses joues. Peut-être, Pivoine, qu'elles deviendront rouges si nous l'embrassons tous les deux ! »

Et, là-dessus, la mère entendit deux petits bruits, comme si ses deux enfants embrassaient la bouche glacée de la statue de neige. Mais, comme cela ne semblait pas rendre ses lèvres assez rouges, Violette proposa ensuite d'inviter l'enfant de neige à embrasser la joue écarlate de Pivoine. « Viens, 'tite sœur de neige, embrasse moi ! » cria Pivoine. « Là, elle t'a embrassée, » ajouta Violette, et, maintenant, ses lèvres sont très rouges. Et elle a rougi un peu aussi. — Oh ! quel baiser froid ! » cria Pivoine.

A ce moment, une rafale de pur vent de l'Ouest vint balayer le jardin, et secouer les fenêtres du salon, et il y avait tant de froidure d'hiver dans sa voix, que la mère allait frapper les carreaux de son doigt garni d'un dé, pour

go away ! Is not that beautiful ? " " Yes, it is beau-ti-ful," answered Peony, pronouncing the three syllables with deliberate accuracy. " O Violet, only look at her hair ! It is all like gold ! " " Oh, certainly, " said Violet with tranquillity, as if it were very much a matter of course. " That colour, you know, comes from the golden clouds that we see up there in the sky. She is almost finished now. But her lips must be made very red, — redder than her cheeks. Perhaps, Peony, it will make them red, if we both kiss them ! "

Accordingly, the mother heard two smart little smacks, as if both her children were kissing the snow-image on its frozen mouth. But, as this did not seem to make the lips quite red enough, Violet next proposed that the snow-child should be invited to kiss Peony's scarlet cheek. " Come, 'ittle snow-sister, kiss me ! " cried Peony. " There, she has kissed you, " added Violet, " and now, her lips are very red. And she blushed a little too ! " " Oh, what a cold kiss ! " cried Peony.

Just then, there came a breeze of the pure west wind sweeping through the garden, and rattling the parlour-windows. It sounded so wintry cold that the mother was about to tap on the window-pane with her thimbled finger, to summon the two children in, when they both cried out to her with one voice. The tone was not a tone of surprise, although they were evidently a good deal excited : it appeared rather as if they were very much rejoiced at some event that had now happened, but which they had been looking for, and had reckoned upon all along. " Mamma ! Mamma ! We have finished our little snow-sister, and she is running about the garden with us ! " " What imaginative little beings my children are ! " thought the mother, putting the last few stitches into Peony's frock. " And it is strange, too, that they make me as much a child as they themselves are ! I can hardly help believing, now, that the snow-image has really come to life ! " (*The Snow Image.*)

faire rentrer les deux enfants, quand ils l'appelèrent d'une seule voix. Leur ton n'était pas celui de la surprise, bien qu'ils fussent évidemment très excités : il semblait plutôt qu'ils fussent très joyeux de quelque événement qui venait de se produire, qu'ils avaient attendu, et sur lequel ils avaient toujours compté. « Maman, maman ! nous avons fini notre petite sœur de neige, et elle court dans le jardin avec nous. — Quelle imagination ont mes petits enfants ! » pensa la mère, en faisant les derniers points au tablier de Pivoine. « Et c'est étrange, aussi, qu'ils me rendent presque aussi enfant qu'eux ! Je ne puis presque plus m'empêcher de croire que la statue de neige a réellement pris vie. »

Et le lecteur, entraîné dans ces régions fantastiques par l'imagination poétique et subtile de Hawthorne, hésite aussi, et se demande si cette statue ne s'est pas réellement animée sous les petites mains potelées des deux enfants.

De tout ce livre se dégage, nous ne saurions trop le répéter, un sentiment de fraternité humaine, une impression de tendresse, d'amour et de douceur, difficile à trouver, jusque là, dans l'œuvre de Hawthorne. Il n'a pas rejeté les hautes et nobles leçons d'Emerson ; il est resté l'esprit fin, délicat et profond qui nous était familier ; mais il s'est enrichi par une expérience nouvelle : il a senti que cette philosophie si pure, si élevée, était, après tout, un peu froide, un peu trop dédaigneusement idéaliste, et il y a mêlé un courant de généreuses sympathies, qui nous permettent de saluer en lui, non plus seulement un écrivain de grand talent, un styliste de premier ordre, mais encore un homme de cœur, pitoyable aux faibles, aux humbles.

CHAPITRE X

THE SCARLET LETTER

L'idée première de la *Lettre Rouge* a-t-elle réellement été suggérée à Hawthorne, comme il le dit dans l'*Introduction*, par une relation manuscrite qu'il aurait trouvée dans les greniers de la Douane de Salem, et qui serait due à la plume savante de M. le Contrôleur Pue ?

Ce qui [1] surtout attira mon attention dans ce paquet mystérieux, dit-il, c'était un morceau de fin drap rouge fort usé et terni. Il portait des traces d'une broderie d'or, qui, pourtant, était fort effilochée et abîmée, de sorte qu'il ne restait rien, ou peu de chose, de son éclat. Elle avait été faite, comme il était facile de le voir, avec une habileté merveilleuse, et le point, (à ce que m'assurent des dames au courant de ces mystères,) est une relique d'un art

1. But the object that most drew my attention in the mysterious package, was a certain affair of fine red cloth, much worn and faded. There were traces about it of gold embroidery, which, however, was greatly frayed and defaced ; so that none, or very little. of the glitter was left. It had been wrought, as was easy to perceive, with wonderful skill of needlework ; and the stitch (as I am assured by ladies conversant with such mysteries) gives evidence of a now forgotten art, not to be recovered even by the process of picking out the threads. This rag of scarlet cloth, — for time and wear and a sacrilegious moth had reduced it to little other than a rag, — on careful examination, assumed the shape of a letter. It was the capital letter A..... It strangely interested me. My eyes fastened themselves upon the old scarlet letter, and would not be turned aside. Certainly, there was some deep meaning in it, most worthy of interpretation, and which, as it were, streamed forth from the mystic symbol, subtly communicating itself to my sensibilities, but evading the analysis of my mind.

While thus perplexed,..... I happened to place it on my breast. It seemed to me, — the reader may smile, but must not doubt my word, — it seemed to me, then, that I experienced a sensation not altogether physical, yet almost so, as of burning heat ; and as if the letter were not of red cloth, but red-hot iron. I shuddered, and involuntarily let it fall on the floor.

In the absorbing contemplation of the scarlet letter, I had hitherto neglected to examine a small roll of dingy paper, around which it had been twisted. This I now opened, and had the satisfaction to find, recorded by the old Surveyor's pen, a reasonably complete explanation of the whole affair..... The original papers, together with the scarlet letter itself, — a most curious relic, — are still in my possession, and shall be freely exhibited to whomsoever, induced by the great interest of their narrative, may desire a sight of them. (Introduction to *The Scarlet Letter*.)

maintenant oublié, et on ne pourrait le retrouver, même en défaisant les fils. Cette loque de drap rouge, — car le temps et l'usage, ainsi qu'une mite sacrilège, l'avaient réduit à n'être plus guère qu'une loque, — prit à mes yeux, après un examen soigneux, la forme d'une lettre. C'était un A majuscule..... Cela m'intéressait étrangement. Mes yeux se fixaient sur cette vieille lettre rouge, et ne voulaient pas s'en détourner. Certainement il y avait en elle une signification profonde, qui valait bien qu'on l'expliquât, et qui émanait, pour ainsi dire, de ce symbole mystique, se communiquant subtilement à mes sens, mais échappant à l'analyse de mon esprit.

Dans mon embarras..... il m'arriva de la placer sur ma poitrine. Il me sembla, — le lecteur peut sourire, mais ne doit pas douter de ma parole, — il me sembla, dis-je, éprouver une sensation, non absolument physique, (et pourtant elle l'était presque,) de chaleur brûlante, comme si la lettre n'était pas en drap rouge, mais en fer rouge. Je frissonnai, et la laissai tomber sur le plancher.

Absorbé dans la contemplation de la lettre rouge, j'avais jusque là négligé d'examiner un petit rouleau de papier sali, autour duquel elle était nouée. Je l'ouvris alors, et j'eus la satisfaction d'y trouver, écrite de la main du vieux Contrôleur, une explication assez complète de toute l'affaire..... Le manuscrit original, ainsi que la lettre rouge elle-même, — relique fort curieuse, — sont encore en ma possession, et seront volontiers montrés à quiconque, excité par le grand intérêt de ce récit, désirerait le voir.

Cette relation de la découverte d'un manuscrit, qui aurait fourni les données de la *Lettre Rouge* ne doit être considérée que comme un procédé d'introduction, qui, d'ailleurs, n'est pas particulier à Hawthorne, et dont se sont servi nombre de romanciers, pour donner à leur œuvre un certain air d'authenticité. Il n'est pas, d'ailleurs, impossible qu'il ait voulu ainsi justifier, par l'apparente nécessité d'expliquer l'origine de son récit, le tableau de la Douane de Salem, et les portraits humoristiques, mais assez peu flatteurs, de certains de ses collègues et de ses subordonnés, qui constituent l'Introduction.

Nous ne croyons pas, non plus, devoir attacher grande importance à la lettre du peintre Leutze, publiée dans l' « *Art Union Bulletin* », et qui semblerait indiquer que le roman de Hawthorne est basé sur des faits réels, mais où il est difficile de voir autre chose qu'un phénomène plus curieux que rare d'autosuggestion.

Il nous semble beaucoup plus simple de rattacher l'origine de la *Lettre Rouge* à un passage des *Twice Told Tales*, qui faisait dire alors à un ami de l'auteur : « Nous entendrons encore parler de cette Lettre, car elle a évidemment fait une profonde impression sur l'esprit de Hawthorne. » Voici ces quelques lignes curieuses :

Les individus [1] que je viens d'énumérer avaient été condamnés à subir leurs

1. The above-mentioned individuals had been sentenced to undergo their various modes of ignominy for the space of one hour at noonday. But among the crowd, were

supplices infamants pendant une heure à midi. Mais, mêlés à la foule, il y en avait d'autres dont le châtiment devait durer toute leur vie : les uns avaient eu les oreilles coupées, comme des petits chiens ; à d'autres, le fer rouge avait marqué sur la joue l'initiale de leur crime ; l'un avait eu le nez fendu, et un autre portait au cou une corde qu'il lui était défendu de jamais enlever, ou dissimuler sous ses vêtements. Il me semble qu'il devait être fortement tenté d'en accrocher l'autre extrémité à une poutre, ou à la première branche bien placée. Il y avait aussi une jeune femme d'une grande beauté, qui était condamnée à porter la lettre A sur la poitrine, aux yeux de tous et de ses enfants. Et même ses enfants savaient ce que cette initiale signifiait. Faisant un jeu de son infamie, cette femme déshonorée et désespérée avait découpé le signe fatal dans du drap écarlate, et l'avait brodé de fils d'or, avec l'art le plus exquis, de sorte qu'on eût pu croire que cet A majuscule voulait dire Admirable, ou toute autre chose, plutôt qu'Adultère.

Ce passage indique, à lui seul, assez clairement ce que sera la *Lettre Rouge :* le récit des souffrances de la femme adultère et de son complice, et du relèvement moral d'Hester Prynne [1]. « Un roman sans action. » Ces quatre mots d'un biographe de Hawthorne donnent peut être l'impression la plus exacte de son chef-d'œuvre. L'action est volontairement réduite au strict minimum nécessaire pour maintenir une sorte de cohésion entre les différents tableaux, et peut se résumer en quelques lignes, plus brièvement encore que celle d'une tragédie classique.

La *Lettre Rouge* n'est, en somme, qu'un merveilleux résumé de l'évolution qui, après l'adultère commis, se produit, sous l'influence de la faute, dans l'esprit des trois personnages essentiels à toute œuvre de ce

several whose punishment would be life-long ; some whose ears had been cropped, like those of puppy dogs ; others, whose cheeks had been branded with the initials of their misdemeanours ; one with his nostrils slit and seared, and another, with a halter about his neck, which he was forbidden ever to take off, or conceal beneath his garments. Methinks he must have been grievously tempted to affix the other end of the rope to some convenient beam or bough. There was likewise a young woman with no mean share of beauty, whose doom it was to wear the letter A on the breast of her gown, in the eyes of all the world and her own children. And even her own children knew what that initial signified. Sporting with her infamy, the lost and desperate creature had embroidered the fatal token in scarlet cloth, with golden thread and the nicest art of needlework ; so that the capital A might have been thought to mean Admirable, or anything rather than Adulteress. (*Endicott and the Red Cross.*)

1. Hawthorne avait, du reste, dû connaître ce Règlement de la Colonie de Plymouth, voté en 1658 : Il est décrété (*a*), par autorité de la cour, que tous les coupables d'adultère seront sévèrement punis du fouet, à deux reprises : à savoir, une fois pendant la session du Tribunal où ils auront été convaincus du fait; et la seconde fois quand le Tribunal l'ordonnera ; et ils devront aussi porter deux lettres majuscules, à savoir AD, taillées en drap, et cousues sur leur vêtement de dessus, sur le bras ou dans le dos ; et si, à un moment quelconque, ils sont pris sans lesdites lettres..... ils seront sur le champ arrêtés, et fouettés en public.

(*a*) It is enacted by the court and the Authoritie thereof, that whosoeuer shall committ Adultery shal bee seuerly Punished by whipping two several times viz ; once whiles the Court is in being att which they are convicted of the fact, and the second time as the Court shall order, and likevise to were two Capitall letters viz. AD cut out in cloth and sewed on their uppermost garments on their arme or backe; and if at any time they shal be taken without said letters, whiles they are in the Go^ment soe worne, to be forthwith Taken and publicly whipt.

genre : l'épouse, Hester Prynne, qui, par sept années de souffrances bravement supportées, et de bienfaits prodigués à ceux-là même qui se montrent les moins capables de reconnaissance, efface, autant qu'il est en elle, la souillure de son crime ; — l'amant, Dimmesdale,

le jeune ministre [1] qui renferme dans son cœur ses tortures, et le secret de sa violation de la pureté sacerdotale, et que son extérieur irréprochable recommande au respect de son troupeau, tandis que la complice plus faible de sa faute reste exposée au plein jour de la honte, et condamnée aux souffrances d'une humble expiation ; coupable malheureux et digne de pitié, pour qui le déshonneur serait une consolation et le pilori un soulagement ; — enfin, le mari, Roger Chillingworth, qui, pour se venger de l'affront qu'il a subi, combine ce plan d'une ruse infernale : se rapprocher de celui qui l'insulta, vivre à ses côtés, vivre aux dépens de sa vie, et, tout en feignant de soigner son mal secret, et de sympathiser avec sa douleur, triomphe d'avoir, sans être soupçonné, découvert ce mal et cette douleur, et les augmente encore par ses maléfices ;

voilà les trois personnages, auprès de qui Hawthorne a placé l'enfant née de l'adultère, la petite Perle, témoin parfois gênant d'un repentir imparfait, symbole vivant du péché commis.

Leur faute agit en eux plus qu'ils n'agissent eux-mêmes, et son action, lentement et progressivement, modifie leurs âmes, les jette à des situations nouvelles, et parfois imprévues. A chacune de ces situations, correspond un épisode isolé, presque complet par lui-même, un acte de cette tragédie toute psychologique. Puis, le rideau retombe sur les personnages, et, quand il se lève de nouveau, l'action n'a pas fait un pas : c'est tout au plus si le travail incessant de leur pensée, toujours concentrée sur ce point unique, par une sorte d'obsession morbide, leur a fait gravir un des échelons de la rédemption, ou les a plongés un peu plus avant dans le désespoir ; mais un nouveau groupement, plus ou moins symétrique au précédent, s'est formé, et la lumière projetée sur leurs âmes les atteint sous un angle différent, révèle des coins encore inexplorés de leur conscience. L'analyse se poursuit, cruelle, impitoyable, à force d'être complète et minutieuse, à travers les différentes phases de ce drame intime ; phases souvent symétriques, comme nous venons de le remar-

1. ..... The tormented young Puritan minister, who carries the secret of his own lapse from pastoral purity locked up beneath an exterior that commends itself to the reverence of his flock, while he sees the softer partner of his guilt standing in the full glare of exposure, and humbling herself to the misery of atonement — between this more wretched and pitiable culprit, to whom dishonour would come as a comfort, and the pillory as a relief, and the older, keener, wiser man, who, to obtain satisfaction for the wrong he has suffered, devises the infernally ingenious plan of conjoining himself with his wronger, living with him, living upon him, and, while he pretends to minister to his hidden ailment, and to sympathise with his pain, revels in his unsuspected knowledge of these things, and stimulates them by malignant arts. (H. James. *Hawthorne.*)

quer, et d'une symétrie parfois un peu artificielle. Nous n'en donnerons pour exemple que les deux scènes du pilori, où Chillingworth est présent : la première montrant le supplice d'Hester, la seconde, celui de Dimmesdale, où tous deux portent la marque fatale, l'une ouvertement, l'autre soigneusement cachée.

Comment la faute elle-même a été commise ; comment, en l'absence de Chillingworth, Hester s'est laissé dominer par le talent du jeune ministre ; quelles circonstances atténuantes ou aggravantes ont accompagné leur chute ; comment Dimmesdale a pu oublier son caractère sacerdotal et se rendre coupable d'adultère ; lequel des deux a séduit l'autre ; — voilà autant de points que Hawthorne indique à peine. Pour lui, les circonstances extérieures n'ont qu'une valeur relative, la Faute elle-même n'est que le prétexte de l'œuvre. L'important, c'est de suivre pas à pas le développement des consciences troublées par ce fait déjà ancien, d'en saisir et d'en noter au passage les états d'âme successifs. Aussi, toutes les autres considérations s'effacent-elles devant cet impérieux besoin d'analyse.

Les personnages secondaires, comme le Gouverneur Bellingham, le Révérend Wilson, tombent au rang de comparses, aussi insignifiants qu'un capitaine des gardes ou qu'un confident de Racine, et l'auteur, préoccupé surtout de l'idée abstraite, se borne à une rapide indication de ces physionomies sévères.

Les descriptions sont peu nombreuses, rapides, reléguées au second plan, pour laisser tout le relief nécessaire aux situations psychologiques. La petite Perle jouant au bord de la mer, Chillingworth cueillant des simples dans la forêt, le cabinet de travail du ministre, le laboratoire du médecin, la maisonnette d'Hester; — autant de petits tableaux qui auraient irrésistiblement tenté la plume de ces romanciers, dont certains critiques, plus religieux que clairvoyants, reprochaient à Hawthorne de suivre les traces. C'est à peine s'il les indique sommairement en quelques traits ; à peine si le *pageant*, la procession solennelle du jour de l'élection, l'a séduit, lui qui, pourtant, s'arrête volontiers, d'ordinaire, à décrire ces fêtes d'une pompe un peu sévère, chères à son cœur puritain. Seuls, la forêt où Hester entre avec son enfant, pour attendre le retour du ministre, et le ruisseau babillard qui, comme celui de Tennyson, semble réfléchir dans son cours la marche de la vie humaine, et donne, dans sa petite voix mélancolique, comme un écho de la triste enfance de Perle, ont trouvé grâce devant lui, et il s'y attarde avec complaisance.

Cette rapidité, cette sobriété dans la description ne résultent plus, chez Hawthorne, comme dans les *Twice Told Tales*, d'une sorte d'inaptitude de reclus à saisir le trait caractéristique, à ouvrir les yeux sur le monde

extérieur : l'exactitude et le pittoresque ne laissent rien à désirer; mais ces descriptions, Hawthorne les a voulues rares et brèves. Il a tenu, avant tout, nous ne saurions trop le répéter, à mettre en évidence l'idée morale dont le développement progressif constitue le meilleur de son livre, et l'allure intentionnellement grave et sévère de cette tragédie psychologique n'eût pu que perdre à se surcharger de détails dont la richesse même eût obscurci l'élégante et sobre harmonie des lignes, la pureté classique du dessin.

Absorbé par le captivant spectacle des âmes, Hawthorne semble n'avoir, comme le vieux Chillingworth, jeté sur les objets matériels, qu'un regard insouciant, comme celui d'un homme habitué à regarder en dedans, et pour qui les choses extérieures ont peu de valeur et d'importance, à moins qu'elles n'aient quelque rapport avec ce qui se passe dans son esprit.

Et, de fait, les objets ne gardent même pas leur valeur propre, et n'ont guère d'importance pour lui qu'à titre de symbole. Ainsi, les rayons du soleil semblent fuir la femme adultère dans la forêt, et se laissent rejoindre par l'enfant innocente qui est toute la joie de sa vie.

Hester, depuis que sa chute l'a rejetée en dehors de l'humanité, depuis que les respectables habitants de la petite ville, fiers de leur rectitude morale, s'écartent avec mépris sur son passage, trouve fermé devant elle le cercle magique où elle aussi aurait pu prendre sa part des joies de la vie; joies un peu graves, peut-être, dans ce siècle de rigorisme qu'animait encore le sombre enthousiasme des pèlerins de la « *Mayflower* », un peu pâles, comme ces rayons de soleil se glissant sous le ciel pâle et gris d'automne. Les rayons fugitifs disparaissent à son approche, comme pour indiquer que le soleil de son existence s'est éteint, que tout en elle est ténèbres et deuil, et que, sur son chemin solitaire, dans les rues de la petite ville, comme sous les chênes de la forêt primitive, qu'avait à peine effleurée encore la hache du bûcheron, nulle clarté réconfortante ne pourra la guider et la soutenir, en lui apportant l'espérance de jours meilleurs. Perle, si lourdement que pût peser sur elle la faute de sa mère, n'est pas, du moins, pour toujours exclue de toute participation aux plaisirs humains, de toute communion avec le reste de l'humanité, et, en attendant que la vie se présente en elle consolante et réparatrice, le soleil qui refuse sa clarté joyeuse à la mère coupable, enveloppe complaisamment l'enfant de la splendeur de ses rayons; la sympathie de la Nature maternelle lui promet pour l'avenir une large part de sympathies humaines.

Parfois même, l'objet que Hawthorne a choisi pour symbole prend une importance extraordinaire : il semble qu'il devienne comme le pivot

autour duquel tournent les événements, et qu'il exerce une véritable influence, une sorte d'étrange fascination sur les personnages.

La lettre rouge, dont le seul aspect fait fuir les rayons du soleil, est le symbole matériel, tangible, de la chute d'Hester et, par une fatalité curieuse, c'est sur elle que se concentre l'attention de l'enfant, dès que son intelligence commence à s'ouvrir ; c'est elle qui suggère à Perle les remarques et les questions naïvement cruelles dont elle torture le cœur de sa mère. C'est vers la lettre qu'elle tend ses petites mains, lorsqu'elle s'éveille dans son berceau ; c'est le but qu'elle cherche à atteindre en jetant des fleurs à sa mère dans ses jeux d'enfant solitaire. C'est la lettre fatale, encore, dont l'image, démesurément grossie, lorsqu'elle se reflète dans l'acier poli de la cuirasse du gouverneur, semble couvrir le corps entier d'Hester, et presque le cacher. Sa forme hante le cerveau assombri de la pauvre femme, et ses doigts, inconsciemment, la reproduisent dans les broderies dont elle orne la robe de Perle. Et celle-ci ne veut plus connaître sa mère, le jour où elle s'est décidée à rejeter loin d'elle la marque d'infamie; et sa colère d'enfant gâté oblige Hester à la reprendre.

Ce lambeau de drap écarlate semble diriger la marche des événements, et, dans son importance, aussi démesurément grossie que l'est son image sur la cuirasse du gouverneur, le livre entier paraît évoluer autour de ses jambages fatidiques. Le Ciel même en reproduit la forme dans ses météores les plus capricieux. Lorsque le ministre, poussé par le remords, est monté au pilori, où il passe une partie de la nuit, sans crainte des rhumatismes, mais non sans crainte d'être aperçu là par quelque passant attardé, l'horizon s'illumine soudain d'une lueur étrange, qui, pour les yeux troublés et la conscience torturée de Dimmesdale, prend « la forme d'une immense lettre, un A majuscule, marqué en lignes d'un rouge sombre ».

De même que la tragédie classique n'est, en somme, que le développement d'une passion, ou la lutte de deux sentiments, qu'elle présente, pour ainsi dire *in abstracto*, avec une sévérité de forme que ne surchargent ni portraits, ni descriptions, ni digressions d'aucune sorte, où tous les éléments secondaires sont rigoureusement subordonnés, où tout est calculé pour produire une impression unique ; — la *Lettre Rouge*, avec ses personnages peu nombreux, et son action presque nulle, à force de simplicité voulue, peut se réduire à l'évolution, à la réalisation progressive d'une idée unique : l'idée de *Sincérité*. Sincérité, non plus essentiellement assujettie aux règles de la Morale, comme le voulaient les Puritains ; non pas anti-morale par ses tendances, et aboutissant à une sorte de glorification de la Faute, comme l'ont voulu certains réalistes ; mais indépendante de

toute considération étrangère, et cherchée pour elle-même, comme le demandait Emerson.

« Soyez sincères, » disait-il à chaque instant, « non seulement avec les autres, mais encore, et surtout, avec vous-même, parce qu'être sincère, c'est vraiment vivre ; parce que le mensonge, même celui qu'on se fait inconsciemment à soi-même, n'est jamais entièrement involontaire, puisqu'il témoigne tout au moins d'une inexcusable paresse d'esprit, parce que le Mensonge, c'est pire que la Mort, c'est le Néant. » C'est avec cette idée que les Transcendentalistes voulaient régénérer l'Homme, en détruisant tous les mensonges, toutes les conventions dont il a, plus ou moins volontairement, compliqué sa vie, et qui, le cachant à lui-même aussi bien qu'à ses semblables, le font vivre, à son insu, dans une atmosphère artificielle, irréelle, où toutes choses prennent des formes fantastiques. Cette atmosphère est d'autant plus dangereuse qu'il s'y habitue facilement, qu'il s'y complaît. Elle l'isole, et lui fait perdre tout point de contact avec la réalité de l'Univers, avec les hommes, avec lui-même, avec Dieu. Et, de là, de ce divorce entre l'Homme et les choses, naît le Mal, qui envahit la vie factice de l'Homme, et l'Univers, que l'Homme ne comprend plus. Soyez sincères, sincères impitoyablement : c'est le seul moyen de sortir des songes et du néant, de rentrer dans la réalité et dans la vie, de ne plus entretenir, suivant l'expression de Shelley, « *une lutte incessante contre des riens impalpables* ».

Les premières années de la vie littéraire de Hawthorne avaient été assombries comme par un nuage, dans l'atmosphère factice de la vieille maison de Salem. Là, volontairement renfermé dans sa chambre, et presque sans contact avec la vie du dehors, il s'était condamné à subir, sans aucun contrepoids, l'influence néfaste — parce que trop en harmonie avec ses penchants naturels — de son éducation, imprégnée de rigorisme puritain. Il fallut qu'il s'arrachât au sol natal, — de même qu'un arbre plein de sève, mais arrêté dans sa croissance par quelque imperfection de la poignée de terre où plongent ses racines au creux du rocher, prend un développement soudain, une vigueur imprévue, sous un climat plus riche et moins dur, — pour voir ses facultés s'épanouir et se pénétrer de lumière au contact des choses, et surtout sous l'influence d'Emerson. On ne saurait trop insister sur tout ce que Hawthorne a dû à ses relations avec le petit groupe transcendentaliste. De là, vient le rayon de soleil qui finit par traverser, sinon par dissiper le sombre nuage que son éducation faisait peser sur lui ; c'est grâce à elles qu'il est rentré dans la grande famille humaine, à l'écart de laquelle il s'était tenu si longtemps. Ses œuvres, aussi, devaient porter la marque de cette influence. Nous avons vu jusqu'à quel point elle s'était fait jour dans les *Mousses d'un*

Vieux Presbytère; dans la *Lettre Rouge*, elle devient souveraine. L'idée sinistre du péché, caché ou non, pesant sur la nature humaine, irrémédiablement pervertie, et se trouvant là même où on le soupçonnerait le moins, flétrissant les meilleures intentions de son ombre néfaste et destructrice, cette idée qui se retrouve, plus ou moins avouée, au fond de toute éducation puritaine, qui hanta la jeunesse de Hawthorne, et qui ne s'effacera jamais complètement de son esprit; cette idée, prédominante au point d'être presque exclusive, et comme la marque particulière de l'écrivain, se laisse pénétrer ici par l'idée plus véritablement chrétienne de rédemption. Mais cette rédemption n'est pas due, comme le voudraient les défenseurs de la tradition religieuse, à une intervention divine, et, par cela même, irrésistible, — mais à l'effort intérieur et purement humain, par suite, plus vraiment moral et plus méritoire.

Sur les deux coupables, Hester et Dimmesdale, comme sur les deux victimes, Perle et Chillingworth, qui souffrent dans leur droit outragé d'enfant et d'époux, comme les coupables souffrent de leur faute, — pèse, d'abord presque invinciblement, la hantise de l'adultère commis. Aucune intervention étrangère ne peut les sauver. Le drame n'a que ces quatre personnages, et c'est entre eux que doivent se régler tous les détails de la péripétie finale : toute solution venant du dehors se heurterait à ces volontés de fer. Il faut donc que ce soit leurs énergies propres, agissant dans une direction heureusement rencontrée, qui amènent la délivrance espérée, et les fassent rentrer enfin dans une atmosphère moins irréelle et moins mortelle.

L'effort se fera donc suivant le principe directeur qui, seul, peut conduire au salut les héros de ce simple récit : celui même d'où découle la doctrine entière d'Emerson : la sincérité; — et d'autant mieux qu'ils s'abandonneront plus franchement à l'influence de la vérité rédemptrice.

Perle est celui de nos personnages qui ressent le mieux cette influence bienfaisante. Par cela même qu'elle est née en dehors de la société régulière, et que le préjugé impitoyable de ceux qui font la loi, et la dureté de cœur de ceux qui s'y conforment, l'en tiennent écartée, elle n'a pu subir l'influence délétère des conventions et des mensonges sociaux. Elle est restée en contact avec la Nature, toujours douce à ceux que n'ont pas déformés les préjugés humains, et qui, pour elle, se fait maternelle, accueillante et consolatrice. Il semble que la grande forêt sombre, et tous les êtres sauvages qu'elle nourrit, et les fleurs même qui s'ouvrent à l'ombre de ses grands arbres reconnaissent une sœur en cette enfant, sauvage, naïve et libre comme eux.

A ce contact bienfaisant qui, chaque jour, agit sur son âme capricieuse,

mais sans tache, par mille invisibles et pénétrantes influences, elle a dû de garder un fond de franchise et de naïveté primitives, et son esprit est d'autant plus libre que la faute d'où elle est sortie lui a transmis comme un héritage de pensée indépendante et de révolte instinctive contre tout ce qui froisse les tendances généreuses de sa nature d'enfant. N'ayant l'âme chargée d'aucun mensonge, elle se développe, un peu triste, avec des caprices étranges, nés de son isolement, mais librement, et, en somme, heureuse, parce que nulle idée préconçue ou imposée du dehors n'altère sa conception des choses ; sans autre souffrance que de se sentir étrangère à ceux qui l'entourent, parce qu'elle vit dans une atmosphère de vérité où ils n'ont pu pénétrer, et d'être ainsi limitée dans sa libre expansion.

Son indépendance, où les petits Bostoniens et leurs parents, soumis, au moins extérieurement, à la règle, et portés à voir la trace des griffes du Malin sur tout ce qui était libre et spontané, croyaient trouver la marque d'une origine diabolique, est encore fortifiée par la solitude où la réprobation universelle la condamne à vivre. Cette enfant, dont les premières années se passent si mornes, dans la privation des jeux qui leur sont naturels, qui ne rencontre autour d'elle que froideur et répulsion fort peu déguisées, et, parfois même, les manifestations d'une haine que la tendresse un peu sévère et toujours empreinte de réserve de sa mère ne suffit pas à lui faire oublier, — s'est, en quelque sorte, repliée sur elle-même. Sevrée des distractions salutaires que trouvent si facilement les autres enfants, enfermée dans un milieu où règne, sinon le remords, du moins une tristesse continuelle, sa pensée, forcément, tourne dans un cercle restreint, où les mêmes objets frappent sans cesse sa vue, et a puisé, dans cette concentration, une force et une justesse d'observation surprenantes.

Nous avons montré jusqu'à quel point la marque mystérieuse que porte sa mère préoccupe son imagination. Incapable d'en comprendre la signification terrible, elle n'en saisit pas moins l'importance, et surtout la corrélation qui existe entre cette marque et la solitude où elle vit avec sa mère. Elle sent aussi non moins vivement, par une divination plus étrange encore, — mais qui s'explique, si l'on pense que son esprit, que n'obscurcit aucune notion fausse, a gardé toute sa vivacité native, — qu'il existe, entre sa mère et le ministre, un lien secret, inavouable. Elle comprend merveilleusement que celui-ci souffre, sans oser le dire, et que sa souffrance vient de la même cause qui fait porter à Hester un signe d'infamie. A plusieurs reprises, elle interroge sa mère, ou cherche à s'en faire questionner, pour amener la conversation sur ce point, toujours présent à son esprit curieux.

Autant elle éprouve un attachement profond et sincère, bien que capricieux, pour sa mère, dont la franchise et la sincérité constantes ont gagné son cœur d'enfant, autant elle a pour le ministre une répulsion instinctive qu'elle ne peut vaincre. Ignorant qu'il est son père, elle ressent, sans pouvoir s'en défendre, l'impression de dissimulation et de mensonge que dégage la personne de l'infortuné Dimmesdale, impression qui échappe aux yeux prévenus de la foule, elle-même enveloppée de mensonge, mais que saisit immédiatement l'esprit de Perle, altéré de lumière et de vérité.

Elle a compris que le ministre devait être, en quelque sorte, cause des souffrances de sa mère, mais que, mû par des raisons cachées, il ne pouvait ou ne voulait avouer publiquement le lien secret qui les unissait. Elle le hait presque, instinctivement, et tous les efforts que fait Dimmesdale pour attirer à lui cette enfant qui est née de lui, efforts d'ailleurs timides et maladroits, échouent, parce qu'il n'oserait pas les renouveler en public. Chaque fois qu'elle le rencontre, elle l'invite à lui témoigner devant tous cette sympathie dont il fait si volontiers étalage, lorsque les ténèbres ou la forêt les cachent aux regards indiscrets. Une nuit, poussé par le remords qui trouble son imagination, malade, le ministre est monté seul sur le pilori, où jadis Hester avait été exposée publiquement, croyant ainsi accomplir une sorte d'expiation, et, cependant, tremblant à chaque instant d'y être découvert. Lorsqu'Hester, qui passe avec sa fille, monte l'y rejoindre, Perle sent aussitôt toute l'étrangeté, toute l'absurdité de la situation, et la fait sentir à l'infortuné Dimmesdale.

Ainsi Perle, — dont la seule existence est, pour les deux malheureux qui la lui ont donnée, un reproche vivant, incessant, — est, de plus, pour eux, par ses questions d'une indiscrétion naïve, la cause d'une torture à chaque instant renouvelée. Sa mère en souffre, elle à qui l'instinct de réserve maternelle interdit d'expliquer à son enfant ce que veut dire la lettre rouge: et Dimmesdale plus encore, à qui sa profession rend impossible le franc aveu de sa faute. En vain, il veut le cacher : la merveilleuse intelligence de l'enfant a deviné qu'un lien secret unit le ministre respecté de tous à la pécheresse que tous repoussent avec mépris, et chacune de ses paroles lui est un cruel reproche. La Vérité, qu'on n'outrage pas impunément, s'est vengée sur lui, et il est puni jusque dans ses affections. Il ne peut conquérir l'amour d'un enfant à qui le mensonge qui est en lui inspire une irrésistible aversion; et lui-même semble être devenu incapable d'aimer sa fille, à force de s'être soumis à une contrainte de tous les instants pour ne pas laisser pénétrer son secret : le cœur qu'il voudrait gagner lui est irrévocablement fermé.

Quant à Hester Prynne, le trait qui, dans son caractère, frappe au pre-

mier abord : c'est son énergie presque virile. Dans *Roméo et Juliette*, c'est l'amante qui, surtout, fait preuve de fermeté et de décision ; c'est elle, dont le courage soutient la volonté souvent chancelante de Roméo, qui se montre si facilement prêt à « prendre mesure pour sa tombe[1] ». De même, ici, Hester, puisant dans la conscience de sa sincérité une force de résignation, un courage vraiment extraordinaires, résiste au châtiment terrible dont la torture se renouvelle incessamment. Elle l'accepte simplement et noblement, parce qu'elle y voit une conséquence logique de ses actes, bien qu'elle se sente l'âme envahie d'un affreux désespoir, et que son cœur soit meurtri, comme si tous les points de l'aiguille dont elle broda la lettre fatale sur son vêtement l'eussent fait saigner. Même la scène du pilori, si atroce qu'elle soit, ne peut lui arracher un signe de faiblesse : tout au plus cherche-t-elle à fermer les yeux à la sinistre réalité, et à la chasser de son esprit pour reporter sa pensée sur les années heureuses de sa jeunesse et de son enfance.

Hester sait que des souffrances cruelles et prolongées seront la conséquence fatale de sa faute ; elle accepte avec une calme résignation cette vie de deuil et de honte qui s'ouvre devant elle. Pas un instant, pendant sept ans, elle ne songe à mentir, non pas même aux autres, mais à elle-même, à se dissimuler la gravité de l'acte commis, ou à l'excuser à ses propres yeux en alléguant les droits de la passion. Pendant sept ans, aucune protestation ne sort de ses lèvres contre la loi qui la punit si sévèrement ; elle ne songe même pas à maudire ce vieillard qui, profitant de son inexpérience, n'a pas craint de lui demander le sacrifice de sa jeunesse et de sa beauté souveraine ; qui n'a pas craint non plus de la laisser seule et sans guide, exposée aux pires tentations.

Ce n'est pas pourtant qu'elle ignore l'existence de ces circonstances atténuantes. Dans la solitude forcée, où son esprit travaille en dépit d'elle, et s'ouvre, qu'elle le veuille ou non, des perspectives jusqu'alors insoupçonnées ; — après la catastrophe qui, brusquement, l'a séparée de ses concitoyens, et lui a interdit toute participation à la vie commune, mais qui, en même temps, l'a soustraite aux préjugés, aux idées reçues, aux opinions toutes faites, qu'elle n'avait, jusque là, jamais pensé à contrôler, et qui gardaient tout leur empire sur la foule, respectueuse des lois et des traditions ; — elle a conquis un bien plus précieux mille fois que les apparences de considération qu'on lui refuse : une entière liberté de pensée.

1. Then might'st thou speak, then might'st thou tear thy hair,
And fall upon the ground, as I do now,
Taking the measure of an unmade grave.
(Romeo and Juliet. A. III, Sc. 3.)

Sa conscience, sans cesse occupée d'elle-même, jamais distraite par le souci des choses extérieures et des vaines apparences, s'est dévoilé des horizons nouveaux, où rien ne contrarie son désir inné de sincérité, et, se trouvant seule, hors du monde, la loi du monde n'est plus une loi pour son esprit : elle s'est fait une loi à elle-même.

Mais, malgré cette liberté, l'un des fruits chèrement payés de sa faute, pas un mot de révolte ne sort de ses lèvres. Froidement résignée à tout, elle se prête même sans résistance à la sinistre expérience par laquelle son mari veut se venger de Dimmesdale. C'est tout au plus si, à un certain moment, suivant l'exemple donné par Chillingworth lui-même, lors de leur entrevue dans la prison, elle semble réclamer une sorte de droit au bonheur, aussi imprescriptible chez tout être humain que le droit à la vie.

Pourtant, bien que le sentiment des torts dont elle avait été victime efface jusqu'à un certain point le remords de sa faute dans le cœur d'Hester, bien qu'elle se considère comme presque justifiée, elle ne pense pas à se soustraire à son supplice de tous les instants par une fuite facile.

Ce qui la retient, c'est d'abord une sorte d'accoutumance passive qui lui rend difficile tout effort, même vers le bonheur, après le coup cruel qui a détruit ses espérances, et ruiné sa vie. C'est aussi, et surtout, ce sentiment dont Emerson s'est fait si souvent l'interprète : que les choses ont leur logique et leur raison d'être, contre lesquelles les faibles tentatives de l'homme pour les changer restent impuissantes ; car il ne peut échapper à la destinée, qui, pour lui, est faite des conséquences de ses propres actes. En vain, il voudra les fuir ou les masquer ; il ne réussira, ni à tromper les autres, ni à se tromper lui-même ; — et la Némésis inéluctable l'atteint tôt ou tard, car dans le monde moral comme dans le monde matériel, rien ne se perd.

Hester pourrait, quand elle voudrait, quitter le pays, et ne plus porter sur la poitrine le signe écarlate de l'adultère : elle n'en aurait pas moins ce signe gravé dans son cœur, comme le ministre, privé de la triste consolation de le porter au dehors. Elle serait, selon les paroles du poète latin, au nombre de ceux qui « *cœlum mutant, non animum* ». Elle a compris que le port de la lettre rouge n'est pas son véritable châtiment, et que celui-ci est tout intérieur. Le jour où son péché sera effacé par une expiation suffisante, la lettre fatale tombera d'elle-même, car, dès que disparaissent les sentiments ou les idées qu'il représente, le symbole perd sa vie spirituelle, retombe au rang des choses mortes, et disparaît aussi.

Elle n'hésite pas à souffrir seule, car elle est, du moins, exempte de cet

égoïsme qui veut des compagnons dans la souffrance et dans le malheur. Elle se sacrifie, avec une véritable joie, pour conserver intacte la réputation de Dimmesdale. Elle se croit envers lui un devoir de loyauté qui l'oblige à le protéger, car elle sait que, malgré toute sa faiblesse, elle est encore plus forte que cet homme de rêve, retenu dans une position fausse, et livré sans défense aux ténébreuses expériences de Chillingworth. C'est un peu parce qu'elle sait qu'en elle seule il peut trouver appui, qu'elle lutte courageusement contre le désespoir qui, à certains moments, menace de l'accabler. Elle se conserve pour le défendre au besoin, sachant quel péril le menace, d'autant plus terrible qu'il est plus obscur. Une comparaison se fait insensiblement dans son esprit entre son mari, qui, par la cruauté avec laquelle il s'est vengé, a perdu tous ses droits à la pitié ; et elle-même, qui a su, par sept années de souffrances courageusement supportées, regagner presque l'estime de ses juges ; — et cette comparaison n'est pas à l'honneur de Chillingworth. Hester ne peut s'empêcher de se demander s'il n'y avait pas eu, de son côté, un manque de franchise, de courage et de fidélité, le jour où elle avait laissé jeter le ministre dans une situation où il avait tant à craindre, et si peu à espérer. Sa seule excuse est qu'elle n'avait pu trouver aucun autre moyen de le sauver d'une ruine plus complète que la sienne même. Elle avait alors fait son choix, et comme elle le voit maintenant, elle avait choisi la pire des deux alternatives. Elle est résolue à réparer son erreur autant qu'il est en elle. Sortie plus forte de ces années de sévère et solennelle épreuve, elle ne se sent plus aussi impuissante à lutter contre Chillingworth que dans cette nuit où, dégradée par le péché, affolée par la honte encore récente, elle l'avait écouté dans sa prison. Elle s'est relevée, depuis ; le vieillard, au contraire, s'est, par le caractère lâche et tortueux de sa vengeance, ravalé à son niveau, sinon plus bas encore.

Dès lors, convaincue que le salut, pour elle comme pour le ministre, est dans l'aveu de son imprudence, et que son devoir de sincérité envers elle-même et de loyauté envers Dimmesdale l'oblige à le prévenir, elle n'hésite plus, quelque peine qu'elle ait à lui dévoiler un secret dont la révélation va peut-être le tuer, à lui avouer qu'elle a été, ne fût-ce qu'un instant, et par une faiblesse bien excusable, infidèle à leur amour. Il est peu de scènes plus dramatiques que celle où Hester, après avoir souffert sept ans pour son amant, comprend enfin que ses souffrances au plein jour, connues de tous, ne sont rien auprès de la douleur cachée, et, par suite, infiniment plus cruelle, de Dimmesdale ; — où cette femme, qui semble avoir vidé le calice jusqu'à la lie, se trouve heureuse lorsqu'elle se compare au ministre vénéré de tous, mais dont le cœur est déchiré de tortures inconnues, et lui demande pardon d'avoir mal choisi

pour lui, de l'avoir involontairement condamné à subir une agonie mortelle, et sans cesse renouvelée. Le lecteur nous saura gré, peut-être, de citer ici ces lignes si profondément empreintes de l'esprit de sincérité :

« Arthur ! »[1] s'écria-t-elle, « pardonne-moi ! En toute autre chose, je me suis efforcée d'être sincère. La sincérité était la seule vertu à laquelle il m'eût été possible d'être fidèle ; et je l'ai été dans les dangers les plus extrêmes ; — sauf lorsque ton bonheur, ta vie, ton honneur furent mis en question. Alors, j'ai consenti à une déception. Mais le mensonge n'est jamais bon, même quand la Mort est là, menaçante, de l'autre côté. Ne vois-tu pas ce que je voudrais dire ? Ce vieillard, le médecin, celui qu'on appelle Roger Chillingworth..... c'était mon mari. » Le ministre la regarda un instant avec cette violence de passion qui, mêlée sous plus d'une forme à ses qualités de noblesse, de pureté et de douceur, était en réalité la part que le Démon pouvait réclamer en lui, et grâce à laquelle il cherchait à gagner le reste. Jamais il n'y eut regard plus dur, plus sinistre et plus cruel que celui qu'il jeta alors sur Hester. Pendant le court moment qu'il dura, ce fut une sinistre transfiguration. Mais son caractère avait été tellement affaibli par la souffrance, qu'il n'était plus capable que d'un effort momentané de l'énergie même la plus vulgaire. Il s'affaissa sur le sol, et cacha son visage dans ses mains : « J'aurais dû le savoir, » murmura-t-il, « je le savais ! Ce secret ne m'a-t-il pas été révélé par la répul-

1. " O Arthur ! " cried she, " forgive me ! In all things else, I have striven to be true. Truth was the one virtue which I might have held fast, and did hold fast, through all extremity ; save when thy good, thy life, thy fame, were put in question ! Then I consented to a deception. But a lie is never good, even though death threaten on the other side ! Dost thou not see what I would say ? That old man ! The physician ! he whom they call Roger Chillingworth ! — he was my husband ! "

The minister looked at her for an instant, with all that violence of passion which, intermixed, in more shapes than one, with his higher, purer, softer qualities, — was, in fact, the portion of him which the Devil claimed, and through which he thought to win the rest. Never was there a blacker or a fiercer frown than Hester now encountered. For the brief space that it lasted it was a dark transfiguration. But his character had been so much enfeebled by suffering, that even its lower energies were incapable of more than a temporary struggle. He sank down on the ground, and buried his face in his hands.

" I might have known it, " murmured he. " I did know it ! Was not the secret told me in the natural recoil of my heart, at the first sight of him and as often as I have seen him since ? Why did I not understand ? O Hester Prynne ! Thou little, little knowest all the horror of this thing ! And the shame ! the indelicacy ! the horrible ugliness of this exposure of a sick and guilty heart to the very eye that would gloat over it ! Woman, woman, thou art accountable for this ! I cannot forgive thee ! " " Thou shalt forgive me ! " cried Hester, flinging herself on the fallen leaves beside him. " Let God punish ! Thou shalt forgive ! "

..... All the world had frowned on her, — for seven long years had it frowned upon this lonely woman, — and still she bore it all, nor ever once turned away her firm, sad eyes. Heaven, likewise, had frowned upon her, and she had not died. But the frown of this pale, weak, sinful and sorrow-stricken man was what Hester could not bear and live " Wilt thou yet forgive me ? " she repeated over and over again. " Wilt thou not frown ? Wilt thou forgive ? " " I do forgive you, Hester, " replied the minister, at length, with a deep utterance, out of an abyss of sadness, but no anger. " I freely forgive you now. May God forgive us both ! We are not, Hester, the worst sinners in the world. There is one worse than even the polluted priest ! That old man's revenge has been blacker than my sin. He has violated, in cold blood, the sanctity of a human heart. Thou and I, Hester, never did so ! "

sion naturelle de mon cœur la première fois que je l'ai vu, et toutes les fois que je l'ai vu depuis? Pourquoi ne l'ai-je pas compris? O Hester Prynne! tu ne sais guère tout ce qu'il y a d'horrible en cela. Et la honte, l'indélicatesse, l'horrible infamie d'exposer un cœur souffrant et coupable à l'œil même qui veut se repaître de sa souffrance et de sa faute! Femme, femme! c'est toi qui qui es cause de tout ceci; je ne puis te pardonner! — Tu me pardonneras! » s'écria Hester, se jetant près de lui sur les feuilles tombées. « Laisse à Dieu le soin de punir! Toi, tu pardonneras!..... »

Tout l'Univers l'avait regardée avec dureté; pendant sept ans, il avait regardé avec dureté cette femme solitaire, et elle avait supporté tout, et n'avait pas une seule fois détourné ses yeux fermes et tristes. Le ciel, aussi, avait eu pour elle de durs regards, et elle n'était pas morte. Mais le regard sévère de cet homme pâle, faible, coupable, et accablé de chagrin, Hester n'eût pu le supporter sans mourir. « Veux-tu encore me pardonner? » demanda-t-elle plusieurs fois de suite. « Veux-tu ne pas me regarder avec dureté? Veux-tu pardonner? — Je vous pardonne, Hester, » répondit enfin le ministre, d'une voix profonde, qui semblait contenir des abîmes de tristesse, mais où il n'y avait pas de colère. « Je vous pardonne de grand cœur, maintenant. Que Dieu nous pardonne à tous les deux. Nous ne sommes pas, Hester, les plus grands pécheurs en ce monde. Il y en a un qui est pire encore que le prêtre souillé. La vengeance de ce vieillard a été plus affreuse que mon péché. Il a violé de sang froid la sainteté d'un cœur humain. Ni toi, ni moi, Hester, n'avons jamais fait cela! »

Et, sûre, désormais, de son pardon, Hester, qui a reconquis en même temps sa propre estime par son retour à la sincérité, rassure et réconforte cet homme, épuisé par la maladie et le chagrin, qui se meurt du mensonge auquel il s'est condamné, et dont il ne peut ou n'ose pas s'affranchir. Elle l'appelle dans la voie de sincérité, où elle s'est efforcée de marcher, où elle a trouvé des trésors d'énergie dont elle est prête à lui donner sa part.

Hélas! c'est en vain que la forêt, pleine de l'obscure sympathie des choses indomptées pour tout ce qui résiste aux lois humaines, semble se réjouir de voir Hester reconquérir pour un instant sa liberté et celle de Dimmesdale, en vain que le soleil inonde de ses rayons l'obscurité du bois. versant la joie sur chaque feuille verte, changeant en or les feuilles jaunies tombées à terre, et illuminant les troncs gris des vieux arbres; en vain que leur amour, renaissant d'un sommeil semblable à la mort, crée autour de lui un soleil qui leur remplit le cœur d'un rayonnement immense. L'heure de la délivrance n'est pas encore venue, Hester n'a pas encore assez souffert. La mort de Dimmesdale peut seule légitimer son amour coupable, en le ramenant au culte d'un souvenir purifié par la douleur. Il y a en elle trop d'impatience encore et de révolte contre les conséquences de sa faute; — et le destin inflexible va lui renvoyer,

par les mains de son enfant, la marque fatale qu'elle avait rejetée loin d'elle, et dont elle s'était crue délivrée pour toujours.

Dimmesdale souffre plus qu'Hester, de voir sa vie, jusqu'alors pure et presque sainte, souillée par une faute qui pèse d'autant plus lourdement sur lui qu'il est seul à en porter le fardeau. Il n'a le droit de réclamer la pitié de personne, pas même celle d'Hester, qui ne peut que le plaindre en secret, et il est presque réduit à lui envier la triste consolation de pouvoir, du moins, porter ouvertement la Lettre Rouge. Il vit sans remords, car, plus encore qu'Hester, et malgré sa foi vive et sincère, il se croit excusable dans sa faute, excusable d'avoir cédé à la tentation d'un amour dont s'éclaira sa jeunesse studieuse, étiolée dans l'ombre claustrale des vieilles universités. Mais le mensonge auquel il s'est condamné dès le début l'étouffe et le tue. Pourtant, les motifs de cette dissimulation n'ont rien que d'honorable. Il ne réalise nullement le type du prêtre hypocrite et vicieux qui cache sa corruption sous des dehors de sainteté. S'il consent à ce qu'Hester ne le nomme pas, s'il se laisse entraîner peu à peu dans la la voie tortueuse qui sera si ardue pour lui, ce n'est pas par crainte d'avoir à supporter personnellement le châtiment qu'il a mérité, mais parce qu'il croit pouvoir ainsi défendre encore les intérêts supérieurs de la religion. Conscient de sa valeur et des services qu'il peut rendre, il a trouvé préférable de se taire, de maintenir aux yeux de tous le caractère sacré qu'il se croit obligé à garder, parce que c'est ainsi seulement qu'il lui semble possible de continuer à faire le bien. Il craint le déshonneur d'une exposition publique, non pour lui-même, mais pour l'Église, atteinte en sa personne, pour les fidèles, privés d'un guide sûr et respecté.

Il souffre du rôle de dissimulation qui s'est imposé à lui dès le jour où Hester est entrée en prison. Il est tiraillé entre la crainte d'avoir à cacher ses pensées pendant de longues années, toujours à la merci d'une circonstance fortuite, qui rendra sa honte d'autant plus profonde et plus ineffaçable qu'elle aura été plus tardive ; — et la terreur d'un aveu qui va faire s'écrouler à l'instant la considération dont il est entouré et les nobles espérances qui le guident. Cet aveu est trop grave, trop effrayant pour sortir d'un cœur déjà torturé ; il recule devant la liqueur amère où ses lèvres trouveraient le salut. Il voudrait qu'Hester choisît pour lui, en ce moment d'angoisse, et lui laissât, par son silence, le droit de continuer son œuvre; ou, en criant bien haut son nom au peuple assemblé, lui épargnât la honte suprême de le proclamer lui-même ; et ses paroles, tragiques en leur simplicité voulue, ont l'accent d'une prière secrète, d'une supplication qu'elle seule peut comprendre.

Mais, depuis qu'il a laissé à Hester le soin de parler à sa place, — même avec le désir ardent et sincère qu'elle le fît, même sachant que son

silence serait fatal à sa vie morale, et le jetterait à jamais dans l'hypocrisie ; — il sent naître en lui comme un espoir inavoué qu'elle se taira. Il a fait le premier pas dans la voie du mensonge, et, désormais, l'aveu, qui lui était relativement facile au premier jour, et possible encore à ce moment, lui deviendra de plus en plus pénible, tandis qu'il souffrira de jour en jour plus cruellement de la situation fausse où il s'est laissé tomber. Dès lors, la Lettre Rouge est marquée dans son cœur, parce qu'il n'a pas eu le courage de la porter aux yeux de tous, et de rejeter la robe qu'il s'est rendu indigne de porter.

D'ailleurs, le but qu'il se proposait n'est pas atteint. Dimmesdale devient incapable de faire le bien, ou, tout au moins, de le faire de façon à ce qu'il en résulte pour lui le moindre profit moral. Ce n'est pas qu'il soit devenu inhabile à diriger les consciences troublées, à consoler les malheureux. Au contraire, grâce à l'attrait qu'ont l'une pour l'autre les âmes qu'a souillées quelque faute secrète, attrait déjà maintes fois signalé par Hawthorne, il lit au fond des cœurs les péchés cachés. Mieux encore, et sous l'impulsion d'un autre et plus noble penchant, ses sympathies vont droit à ceux qui souffrent, à ses frères d'infortune, qu'une merveilleuse intuition lui fait reconnaître. Son talent, déjà remarquable, se perfectionne encore, et, surexcité par les sombres pensées toujours présentes à son esprit, s'affine, et acquiert une claivoyance, une pénétration réellement admirables.

Mais s'il n'est pas incapable de faire œuvre utile, si sa parole apporte le salut à ceux qui l'écoutent, elle n'a pour lui-même que des accents de condamnation sans appel. Il sent que le bien qu'il fait, il ne le fait qu'à l'aide d'un mensonge, et parce que ses fidèles voient en lui un guide sûr et éprouvé ; mais, s'il se faisait connaître sous son vrai jour, tout cet édifice si laborieusement construit s'écroulerait. Et cette popularité, cette influence péniblement conquise, qui lui coûte tant de tortures intérieures, et qu'il paie du meilleur de son âme, ne le réjouit pas, car il la sent imméritée. Sans doute, il est seul à le savoir, mais son supplice n'en est que plus cruel, car il se juge plus sévèrement que ne le jugerait un ennemi, et sa vie n'est qu'un long châtiment qu'il s'inflige à lui-même. Il meurt de se sentir indigne, et d'être seul à le sentir ; il meurt du contraste entre cette indignité et sa sainteté apparente ; il meurt de savoir qu'il n'a aucun mérite réel à faire le bien qu'il réalise chaque jour autour de lui comme en dépit de lui-même. Le respect qu'il inspire, et auquel il a conscience de n'avoir aucun droit, le flagelle comme un soufflet, car il en sent la dérision poignante ; son âme manque d'équilibre, se déchire en luttes secrètes ; et il étouffe, dans l'atmosphère d'irréalité où il se meut comme en un songe. C'est à peine s'il a encore conscience de lui-même, et de

ses relations avec les êtres qui l'entourent, tant le mensonge qui hante son esprit rejaillit sur toutes choses, et les masque à ses yeux d'un voile plus noir que celui qui cachait le visage du ministre des *Twice Told Tales*. Il sent que ses tortures sont vaines, car elles sont faites de pénitence, et non de véritable repentir; il comprend qu'Hester est heureuse, elle qui porte la lettre rouge publiquement et sur la poitrine, alors que la sienne le brûle en secret, que tout en lui n'est que mensonge, vide et mort. Pour lui, tout l'univers, aussi, est menteur, impalpable, et, lorsqu'il tente d'en serrer les réalités, il se réduit en cendres dans sa main, comme les fruits amers des bords de la Mer Morte.

C'est en vain que Dimmesdale voudrait crier sa honte à ses fidèles : il en est devenu incapable, à force de temporisation. L'habitude du mensonge, même passif, lui rend le retour à la sincérité de plus en plus difficile. A plusieurs reprises, il essaie de faire publiquement l'aveu devant lequel il a déjà reculé, et n'y parvient pas. Sa langue a perdu, lorsqu'il s'agit de lui, l'habitude de la vérité; involontairement, il parle à mots couverts, et, dans ses cris de désespoir les plus éloquents, ses auditeurs ne voient que des généralités vagues, de banales protestations d'humilité. La barrière qu'il a laissée s'élever entre eux et lui est devenue infranchissable, et le malentendu s'aggrave à chaque instant. Un seul mot net et précis suffirait à le dissiper, mais il n'y a plus de place dans son âme obscurcie pour la netteté et la précision, plus de place pour la vérité; et ce mot, il ne peut plus le prononcer, parce qu'il ne l'a pas voulu d'abord. Et si ceux qui l'entendent se laissent volontiers tromper, heureux de ne pas chercher à pénétrer le sens qu'il voudrait donner à ses discours, — alors qu'il est, lui aussi, heureux, sans oser se l'avouer, de n'être pas compris davantage, — il ne réussit pas à se tromper lui-même, à combler le gouffre qui s'élargit sans cesse entre les apparences et la sinistre réalité.

Ces misérables faux-fuyants ne peuvent calmer sa conscience, trop clairvoyante pour se laisser duper, et, dans son désespoir sans cesse grandissant, voyant rester vains tous ses efforts pour ressaisir la vérité, pour rentrer dans la vie réelle, ces efforts qu'il est secrètement heureux de voir échouer; les yeux ouverts, maintenant, à sa lâcheté morale, — lâcheté dont il souffre, et dont il craint de secouer le joug, n'osant même pas, alors que la franchise lui est interdite, se voiler résolument d'hypocrisie; — cet homme qui aime ardemment la vérité, et qui a, plus que personne, horreur du mensonge, se fait horreur à lui-même; il sent sa raison défaillir en lui. En vain, il cherche un repentir qui le fuit obstinément, en vain, il s'efforce d'engourdir ses tortures morales par la douleur physique, et de tuer en lui la pensée qui le ronge en châtiant son

corps. La mort ou la folie, voilà les seules alternatives qui lui restent.

Dans ses réflexions solitaires, hantées de fantômes étranges, obscènes ou diaboliques, mais toujours absurdes, la forme d'Hester passe souvent devant sa vision troublée. L'atroce scène du pilori, où il a vu la femme aimée, l'enfant qui est à lui, exposées aux regards insultants d'une foule hostile et méprisante, expiant seules une faute dans laquelle il a sa part, et non la plus légère ; — où il a été témoin du dévouement sublime de cette femme qui s'est tue par amour pour lui, a vivement frappé son esprit. Chaque jour, lorsque ses yeux rencontrent la Lettre Rouge, il sent avec une nouvelle force qu'il doit prendre sa part de cette expiation incessante. Si la Lettre Rouge ne brille pas sur sa robe de prêtre, elle lui déchire le cœur, cruellement. Mais sa place aurait dû être au pilori, près d'Hester, et non sur le balcon du Gouverneur. Une nuit, hanté par cette idée, et pris, peut-être d'un accès de somnambulisme, il part brusquement, d'un pas d'automate, et monte résolument les marches de l'échafaud. Et là, à demi-mort de froid, de terreur et de honte, il reste jusqu'à l'aube, dans une sorte de rêve, tremblant à chaque instant d'être surpris dans cette étrange posture, et, cependant, n'osant pas descendre, et comme cloué par une force intérieure au pied de la hideuse machine.

L'horreur de sa situation grandit à chaque instant ; le vent froid de la nuit glace ses membres au point de lui faire craindre de ne pouvoir redescendre les marches, et d'être surpris sur la plateforme infâme par les habitants à leur réveil ; il sent sa raison chanceler, et pousse un éclat de rire démoniaque, qui redouble encore ses alarmes. Alors, Hester vient à passer avec sa fille, et tous trois se tiennent un moment par la main. Mais, si la présence d'Hester et la tendre sympathie qu'elle éprouve pour cet homme lui font reprendre conscience de ce qui se passe, la présence de Perle augmente encore son trouble. Le cœur du ministre s'est glacé, dans l'isolement où il vit, et, châtiment suprême de sa faute, il ne ressent aucune affection pour sa fille, pas plus qu'elle n'en ressent pour lui.

Lorsqu'Hester lui révèle enfin le terrible secret, son intelligence, depuis longtemps chancelante, au milieu de souffrances sans nom, semble s'obscurcir pour toujours. Dans le brusque effondrement de tout son passé, en présence du changement subit qui vient de s'accomplir dans ses relations avec le monde extérieur, et du déchirement qui se fait en lui à la pensée de renoncer à son ministère, à tout ce qui faisait jusque là son honneur et sa joie, — la foi semble l'abandonner un instant. Un vent d'impiété passe sur son esprit, comme sur les prêtres d'Isis, sous la mys-

térieuse influence de la Magicienne de l'Atlas [1], et il est irrésistiblement tenté de laisser tomber des paroles empoisonnées dans l'oreille attentive des fidèles qu'il rencontre. A ce moment, la vieille sorcière, Mrs. Hibbins, le voit passer, et, à son œil troublé, reconnaît presque un complice. Elle le salue et lui donne rendez-vous au prochain Sabbat. C'en est fait : le ministre est perdu.

Non, pourtant, car il recule d'horreur en voyant le changement qui s'est fait en lui. Un trait de lumière traverse son esprit ; il comprend qu'il a trop souffert pour pouvoir vivre longtemps encore, et que l'espérance d'une existence nouvelle, plus libre et plus heureuse, dont Hester l'a bercé dans la forêt, est irréalisable et vaine. Ses souffrances ont leur source unique dans la dissimulation fatale à laquelle il s'était condamné ; le retour à la sincérité, trop tardif pour lui rendre le bonheur, peut encore lui rendre le calme, et lui permettre de mourir en paix. Il se résigne aussitôt à la mort, où il voit la fin de ses douleurs, et refuse les soins perfides du médecin qui, sous prétexte de lui conserver la santé, a tari en lui, par sa mystérieuse et secrète influence les sources même de la vie. Sachant qu'il va mourir, il concentre tout ce qui lui reste de force et de foi dans le sermon qu'il doit prêcher pour l'élection du Gouverneur. C'est son dernier triomphe, d'autant plus glorieux qu'il le doit à la seule force de la vérité, à la détermination bien arrêtée qu'il a prise de rompre avec tout son passé de mensonge, et de faire enfin, devant tous, l'aveu cruel et sauveur. Et, châtiment dernier, que Dimmesdale a mérité, en retardant jusqu'à l'heure fatale cet aveu auquel il est enfin acculé par la force des choses : il laisse derrière lui une trace suprême de ses mensonges anciens. Il ne peut faire entièrement la lumière, la force d'une vérité si tardivement manifestée n'est pas irrésistible, et il reste encore, parmi les témoins de cette scène si cruelle, des hommes qui s'obstinent à garder au ministre le respect dont ils le jugent toujours digne, refusent de croire à son infamie, et ne voient, dans ses paroles d'adieu à la terre, qu'une allégorie plus frappante, et d'une profonde humilité. On nous saura gré, peut-être, de reproduire ici ces pages, si dramatiques et si poignantes, que lorsque Hawthorne voulut les lire à sa femme, des larmes lui montèrent aux yeux, et que l'émotion intense qui l'étreignait fit trem-

1. The priests would write an explanation full,
Translating hieroglyphics into Greek,
How the God Apis really was a bull,
And nothing more; — and bid the herald stick
The same against the temple doors, and pull
The old cant down; they licensed all to speak
Whate'er they thought of hawks, and cats, and geese,
By pastoral letters to each diocese.

Shelley, (*Witch of Atlas*, LXXIII.)

bler sa voix ; ces pages, les plus belles de la *Lettre Rouge*, qu'elles résument admirablement, les plus belles, peut-être, que Hawthorne ait jamais écrites :

Dimmesdale [1] se tourna vers le pilori, et tendit les bras. « Hester ! » dit-il, viens ici ! Viens, ma petite Perle ! » Il les regardait avec des yeux égarés, mais il y avait, dans ce regard, quelque chose de tendre et comme un air étrange de victoire. L'enfant, avec la vivacité d'oiseau qui la caractérisait, courut à lui, et serra ses genoux dans ses bras. Hester Prynne, lentement, comme poussée par un destin inévitable, et malgré la violente résistance de sa volonté, s'approcha, elle aussi, mais s'arrêta avant de le rejoindre. A cet instant, le vieux Chillingworth fendit la foule..,.. et saisit le ministre par le bras. « Insensé, arrêtez ! Que voulez-vous faire ? » dit-il à voix basse, « Repoussez cette femme, rejetez bien loin cet enfant ! Tout ira bien : ne souillez pas votre réputation, ne mourez pas déshonoré ! Je puis encore vous sauver : voulez-vous tacher d'infamie votre ministère sacré ? — Ah, tentateur, tu viens trop tard, je crois ! » répondit le ministre, dont le regard croisa le sien avec crainte, mais avec fermeté. « Ton pouvoir n'est plus ce qu'il était. Avec l'aide de Dieu, je vais t'échapper aujourd'hui. » Il tendit de nouveau la main à la femme qui portait la Lettre Rouge. « Hester Prynne ! » s'écria-t-il d'une voix perçante et ferme, « au nom du Dieu miséricordieux qui me donne en ce dernier moment la grâce de faire ce que — pour aggraver mes péchés et raviver mes tortures, — je me suis retenu de faire il y a sept ans ; viens ici, maintenant, et soutiens moi de ta force ! Ta force, Hester ! mais laisse-la guider par la volonté que Dieu m'a donnée. Ce malheureux et misérable vieillard s'y oppose de tout son pouvoir, de tout son pouvoir et de celui du Démon ! Viens, Hester, viens ! Aide-moi à monter sur cet échafaud ! ».....

En partie soutenue par Hester Prynne, et tenant une des mains de la petite Perle, le Révérend M. Dimmesdale se tourna vers les chefs honorables et vénérables, vers les saints ministres qui étaient ses frères, vers le peuple, dont le

1. He turned towards the scaffold, and stretched forth his arms : " Hester, " said he, " come hither ! Come, my little Pearl ! " It was a ghastly look with which he regarded them, but there was something at once tender and strangely triumphant in it. The child, with the bird-like motion which was one of her characteristics, flew to him, and clasped her hands about his knees. Hester Prynne — slowly, as if impelled by inevitable fate, and against her strongest will — likewise drew near, but paused before she reached him. At this instant, old Roger Chillingworth thrust himself through the crowd..... and caught the minister by the arm. "Madman, hold ! what is your purpose ? " whispered he. " Wave back that woman ! Cast off this child ! All shall be well ! Do not blacken your fame, and perish in dishonour ! I can yet save you ! Would you bring infamy on your sacred profession ? " " Ha, tempter ! Methinks thou art too late ! " answered the minister, encountering his eye, fearfully, but firmly. " Thy power is not what it was ! With God's help, I shall escape thee now ! " He again extended his hand to the woman of the scarlet letter. " Hester Prynne ", cried he, with a piercing earnestness, " in the name of Him, so terrible and so merciful, who gives me grace, at this last moment, to do what — for my own heavy sin and miserable agony — I withheld myself from doing seven years ago, come hither now, and twine thy strength about me ! Thy strength, Hester ; but let it be guided by the will which God has granted me. This wretched and wronged old man is opposing it with all his might, with all his own might and the fiend's ! Support me up yonder scaffold !.... "

Partly supported by Hester Prynne, and holding one hand of little Pearl's, the Reverend Mr. Dimmesdale turned to the dignified and venerable rulers ; to the holy minis-

grand cœur était profondément terrifié, et qui, pourtant, versait des larmes de sympathie, car il savait qu'on allait dévoiler quelque chose qui touchait aux sources mêmes de la vie, un secret de péché, mais aussi d'angoisse et de repentir. Le soleil, qui venait de passer au midi, éclairait d'en haut le ministre, et, sur sa lumière, se détachait la forme de cet homme qui, se séparant de l'Univers entier, allait plaider coupable à la barre de l'éternelle Justice.

« Peuple de la Nouvelle Angleterre ! » s'écria-t-il d'une voix qui monta au ciel, haute, grave et mystérieuse, et pourtant pénétrée d'un tremblement continu ; — et qui, parfois, s'élevait, perçante, avec un effort, comme du fond d'un gouffre insondable de remords et de souffrance ; — « vous qui m'avez aimé, vous qui m'avez cru saint, regardez moi ici, moi, le seul pécheur du monde ! Enfin, enfin ! me voici à l'endroit où j'aurais dû me trouver il y a sept ans ; ici, avec cette femme, dont le bras, plus que le peu de force qui m'a permis de me traîner jusqu'ici, me soutient, et m'empêche, en ce moment terrible, de me jeter la face contre terre ! Voyez la Lettre Rouge que porte Hester ! Vous avez tous frissonné en la regardant. Partout où elle a passé, — partout où, ployant sous son fardeau de malheur, elle a pu espérer trouver le repos, — la Lettre a jeté autour d'elle un hideux rayonnement d'aversion et d'effroi. Mais il y avait, au milieu de vous, un homme dont la marque de péché et d'infamie ne vous a pas fait frissonner ! »

D'un mouvement convulsif, il arracha de sa poitrine son rabat de prêtre. Alors, fut révélé..... mais ce serait manquer de respect que de décrire cette révélation. Pendant un instant, les regards de la multitude, saisie d'horreur, se concentrèrent sur l'affreux prodige, tandis que le ministre restait immobile, avec une rougeur de triomphe au visage, comme un homme qui, au prix d'une crise de douleur atroce, a remporté une victoire. Puis, il s'affaissa sur l'échafaud. Hester le souleva légèrement, et soutint sa tête sur sa poitrine. Le vieux Roger Chillingworth s'agenouilla à ses côtés, avec un regard hébété et sans expression, d'où la vie semblait s'être retirée.

ters who were his brethren ; to the people, whose great heart was thoroughly appalled, yet overflowing with tearful sympathy, as knowing that some deep life-matter — which, if full of sin, was full of anguish and repentance likewise — was now to be laid open to them. The sun, but little past its meridian, shone down upon the clergyman, and gave a distinctness to his figure, as he stood out from all the earth to put in his plea of guilty at the bar of Eternal Justice.

"People of New England ! " cried he with a voice that rose over them, high, solemn. and majestic, — yet had always a tremor through it, and sometimes a shriek, struggling up out of a fathomless depth of remorse and woe, — " ye that have loved me ! — ye that have deemed me holy ! — behold me here, the one sinner of the world ! At last ! — at last ! — I stand upon the spot where, seven years since, I should have stood ; here, with this woman, whose arm, more than the little strength wherewith I have crept hitherward, sustains me, at this dreadful moment, from grovelling down upon my face ! Lo, the scarlet letter which Hester wears ! Ye have all shuddered at it ! Wherever her walk hath been; wherever, so miserably burdened. she may have hoped to find repose, — it hath cast a lurid gleam of awe and horrible repugnance round about her. But there stood one in the midst of you, at whose brand of sin and infamy ye have not shuddered !....."

With a convulsive motion, he tore away the ministerial band from before his breast. It was revealed ! But it were irreverent to describe that revelation. For an instant, the gaze of the horror-stricken multitude was concentred in the ghastly miracle ; while the minister stood, with a flush of triumph in his face, as one who, in the crisis of acutest pain, had won a victory. Then, down he sank upon the scaffold ! Hester partly raised him, and supported his head against her bosom. Old Roger Chillingworth knelt

« Tu m'as échappé ! » répéta-t-il plusieurs fois, « tu m'as échappé ! — Puisse Dieu te pardonner ! » dit le ministre. « Toi aussi, tu as péché grandement. » Il détourna du vieillard ses yeux de mourant, et les fixa sur la femme et sur l'enfant. « Ma petite Perle, » dit-il d'une voix faible, — et il y avait sur son visage un doux sourire, comme celui d'un esprit qui descend dans un repos profond ; et même, maintenant que le fardeau ne pesait plus sur lui, il semblait presque qu'il voulût jouer avec l'enfant ; — « Ma chère petite Perle ! veux-tu m'embrasser, maintenant ? Tu n'as pas voulu, là-bas, dans la forêt. Mais, maintenant, tu veux ? » Perle mit un baiser sur ses lèvres. Le charme était rompu. La grande scène de tristesse où cette étrange enfant avait joué son rôle avait développé toutes ses sympathies, et les larmes qui tombaient de ses yeux sur la joue de son père étaient un gage qu'elle grandirait, au milieu des joies et des douleurs humaines, et qu'au lieu de lutter sans cesse contre le monde, elle y prendrait sa place de femme. A l'égard de sa mère, aussi, la mission de Perle, messagère d'angoisse, était terminée.

« Hester ! » dit le ministre, « Adieu ! — Ne nous reverrons-nous pas ? » dit-elle tout-bas, penchant son visage contre le sien. « Ne passerons-nous pas ensemble notre vie éternelle ? Sûrement, sûrement, nous nous sommes rachetés l'un l'autre, avec toute cette souffrance. Tes yeux brillants voient loin dans l'éternité, puisque tu vas mourir. Dis-moi ce que tu vois. — Silence, Hester, silence ! » dit-il, d'une voix grave et tremblante. « La loi que nous avons enfreinte, la faute qui vient de se révéler d'une façon si terrible, que cela seul emplisse ta pensée ! J'ai peur ! J'ai peur ! Peut-être que, dès le jour où nous avons oublié notre Dieu, dès le jour où nous avons manqué au respect que chacun de nous devait à l'âme de l'autre, l'espérance d'être plus tard réunis par un lien éternel et pur est devenue vaine ! Dieu le sait, et il est miséricordieux. Il a montré sa pitié surtout dans mes tourments. En m'infligeant cette torture brûlante qui m'a dévoré le cœur ! En m'envoyant ce sinistre et terrible

down beside him, with a blank, dull countenance, out of which the life seemed to have departed.

"Thou hast escaped me!" he repeated more than once. "Thou hast escaped me!" "May God forgive thee!" said the minister. "Thou, too, hast deeply sinned!" He withdrew his dying eyes from the old man, and fixed them on the woman and the child. "My little Pearl," said he feebly, — and there was a sweet and gentle smile over his face, as of a spirit sinking into deep repose; nay, now that the burden was removed, it seemed almost as if he would be sportive with the child, — "dear little Pearl, wilt thou kiss me now? Thou wouldst not, yonder, in the forest! But now thou wilt?" Pearl kissed his lips. A spell was broken. The great scene of grief in which the wild infant bore a part, had developed her sympathies; and, as her tears fell upon her father's cheek, they were the pledge that she would grow up amid human joy and sorrow, nor forever do battle with the world, but be a woman in it. Towards her mother, too, Pearl's errand as a messenger of anguish was all fulfilled.

"Hester," said the clergyman, "farewell!" "Shall we not meet again?" whispered she, bending her face down close to his. "Shall we not spend our immortal life together? Surely, surely, we have ransomed one another, with all this woe! Thou lookest far into eternity, with those bright dying eyes! Then tell me what thou seest!" "Hush Hester, hush!" said he with tremulous solemnity. "The law we broke! — the sin here so awfully revealed! — let these alone be in thy thoughts! I fear! I fear! It may be that, when we forgot our God, — when we violated our reverence each for the other's soul, — it was thenceforth vain to hope that we could meet hereafter, in an everlasting and pure reunion. God knows; and he is merciful! He hath proved his mercy, most of all, in my afflictions. By giving me this burning torture to bear upon my breast! By

vieillard, pour la maintenir toujours ardente ! En m'amenant ici pour mourir de cette mort d'ignominie suprême devant le peuple ! Si l'une de ces souffrances m'avait manqué, j'étais à jamais perdu ! Que son nom soit loué ! Que sa volonté soit faite ! Adieu ! »

Et, avec ce dernier mot, le ministre exhala son dernier souffle. »

Lorsque, devant la prison de Boston, Chillingworth lève les yeux vers le pilori, et qu'il reconnaît sur l'échafaud d'infamie celle à qui il avait demandé de réchauffer, au moins d'une amitié sincère et loyale, sinon d'un peu d'amour, sa vie triste de vieux savant, lorsqu'il la voit tenir dans ses bras l'être si frêle dont la naissance l'a mise au ban de la société régulière, un grave problème se pose au même instant devant lui, et réclame impérieusement une solution immédiate.

Il lui serait presque facile de pardonner à Hester. Ses habitudes de réflexion, d'examen, de précision scientifique lui font trouver, dans la situation anormale où il l'avait placée, l'explication, et presque l'excuse de sa faute. Mariée jeune et sans amour à un vieillard, restée seule, exposée à toutes les tentations, sans personne pour la conseiller, pour la défendre, au besoin, contre les autres et contre elle-même, elle a succombé ; et il ne se dissimule pas sa part de responsabilité dans la chute de cette femme qu'il n'a pas su garder, lui qui, difforme dès sa naissance, avait été, malgré sa science tant vantée, assez fou pour s'imaginer que son talent pourrait masquer sa laideur à l'imagination d'une jeune fille.

D'ailleurs, le châtiment n'est-il pas suffisant ? Pendant des années, la Lettre Rouge va ronger le cœur d'Hester, et l'isoler dans son crime pour la livrer plus sûrement au remords. La mort même serait douce, auprès d'une dégradation irrémédiable et sans fin, toujours présente à l'esprit de la coupable. Il abandonne donc Hester à la Lettre Rouge. Mais, s'il a pitié d'elle, après tout, en pensant qu'il a, pour sa part, travaillé, lui aussi, à l'amener au pilori, et qu'il lui doit réparation de ses torts envers elle, puisqu'elle va expier par une longue souffrance un instant de faiblesse ; — il lui semble qu'il ne peut lui donner cette réparation, et satisfaire en même temps l'ardent besoin de vengeance qui le dévore, qu'en frappant son complice. Quel est cet homme, dont Hester n'a pas voulu trahir le secret, et dont la place était près d'elle, sur l'échafaud ? Sans doute, quelqu'un dont la réputation de haute vertu ne pouvait souffrir d'être ternie par l'aveu de sa faute, et qui s'est réfugié dans un silence hypocrite, heureux que le sacrifice d'Hester lui permît de rester dans l'ombre. Dès lors,

sending yonder dark and terrible old man, to keep the torture always at red heat ! By bringing me hither, to die this death of triumphant ignominy before the people ! Had either of these agonies been wanting, I had been lost for ever ! Praised be his name ! His will be done ! Farewell ! " That final word came forth with the minister's expiring breath.

le plan de Chillingworth est tout tracé. Cet homme, il le découvrira facilement, car il est peu de secrets sur terre qui puissent rester cachés à celui qui, délibérément, consacre toutes les forces de son intelligence à les chercher.

Le vrai coupable, à ces yeux, c'est cet homme, plus que lui-même, plus qu'Hester. Puisqu'il n'a pas pris sa place au pilori près de sa victime, il lui arrachera son masque d'hypocrite vertu, et vengera ainsi son honneur et celui d'Hester. L'étrange fatalité qui a déjà frappé Dimmesdalé,

qui l'a précipité dans le crime tendu,

le livre sans défense à son ennemi, bientôt maître du secret terrible caché au fond de son cœur comme un serpent familier. Ce secret pèse lourdement au jeune ministre ; la pensée du contraste entre ce qu'il est et ce qu'il paraît le hante sans relâche ; et son corps, affaibli déjà par les veilles et le travail opiniâtre, ne peut résister longtemps à cette obsession cruelle.

Chillingworth est un observateur trop pénétrant pour ne pas s'apercevoir bientôt que le malade confié à ses soins souffre surtout d'une douleur morale, qu'il cache avec un soin jaloux, avec une sorte de pudeur farouche. De son côté, Dimmesdale sent obscurément que cet étranger, si bienveillant en apparence, est un ennemi, et que nul mystère ne peut résister longtemps à un incessant examen. A quoi bon cacher si soigneusement l'horrible secret, si cet homme va s'en rendre maître ? Il se débat sous la main habile du médecin, comme un oiseau déjà fasciné par l'œil du serpent ; il sent qu'à son approche, son cœur se resserre et se referme, mais en vain : quoi qu'il fasse, la marque symbolique qu'il porte sur la poitrine se révélera aux yeux de Chillingworth, lorsque le moment en sera venu.

Est-ce à dire, pourtant, que, lorsque sa vengeance est enfin assurée Chillingworth y trouve, sinon le bonheur, du moins une sorte de satisfaction sinistre et secrète ? Peut-être, mais il paye chèrement cette satisfaction, car, pour l'atteindre, il a dû s'abaisser, lui aussi, jusqu'au mensonge, cacher son nom, cacher sa vie passée, et s'assurer le silence, c'est-à-dire la complicité de celle même qui l'a si cruellement offensé. La dissimulation à laquelle il s'est condamné diminue sa vengeance, sur laquelle elle met comme un stigmate de lâcheté. Il n'est pas le justicier qui frappe hardiment, en plein jour ; il n'a pas voulu de ce rôle, qui, du moins, n'eût pas été sans grandeur ; il s'est astreint à n'agir que dans l'ombre, et sous un masque. C'est pour lui, et il en a conscience, une dégradation, une tare ineffaçable, et il comprend qu'il est ainsi descendu au rang de celui-même sur lequel il s'est arrogé un droit de punition. Son mensonge est aussi grave, et plus vil, que celui de Dimmesdale ; il ne s'excuse que par un

besoin égoïste de vengeance, alors que le ministre peut, du moins, se leurrer de prétextes spécieux, invoquer l'intérêt supérieur des âmes dont il a la charge. Et c'est, — pour cet homme, qui s'est, un instant, cru le juge de son semblable, et qui a prononcé une sentence impitoyable, dont il s'est fait lui-même l'exécuteur, — un affront sanglant que lui inflige sa conscience, de découvrir qu'après tout, il s'est trompé, qu'il n'est pas un juge, mais un bourreau, et qu'il ne vaut pas mieux que sa victime. Le souci de cette dégradation le hante, et se marque en traits lisibles sur sa physionomie.

Il se sent diminué à ses propres yeux, et comprend tout ce qu'il y a de diabolique dans sa vengeance ; et c'est dans ces moments que, se faisant horreur à lui-même, il ressent pour sa victime une sorte d'obscure sympathie. Il ne faudrait pas, pourtant, attribuer une importance exagérée à ce sentiment, qui n'a rien que de passager, et n'est pas assez fort pour trouver une expression claire et bien définie. Presque aussitôt, cette impression fugitive s'efface, et Chillingworth se reprend à haïr Dimmesdale d'autant plus violemment qu'il sent tout ce que sa vengeance a d'incomplet, et jusqu'à quel point elle est souillée par son mensonge. Il le hait maintenant, moins pour sa faute, dont le souvenir s'est déjà bien atténué avec le temps, que pour cette vengeance boîteuse, imparfaite, qu'il s'est cru obligé d'en tirer ; il se sent dégradé à ses propres yeux, il en souffre, et il l'en rend responsable :

« Il n'a fait [1] qu'augmenter sa dette envers moi..... Te rappelles-tu, Hester, ce que j'étais, il y a neuf ans ?..... N'étais-je pas, tout froid que je pouvais te paraître, un homme plein d'égards pour les autres, facile à satisfaire, bon, sincère, juste, aux affections constantes, sinon très ardentes ? N'étais-je pas tout cela ? — Tout cela et plus», dit Hester. « Et que suis-je maintenant ?....» demanda-t-il en la regardant en face, et en laissant tout le mal qui était en lui s'imprimer sur ses traits. « Je t'ai déjà dit ce que je suis. Un démon ! Qui m'a rendu tel ? ».

Mais, malgré cette explosion de désespoir et de haine impuissante, son cœur ulcéré s'ouvre, du moins, à un sentiment de pitié, — sincère, cette fois, bien qu'il ose à peine se l'avouer, — pour Hester. En se souvenant de ce qu'il était autrefois, il s'est rappelé ce qu'elle était ; il a compris, une fois de plus, qu'il avait sa part de responsabilité dans la honte de cette femme qui n'est pas faite pour lui, et qu'il n'avait pas assez défendue

1. " He has but increased the debt..... Dost thou remember me, Hester, as I was nine years agone ?..... Was I not, though you might deem me cold, nevertheless a man thoughtful for others, craving little for himself, — kind, true, just, and of constant, if not warm affections ? Was I not all this ? " " All this and more, " said Hester. "And what am I now ? " demanded he, looking into her face, and permitting the whole evil within him to be written on his features. " I have already told thee what I am ! A fiend ! Who made me so ? "

contre elle-même ; et il n'a pu s'empêcher d'admirer l'abnégation qui faisait oublier à Hester ses propres souffrances pour ne songer qu'à celles de son amant, qu'elle seule, malgré sa faiblesse, pourrait sauver du désespoir, arracher à la mort ou à la folie. Malheureusement, il est trop tard pour revenir en arrière. Chillingworth se sent conduit par une sorte de fatalité contre laquelle il serait impuissant à réagir. Sa femme, le ministre, et lui-même, lui semblent n'être que des pantins aperçus confusément dans un rêve, et s'agitant à l'aveuglette sans savoir quelle main inconnue et puissante tire dans l'ombre les fils qui les font mouvoir. Adultère, complicité, vengeance, tout lui paraît n'être qu'une illusion, et, ne parvenant plus à saisir des réalités, il devient indifférent à tout, incapable de pardonner, incapable aussi d'exiger désormais d'Hester l'obéissance à son serment d'il y a sept ans. Que la fleur noire du mal s'épanouisse comme elle pourra !

Mais, si Chillingworth n'a plus la force d'asservir les autres à ses projets, s'il s'en remet au destin du soin de dénouer une situation devenue inextricable, il ne renonce pas pour cela à torturer Dimmesdale, tant que celui-ci ne se sera pas affranchi de l'influence occulte et néfaste qu'il exerce sur lui. Ce vieux savant, dont les dures leçons de l'expérience n'ont pu vaincre l'obstination, s'est, lui aussi, mis en dehors de la vérité, au point de n'y plus pouvoir rentrer, par la tactique de dissimulation qu'il a adoptée. En se consacrant uniquement à son ardent désir de vengeance, en excluant de ses pensées tout ce qui ne semblait pas devoir aboutir à la réalisation de son rêve, il s'en est fait l'esclave, et sa passion est pour lui un tyran aussi implacable que lui-même peut l'être pour le ministre.

Lorsque le vieux Rappaccini voit son projet monstrueux, basé sur l'amour de Giovanni Guasconti pour sa fille, échouer, grâce à l'excès même de cet amour ; lorsqu'il voit qu'une seule parole sincère a déchiré l'ammoncellement de brumes dont il essayait de les envelopper ; sa vie, qui s'était concentrée tout entière sur ce grand œuvre condamné à rester inachevé, lui devient inutile, et l'abandonne soudainement. De même, Chillingworth ne peut, le voudrait-il, renoncer à frapper, car, de son propre aveu, il en est arrivé « à ne plus exister qu'en se nourrissant incessamment du poison de sa cruelle vengeance. »

Aussi, lorsque Dimmesdale comprend enfin que son devoir est de faire confession entière et publique de ses fautes, Chillingworth voit que ce retour à la sincérité est la mort de son sinistre projet, et que sa victime va lui échapper pour toujours; — et il fait des efforts désespérés pour l'arrêter, pour le retenir prisonnier des anciens mensonges ; ne trouvant pas d'autre argument que celui dont Dimmesdale s'est si souvent leurré ; cette fausse conception de l'honneur, que tant d'autres victimes du même

sophisme, individus ou collectivités, ont cru sauver par le silence adroitement fait sur les fautes passées, et la suppression, ingénieuse ou violente, du scandale.

Dès le moment où Dimmesdale, appuyé sur le bras d'Hester, gravit les marches du pilori, tout est fini pour le médecin, dont la vie est désormais sans but, pour le malheureux qui avait fait de la vengeance le principe même de son existence: il ne lui reste plus qu'à suivre sa victime.

De l'étude de caractères que nous venons de faire, se dégage, avant tout, une impression très nette : c'est celle de la nécessité, déjà proclamée par Emerson, et que Hawthorne avait apprise à son école, de la sincérité absolue dans nos actions et dans nos pensées. Nous avons constaté l'existence d'un point de vue sensiblement différent dans ses premières œuvres. Les *Twice Told Tales* avaient été écrits alors qu'il était encore sous l'influence de son éducation puritaine. De là, les intentions morales, quelquefois trop visibles, les réflexions parfois maladroitement amenées, qui diminuent quelque peu la valeur artistique de ces contes. Sous l'heureuse influence d'Emerson, le talent de Hawthorne prend une allure plus libre ; son esprit, qui, depuis longtemps, tendait à rejeter les conceptions étroites d'un dogme tyrannique, cherche une voie plus largement ouverte, qu'il puisse suivre sans s'interdire les sentiments purement humains. Nous avons vu les premiers indices de ce changement dans les *Mousses d'un Vieux Presbytère*, où les deux influences rivales se disputent la prédominance ; la *Lettre Rouge* marque le triomphe de l'idée transcendentaliste ; et les défenseurs attitrés des dogmes surannés ne s'y trompèrent pas. Hawthorne avait osé s'apercevoir, et tenté de démontrer, qu'à côté, au-dessus de la moralité, telle qu'ils la comprenaient, bornée à l'observation stricte d'une règle adoptée passivement, il en est une autre, plus haute et plus humaine, et plus difficile à pratiquer, car elle exige, non plus simplement des cœurs obéissants et humbles, mais aussi, sinon une intelligence ouverte, du moins, un jugement droit, une volonté énergique. Il avait osé proclamer, non comme certain critique feignit de le croire, que l'adultère est excusable dans certaines circonstances, mais que la faute peut être rachetée par une expiation franchement acceptée et voulue, et surtout par une vie exposée aux yeux de tous, par une sincérité complète et sans réserves, si l'on cherche à ne tromper, ni soi-même ni les autres ; — qu'elle peut, au contraire, s'aggraver au point de devenir inexpiable, si le coupable cherche à la dissimuler, à s'aveugler sur sa dégradation ; — enfin que celui-même, dont les droits les plus incontestables ont été violés peut se rabaisser au rang de ses insulteurs, dont il fait des victimes, si, pour se venger, il adopte des procédés tortueux, hypocrites, et frappe dans l'ombre, au lieu de punir au plein soleil, devant tous. Il avait posé cette question

de la sincérité dans l'expiation et dans le châtiment à côté de la question même de l'adultère, presque toujours laissée dans la pénombre, et cette nouvelle question avait absorbé l'autre, l'avait rejetée au second plan. Sous l'empire de cette idée dominante, il avait été amené insensiblement à montrer que l'homme a plus de mérite, après tout, à accepter franchement, virilement, sans lutte inutile et sans dissimulation, les conséquences nécessaires de ses actes, et à se relever par un effort de chaque jour, qu'à ne jamais pécher. A ceux qui, sous prétexte de pudeur littéraire, voudraient interdire à l'écrivain l'étude de certains problèmes scabreux, ou, du moins, voudraient lui voir imposer à ses personnages une sorte de décence artificielle, d'hypocrite conventionnalité, il répondait en proclamant bien haut la maxime d'Emerson : « Soyez sincères avant tout : le seul devoir toujours clair et toujours présent, aujourd'hui et toujours, c'est de ne pas mentir ! » Aussi s'explique-t-on l'acrimonie avec laquelle il fut attaqué, l'insistance qu'on mit à l'accuser d'immoralité voulue, et préméditée, lui dont la vie était au-dessus de tout soupçon, dont l'âme était si haute, si idéalement pure, — et à l'enrôler malgré lui dans les rangs des réalistes, lui qui l'était si peu.

Il est vrai qu'il s'était fort peu soucié de donner une « *morale* » à la *Lettre Rouge*, et qu'il n'avait pas la prétention d'écrire pour les jeunes gens des Écoles Dominicales.

Est-ce [1] une ère française qui commence dans notre littérature ? se demande avec indignation le pieux rédacteur de la *Church Review*, de Newhaven, (Janvier 1851.)..... Shelley lui-même n'a jamais imaginé une conversation plus immorale que celle dans laquelle le ministre déshonoré se console en pensant que la vengeance du mari insulté est pire que sa propre faute, qui en a été le point de départ. Sans doute, continue-t-il avec une ironie un peu lourde, l'Evangile n'a pas établi d'une façon convenable les relations entre l'homme et la femme, et nous avons besoin d'une nouvelle révélation pour remplacer le Septième Commandement, et les liens du mariage. La vertu fragile de la dame est, dans la philosophie de l'auteur, un résultat naturel et nécessaire de la loi évangélique du mariage qui, en la tenant irrévocablement liée par les vœux qu'elle a prononcés en s'unissant à un vieux sa-

1. Is the French era actually begun in our literature?..... Shelley himself never imagined a more dissolute conversation than that in which the polluted minister comforts himself with the thought that the revenge of the injured husband is worse than his own sin in instigating it..... The Gospel has not set the relations of man and woman where they should be, and a new Gospel is needed to supersede the Seventh Commandment and the bond of matrimony. The lady's frailty is philosophized into a natural and necessary result of the Scriptural law of marriage, which, by holding her irrevocably to her vows, as plighted to a dried up old book-worm..... is viewed as making her heart an easy victim..... The sin of her seducer, too, seems to be considered as lying, not so much in the deed itself, as in his long concealment of it ; and, in fact, the whole moral of the tale is given in the words : " Be true, be true ! " as if sincerity in sin were a virtue, and as if " Be clean, be clean ! " were not the more fitting conclusion.

vant racorni, expose son cœur à succomber facilement. Le crime de son séducteur, aussi, semble, d'après lui, résider, non pas tant dans l'action elle-même que dans ce qu'il la cache si longtemps, et, de fait, toute la morale du livre est exprimée dans ces mots : « Soyez sincères ! Soyez sincères ! » comme si la sincérité dans le péché était une vertu, et comme si : « Soyez purs ! Soyez purs ! » n'eût pas été la conclusion la plus convenable.

Ce serait évidemment faire trop d'honneur à l'auteur de l'article dont nous venons de citer quelques lignes que de le prendre au sérieux et de discuter ses critiques. La simple lecture de la *Lettre Rouge* suffit à montrer à des esprits non prévenus que Hawthorne n'a jamais pensé à se faire le défenseur de l'adultère. Sans doute, il ne s'écrie pas à chaque page, comme le voudrait le pieux écrivain de la *Church Review :* « Soyez purs ! Soyez purs ! » car il est persuadé, comme il le dit ailleurs, que l'écrivain n'a pas à faire œuvre de prédicateur. Mais, s'il fait de la sincérité le premier devoir et le principal caractère de l'âme vraiment noble, il est évident aussi que la faute initiale est précisément, chez Hester et chez Dimmesdale, le plus grand obstacle à la pratique de cette vertu qu'il estime si hautement, et que, chez Chillingworth lui-même, c'est encore cette faute qui, faisant naître en lui le désir de la vengeance, l'entraîne dans la voie ténébreuse. Une haute leçon de pureté se dégage donc aussi de la *Lettre Rouge*, bien que moins nettement, peut-être, pour un lecteur distrait, parce que, moins nécessaire à formuler que la loi de sincérité, elle n'a pas été aussi nettement accusée, aussi fortement mise en lumière. Il serait tout aussi ridicule de reprocher à l'auteur le choix du sujet, qui est, certes, moins révoltant que celui de *Phèdre*, par exemple. D'ailleurs, comme nous l'avons déjà signalé, l'adultère n'occupe dans la *Lettre Rouge* qu'une place fort restreinte. Par cela même que la faute est antérieure au moment où commence le récit, nous n'avons point de ces tableaux plus ou moins séduisants qui peuvent sembler, sinon une apologie, du moins une excuse ou un palliatif du crime. La *Lettre Rouge* n'est qu'une longue et sévère étude du remords et de l'expiation par lesquelles les coupables se rachètent, et effacent la trace de leur défaillance. Si, par moments, ils semblent revenir sur le passé avec une certaine complaisance mélancolique, si la pensée de la dure expiation qu'ils se sont imposée, ou des angoisses qui les torturent journellement, cache quelque peu à leurs yeux la honte de leur crime, si, en se comparant, eux qui souffrent et qui luttent pour se relever, au bourreau qui, chaque jour, s'abaisse davantage, ils se trouvent, après tout, moins vils et peuvent oublier les torts qu'ils ont eus envers lui ; — ce ne sont là que des hésitations passagères sur le chemin ardu qu'ils suivent péniblement, et c'est faire preuve d'insigne mauvaise foi que d'y voir une apologie de l'adultère.

Sans doute, Hawthorne a rendu les deux amants jusqu'à un certain point excusables, en montrant leur chute comme une révolte d'Hester, imprudemment mariée à un homme qu'elle ne saurait aimer, et qui n'a pas non plus pour elle d'amour véritable ; par moments, elle semble revendiquer, avec l'énergie que peut donner un cœur ulcéré par la honte et les affronts incessamment répétés, une sorte de droit au bonheur, complément indispensable du droit à la vie ; et cette revendication ne semble pas entièrement illégitime à Hawthorne.

Que l'homme [1] tremble de conquérir la main d'une femme, s'il ne se rend pas, en même temps, maître de la passion la plus profonde de son cœur ! Sans cela, ce pourra être son triste sort, comme ce fut celui de Roger Chillingworth, — lorsque les émotions de la femme viendront à s'éveiller au contact d'une âme plus forte, — de se voir reprocher même le calme contentement, statue de marbre du bonheur, qu'il lui aura fait prendre pour la brûlante réalité.

Dimmesdale, aussi, semble payer bien cher le moment d'égarement où il a oublié ses devoirs et son ministère. Mais si sa faute et celle d'Hester ne trouvaient pas dans les circonstances comme une sorte d'excuse, ne seraient-ils pas simplement odieux ?

Ce qu'on aurait pu reprocher à Hawthorne avec plus de justice, ce sont les couleurs peu favorables dont il a peint Chillingworth, alors qu'il traite Hester et le ministre avec une compassion émue ; ce qui semblerait constituer tout au moins un plaidoyer indirect en faveur des coupables. Mais il ne faut pas oublier que, si le mari outragé est peu sympathique, ce n'est pas parce qu'il est le mari. C'est son manque de sincérité, de franchise dans la vengeance, c'est l'hypocrisie avec laquelle il capte la confiance du ministre pour exercer secrètement sur lui une influence néfaste, qui le rabaissent aux yeux du lecteur comme aux siens mêmes, et font de ce personnage énigmatique un traître de mélodrame. Nous le méprisons, non comme mari, mais comme menteur. Il répugne, parce qu'il s'est fait bourreau, de son autorité privée, alors qu'il aurait pu être un juge ; parce qu'il venge sur Dimmesdale des droits qu'il n'est pas certain lui-même de posséder, et qu'il le punit d'une faute qui, par instants, lui semble presque illusoire ; enfin, parce que, tandis qu'Hester, femme et mère, s'est relevée, tandis que l'atroce torture a purifié Dimmesdale, lui s'est souillé, avili, en ramassant dans la boue des armes indignes ; et ce n'est pas le septième commandement qui souffre en sa personne.

La remarquable unité d'impression que produit la lecture, même ra-

1. Let men tremble to win the hand of woman, unless they win along with it the utmost passion of her heart ! Else, it may be their miserable fortune, as it was Roger Chillingworth's, when some mightier touch than their own may have awakened all her sensibilities, to be reproached even for the calm content, the marble image of happiness, which they will have imposed upon her as the warm reality.

pide, de la *Lettre Rouge*, la rigueur du lien invisible qui unit les différentes scènes, en apparence un peu décousues, du roman, le soin jaloux qu'a pris l'auteur d'en exclure toute digression, tout développement qui ne tendrait pas à éclairer l'un des aspects de l'idée maitresse, le bonheur avec lequel il a su mettre en lumière des caractères d'une netteté surprenante, — surtout si nous considérons ses habitudes littéraires, — dans un récit extraordinairement dépourvu d'incidents ; et cependant captivant, et d'un intérêt qui croît sans cesse avec le tragique des situations ; — tout cela contribue à faire de ce drame intime le chef-d'œuvre de Hawthorne. Aucune de ses œuvres ne présente au même degré cette vigueur de conception, cette logique de plan, cette symétrie harmonieuse des situations, savamment combinée, et cependant libre de toute apparence artificielle, cette maîtrise de l'auteur sur son sujet, cette subordination rigoureuse des détails à l'effet d'ensemble, qui, en rappelant au plus haut degré la belle ordonnance des tragédies classiques, indiquent un esprit mûr et sûr de lui-même.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, tout, dans ce roman, tend à donner l'impression d'une étude morale. Peu de descriptions : à peine quelques détails sommaires rappellent, de loin en loin, le monde extérieur; le drame se passe entre quatre consciences, en proie à la même obsession, à la même hantise. Hawthorne a su plier son style à rendre toutes les phases du développement ; il étudie minutieusement les moindres variations dans l'état d'esprit des personnages, et met leurs âmes à nu devant nous, avec une netteté et une précision remarquables. Il est difficile de rien trouver qui puisse rivaliser, sous ce rapport, avec le Chapitre XI (*L'Intérieur d'un Cœur*), cette étude psychologique, si curieusement fouillée, de la lutte que soutient le Révérend Dimmesdale contre la loi de Sincérité, et des souffrances atroces que lui fait endurer l'hypocrisie dont il ne peut s'affranchir, prisonnier dans le cercle magique où il s'est laissé enfermer par faiblesse, et qu'il ne peut rompre par un acte de volonté chaque jour plus difficile. De même, il n'existe pas, peut-être, de tableau plus dramatique, que le Chapitre XXIII (*La Révélation de la Lettre Rouge*), cette scène émouvante de l'aveu public, dont nous avons cité plus haut quelques pages.

Que l'on reproche, après cela, à Hawthorne d'insignifiantes faiblesses, qu'on lui tienne rigueur d'avoir peut-être abusé d'un symbolisme parfois artificiel ou puéril, de n'avoir pas toujours suffisamment précisé certains détails; — qu'on lui reproche aussi d'avoir souffert des traces de cette imprécision dans sa langue même, et employé, plus souvent qu'il n'était strictement nécessaire, des termes vagues et flottants, ce ne sont là que des critiques de détail, qui, pour justes qu'elles soient, ne

suffisent pas à affaiblir la profonde et salutaire impression qui se dégage de la *Lettre Rouge*. Cet Évangile de la Sincérité est, de tous ses romans, celui que Hawthorne a écrit avec le plus de sincérité, celui où il a mis le plus de lui-même ; et, malgré les inévitables imperfections qui le déparent à certains endroits, lire avec un esprit non prévenu ce simple récit de passion intense et si vraiment humaine, d'une faute et de son expiation, c'est entrer en communion avec le grand cœur qui rêva le rachat des coupables par l'acceptation sans réserves des conséquences de la faute ; c'est apprendre à connaître Hawthorne, c'est aussi, et surtout, apprendre à l'aimer.

CHAPITRE XI

THE HOUSE OF THE SEVEN GABLES

La publication de la *Maison des Sept Pignons* a suivi de bien près celle de la *Lettre Rouge,* et cependant il existe entre ces deux ouvrages des différences assez sérieuses, et il sembleque Hawthorne ait tenté de s'ouvrir une voie nouvelle.

Nous nous trouvons, cette fois, en présence d'un drame déjà ancien, — antérieur de vingt ans à l'époque où Hawthorne nous présente ses héros, — drame dans lequel l'opinion publique a cru voir un crime, et dont le mystère n'est éclairci qu'au dénouement. Il n'est même question de ce soi-disant crime qu'assez tard, et lorsque les personnages nous ont déjà été présentés avec les attitudes qu'ils garderont jusqu'à la fin. Hepzibah, Clifford, et le Juge Pyncheon nous apparaissent sans que nous sachions d'abord quel lien secret les rattache, pourquoi le juge exerce sur la vieille fille une fascination aussi redoutable, pourquoi ils sont saisis d'une irrésistible épouvante à son approche; dans quelle tourmente a sombré la raison de Clifford, pourquoi, enfin, Hepzibah l'accueille avec une tendresse si jalouse, et malgré sa pauvreté, se refuse obstinément à accepter le moindre secours de son parent.

En dehors du prétendu crime attribué à Clifford, et si ancien déjà, que reste-t-il à quoi l'on puisse donner le nom d'action ? La venue, puis le départ, enfin le retour de Phoebé ? La fuite, en apparence inexplicable de Clifford et d'Hepzibah ? Ce sont là à peine des incidents.

Tout le long espace de temps, pendant lequel s'écoule lentement la détention de Clifford, pendant lequel le caractère de la pauvre Hepzibah s'aigrit dans l'isolement et la haine impuissante, n'occupe aucune place dans l'ouvrage, et nous n'assistons pas non plus au développement de la prospérité de Jaffrey Pyncheon. Hawthorne ne nous initie pas davantage

au travail qui s'est fait dans l'esprit des trois personnages, au cours de cette longue période préparatoire ; il nous en présente seulement les résultats, au moment où le retour du prisonnier rend la crise imminente. Puis, quand le juge disparaît de la scène, la situation change brusquement, amenant la fin de la fausse position où se trouvent Hepzibah et son frère, et nous les montrant sous un jour nouveau ; et c'est tout. Le rideau tombe sur un tableau consolant : le mariage de Phoebé et d'Holgrave, qui, tous deux, avec leur gaîté intrépide de jeunes gens ignorant le danger, ont tout fait pour réconforter les pauvres âmes attristées. Mais d'action réelle, point. On ne peut même dire qu'il y ait développement de caractères, car Hawthorne limite volontairement le récit à l'exposition d'un dénouement.

Ce qu'il faut chercher, dans la *Maison des Sept Pignons*, ce n'est donc pas une série d'incidents plus ou moins compliqués, plus ou moins bien préparés et enchaînés, mais simplement, comme dans la *Lettre Rouge*, une étude de caractères, et le développement d'un problème psychologique, comme Hawthorne aime à s'en poser. La libération de Clifford a rendu un intérêt d'actualité au drame déjà ancien ; il a ravivé l'antagonisme du juge et d'Hepzibah, et remis en présence la victime et celui qui fut cause de ses malheurs. Chez tous les trois, comme, mais à un moindre degré, chez la gracieuse Phoebé, la loi d'hérédité a fait descendre quelques-uns des traits de leur ancêtre commun ; mais les conditions mystérieuses auxquelles est soumise cette loi font revêtir à chacun de ces quatre personnages un caractère différent, où, cependant, à travers la diversité des traits particuliers, on retrouve le lien puissant de la communauté d'origine. Ajoutez à cela l'influence des conséquences de la mort de Gervayse Pyncheon, et les modifications qui en sont résultées dans le caractère du juge et de ses cousins, — ajoutez-y la présence du descendant d'une famille ennemie, qui assiste à la décadence des Pyncheons avec une curiosité plus amusée qu'hostile, et finit par jouer parmi eux un rôle providentiel, — et vous aurez tous les éléments, fort simples, on le voit, d'où Hawthorne a tiré son œuvre.

L'unité, qui était le trait le plus frappant de la *Lettre Rouge*, est, dans la *Maison des Sept Pignons*, moins rigoureuse et sensiblement moins apparente. Nous n'avons plus ici une grande idée unique, réalisée à des degrés différents dans les personnages. Nous assistons aux transformations qui se produisent dans deux familles hostiles, mais dont les relations se perpétuent d'une génération à l'autre, grâce au secret qui les lie malgré elles. La loi d'hérédité fait revivre dans les Pyncheons les qualités sérieuses et les graves défauts de leur ancêtre, avec ses tares physiques ; ou bien seulement ses ridicules, exagérés encore sous l'influence de circonstances défa-

vorables ; — tandis qu'elle transmet au dernier descendant du sorcier Maule un peu du souffle de révolte qui animait l'esprit de son aïeul.

Aux effets de cette loi physiologique se joignent ceux de la malédiction ancestrale, autrefois jetée par la victime au bourreau, et qui se transmet, de père en fils, avec le sang, soumettant le patricien orgueilleux de sa maison héréditaire à l'influence secrète et sinistre de l'humble ouvrier, issu d'une race suspecte et détestée, et faisant se courber la fierté native et la volonté d'une noble jeune fille sous la fantaisie parfois baroque d'un obscur charpentier.

Ainsi, le cri que poussa le sorcier avant de monter à l'échelle fatale, suprême protestation, dernier appel à la justice, a atteint au cœur le vieux colonel puritain, malgré son apparente rectitude. Dès lors, cette descendance, qu'il avait espérée de plus en plus glorieuse, et pour laquelle il croyait avoir jeté à jamais les bases d'une inébranlable prospérité, toujours grandissante à travers les siècles, est frappée d'impuissance. L'hérédité prend une direction insoupçonnée, et, à chaque génération, le fils, plus faible que le père, descend un échelon de plus vers la ruine. Une mort mystérieuse attend ces hommes, et les abat, au moment même où ils croient toucher à la réalisation de leur rêve de richesse et de pouvoir. L'or, qu'ils ont tant aimé, devient pour eux une malédiction, et la cause même de leur perte. Ou bien, c'est un destin plus sombre encore qui s'attache à leurs pas, et les couvre, comme Clifford, d'une infamie imméritée. Les femmes, moins cruellement frappées, en apparence, n'en voient pas moins leur fierté abaissée, leur orgueil dégradé, et sont forcées de s'incliner, comme Alice, devant une volonté plus forte, qui se joue de leur vie, et presque de leur honneur, sans avoir même la consolation de ne succomber qu'après une héroïque résistance, — ou, comme Hepzibah, devant la force des circonstances adverses ; — vaincues dans une lutte obscure contre une fatalité anonyme, et qu'elles ne peuvent saisir corps à corps ; défaite humiliante, qui les jette à terre, victimes sans défense, accablées par un insaisissable ennemi. Les seules qui puissent échapper à ce sort lamentable sont celles qui, comme Phoebé, n'ayant guère des Pyncheons que le nom, ont, depuis longtemps, fait le sacrifice des fiertés héréditaires et des vains rêves de grandeur.

Par contre, à côté de cette déchéance profonde, les descendants du vieux Maule, sans jamais devenir des membres bien posés d'une société qu'effarouchent toujours leurs allures d'indépendance, ont, peu à peu, remonté le courant, et sont parvenus à s'imposer au respect de leurs ennemis, parfois même à les dominer, et à leur rendre un peu du mal qu'ils ont souffert à cause d'eux. Enfin le jour arrive où la vengeance est complète, et d'autant plus humiliante pour les Pyncheons, définitivement vaincus,

qu'elle vient sans lutte, et qu'elle prend la forme d'un pardon. Les familles ennemies se réconcilient, et c'est le dernier descendant de Maule, qui, devenu le protecteur des Pyncheons, délivre la nièce du juge du fardeau, trop lourd à porter, d'un nom maudit, et, en prenant sa part des richesses souillées du sang de son aïeul, lui permet d'en jouir sans remords.

Pour avoir la clef des caractères du Juge, de Clifford et d'Hepzibah, il nous faut donc remonter au premier ancêtre de la race des Pyncheons, le terrible Colonel, dont la sombre figure est rapidement esquissée au début du roman, et dont le portrait, toujours suspendu à la place d'honneur dans la grande salle de la vieille maison, maintient incessamment dans l'esprit de ses descendants le souvenir des hautes qualités, comme aussi des vices cachés qu'il leur a légués. Son image aux traits sévères et durs les hante d'une perpétuelle obsession, et, en elle, semble s'incarner la tradition de la famille. C'est qu'il avait tout ce qu'il faut pour fonder une dynastie. Energique, comme l'étaient presque tous ceux qui traversèrent l'Océan sur la « *Mayflower* », actif, résolu, sachant commander, comme le Miles Standish, de Longfellow, il savait, en même temps, ne pas trop s'embarrasser de vains scrupules. Sans doute, la crainte de Dieu n'avait pas quitté complètement le guerrier puritain, mais il se disait aussi que la date du règlement définitif de comptes était, en somme, fort lointaine, et qu'en attendant, les biens de ce monde devaient appartenir au peuple élu, et que lui, personnellement, étant l'un des soutiens d'Israël, en pouvait légitiment prendre sa bonne part. Ce ne sont donc pas de vulgaires considérations de justice abstraite qui pouvaient l'arrêter en route, et opposer un obstacle sérieux à la réalisation de ses projets. On ne pouvait décemment supposer que le chef de la milice, une des colonnes de l'Etat, riche, puissant et respecté, aimé du gouverneur, — jouissant d'une influence d'autant plus grande que, grâce à la solidité des bases sur lesquelles reposait alors la société, encore inébranlée par les tendances révolutionnaires du siècle suivant, nul n'eût osé mettre en doute sa valeur, son mérite, son droit à la haute situation qu'il occupait, — qu'un tel homme se crût obligé de renoncer à ses prétentions, lorsque son adversaire était un ouvrier sans appui, sans argent, et n'ayant d'autre droit au sol convoité que celui du premier occupant. Devait-il abandonner cet immense territoire, auquel le parchemin signé par un sachem indien lui donnait un titre incontestable, parce qu'un misérable bûcheron avait jugé à propos de s'y installer et d'y élever sa cabane? Fallait-il s'arrêter en si bonne voie, renoncer à l'espoir d'une richesse inouïe, depuis si longtemps convoitée, à l'espoir d'élever une demeure qui perpétuerait son souvenir pendant des siècles, et dont le vaste toit, pendant

des siècles, abriterait, à l'ombre de ses sept pignons, la race des descendants du Juste ?

Et voilà qu'au moment critique, son ennemi se trouve à sa merci. L'imprudent s'est laissé soupçonner de sorcellerie, au moment où le vent de folie furieuse auquel nous avons déjà fait allusion passait sur Salem, où ce simple soupçon équivalait à un arrêt de mort.

Est-à-dire que la vengeance terrible qui s'appesantissait alors sur ces malheureux n'avait pas été, dans ce cas, quelque peu guidée par l'irascible colonel ? Tout au moins, aucun point d'honneur ne lui fit un devoir de défendre celui qu'on pouvait l'accuser d'avoir traîtreusement accablé ; aucun scrupule de délicatesse ne l'empêcha de profiter de sa mort. Peu lui importait qu'au pied de la potence, Maule lui eût crié dans son désespoir, entrevoyant peut-être une vengeance future : « Du sang ! Dieu te donnera du sang à boire ! » Avec le plus grand calme, il avait fait main basse sur l'enclos défriché par le vieux sorcier, et, sans hésiter, avait choisi le fils même de la victime comme principal ouvrier, pour y bâtir sa maison. Était-ce donc une raison, parce qu'il y avait entre eux le cadavre de son père, pour qu'il ne confiât pas au plus habile charpentier de la ville le soin d'édifier la demeure si longtemps rêvée par lui ? Maule n'avait-il pas succombé à la vindicte des justes lois, et cela ne suffisait-il pas pour nterdire à son fils tout projet sinistre contre un homme justement considéré de tous, et qui le payait largement de son travail.

La maison terminée, le Colonel s'y était joyeusement installé, et les plus hauts personnages avaient accepté son invitation à venir y fêter son triomphe. N'était-ce pas un gentilhomme fort courtois, aimable même avec ses égaux ? Qu'importe donc s'il se montrait dur, exigeant pour ses esclaves noirs, et surtout pour ses serviteurs anglais, *bondsmen* vendus pour sept ans, par un caprice du souverain, et traités plus sévèrement encore que les nègres, parce qu'ils ne semblaient pas séparés de leurs maîtres par une barrière aussi infranchissable. Qu'importe même si, sous ses apparences de correction et d'urbanité, son tempérament cachait, outre une avarice âpre et profonde, une disposition violente à l'excès, au point que la moindre contrariété le mettait hors de lui-même ? Cette face secrète de son caractère, qu'il avait su, jusque là, dissimuler à tous, sauf à quelques serviteurs dont l'opinion ne comptait pas, allait se révéler soudain de terrible façon. Quel ennui l'avait préoccupé, le matin de ce jour de fête ? Nul ne le sait, mais à l'heure où les invités arrivèrent en foule, et heurtèrent à la porte de la nouvelle maison, il était trop tard: elle s'était déjà ouverte pour laisser passer la Mort, hôte inattendu, mais le premier arrivé de tous. Au moment où le Colonel Pynchon allait saisir enfin la fortune et le bonheur dans sa main vigoureuse, elle avait raidi son bras : Dieu

lui avait donné du sang à boire ; et, dans une suprême convulsion, il était retombé sur son fauteuil, les yeux vitreux, sourd à jamais aux coups répétés du marteau sur le heurtoir..... -

Cent cinquante ans de progrès incessant, de raffinement chaque jour plus grand, ont modifié singulièrement l'allure physique des Pyncheons, sans altérer sensiblement leur caractère. Le Juge ne se promène plus, comme son ancêtre, en pourpoint de velours, un vaste manteau noir sur les épaules, le menton orné d'un rabat richement brodé ; il a revêtu le sombre et disgracieux costume moderne, depuis la cravate blanche jusqu'au pantalon de coupe irréprochable ; et l'épée à garde d'acier du Colonel a fait place à une canne à pomme d'or, faite d'un bois rare d'Orient. La masse musculaire, aussi, est moins considérable, et les couleurs vermeilles apportées d'Angleterre par l'ancêtre ont fait place au classique teint jaunâtre de l'Américain. Mais si le juge semble moins robuste, s'il est moins haut en couleur que son ancêtre, si la race, au cours des générations semble s'être affinée, son caractère diffère sensiblement moins de celui du Colonel que ne diffèrent leur physionomie. Pourtant là aussi, le même procédé d'allégement, de raffinement a fait son œuvre ; et, si le Juge a, au fond, les mêmes vices que son ancêtre, il sait mieux les cacher ; s'il est dévoré des mêmes appétits, il sait les colorer d'apparences plus spécieuses, et trouver des moyens moins violents, mais plus ingénieux et plus sûrs de les satisfaire. Un peu moins de force brutale, un peu plus de ruse, voilà le changement qui s'est produit, l'œuvre à laquelle trois générations ont obscurément, inconsciemment travaillé.

Le caractère du Juge Pyncheon, comme autrefois celui du Colonel, son ancêtre, présente donc une double face. D'abord, c'est un fond d'avidité, de ténacité dans les desseins les plus ténébreux, de volonté ferme, inflexible, que n'arrête aucune considération de pitié ni même d'humanité, et qui, si elle est contrariée, peut s'exaspérer, chez cet homme au tempérament sanguin, apoplectique, jusqu'à prendre un caractère de violence inouïe, tant l'égoïsme féroce est la passion dominante de cette âme servie par une intelligence un peu étroite, bien que merveilleusement active dans ses bornes restreintes. Mais, aux yeux des étrangers et des naïfs, la nature ardente, obstinée du Juge se voile sous des apparences d'extraordinaire bénignité, dont le rayonnement semble réchauffer tout autour de lui ; et le masque adroitement appliqué suffit à cacher les instincts brutaux du magistrat.

Ce n'est d'ailleurs qu'au prix d'efforts incessants, et grâce à une peu commune énergie de volonté, que le Juge peut porter ce masque de bienveillance et de bonté exagérées, auxquels seuls les étrangers se laissent prendre, tant il est peu en accord avec l'expression générale de ses traits.

Aussi, lui arrive-t-il souvent de laisser percer ses véritables sentiments. En présence de la moindre contradiction, du plus petit ennui, son tempérament fougueux et violent reparaît, renversant les faibles barrières si laborieusement élevées. Soudain, le sourire disparaît, le visage reprend toute sa dureté d'expression, accentuée par la masse carrée du menton, les yeux lancent des éclairs, du fond de leurs cavités ombragées de sourcils noirs et touffus, les joues pâlissent, et, sur l'ensemble de la physionomie, tout à l'heure rayonnante, s'étend un nuage gris et froid. Puis, soudain, c'est un nouveau changement à vue ; le vieil hypocrite a compris son imprudence, et, redevenu maître de lui-même, recommence à répandre autour de lui les ardeurs caniculaires de la bonté dont son cœur est embrasé. Mais, pour qui sait observer, il est trop tard : celui qui a vu le Juge dans un de ces moments, et a pu lire sur cette face assombrie par une expression d'implacable férocité, le connaît à fond.

Si, sous l'influence d'une passion un peu vive, le visage du Juge peut prendre pour un instant son expression naturelle, quitte à l'oblitérer presque aussitôt après, par un effort de volonté, le soleil, cet impitoyable ennemi de tout mensonge et de toute hypocrisie, sait aussi la faire apparaître ; et, dans son implacable clarté, tous les faux semblants s'évanouissent. La photographie dévoile aussi sûrement le caractère et les sentiments secrets du magistrat qu'il a mis de soin à les cacher, et les efforts même de l'artiste pour corriger ces apparences défavorables, le zèle avec lequel il s'efforce de surprendre son modèle dans une attitude moins effroyablement révélatrice, restent impuisants à faire taire la voix de la nature.

Le Juge ne réussit donc, en somme, à tromper que des indifférents, ou des amis déjà gagnés à sa cause par les avantages qu'ils comptent retirer de son appui ; les observateurs, comme Holgrave, l'ont percé à jour, et ses ennemis, parmi lesquels il faut compter ses parents les plus proches, Hepzibah et Clifford, le considèrent avec une invincible répugnance, mêlée d'effroi et de haine secrète : la haine des victimes pour leur bourreau. Même Phoebé, la douce et naïve Phoebé, qui ne l'a jamais vu, et n'a jamais entendu parler de lui, prévenue par un secret instinct, recule la première fois qu'elle l'aperçoit, et se refuse obstinément à recevoir de lui le baiser banal du cousin, le mettant dans la posture ridicule que présente inévitablement un vieillard d'apparence respectable, le corps penché en avant, et les lèvres tendues, lorsque l'objet de ses démonstrations amicales se dérobe brusquement, et ne lui laisse embrasser que l'air ambiant.

Si l'on écarte les apparences trompeuses dont il sait se couvrir, on trouve en lui, à côté de l'hypocrisie, d'ailleurs presque inconsciente, deux passions dominantes : l'ambition, et surtout l'amour de l'or ; car, s'il est

ambitieux, c'est surtout parce qu'il voit dans les honneurs le complément naturel des richesses, et peut-être le moyen d'en acquérir d'autres encore. Nous n'insisterons donc pas sur ce premier point. Mais la rapacité qu'il a héritée de son ancêtre fait de lui un vrai Pyncheon, et comme une nouvelle incarnation du vieux Colonel. C'est pour empêcher la fortune de son oncle d'aller à Clifford, qu'il laissa accuser celui-ci d'avoir assassiné son parent, et qu'il le laissa condamner, alors qu'il eût suffi d'un mot de lui pour le sauver, en révélant les circonstances mystérieuses de la mort de Gervayse Pyncheon.

En même temps, cet homme, à qui une finesse d'ailleurs assez vulgaire, et une certaine rouerie ont valu sa prospérité matérielle, et qui semble s'être exclusivement attaché au côté pratique de la vie, a gardé en lui un élément de crédulité romanesque, héréditaire, aussi, dans cette famille, et dont, après le Colonel, son oncle avait donné des preuves. Il croit aveuglèment à la légende du trésor des Pyncheons, et, sur quelques mots échappés à Clifford vingt ans avant, il bâtit tout un échafaudage de projets. Clifford devra lui livrer le secret du trésor, qu'il est, plus que personne, digne de posséder, puisque, seul, dans la famille, il saura en jouir, — mieux que la vieille fille, entichée de ses idées étroites d'honnêteté puritaine, mieux que Clifford, dont l'esprit, à demi perdu, est absorbé dans d'improfitables rêveries. Il se présente donc chez ses cousins, sûr d'avance du succès de sa démarche, et n'ayant pas même l'idée de la possibilité d'une résistance où il verrait le comble de la perversité ; fermement résolu, du reste, si celle-ci se présentait, à la briser impitoyablement, sans égard pour la détresse de ces pauvres gens, qui sont pourtant du même sang que lui. Il va même jusqu'à menacer Clifford de le murer vivant une seconde fois, mais dans un asile d'aliénés, s'il donne cette preuve évidente de folie de ne pas vouloir assurer définitivement la fortune de son bourreau, et il énumère complaisamment à Hepzibah, avec une précision diabolique, les multiples et plausibles raisons qu'il pourrait présenter à l'appui de cette nouvelle thèse, et les témoins qui ont assisté aux innocentes extravagances du pauvre homme. Mais son calcul ingénieux est faux ; Clifford a oublié le secret, ou bien ne l'a jamais connu, et, saisi d'horreur à la vue de cet homme qui a fait le malheur de sa vie, il se révolte, et s'enfuit sans vouloir lui parler.

Dès lors, la violence de son tempérament reprend le dessus chez le juge, qui voit échouer son dessein longuement caressé. Pris d'une colère furieuse, en présence de son impuissance devant un ennemi qui se dérobe, — peut être aussi, qui sait ? d'un peu de remords ; et comprenant enfin qu'on n'échappe jamais aux conséquences de ses actes, et que son odieuse trahison envers Clifford est la cause première de son échec actuel, il voit rouge, il

suffoque; — et, sans quitter le fauteuil où il s'est assis, la montre en main, pour attendre le retour de Clifford, il meurt de la mort traditionnelle des Pyncheons. Comme au Colonel, assis sur son fauteuil, et sourd aux appels de ses hôtes, — comme à son oncle, devant le cadavre de qui il avait osé dépouiller Clifford, le sang lui monte à la gorge, suivant l'antique prédiction du sorcier Maule, l'étouffe, et souille d'un cercle rouge la blancheur immaculée de son plastron, — première et dernière tache à son impeccable correction.

Nous assistons alors à l'une des scènes les plus tragiques qu'il soit possible de concevoir, en son horreur muette et sans cesse croissante; et nous en reproduisons ici les pages les plus effrayantes, si dramatiques par l'impression toujours grandissante de terreur et d'angoisse, le crescendo d'horreur sinistre qui enveloppe graduellement l'esprit du lecteur.

Non, non ! [1] le Juge Pyncheon ne peut être endormi. Il est singulier, pourtant, qu'un homme si accablé d'engagements, et si connu pour sa ponctualité, s'attarde ainsi dans une vieille maison solitaire, qu'il n'a jamais paru beaucoup aimer à visiter... Ce devait être pour lui un jour si occupé... Allons, allons, regardez votre montre, Juge Pyncheon. Quoi ? pas un regard ? Dans dix minutes, ce sera l'heure du dîner ! Sans doute, vous ne pouvez pas avoir oublié que le dîner d'aujourd'hui doit être, par ses conséquences, le plus important de tous les dîners que vous ayez jamais mangés !

Hélas, ce dîner ! En avez-vous réellement oublié le véritable but ? Alors, nous allons vous le rappeler tout bas, pour que vous vous leviez tout de suite de ce vieux fauteuil de chêne qui semble vraiment enchanté. Mais l'ambition est un talisman plus puissant que la sorcellerie. Levez-vous donc : hâtez-vous d'aller vivement les rejoindre, pour qu'on se mette à table avant que le poisson soit refroidi. On vous attend, et, dans votre intérêt, il ne faudrait pas qu'on vous attende.

Hâtez-vous donc ! Jouez votre rôle ! Le prix pour lequel vous avez travaillé. lutté, escaladé, rampé, est à portée de votre main. Soyez présent à ce dîner ! Buvez un verre ou deux de ce noble vin ! prononcez votre profession de foi aussi bas que vous le voudrez ! et vous vous lèverez de table gouverneur virtuel

1. No, no ! Judge Pyncheon cannot be asleep. It is odd, however, that a gentleman so burdened with engagements, — and noted, too, for punctuality, — should linger thus in an old lonely mansion, which he has never seemed very fond of visiting.... This was to have been such a busy day !.... Pray, pray, Judge Pyncheon, look at your watch, now. What — not a glance ! It is within ten minutes of the dinner-hour ! It surely cannot have slipped your memory that the dinner of to-day is to be the most important, in its consequences, of all the dinners you ever ate.... Alas, this dinner ! Have you really forgotten its true object ? Then, let us whisper it, that you may start at once out of the oaken chair, which really seems to be enchanted.... But ambition is a talisman more powerful than witchcraft. Start up, then, and, hurrying through the streets, burst in upon the company, that they may begin before the fish is spoiled ! They wait for you, and it is little for your interest that they should wait.... Make haste, then ! Do your part ! The meed for which you have toiled, and fought, and climbed, and crept, is ready for your grasp ! Be present at this dinner ! drink a glass or two of that noble wine ! — make your pledges in as low a whisper as you will ! —

de cet antique et glorieux Etat ! Le Gouverneur Pyncheon, du Massachusetts !

N'y a-t-il donc pas un cordial puissant et réconfortant dans cette certitude ? L'obtenir, tel a été le but suprême de moitié de votre vie. Et, maintenant qu'il ne vous reste plus guère qu'à prononcer votre acceptation, pourquoi rester assis aussi lourdement dans le fauteuil de chêne de votre trisaïeul, comme si vous le préfériez à celui du gouverneur ?

Eh bien, cette fois, il est trop tard pour le dîner... Si notre ami allait maintenant paraître devant eux avec ces yeux grands ouverts, au regard à la fois égaré et sans expression, sa présence désagréable pourrait bien altérer leur gaîté. Ce ne serait pas non plus décent de la part du Juge Pyncheon, généralement si soigneux de sa mise, de se montrer à un dîner avec cette tache rouge sur son plastron. A propos ! comment est-elle venue là ? C'est un vilain spectacle, en tous cas, et ce que le Juge a de mieux à faire, c'est de boutonner étroitement son habit sur sa poitrine, et, prenant son cheval et sa carriole à la remise, de rentrer en tout hâte chez lui. Là après un verre de brandy et une côtelette de mouton, un bifteck, ou un poulet rôti, ou quelque autre petit repas improvisé, dîner et souper à la fois, il ferait bien de passer la soirée au coin de son feu. Il lui faudra se chauffer les pantoufles un bon moment, pour se débarrasser du froid que cette affreuse vieille maison a envoyé figer le sang de ses veines.

Debout donc, Juge Pyncheon, debout ! Vous avez perdu une journée, mais demain va venir tout à l'heure. Voulez-vous vous lever tôt et en profiter ? Demain, demain, demain ! Nous qui sommes vivants, nous pouvons nous lever de bonne heure, demain. Quant à celui qui est mort aujourd'hui, son demain sera le jour de la résurrection !

Cependant, le crépuscule monte des coins de la chambre. Les ombres des grands meubles s'épaississent, et, d'abord, prennent des contours plus nets, puis, en s'étendant, cette netteté de contours se fond dans la marée d'oubli

and you rise up from table virtually governor of the glorious old State ! Governor Pyncheon, of Massachusetts !

And is there no potent and exhilarating cordial in a certainty like this ? It has been the grand purpose of half your life-time to obtain it. Now, when there needs little more than to signify your acceptance, why do you sit so lumpishly in your great-great-grandfather's oaken chair, as if preferring it to the gubernatorial one ?....

Well, it is absolutely too late for dinner !.... Were our friend now to stalk in among them, with that wide-open stare, at once wild and stolid, his ungenial presence would be apt to change their cheer. Neither would it be seemly in Judge Pyncheon, generally so scrupulous in his attire, to show himself at a dinner-table with that crimson stain upon his shirt-bosom. By the by, how came it there ? It is an ugly sight, at any rate ; and the wisest way for the Judge is to button his coat closely over his breast, and, taking his horse and chaise from the livery-stable, to make all speed to his own house. There, after a glass of brandy and water, and a mutton-chop, a beefsteak, a broiled fowl, or some such hasty little dinner and supper all in one, he had better spend the evening by the fireside. He must toast his slippers a long while, in order to get rid of the chilliness which the air of this vile old house has sent curdling through his veins.

Up, therefore, Judge Pyncheon, up ! You have lost a day. But to-morrow will be here anon. Will you rise, betimes, and make the most of it ? To-morrow ! To-morrow ! To-morrow ! We, that are alive, may rise betimes to-morrow. As for him that has died to day, his morrow will be the resurrection morn.

Meanwhile, the twilight is glooming upward out of the corners of the room. The shadows of the tall furniture grow deeper, and at first become more definite ; then, spreading wider, they lose their distinctness of outline in the dark gray tide of obli-

d'un gris sombre qui engloutit lentement tous ses objets, et la forme humaine assise, solitaire, au milieu d'eux. L'ombre n'est pas venue du dehors; elle était restée là toute la journée, et, maintenant, prenant son heure, elle s'empare de tout. Le visage du juge, il est vrai, rigide et singulièrement blanc, refuse de se fondre dans ce dissolvant universel. La lumière s'affaiblit de plus en plus; c'est comme si on avait répandu à deux mains dans l'ombre une obscurité nouvelle. Maintenant, ce n'est plus du gris, mais du noir. Il y a encore quelque chose qui apparaît confusément à la fenêtre : ce n'est ni de la lumière, ni une lueur, ni un reflet : tous ces mots indiquent quelque chose de bien plus brillant que cette sensation douteuse, ou plutôt ce sentiment, qu'il y a là une fenêtre. A-t-elle disparu ? Non, oui, pas tout à fait. Et voici encore cette sombre pâleur, — si l'on peut se risquer à unir ces termes discordants, — cette sombre pâleur du visage du Juge Pyncheon. Les traits ont tous disparu, leur pâleur, seule, subsiste.Et à quoi ressemble-t-il, maintenant ? Il n'y a plus de fenêtre ! Il n'y a plus de visage ! Une obscurité immense, impénétrable, a annihilé la vue ! Où est notre univers ? Tout s'est écroulé autour de nous, et perdus dans ce chaos, nous pouvons entendre les rafales vagabondes qui passent, avec des soupirs et des murmures, à la recherche de ce qui a été un monde.

N'y a-t-il pas d'autre son ? Un seul, et il est effrayant ! C'est le tic-tac de la montre que le juge tient à la main depuis que Hepzibah a quitté la chambre pour aller chercher Clifford. Quelle qu'en soit la cause, ce petit battement tranquille, incessant, du pouls du Temps, qui répète ses petits coups avec une régularité aussi affairée dans la main immobile du Juge Pyncheon, produit un effet de terreur que nous ne trouvons dans aucun détail de cette scène.

Mais, écoutez ! Ce coup de vent est plus bruyant, il n'a plus le son triste et mélancolique de celui qui se lamente, et rend l'humanité misérable par sympathie, depuis cinq jours. Le vent a tourné. Il arrive avec fracas du Nord-Ouest, et, s'emparant de la vieille charpente des Sept Pignons, la secoue comme un

vion, as it were, that creeps slowly over the various objects, and the one human figure sitting in the midst of them. The gloom has not entered from without; it has brooded here all day, and now, taking its own inevitable time, will possess itself of everything. The Judge's face, indeed, rigid, and singularly white, refuses to melt into that universal solvent. Fainter and fainter grows the light. It is as if another double handful of darkness had been scattered through the air. Now, it is no longer gray, but sable. There is still a faint appearance at the window; neither a glow, nor a gleam, nor a glimmer; any phrase of light would express something far brighter than this doubtful perception, or sense, rather, that there is a window there. Has it yet vanished ? No ! — yes ! — not quite ! And there is still the swarthy whiteness, — we shall venture to marry these ill-agreeing words, — the swarthy whiteness of Judge Pyncheon's face. The features are all gone; there is only the paleness of them left. And how looks it now ? There is no window ! There is no face ! An infinite, inscrutable blackness has annihilated sight. Where is our universe ? All crumbled away from us; and we, adrift in chaos, may hearken to the gusts of homeless wind, that go sighing and murmuring about, in quest of what was once a world !

Is there no other sound ? One other, and a fearful one. It is the ticking of the Judge's watch, which, ever since Hepzibah left the room in search of Clifford, he has been holding in his hand. Be the cause what it may, this little, quiet, never-ceasing throb of Time's pulse, repeating its small strokes with such busy regularity, in Judge Pyncheon's motionless hand, has an effect of terror which we do not find in any other accompaniment of the scene.

But, listen ! That puff of the breeze was louder; it had a tone unlike the dreary and sullen one which has bemoaned itself, and afflicted all mankind with miserable sympathy, for five days past. The wind has veered about ! It now comes boisterously from the

lutteur qui veut tâter un adversaire. A chaque instant, elle se débat obstinément contre le vent, la vieille maison avec des craquements répétés, et un mugissement bruyant, mais inintelligible, qui sort de sa gorge pleine de suie, (je veux dire du grand conduit de sa vaste cheminée,) un peu pour se plaindre de l'insolence du vent, mais surtout, ainsi qu'il sied à leur inimitié vieille d'un siècle et demi, en signe d'intrépide défi. Une espèce de roulement, de grondement, mugit derrière le tablier du foyer. Une porte s'est refermée brusquement en haut. Une fenêtre a été laissée ouverte, ou forcée par un coup de vent désordonné. On ne peut concevoir, de prime abord, quels merveilleux instruments à vent sont ces vieilles maisons en bois, comme elles sont hantées des bruits les plus étranges, qui, aussitôt, commencent à chanter, à soupirer, à sangloter, à crier, à frapper comme avec d'invisibles et pesants marteaux de forgeron, dans quelque chambre éloignée, et à marcher le long des couloirs, comme un pas plein de majesté, et à bruire dans l'escalier, comme une soie d'une raideur miraculeuse, — toutes les fois que la rafale surprend la maison avec une fenêtre ouverte, et y pénètre comme il faut. Tout cela est trop effrayant : ces clameurs du vent dans la maison solitaire, le calme du Juge assis, invisible, et le tic-tac obstiné de sa montre.

A l'invisibilité du Juge Pyncheon, il y a un remède bien proche. Ce vent du Nord-Ouest a balayé les nuages au ciel. La fenêtre se voit distinctement. A travers ses carreaux, nous apercevons vaguement l'ondulation des masses sombres du feuillage, au dehors, qui se balancent constamment avec un mouvement irrégulier, et laissent entrer, tantôt ici, tantôt là, des rayons d'une étoile. Plus qu'aucun autre objet, le visage du Juge s'éclaire de ces rayons. Mais voici une lumière plus efficace. Voyez cette clarté argentée qui danse sur les plus hautes branches du poirier, puis un peu plus bas, puis sur la masse entière des branches, tandis qu'à travers leur réseau, les rayons de la lune tombent obliquement dans la chambre. Ils se jouent sur le visage

northwest, and, taking hold of the aged framework of the Seven Gables, gives it a shake, like a wrestler that would try strength with his antagonist. Another and another sturdy tussle with the blast! The old house creaks again, and makes a vociferous, but somewhat unintelligible bellowing in its sooty throat, (the big flue, we mean, of its wide chimney,) partly in complaint at the rude wind, but rather, as befits their century and a half of hostile intimacy, in tough defiance. A rumbling kind of a bluster roars behind the fire-board. A door has slammed above stairs. A window, perhaps, has been left open, or else is driven in by an unruly gust. It is not to be conceived, beforehand, what wonderful wind instruments are these old timber mansions, and how haunted with the strangest noises, which immediately begin to sing, and sigh, and sob, and shriek, — and to smite with sledge-hammers, airy, but ponderous, in some distant chamber, — and to tread along the entries as with stately footsteps, and rustle up and down the staircase, as with silks miraculously stiff, — whenever the gale catches the house with a window open, and gets fairly into it. Would that we were not an attendant spirit here! It is too awful! This clamour of the wind through the lonely house; the Judge's quietude, as he sits invisible; and that pertinacious ticking of his watch!

As regards Judge Pyncheon's invisibility, however, that matter will soon be remedied. The northwest wind has swept the sky clear. The window is distinctly seen. Through its panes, moreover, we dimly catch the sweep of the dark, clustering foliage, outside, fluttering with a constant irregularity of movement, and letting in a peep of starlight, now here, now there. Oftener than any other object, these glimpses illuminate the Judge's face. But here comes more effectual light. Observe that silvery dance upon the upper branches of the pear-tree, and now a little lower, and now on the

du Juge, et montrent qu'il n'a pas bougé pendant toutes ces heures d'obscurité. Ils poursuivent les ombres, en un jeu de perpétuels changements, sur ses traits immuables. Sa main cache le cadran, mais nous savons que les aiguilles fidèles se sont rencontrées, car une des horloges de la ville sonne minuit.....

Dieu merci ! La nuit est presque passée. Les rayons de lune n'ont plus une clarté aussi argentée, et ne contrastent plus aussi fortement avec la noirceur des ombres où ils tombent. Ils sont plus pâles, et les ombres paraissent grises et non plus noires. Le tumulte du vent s'est apaisé. Quelle heure est-il ? Ah, la montre a enfin cessé de battre, car les doigts oublieux du Juge ont négligé de la remonter, comme d'habitude, à dix heures, environ une demi-heure avant le moment ordinaire de son coucher, et elle s'est arrêtée, pour la première fois depuis cinq ans. Mais la grande horloge universelle du Temps marche toujours. La triste nuit, — qu'elle nous paraît triste, son immensité solitaire, pleine de fantômes derrière nous ! — cède la place à une aube pleine de fraîcheur, de transparence, sans nuages. Clarté divine !

Les rayons du jour, si peu qu'il en pénètre dans ce salon toujours sombre, semblent faire partie d'une immense bénédiction, qui annule le mal, et rend toute bonté possible, tout bonheur tangible. Le Juge Pyncheon va-t-il maintenant se lever de son fauteuil ? Va-t-il sortir, et recevoir sur son front les premiers rayons du soleil ? Va-t-il commencer cette nouvelle journée, que Dieu a bénie de son sourire avant de la donner à l'humanité ; va-t-il la commencer avec de meilleurs desseins que les jours si nombreux qu'il a mal employés ? Ou bien tous les profonds projets d'hier sont-ils aussi obstinés dans son cœur, aussi actifs dans son cerveau que jamais ?

Debout, Juge Pyncheon ! Le soleil du matin brille à travers le feuillage, et, tout beau, tout sain qu'il est, n'hésite pas à éclairer votre visage. Debout, hypocrite subtil, mondain, égoïste, au cœur de fer, — et choisis d'être encore subtil, mondain, égoïste, au cœur de fer et hypocrite ; ou d'arracher ces péchés de ta nature, quand tu devrais en arracher en même temps la vie avec ton sang ! Le vengeur approche ! Debout, avant qu'il ne soit trop tard !

whole mass of bough, while, through their shifting intricacies, the moonbeams fall aslant into the room. They play over the Judge's figure, and show that he has not stirred throughout the hours of darkness. They follow the shadows, in changeful sport, across his unchanging features. They gleam upon his watch. His grasp conceals the dial-plate, but we know that the faithful hands have met, for one of the city clocks tells midnight.....

Thank Heaven, the night is wellnigh past ! The moonbeams have no longer so silvery a gleam, nor contrast so strongly with the blackness of the shadows among which they fall. They are paler, now, the shadows look gray, not black. The boisterous wind is hushed. What is the hour ? Ah ! the watch has at last ceased to tick ; for the Judge's forgetful fingers neglected to wind it up, as usual, at ten o'clock, being half an hour or so before his ordinary bed time, — and it has run down, for the first time in five years. But the great world-clock of time still keeps its beat. The dreary night, — for, oh, how dreary seems its haunted waste, behind us ! — gives place to a fresh, transparent, cloudless morn. Blessed, blessed radiance ! The day-beam — even what little of it finds its way into this always dusky parlour — seems part of the universal benediction, annulling evil, and rendering all goodness possible and happiness attainable. Will Judge Pyncheon now rise up from his chair ? Will he go forth, and receive the early sunbeams on his brow ? Will he begin this new day, — which God has smiled upon, and blessed, and given to mankind, — will he begin it with better purposes than the many that have been spent amiss ? Or are all the deep-laid schemes of yesterday as stubborn in his heart, and as busy in his brain, as ever ?.....

Rise up, Judge Pyncheon ! The morning sunshine glimmers through the foliage,

Quoi ! ce dernier appel ne t'a pas ému ? Non, pas d'une ligne ! Et voici une mouche, une de ces vulgaires mouches domestiques, comme il en bourdonne toujours sur les vitres, qui a senti le gouverneur Pyncheon, et qui se pose, tantôt sur son front, tantôt sur son menton, et maintenant, Dieu nous aide ! la voici qui se glisse, par dessus son nez, vers les yeux grands ouverts du futur magistrat. Ne peux-tu la chasser ? Es-tu trop endormi, toi qui avais tant de projets hier ? Est-tu trop faible, toi qui étais si puissant ? Ne pas pouvoir chasser une mouche ? Eh bien, alors, nous t'abandonnons.

Hepzibah présente avec le juge, son cousin, un contraste frappant. Autant celui-ci sait, grâce à l'empire extraordinaire qu'il a su prendre sur les traits de son visage, se concilier l'estime générale, tout en s'accommodant fort bien du mépris et de la haine des quelques personnes qui le connaissent intimement, même de la pauvre femme dont il tolère la présence dans la maison ancestrale ; — autant Hepzibah déconcerte, et fait hésiter la sympathie par son apparence rébarbative, sous laquelle personne ne pense à deviner un cœur généreux. Elle est laide, avec le perpétuel froncement de sourcils que lui impose la myopie, et qui, en lui donnant un air toujours courroucé, lui fait attribuer, gratuitement d'ailleurs, un détestable caractère. Sa taille trop longue, ses gestes anguleux, brusques et maladroits, dont la gaucherie est encore accentuée par l'étroitesse de son antique robe de soie noire démodée, usée jusqu'à la corde, ses membres sans souplesse, tout en elle révèle la vieille fille qui n'a jamais su ce que c'est que l'amour. La réclusion à laquelle la pauvreté et le malheur l'ont condamnée ne contribue pas peu à augmenter ces légers ridicules physiques : habituée à la solitude, elle se trouve dépaysée, et comme perdue dans un monde nouveau ; dès qu'elle est forcée de sortir de sa retraite, et de prendre contact avec la vie réelle, comme l'est un oiseau de nuit, imprudemment sorti de l'arbre creux où il gîte, et qui, surpris par la lumière, est poursuivi par les cris moqueurs des petits oiseaux. A force de vivre emprisonnée si longtemps dans la même maison, de respirer l'humidité des vieux murs, et l'atmosphère confinée du jardin des Pyncheons, sans amis, et sans autre société que celle des idées, toujours les mêmes, qui hantent son cerveau, et que le sentiment toujours persistant d'un malheur immérité,

and, beautiful and holy as it is, shuns not to kindle up your face. Rise up, thou subtle, worldly, selfish, iron-hearted hypocrite, and make thy choice whether still to be subtle, worldly, selfish, iron-hearted and hypocritical, or to tear these sins out of thy nature, though they bring the life-blood with them ! The Avenger is upon thee ! Rise up before it be too late !

What ! Thou art not stirred by this last appeal ? No, not a jot ! And there we see a fly, — one of your common house-flies, such as are always buzzing on the window-pane, — which has smelt out Governor Pyncheon, and alights, now on his forehead, now on his chin, and now, Heaven help us ! is creeping over the bridge of his nose, towards the would-be-chief-magistrate's wide-open eyes ! Canst thou not brush the fly away ? Art thou too sluggish ? Thou man that hadst so many busy projects yesterday ! Art thou too weak, that wast so powerful ? Not brush away a fly ? Nay, then, we give thee up !

elle a fini par devenir quelque peu maniaque, et d'autant plus ridicule aux yeux de ses voisins.

En même temps, comme nous l'avons vu pour Hester Prynne, mais à un moindre degré, l'isolement et les longues réflexions ont développé son intelligence, et l'ont débarrassée, au moins partiellement, des préjugés dont son éducation l'avait obscurcie. Elle s'est habituée à peser les opinions et les usages reçus, et parfois à les condamner ; et elle n'a plus, pour les lois humaines, qu'elle sait, mieux que personne, imparfaites et faillibles, et dont l'hostilité lui a coûté si cher, qu'un respect très relatif. Ainsi que beaucoup de solitaires, habitués à n'écouter que la voix de leur conscience, cette petite voix qu'étouffe la rumeur des foules, mais qui parle haut dans le silence et la retraite, elle les estime à leur juste valeur, sans oser toute fois se révolter contre elles, ni s'avouer à elle-même ce qu'elle en pense ; et elle ne peut s'empêcher de montrer un peu de sympathie aux esprits indépendants et originaux avec qui elle se sent une secrète affinité. C'est à ce sentiment qu'il faut faire remonter l'origine de l'espèce d'attachement involontaire qu'elle a conçu pour Holgrave, malgré la défiance que lui inspirent ses étranges habitudes, et ses compagnons plus étranges encore.

Mais, si l'intelligence d'Hepzibah s'est développée, et surtout élargie, à la suite de ses réflexions solitaires, sa volonté s'est plutôt affaiblie, n'ayant jamais eu occasion de s'exercer pendant de longues années, et les circonstances imprévues la trouvent désarmée, irrésolue, désorientée, ne sachant que faire, à la merci des impressions extérieures. Même le pauvre Clifford, en qui tout ressort semble brisé, peut la diriger, au moment terrible où ils viennent d'apercevoir le cadavre de leur persécuteur, déjà raidi sur son fauteuil. Alors qu'Hepzibah, profondément bouleversée, reste incapable de prendre une décision, et s'agite vainement et sans but, ainsi que dans un mauvais rêve, doutant presque de la réalité de ce qui l'entoure, Clifford, comme libéré par cette mort soudaine d'un fardeau qui pesait lourdement sur son esprit, conçoit l'idée, d'ailleurs assez ridicule, d'une fuite immédiate, et l'impose sans discussion à sa sœur, par le seul ascendant que lui a donné, pour quelques instants, l'éclair de volonté dont son cerveau s'est animé.

Mais, malgré ses ridicules, Hepzibah possède un cœur excellent, et elle a d'autant plus de mérite à garder en elle cette bonté, que personne n'en soupçonne l'existence, et que son aspect rébarbatif et ses manières étranges, dont l'apparente dureté est surtout, ainsi qu'il arrive souvent, faite de timidité réelle, décourage les sympathies de ses voisins. Elle est incapable de haïr personne, sauf, peut être, son cousin le Juge, qui lui a fait passer trente ans de sa vie dans un deuil profond ; et encore cette haine naît-elle

surtout de l'excès de la crainte, plus encore que de la rancune. Pendant ces trente ans de malheur, une seule pensée l'a soutenue : celle de son frère, qui, loin d'elle, sentait son intelligence s'éteindre lentement entre les quatre murs d'une cellule, pour expier un crime qu'il n'avait pas commis. Elle gardait au fond du cœur l'espoir inavoué que justice serait faite tôt ou tard, et l'innocent rendu à son affection. Et, quand ce jour est enfin venu, la vieille fille prend une résolution, héroïque si l'on considère sa fierté. Consciente de sa pauvreté, sachant qu'elle sera absolument incapable de nourrir ce frère dont elle est le seul appui, si elle ne cherche pas à se créer des ressources nouvelles, la vieille fille, héritière de tout l'orgueil des Pyncheons, à défaut de leur fortune, dont elle n'a rien reçu, foule résolument aux pieds cette fierté qui lui a fait supporter avec résignation toute une vie de misère, et se décide, suprême humiliation, à ouvrir une petite boutique, à se faire l'humble servante de clients exigeants et railleurs. Et ceux-ci, incapables de soupçonner la grandeur du sacrifice auquel elle s'est résolue, et quel sentiment de pur amour fraternel l'y a poussée, — ne voyant que ses allures plutôt ridicules de vieille fille myope et revêche, et l'aspect minable des marchandises médiocres et mal disposées sur lesquelles s'exerce leur verve facile ; et ne se doutant pas de la profonde humiliation que cette femme, nourrie dans d'autres idées, et comme perdue dans une société qu'elle ignore, ressent à la seule pensée d'un arrangement qui leur semble tout naturel, aperçoivent surtout, dans le dévouement incompris de la pauvre Hepzibah, un côté ridicule et touchant à la fois, qui nous le rend plus précieux encore.

On comprend facilement, dès lors, que la vie nouvelle à laquelle Hepzibah s'est condamnée, si naturelle qu'elle puisse paraître à des âmes plébéiennes auxquelles le Ciel n'a pas daigné donner un peu de l'héréditaire fierté des Pyncheons, soit, pour cette vieille dame timide, nerveuse et susceptible, un supplice de tous les instants, aussi terrible qu'une véritable dégradation morale : elle sent qu'elle a *perdu caste*, et en souffre d'autant plus vivement qu'elle n'est entourée que d'êtres vulgaires, incapables de la comprendre, et de sympathiser avec ses tourments secrets. Chaque fois que s'ouvre la porte de l'humble boutique, et que tinte la petite sonnette, elle sent, avec autant de force que la première fois, qu'elle ne s'appartient plus, qu'elle s'est faite l'esclave du public, en échange de quelques misérables sous, et elle se précipite hors du salon, pâle, les yeux hagards, les sourcils froncés de façon plus terrible encore qu'à l'ordinaire, comme elle irait à la rencontre d'un malfaiteur dangereux ; mais, malgré ces dehors terrifiants, le cœur pur de haine, empli seulement d'une crainte insurmontable, et d'une tristesse qui lui ferait accepter avec joie le repos final dans la tombe, dans l'antique sépulcre de famille où dorment tous

ses ancêtres, où elle pourrait étendre sans regrets pour le sommeil suprême son vieux corps amaigri, que ne soutient plus nul espoir, à l'abri des railleries d'un monde indifférent et cruel. Heureuse encore quand son cœur n'est pas déchiré par quelque incident qui lui fait craindre l'insuccès final de son héroïque tentative, l'inutilité de son sacrifice : la conversation de deux ouvriers qui passent, et où elle surprend des lambeaux de phrases dédaigneuses à son adresse ou à celle de son commerce ; ou les remarques désobligeantes des acheteurs dont elle n'a pas su prévoir ou satisfaire les besoins.

Et, lorsqu'enfin son frère lui est rendu, lorsque l'aide de Phoebé lui permet à sa grande joie, de laisser de côté la boutique, elle se consacre de tout cœur à la tâche ardue de faire un peu de bonheur autour de lui, de le réconcilier avec l'existence ; avec un soin souvent maladroit et mal récompensé, car que sait-elle de la vie, cette femme qui a toujours vécu dans sa retraite, et qui n'imagine rien de mieux, pour distraire l'esprit torturé et affolé du malheureux, que de lui lire, de sa voie enrouée et comme endeuillée, *Rasselas*, ou la *Boucle de Cheveux Enlevée* ; ou de jouer des airs lamentables sur l'antique épinette d'Alice Pyncheon.

Mais, malgré leur peu de succès, ses efforts montrent au moins la bonté innée de son cœur, et l'inaltérable affection qu'elle a vouée à ce frère si cruellement éprouvé, affection de toute sa vie, profonde, pure et désintéressée, car elle n'est même pas payée de reconnaissance par cette âme désorientée, incapable d'apprécier son dévouement. Elle a la douleur suprême de ne pouvoir réveiller en lui un peu de sympathie, et d'être obligée de l'aimer pour ainsi dire à distance et en cachette ; tant son aspect rébarbartif est désagréable à cet homme en qui l'amour du beau, l'horreur de ce qui est laid ou ridicule, a persisté invinciblement, et survécu au naufrage de l'intelligence. Elle souffre de cette ingratitude, et, malgré tout, fait bonne contenance ; elle sait même, par un effort d'abnégation et de pure charité dont ses voisins ne la croiraient guère capable, tant sa grotesque apparence les a rebutés, s'effacer par moments, lorsque sa bonne volonté se trouve trop manifestement impuissante, et laisser à Phœbé, avec un serrement de cœur, mais sans rancune jalouse, la tâche si chère de rendre un peu de chaleur et de gaîté aux derniers jours de Clifford ; — et, par un raffinement d'ingénieuse bonté, elle se défend courageusement contre l'égoïsme, pourtant si pardonnable, de vouloir être seule à se dévouer.

Ce n'était pas trop, pourtant, que les soins assidus des deux femmes, car Clifford Pyncheon était une nature exceptionnelle, qui n'était pas faite pour le malheur ; une âme raffinée et délicate à l'excès, qui se tournait naturellement vers la joie et la beauté comme les fleurs se tournent vers le

soleil. Il avait en lui des ressources infinies pour jouir de tout ce que la vie pouvait lui offrir, pour vivre heureux et insouciant, au milieu des rires, des parfums et de la lumière.

Mais, comme une fleur, il était sans force pour résister au moindre coup du sort; sans réelle énergie, impuissant, dès qu'on l'arrachait au doux bercement de l'existence contemplative pour laquelle il était né; sans ressort contre la souffrance et le chagrin; sans volonté pour la lutte. Il n'avait rien de ce qui fait les héros et les martyrs, et ne savait que plier sous l'orage. On se figure aisément ce que devait être un tel homme, après trente ans d'emprisonnement pour un crime qu'il n'avait pas commis. La douleur ne l'avait pas tué; elle ne l'avait pas trempé non plus : elle avait brisé en lui toute volonté et tout ressort. Sous l'incessante action de cette longue torture physique et morale, son intelligence s'était irrémédiablement voilée, hébétée, sa raison avait chancelé. Ce que la prison avait rendu, en échange de l'âme heureuse et innocente d'artiste qu'on lui avait donnée à broyer, ce n'était pas un homme mûri par le chagrin, rendu, par une triste expérience, pitoyable à des misères qu'il n'avait jamais soupçonnées auparavant, et embrassant, dans son cœur élargi, non plus seulement ce qui est beau, mais aussi, et surtout, ce qui souffre, ce qui a besoin de sympathie, peut-être, même aussi, qui sait? les coupables; — ce n'était plus qu'une ruine lamentable, une loque humaine, à la merci des événements et des circonstances, incapable de se conduire et de vivre sans un ferme soutien ; une âme brisée, dégradée, inquiète, et que devait torturer jusqu'au bout l'affreux cauchemar où elle s'était débattue pendant trente ans sans réussir à le comprendre.

L'amour du beau, ou, plutôt, un reste de répulsion instinctive pour tout ce qui est laid, a seul persisté, dans ce naufrage de la raison de Clifford. Involontairement, son regard se tourne vers les rayons de soleil que les branches touffues de l'orme laissent pénétrer jusque dans la vieille maison, vers le vase de fleurs que la main adroite de Phoébé a placé sur la table, et dont le parfum réveille ses sens émoussés, vers le visage même de Phoébé, si jeune et si gracieux; avec l'horrible appréhension que tout cela n'est peut-être qu'un rêve, qui va disparaître pour ne plus lui laisser voir que les quatre murs nus de la prison. Les sensations les plus simples, seules, lui sont encore accessibles : la lumière, les fleurs du petit jardin, le bourdonnement des abeilles et des oiseaux-mouches, tout cela lui donne des joies pures et naïves d'enfant, et l'aide à reprendre conscience de lui-même, à oublier le gouffre noir qui s'est creusé dans sa vie, et dont il ose à peine croire qu'il est sorti.

Les plaisirs plus raffinés, plus compliqués, ont perdu pour lui tout leur attrait. En vain, Hepzibah veut l'amuser par des lectures, d'ailleurs assez

maladroitement choisies : son intelligence n'est pas encore réveillée, ne vibre plus aux pensées ingénieuses, aux nobles et grandes idées ; son oreille distraite n'est plus sensible qu'à ces accents désagréables, qui lui causent une véritable souffrance.

Il est incapable de jouir désormais d'autre chose que des idées les plus simples, des plaisirs que la Nature met à la portée des esprits les moins développés, de l'enfant et de l'animal. Et, par certains côtés de son caractère, que le raffinement, maintenant disparu, de ses manières, avait autrefois suffi à masquer, il se rapproche de l'animalité. Ainsi Clifford avait été gourmet : il n'est plus qu'un simple gourmand ; moins encore : presqu'un glouton. Il ressent pour tout ce qui est laid une aversion irraisonnée, et purement instinctive, dernière trace de ce qui fut en lui le sentiment artistique. Les spectacles, les sons désagréables, lui causent une irritation tout enfantine, qui prend un véritable caractère de violence, tant son âme est à la merci des sensations du moment, — et qui va presque jusqu'à lui causer une souffrance réelle.

Aussi, guidé par cet infaillible instinct, ressent-il, en présence du Juge, son ennemi, une immense répulsion faite de peur, d'horreur et de dégoût. Sans chercher à s'expliquer cette répulsion, ne se rappelant pas clairement, et n'ayant peut-être jamais bien compris toute la responsabilité que le Juge avait dans son malheur, il sent obscurément, comme pourrait le faire un chien en présence d'un étranger, qu'il y a là un ennemi acharné, impitoyable, et tout ce qu'il lui reste de force et d'intelligence se révolte, et se raidit dans un suprême effort pour lui résister.

Plus que personne, ce grand enfant est sensible à cette sorte de magnétisme qui se dégage des foules, et qui semble faire appel en lui à d'obscures sympathies qu'il soupçonne à peine. Il semble se rendre compte que son prétendu crime et son emprisonnement ont creusé entre lui et le reste de l'humanité un fossé profond qu'il brûle de franchir. Mais son séjour à la Maison des Sept Pignons, entre l'ombre de son formidable ancêtre, et les manies ridicules de sa sœur, avec la menace invisible et toujours présente qu'il sent dans le sourire haineux du Juge, n'est pour lui qu'un prolongement de son ancien supplice, avec moins d'horreur apparente, mais presque autant de réelle souffrance, car il commençe à reprendre conscience de lui-même. Ces vieux murs, où semblent flotter des fantômes, des ombres disparues, où la tradition pèse si lourdement sur les vivants, le séparent du monde presque aussi efficacement que ceux de la prison de l'Etat, et nul courant de sympathie n'y peut pénétrer.

Aussi, lorsque la mort subite du Juge Pyncheon les délivre de la menace incessante qui pesait sur lui, depuis le jour où il était sorti de la pri-

son, au point de lui faire penser que la liberté recouvrée n'était qu'un rêve, — Clifford fait une tentative suprême pour rentrer dans la vie humaine. Pris d'une soudaine et fébrile ardeur qu'il n'avait pas ressentie depuis de longues années, il impose à l'esprit bienveillant d'Hepzibah, volontiers casanière par peur de l'inconnu, la fuite immédiate ; et il n'hésite pas, lui, conservateur endurci, ennemi des nouveautés anti-esthétiques de ce siècle brutal, à la faire entrer dans un train en partance, parce que son instinct lui fait voir là un excellent moyen de reprendre contact avec les hommes, et d'en finir avec l'isolement qui l'étouffe ; — avec autant d'insouciance que l'enfant qui part pour faire le tour du monde, emportant quelques sous dans sa poche, et les tartines de son goûter. Soutenu par l'excitation violente qu'a soulevée en lui la mort de son ennemi, triomphant de l'avoir vu définitivement vaincu, il semble, au moins pour un instant, se réveiller de sa torpeur. Son esprit reprend les allures fantaisistes et poétiques d'autrefois, ses chagrins sont oubliés, et il se répand en théories originales sur la nécessité du mouvement, et l'horreur des vieilles maisons, où, souvent, se cache un cadavre. Il va même, lui qui a tant souffert pour un crime imaginaire, et peut-être par une sorte de pensée rétrospective qu'il aurait pu éviter le malheur qui a brisé sa vie, si les chemins de fer avaient existé alors, — jusqu'à proclamer le droit du voleur et du meurtrier à fuir le théâtre trop inhospitalier de leur crime récent, — au grand ébahissement d'un voyageur placide, qui l'écoute avec stupeur. Mais, si Clifford s'est figuré que le meurtrier peut échapper à son crime même, en gagnant un pays où personne n'en parle, lui, tout innocent qu'il est, ne peut se dérober à son destin. Dès qu'il a mis le pied hors du wagon, son exaltation factice tombe brusquement ; l'accès de vouloir qui l'avait animé disparaît, et il redevient une pauvre loque humaine, sans intelligence ni volonté, plus faible qu'un enfant, qu'Hepzibah, tout à l'heure subjuguée, doit reprendre sous sa tutelle. Une fois encore, la fatalité l'a ressaisi, et il rentre à la Maison des Sept Pignons comme un prisonnier à qui on a ouvert pour un instant la porte de sa cellule, sans lui permettre de franchir les hautes murailles de la prison.

Pour le délivrer, il faudra donc une intervention extérieure, puisqu'il n'a plus assez d'énergie pour briser la chaîne qu'il traîne depuis si longtemps. Et, lorsque Holgrave lui a prouvé à lui-même son innocence, il semble comprendre que, s'il se sent libre, il ne peut néanmoins, malheureuse victime d'une hérédité déplorable, redevenir un homme comme les autres ; que le passé, tout absurde qu'il soit, a gardé des droits sur lui par le seul fait de son existence, et qu'une réhabilitation complète lui est interdite.

Dans cette triste maison, où Hepzibah et Clifford traînent leur lamen-

table existence, Phoebé, seule, jette un rayon de soleil. Venue pour quelques jours, elle reste volontiers, en voyant que sa présence peut être utile aux deux vieillards, et leur assurer, outre la sécurité matérielle, le peu de joie et de gaîté qui leur fait reprendre goût à la vie. C'est qu'elle n'est pas une vraie Pyncheon : elle a surtout hérité des qualités pratiques d'une mère plébéienne. Elle n'a pas la fierté, parfois mal placée ou ridicule, de ses aristocratiques ancêtres; elle n'en a pas non plus l'incurable naïveté, et ne se berce pas de rêves de bonheur basés sur des trésors chimériques, ou sur des traditions plus qu'incertaines. Elle n'a presque rien de commun avec ces pauvres gens qui semblent s'être endormis un demi-siècle auparavant, et, comme Rip Van Winkle, se réveiller, à leur grande surprise, au milieu d'un monde nouveau, d'une société qu'ils ne comprennent pas, et qui ne les comprend pas, qui leur inspire une terreur, une défiance insurmontables, et à qui ils n'inspirent qu'une compassion quelque peu mêlée de ridicule. Elle a le sens pratique d'une ménagère américaine, elle sait envisager les difficultés de la situation la plus compliquée, en trouver la solution, et la réaliser en se mettant à l'œuvre aussitôt avec courage et gaîté. Son intelligence est peut-être plus étroite, moins ouverte, moins affinée, que celle de sa cousine ; mais elle a, par contre, ce qui lui manque au plus haut point : la volonté et la décision, et une compréhension très nette de ce qu'elle a à faire. Elle n'a que peu d'idées, peut-être, mais ces idées sont très claires, et, dans son cerveau merveilleusement équilibré, aucune confusion ne peut se produire. Elle n'est guère portée à la rêverie, mais elle n'a rien de morbide, rien qui craigne la pleine lumière du jour. Douée d'un merveilleux instinct pour la vie pratique, et toujours prête pour l'action, elle voit s'évanouir devant elle, comme par enchantement, les plus graves difficultés. Cette jeune fille, qui est encore presque une enfant, ressent pour les deux vieillards, si faibles en présence d'un monde hostile, et pour qui elle va devenir une protectrice, une véritable affection maternelle, si singulier que puisse ici paraître ce terme. Elle sauve le point d'honneur des Pyncheons en soulageant Hepzibah du pesant fardeau de sa boutique, en lui rendant sa dignité compromise de vieille dame oisive ; — et, en même temps, l'argent, qui semblait fuir la sœur de Clifford, afflue, et les acheteurs enchantés oublient, devant le sourire de Phoebé, les contorsions grotesques de la pauvre myope. Et, en la regardant faire,

l'aristocratique marchande[1] se dit tout bas, avec un sourire triste, un sou-

1. ..... the aristocratic hucksteress... could murmur to herself, with a grim smile, and a half-natural sigh, and a sentiment of mixed wonder, pity, and growing affection : " What a nice little body she is ! If she could only be a lady, too ! "

pir à demi naturel, et un sentiment où se mêlent l'admiration, la pitié, et une affection grandissante : « Quelle gentille petite personne elle fait ! Si seulement, elle pouvait, en même temps, être une *lady !* »

Mais Phoebé ne se soucie guère d'être une *lady :* il lui suffit d'être la joie et le bonheur de cette vieille maison, et de ses habitants, si tristes, si lugubrement isolés ; d'y apporter la gaîté, comme eût pu le faire un oiseau, un rayon de soleil, ou l'une de ces fleurs qu'elle aime tant, et d'amener parfois un sourire sur les lèvres de Clifford, — et, chaque jour, une vraie montagne de menue monnaie dans le tiroir de l'humble boutique.

Aussi, devient-elle bientôt nécessaire à Clifford, à qui tout le dévouement, tout le sacrifice d'Hepzibah ne suffisent pas à rendre la gaîté, tant son sens artistique est choqué par l'atmosphère de froide vieillesse, de rigidité, de laideur, et de ridicule impuissance qui l'environne. Phoebé, seule, réussit à faire pénétrer en lui un peu de joie, à le réveiller de son engourdissement, à raviver les lueurs d'intelligence qui, parfois, traversent son cerveau affaibli, à lui rendre conscience de lui-même, à lui faire saisir les idées qui surgissent en lui, avant qu'elles aient le temps de lui échapper.

Mais, par contre, si Phoebé apporte aux deux vieillards son rayon de gaîté, elle se sent peu à peu envahir par un sentiment qu'elle n'avait pas encore connu jusque-là : un sentiment, non de tristesse, mais plutôt d'apitoiement, de vague mélancolie, que fait entrer en elle la vue des misères de ce monde, qu'elle n'avait jamais soupçonnées. Sa joie naturelle, irraisonnée, comme tout ce qui naît de l'instinct, — semblable à celle d'un oiseau qui chante dans les branches, simplement parce que le soleil brille et que le printemps est venu, — sa joie devient moins simplement pure, et se voile par instants d'un léger nuage. Son esprit s'est ouvert, élargi ; ses petits préjugés de campagnarde se sont évanouis ; elle comprend que cet univers, sur lequel elle n'avait encore jeté que des regards d'enfant naïve, heureuse de vivre, cache, sous une surface brillante, des abîmes de douleur secrète que l'on peut côtoyer longtemps sans les voir, mais qui, si l'œil en sonde une seule fois les noires profondeurs, hantent à jamais la mémoire. Sa gaîté n'en est pas diminuée, mais elle prend une teinte plus grave et plus réfléchie. Elle n'en est d'ailleurs que plus sincère, parce qu'elle a résisté à l'épreuve, et qu'elle a su trouver une consolation dans la consolation qu'elle a apportée aux malheureux. Phoebé, qui, jusqu'alors, avait vécu sans penser à rien, uniquement occupée dans sa sphère d'activité physique, et avait passé à côté du monde moral sans presque en soupçonner l'existence, est entrée en pleine communion avec le reste de l'humanité, et y a fait rentrer les deux vieillards,

qu'une épouvantable fatalité en avait éloignés. Et, devenue rêveuse, elle qui se plaisait tant aux rayons du soleil, commence à comprendre la beauté si troublante des clairs de lune dans le calme du soir, où elle croit voir un reflet de la tristesse des choses et de la vie, que son cœur apprend à connaître.

C'est que la fleur qu'était Phoebé commence à changer son éclat et sa fraîcheur contre une maturité pleine de promesses. Phoebé s'est mûrie et développée, dans cette vie nouvelle, en présence de choses qu'elle n'eût jamais osé se représenter lorsqu'elle vivait heureuse et sans soucis : la jeune fille est devenue une femme. Son cœur s'est ouvert à des sympathies insoupçonnées ; elle a compris, grâce à la triste révélation qui lui a été faite, ce que c'était que le monde et que la vie. Mais, au milieu des tristesses et des souffrances, elle a vu qu'il existait aussi des âmes loyales ; elle a senti que la solitude est mauvaise conseillère, qu'à vouloir s'isoler de l'humanité, on risque de n'y plus pouvoir rentrer, et que le devoir est de retourner à la vie commune, au sentier battu, dès qu'on a, en le quittant, acquis toute l'expérience que peut donner le spectacle d'une grande infortune supportée avec résignation. Elle a aussi appris à se dévouer, simplement et naturellement ; elle est prête à sortir pour toujours de son égoïsme inconscient d'enfant heureuse ; le moment est venu d'accepter toutes les responsabilités de l'existence. Dans Holgrave, elle a pressenti un caractère aussi noble que le sien ; et loyalement, sans phrases, elle accepte son amour.

Lorsque le vieux sorcier Maule fut pendu à Gallows-Hill, il légua à ses descendants, avec le soin de le venger sur ceux de son bourreau, un peu de la fatalité qui s'était si lourdement appesantie sur lui, et qui semblait devoir rendre toute vengeance à jamais impossible. Maule n'avait jamais été riche : ils furent pauvres à leur tour, ouvriers, portefaix ou marins, condamnés à végéter dans l'obscurité, et à garder soigneusement caché le secret de leur ressentiment. Bien plus, si personne ne croyait plus aux sorciers, il semblait pourtant avoir persisté sur leur compte une sorte de légende qui les représentait comme des êtres exceptionnels, à qui il était plus facile d'inspirer une sorte de vague respect assez fortement mélangé de crainte que la moindre sympathie, et qui les empêchait, comme une barrière invisible, de se mêler à leurs égaux.

Le manteau déguenillé[1] du vieux Maule était tombé sur ses enfants. On

1. The ragged cloak of old Matthew Maule had fallen upon his children. They were half-believed to inherit mysterious attributes ; the family eye was said to possess strange power. Among other good-for nothing properties and privileges, one was especially assigned them, — that of exercising an influence over people's dreams. The Pyncheons, if all stories were true, haughtily as they bore themselves in the noonday streets of their native town, were no better than bond-servants to these plebian Maules on entering the topsy-turvy commonwealth of sleep.

croyait presque qu'ils avaient hérité de mystérieuses facultés ; l'œil des Maules, disait-on, avait un pouvoir étrange. Entre autres propriétés et privilèges inutiles, il en est un qu'on leur attribuait spécialement : celui. d'exercer une influence sur les rêves des gens. Les Pyncheons, si toutes ces histoires étaient vraies, si hautaine que fût leur contenance en plein jour dans les rues de leur ville natale, n'étaient plus que les esclaves de ces Maules plébéiens, dès qu'ils entraient dans le monde renversé du sommeil.

Holgrave, le dernier descendant des Maules, a hérité, lui aussi, du don magique des fils du sorcier. Il sait les gestes qui commandent à la volonté, et il a remarqué que Phoebé, comme toutes les femmes de la famille Pyncheon, était sujette à ce pouvoir mystérieux. Mais, dans l'histoire de ses ancêtres, il ne voit qu'une légende curieuse, qui n'éveille en lui aucune haine contre les fils du persécuteur. Il est trop de son temps, trop exclusivement préoccupé des nécessités et des plaisirs de l'heure présente, pour les compliquer inutilement par les souvenirs et les traditions d'un monde disparu, pour lequel il n'éprouve guère que du mépris. D'ailleurs, s'il pouvait garder le moindre désir de vengeance, en présence du malheur immérité de Clifford, et de la déplorable impuissance d'Hepzibah, la grâce et la douceur de Phoebé suffiraient à le désarmer. Bien qu'elle se sente invinciblement amenée au pouvoir d'Holgrave lorsque son regard s'appesantit sur elle, elle n'a rien à craindre de lui. Holgrave considérerait presque comme un crime, comme un viol moral, l'acte de volonté qui, malgré Phoebé, le rendrait maître de ses pensées, de ses sentiments les plus intimes ; il lui répugne d'exercer une pression peut-être involontairement brutale sur cette âme qui s'ouvre à la vie, et que son séjour à la Maison des Sept Pignons, le contact avec le mal et la douleur, mûriront assez vite. Il laisse seulement agir. et encore presque inconsciemment, le charme qui attire l'un vers l'autre deux êtres faits pour se comprendre, et, s'il use envers elle de sorcellerie, c'est de celle dont Othello usa pour gagner le cœur de la douce Desdémone.

Ce respect de la personnalité humaine fait de Holgrave un véritable transcendentaliste. Il professe pour les traditions et les opinions reçues, pour les conventions sociales, un souverain mépris, qui se trahit dans ses allures et ses fréquentations. Si son visage, grave et réfléchi, malgré sa jeunesse, son air d'élégance innée, et la blancheur de son linge le font reconnaître pour un *gentleman*, malgré la simplicité de son costume, et son peu de prétention à ce titre, il affecte des allures démocratiques, et s'entoure d'étranges compagnons,

des hommes à longues barbes[1], dit Hepzibah, habillés de blouses de toile et

1. ..... men with long beards, and dressed in linen blouses, and other such new-fangled and ill-fitting garments ; reformers, temperance lecturers, and all manners of

d'autres vêtements de ce genre, nouvellement inventés et fort disgracieux ; des réformateurs, des orateurs de tempérance, et toutes sortes de philanthropes à l'air désagréable, de communistes et de *come-outers*, à ce qu'elle croyait, qui ne reconnaissaient pas de lois, et ne prenaient pas de nourriture solide, mais vivaient de l'odeur de la cuisine des autres, et faisaient encore les dégoûtés.

Fils de la jeune Amérique, n'ayant à porter le poids d'aucune noblesse ancestrale, et ne voyant pas à chaque instant le passé se dresser entre le monde et lui pour lui imposer ses préjugés, et le respect de ses traditions ; n'ayant hérité du sorcier qu'une grande indépendance de jugement et d'idées, il voit dans le travail et l'activité la seule carrière digne d'un homme ; et la bouderie et les dédains aristocratiques d'Hepzibah lui inspirent moins la sympathie qu'un mépris légèrement tempéré de pitié. Tour à tour maître d'école, épicier, journaliste, voyageur de commerce ou dentiste, son esprit inventif et remuant lui a fait essayer vingt métiers, qu'il a exercés tous avec la même indépendance, le même dédain du qu'en dira-t-on, la même conviction que le travail, même manuel, n'a rien de dégradant, et que la noblesse du cœur et des sentiments est incompatible avec une vie d'oisiveté.

Le mouvement transcendentaliste avait produit nombre de jeunes gens, comme Holgrave, actifs, à l'intelligence inquiète et toujours en éveil, prêts à entreprendre n'importe quel métier, parce qu'ils les estimaient tous également, et n'avaient aucun préjugé de fausse dignité ; insouciants de l'avenir, et indifférents à ce que le monde pouvait penser d'eux ; n'hésitant pas à laisser voir leurs opinions révolutionnaires, et parfois quelque peu incohérentes, à réclamer les réformes les plus singulières et à les commencer sur eux-mêmes ; adoptant les régimes et les costumes les plus extravagants, et combinant le travail des mains avec les plus hautes spéculations philosophiques [1] ; mais toujours sincères,

cross-looking philanthropists ; community-men and come-outers, as Hepzibah believed, who acknowledged no law, and ate no solid food, but lived on the scent of other people's cookery, and turned up their noses at the fare.

1. Cette alliance du labeur manuel et du travail intellectuel, que les Transcendentalistes avaient voulu réaliser à Brook Farm, n'est pas aussi entièrement utopique qu'on pourrait le croire, et se retrouve aujourd'hui encore chez beaucoup de jeunes étudiants américains, qui, sortis de l'usine ou du bureau, demandent au travail les ressources indispensables pour leur permettre de poursuivre leurs études. Aucune occupation ne les effraie, pourvu qu'elle ne doive pas avoir lieu aux heures des cours, et des bureaux de placement pour étudiants ont été fondés aux Universités de Yale et Columbia. Le premier de ces bureaux, au bout de deux années d'existence, procurait du travail rétribué à trois cents étudiants.

Ceux-ci servent dans des restaurants comme garçons ou maîtres d'hôtel, sont gérants de sociétés coopératives, chauffeurs de calorifères, employés des Compagnies d'Eaux, de Gaz et des Pompes Funèbres, ou recouvrent les créances. En 1902, cinquante étudiants de Yale ont, pendant leurs vacances, rempli les fonctions de conducteurs de tramways. Citons encore un extrait d'une circulaire envoyée aux négociants de la région par le bureau de placement de l'Université Columbia :

« Plusieurs étudiants de Columbia désirent gagner leurs frais de nourriture et de

toujours fidèles à leur conscience, et détestant par dessus tout le mensonge et l'hypocrisie ; s'efforçant, en un mot, de paraître tels qu'ils étaient réellement, et d'introduire un peu de sincérité jusque dans la société artificielle et compliquée qui les entourait.

Le photographe de la Maison des Sept Pignons rappelle, par certains côtés, Thoreau, le solitaire du lac de Walden ; par d'autres, il ressemble à Hawthorne lui-même, dont il a la curiosité intellectuelle, le don de l'observation froide, et sans émotion apparente. Ajoutons que l'auteur, en traçant cette esquisse de magnétiseur démocrate, semblait déjà préoccupé des idées qu'il allait mettre en œuvre dans le *Roman à Blithedale*

C'est surtout le passé, que Holgrave poursuit de sa haine de réformateur enthousiaste. Il déteste la loi d'hérédité, qui permet au passé de se perpétuer jusque dans le présent, de lui imposer une direction, et de modifier l'avenir lui-même ; il voudrait que les morts fussent réellement morts, au lieu d'encombrer, non de leurs cadavres, mais de leurs pensées, de leurs vices, et des conséquences de leurs actes, l'existence des vivants.

Il oublie que l'hérédité seule, en accumulant les résultats acquis par l'effort des individus, permet à chaque génération de faire un pas de plus vers le but lointain, et empêche l'Humanité d'user ses forces dans un perpétuel et stérile recommencement. Dans son impatience de renouveler la société, il voudrait faire disparaître à l'instant toutes les vieilles institutions, toutes les vieilles coutumes qui gênent le mouvement en avant, sans examiner si elles ne sont pas un soutien temporairement nécessaire, une condition indispensable pour que cette marche en avant soit possible, et sans voir qu'elles disparaîtront d'elles-mêmes dès que le peu de vie qu'elles possèdent encore se sera retirée d'elles ; comme disparaît, à la longue, dans une espèce, après s'être de plus en plus atrophié, l'organe qui a cessé de servir à aucune fonction.

Dans l'ardeur juvénile qui l'emporte contre tout ce qui est vieux, il a merveilleusement compris l'influence néfaste qu'exercent certains objets qui symbolisent à ses yeux ce qu'il y a de mauvais dans le passé. Il déteste les maisons, qui sont pour lui l'emblème de la continuité ininterrompue des générations, et de cette mainmise du passé sur le présent, contre laquelle il ne cesse de protester. Il en est une, surtout, pour laquelle il éprouve une haine profonde : c'est la Maison des Sept Pignons. Il a senti instinctivement combien, par son existence même, elle était funeste aux Pyncheons. Elle représente pour eux la déplorable hérédité qui les

logement. Ils se déclarent capables de soigner les calorifères, faire des nettoyages, laver la vaisselle, faire des courses, soigner les chevaux, et se prêter à toutes les besognes qui peuvent s'offrir. Si vous n'avez pas l'occasion d'en employer vous-même, nous vous serons reconnaissants de nous envoyer le nom de toute personne, de tout concierge, de tout gérant, qui pourrait avoir besoin de leurs services. »

accable, après tant de générations écoulées ; elle symbolise le crime du Colonel, qui n'a pas hésité à faire périr le vieux Maule pour la construire librement ; et les murs semblent s'être imprégnés de la malédiction du sorcier. Elle a gardé quelque chose des passions néfastes et mauvaises qu'elle a abritées pendant deux siècles. C'est pour elle que la race des Pyncheons s'est perdue; elle reste debout pour leur rappeler à chaque instant la faute ancienne ; elle les isole dans le souvenir toujours présent de l'iniquité passée; et les tient prisonniers sous un charme inexplicable et terrible qui les empêche de se mêler à l'Humanité, de prendre leur part de la vie universelle qui bourdonne autour d'eux, et en fait une race de parias, murés dans la tradition ancestrale, et voués à une décadence irrémédiable et incessante.

Le spectacle de la décadence et des malheurs des Pyncheons n'a peut-être pas peu contribué à faire oublier à Holgrave la rancune héréditaire contre les persécuteurs de sa race. Il se sent désarmé devant la faiblesse et les souffrances imméritées de Clifford, l'impuissance d'Hepzibah, la grâce et l'innocence de Phoebé. De plus, ce jeune homme à l'esprit si libre, aux idées si personnelles, n'attache à l'histoire de sa famille qu'un intérêt de curiosité. Il est trop convaincu des funestes effets de l'hérédité pour permettre à une vieille légende d'influencer sa vie ; trop certain de la valeur de la personnalité humaine pour faire porter à des innocents le poids de fautes commises avant leur naissance ; et la mort du Juge lui semble une expiation très suffisante pour effacer les taches qui souillent le nom des Pyncheons. Il n'a pas souffert personnellement de leurs actes ; il les sait malheureux par suite des déplorables conditions d'existence qui leur ont été transmises et imposées, et accablés sous le poids d'une fatalité contre laquelle ils sont impuissants à lutter : c'est assez pour que l'attention curieuse avec laquelle il les a d'abord examinés se transforme peu à peu en sympathie véritable : Phoebé fait le reste.

La joie qu'apporte la présence de la jeune fille, son infatigable activité, ont ramené la vie sous l'ombre pleine de mystères des Sept Pignons ; l'air est entré, malgré les étroits carreaux verdâtres des vieilles fenêtres, et a renouvelé l'atmosphère stagnante du dedans, alourdie par cette haleine de crime et d'angoisse qui s'y mêlait incessamment. Holgrave, aussi, a senti le charme de cette jeune vie, si fraîche et si pure dans sa sincérité ; l'artiste en est profondément ému, et l'amour des deux jeunes gens, en réconciliant leurs familles, séparées depuis deux siècles par la haine, et purifiées par la souffrance et la pauvreté, efface les dernières traces de la malédiction prononcée sur Gallows-Hill. Bien plus, un autre miracle s'opère, et Holgrave, arraché aux rêveries insubstantielles de sa jeunesse, et se voyant maître, à son tour, de biens héréditaires et d'une part de

cette fortune, qu'il raillait jadis, sans d'ailleurs l'envier, comprend par expérience personnelle que le passé, aussi, a ses bons côtés, et que les traditions ne sont pas toutes uniformément détestables ; — et il s'écrie, avec un sourire à demi mélancolique : « Ah, Phoebé, je vous l'ai dit, que cela arriverait : me voilà déjà conservateur. Et pourtant, je ne pensais guère le devenir ! »

Hawthorne semble aussi convaincu que Holgrave, des terribles effets que peut produire la loi d'hérédité, lorsque le point de départ est mauvais. Le Colonel a voulu fonder une famille aristocratique ; il a voulu enrichir ses descendants, les rendre maîtres d'un territoire immense, et les abriter pour des siècles sous le toit familial ; — il a voulu aussi perpétuer, à travers les générations, la rigidité de sa bigoterie puritaine. Mais son plan, si audacieux, si habilement combiné qu'il soit, pèche par la base, parce qu'il ne repose pas sur la vérité et la justice. Il a commis un crime pour en assurer la réussite, et il en est, lui aussi, la victime : le jour même où il devait prendre solennellement possession de sa maison, et en ouvrir les portes à l'élite de la colonie, parmi laquelle il allait définitivement prendre place, les portes restent obstinément closes, malgré les heurts des invités, car l'hôte est assis dans son fauteuil, à jamais immobile ; la Mort a, la première, franchi le seuil, et l'a touché du doigt.

Mais cette rétribution terrible n'est pas encore suffisante : le Colonel n'est pas véritablement mort, puisqu'il se continue dans ses descendants ; il doit être de nouveau frappé en leur personne, et souffrir en eux de l'échec lamentable de ses projets.

Il a voulu fonder une aristocratie, et il ne réussit qu'à isoler ses descendants, à les empêcher de vivre de la vie commune, et d'y trouver l'appui nécessaire, aux jours de malheur. Il ne leur lègue qu'une fierté impuissante, parce qu'elle manque des moyens de se soutenir, et cette fierté les rend ridicules. A deux reprises, ses descendants doivent s'incliner devant la nécessité, et descendre, sans grand succès, d'ailleurs, au rang d'humbles commerçants. Et cette famille, à l'orgueil si vivace, est, à chaque génération, menacée d'une revanche terrible de ses rivaux ; les fils de Maule ont gardé sur ses membres un pouvoir mystérieux. La fière Alice Pyncheon, si hautaine et si délicate, doit plier sa volonté aux moindres caprices d'un vulgaire charpentier, maître de ses pensées les plus secrètes, et de son honneur même ; et c'est une jeune fille, élevée dans la simplicité d'un petit village, et n'ayant presque pas du sang bleu des Pyncheons dans les veines, aidée, suprême ironie du sort, par le dernier descendant de Maule, qui relèvera la famille. Enfin, le nom, jadis si hautement respectable des Pyncheons, est traîné dans la boue, et l'un de ceux qui auraient dû le porter le plus dignement, et le rendre illustre, en lui

donnant l'éclat de la gloire artistique, — souillé par l'imputation d'un crime qu'il n'a pas commis, passe trente ans de sa vie dans une cellule où son corps se brise, où son intelligence s'atrophie, où sa raison s'égare à jamais. L'héritier du Colonel est un *convict.*

Le Colonel a voulu que ses descendants, plus riches qu'on ne pourrait l'imaginer même en rêve, fussent les maîtres d'un territoire immense, aussi vaste qu'un duché de la mère-patrie ; — et les titres qui devaient leur en assurer la possession disparaissent mystérieusement, volés peut-être par un de leurs ennemis héréditaires. Quand on les retrouve, c'est deux siècles plus tard, alors qu'ils sont devenus inutiles, et que les forêts et les landes données par le sachem indien ont été transformées en terres fertiles, que des villes y ont été élevées, et que des milliers d'habitants en ont fait un des districts les plus prospères de la région. Le domaine représente une richesse incalculable, mais il est trop tard pour le saisir, et les droits des Pyncheons sont à jamais caducs. Et, pendant que cette fortune immense grandissait près d'eux, chaque jour plus énorme, et chaque jour plus impossible à reconquérir, ils souffraient de la pauvreté, mal consolés par un espoir qu'ils voyaient devenir chaque jour plus irréalisable, et que, pourtant, ils gardaient au cœur, avec une invincible et folle ténacité ; ils souffraient, cruellement atteints dans leur orgueil et dans leurs illusions.

Pendant tout ce temps, la maison dans laquelle le Colonel avait voulu incarner et symboliser la solidité et la force de résistance de sa race, et qui devait être pour elle l'abri joyeux et désiré, semblait avoir été, elle aussi, souillée par le crime de l'ancêtre, et pesait sur ses descendants de tout le poids de son architecture morose et massive de maison maudite, les enchaînant sans cesse au Passé mort, dont elle perpétuait l'obsédante présence, et les enfermant dans ses murs comme en un château enchanté, autour duquel la foule passe, avec son murmure de vie, sans jamais en franchir le seuil, et que remplissent de lugubres souvenirs, des légendes sinistres, et d'effrayants fantômes.

Il a voulu perpétuer chez ses fils l'état d'esprit qui faisait la force de sa vie ; mais le puritanisme étroit et rigide des premiers colons est incompatible avec les exigences de la vie moderne, et devait fatalement se modifier ou disparaître. Parmi ses descendants, les uns l'ont rejeté entièrement. d'autres, comme Hepzibah, l'ont gardé pur de toute corruption, et, murés dans cette austérité d'un autre âge, y ont trouvé, non le soutien qu'ils espéraient, mais une nouvelle cause d'impuissance, qui les affaiblit encore dans la lutte pour l'existence, au milieu d'une société dont ils ne partagent ni les croyances, ni les espoirs, ni les haines, avec laquelle ils n'ont aucun point de contact. D'autres enfin, comme le Juge, n'en ont conservé

que l'apparence, juste de quoi se faire une inattaquable réputation d'intégrité; et, derrière ce masque, cachent des abîmes d'ambition, de haine et d'avarice.

Les animaux eux-mêmes, dont le sort est lié à celui de la famille Pyncheon, soumis aux mêmes conditions d'isolement artificiel que leurs maîtres, souffrent de la même irrémédiable décadence, et l'ombre de la maison leur est aussi fatale. Hawthorne s'est plu à retracer, en quelques pages humoristiques, la marche de cette décadence des poules Pyncheon, que Darwin eût marquée du nom de " *reversion to imperfect character, due to confinement in a limited area, and close interbreeding* ".

L'hérédité a donc été funeste aux Pyncheons ainsi qu'à tout ce qui les entoure, à tout ce qui dépend d'eux; ils ont été murés dans la faute de leur ancêtre, et l'atmosphère viciée qu'elle a créée autour d'eux les a pénétrés de ses poisons. Celle loi semble, au contraire, avoir été plutôt favorable aux Maules. Le Colonel Pyncheon était l'un des représentants les plus typiques de son époque, mais l'esprit qu'il incarnait, et qu'il voulut perpétuer chez ses descendants, devait se trouver chaque jour davantage en opposition avec les tendances de la société moderne: de là leur isolement et leur impuissance. Le sorcier, par contre, représentait, sans peut-être s'en douter, tout au moins sans le comprendre bien clairement, des idées d'indépendance, odieuses aux gouvernants d'alors, qui, satisfaits de l'effort fait par eux pour se soustraire à l'autorité de l'Eglise officielle, étaient devenus, dans cette société qu'ils avaient fondée, aussi tyranniques que leurs persécuteurs de la veille, aussi impitoyables pour ceux, — Quakers ou prétendus sorciers, — qui cherchaient à s'ouvrir des voies nouvelles, et continuaient, malgré les Puritains, la tradition puritaine. Aussi, à chaque génération, ses descendants sont-ils plus en harmonie avec la société, que sa marche vers une liberté toujours plus grande rapproche de leur idéal; et le dernier d'entre eux, Holgrave, se trouve aussi naturellement à sa place dans la société libre, active, hétéroclite, du milieu du XIXᵉ Siècle, que le Colonel dans le monde rigide et savamment ordonné du XVIIᵉ.

Cependant, tout n'est pas également sinistre dans la maison des Pyncheons. En vain l'atmosphère confinée entre ses vieux murs est alourdie et comme empoisonnée par les relents délétères des crimes passés; en vain, le portrait du Colonel, où le temps, en effaçant les détails du costume, a fait ressortir plus fortement la signification cachée de son visage sévère aux traits encore accentués par la dureté d'un pinceau malhabile, reste pour Clifford et, non sans raison, le symbole de cette tradition détestable d'avarice, de rapine et de froide cruauté qui souille même les membres les plus innocents de sa race; en vain le Juge poursuit Clifford de ses

obsessions; cela n'empêche pas les fleurs semées jadis par Alice Pyncheon de s'ouvrir sur le toit, jetant une tache brillante et gaie sur les pignons noircis; — ni Phoebé d'y introduire la fraîcheur et l'activité de sa jeunesse, et d'éclairer d'un rayonnement joyeux de mai l'hiver commençant des deux vieillards. L'Oncle Venner lui-même, le plus aimable des vieux vagabonds, apporte, quand il entre, un peu de la bonne humeur et de la philosophie pratique qui ne le quittent jamais, et lui font supporter gaîment l'indigence. Pauvre toute sa vie, il sait tirer de la pauvreté tout le parti qu'elle peut donner quand on l'accepte avec résignation, et c'est sans crainte, avec une mélancolique bonhommie, qu'il envisage la perspective d'aller finir ses jours à l'hospice, où il est plaisant de

passer[1] tout un jour au soleil, le long d'une grange ou d'un tas de bois, à bavarder avec d'autres vieux, ou, peut-être, à laisser passer le temps sans rien faire, en compagnie de quelque pauvre diable, simple de naissance, qui ne sait rien faire, parce que même nos Yankees si actifs n'ont pas pu trouver le moyen d'en tirer parti. Ma parole ! miss Hepzibah, je ne crois pas avoir jamais été si à mon aise que je compte l'être à ma ferme, que bien des gens appellent l'hospice !

Cette perspective d'une fin tranquille, la seule qu'il puisse espérer, lui laisse l'esprit suffisamment libre pour ressentir un peu de respectueuse pitié pour Hepzibah, qu'il sait incapable de se tirer à son honneur d'une lutte contre les difficultés de la vie. Il lui donne d'excellents conseils en matière commerciale, et l'éclaire des lumières de son expérience pratique, recueillie dans ses périgrinations à travers le monde, « dans les cuisines, et dans les cours où il scie le bois, au coin des rues, et sur les quais, et dans tous les endroits où l'appelle son travail ».

Nous voyons, par cette esquisse de pauvre diable insouciant, combien les facultés d'observation se sont développées chez Hawthorne. Ses descriptions ont gagné en précision et en netteté; — et pourtant on y retrouve la même idéalisation des traits saillants, le même dédain du détail insignifiant, que dans ses premières œuvres. Le procédé est resté le même ; seule, la touche a pris une merveilleuse exactitude. Ses petits croquis si nets ne rappellent plus que de loin les ébauches vagues et presque indistinctes des *Twice Told Tales*.

Mais, malgré la précision plus grande de ses facultés d'observation, Hawthorne ne s'est pas risqué à écrire un roman moderne. Si, dans la

1. ..... to spend a whole day on the sunny side of a barn or a wood-pile, chatting with somebody as old as one's self; or perhaps idling away the time with a natural-born simpleton, who knows how to be idle, because even our busy Yankees never have found out how to put him to any use. Upon my word, Miss Hepzibah, I doubt whether I've ever been so comfortable as I mean to be at my farm, which most folks call the workhouse.

Maison des Sept Pignons, il prend ses personnages parmi ses contemporains, il leur donne le recul nécessaire, en les isolant de leur milieu, en les soumettant à l'action de circonstances particulières, et souvent étranges. Hepzibah, Clifford, le Juge, ont beau vivre vers l'an 1850, ils n'en sont pas moins, — étroitement soumis aux lois de l'hérédité, et victimes d'une fatalité irrésistible, — des reliques d'un autre âge, qui traînent après elles le poids écrasant de deux siècles de malheur. Holgrave, lui-même, qui, du moins, est de son temps, semble, par ses opinions, s'être mis volontairement en dehors de la société ambiante, comme le sont aussi les personnages du *Roman à Blithedale*.

Ici encore, Hawthorne a donc placé ses héros dans une situation tout à fait exceptionnelle. Le crime du Colonel, de même que la faute commise par Hester Prynne et Dimmesdale, peut être considéré comme le véritable pivot de ce drame intime. Comment Hester et le ministre parviendront-ils à effacer les traces de leur péché? Comment les Pyncheons pourront-ils se soustraire à la tare héréditaire dont les a frappés la malédiction du sorcier mourant? Dans le premier cas, la solution est très imparfaite. La sincérité, l'acceptation sans réserves des conséquences matérielles et morales de la faute, est le seul moyen de la racheter. Hester y réussit, mais en partie seulement, car certaines défaillances passagères l'arrachent par moment à la voie du salut. Dimmesdale, à qui ses fonctions, et la faiblesse de son caractère interdisent ce remède, succombe, en entraînant son bourreau dans la tombe. Seule, la petite Perle pourra, dans un avenir lointain, profiter de l'expiation cruelle de ses parents, et voir s'ouvrir devant elle une vie libre de toute souillure. La conclusion de la *Maison des Sept Pignons* est moins navrante. Si Hawthorne, avec les Puritains et la Bible, admet que les fils sont solidaires de leurs pères, et doivent supporter le châtiment des fautes de ceux-ci ; s'il comprend qu'il y a là une loi naturelle, qui, au premier abord, révolte la raison, mais qui peut-être, est conforme à une raison plus haute, et dont, quoi qu'il en soit, on ne peut contester l'existence ; il cherche, du moins, comment il sera possible d'atténuer les déplorables effets d'une hérédité mauvaise. Si le repentir et la sincérité permettent d'effacer et de racheter une faute personnelle ; la souffrance, même imméritée, supportée avec courage, finit, avec le temps, par compenser, jusqu'à un certain point, les crimes commis, et par en rendre les effets moins désastreux. C'est parce que Hepzibah et Clifford ont souffert, parce qu'ils ont supporté la pauvreté, l'oubli, le dédain de la foule, l'emprisonnement injuste et la perte de l'honneur, parce que la souffrance les a isolés du reste de l'humanité, et les a forcés à réfléchir et à se comprendre eux-mêmes, qu'ils ont pu interrompre la tradition héréditaire, et se reprendre à la vie nor-

male ; — alors que le Juge, qui a mieux aimé être bourreau que victime, et laisser revivre en lui les instincts du fondateur de sa race, que de chercher à les combattre, périt de la même mort que lui, et, comme lui, au moment où il croyait toucher au but de ses efforts, et tremper enfin ses lèvres avides dans la coupe enchantée. Du moins, ceux qu'il a volontairement condamnés à la pauvreté et poursuivis de sa haine, seront heureux, autant qu'ils peuvent l'être, après une vie aussi lamentablement gâchée, et pourront mourir tranquilles. Mais, de même que, dans la *Lettre Rouge*, l'adultère n'a pu être entièrement effacé et pardonné ; ici, les néfastes effets de l'hérédité ne pourront disparaître entièrement qu'à la longue, et par l'introduction dans la famille Pyncheon d'un sang nouveau. Seule, l'affection de Holgrave pour Phoebé, symbolisant le pardon qu'après deux siècles, Maule accorde enfin à son persécuteur, frappé dans sa personne et dans celle de ses descendants, met fin à la malédiction prononcée au pied de la potence ; — et les deux familles, enfin réconciliées par la souffrance et par l'amour, rentrent dans la vie commune de l'humanité.

CHAPITRE XII

A BLITHEDALE ROMANCE

Avec la *Lettre Rouge*, Hawthorne s'était complu à faire revivre les premières années de la colonie, dont les légendes avaient toujours eu pour lui un irrésistible attrait ; avec la *Maison des Sept Pignons*, il avait abordé une époque plus moderne ; et, si Hepzibah Pyncheon est une de ces figures sur lesquelles les circonstances extérieures semblent n'avoir aucune prise, elle ne se trouve pas moins en contact journalier avec un audacieux photographe, contempteur de toutes les choses antiques et vénérables, et c'est une de ces locomotives dont les coups de sifflet stridents déchiraient l'oreille délicate de Clifford, qui l'emporte quelques heures vers l'inconnu.

Ici, nous assistons à un nouvel effort de Hawthorne pour faire entrer dans son œuvre un peu plus de vie et de réalité. Pour la première fois, il fait appel à son expérience personnelle, et c'est aux souvenirs de Brook Farm, restés si vivaces en lui, qu'il emprunte le cadre de ce nouveau roman. Le *Roman à Blithedale* est le tableau de l'existence telle que la menaient des colons ressemblant singulièrement à ceux de Roxbury, tracé par l'un d'eux, Miles Coverdale, flâneur intelligent et sceptique, qui n'est pas sans présenter quelque analogie avec Hawthorne lui-même.

Dans ce milieu étrange, et quelque peu artificiel, — malgré la prétention qu'ont les colons de mener une vie plus naturelle que dans la société qu'ils ont fuie, — la figure la plus étrange est celle de Hollingsworth, absorbé par un projet irréalisable et bizarre de réforme des criminels. Pour le mener à bonne fin, il lui faut de l'argent, et, sans qu'on puisse l'accuser de calculs mercenaires, il se trouve insensiblement attiré vers Zénobie. Celle-ci, riche héritière d'allures indépendantes, douée d'une rare beauté, d'un certain talent littéraire et oratoire, et imbue d'idées féministes, se laisse enthousiasmer par les projets de Hollingsworth, et finit

par sentir pour lui un véritable amour. Une jeune fille de faible santé, Priscilla, est venue lui demander protection, et, elle aussi, ne tarde pas à concevoir une affection timide et muette pour Hollingsworth. Zénobie, jalouse de sa rivale, la livre au magnétiseur Westervelt, bizarre individu, demi-savant, demi-fripon, qui, déjà l'a tenue en son pouvoir, et a exploité ses qualités de *medium*. Mais cette violence a révélé à Hollingsworth, que lui aussi aime la jeune fille : il la cherche et l'arrache à Westervelt. Entre temps, Zénobie a appris que Priscilla était sa sœur, et que toutes deux étaient filles du vieux Moodie, autrefois ruinée par une banqueroute frauduleuse, et qui traîne sa lamentable vie, sous un faux nom, dans une bohême navrante. Et, lorsque Hollingsworth l'abandonne pour Priscilla, désespérée, et ne se sentant pas le courage de lutter contre sa sœur, elle se tue, leur léguant à tous deux un remords incessant, qui détruit à jamais le bonheur de leur vie.

Nous ne croyons pas devoir insister ici sur une question soulevée par certains critiques, et chercher si réellement Miss Margaret Fuller a servi de modèle pour le caractère de Zénobie. Hawthorne déclare lui-même qu'il n'en est rien, et qu'il a pu tout au plus lui emprunter quelques traits ; nous préférons le croire, et ne pas l'accuser d'avoir, par une ironie peut-être inconsciente, transformé cette dame aux allures un peu masculines, aux charmes plutôt médiocres, en la superbe créature dont la splendide et radieuse beauté illumine l'humble ferme où elle a daigné faire une courte apparition. Les ressemblances de détail constatées entre les deux figures ne nous semblent pas suffisantes pour faire du *Roman à Blithedale* un livre à clef ; et Hawthorne n'a fait qu'user de son droit de romancier, en empruntant à la vie réelle des éléments qu'il modifie et transforme à son gré.

Quant aux souvenirs de son séjour à Brook Farm, Hawthorne les utilisa d'autant plus volontiers qu'après un intervalle de plusieurs années, ils avaient, par une sorte de cristallisation, revêtu dans son esprit une couleur plus poétique. On l'a accusé d'avoir pris, en les rappelant dans le *Roman à Blithedale*, un ton de raillerie méchante, de dédaigneux persiflage. Ce reproche nous semble quelque peu exagéré. et il est difficile de voir, dans la pointe d'*humour* avec laquelle il relate les expériences parfois malheureuses de la communauté de Roxbury, rien qui puisse le faire accuser d'ingratitude ou de malveillance à l'égard de ses anciens camarades.

Rappelons-nous que Hawthorne ne fut jamais un enthousiaste ni un réformateur, et que, malgré la pauvreté de ses premières années, malgré les allures familières qu'il affectait volontiers avec des individus appartenant aux classes inférieures de la société, (en qui il voyait surtout des su-

jets d'observation,) et malgré un radicalisme d'expression assez superficiel, il garda toujours une certaine froideur aristocratique, une grande réserve à l'égard des nouveautés. Sous l'influence des idées émersoniennes, il s'était développé en lui un dégoût des conventions sociales surannées, que son libre esprit avait depuis longtemps commencé à apprécier à leur juste valeur, une certaine sympathie pour ceux qui, se jetant bravement dans la lutte, mettaient leur personne et leurs biens comme enjeu d'une tentative hardie de réforme. Un moment, il crut voir, dans la colonie de Brook Farm, un moyen, non de régénérer l'Univers, (car il ne s'était pas fait beaucoup d'illusions sur les difficultés contre lesquelles les colons auraient à lutter,) du moins, de diminuer, dans la vie de chaque jour, la part d'égoïsme qu'y met la nécessité de la lutte pour l'existence, et, peut-être, de combler le large fossé qui sépare le labeur des mains du travail de la pensée, et qui partage les hommes en deux camps rivaux, sans espoir de fusion. Il espéra trouver à Brook Farm une indépendance complète, et, par quelques heures de travail quotidien, s'y assurer le pain de chaque jour pour lui et sa famille, sans, pour cela, renoncer à ses rêves de haute culture, et de gloire littéraire.

S'il fut désappointé dans cette espérance, si, après quelques mois d'expérience, il comprit que cette tentative était vouée à un échec certain, et que la conciliation des deux sortes de travail n'était qu'un rêve, il n'en avait pas moins gardé un souvenir ému de ces jours d'efforts où il avait, pour la première fois, pris contact avec la vie réelle, et, pour la première fois, senti vibrer autour de lui de chaudes sympathies. Mais, après des années, alors que l'ardeur d'autrefois avait disparu, pour ne laisser en lui que le souvenir de la déception éprouvée, il n'est pas surprenant que Hawthorne, sans amertume, d'ailleurs, après avoir rendu justice aux efforts de ses compagnons de travail, retrace aussi les petits côtés comiques de l'entreprise. Ceux-ci n'avaient d'ailleurs échappé à personne, et l'on savait, à Brook Farm, sourire des mésaventures des fermiers amateurs. Tous les colons n'étaient pas, comme Hollingsworth, des sectaires farouches, incapables de saisir ce qu'il pouvait y avoir de plaisant ou même parfois de légèrement ridicule dans leur situation ; et la décadence de la colonie commença précisément lorsque la gaîté disparut, lorsqu'on prit tout au sérieux, pour ne pas dire au tragique, et que Brook Farm ne fut plus qu'un champ d'expériences pour les théories fouriéristes. Le ton railleur tant reproché à Hawthorne avait été un côté caractéristique de l'expérience de Brook Farm, malgré le calme, le sérieux, l'enthousiasme concentré qui régnaient à Roxbury. Les colons avaient leurs allusions moqueuses et se raillaient souvent eux-mêmes : ils savaient rester spirituels, ils avaient l'*humour* qui accompagne presque toujours une éduca-

tion raffinée. Aussi ne faut-il pas en vouloir à Hawthorne, dont le beau feu s'était depuis si longtemps éteint, du ton de douce raillerie avec lequel il fait parler Coverdale.

Nos voisins[1] les plus proches prétendaient ne pas croire à notre habileté réelle dans la besogne que nous avions entreprise. Ils débitaient des calomnies, des fables : nous étions incapables de mettre le joug à nos bœufs, ou de les conduire aux champs une fois accouplés, ou de délivrer les pauvres bêtes du lien qui les unissait, quand venait le soir. Ils avaient eu l'audace de dire aussi que les vaches riaient de notre maladresse au moment les traire, et ne manquaient jamais de culbuter le seau d'un coup de pied, d'abord parce que nous mettions le tabouret du mauvais côté ; et ensuite parce que, gênés par le balancement de leurs queues, nous avions l'habitude de tenir ce chasse-mouches naturel d'une main, et de traire de l'autre. Ils prétendaient aussi que nous avions extirpé des arpents entiers de maïs et d'autres céréales, et soigneusement arrangé la terre autour des mauvaises herbes ; que nous avions fait pousser cinq cents pieds de bardane, les prenant pour des choux; et que, par suite de notre inhabileté à planter, peu de nos semences levaient, ou, si elles levaient, c'était sens dessus dessous, et que nous avions passé plus de moitié du mois de juin à retourner un champ de haricots, qui étaient sortis du sol de cette façon ridicule. Ils disaient qu'il n'était rien moins que rare, chez l'un ou l'autre de nous, de se couper deux ou trois doigts, un beau matin, en maniant maladroitement le coupe-foin. Finalement, et comme dernière catastrophe, ces beaux messieurs firent circuler le bruit que tous les membres de la commuauté avaient été

1. To be sure, our next neighbours pretended to be incredulous as to our real proficiency in the business which we had taken in hand. They told slanderous fables about our inability to yoke our own oxen, or to drive them afield when yoked, or to release the poor brutes from their conjugal bond at nightfall. They had the face to say, too, that the cows laughed at our awkwardness at milking-time, and invariably kicked over the pails ; partly in consequence of our putting the stool on the wrong side, and partly because, taking offence at the whisking of their tails, we were in the habit of holding these natural fly-flappers with one hand, and milking with the other. They further averred that we hoed up whole acres of Indian corn and other crops, and drew the earth carefully about the weeds ; and that we raised five hundred tufts of burdock, mistaking them for cabbages ; and that by dint of unskilful planting, few of our seeds ever came up at all, or, if they did come up, it was stern-foremost ; and that we spent the better part of the month of June in reversing a field of beans which had thrust themselves out of the ground in this unseemly way. They quoted it as nothing more than an ordinary occurrence for one or other of us to crop off two or three fingers, of a morning, by our clumsy use of the hay-cutter. Finally, and as an ultimate catastrophe, the mendacious rogues circulated a report that we communitarians were exterminated, to the last man, by severing ourselves asunder, with the sweep of our own scythes ! — and that the world had lost nothing by this little accident.

But this was pure envy and malice on the part of the neighbouring farmers. The peril of our new way of life was not lest we should fail in becoming practical agriculturists, but that we should probably cease to be anything else. While our enterprise lay all in theory, we had pleased ourselves with delectable visions of the spiritualisation of labour..... The clods of earth which we so constantly belaboured and turned over and over, were never etherealized into thought. Our thoughts, on the contrary, were fast becoming cloddish. Our labour symbolized nothing, and left us mentally sluggish in the dusk of the evening. Intellectual activity is incompatible with any large amount of bodily exercise. The yeoman and the scholar, the yeoman and the man of finest moral culture, — though not the man of sturdiest sense and integrity, — are two distinct individuals, and can never be melted or welded into one substance.

exterminés jusqu'au dernier : ils s'étaient tous coupés en deux en maniant leurs faux, et que le monde n'avait rien perdu à ce petit accident.

Mais ceci était malice et envie toutes pures de la part des fermiers voisins. Le danger de notre nouveau mode de vie n'était pas pour nous de ne pas réussir à devenir de vrais cultivateurs, mais de risquer de n'être plus rien d'autre. Tant que notre entreprise resta théorique, nous nous étions complus dans de charmantes visions d'idéalisation du travail.... Mais les mottes de terre que nous tourmentions, et retournions incessamment ne s'idéalisèrent jamais jusqu'à devenir de la pensée ; nos pensées, au contraire, se matérialisèrent rapidement. Notre travail ne symbolisait rien, et nous laissait, le soir, une paresse mentale. L'activité intellectuelle est incompatible avec beaucoup d'exercice physique. Le fermier et le lettré, le fermier et l'homme d'une culture morale raffinée, — je ne parle pas de l'homme d'un bon sens et d'une honnêteté solides, — sont deux individus distincts, qui ne peuvent pas se fondre en une seule substance.

Parmi les jeunes gens qui avaient adopté avec ardeur les théories d'Emerson, et qui, pour l'entendre, se pressaient dans la petite maison de Concord, il en est qui, pleins d'un beau feu, réclamaient la rénovation immédiate de l'Univers, et se croyaient assez forts pour la réaliser. Tout fiers de sentir en eux quelques idées nouvelles, ils dédaignaient une civilisation qui avait pu vivre et se développer pendant des siècles sans s'en inspirer. Oubliant l'énorme disproportion entre la faiblesse de l'effort individuel et le poids des traditions et des coutumes séculaires, ils ne se doutaient pas que nul système ne peut vivre et se perpétuer sans avoir en lui quelque chose de sincère et de naturel qui justifie son droit à la vie ; et que les institutions qui ont perdu ce je ne sais quoi ne tardent pas à s'écrouler d'elles-mêmes sans espoir de résurrection, ne fûssent-elles touchées que par le doigt d'un enfant. Ils se lançaient avec une belle ardeur à l'assaut de la société moderne, et, tout bas, Emerson souriait de les voir s'échauffer. Hawthorne, aussi, conservateur au fond, nous l'avons dit, les regardait avec une bonhommie souriante et railleuse, sans pouvoir, toutefois, se défendre à leur égard du respect qu'il accordait à toutes les convictions sincères. Mais il avait compris que, de ces réformateurs à outrance, venait le danger pour l'audacieuse entreprise de Brook Farm, et que la devise à laquelle les colons voulaient rester fidèles : "*Plain living and high thinking*," risquait fort d'être perdue de vue, si, à l'effort, volontairement restreint aux limites d'un progrès réalisable, on laissait se substituer une chimérique recherche de l'absolu, si l'on permettait à un système rigide de s'implanter là où tout le succès possible devait venir du jeu harmonieux des volontés, travaillant dans une liberté entière.

Hollingsworth est le type le plus complet de ces inventeurs de systèmes, ou, plutôt encore, c'est le système fait homme. L'inlassable énergie avec laquelle il poursuit sa chimère fugitive a laissé sa marque jusque sur les

traits de son visage, empreints d'un air de dureté presque inhumaine, et sur ses manières, d'une rudesse toute primitive. L'immensité du but poursuivi l'élève au-dessus de ces petites conventions de la société, bonnes, tout au plus, à rendre supportable la vie en commun ; et ne lui permet pas de se plier aux vulgaires faiblesses d'une humanité inférieure, dont les représentants ne sont, à ses yeux, que des unités sans valeur, sauf comme sujets d'expériences, qu'ils devraient s'estimer très honorés d'être appelés à subir.

A force de diriger toutes les forces vives de son être vers un but unique, il a pris l'allure distraite, les habitudes de taciturnité de ceux qui

marchent, vivant dans leur rêve étoilé,

surtout quand leurs voisins font preuve d'un invincible entêtement à ne pas comprendre ce rêve.

La réforme et la réhabilitation des criminels, tel est le projet à la réalisation duquel Hollingsworth s'est consacré, au point d'en faire le but unique de sa vie. Il semble que Hawthorne ait prévu, lorsqu'il esquissait la rude figure du forgeron philanthrope, les progrès que devait faire cette idée dans la dernière moitié du XIXe Siècle, et les développements inattendus qu'elle devait recevoir ; — et qu'il ait voulu protester par avance contre l'étrange aberration où, sous prétexte de pitié, sont tombés tant de nos contemporains.

Sans doute, il est juste, il est humain, de ne pas détester, de ne pas mépriser, même, les âmes obscures qui

Ont heurté d'Iaveh l'inévitable embûche,

que l'ignorance et la brutalité ancestrales ont chargées, avant même leur éveil sur cette terre, d'un lourd fardeau des tendances mauvaises ; qui, dans les déplorables milieux où elles sont, le plus souvent, condamnées à croupir, n'ont trouvé que des exemples funestes, et pour qui la société n'a eu que des rigueurs, pour qui la justice n'a jamais, peut-être, été tempérée de pitié. Il est juste de ne pas haïr ces âmes, seulement à demi humaines, parce qu'elles n'ont pas connu, ou qu'elles n'ont pas pu comprendre, le haut idéal vers lequel tend l'humanité ; parce qu'à demi brutes encore, elles se sont laissé ressaisir par la fatalité des instincts brutaux, et que, dans les ténèbres de leur inconscience, elles ont penché du côté où les entraînait un mystérieux atavisme. Il est bon parfois de rappeler aux modernes Pharisiens la parole du Christ : « Que celui d'entre vous qui n'a jamais péché lui jette la première pierre ! » Il est bon, peut-être, qu'à une société trop infatuée du mince vernis de civilisation qui la couvre, mais qui craque à chaque instant, (et nous ne savons que trop combien il faut peu de chose pour cela, et comment le moindre appel aux passions popu-

laires peut faire soudainement rétrograder l'humanité de dix siècles, et dévoiler des abîmes d'insconsciente stupidité, de brutalité ignoble, devant lesquels le penseur recule épouvanté,) — il est bon, disons-nous, qu'à cette société, le génie révélateur d'un Hugo montre quelle part les vices de sa constitution, joints à la fatalité des choses, ont dans l'infamie de Fantine ou de Jean Valjean.

Mais l'antithèse déclamatoire où se plaisait ce génie, classique entre tous, lui a fait dépasser le but. La fille réhabilitée par l'amour maternel, le forçat réhabilité par le travail volontaire, sont de véritables monstruosités psychologiques, sur lesquelles il est difficile de baser un idéal social. Fussent-elles plus fréquentes encore, il est d'autres misères plus pressantes à soulager, d'autres infortunes auxquelles la société se doit de tendre la main, avant de penser à ceux qui, par leur faute ou non, par ignorance ou par obstination, refusent de se soumettre à ses lois, et mettent en danger son existence même. Si intéressants que puissent paraître les criminels, quelque espérance que, comme Hollingsworth, on puisse concevoir de leur relèvement, il est permis de ne pas s'apitoyer outre mesure sur le sort que la communauté se trouve forcée de leur infliger, pour se défendre contre leurs fantaisies individuelles ; — et, sans approuver aucune cruauté inutile, de ne pas vouloir assurer à grands frais, aux détenus d'une prison ultra-moderne un confort matériel qu'envierait plus d'un travailleur honnête.

Aussi ne professons-nous qu'une estime très restreinte pour l'école littéraire qui, poussée dans la voie ouverte par Hugo par une sensibilité morbide, ou, ce qui est pis, par une curiosité plus morbide encore, tente d'éveiller en nous des sympathies, heureusement fort vagues, pour les « *classes dangereuses* ». Malgré toute notre admiration pour le talent d'un Tolstoï ou d'un Dostoïevski, nous ne pouvons voir dans la « *pitié russe* » qu'une émotion irréfléchie, et nous dirions volontiers avec l'abbé Cérès, le brave et naïf desservant de la Petite Paroisse :

Je lui en veux d'avoir mis la pitié russe à la mode. J'entends cette pitié injuste, qui ne va qu'aux coquins et aux gourgandines, qui nous attendrit exclusivement sur les détresses du bagne et autres mauvais lieux, comme si le malheur n'était touchant que dans le crime et l'abjection. C'est là ce que j'appelle la pitié russe. Nous avons tous connu de braves femmes d'ouvriers, s'éreintant à soigner le ménage et les enfants, supportant sans se plaindre les privations et les coups ; et, quand Dostoievski jette son Rodion aux pieds d'une fille perdue, qui symbolise à ses yeux toute la misère humaine, je trouve qu'il déshonore la misère, et calomnie l'humanite [1].

1. On nous saura gré, peut-être, de rapprocher de ces lignes de Daudet, les vers si

Et, si troublants que soient certains livres qui constituent une étude avant tout sincère et consciencieuse de coins mal explorés de notre société contemporaine, il est, croyons-nous, difficile d'éprouver autre chose que de la répulsion pour ceux qui, avec infiniment moins de talent, mais infiniment plus d'adresse à profiter d'un engouement passager du public, ont entrepris l'apothéose du boulevard extérieur, la glorification du trottoir et de la pègre ; et transformé la vieille chanson française en un genre littéraire pour maisons closes.

Hollingsworth,appartenant à une époque où ces tendances n'avaient pas encore trouvé leur forme définitive, fait preuve, envers ceux qu'il veut ramener au bien, d'une pitié moins hystérique. Il n'est cependant pas exempt de tares morbides, et, sous sa rude enveloppe de réformateur systématique, il cache des sentiments d'une tendresse inattendue, mais, plus il en a conscience, et plus il s'efforce de persuader à Coverdale que toute tendresse lui est étrangère, et que le trait le plus saillant de son caractère est une inflexible sévérité, une ténacité infatigable. Il s'est forgé de toutes pièces un idéal de vertu hautaine et dure, et se croit obligé de repousser tout ce qui pourrait l'amollir.

Une chose, du moins est certaine : c'est son absolue sincérité, son entier désintéressement. Il n'est pas de la race des philanthropes, avides de réclame, qui se font une popularité en exploitant habilement la misère de leurs semblables ; et s'il a, peut-être, imprudemment choisi les objets de sa sympathie, du moins celle-ci est véritable, et libre de toute souillure. Dans la réalisation de son projet chimérique, qu'il poursuit si ardemment, il peut fouler aux pieds des intérêts ou des sentiments respectables, mais c'est avec la ferveur et la pureté d'intentions d'un fanatique. C'est en cherchant à raviver, dans les âmes obscures auxquelles il compte s'adresser les étincelles presque éteintes des nobles sentiments, qu'il veut les relever, et non en faisant appel à l'intérêt bien entendu, à l'égoïsme raisonné. Aussi, n'éprouve-t-il que de l'horreur pour le système de Fourier, que lui explique son ami.

Comme tous les fanatiques, Hollingsworth est trop convaincu de l'ex-

curieux, sous leur forme humoristique, du poète américain Ch.-H. Webb :

It don't foller a man is a sneak
'Cause he lives in a decent way ;
I know some folks reck'n contrairy wise,
And sling their ink quite free ;
But they ain't got holt the right end on it,
According to my idee ;
An' thet's why I've sort o'been chippin' in
A pleading the Deacon's excuse ;
For you know we all can't be gamblers an' thieves,
An' all women needn't be loose !

(*Deacon Brown. A Dialectic excuse for a good man.*)

cellence de son système pour admettre qu'on puisse arriver au même but par d'autres moyens ; et dans son désintéressement farouche, il méprise ceux qui, connaissant mieux que lui les faiblesses inhérentes à l'humanité, et surtout à cette portion de l'humanité qu'ils ont tenté, — sans beaucoup mieux y réussir, d'ailleurs,— de pousser dans la voie du progrès, ont fait appel aux indestructibles instincts d'égoïsme.

L'exclusif amour qu'il porte à son système l'a à peu près amené à se séparer du monde, où ses idées sont rarement comprises et appréciées comme il le voudrait. Sans doute. son amour-propre d'inventeur, son ardeur de convaincu, ont dû souffrir plus d'une fois des railleries, ou, ce qui est plus cruel encore, de l'indifférence de ceux qu'il s'efforçait de persuader. De plus en plus, il s'est resserré sur lui-même, il a concentré ses forces, et s'est insensiblement trouvé prêt pour la solitude, où tant d'autres réformateurs, avant lui, étaient allé retremper leur énergie. Blithedale était presque la solitude : parmi les enthousiastes et les originaux qui allaient s'y exercer au maniement d'outils peu familiers à leur jeunesse, il se trouvait presque aussi isolé du monde, de ses traditions et de ses conventions qu'au fond du désert le plus lointain. Ses idées, dans ce milieu où l'indépendance de l'esprit était poussée jusqu'à ses dernières limites, seraient mieux comprises, ou, tout au moins, rencontreraient une respectueuse sympathie. Mais cette sympathie qu'il était venu y chercher, il se garde bien de l'y apporter lui-même. Uniquement préoccupé de son système, il lui sacrifie ses amitiés, ou, plutôt, il n'a pas d'amitiés dignes de ce nom. Sans paraître s'en douter, il joue avec Coverdale un double jeu, qu'il serait le premier à réprouver s'il en avait nettement conscience, et s'il n'était pas aveuglé par l'intensité de son désir réformateur. C'est avec l'arrière pensée, à demi inconsciente, de s'en faire un adepte, qu'il le soigne dans sa maladie, et il n'attend même pas son entière guérison pour le sommer d'adopter sans réserve ses idées, et de combattre avec lui le bon combat, s'il veut garder son amité, car

> Hollingsworth [1] avait un ami plus intime que ne pouvait jamais l'être personne, et cet ami, c'était le fantôme froid et monstrueux qu'il avait lui-même évoqué, sur lequel il versait en vain toute la chaleur de son cœur, et dont, à la fin, — comme le font invariablement tous ces hommes aux projets si bien arrêtés, — il était devenu l'esclave.

Le peu de succès des projets d'Hollingsworth a tellement endurci et desséché son cœur, l'a si bien fermé à tout sentiment de tendresse ; il leur a

1. Hollingsworth had a closer friend than ever you could be ; and this friend was the cold, spectral monster which he had himself conjured up, and on which he was wasting all the warmth of his heart, and of which, at last, as these men of a mighty purpose so invariably do, he had grown to be the bond-slave.

tellement subordonné, asservi toute son existence, qu'il est devenu un système incarné, un véritable monomane, qu'il passe de longues heures solitaires à dessiner le plan, la façade et l'élévation de l'édifice où il espère réaliser son rêve, ou à en construire de petits modèles avec des cailloux, comme s'il pouvait ainsi faire prendre corps à ses théories, et hâter l'exécution matérielle de ses projets hasardeux. Il n'a presque plus rien de commun avec ses semblables, tant il s'est renfermé dédaigneusement dans son isolement superbe, plein de mépris, pour ceux qui n'ont pas su le comprendre, qui n'ont pas voulu le suivre. Son dévouement exclusif à un infime groupe d'hommes a eu pour premier résultat de l'isoler de la grande masse de l'humanité.

Hollingsworth n'éprouve pas, d'ailleurs, plus de sympathie pour l'œuvre même de Blithedale, pour cette audacieuse tentative de rénovation sociale, qu'il n'en a pour ceux qui lui ont consacré le meilleur de leur vie, et, sans compter, ont donné leur travail et le peu de fortune qu'ils pouvaient posséder, contents de risquer tout pour faire entrer un peu plus d'idéal dans la vie humaine. Il n'a, du reste, aucune confiance dans la durée de cette association, qui lui semble édifiée sur des fondations trop insubstantielles. Ses théories l'absorbent trop complètement pour lui laisser voir dans d'autres théories, dans d'autres entreprises, autre chose que des jouets d'enfants sans consistance, qui ne méritent pas d'occuper plus de quelques instants les pensées d'un homme sérieux. Il n'y est venu chercher qu'une retraite temporaire, où il espérait qu'il lui serait possible de trouver des adeptes, et, peut-être, une base d'action puissante. Lorsque ses projets seraient en bonne voie de réalisation, la colonie de Blithedale, devenue inutile, n'aurait plus qu'à disparaître. Il ne dissimule pas à ses compagnons qu'il a déjà condamné leur société, et qu'il ne compte même pas leur faire l'honneur de les consulter, lorsque le moment sera venu de décider de leur sort : la gloire d'avoir servi le Système devra leur suffire.

A Coverdale, il adresse une sommation en règle : si celui-ci veut conserver son amitié, c'est à la condition de le suivre sans hésiter dans la voie étrange et dangereuse qu'il s'est tracée, à la condition d'abandonner toutes les espérances qu'il a pu concevoir du succès de la colonie, de voir s'effondrer cette entreprise qui donnait tant de promesses, de renoncer à soutenir les droits de ses compagnons, qui vont être sacrifiés irrévocablement, sans qu'il leur ait été permis de dire un mot pour se défendre. Et, s'il suit Hollingsworth, que pourra-t-il trouver sur son chemin, sinon des désillusions cruelles et sans nombre ; et, finalement, la douleur d'avoir peiné en vain, d'avoir contribué à la destruction d'une œuvre qui commençait à réaliser un peu de son idéal, pour y substituer une chimère irréalisable et grosse de déceptions. Son choix n'est pas douteux : il résiste

aux offres du réformateur monomane, et sacrifie courageusement une amitié où il lui semble, non sans raison, qu'il laisserait un peu de son honorabilité, sinon de son honneur.

Pourtant, si fort que soit Hollingsworth, lorsqu'il se retire dans la solitude que ses théories ont faite autour de lui ; si dur, si brutal qu'il paraisse, lorsqu'il rompt avec les amis qui ne veulent pas le suivre, il n'est pas aussi inaccessible qu'il le semble à tout sentiment humain, à toute émotion douce ; — et c'est par l'amour qu'il est ramené à une conception plus saine de la vie, et qu'il comprend enfin tout ce qu'il y a d'irréalisable dans son projet. Longtemps, il avait cru trouver dans Zénobie l'auxiliaire indispensable à la mise en œuvre de son système. Et, peu à peu, la grâce naïve et la faiblesse de Priscilla touchent son cœur ; un revirement se fait en lui, et c'est elle qu'il choisit pour marcher à ses côtés dans la voie qu'il s'est tracée, après l'avoir arrachée à la tyrannie de Westervelt. Mais sa vie est tellement artificielle que lé moindre rayon de lumière et de vérité qui peut y pénétrer, le moindre sentiment simple et naturel qui entre dans son cœur, hanté par des fantômes sans consistance, suffit à le bouleverser, et que, sur cet obstacle, si frêle en apparence, placé dans son chemin, l'énorme machine, si savamment agencée, qui, par sa force et son poids, semblait devoir tout renverser, est brusquement rejetée hors de sa voie, et se brise en un choc formidable, écrasant dans sa ruine et sous ses débris une existence humaine.

Hollingsworth avait compté sans la vie, et la vie l'a vaincu. Cet homme aux conceptions rigides, habitué à tout faire plier devant elles, ne s'était pas douté que Zénobie, si forte qu'elle parût, souffrirait de cet abandon sans cause apparente, dont lui-même n'avait nullement souffert. Il ne s'était pas douté que cette femme, si splendide et si hautaine, avait conçu pour lui une affection plus profonde et plus sincère que la sienne ; — plus désintéressée aussi, car elle sacrifiait volontairement une vie heureuse et libre, une grande fortune, pour faire prendre corps au rêve de ce forgeron vulgaire et presque maniaque ; et lui, qu'eût-il apporté en échange, sinon son rêve même, cet horrible système qui lui avait desséché le cœur, et pour lequel il avait délibérement renoncé à l'amitié, à tout ce qui rend la vie digne d'être vécue ? C'est alors seulement, quand elle meurt de cet amour qu'il n'avait pas su apprécier, qu'il comprend quel triste rôle il a joué, esclave inconscient d'une idée fixe, et se croyant toujours honnête et loyal, parce qu'il n'agissait pas par intérêt personnel, au moment même où il foulait aux pieds honnêteté et loyauté pour réaliser cette idée. Le jour se fait dans son âme obscure et trouble ; et, devant le cadavre de Zénobie, à la pensée de cette mort dont la responsabilité retombe sur lui, il s'aperçoit qu'il a fait fausse route, et qu'avant de songer à réformer les

criminels, il eût peut-être bien fait de jeter un regard dans son propre cœur. Les dernières paroles de Zénobie résonnent lugubrement dans son cerveau, et leurs vibrations déchirent les voiles qui obscurcissaient sa pensée. L'égoïsme horrible auquel il avait tout sacrifié lui apparaît sous ses véritables couleurs, et l'idée qu'il avait mûrie à loisir, et chérie pendant de longues années lui semble repoussante, hideuse, depuis qu'elle porte, souillure ineffaçable, quelque gouttes du sang de celle qu'il avait aimée. Sa vie est désormais sans but ; il ne lui reste plus qu'à souffrir en silence, et à traîner auprès de Priscilla un existence inutile et terne, sans amour véritable, car quel amour pourrait survivre à la terrible scène nocturne sur la rivière, à ce cauchemar funèbre : la vision de la morte aux cheveux épars, aux membres rigides, dont la chair insensible saigne, par la blessure qu'à faite le croc de Silas Foster ?

La figure de Zénobie se détache avec relief aussi vigoureux que celle d'Hollingsworth sur le fond un peu flottant de ce livre où, du moins par comparaison avec Coverdale, Westervelt et Priscilla, elle justifie la parole de H. James, qui voit en elle « la tentative la mieux réussie de création d'un personnage que Hawthorne ait jamais faite ». Aucun autre caractère, ni Hester Prynne, ni Dimmesdale, murés dans leur faute ; ni Chillingworth, dont l'influence occulte est par trop épisodique ; ni Hepzibah Pyncheon, pauvre oiseau de nuit égaré dans la splendeur du plein soleil ; ni Clifford, qui se débat pour sortir des ténèbres intellectuelles où le malheur l'a plongé, et reprendre possession de lui-même ; ni le Juge, vivant anachronisme, absorbé dans son rêve unique d'avarice, ne montrent une égale vigueur de traits, une égale richesse de couleurs, une égale intensité de vie chaude et vivante.

Le contraste entre l'impériale et splendide beauté de Zénobie, et la physionomie presque vulgaire d'Hollingsworth, entre le raffinement de ses manières, l'éclat dont l'entoure sa réputation littéraire, l'élégance naturelle et incomparable de ses costumes même les plus simples, — et la lourdeur, la rusticité parfois voulue, les allures d'ours très imparfaitement léché du forgeron réformateur, frappent Coverdale dès son arrivé à la ferme.

Et pourtant nous la voyons, entièrement dominée par cet homme, se vouer, corps et âme, corps et biens, à la réalisation de ses projets, et mettre sans hésiter, aux pieds de cet ouvrier vulgaire et sans éducation, sa vie de femme célèbre, adulée, que tant d'autres eûssent été heureux de pouvoir approcher, toutes ses espérances de fortune, de gloire et de bonheur. Dira-t-on que son âme généreuse a été séduite par ce qu'il y avait de grandeur et d'abnégation dans les théories d'Hollingsworth, et qu'elle a voulu, avec cette confiance aveugle en celui qu'elle avait choisi, et cette soif de dévouement qu'ont tant de femmes, apporter à l'homme aimé les

moyens de réaliser l'idéal, dont son cœur était plein? Dira-t-on qu'elle l'a aimé à cause de cet idéal qui, en donnant un sens à sa vie, lui a appris à fermer les yeux aux travers, aux ridicules, aux défauts du réformateur, pour ne considérer que la grandeur du but, et la sublimité de l'effort? C'est bien improbable, à en juger par le peu de sympathie qu'elle éprouve d'abord pour ces projets de conversion des criminels, qu'elle trouve horribles, hideux, désespérés. Ce ne sont donc pas de hautes considérations philosophiques qui ont attiré Zénobie vers Hollingsworth, et lui ont caché la distance qui les séparait; c'est une véritable passion, où le désir de s'associer à ses projets n'entre que pour fort peu de chose. Dans cette communauté, dont les membres ne se souciaient pas outre mesure du qu'en dira-t-on, les affections se développaient librement. Zénobie avait d'ailleurs trop conscience de sa beauté et de sa valeur intellectuelle, pour s'inquiéter de se conformer aux règles étroites du code de bienséances auquel les femmes sont, sous peine d'ostracisme, tenues d'obéir dans la société régulière. Son talent, plus brillant, peut-être, que vraiment solide, semblait l'avoir prédestinée à la vie, toute de représentation extérieure, de la tribune, ou, mieux encore, du théâtre, où sa beauté superbe et sculpturale lui aurait assuré le succès. Son esprit indépendant et primesautier lui avait fait accueillir avec transport des idées, nouvelles encore à cette époque, et considérées comme dangereuses, — en tous cas, mieux adaptées à l'atmosphère de Blithedale qu'à celles des villes.

C'est dire que Zénobie n'a aucune de ces fausses pudeurs conventionnelles que les femmes prennent pour de la vertu, et elle ne songe pas toujours à épurer sa conversation de certaines expressions, de certaines images qui, ailleurs, lui auraient donné une allure trop audacieuse, mais qui, en elles, n'ont pourtant rien de choquant, car elles semblent se rattacher à une pudeur plus haute et plus vraie. Elle est donc une femme dans toute l'acception du mot, ardente et passionnée, et d'autant plus splendide que la passion qui l'entraîne est plus violente, car le trait le plus saillant en elle est une “ *noble earthiness* ”. Elle produit avant tout, une sensation de réalité vivante, qui contraste étrangement avec la grâce fluette et presque impalpable de sa jeune sœur; plus étrangement encore avec l'ascétisme et les conceptions abstraites d'Hollingsworth. Mais son amour la domine si impérieusement qu'elle n'hésite pas à sacrifier espérances de gloire et réalités de jeunesse ; elle renonce même à soutenir ses idées les plus chères. Car le réformateur est égoïste entre tous, bien qu'inconsciemment, et plus dur encore pour ceux qui ont, eux aussi, leurs pensées de réforme, que pour la foule indifférente ou hostile. L'idéal auquel il s'est consacré ne souffre pas de rivaux, et ceux-ci lui causent une irritation, une sourde colère analogue à celle que ressent le dévot contre les faux Dieux. Hollings-

worth n'a pour les aspirations féministes que du mépris, qu'il exprime brutalement devant Zénobie, et celle-ci, domptée, subjuguée, au lieu de se défendre, ne peut que pleurer silencieusement.

L'amour profond, aveugle, qu'elle éprouve pour Hollingsworth ne serait pas complet sans une teinte de jalousie; et, s'il suffit à lui cacher les défauts de l'homme aimé, elle reste encore assez clairvoyante pour s'apercevoir que Priscilla, elle aussi, a conçu pour le forgeron, avec plus de tendresse, un attachement dont elle ne peut se défendre, qui grandit sans cesse, et finit par lui gagner insensiblement son cœur. Les premiers symptômes de cet amour naissant ne lui ont pas échappé ; elle souffre cruellement de voir cette jeune fille, — née du même sang qu'elle mais pour qui, malgré les marques d'admiration et d'humble dévouement que lui prodigue Priscilla, elle ne ressent aucune affection vraiment fraternelle, — menacer, elle si douce, si frêle, si insignifiante en apparence, le bonheur de sa vie. Elle la rudoie, sans égards pour sa faiblesse, et, par moments, semble lui montrer une véritable haine.

Et, dans la fureur de sa jalousie croissante, lorsqu'elle voit qu'Hollingsworth va lui échapper, elle n'hésite pas, — peut-être, d'ailleurs, ignore-t-elle l'étroit lien qui les unit, — à sacrifier cette jeune fille dont elle est l'unique protectrice, et que sa faiblesse confiante eût dû suffire à protéger. Elle la livre à Westervelt, ce personnage énigmatique, et probablement infâme, pour qui elle n'a elle-même que de l'horreur, et qu'elle méprise, sans oser pourtant lui résister, car elle aussi est en son pouvoir.

Lorsqu'enfin cette dernière tentative désespérée pour ressaisir un amour qui lui échappe a échoué, lorsque Priscilla, étonnée elle-même de son triomphe inattendu, a remplacé sa sœur, c'est avec un accent presque dédaigneux qu'elle abandonne la lutte, et refuse l'affection dont Priscilla reste toujours prête à l'entourer.

L'abandon est désormais irrévocable, et, malgré tout, Zénobie ne veut pas laisser s'éteindre en elle ce qui reste de son amour pour Hollingsworth, déjà presque entièrement changé en haine. Elle fait jusqu'au bout bonne contenance, comme une reine de tragédie blessée au cœur, qui ne veut pas s'abaisser jusqu'à injurier le traître. Elle sait qu'elle va mourir ; son âme se remplit d'amertume contre son meurtrier involontaire, contre celui qui lui a porté le coup fatal ; et, même en ce moment suprême, elle le défend encore contre le blâme de Coverdale ; elle s'obstine à garder la main sur sa blessure pour la cacher, et à repousser une pitié qu'elle n'a pas cherchée, et qui lui paraît insultante. Jusqu'au bout, la fière amante s'enorgueillit de sa passion. En vain, elle a senti s'écrouler en elle tous ses rêves ; elle avait tout sacrifié à son amour, et voilà que cet amour même, qui devait emplir et faire déborder son cœur, où elle avait fait le vide, où

ne restaient plus ni joies de jeunesse, ni glorieuses espérances en l'avenir, s'abîme en un immense et lugubre effondrement. La mort est désormais le seul refuge pour cette âme navrée, et, dans son cerveau passe déjà la vision sinistre de la rivière, calme et noire sous les rayons de la lune, où son beau corps dédaigné va s'en aller à la dérive ; et, dans ce moment suprême, refoulant les sourires amers, les sarcasmes, et les accents de désespoir, elle laisse échapper un dernier aveu d'amour, qui se termine en un rauque cri de haine.

« Puisque[1] vous avez vraiment un cœur, et de la sympathie, jusqu'à un certain point, et puisque je dois partir sans revoir Hollingsworth, il faut que je vous prie de lui porter un message de ma part. » — « Volontiers, » dis-je, étonné de voir son esprit passer du sérieux le plus profond à la légère plaisanterie. « Quel est ce message ? — Vraiment, quel est-il ? » s'écria Zénobie. « Après tout, c'est à peine si je le sais. Réflexion faite, je n'en ai pas. Dites-lui, dites-lui quelque chose de gentil et de pathétique, qui entrera bien joliment et doucement dans votre ballade ; — tout ce qu'il vous plaira, pourvu que ce soit assez tendre et assez humble. Dites-lui qu'il m'a assassinée ! Dites-lui que je le hanterai ! »

Dès le premier jour, elle s'était montrée dure et peu accueillante pour Priscilla, comme si, ignorant encore qu'elle fût sa sœur, elle avait déjà obscurément soupçonné en elle une rivale. Pourtant, lorsque la pauvre enfant, affaiblie par un labeur malsain dans l'atmosphère viciée d'une grande ville, — toute glacée, après son voyage par une tourmente de neige, — apparaît, tremblante de froid et d'émotion sur le seuil hospitalier de la ferme, elle n'a qu'une pensée, qu'un but : se jeter aux pieds de cette femme, pour implorer sa protection, et obtenir de rester près d'elle, de vivre dans son ombre, et de pouvoir fixer sur son visage ses grands yeux bruns pleins de mélancolie, comme le ferait un bon chien. Il y a quelque chose de profondément touchant dans le dévouement muet de cette jeune fille, déshéritée de la fortune, presque abandonnée, à une femme dont la richesse est faite de sa pauvreté, dont la vie heureuse et brillante est faite de ses humbles travaux ignorés, — dévouement souvent si mal accueilli, tant Zénobie met de répugnance à se laisser aimer, et à répondre à cet amour par un peu d'affection. Mais, pendant cette longue épreuve, pas un seul instant, elle ne songe à prononcer le mot qui lui ouvrirait ce cœur

1. But, as you have really a heart and sympathies, as far as they go, and as I shall depart without seeing Hollingsworth, I must entreat you to be a messenger between him and me. " Willingly, " said I, " wondering at the strange way in which her mind seemed to vibrate from the deepest earnest to mere levity. " What is the message ? " " True, — what is it ? " exclaimed Zenobia. " After all, I hardly know. On better consideration, I have no message. Tell him, — tell him something pretty and pathetic, tha will come nicely and sweetly into your ballad, — anything you please, so it be ender and submissive enough. Tell him he has murdered me ! Tell him that I'll haunt thim ! "

rebelle, à dire : « Je suis ta sœur ! » Lorsqu'il sort enfin de ses lèvres, Zénobie sait depuis longtemps qu'elles ont le même père ; Priscilla veut seulement revendiquer son droit à un nouveau sacrifice.

Et, lorsqu'une parole plus dure ou plus méprisante que d'habitude échappe à Zénobie, Priscilla ne sait que la regarder en silence, son visage pâle et maigre empreint d'un indicible, d'un insurmontable chagrin, et de grosses larmes dans ses grands yeux. Il lui faut, pour vivre, un appui, comme à la plante fragile qui lance dans toutes les directions ses vrilles flexibles, jusqu'à ce que l'une d'elles s'enroule enfin autour du soutien tant désiré. Après Zénobie, c'est Hollingsworth qui l'attire ; elle a senti, en ce rude réformateur une force réelle, agissante et vivante, et son cœur s'est ouvert à cette nouvelle impression d'amour, sans se demander si, en mêlant le fil si frêle de sa vie à la trame d'une existence plus robuste, elle ne l'exposait pas à être brisé ; sans se demander si Hollingsworth ne réservait pas à son système toute l'affection dont il était capable, et si l'aimer n'était pas prodiguer en pure perte une tendresse qui eût pu être mieux placée, et jeter des fleurs dans un tombeau.

Autant Zénobie est fière et superbe, violente même, lorsque ses passions ou ses intérêts sont en jeu ; — autant Priscilla s'efforce de s'effacer, de se montrer, avant tout, aimante et dévouée, mais avec une insurmontable timidité, une humilité que la longue habitude lui a rendu naturelle. Elle semble disparaître volontiers dans le rayonnement de sa sœur ; et pourtant son influence grandit peu à peu, et son charme pénétrant et subtil finit par gagner le cœur d'Hollingsworth. Sans effort, elle s'est fait aimer à force d'aimer, même sans espoir, et sans une arrière-pensée de rivalité qui lui eût fait horreur. Si faible et si pauvre qu'elle soit, elle a une distinction innée, une noblesse, une délicatesse de sentiments, qui manquent parfois à sa sœur aînée, uniquement préoccupée de plaire ou de dominer, gâtée par la conscience, peut être exagérée, de sa valeur intellectuelle, et volontiers égoïste et dure pour tous, sauf pour celui qu'elle aime. Car, si l'on est forcé d'admirer Zénobie, et les qualités presque viriles de son esprit, en même temps que son exquise beauté, si vraiment féminine, et si l'on ne peut s'empêcher de la plaindre, lorsque, abandonnée, désespérée, elle se réfugie dans la mort, il est difficile de l'aimer, et Hollingsworth n'y réussit pas entièrement.

Il est plus difficile encore de résister à la pitié qu'inspire Priscilla, si frêle et si fluette qu'elle semble insubstantielle, et que l'on s'attend presque, d'un moment à l'autre, à la voir se fondre dans la pénombre ; impossible de ne pas être touché de ses adorables gaucheries, de ses charmantes maladresses d'enfant anémique et mal nourrie, qui, peu à peu s'éveille à la vie, et, peu à peu, devient femme, elle aussi, sous la double influence

d'une existence plus naturelle et plus saine, et des sympathies qui l'entourent.

Mais ce retour à la vie ne lui ôte rien de sa douceur et de son inaltérable patience. Elle reste toujours la petite personne affectueuse et timide que nous avons connue; son âme candide continue à ignorer l'orgueil, et même l'amour-propre, et sa personnalité ne s'affirme pas plus qu'au premier jour. L'amélioration qui s'est produite en elle ne se trahit guère que par les signes purement physiques d'une vitalité plus grande, par un enjouement, une douce gaîté, qu'elle n'avait pas encore connus, et, dans cette soudaine exubérance d'esprits animaux, elle se laisse aller à des jeux d'enfant gâtée, et s'amuse de ses maladresses, tout en riant à la vie nouvelle qui semble s'ouvrir devant elle.

Au milieu de cette renaissance, de ce développement inattendu de ses forces physiques, Priscilla se sent devenir une vraie femme, avec un cœur aussi prêt à vibrer sous l'influence de l'amour que l'est celui de Zénobie, mais avec, en plus, une réserve, une tendresse douce et enveloppante, que sa sœur ne connaît pas. Elle, aussi, apprend à souffrir presque en même temps qu'elle apprend à aimer, mais ses souffrances, la jalousie même, qui la mord d'autant plus cruellement qu'elle se croit vaincue d'avance dans une lutte à armes inégales, — ne l'aigrissent pas contre sa sœur, qu'elle aime malgré tout. Elle refoule stoïquement sa douleur, et, seul, Coverdale, observateur sans pitié, réussit à pénétrer son secret.

Telle qu'elle est, seule, à Blithedale, elle réussit à inspirer à Hollingsworth une affection véritable, à faire parfois s'éclairer son visage austère d'un sourire passager; elle est la seule, enfin, qui l'arrache à son monstrueux égoïsme, qui lui fasse un instant oublier son rêve pour des réalités plus pressantes. L'amour d'Hollingsworth pour l'humanité s'était, jusque là, borné à des généralités vagues, et jamais il n'avait rencontré une misère présente et vraie, qui le forçât à la secourir ou à se déclarer impuissant. C'est de Priscilla que devait lui venir ce rappel à la vie réelle. Imprudemment, il l'avait laissée partir avec Zénobie, et celle-ci l'avait livrée à Westervelt. Lorsqu'Hollingsworth la voit sur l'estrade, devant une foule curieuse, esclave inconsciente et soumise de la volonté d'un misérable, et, suprême affront, dépouillée, peut-être pour toujours, du peu de personnalité qu'elle ait jamais possédé, il ne peut contenir son indignation, mêlée, peut-être, de remords, — et, concentrant dans son regard toute la tendresse de son âme austère, il fait le geste libérateur. Il pousse un cri qui rompt le charme effrayant, mais ce geste, ce cri, ont scellé sa destinée et celle de Zénobie. Dès lors, Priscilla et lui sont unis irrévocablement, et Zénobie n'a plus qu'à mourir: déjà, la rivière, si perfide sous son calme apparent, attend sa victime.

Hawthorne avait déjà, dans la *Maison des Sept Pignons*, fait allusion aux expériences de magnétisme qui, alors, étaient nouvelles, et l'avaient vivement préoccupé, et nous le verrons assister encore à des essais de ce genre pendant son séjour en Italie. Si l'on admet que Coverdale est, sinon le portrait, du moins le porte-parole de l'auteur lui-même, — et ce point de vue n'est pas entièrement inexact, — il est certain que Hawthorne n'avait qu'une foi très restreinte en cette nouvelle science, et qu'il n'était pas éloigné de la considérer comme immorale. Elle lui semblait, non sans raison, destructrice de toute idée de libre arbitre, et, par suite, de responsabilité, et l'obligeait à remettre en question les idées qu'il s'était faites, jusque là, sur la vie future.

Un homme pâle[1], à lunettes bleues..... citait des exemples du pouvoir miraculeux d'un homme sur la volonté et les passions d'un autre. C'était au point que, sous l'influence de celui qui possédait ce pouvoir, le chagrin le mieux enraciné n'était plus qu'une ombre, et qu'un amour fort, né depuis des années, se fondait comme une vapeur. Sur l'ordre d'un de ces sorciers, la jeune fille, les lèvres encore chaudes du baiser de son fiancé, se détournait de lui avec une indifférence glaciale ; la veuve, qui venait de perdre un jeune mari, arrachait du tombeau le cœur qu'elle y avait enseveli avec lui, avant que la terre, fraîchement remuée, se fût tassée sur la sépulture ; la mère, le sein encore gonflé de lait, rejetait loin d'elle son enfant. Le caractère de l'homme n'était dans ses mains qu'une cire molle : le crime et la vertu n'étaient que les formes qu'il lui plaisait de lui faire prendre. Le sentiment religieux était une flamme qu'il pouvait raviver d'un souffle, ou une étincelle qu'il pouvait éteindre complètement. C'est avec une horreur, un dégoût inexprimables, que je l'écoutais, comprenant que, s'il fallait croire ces choses, l'âme humaine était virtuellement annihilée, tout ce qu'il y a de doux et de pur dans notre vie

1. I heard from a pale man in blue spectacles... instances of the miraculous power of one human being over the will and passions of another ; insomuch that settled grief was but a shadow beneath the influence of a man possessing this potency, and the strong love of years melted away like a vapour. At the bidding of one of these wizards, the maiden, with her lover's kiss still burning on her lips would turn from him with icy indifference, the newly made widow would dig up her buried heart out of her young husband's grave, before the sods had taken root upon it ; a mother with her babe's milk in her bosom, would thrust away her child. Human character was but soft wax in his hands ; and guilt, or virtue, only the forms into which he should see fit to mould it. The religious sentiment was a flame which he could blow up with his breath, or a spark which he could utterly extinguish. It is unutterable, the horror and disgust with which I listened, and saw that, if these things were to be believed, the individual soul was virtually annihilated, and all that is sweet and pure in our present life debased, and that the idea of man's eternal responsibility was made ridiculous, and immortality rendered at once impossible, and not worth acceptance. But I would have perished on the spot sooner than believe it.

..... If these phenomena have no humbug at the bottom, so much the worse for us. What can they indicate, in a spiritual way, except that the soul of man is descending to a lower point than it has ever before reached while incarnate ?..... These goblins, if they exist at all, are but the shadows of past mortality, outcasts, mere refuse-stuff, adjudged unworthy of the eternal world, and, on the most favourable supposition, dwindling gradually into nothingness. The less we have to say to them the better, lest we share their fate !

présente était avili, l'idée de la responsabilité éternelle de l'homme devenait ridicule, et l'immortalité de l'âme était, par le fait même, rendue impossible, ou bien alors, elle ne valait plus la peine d'être acceptée. Mais je serais mort sur place plutôt que de le croire.

..... Si ces phénomènes ne reposent pas sur un mensonge, tant pis pour nous ! Que peuvent-ils nous apprendre au point de vue moral, sinon que l'âme humaine descend plus bas encore qu'elle ne l'a jamais fait dans la vie..... Ces esprits, à supposer qu'ils existent, ne sont que les fantômes des vivants d'autrefois, des parias, des âmes de rebut, qui ont été jugées indigne d'entrer dans l'immortalité, et qui, à mettre les choses aux mieux, disparaissent graduellement dans le néant. Moins nous avons à leur dire, et mieux cela vaut : craignons de partager leur sort !

Malgré cette sortie un peu vive, nous savons que Hawthorne ne se montra pas toujours aussi rebelle à cette curiosité, qu'il juge ici malsaine, témoin l'étrange histoire de Mary Rondel, dont nous avons parlé au début de cet ouvrage. Il ne semble pas pourtant qu'il ait réussi à tirer du magnétisme tout l'intérêt que cet élément nouveau pouvait donner à son récit. Sans doute, Priscilla semble prédestinée à jouer le rôle de la Dame voilée par sa faiblesse physique, et par l'affinement extraordinaire de son système nerveux, si facilement surexcité. Souvent, au milieu de ses jeux, au moment même où elle semble le plus insouciante, elle s'arrête brusquement, et, pendant quelques instants, semble transportée dans un autre monde, comme si elle avait entendu de ces voix aériennes qui, dit Shakspere, prononcent parfois notre nom, et, pendant quelques heures après cette évocation mystérieuse, elle retombe dans un état de complète prostration. C'est qu'alors, sans doute, la volonté de Westervelt se fait sentir à elle à travers l'espace, et lui rappelle la chaîne, brisée depuis si peu de temps, dont elle peut, d'un instant à l'autre, avoir à subir encore la meurtrissure. Mais, tandis que la susceptibilité de Phoebé Pyncheon aux influences magnétiques est un trait de famille, et fait partie du sinistre héritage du Colonel, qu'il faut y voir une des formes sous lesquelles se manifeste l'influence mystérieuse des descendants du sorcier sur la postérité de son bourreau, — les qualités de *medium* de Priscilla ne constituent qu'un fait isolé, sans lien avec le plan même de l'ouvrage.

Dans le personnage épisodique et fort énigmatique de Westervelt, il faut voir une des créations les plus bizarres et les moins heureuses de Hawthorne. Le mystère dont reste enveloppé ce personnage étrange réussit à peine à exciter notre curiosité, et son caractère ne présente aucune de ces qualités rédemptrices qui nous permettraient de nous intéresser à lui. Sa physionomie, malgré la remarquable régularité de ses traits, produit une impression profondément désagréable, et presque pénible, comme s'il y avait quelque chose d'artificiel et de faux dans cette

beauté glaciale. Ses façons, d'une politesse voulue, étudiée, sous laquelle perce facilement une rare et suprême insolence, sont désagréables au plus haut point ; et l'élégance maniérée et trop visible de sa toilette n'atténue pas l'impression de fatuité et d'impertinence qui se dégage de sa personne. Tout cet ensemble laisse pressentir à l'observateur attentif le cynisme et le manque absolu de scrupules de ce Méphistophélès moderne, chez qui le magnétisme a remplacé la magie. On frissonne, en pensant que Zénobie, si fière et si superbe, est liée par quelque inavouable secret à cet homme sans conscience et presque sans âme, qui semble n'avoir qu'une existence purement matérielle ; — en pensant que la douce Priscilla, aussi, est son esclave, mais non moralement, comme l'est Zénobie. Seul, son corps si frêle obéit à la volonté du magnétiseur, et reste prisonnier sous le voile d'argent, mais, pendant tout ce temps, son âme est absente, sauvegardée par sa pureté. Pour détruire à jamais cette servitude, plus complète en apparence, mais, en réalité, toute superficielle, et moins dégradante que celle où se débat en vain Zénobie, il suffit que l'écho d'un sentiment vrai puisse pénétrer sous le tissu magique. A l'appel viril d'Hollingsworth, Priscilla se lève et part, délivrée, et quitte pour toujours le pays des vains songes, parce que ceux-ci n'ont trompé que ses sens endormis, et n'ont jamais pénétré dans l'enceinte de son cœur de vierge.

Autant Westervelt est étrange, et même, par certains côtés, irréel, autant le vieux fermier, Silas Foster, est frappant de vérité. C'est avec un rare bonheur que Hawthorne a esquissé cette figure un peu fruste du laboureur américain, travailleur énergique qui, sa dure journée faite, aime à jouir en paix d'un repas substantiel, auquel son merveilleux appétit rend justice, et d'une bonne pipe fumée devant l'âtre, en une demi-somnolence, avec tout le recueillement que mérite cette joie suprême. Mais, malgré ces apparences un peu grossières, il ne manque pas d'un robuste bon sens, d'un *shrewdness*, qui lui permet de saisir exactement les réalités de ce bas monde, et de percer à jour les rêves insubstantiels de ses maladroits collaborateurs. Et c'est avec une pointe d'*humour* qu'il relève leurs méprises, ou leur donne des conseils éminemment pratiques. Malgré le peu d'estime qu'il a pour leurs talents agricoles, s'il croit leur faire beaucoup d'honneur, en comptant que trois d'entre eux équivalent à un journalier ordinaire, il sait garder un sérieux imperturbable, lorsqu'il les rappelle sur cette terre par de brèves interruptions, au moment où l'enthousiasme les emporte vers des régions plus hautes. Pendant qu'ils célèbrent les avantages de la nouvelle vie qu'ils inaugurent, et que leur imagination leur ouvre des horizons immenses, la voix du fermier s'élève soudain, et demande :

« Lequel de vous[1] se connaît le mieux en porcs ? Il va falloir que quelques-uns aillent à la prochaine foire de Brighton, et en achètent une demi-douzaine ! »

Lorsque Coverdale se réjouit de penser que l'éclat du feu, se réverbérant sur les vitres, ira peut-être porter un peu de joie à quelque voyageur solitaire, et qu'il y voit l'emblème de la lumière nouvelle que les colons de Blithedale ont allumée comme un phare pour guider les pas errants de l'humanité, Silas compare irrévérencieusement ce voyageur à un papillon de nuit attiré par une bougie, et lui fait remarquer que le flamboiement des broussailles jetées sur l'âtre est essentiellement éphémère. Mais le voyageur est entré : Hollingsworth a franchi le seuil de la ferme, et, tandis que les colons accueillent de leur mieux Priscilla, le fermier, que tous ces détails n'intéressent que médiocrement, ne perd pas un coup de dents, ce qui ne l'empêche pas, du reste, de trouver la seule solution pratique du problème que soulève l'arrivée de la jeune fille.

Pendant tout ce temps[2], il s'était occupé à table, se versant du thé, et l'engloutissant, sans plus s'apercevoir de son goût exquis que si c'eût été une décoction d'herbe aux chats ; prenant sur le plat de la lame de son couteau des morceaux de rôtie trempée, et en laissant tomber moitié sur la nappe ; se servant du même instrument commode pour se couper tranche sur tranche de jambon ; perpétrant avec le beurre de terribles énormités ; et, à tous égards, se comportant moins comme un chrétien civilisé que comme un ogre de la pire espèce. Puis, une fois complètement gorgé, il couronna ses charmants exploits en buvant un bon coup dans la cruche à eau ; et, enfin, nous fit part de son opinion sur la question discutée. Et, certainement, bien qu'il ne se fût pas essuyé la bouche, ses expressions lui faisaient honneur. « Donnez à cette jeune fille une tasse de thé bien chaud, et une bonne tranche de ce fameux jambon, » dit Silas, en homme sensé qu'il était. « C'est ce qu'il lui faut. Qu'elle reste avec nous autant qu'elle voudra, qu'elle aide à la cuisine, et aille respirer l'haleine des vaches quand on les traira ; et, dans une semaine ou deux, elle commencera à avoir l'air d'une créature de ce monde. »

1. " Which man among you, " quoth he, " is the best judge of swine ? Some of us must go to the next Brighton fair, and buy half a dozen pigs. "

2. Grim Silas Foster, all this while, had been busy at the supper-table, pouring out his own tea, and gulping it down with no more sense of its exquisiteness than if it were a decoction of catnip ; helping himself to pieces of dipt toast on the flat of his knife-blade, and dropping half of it on the table-cloth ; using the same serviceable implement to cut slice after slice of ham ; perpetrating terrible enormities with the butter plate ; and, in all other respects, behaving less like a civilized Christian than the worst kind of an ogre. Being by this time fully gorged, he crowned his amiable exploits with a draught from the water-pitcher, and then favoured us with his opinion about the business in hand. And certainly, though they proceeded out of an unwiped mouth, his expresions did him honour.

" Give the girl a hot cup of tea, and a thick slice of this first-rate bacon, " said Silas like a sensible man as he was. That's what she wants. Let her stay with us as long as she likes, and help in the kitchen, and take the cow-breath at milking-time ; and, in a week or two, she'll begin to look like a creature of this world. "

Non moins curieux est le vieux Moodie, ce pauvre diable qui garde dans sa misère une certaine réserve presque digne, dernier souvenir de sa prospérité d'autrefois, écroulée dans la double honte de la banqueroute et du faux. Il se glisse sans bruit, comme une ombre, et apparaît à vos côtés avant que vous ayez pu vous apercevoir de son approche, un vieux chapeau délabré sur la tête, un mouchoir de couleur indécise autour du cou, vêtu d'un costume râpé, un œil caché par un bandeau qui contribue à lui donner un air encore plus mystérieux. Il parle à voix basse, et élude savamment les questions indiscrètes sur son passé ; — et pourtant, un verre de vin généreux ou de bonne eau-de-vie, en lui rappelant les temps anciens, arrive parfois à fondre la glace qui semble avoir remplacé le sang dans ses veines, et lui délie la langue. Mais, dans cet homme, courbé sous le poids de la misère et des humiliations, il y a un père qui pousse le dévouement et l'abnégation jusqu'au sacrifice, et renonce volontairement à une fortune qui lui appartient, pour que Zénobie puisse continuer à briller ; satisfait de l'admirer de loin, sans rien lui demander qu'un peu d'affection pour Priscilla, pour cette autre fille qu'il aime plus tendrement encore, parce qu'elle est l'enfant de ses jours de souffrance et de pauvreté, et qu'elle, du moins, ne rougira pas de lui.

Au milieu de ces personnages, passe un homme étrange, en qui on a voulu voir un portrait de Hawthorne lui-même. Il est très difficile de se prononcer d'une façon bien nette sur ce point. Que Miles Coverdale ait quelques traits du caractère de l'auteur, cela n'est pas niable. Notons, entre autres, une faculté d'observation toujours en éveil, et qui l'emporte sur toutes ses autres qualités, au point de les effacer presque complètement. Comme Coverdale, Hawthorne aimait assez, au milieu de la conversation la plus animée, à s'abstraire, à s'isoler dans un silence voulu, obstiné, et, sous le masque d'une apparente rêverie, à noter minutieusement paroles, gestes, attitudes, à s'efforcer de pénétrer jusqu'à l'âme même les assistants. On est allé jusqu'à voir en lui une sorte de goule, se repaissant de la substance intellectuelle de ses interlocuteurs, et les faisant figurer mentalement dans une collection d'originaux, où il devait plus tard, aller chercher les personnages de ses romans. Coverdale ressemble assez à cette caricature de l'observateur silencieux qu'était Hawthorne, et il pousse cette manie jusqu'au point où elle devient presque morbide. Mais il n'a pas les généreuses sympathies, la puissance d'affection de Hawthorne, pas plus qu'il n'en a la large carrure et la vigueur physique. Si l'auteur lui a attribué quelques-unes de ses aventures à Brook Farm, s'il l'a pris pour porte parole, — et l'on comprendra que son opinion ait revêtu, dix ans après son départ de la communauté, après la ruine des espérances qu'il avait conçues, et que beaucoup de ses amis avaient conçues avec lui, sur l'avenir de

cette audacieuse entreprise, la teinte *poetico-sneering* que lui reproche un critique, — ce n'est pas une raison pour croire qu'il ait cherché à se peindre dans Coverdale, pas plus qu'il n'avait voulu, sous le nom de Zénobie, représenter Margaret Fuller. Coverdale est, avant tout, un observateur. Il joue, à Blithedale, un double rôle. Enthousiaste dès son arrivée, il voit peu à peu décroître son ardeur, à mesure qu'il comprend mieux les défauts innés et irrémédiables de l'œuvre ; et il finit par représenter, au milieu des colons, le désenchantement né de l'expérience, et d'un bon sens légèrement teinté d'égoïsme. Son caractère est fait presque tout entier de négations. Comme Hawthorne, il a l'esprit ouvert, sans étroitesse, sans intolérance, mais, aussi, son intelligence perd en profondeur un peu de ce qu'elle gagne en largeur ; il n'a d'idées bien arrêtées sur rien, et reste flottant, indécis, à la merci de l'inspiration du moment ; facilement entraîné, pour peu que l'on fasse appel à un certain amour de la beauté intellectuelle et morale, qui subsiste vaguement en lui ; et ne se défendant que lorsqu'on le met en présence de théories par trop absurdes. A force de vouloir être impartial, il finit presque par perdre sa personnalité. Sa faculté active d'observation dégénère facilement en une sorte d'aptitude purement passive, à recevoir les impressions les plus diverses. Il lui arrive même parfois de trouver Blithedale encore trop agité, et d'être obligé de se réfugier dans la forêt voisine, pour reprendre, dans la solitude, conscience de son individualité, qui commence à s'oblitérer.

Il y a loin de sa langueur de citadin si vite fatigué à l'allure puissante de Hawthorne, travaillant « comme un dragon » dans les champs de Brook Farm, ou, pendant les longues heures moroses d'interminables journées, remplissant avec courage sa tâche, entre toutes dépourvue d'intérêt, dans les bureaux de la Douane de Salem ou de Boston. Il y a plus loin encore de cette personnalité si fragile et si précaire de Miles Coverdale à l'individualité si forte dont la marque se retrouve, indélébile, sur toutes ses œuvres. Coverdale se laisse entraîner, dominer, par les impressions extérieures, et ses facultés d'observateur aboutissent trop souvent à l'annihilation de son *moi*, qui s'efface et se fond, pour ne se ressaisir qu'au prix d'un énergique effort. Hawthorne, aussi, aimait à s'isoler par moments. Mais, de cette solitude, où il cherchait surtout à se concentrer sur lui-même, où il voulait diminuer le nombre de ses sensations pour les rendre plus claires et plus vigoureuses, et lutter contre la tendance au vague, à la pénombre, si profondément marquée dans son esprit, — il est sorti entièrement maître de lui, maître aussi de ce monde d'images et d'idées, à travers lequel il avait entrepris un voyage de découvertes. Il se les était subordonnées si complètement que sa personnalité rejaillissait sur elles, qu'il les avait formées à n'être plus que les dociles interprètes de sa pensée, les symboles,

choisis avec un art profond, qui savait rester invisible, des conceptions originales, et parfois étranges, de son cerveau. Observateur sagace, il fondait les résultats de ses observations dans un creuset mystérieux d'où ils ressortaient, façonnés à sa guise, empreints pour toujours d'un signe ineffaçable. Esprit essentiellement subjectif, au lieu de se laisser mener par les choses, et de chercher leur sens caché, il leur imposait une âme, et c'est en lui-même qu'il prenait les éléments de la vie intense qu'il savait leur communiquer, les couleurs artistement nuancées qu'il leur faisait revêtir.

Aussi, lorsqu'Hollingsworth essaie d'entraîner Coverdale à sa suite, on comprend que cet homme, fort peu accessible à l'enthousiasme, et qui avait déjà perdu, dans les angoisses d'un fort prosaïque rhume de cerveau, une bonne part de son entrain des premiers jours, hésite à se risquer avec lui dans une aventure aussi grosse de dangers inconnus. Son bon sens lui avait fait percer à jour l'égoïsme inconscient, il est vrai, mais non moins monstrueux pour cela, du réformateur que guette la folie. Il ne se sentait pas non plus le courage d'affronter les railleries et les rebuffades, par dévouement à une œuvre dont l'utilité lui semblait plus que douteuse. Poussé par un fort penchant vers les réalités, il commençait à se sentir perdu dans ce monde encore plus artificiel que l'autre, à force de vouloir être naturel, où s'agitaient tant d'idées irréalisables ou baroques. Sa rupture avec Hollingsworth contribue à lui rendre le séjour de Blithedale encore plus désagréable. Il ne trouve rien de plus navrant que de vouloir persister à habiter un endroit où l'on fut quelques temps heureux, après que ce bonheur et les circonstances qui l'avaient fait naître ont disparu. Aussi ne tarde-t-il pas à s'apercevoir que sa santé exige impérieusement un changement d'air, et il s'empresse de quitter momentanément Blithedale, pour aller chercher un peu de repos au milieu des bruits de la ville. Mais c'est en vain qu'il croit échapper aux idées tristes qui le poursuivent. Priscilla, Hollingsworth, Zénobie, hantent ses rêves, et, par une singulière contradiction, il souffre du brusque changement qui s'est fait dans ses habitudes. Il s'est si bien laissé impressionner et diriger par toutes sortes d'éléments étrangers, qu'il éprouve une véritable douleur, en se trouvant soudainement transporté dans un autre milieu ; un vide intolérable s'est fait en lui.

Coverdale cherche donc, en somme, à n'être qu'un spectateur tranquille et détaché de la vie. Dominé par une curiosité intense d'observateur insatiable, c'est à peine s'il porte quelque intérêt aux acteurs du drame qui se déroule à ses yeux ; il voit surtout en eux des sujets d'étude qu'il soumet sans remords à une sorte de dissection intellectuelle. Blithedale l'attire, en lui promettant une ample récolte de curieuses observations, mais son succès ne lui tient pas à cœur ; il en voit trop vite les défauts ;

et, à la première occasion favorable, il laisse de côté la blouse et les grosses bottes du fermier, pour reprendre la cravate blanche et l'habit de coupe irréprochable. Hollingsworth lui semble un type intéressant, dont la manie a déjà dérangé le cerveau, mais son projet lui devient odieux, dès qu'il lui demande d'y collaborer. Il est trop clairvoyant et trop égoïste pour se laisser subjuguer par un égoïsme qu'il pressent plus fort et plus intolérant que le sien. Volontiers, il admire la beauté superbe de Zénobie, mais d'une admiration purement esthétique, où son cœur n'a point de part, et la radieuse splendeur de cette femme si merveilleusement douée ne réussit pas à lui cacher les lacunes de son éducation, sa froideur, et sa dureté envers sa sœur. C'est seulement lorsque Zénobie, sa fierté brisée par l'abandon, est morte, qu'il sent s'éveiller en lui un peu de très vague sympathie pour celle qu'avec Hollingsworth et Foster, il cherche, dans cette nuit sinistre, fouillant la rivière avec acharnement, pour en ramener enfin, au bout d'un croc, la lamentable dépouille. Mais il n'a rien fait pour empêcher la catastrophe, comme il n'a rien fait pour défendre Priscilla contre sa sœur, et contre Westervelt. Hollingsworth a laissé partir la jeune fille sans lui : que sur sa tête en retombent les conséquences. « Priscilla, » dit-il seulement, « je ne pense pas que nous nous revoyions jamais : adieu ! » C'est tout. Et pourtant, cette Priscilla, qu'il a vue revenir à la vie, et se transformer sous ses yeux, qui était encore presque une enfant quand il l'a vue pour la première fois, et qui est maintenant une femme, il l'aime, sans trop s'en rendre compte, il est vrai, et d'un amour qui ne semble pas le passionner outre mesure, puisqu'il suffit d'une réponse assez sèche de Zénobie, pour couper court à ses vagues velléités d'intervention. C'est seulement lorsque tout est consommé, que Priscilla, dans son douloureux triomphe, n'a plus d'autre joie que de se dévouer, sans espoir de retour à un homme qui, peut-être, ne l'aime plus, et qui, en tous cas, sent sa vie ruinée par un lugubre souvenir, et croit toujours apercevoir entre elle et lui le spectre de la morte, — que Coverdale voit clair en lui-même, et comprend qu'il aimait Priscilla.

Il avait réussi, à force d'observation patiente et ingénieuse, à découvrir le secret de ses compagnons, si bien caché qu'ils l'ignoraient eux-mêmes. Observateur incomplet, pourtant, puisque son propre secret ne lui est révélé que trop tard, lorsqu'il ne lui reste plus qu'à « recueillir la cendre des morts ».

Il y a loin, il faut le reconnaître, de ce personnage d'une curiosité bien provocante et bien américaine, indifférent et légèrement cynique, à Hawthorne, qui, sous une réserve poussée jusqu'à la timidité, sous une apparente froideur, cachait un cœur si généreux et si tendre, si ardent et si fidèle dans ses affections, Lui, du moins, s'efforça de mettre un peu de

son âme, si facilement émue, dans ses observations, — comme il s'efforça de ne pas être un simple spectateur du drame à cent actes, et le jouet d'une destinée aveugle, irrésistible. S'il a prêté à Coverdale quelques-unes de ses idées, s'il lui attribue quelques-uns des incidents de son séjour à Roxbury, c'est par pure commodité, parce que ce héros sans caractère est un intermédiaire merveilleusement propre à refléter, comme un miroir intelligent, l'impression que produisent en lui les autres personnages.

Citadin égoïste et douillet, il manque de ressort physique et moral, et son âme n'a jamais eu encore l'occasion de se tremper au contact de la souffrance. Le moindre dérangement dans ses habitudes lui semble intolérable ; un vulgaire rhume de cerveau lui fait regretter son coquet appartement, ses repas au restaurant à la mode, ses promenades rêveuses dans les rues affairées, ses visites aux musées, aux bibliothèques. Son organisme trop raffiné exagère ces ennuis insignifiants ; accoutumé à s'observer et à s'analyser comme il observe et analyse les autres, il grossit démesurément les plus légers incidents. Aussi ressent-il de véritables souffrances, dont le motif paraîtrait ridicule à d'autres yeux que les siens, et ces souffrances, qui le laissent sans force pour les nobles enthousiasmes, résultent, en somme, d'un manque de sérieux moral. Il n'a pas su, à l'âge où se forme le caractère, se créer un but ; il se laisse vivre, jouissant de la vie du mieux qu'il peut, impuissant à réagir contre les événements, impuissant à aider ceux pour qui il se sent quelque sympathie. Son égoïsme, à lui qui n'a pas d'idéal, est aussi triste, bien qu'il n'ait pas d'aussi déplorables conséquences, que celui d'Hollingsworth, trop complètement absorbé par son idéal. Hollingsworth est plus cruel, et, pourtant, bien qu'il y ait un cadavre sur sa conscience, il a l'excuse de la passion. On le plaint plus volontiers que Coverdale, dont les volontés les plus ardentes ne sont guère que des velléités, et qui, resté spectateur inerte de malheurs qu'il n'a rien fait pour prévenir, se condamne à achever sa vie incohérente et inutile dans de stériles regrets.

« Comme Hollingsworth [1] me le dit une fois, » avoue-t-il avec une certaine mélancolie railleuse, « il m'a manqué un but. Chose étrange ! Ce qui l'a perdu moralement, c'est l'excès de ce qui, manquant en moi, à ce que je soupçonne parfois, a fait de ma vie un vide complet. Je ne désire nullement mourir.

1. " As Hollingsworth once told me, I lack a purpose. How strange ! He was ruined, morally, by an overplus of the very same ingredient, the want of which, I occasionally suspect, has rendered my own life all an emptiness. I by no means wish to die. Yet, were there any cause, in this whole chaos of human struggle, worth a sane man's dying for, and which my death would benefit, then — provided, however, the effort did not involve an unreasonable amount of trouble — methinks I might be bold to offer up my life. If Kossuth, for exemple, would pitch the battlefield of Hungarian rights within an easy ride of my abode, and choose a mild, sunny morning, after breakfast, for the conflict, Miles Coverdale would gladly be his man for one brave rush upon the levelled bayonets. Further than, that I should be loath to pledge myself. "

Pourtant, s'il existait, dans le chaos des luttes humaines, une cause qui valût la peine qu'un homme sain d'esprit mourût pour elle, et à laquelle ma mort pût servir, pourvu, toutefois, que l'effort n'entraînât pas un dérangement exagéré, il me semble que je pourrais avoir le courage de risquer ma vie. Si Kossuth, par exemple, voulait venir livrer bataille pour les droits de la Hongrie à portée de mon domicile, et choisir pour le combat une matinée tiède et ensoleillée, après l'heure du déjeuner, Miles Coverdale serait volontiers son homme pour charger vaillamment avec lui sur les baïonnettes ennemies. Mais j'hésiterais à m'engager à plus que cela. »

Un Roman à Blithedale est le dernier de ce qu'on est convenu d'appeler les trois romans américains de Hawthorne, mais il n'est pas sensiblement plus réaliste que les deux autres. Là, comme ailleurs, l'auteur a placé ses héros dans un cadre tout spécial, et leur a fait une existence à part. Dans la *Lettre Rouge*, l'époque lointaine à laquelle se passe l'action suffit à les envelopper d'une sorte d'auréole légendaire, comme celle dont W. Scott entoure ses Puritains. Grâce au recul, cette histoire d'adultère, assez vulgaire, en somme, prend un aspect grandiose, empreint d'une poésie un peu triste, qui, — par la beauté sévère et classique de l'impression produite en nous, — nous cache la banalité et le peu d'importance réelle des détails. Dans la *Maison des Sept Pignons*, les événements sont contemporains, ou à peu près, mais la situation toute particulière des personnages, l'isolement où vit Hepzibah, l'emprisonnement qui, pendant trente ans, a tenu Clifford à l'écart du monde, nous les font voir sous un jour étrange, et comme en un lointain inaccessible. Dans la solitude ou dans la prison, ils ont pris des habitudes qui les séparent aussi efficacement de leurs contemporains que s'ils avaient vécu un siècle plus tôt ; et la malédiction héréditaire qui pèse sur eux, ainsi que sur le Juge, alourdit encore l'atmosphère étouffante, surchargée de mystère, qui les enveloppe.

De même, dans le *Roman à Blithedale*, si les événements sont presque contemporains, ils se passent dans un milieu tout spécial, qui les garde de trop de vulgarité. C'est bien, si l'on veut, et plus que les deux ouvrages précédents, un roman de mœurs américaines ; mais, de cette société jeune encore, et si singulière à tant d'égards, il ne nous montre qu'un petit coin. Ses personnages ne sont pas de ceux que l'on rencontre souvent dans la vie ordinaire. Le point de vue, aussi, est restreint, et nous ne voyons qu'un groupe minuscule de personnes sans autre lien entre elles que le commun besoin de réformes qui les anime ; et, seules, les relations nées de ce besoin, sont étudiées à fond. Ce sont bien des Américains, mais des Américains dont le caractère national est laissé dans l'ombre presque aussi complètement que s'il s'agissait de Clifford ou d'Hepzibah. Ce sont, avant tout, des Transcendentalistes, appartenant au groupe restreint où naquit la pensée créatrice de la colonie de Brook Farm, petite et curieuse pha-

lange dont nous avons esquissé ailleurs les traits principaux, — et l'étude, même la plus complète, de ce groupement de courte durée dans un milieu aussi artificiel, ne peut nous donner une idée véritable et bien nette de ce qu'était la Société aux États-Unis vers le milieu du siècle dernier. Elle ne représente même pas d'une façon suffisante ce que fut le mouvement transcendentaliste, car la vie des colons de Roxbury y est retracée surtout au point de vue du travail manuel, sans que l'effervescence intellectuelle qui constituait, au moins au début, un trait tout aussi caractéristique de cette curieuse expérience, y occupe toute la place qui semblerait devoir lui revenir. Ces types de réformateurs, farouches comme Hollingsworth, enthousiastes et passionnés comme Zénobie, sceptiques comme Coverdale, sont certainement d'une incontestable originalité ; il n'en est pas moins certain qu'ils sont loin de tenir dans la vie réelle une aussi large place que dans ce roman. Hawthorne, sans doute, avait trouvé, dans l'entourage d'Emerson, bien des traits qui devaient lui servir à former le caractère de ses héros, et l'on ne peut nier quelques ressemblances au moins superficielles. Mais le Transcendentalisme, à lui seul, ne suffit pas à constituer un caractère, et, pour que les héros, même d'un roman de Hawthorne, puissent vivre, il faut bien qu'ils aient des sentiments et des passions, et qu'ils soient un peu de chair et d'os.

On ne peut donc guère considérer le *Roman à Blithedale* que comme un cadre où Hawthorne a fait entrer ses souvenirs de Brook Farm, un prétexte commode à donner, après un intervalle de plus de dix ans, son opinion définitive sur l'entreprise à laquelle il avait collaboré. Sous sa forme légèrement fantaisiste et humoristique, cette étude nous offre un tableau sinon très complet, du moins exact, de la vie à Brook Farm. Mais Hawthorne y reste encore fidèle à ses habitudes d'abstraction. Sans doute, il sait trouver, au besoin, le détail précis, mais s'il le note, c'est parce que ce détail est significatif, parce qu'il peut servir à donner, en quelques traits rapides, la notion durable et vraie d'une sensation ou d'un état d'âme, parce qu'il est essentiel. Ici, comme ailleurs, il a résisté à la tentation de décrire pour le plaisir de décrire, de détailler pour le plaisir de détailler. Tout fait matériel qui ne représente pas une idée, qui n'est pas le symbole d'une réalité supérieure et intangible, qui ne rentre pas nécessairement dans le plan de l'ouvrage, qui ne concourt pas à fortifier ou à préciser l'impression que doit produire le livre, est considéré comme dangereux, et sacrifié impitoyablement.

Cependant, l'unité de plan est moins sensible ici que dans les romans précédents. On peut même dire qu'il existe, dans le *Roman à Blithedale*, une véritable dualité d'intérêt. Deux problèmes se posent, connexes, il est vrai, mais non absolument dépendants l'un de l'autre : Hollingsworth

réussira-t-il à réaliser son grand projet de réforme des criminels ? Qui l'emportera, de Zénobie ou de Priscilla ? Ajoutons à cela la part d'intérêt qui va directement à l'entreprise même des colons, et l'on comprendra combien cette œuvre semble plus flottante, et n'a pas le caractère de netteté et de simplicité que présentent à un si haut degré la *Lettre Rouge* et la *Maison des Sept Pignons*. Le tableau de la vie à Blithedale était peut-être, dans la pensée de l'auteur, la partie principale de l'ouvage, et l'on y peut rattacher le caractère d'Hollingsworth, en qui il est permis de voir l'un des types les plus intéressants parmi les réformateurs réunis à la ferme du vieux Silas. Zénobie, avec ses rêves d'émancipation féminine, et l'appui qu'elle promet si généreusement à ceux d'Hollingsworth, joue le second rôle dans la pièce transcendentaliste, cette comédie qui s'achève en mélodrame.

Hawthorne tenait, avant tout, dans cette étude, à établir jusqu'à quel point il est impossible de réformer le monde sans se heurter à d'invincibles résistances. Guéri depuis longtemps de l'accès d'enthousiasme qui l'avait conduit à Brook Farm, il voulait dégager sa part de responsabilité, en montrant pour quelles raisons l'entreprise avait échoué. Son robuste bon sens, guidé par ses instincts de conservateur pratique, (quel qu'ait pu être, à certains moments, le radicalisme de ses théories,) avait enfin compris clairement qu'on ne peut refondre l'Univers par un élan brusque et gigantesque ; et que la seule réforme qui ne soit pas illusoire, le seul progrès possible, est celui qui limite volontairement son but et son effort, et ne perd jamais de vue la réalité. « Les faits sont des obstinés, » dit le proverbe, « et ne veulent pas se laisser convaincre. » Ce n'est donc qu'à la longue, et par une série d'efforts adroitement combinés, qu'on arrive, non à les supprimer, mais à les pénétrer d'une vie nouvelle, à leur imposer une signification différente. A les heurter de front, on perd sa peine. Or, Hollingsworth, un de ceux à qui Emerson fait dire, par la grande voix de la Nature, qui ne veut pas être violentée : « Comme vous vous échauffez, mon petit Monsieur ! » — dans son impatience de changer le cours des choses, a perdu de vue la réalité, et n'est plus en harmonie avec la vie de l'Univers. C'est en lui-même, et non en elle, qu'il cherche ses inspirations : il est donc inévitable qu'au premier contact avec la vie, il voie s'écrouler l'échafaudage de ses rêveries. Ce moment fatal pourrait être reculé indéfiniment, si le milieu étrange et spécial où il s'était réfugié gardait son unité.

Mais, si la dispersion de l'intérêt est moins réelle, peut-être, qu'elle ne semble ; si, même dans le *Roman à Blithedale*, on peut retrouver la trace de cette unité de conception, si chère à Hawthorne, il n'est pas moins facile d'y relever un défaut de proportion assez sensible. Peut-être

est-ce à l'importance relativement très grande donnée par l'auteur au tableau de la Colonie, qu'il faut attribuer une certaine gaucherie dans la façon de présenter les personnages, qui semblent, au moins au début du roman, ne jouer qu'un rôle fort accessoire. Hawthorne ne consacre pas moins de dix chapitres à l'exposition, et le récit ne progresse qu'avec une lenteur extrême. L'ouvrage aurait gagné, ce nous semble, à ce que ce début si lourd en fût détaché franchement, pour former une introduction, comme Hawthorne l'avait fait pour le tableau de la Douane de Salem qui précède la *Lettre Rouge*. Au lieu d'une œuvre complexe, et d'un caractère assez vague, nous aurions eu un roman dégagé de tout élément étranger, où tout l'intérêt aurait pu se concentrer sur les passions ; et un prologue où l'auteur, délivré du souci de les faire entrer, avec plus ou moins de bonheur, dans la trame d'un récit, eût pu exprimer simplement, librement, sans ironie et sans amertume, ses pensées sur la tentative hardie et malheureuse où il avait perdu un an de sa vie. Surtout, il eût pu parler en son propre nom, avec toute l'autorité que donne l'expérience personnelle, et sans se croire obligé de créer cet étrange personnage de Coverdale, dont la principale utilité semble être de lui servir d'interprète, et d'exercer la sagacité des critiques curieux de savoir jusqu'à quel point il s'y est représenté.

Mais, si, par certains détails de construction, le *Roman à Blithedale* peut sembler inférieur aux deux ouvrages qui l'ont précédé, il n'en contient pas moins quelques belles pages, dont une, au moins, peut supporter la comparaison avec la scène du Pilori dans la *Lettre Rouge*, avec le terrifiant nocturne de la *Maison des Sept Pignons*.

C'est le récit de cette nuit où Silas, Hollingsworth et Coverdale descendent dans leur barque la rivière, dont les flots paresseux semblent si accueillants aux cœurs las de lutter, fouillant l'eau de leurs crocs, et comme saisis aux entrailles par l'effroi de la trouvaille sinistre qu'ils redoutent, tout en la désirant presque ; et, par instants, faisant quelque remarque dont la banalité, par son contraste avec l'épouvante qu'on devine en eux, et qu'ils n'osent formuler, rend plus terrible encore de douleur navrante et muette, d'émotion violemment contenue, cette recherche à tâtons d'un cadavre.

La lune [1], cette nuit là, bien que passé son plein, était encore large et ovale, et, s'étant levée entre huit et neuf heures, brillait obliquement à travers la rivière, jetant dans une ombre profonde la haute rive en face de nous, mais éclairant assez complètement le bord de notre côté. Pas un rayon ne semblait

1. The moon, that night, though past the full, was still large and oval, and, having risen between eight and nine o'clock, now shone aslantwise over the river, throwing the high, opposite bank, with its woods, into deep shadow, but lighting up the hither

tomber sur la rivière elle-même. Elle passait, imperceptible, avec ses profondeurs larges, noires, inscrutables, cachant ses secrets à l'œil de l'homme aussi jalousement que pourrait le faire l'Océan.....

Le courant nous avait encore une fois fait redescendre plus bas que le tronc d'arbre, lorsque je sentis, — oui, je sentis, car c'était comme si le crochet de fer m'eût frappé la poitrine, — lorsque je sentis, dis-je, la perche d'Hollingsworth heurter un objet au fond de la rivière. Il se dressa brusquement, et faillit faire chavirer la barque. « Tenez bien ! » s'écria Foster, « vous l'avez ! »

Tirant avec une vigueur furieuse, Hollingsworth souleva de toutes ses forces, et quelque chose de blanc remonta à la surface. C'étaient des vêtements de femme. Un peu plus haut, nous vîmes sa chevelure noire flottant sur le courant. Noire rivière de mort, tu avais rendu ta victime ! Zénobie était retrouvée !

Silas Foster saisit le cadavre, Hollingsworth aussi le prit dans ses bras, et je dirigeai la barque vers la rive, regardant, pendant tout ce temps, Zénobie, dont les membres remuaient dans le courant, contre les flancs de la barque. Arrivés près du rivage, nous entrâmes tous les trois dans l'eau, nous l'en tirâmes, et la déposâmes à terre sous un arbre.

« Pauvre enfant ! » dit Foster, et son vieux cœur racorni lui accorda, je le crois bien, une larme. « J'en suis fâché pour elle ! »

Si je voulais décrire l'horreur profonde de ce spectacle, ce serait un véritable péché, et une honte que le lecteur pourrait me reprocher. Depuis plus de douze longues années, je l'ai présent à la mémoire, et je pourrais le reproduire aussi nettement aujourd'hui que s'il était encore devant mes yeux. De tous les genres de mort, je crois bien que c'est le plus hideux. Ses vêtements mouillés couvraient des membres d'une rigidité effrayante. C'était la statue de marbre d'une agonie mortelle. Ses bras s'étaient raidis dans ses derniers efforts, et étaient tendus en avant, les poings fermés ; ses genoux étaient pliés, et Dieu merci ! dans l'attitude de la prière. Oh, cette rigidité ! Il m'est impossible d'en supporter l'effroi. Il semblait, — et je ne puis faire autrement que de

shore pretty effectually. Not a ray appeared to fall on the river itself. It lapsed imperceptibly away, a broad, black, inscrutable depth, keeping his own secrets from the eye of man, as impenetrably as mid-ocean could.....

The drift of the stream had again borne us a little below the stump, when I felt — yes, felt, for it was as if the iron hook had smote my breast — felt Hollingsworth's pole strike some object at the bottom of the river. He started up, and almost overset the boat. " Hold on ! " cried Foster, " you have her ! "

Putting a fury of strength into the effort, Hollingsworth heaved amain, and up came a white swash to the surface of the river. It was the flow of a woman's garments. A little higher, and we saw her dark hair streaming down the current. Black River of Death, thou hast yielded up thy victim ! Zenobia was found !

Silas Foster laid hold of the body ; Hollingsworth, likewise, grappled with it ; and I steered towards the bank, gazing all the while at Zenobia whose limbs were swaying in the current close at the boat's side. Arriving near the shore, we all three stept into the water, bore her out, and laid her on the ground beneath a tree. " Poor child ! " said Foster, — and his dry old heart, I verily believe, vouchsafed a tear, — " I'm sorry for her ! "

Were I to describe the perfect horror of the spectacle, the reader might justly reckon it to me for a sin and shame. For more than twelve long years, I have borne it in my memory, and could now reproduce it as freshly as if it were still before my eyes. Of all modes of death, methinks it is the ugliest. Her wet garments swathed limbs of terrible inflexibility. She was the marble image of a death-agony. Her arms had grown rigid in the act of struggling, and were bent before her with clenched hands ; her knees, too, were bent, and — thank God for it ! — in the attitude of prayer. Ah, that

dire ce que je pensais, — on eût dit que son corps devait garder la même position dans le cercueil, et que son squelette la garderait dans la tombe, et même que, quand Zénobie se lèverait, au jour du jugement, ce serait dans la même attitude qu'en ce moment !.....

Foster se pencha sur le corps, et l'examina soigneusement.

« Vous avez blessé la pauvre enfant à la poitrine, » dit-il à Hollingsworth, « et tout près du cœur, encore ! — Ah ! » s'écria Hollingsworth en sursautant. C'était vrai ; il l'avait blessée là, avant sa mort, et après. « Voyez ! » dit Foster, « voici l'endroit où le fer l'a frappé. La blessure semble affreuse, mais elle ne l'a pas sentie. »

Il s'efforça d'arranger décemment les bras du cadavre le long de son corps. Mais toute sa force était à peine suffisante pour les abaisser, et, l'instant d'après, il se relevèrent, et, comme par défi, reprirent exactement la même position. Il fit une autre tentative avec le même résultat. « Au nom du ciel, Foster ! » m'écriai-je indigné, « laissez cette morte tranquille ! — Mais, mon garçon, cela n'est pas convenable, » répondit-il en me regardant tout étonné. « Je ne puis supporter de la voir avec cet air là. Eh bien ! Eh bien ! » ajouta-t-il après un troisième effort, « c'est inutile, bien sûr, et il faut laisser les femmes l'arranger de leur mieux quand nous serons rentrés. Plutôt ce sera fait, mieux cela vaudra ! »

Nous arrachâmes deux montants à une barrière voisine, et nous fîmes un brancard en posant en travers quelques planches prises au fond du bateau. Et c'est ainsi que nous portâmes Zénobie à la maison. Qu'elle était belle, six heures avant ! Qu'elle était horrible à minuit !..... Etant ce qu'elle était, si Zénobie avait pu prévoir ces hideux détails funèbres, combien cela lui siérait mal, et l'aspect affreux qu'elle revêtirait, et surtout les efforts du vieux Silas Foster pour lui donner meilleure tournure, elle n'aurait pas plus commis ce acte terrible qu'elle ne se fût montrée en public avec une robe allant mal..... Elle avait vu, je suppose, des tableaux représentant des noyées, en des attitudes

rigidity ! It is impossible to bear the terror of it. It seems — I must needs impart so much of my own miserable idea, — it seemed as if her body must keep the same position in the coffin, and that her skeleton would keep it in the grave, and that, when Zenobia rose at the day of judgment, it would be in just the same attitude as now.....

Foster bent over the body, and carefully examined it. " You have wounded the poor thing's breast, " said he to Hollingsworth ; " close by her heart, too ! " " Ha ! " cried Hollingsworth with a start. And so he had indeed, both before and after death ! " See !" said Foster. " That's the place where the iron struck her. It looks cruelly, but she never felt it. "

He endeavoured to arrange the arms of the corpse decently by its side. His utmost strength, however, scarcely sufficed to bring them down ; and, rising again, the next instant, they bade him defiance, exactly as before. He made another effort with the same result. " In God's name, Silas Foster ! " cried I with bitter indignation, " let that dead woman alone ! " " Why, man, it's not decent ! " answered he, staring at me in amazement. I can't bear to see her looking so ! Well, well, " added he, after a third effort, " 't is of no use, sure enough ; and we must leave the women to do their best after her, after we get to the house. The sooner that's done, the better. "

We took two rails from a neighbouring fence, and formed a bier by laying across some boards from the bottom of the boat. And thus we bore Zenobia homeward. Six hours before, how beautiful ! At midnight, what a horror !..... Being the woman that she was, could Zenobia have foreseen all those ugly circumstances of death, — how ill it would become her, the altogether unseemly aspect which she must put on, and especially old Silas Foster's efforts to improve the matter, — she would no more have committed the dreadful act than have exhibited herself to a public assembly in a badly

gracieuses et abandonnées. Et elle croyait qu'il était bon et beau de mourir comme l'ont fait tant de jeunes villageoises, malheureuses dans leur premier amour, qui sont allé chercher la paix dans la vieille rivière familière, si familière qu'elles ne pouvaient la craindre, où, enfants, elles venaient baigner leurs petits pieds, et marcher jusqu'à mi-jambe sans s'inquiéter de mouiller leurs jupes.....

Lentement, lentement, tristement, avec bien des arrêts, reposant le brancard sur un rocher, ou l'appuyant sur un tronc d'arbre couvert de mousse. pour le reprendre mieux dans nos mains, nous portions notre fardeau à la clarté de la lune, et, à la fin, nous déposâmes Zénobie sur le plancher de la vieille ferme.

En somme, si Hawthorne a voulu, dans le *Roman à Blithedale*, serrer de plus près la réalité que dans ses deux ouvrages précédents, et faire un roman de mœurs contemporaines, il n'y a qu'incomplètement réussi, par suite du milieu tout spécial où il fait mouvoir ses personnages, et des caractères singuliers qu'il leur prête. Une fois encore, il s'est montré minutieux observateur, et a fait preuve d'une incomparable habileté à suivre, jusque dans leurs dernières conséquences logiques [1], des conceptions assez étranges ; — et à construire ainsi *a priori*, avec une absolue rigueur de déduction, un monde moral tout artificiel, auquel ses facultés d'observation donnent un faux air de réalité.

Mais, une fois de plus, il est resté impuissant à saisir la vie réelle, avec ses aspects si divers, et souvent si contradictoires, et à en donner une synthèse vivante. Ce roman n'est même pas, à tout prendre, un cadre suffisant pour le tableau que veut faire Hawthorne de la vie à Brook Farm. Les extraits de son *Journal* font voir ce qu'il pensait de la colonie avec autant de netteté, et plus directement, et son opinion gagne à ne pas passer par l'intermédiaire de Coverdale. De la lecture du *Roman à Blithedale*, nous sortons avec une impression de découragement, et d'impuissance attristée, qu'ont vivement ressentie certains critiques, et qui n'a pas peu contribué à faire accuser Hawthorne de cynisme. C'est qu'il y marque l'échec de ces idées qui lui furent longtemps si chères, et la ruine d'un groupe dont lès excellentes intentions et l'effort généreux n'aboutirent qu'à des résultats matériels à peu près insignifiants. C'est un aveu que les

fitting garment!..... She had seen pictures, I suppose, of drowned persons in lithe and graceful attitudes. And she deemed it well and decorous to die as so many village maidens have, wronged in their first love, and seeking peace in the bosom of the old familiar stream, — so familiar that they could not dread it, — where, in childhood, they used to bathe their little feet, wading mid-leg deep, unmindful of wet skirts.....

Slowly, slowly, with many a dreary pause, — resting the bier often on some rock, or balancing it across a mossy log, to take fresh hold, — we bore our burden onward through the moonlight, and, at last, laid Zenobia on the floor of the old farm-house.

1. Son *Journal* est, on le sait, plein d'idées très curieuses de ce genre, dont les unes sont simplement indiquées, alors que d'autres ont été, plus tard, reprises et développées à fond.

tentatives de réforme sont, le plus souvent, illusoires, et que, si elles ne se détruisent pas par leur exagération même, elles finissent presque toujours par échouer, dès qu'il leur faut heurter de front la vie réelle ; et cet aveu décourageant qui ne devait pas lui être facilement pardonné, donne à son livre cette teinte attristante de lassitude et d'indifférence morne qui en rend la lecture parfois si pénible.

CHAPITRE VIII

THE WONDER BOOK

THE TANGLEWOOD TALES

Se souvenant de ses premiers débuts littéraires, de la période d'efforts obscurs et pénibles où il avait dû compiler pour des éditeurs quelconques de vagues extraits de l'histoire universelle, qui devaient peser comme des cauchemars sur l'esprit de générations d'écoliers, Hawthorne voulut effacer jusqu'au souvenir des indigestes manuels de Peter Parley, par une œuvre qui mériterait d'être signée de son nom, et où ses jeunes lecteurs pourraient se familiariser avec les légendes de l'antiquité grecque.

Tentative hardie, s'il en fût, dangereuse et pleine de périls. Ces légendes, souvent sombres et sanglantes, lui parurent convenir assez mal à l'esprit ouvert et joyeux des enfants ; il lui sembla qu'elles n'avaient pas toujours, non plus, un sens suffisamment clair, De là à les modifier pour les rendre plus acceptables, il n'y avait qu'un pas, et il en arriva à prendre avec elles d'étranges libertés. Elles n'étaient pas, selon lui, la propriété exclusive d'un pays ou d'une race, mais la merveilleuse universalité du génie grec en avait fait le patrimoine commun de l'Humanité, et, après avoir bercé en d'harmonieuses cadences la jeunesse des peuplades helléniques, elles pouvaient encore faire rêver les enfants d'une race aussi fine, aussi follement aventureuse, que le furent jamais ceux qui suivirent les rois Atrides sous les murs d'Ilion, ou partagèrent les dangers d'Odysseus sur des mers inconnues.

Mais il est rare que, de ces légendes, il se dégage une leçon morale bien précise, et, parfois même, leur signification est en contradiction plus ou moins directe avec nos idées modernes sur la justice et la religion, tant est profonde l'évolution qui, depuis l'époque obscure de leur naissance, s'est

faite dans les cerveaux humains. Ceux là seuls peuvent les apprécier à leur juste valeur, à qui l'étude approfondie des civilisations primitives permet de les replacer dans leur véritable milieu, et de se refaire une âme hellénique pour les comprendre et les goûter. C'est ce que Hawthorne n'a pas voulu, persuadé que ses jeunes lecteurs ne pourraient le faire après lui. Dès lors, il s'est trouvé amené à traiter ces traditions vénérables avec une singulière indépendance. Nous ne parlons même pas du soin qu'il a pris d'éviter tous les sujets qui eûssent pu paraître révoltants, comme l'histoire des Atrides, et de ne traiter que ceux où il entrait assez d'activité joyeuse pour plaire aux naïfs auditeurs d'Eustace Bright. Il a supprimé de ces légendes tout ce qui pouvait sembler immoral, comme l'abandon d'Ariadne, au risque de leur enlever leurs couleurs les plus pathétiques. Sans doute, il se rend compte qu'en introduisant dans ces fables une morale souvent peu en harmonie avec leur signification intime, il en modifie profondément le sens, mais cette modification lui parait indispensable. Il semble avoir été hanté par le côté effrayant des légendes antiques, et la beauté même de leur forme classique les rend, suivant lui, plus froides et moins humaines encore.

Et, pour réparer le tort incalculable que, dans son opinion, les Grecs ont fait aux siècles futurs par leur façon de traiter ces légendes, il va leur enlever cette froideur scupturale, masquer leur côté horrible, et les rendre plus accessibles aux jeunes intelligences. Ce ne sera pas cependant sans peine.

> Ces vieilles légendes,[1] si pleines de ce qui répugne le plus à notre sens moral, influencé par le christianisme, — quelques-unes si hideuses, d'autres si pleines de tristesses et de catastrophes, — où les tragiques grecs ont cherché leurs sujets, et qu'ils ont moulées dans les formes les plus sévères et les plus douloureuses que le monde ait jamais vues ; — étaient-ce là les matériaux d'où il fallait tirer de l'amusement pour les enfants ? Comment pourrait-on les purifier ? Comment pourrait-on y faire pénétrer un joyeux rayon de soleil ?

Hawthorne n'y a réussi que par une sorte d'escamotage. Non content d'éviter celles de ces légendes dont les couleurs eûssent été trop sombres pour l'auditoire du jeune étudiant, il a écarté aussi celles où figuraient les divinités les plus importantes du Panthéon héllénique ; car, malgré son désir audacieux de donner aux mythes grecs une teinte gothique, il n'eût guère pu, sans une véritable profanation, arracher à Zeus, à Hêré, à Apollon, à Athêné, leur masque d'éternelle, impassible et sereine beauté.

1. These old legends, so brimming over with everything that is most abhorrent to our Christianized moral sense, — some of them so hideous, others so melancholy and miserable, amid which the Greek tragedians sought their themes, and moulded them into the sternest forms of grief that ever the world saw ; was such material the stuff that children's playthings should be made of ? How were they to be purified ? How was the blessed sunshine to be thrown into them ?

Il a dû se borner aux récits où figure son plus fidèle ami Vif-Argent, dieu du commerce et des filous de toute nature, dont l'intelligence a des côtés humains, qui montre souvent une réelle sympathie pour les fils de Prométhée, et se plaît à leur venir en aide et à les tirer d'embarras, surtout quand il reconnaît en eux un esprit gai, vif, aventureux, et médiocrement encombré de scrupules. Ou bien, c'est Hèraklès, fils, lui aussi, d'une mortelle, et qui, comme Hermès, a dû gagner, à force d'exploits terrestres, son grade d'immortel ; bon colosse un peu naïf, et pourtant moins stupide que ne le sont d'ordinaire ses semblables les géants, à qui il aime jouer de bons tours, sans grande difficulté, d'ailleurs. Il garde de son origine humaine un certain penchant pour la bonne chère et se montre volontiers compatissant, dans la conscience de sa force, qui le fait rire des airs belliqueux des Pygmées, avec la même bonne humeur qu'il montra, en allant chercher Alceste dans l'Hadès.

Mais, que la grande figure de Zeus ou d'Athênê viennent à traverser le récit, et Hawthorne s'arrête, comme saisi d'une crainte respectueuse ; il l'esquisse d'un trait rapide, sans même oser la nommer. Athênê flotte, invisible, dans l'air, à côté de Persée, et, seule, sa voix calme, par moments, lui révèle qu'une sagesse supérieure le dirige et le protège. De même, Zeus, dans l'humble cabane de Philémon, laisse à Vif-Argent le soin de faire parler leurs hôtes, et de mettre en lumière toute la bonté, la douceur naïve de leurs cœurs aimants ; mais, lorsqu'il parle, c'est pour prononcer une sentence terrible, irrévocable :

« Quand des hommes[1] n'éprouvent plus aucun sentiment fraternel pour l'étranger le plus humble, » dit le voyageur, avec des accents si profonds qu'ils résonnaient comme ceux d'un orgue, « ils sont indignes de vivre sur la terre, qui a été créée pour servir de séjour à une grande fraternité humaine..... »

Et, quand le lac a roulé ses eaux vengeresses sur les habitants de la vallée maudite :

« Ils n'existent plus[2] comme hommes et comme femmes, » dit le plus vieux des voyageurs, de sa voix solennelle et profonde, dont un lointain roulement de tonnerre semblait être l'écho. « Il n'y avait ni utilité ni beauté dans une vie comme la leur, car ils n'ont jamais rendu plus douce ni plus agréable la dure destinée des mortels, en se montrant l'un pour l'autre aimables et affectueux.

1. " When men do not feel towards the humblest stranger as if he were a brother ", said the traveller in tones so deep that they sounded like those of an organ, " they are unworthy to exist on earth, which was created as the abode of a great human brotherhood. "

2. " They exist no longer as men and women, " said the elder traveller in his grand and deep voice, while a roll of thunder seemed to echo it at a distance. " There was neither use nor beauty in such a life as theirs ; for they never softened or sweetened the hard lot of mortality by the exercise of kindly affection between man and man. They retained no image of the better life in their bosoms ; therefore, the lake, that was of old, has spread itself forth again to reflect the sky ! "

Ils n'ont gardé au cœur aucun idéal d'une vie plus haute ; aussi le lac, qui existait autrefois, a déployé de nouveau ses eaux pour réfléchir le ciel...

C'est ainsi que Hawthorne a réussi à faire, de quelques-unes des vieilles légendes helléniques, des contes d'enfants assez amusants, et auxquels on peut prendre grand plaisir, à condition d'oublier leur origine, et les modifications qu'il leur a fait subir, dans l'esprit plus encore que dans la forme, car celle-ci, si elle n'a pas toute l'impeccable pureté de lignes de ses modèles classiques, ne le cède en rien à celle de ses meilleurs ouvrages.

De plus, il semble qu'en écrivant pour les enfants, il ait pu, plus heureux qu'Hester Prynne dans la forêt, saisir quelques rayons de soleil pour en égayer ces contes, Nulle part, il ne s'est montré plus libre de ses préoccupations ordinaires ; nulle part, les idées de crime secret, et d'incurable douleur, n'ont moins assombri sa pensée. Ce n'est pas qu'il n'ait, par instants, pensé que des hommes, aussi, pourraient lire ces simples récits, et, çà et là, quelque phrase, pleine de grandeur, sous son apparente simplicité, nous rappelle l'ami d'Alcott et d'Emerson.

Tantôt, c'est la personnalité humaine, dont il revendique l'inaliénable dignité :

Tout ceci aurait été très bien [1], si ce n'avait pas été une preuve que les villageois se souciaient beaucoup de l'argent qu'un étranger avait dans sa poche, et pas du tout de l'âme humaine, qui vit également dans le mendiant et dans le prince.

Ailleurs, c'est la nécessité d'un idéal, qu'il proclame hautement :

A la fin [2], sans la foi imperturbable de l'enfant, Bellérophon aurait abandonné tout espoir, et serait retourné en Lycie, et aurait fait de son mieux pour tuer la Chimère sans le secours du cheval ailé. Et, dans ce cas, le pauvre Bellérophon aurait été, au moins, terriblement brûlé par le souffle de l'animal, et, très probablement, tué et dévoré. Personne ne devrait jamais essayer de tuer une Chimère née de la Terre, s'il ne peut d'abord monter sur le dos d'un coursier aérien.....

Hercule [3] avait deviné le secret d'Antée, et nous ferons bien de nous le rap-

1. This would have been all very well, only it proved that the villagers cared much about the money that a stranger had in his pocket, and nothing whatever for the human soul, which lives equally in the beggar and the prince.

2. And at length, if it had not been for the little boy's unwavering faith, Bellerophon would have given up all hope, and would have gone back to Lycia, and have done his best to slay the Chimaera without the help of the winged horse. And in that case, poor Bellerophon would at least have been terribly scorched by the creature's breath, and would most probably have been killed and devoured. Nobody should ever try to fight an earth-born Chimaera, unless he can first get upon the back of an aerial steed.

3. Hercules had guessed this secret, and it may be well for us all to remember it, in case we should ever have to fight a battle with a fellow like Antaeus. For these earth-born creatures are only difficult to conquer on their own ground, but may easily be managed if we can contrive to lift them into a loftier and purer region.

peler tous, pour le cas où nous aurions à lutter avec un être semblable à ce géant. Car ces créatures nées de la Terre ne sont difficiles à vaincre que sur leur propre terrain, mais il est facile d'en venir à bout, si nous pouvons réussir à les élever dans une région plus pure.

Ou bien encore, c'est à la guerre, et à son inconcevable stupidité, que Hawthorne s'attaque, avec toute la vigueur d'un homme à qui répugnait même la lutte épique d'où son pays devait sortir régénéré.

C'était le spectacle [1] le plus étrange qu'on eût jamais vu, mais, après tout, ce n'était ni plus absurde, ni plus cruel que mille batailles qui ont été livrées, où les hommes ont tué leurs frères avec tout juste aussi peu de raison que ces fils des dents du dragon. Il faut considérer aussi que ces fils du dragon n'avaient été créés que pour cela, tandis que les autres mortels sont nés pour s'aimer et s'entr'aider.. ..

« Laissez-les dormir [2] au champ d'honneur, » dit la princesse Médée à Jason. « Le monde aura toujours assez de niais comme eux, prêts à se battre et à mourir sans savoir pourquoi, en se figurant que la postérité prendra la peine de mettre des lauriers sur leurs casques rouillés et bossués. »

Mais la bonne humeur reparaît vite, dans cet ouvrage, que Hawthorne prit tant de plaisir à écrire que c'est à peine si le manuscrit porte quelques ratures. Il se plaît surtout dans les légendes purement humaines, empreintes de cette bonhommie naïve que les Anglais appellent *homeliness*, et dont l'histoire de Philémon et de Baucis offre le plus bel exemple. Il s'attarde volontiers à décrire, non parfois sans une pointe de malice, la vie calme et retirée, le bonheur tranquille, de ce couple de vieillards que leur affection réciproque soutient, malgré la pauvreté de leur condition, et qui, dans leurs âmes ingénues de bons vieux, que la vie n'a pu troubler ni ternir, ne trouvent même pas la force de détester leurs méchants voisins.

Souvent enfin, Hawthorne se laisse aller à suivre une veine humoristique, et développe, en donnant libre cours à sa fantaisie, les éléments grotesques à peine indiqués d'un trait rapide dans la légende homérique, mais sans se douter qu'il leur donne, en même temps, une couleur tragique, et qu'il y fait résonner des accents d'un désespoir d'autant plus poignant qu'il est ridicule.

1. It was the strangest spectacle of causeless wrath and of mischief for no good end that had ever been witnessed ; but, after all, it was neither more foolish nor more wicked than a thousand battles that have since been fought, in which men have slain their brothers with just as little reason as these children of the dragon's teeth. It ought to be considered, too, that the dragon people were made for nothing else ; whereas other mortals were born to love and help one another.....

2. " Let them sleep in the bed of honour, " said the princess Medea, with a sly smile at Jason. " The world will always have simpletons enough, just like them, fighting and dying for they know not what, and fancying that posterity will take the trouble to put laurel wreaths on their rusty and battered helmets. "

En prononçant [1] ces derniers mots, Circé brandit sa baguette, et frappa du pied, impérieusement. Chacun de ses hôtes fut saisi de stupéfaction en voyant, au lieu de ses camarades de forme humaine, vingt et un porcs, assis sur autant de trônes d'or. Chaque homme, (à ce qu'il croyait encore être,) essaya de pousser un cri de surprise, et s'aperçut qu'il ne savait plus que grogner, et qu'en un mot, il n'était qu'une brute, tout comme ses compagnons. Cela semblait si inconcevablement absurde de voir des porcs sur des trônes garnis de coussins, qu'ils se hâtèrent de courir à quatre pattes, comme les autres porcs. Ils essayèrent de gémir, et d'implorer la pitié, mais aussitôt, ils poussèrent les grognements et les cris perçants les plus épouvantables qui fussent jamais sortis de gorge porcine. Ils auraient voulu se tordre les mains de désespoir, mais, en essayant de le faire, leur désespoir augmenta encore de se voir assis sur leurs jambons, et battant l'air de leurs pattes de devant. Mon Dieu ! comme leurs oreilles pendaient, quels petits yeux, à demi enfoncés dans la graisse, ils avaient, et quels longs groins, au lieu de nez grecs !

Mais, tout brutes qu'ils étaient, ils avaient pourtant en eux encore assez de nature humaine pour être révoltés de leur propre hideur ; et, faisant un nouvel effort pour gémir, ils poussèrent un grognement et un cri plus ignoble encore qu'avant ; un cri si dur et si perçant qu'on eût cru qu'un boucher en-

1. Uttering these last words, she waved her wand, and, stamping her foot imperiously, each of the guests was struck aghast at beholding, instead of his comrades in human shape, one and twenty hogs, sitting on the same number of golden thrones. Each man, (as he still supposed himself to be,) essayed to give a cry of surprise, but found that he could merely grunt, and that, in a word, he was just such another beast as his companions. It looked so intolerably absurd to see hogs on cushioned thrones, that they made haste to wallow down upon all fours, like other swine. They tried to groan and beg for mercy, but forthwith emitted the most awful grunting and squealing that ever came out of swinish throats. They would have wrung their hands in despair, but, attempting to do so, grew all the more desperate for seeing themselves squatted on their hams, and pawing the air with their fore-trotters. Dear me ! what pendulous ears they had ! what little red eyes, half buried in fat ! and what long snouts, instead of Grecian noses !

But, brutes as they certainly were, they yet had enough of human nature in them to be shocked at their own hideousness ; and, still intending to groan, they uttered a viler grunt and squeal than before. So harsh and ear piercing it was, that you would have fancied a butcher was sticking his knife into each of their throats, or, at the very least. that somebody was pulling every hog by his funny little twist of a tail.....

She therefore led Ulysses out of the back entrance of the palace, and showed him the swine in their sty. There were about fifty of these unclean beasts in the whole herd ; and though the greater part were hogs by birth and education, there was wonderfully little difference to be seen betwixt them and their new brethren who had so recently worn the human shape. To speak critically, indeed, the latter rather carried the thing to excess, and seemed to make it a point of wallowing in the miriest part of the sty, and otherwise to out do the original swine in their own natural vocation. When men once turn to brutes, the trifle of man's wit that remains in them adds tenfold to their brutality.

The comrades of Ulysses, however, had not quite lost the remembrance of having formerly stood erect. When he approached the sty, two and twenty enormous swine separated themselves from the herd, and scampered towards him with such a chorus of horrible squealing as made him clap both hands to his ears. And yet they did not seem to know what they wanted, nor whether they were merely hungry, or miserable from some other cause. It was curious, in the midst of their distress, to observe them thrusting their noses into the mire in quest of something to eat. The nymph with the bodice of oaken bark..... threw a handful of acorns among them ; and the two and twenty hogs scrambled and fought for the prize, as if they had tasted not so much as a noggin of sour milk for a twelvemonth.

fonçait à chacun d'eux son couteau dans la gorge, ou, au moins, que quelqu'un les tirait tous par leur petite queue, si drôlement tirebouchonnée.....

Circé conduisit Ulysse hors du palais par la porte de derrière, et lui montra les porcs dans leur étable. Il y avait à peu près cinquante de ces immondes animaux dans tout le troupeau, et, bien que la plupart fussent porcs de naissance et d'éducation, il y avait merveilleusement peu de différence à relever entre eux et leurs nouveaux frères, qui, récemment encore, avaient la forme humaine. De fait, à y regarder de près, ces derniers exagéraient plutôt, et semblaient se faire un devoir de se rouler à l'endroit le plus sale de l'étable, et, en toute chose, de dépasser les porcs de naissance. Quand une fois les hommes se changent en brutes, le peu d'intelligence humaine qui reste en eux décuple leur brutalité.

Cependant les compagnons d'Ulysse n'avaient pas entièrement perdu le souvenir de leur ancienne attitude droite. Quand il approcha de l'étable, vingt-deux énormes porcs se séparèrent du troupeau, et accoururent en trottant vers lui avec un tel chœur d'horribles cris qu'il dut se boucher les oreilles avec les mains. Et, pourtant, ils ne semblaient pas savoir ce qu'ils voulaient, ni s'ils avaient seulement faim, ou s'ils étaient malheureux pour une autre raison. Il était curieux de les voir, au milieu de leur détresse, enfoncer leur nez dans la boue, en quête de victuailles. La nymphe au corsage d'écorce de chêne jeta au milieu d'eux une poignée de glands, et les vingt-deux porcs se bousculèrent, et se battirent pour s'en emparer, comme s'ils n'avaient pas même eu un noggin de petit lait à goûter depuis un an.

Si Hawthorne a fait pénétrer les rayons du soleil dans les fables grecques, avouons que ces rayons éclairent de singuliers petits coins ; et que les auteurs inconnus de ces légendes, parfois si effrayantes, que n'épouvantaient pas les exploits sanglants de Thyeste ou de Clytemnestre, auraient reculé d'horreur devant le désespoir à la fois navrant et grotesque des compagnons d'Ulysse, dont l'âme s'éteint peu à peu, avec des soubresauts d'agonie douloureuse et de révolte impuissante, étouffée par l'envahissement d'une odieuse et répugnante bestialité.

LIVRE TROISIÈME

PÉRIODE ANGLAISE

CHAPITRE PREMIER

LE CONSULAT DE LIVERPOOL

Lorsque Hawthorne débarqua à Liverpool, il ne croyait pas qu'il venait de quitter l'Amérique pour six ans, et il se proposait d'y retourner passer quelques jours de temps à autre. Les événements ne lui permirent pas de réaliser ce projet. Ce n'était pas, du reste, la seule déception qu'il dût éprouver. Le Consulat de Liverpool passait pour être un des emplois les plus lucratifs qu'il fût possible au Président de donner. Hawthorne avait espéré pouvoir s'y faire une petite fortune, qui lui permît d'envisager désormais sans crainte l'avenir pour lui et ses enfants, et il se trouva désillusionné quand il s'aperçut que les revenus du Consul étaient relativement médiocres. Il était arrivé à Liverpool dans une période de marasme commercial, et, au bout de dix-huit mois, au moment où la situation semblait devoir s'améliorer, le *Consular Bill*, voté par le Congrès en 1855, vint réduire ses appointements à $ 7 500. Ses bénéfices accessoires portaient son gain annuel à environ $ 10 000. Certes, ce chiffre semble encore assez élevé, et aurait été pour Hawthorne une véritable fortune, contrastant heureusement avec la gêne où s'étaient passées tant de ses plus belles années, si les dépenses obligatoires de sa charge ne l'avaient pas considérablement réduit. Peut-être ne faudrait-il pas non plus prendre trop à la lettre les doléances de Mrs. Hawthorne, où perce un certain désappointement.

Elle se trouvait transportée dans une société bien différente de celle de Concord, et la devise : " *Plain living and high thinking* " n'était pas précisément celle de la haute bourgeoisie anglaise à cette époque. Elle y vit un luxe qu'elle avait ignoré jusque là, et elle se plia d'autant plus volontiers à ces habitudes nouvelles que la situation officielle de Hawthorne le permettait et l'exigeait; et que tous deux, avec le goût de raffinement et d'élégance inné en eux, y trouvaient la réalisation d'aspirations restées longtemps vaines [1]. Ajoutons enfin que tous deux avaient cet esprit indépendant et inconsciemment aristocratique, si commun chez les Américains, qui leur permet de s'adapter facilement à tous les genres de vie, et de ne se trouver déplacés en aucune société, si noble qu'elle ait la prétention d'être.

Le récit des fêtes officielles ou intimes auxquelles assista Hawthorne, des dîners acceptés ou rendus, — disons-le même, des détails comparatifs sur la cuisine des diverses *boarding-houses* où il lui arrivait, de temps à autre, de prendre ses repas, soit pendant une absence momentanée de Mrs. Hawthorne, soit au cours d'une des nombreuses excursions qu'il fit pendant son séjour en Angleterre, — tiennent, dans son *Journal* et dans la correspondance de Mrs. Hawthorne une place considérable, beaucoup plus grande qu'on ne serait tenté de le croire en voyant l'indifférence qu'il avait toujours semblé montrer pour ces sortes de choses. C'est avec un certain regret que nous le voyons déplorer les dîners plutôt sommaires d'une Mrs. Hume, chez qui il séjourna quelque temps, et vanter la plantureuse cuisine de l'excellente Mrs. Blodgett, providence des capitaines américains beaux mangeurs, avec un plaisir analogue à celui du Vieil Inspecteur de la Douane qu'il raillait jadis si impitoyablement dans l'Introduction à la *Lettre Rouge*, et dont la gourmandise lui semblait alors si grotesque. Par contre, et par un phénomène que nous avons déjà signalé chez Hawthorne, les idées neuves se font rares. Absorbé par la besogne écrasante du Consulat, il n'a presque plus le temps de penser. Il n'écrit plus ; c'est à peine s'il prend quelques notes, et le livre né de son séjour en Angleterre, *Our Old Home*, ne sera rédigé qu'à son retour en Amérique. Pendant ces quatre années, il n'a vu de la vie que le côté matériel, et le consul a absorbé l'écrivain. Il serait exagéré de dire que ses qualités d'observateur aient dormi tout ce temps ; mais, du moins, elles n'ont pu se manifester extérieurement ; et pourtant c'était le moment où Hawthorne était en pleine maturité, en pleine possession de son talent. Sa

1. Mrs. Hawthorne avait toujours aimé s'entourer de jolies choses, même au moment où le jeune ménage souffrait le plus cruellement de la gêne ; et se plaisait à faire remarquer qu'elle n'avait jamais eu de service de table numéro deux, parce qu'elle considérait son mari comme " l'hôte le plus illustre qu'elle pût avoir. "

faculté d'observation créatrice ne se montre guère que dans d'humoristiques fantaisies, dont il amusait et émerveillait son fils dans leurs promenades. Il y avait là, peut-être, la matière d'un livre charmant qui ne fut jamais écrit, et qui aurait disputé au *Wonder Book* la première place dans l'affection des jeunes lecteurs. Il ne pensa pas, cependant, à le rédiger, et Julien Hawthorne est le seul qui se soit délecté aux aventures épiques de l'étonnant général Quattlebum, et aux luttes homériques que cet émule du baron Munchhausen soutenait contre Hawthorne lui-même, son rival en sorcellerie.

Les relations mondaines, toutes superficielles, ne tenaient qu'une place assez restreinte dans la vie de Hawthorne : le cercle de famille était tout aussi étroit qu'autrefois, et les amis peu nombreux. Parmi ceux-ci, le plus intime était Henri Bright, qui, en l'honneur de Hawthorne, écrivit, sur le rythme du *Chant de Hiawatha*, alors très populaire, le *Chant du Consul Hawthorne,* souvenir humoristique d'une soirée de Noël chez Mrs. Blodgett, que le lecteur trouvera à la fin de ce volume.

La société anglaise ne s'était pas faite aussi accueillante pour Hawthorne qu'on eût pu le croire, et que pourraient le faire supposer sa réputation littéraire déjà haute, et les fonctions officielles qu'il occupait ; — et sa réserve, sa fierté naturelle l'empêchaient d'en forcer les portes ; ou, si celles-ci s'ouvraient devant lui, il les franchissait sans enthousiasme, et, perdu dans une société pour laquelle il n'éprouvait qu'une sympathie médiocre, il s'enfermait volontairement dans le rôle du "*stranger within their gates*". Il ne se créa que fort peu d'amitiés dans le monde littéraire. Il rencontra Tennyson, mais Tennyson était aussi froid, aussi concentré que lui, et leur rencontre ne fit jaillir aucune étincelle de sympathie véritable. Sa liaison avec Browning fut à peine ébauchée, et ne se compléta qu'en Italie. Nous n'insisterons pas sur la visite que fit Hawthorne à Charles Tupper : l'auteur de la *Philosophie des Proverbes* lui parut, pour le moins, légèrement ridicule.

Mais, si Hawthorne connut à peine, et ne fréquenta guère les écrivains les plus célèbres de l'Angleterre, il fit, du moins, à Londres, la connaissance d'une femme qui eut, elle aussi, son moment de célébrité, grâce au paradoxe dont elle s'était faite le champion, avec une foi ardente, digne d'une cause meilleure.

Miss Delia Bacon était Américaine. Femme de talent, en qui le talent n'excluait pas des qualités plus superficielles, — car elle avait, dit-on, été plutôt jolie, — elle avait éprouvé des désappointements intimes, qui n'avaient pas peu contribué à déséquilibrer une intelligence plus brillante et plus subtile que profonde, et à jeter dans des troubles hystériques une nature ardente et mal pondérée.

Frappée par le contraste qui existe entre les œuvres de Shakspere et sa vie, telle que nous la présentent des légendes plus ou moins authentiques, répugnant à admettre que le fils du petit bourgeois de Stratford, qu'elle appelait dédaigneusement le « Vieux Saltimbanque » ou le « Mignon de Leicester », qu'un braconnier, coureur de bonnes fortunes faciles dans les auberges de la grand'route, — pût être l'auteur de ces drames immortels vers qui tous les peuples modernes se tournent comme vers une source intarissable de poésie, et qu'anime une philosophie où chaque siècle découvre de nouvelles vérités sans pouvoir jamais l'épuiser ; où chaque génération nouvelle, comme le dit Hawthorne lui-même avec un rare bonheur, jette la sonde avec la certitude de ramener du fond de cet abîme des trésors toujours nouveaux [1] ; elle avait tranché cette difficulté plus apparente que réelle en décidant que Shakspere ne pouvait avoir écrit les œuvres que l'ignorance de trois siècles lui avait attribuées.

De là à en attribuer la paternité au grand philosophe contemporain du « Vieux Saltimbanque », à Lord Bacon, dont, pourtant, la vie privée n'était pas non plus irréprochable, il n'y avait qu'un pas, vite franchi, et Miss Delia Bacon appuyait sa théorie sur la haute valeur philosophique des drames de Shakspere. Elle avait d'ailleurs trouvé, dans les lettres de Lord Bacon, certaines phrases qui, suivant elle, pouvaient s'interpréter en faveur de ses idées. Ces passages lui avaient, disait-elle, fourni la clef du mystère, et donnaient des instructions détaillées sur la façon dont la vérité devait un jour se révéler. Bacon, Raleigh et ses amis avaient rédigé des documents probants, et un testament non moins clair, qui étaient enfouis sous la dalle qui fermait le tombeau de Shakspere. De là, le soin qu'avait pris ce pirate de lettres d'interdire formellement tout examen de sa sépulture par le quatrain fameux :

Good friend, for Jesus' sake, forbear
To dig the dust enclosed here ;
Blessed be he that spares these stones,
And curst be he that moves my bones.

Comment et par qui ces documents accusateurs avaient-ils été cachés dans la tombe de Shakspere, pourquoi Lord Bacon avait-il eu recours à ce procédé romanesque et baroque, et les y avait-il fait enfermer sans savoir si jamais ils verraient la lumière, comme s'il ne pouvait se décider à revendiquer hautement la paternité de ses œuvres, ni à la laisser ignorer pour

1. "Shakspere has surface beneath surface, to an immeasurable depth, adapted to the plummet-line of every reader ; his works present many phases of truth, each with scope large enough to fill a contemplative mind. Whatever you seek in him, you will surely discover, provided you seek truth. There is no exhausting the various interpretation of his symbols ; and, a thousand years hence, a world of new readers will possess a whole library of new books, as we ourselves do, in these volumes old already."
(*Our Old Home*. Recollections of a gifted woman.)

toujours ; pourquoi, enfin, si ces soi-disant preuves étaient aussi claires qu'elle le prétendait, le monde entier avait pu n'en tenir aucun compte pendant trois siècles, et refusait encore de s'incliner devant elles, c'étaient là autant de questions que Miss Bacon ne se posa jamais. Elle avait une foi aveugle en sa théorie, et n'hésita pas à tenter de la vérifier elle-même.

Elle se rendit à Stratford-sur-Avon, et, à grand renfort d'arguments, finit par convaincre le clerc, puis le vicaire de la paroisse, ou, du moins, par obtenir d'eux une acquiescence apparente, et la permission de soulever la dalle qui, dans l'humble église du village, cachait le formidable secret. Elle se rendit, la nuit, munie d'une lanterne sourde, — indispensable accessoire de cette exploration mélodramatique, — à la tombe du poète ; mais là, dans le silence effrayant de la nef, que se gardait bien de troubler le clerc, caché derrière une colonne, elle sentit sa résolution faiblir. La pensée du sacrilège qu'elle avait voulu commettre jeta-t-elle une terreur imprévue dans sa pauvre âme détraquée, au moment de passer du rêve à l'action ; ou bien craignit-elle de faire le geste décisif qui, peut-être, allait consacrer sa gloire, et, peut-être, aussi, la couvrir d'un ridicule immortel, nul ne le sait. Quoi qu'il en soit, la tombe de Shakspere resta inviolée, et le livre que publia Miss Delia Bacon ne contint pas le dernier mot de l'énigme redoutable qu'elle avait posée.

Nous n'insisterons pas sur cet ouvrage maintenant oublié : *La Philosophie des pièces de Shakspere dévoilée*, formidable in-octavo qui, à côté de pages bien pensées et finement écrites, égales à ce qu'ont publié les meilleurs critiques de Shakspere, contient une masse indigeste de détails insignifiants ou de théories ridicules ; qui eut pu fournir la matière d'une brochure remarquable, et qui tomba à plat ; nous voulons seulement signaler la part que prit Hawthorne à sa publication.

Hawthorne était entré en correspondance avec Miss Delia Bacon, et, sans accorder plus de créance qu'il ne fallait aux extravagances de sa théorie, il avait voulu, du moins, éviter de la froisser, et faire à cette femme incomprise, au cœur ulcéré par l'incrédulité des uns, par l'ironique et méprisante pitié des autres, l'aumône suprême d'un peu de foi apparente. Avec la délicatesse touchante qu'il savait si bien montrer envers les faibles, il la réconforta et la soutint dans la crise qu'elle traversait ; il lui vint en aide pécuniairement, car Miss Bacon était pauvre.

Lorsqu'il vint à Londres, il alla la voir, et passa une heure dans l'humble chambre qu'elle occupait, au troisième étage, chez un épicier. Là, avec une patience incroyable chez cet esprit si clairvoyant, et qui ne peut s'expliquer que par l'immense bonté qui remplissait son noble cœur, il écouta les preuves de la théorie, faisant effort sur lui-même pour ne pas laisser percer le moindre doute, et, malgré les atténuations voulues des

réserves qu'il ne pouvait s'empêcher de faire, réussissant mal à éviter l'indignation de la pauvre femme. qui avait subi trop de rebuffades pour croire qu'il lui fût possible de trouver un véritable ami.

Mais les signes non douteux d'un mauvais caractère, d'une âme aigrie et pleine de rancœurs inavouées ne pouvaient altérer la disposition bienveillante de Hawthorne. Bien qu'il ne crût pas un mot des théories de Miss Delia Bacon, il accepta courageusement de s'en faire le parrain dans le monde des lettres. Il réussit à trouver un éditeur pour ce livre aussi indigeste que paradoxal, il en paya l'impression, à laquelle il consacra près de deux cents livres, obtint de son ami Bennoch qu'il voulût bien en surveiller la publication, et, enfin, payant de sa plume après avoir payé de sa bourse, en écrivit la préface, où, avec une humoristique franchise, il avoue humblement qu'il l'avait à peine feuilleté, et n'en avait lu que quelques pages. Le lecteur doué d'assez de patience pour parcourir jusqu'au bout l'ouvrage de Miss Bacon pourrait, du reste, s'en apercevoir facilement, car Hawthorne le met en garde contre une critique malveillante des drames de Shakespere, qu'on y chercherait en vain, et loue dans ce livre des qualités qui ne s'y trouvent pas davantage,

Disons en passant que Mrs. Hawthorne avait été dupe des raisonnements spécieux de Miss Delia Bacon, et qu'elle ajoutait foi à sa théorie, ainsi que le montrent les deux lettres suivantes, adressées, la première à son mari, la seconde à sa sœur :

Mon très cher [1],

J'ai lu le manuscrit de Miss Bacon cet après-midi, et il est merveilleux. Elle me révèle plus pleinement, par son interprétation de Lord Bacon, ce que j'avais déjà deviné obscurément du pouvoir du Christ sur la Nature ; et ce sont les premiers mots que j'aie trouvés, parlés ou écrits, qui correspondent à l'idée que je m'en fais actuellement. Je me sentais le besoin de prendre ce manuscrit et tous les autres, et de m'enfuir dans quelque retraite profonde, et de l'étudier à fond, et de le reproduire avec mes propres facultés. Oh, si je pouvais les lire avec vous ! Je commence presque à aimer la peine que je prends à fouiller pour découvrir les pensées présentées sous une écriture si serrée et si difficile.

La seconde lettre n'est pas moins étonnante :

1. My Dearest,
I have been reading Miss Bacon's manuscript this afternoon, and it is marvellous. She reveals by her interpretation of Lord Bacon more fully to me what I already divined dimly of the power of Christ over Nature ; and it is the first word that I have found spoken or written which is commensurate with my actual idea. I felt as if I wanted to take this manuscript and all the others, and run off to some profound retreat, and study it all over, and reproduce it again with my own faculties. Oh, that I could read them with you ! I almost begin to love the pain with which I delve after the thoughts presented in such a close and difficult handwriting.

A Miss Peabody [1].

Miss Bacon ne peut pas s'exprimer comme il le faudrait [sur le sujet de Bacon et Shakspere], bien qu'il n'y ait ni Tour de Londres, ni échafaud, ni bûcher pour l'en détourner. Mais c'est un prodige que cette femme, et un bienfaiteur de l'humanité, et il ne faut pas critiquer son style, ou, plutôt, peu importe si on le fait ou non : il lui reste tant d'autres qualités. Je ne l'ai pas vue. J'allais emmener Una, et lui faire visite, lorsqu'elle est partie pour Stratford. J'espère que M. Plumly n'a pas oublié sa généreuse intention [à son égard]. Ce doit être un avant-goût du Ciel que d'avoir de l'argent à donner.

Hawthorne, nous l'avons vu, put se procurer cet avant-goût des joies célestes, qui, sans doute, furent assez vives pour ne pas lui faire désirer d'autre récompense ici-bas. Il ne fut pas, du moins, payé de reconnaissance. Miss Delia Bacon, irritée des réserves, pourtant timides, de Hawthorne, ne lui sut aucun gré de ce qu'il avait fait pour elle : elle le poursuivit des manifestations de la colère la plus ridicule et la plus injustifiée, qui faisaient prévoir l'inévitable fin de cette vie si troublée. Peu de temps après, Hawthorne, en sa qualité de Consul, reçut du maire de Stratford une lettre lui annonçant que son infortunée compatriote était devenue folle ; et elle ne tarda pas à succomber, après avoir, dans un bref retour à à la raison, reconnu ses torts envers Hawthorne, et exprimé le désir d'être enterrée près de la tombe de Shakspere.

Les seules distractions que Hawthorne ait trouvées à Liverpool étaient donc celles de son foyer, où il se tenait plus que jamais, ne quittant guère la maison de Rock Ferry que pour une visite à H. Bright, ou pour une courte excursion avec Julien pendant l'absence de Mrs. Hawthorne. Celle-ci avait trouvé le climat de Liverpool désastreux pour sa constitution, et ne tarda pas à souffrir d'une bronchite qui menaçait de se prolonger et de s'aggraver. Une absence s'imposait pour rétablir sa santé. Elle partit en Octobre 1855, avec Una et Rose, pour Lisbonne, où elle resta jusqu'en Septembre 1856. Nous avons quelques-unes des lettres qu'elle écrivit à son mari pendant ce temps, et où elle lui conte, non sans une certaine pointe de vanité, l'accueil cordial et même empressé qu'elle recevait à la cour.

Il nous semble inutile de donner ici le détail de toutes les excursions faites par Hawthorne avec sa famille dans la région des Lacs, à Lichfield,

1. To Miss Peabody,

Miss Bacon cannot speak out fairly, [upon the subject of Bacon and Shakspere,] though there is neither the Tower, the scaffold, nor the pile of fagots to deter her. But she is a wonder and a benefactor, — and let us not criticise her style ; or rather, it is no matter whether we did or not, so much remains for her. I did not see her. I was just going to take Una and call upon her when she went to Stratford. I hope Mr. Plumly has not forgotten his project of beneficence [towards her]. It must be a foretaste of Heaven to have money to give away.

à Warwick, à Londres. Nous comprenons que son fils en ait gardé le souvenir avec une piété émue, mais leur influence sur la vie et les œuvres de Hawthorne est trop insignifiante pour qu'il soit indispensable de leur accorder plus qu'une mention passagère. Il serait tout aussi inutile de conter par le menu les exploits des deux cambrioleurs qui mirent au pillage la maison de Hawthorne pendant une de ses absences, ce qui ne semble pas, du reste, l'avoir beaucoup tourmenté. Nous ne pouvons nous empêcher de considérer cette période des quatre années, de 1853 à 1857, comme la plus incolore et la moins intéressante de la vie de Hawthorne, que le labeur envahissant de ses fonctions avait réduit au rôle d'employé enchaîné à son bureau. Elle lui pesait lourdement, cette existence pleine d'un travail incessant, et, plus que tout autre, à ses yeux

weary, stale, flat and unprofitable,

— payé d'une rémunération qui, bien qu'élevée, eût été lamentablement insuffisante à faire disparaître toutes les souffrances, toutes les infortunes que ses fonctions lui faisaient connaître, et que son cœur généreux eût voulu soulager [1].

C'est ainsi qu'il dut rapatrier à ses frais deux cents soldats américains, naufragés, et ramenés à Liverpool par un vaisseau anglais, et il ne put se faire rembourser que partiellement et à grand peine. Il ne fut même pas payé de reconnaissance, et eut à se débattre, à ce sujet, contre les insinuations de journaux hostiles ou mal renseignés. Il était las de signaler sans résultat des abus qui le révoltaient, et d'intervenir à chaque instant dans de misérables querelles entre les capitaines et leurs équipages, où, parfois, il devait faire appel à la réserve d'énergie violente qu'il avait en lui, et qui ne se révéla que trois ou quatre fois au cours de son existence. Il se démit de ses fonctions dans l'été de 1857, et partit pour l'Italie, d'où il revint deux ans après.

Nous ne mentionnerons qu'en passant le séjour qu'il fit à Redcar à son retour d'Italie, et qui ne fut marqué par aucun incident digne d'être rappelé. Disons seulement qu'il l'employa tout entier à la rédaction du *Faune de Marbre*, qui parut à la fin de Février 1860. Au mois de juin de la même année, Hawthorne retournait en Amérique. Il allait trouver son pays à la veille d'une guerre civile, dont lui-même devait être une des plus illustres victimes.

1. « Si le gouvernement » (a), dit-il, « veut faire mourir de faim le Consul, il y a bien des gens qui mourront de faim avec lui. »

Ajoutons toutefois que Hawthorne ne mourut pas de faim à Liverpool, et qu'après avoir quitté ses fonctions, il ne lui arriva plus de se plaindre des difficultés matérielles qui l'avaient jusque là si cruellement tourmenté.

a. If the Government chooses to starve the Consul, a good many will starve with him.

Du moins, il avait laissé une trace durable de son passage au Consulat : une énergique protestation contre la cruauté avec laquelle les capitaines de la marine marchande avaient à ce moment l'habitude de traiter leurs matelots.

C'est une chose horible [1], écrit-il de Rome à H. Bright. Il y a une quantité énorme de cruautés que l'on ne peut réprimer ; et ceux qui les commettent, aussi bien que ceux qui en souffrent, sont les victimes d'un système vicieux. La cause principale du mal est que l'on ne peut se procurer de bons marins ; ensuite vient la manière défectueuse de recruter les matelots, et la coutume de payer les gages d'avance ; enfin, l'absurdité suprême de laisser partir les navires en mer sans armer les officiers d'aucun moyen légal d'imposer leur autorité.

Un débat eut lieu à ce sujet à la Chambre des Communes, et il en résulta un échange de lettres entre Lord John Russel et le Général Cass, alors secrétaire d'Etat à Washington. Hawthorne, mis plus ou moins directement en cause par Lord John Russel, justifia son attitude par une lettre dont nous donnons la traduction à la fin de ce volume.

Il eut, du moins, la consolation de voir que, si son rôle n'était pas toujours apprécié comme il aurait dû l'être, ses efforts pour signaler une situation lourde de périls et pour y porter remède, ne furent pas entièrement vains, et amenèrent une amélioration sensible dans ce déplorable état de choses. Le penseur n'avait pas cru devoir s'enfermer dans sa tour d'ivoire : profondément ému par ces misères avec lesquelles sa situation l'avait mis en contact, il s'était jeté dans la lutte avec tout le désintéressement que nous lui connaissions déjà, avec plus de courage et d'ardeur pour l'action que ne l'eûssent fait supposer sa réserve habituelle et son apparente froideur.

A maintes reprises, il revient sur cette question des sévices, trop fréquents dans la marine américaine, et son *Journal* contient plusieurs récits d'actes de brutalité révoltants, qui justifiaient pleinement son indignation. Nous ne pouvons naturellement reproduire ici tous les détails qu'il cite à ce sujet : voici pourtant un exemple caractéristique de ces faits qu'à chaque instant on l'invitait à constater.

Il y a quelques jours [2], un capitaine américain est venu au bureau, et a dit qu'il avait tué un de ses hommes, peu après avoir quitté la Nouvelle Orléans,

1. It is a very horrible state of things : there is an immense amount of unpunishable cruelty ; but the perpetrators of it, as well as the sufferers by it, are the victims of a vicious system. At the bottom of the whole is the fact that there are no good seamen to be had ; the next worst thing is the mode of shipping seamen, and the payment of advance wages ; lastly there is the infinite absurdity of allowing our ships to go to sea without arming the officers with any legal means of enforcing their authority.

2. Some days ago, an American captain came to the office, and said he had shot one of his men, shortly after sailing from New-Orleans, and while the ship was still in the river. As he described the event, he was in peril of his life from this man, who

et tandis que le vaisseau était encore dans la rivière. De la façon dont il racontait la chose, il était en cas de légitime défense contre cet homme, un Irlandais; et il n'avait fait feu que quand le matelot était venu à lui avec un couteau dans une main, et une autre arme offensive dans l'autre; tandis que lui avait à se débattre contre un ou deux autres hommes de l'équipage. Il était faible à ce moment, et venait de guérir de la fièvre jaune. Les balles frappèrent l'homme au creux de l'estomac, et il ne survécut guère qu'un quart d'heure. Aucun magistrat anglais n'a le droit de faire arrêter et d'interroger ce capitaine, sauf par ordre du ministre, après une dénonciation pour assassinat. Quand il se fut expliqué, la mère du mort alla trouver un officier de police, près de qui elle l'accusa d'avoir assassiné son fils. De plus, il y a deux ou trois jours, deux des marins vinrent me trouver et me donnèrent leur version de l'affaire, qui différait beaucoup de celle du capitaine. Suivant eux, l'homme ne pensait pas à attaquer celui-ci, et était tellement ivre qu'il ne pouvait pas se tenir debout sans aide. L'un d'eux était précisément en train de le maintenir, lorsque le capitaine tira deux coups de revolver l'un sur l'autre, et lui logea deux balles dans le creux de l'estomac. L'homme tomba aussitôt, disant : « Jack ! il m'a tué ! » et ne tarda pas à mourir. Pendant ce temps le capitaine chassa l'autre en le menaçant de le tuer également. Les deux marins qualifièrent d'ignoble la conduite du capitaine à ce moment, et pendant tout le voyage, et je crois bien qu'ils avaient raison. Ils donnèrent leur témoignage comme des gens qui voulaient dire la vérité, et n'étaient poussés que par une indignation bien naturelle contre la cruauté du capitaine. Celui-ci ne m'avait guère plu dès le premier abord : c'était un homme dur, rude, peu instruit et d'éducation nulle, avec une figure rouge et une grosse voix. Il semblait très excité, et parlait avec volubilité et longuement de cette affaire, mais pas comme

was an Irishman, and he fired his pistol only when the man was coming upon him with a knife in one hand, and some other weapon of offence in the other, while he himself was struggling with one or two more of the crew. He was weak at the time, having just recovered from the yellow fever. The shots struck the man in the pit of the stomach, and he lived only about a quarter of an hour. No magistrate in England has a right to arrest or examine the captain, unless by a warrant from the Secretary of State, on the charge of murder. After his statement to me, the mother of the slain man went to the police officer, and accused him of killing her son. Two or three days since, moreover, two of the sailors came before me, and gave their account of the matter, and it looked very different from that of the captain. According to them, the man had no idea of attacking the captain, and was so drunk that he could not keep himself upright without assistance. One of these two men was actually holding him up when the captain fired two barrels of his pistol, one immediately after the other, and lodged two balls in the pit of his stomach. The man sank down at once, saying : " Jack. I am killed ", and died very shortly. Meanwhile, the captain drove this man away, under threats of shooting him likewise. Both the seamen described the captain's conduct, both then and during the whole voyage, as outrageous, and I do not much doubt that it was so. They gave their evidence like men who wished to tell the truth, and were moved by no more than a natural indignation at the captain's wrong.

I did not much like the captain from the first, — a hard, rough man, with little education, and nothing of the gentleman about him, a red face and a loud voice. He seemed a good deal excited, and talked fast and much about the event, but yet not as if it had sunk deeply into him. He observed that he " would not have had it happen for a thousand dollars, " that being the amount of detriment which he conceives himself to suffer by the ineffaceable blood stain on his hand. In my opinion, it is little short of murder, if at all ; but what would be murder on shore is almost a natural occurrence when done in such a hell on earth as one of these ships in the first hours of the voyage.

si elle eût fait sur lui une grande impression. Il dit qu'il « donnerait mille dollars pour que cela ne fût pas arrivé », ce qui semble être le prix auquel il estime l'ineffaçable tache de sang qu'il a sur la main. Dans mon opinion, c'est un assassinat, ou peu s'en faut, mais ce qui, à terre, semble un assassinat, devient tout naturel dans les enfers terrestres que sont ces navires aux premières heures de la traversée.

Il est vrai que tous les capitaines n'étaient pas d'aussi sinistres brutes que celui dont nous venons de citer les exploits. D'autres étaient plutôt ridicules, et Hawthorne avait parfois grand peine à garder son sérieux en présence des plaintes burlesques qu'ils venaient formuler devant lui.

D'autres visiteurs étaient moins effrayants encore, mais plus tenaces, et parfois plus ennuyeux. Le bureau du Consul semblait être un lieu de rendez-vous favori pour des originaux de toutes sortes, que Hawthorne dessine en quelques coups de crayon rapides et humoristiques. Tantôt, c'est un ouvrier imprimeur, établi en Angletere depuis de longues années, qui, depuis de longues années, poursuit sans se décourager, le rêve, jamais réalisé, de retourner 92° Rue, à Philadelphie, et qui, dans la générosité du Consul, croit trouver le moyen de donner enfin corps à son projet. Tantôt, c'est un épicier du Connecticut, que dévore le désir ardent de voir la Reine, et qui compte bien que le Consul de la République va lui procurer l'introduction si violemment convoitée. Tantôt encore, ce sont des réfugiés politiques français, polonais, hongrois, qui voient dans le Consul une providence terrestre tout indiquée pour leur fournir les moyens d'atteindre un sol hospitalier, et de se refaire une patrie à l'ombre du drapeau étoilé de la Confédération, — (et comment distinguer parmi eux les braves gens victimes d'une irrésistible fatalité, des vulgaires escrocs à la recherche de quelques dollars? —) à moins que ce ne soit un groupe de Yankees à l'accent formidablement nasal, qui, de passage à Liverpool, se croient tenus d'aller disloquer par de vigoureuses poignées de mains l'épaule de *leur* Consul, et de lui faire part de leurs opinions sur les sujets d'actualité politique.

Aussi, est-ce avec un véritable soulagement que Hawthorne, après quatre années d'un labeur exténuant, sans but ni résultat visible, céda ses fonctions à son successeur; et parfois, comme après son départ de Brook Farm, il lui semblait que ces quatre années n'avaient été qu'un cauchemar sans réalité, passées par lui dans une sorte de suspension d'existence, tandis qu'une sorte de *double* à qui l'on avait permis de revêtir son apparence extérieure, remplissait ses fonctions de Consul.

CHAPITRE II

OUR OLD HOME

Sous le titre un peu vague de *Our Old Home*, Hawthorne a réuni en quelques études les impressions que lui avaient laissées son séjour en Angleterre, éparses dans les *English Note Books*. Scènes amusantes du Consulat, souvenirs d'excursions à Lichfield et à Uttoxeter, au pays de Burns et à Stratford-sur-Avon, croquis humoristiques de dîners publics, promenades dans les quartiers miséreux de Londres, voilà les sujets un peu maigres de ces rapides esquisses. Et cependant ce livre est, si l'on ne veut voir que la forme, le meilleur, peut-être, qu'il ait écrit. Ce qui ne l'empêcha, du reste, pas d'être assez froidement accueilli des deux côtés de l'Atlantique. Le public américain aurait pu se montrer satisfait de la part si belle que Hawthorne faisait à ses compatriotes, par comparaison avec leurs cousins d'Angleterre; mais la dédicace à l'ex-président Pierce déplut beaucoup. Hawthorne, qui publiait cet ouvrage sans grand espoir de succès, déjà découragé par le triste aspect de la situation politique de son pays, et le cœur brisé par la pensée que l'unité de sa patrie allait peut-être sombrer dans les effrayantes convulsions d'une guerre fratricide, — n'était pas homme à consentir, pour augmenter les chances d'une vente problématique, à une concession qui lui eût paru une lâcheté. La dédicace fut maintenue, malgré les observations des éditeurs.

Je pense [1], écrivait-il à Fields, que ce serait un acte de poltronnerie que de

1. I find that it would be a piece of poltroonery in me to withdraw either the dedication or the dedicatory letter. My long and intimate relations with Pierce render the dedication altogether proper, especially as regards this book, which would have had no existence without his kindness, and if he is so exceedingly unpopular that his name is enough to sink the volume, there is so much the more need that an old friend should stand by him. I cannot, merely on account of pecuniary profit or literary reputation, go back from what I have deliberately thought and felt it right to do; and if I were to tear out the dedication, I should never look at the volume again without remorse and shame.

supprimer la dédicace ou la lettre qui l'accompagne. Ma longue intimité avec Pierce justifie pleinement la dédicace, surtout pour ce livre, qui n'aurait pas existé sans sa bonté ; et si son impopularité est si excessive que son nom suffise à faire tomber l'ouvrage, il est d'autant plus nécessaire qu'un vieil ami ne l'abandonne pas. Je ne puis pas, uniquement pour m'assurer un bénéfice pécuniaire, ou pour maintenir ma réputation littéraire, revenir sur une décision mûrement réfléchie, et que je considère comme juste ; et si je supprimais la dédicace, je ne regarderais jamais le volume sans remords et sans honte.

Cette attitude, la seule qu'il fût possible d'attendre d'un caractère aussi loyal, aussi ferme, aussi dédaigneux d'une popularité vaine et passagère que l'était celui de Hawthorne, souleva l'indignation des vertueux politiciens dont la règle est de suivre courageusement les impulsions venues d'en bas, de *débarquer* allègrement ceux qu'à tort ou à raison, la foule poursuit de ces haines d'autant plus difficiles à détruire qu'elles sont plus inexplicables, et de ne jamais perdre de vue l'électeur, leur maître souverain ;.. :, ou le *boss*, dont le moindre signe calme ou déchaîne les passions populaires. « Mes amis se sont détachés de moi comme des feuilles d'automne », écrit-il à Bridge, un de ceux qui lui restèrent fidèles, tout en ne partageant pas ses opinions sur Franklin Pierce.

En Angleterre, le livre n'eut pas beaucoup plus de succès au premier abord. Le ton légèrement railleur de certaines observations n'était pas fait pour flatter la vanité nationale des insulaires, volontiers satisfaits d'eux-mêmes, et surpris de ne pas rencontrer chez les peuples voisins la même unanimité d'admiration. Ajoutons-y un certain dépit de constater que l'audacieux critique était un Américain, fils d'une nation si récente qu'il semblait y avoir en lui quelque outrecuidance à signaler irrévérencieusement les côtés faibles de l'île glorieuse d'où étaient partis ses ancêtres, et qui, malgré des querelles récentes encore, n'avait cessé d'être la métropole vers laquelle devait, semble-t-il, se tourner avec respect tout Anglo-Saxon.

C'est le sentiment que l'on avait vu prédominer chez Washington Irving. Il semble presque honteux de son origine, comme d'une fâcheuse tare de provincialisme, et il en parle le moins qu'il peut, au lieu de faire sonner à chaque instant, comme Hawthorne, sa qualité de citoyen de la Grande République. Autant il est volontiers acerbe ou persifleur, autant Irving est prêt à ne mettre le pied sur le sol anglais qu'avec des sentiments de respectueuse admiration. Son imagination, à la lecture des écrivains du XVIIIe Siècle, s'était forgée par avance, de toutes pièces, une Angleterre majestueuse et charmante à la fois, et son rêve lui masqua toujours la réalité. Il ne vit qu'une terre superbe, où s'étendaient des champs d'une incroyable fertilité, cultivés par des paysans heureux et tranquilles, dignes héritiers

des *yeomen* d'autrefois. Sur les routes, passaient de rapides diligences, conduites par des cochers aux multiples collets, joyeux drilles à la trogne rubiconde, à la boutonnière fleurie par la main des jolies campagnardes, qui savaient bien boire et bien manger dans les auberges plantureuses et reluisantes de propreté [1]. Dans les châteaux, une élite de *squires* et de nobles intelligents, et quelque peu dilettanti, parfois même antiquaires, jouissait sans inquiétude d'une félicité légèrement monotone, et maintenait avec soin les vieilles traditions poétiques, et les coutumes archaïques qui resserraient encore avec des vassaux dévoués les antiques liens d'une amitié, d'une confiance réciproques. Ces tableaux idylliques et gracieux qui remplissent les pages du *Sketch Book* et de *Bracebridge Hall*, où retentit le joyeux écho des fêtes d'un Noël à la mode d'autrefois, peuvent-ils être considérés comme une peinture exacte de l'Angleterre vers l'an 1820 ? Est-ce là le pays qui, sorti épuisé d'une lutte de vingt ans contre la France, avait peine à reprendre ses forces sous un régime de protection à outrance, et que commençait à troubler, comme un malaise vague et encore inexpliqué, l'éveil des classes pauvres à la conscience de leur triste condition ? Est-ce là l'Angleterre des *Corn Laws* et des *Rotten Boroughs ?* Oui, peut-être, à la surface. Mais Irving n'a vu que les beaux côtés de la situation. Ce n'est pas en fréquentant les *Squires* que l'on apprend à connaître les journaliers qui travaillent sur leurs terres; ce n'est pas dans leurs confortables résidences que l'on apprend ce qui se passe dans les usines de Sheffield et de Manchester, que l'on se documente sur la vie des pauvres diables qui, comme des araignées inlassables et gigantesques, tissent sans relâche le coton, asservis du matin au soir au va et vient du métier, jusqu'à l'épuisement de leurs corps débiles, (combien dégénérés, ceux-là, des robustes yeomen d'autrefois !) jusqu'à l'anéantissement de leurs facultés intellectuelles. Et cependant, ce peuple, que du moins Hawthorne a su voir, méritait peut-être aussi quelque attention. Irving l'ignora complètement. Il tint les yeux fermés, (volontairement ou non, qu'importe ?) à tous les aspects de la société qui auraient pu déranger ses opinions préconçues, et lui faire voir la société de ses rêves sous un jour moins brillant. Comme bon nombre de ces gentlemen qui l'accueillaient. et qui trouvaient que tout était pour le mieux dans le meilleur des mondes, puisque leur blé se vendait cher, et que les braconniers respectaient leurs perdrix, il ne voulait pas reconnaître l'existence de ce que Carlyle allait appeler: la Question de l'état de l'Angleterre.

Un jour, pourtant, allait venir, où il faudrait compter avec ces classes

1. La plume sacrilège de Hawthorne ne respecte même pas ces auberges, qu'il trouve trop vastes, sales, sans confort, ennuyeuses au possible pour le malheureux voyageur qué son mauvais destin condamne à y séjourner.

pauvres, jusque là abandonnées à elles-mêmes et à leur ignorance, aveugles et brutales dans leurs revendications, parce qu'on ne les avait pas préparées à entrer dans la vie politique, dont les portes ne pouvaient plus leur rester longtemps fermées. Et l'Angleterre idyllique et patriarcale qu'avait vue Irving. et qui se croyait sûre de longs jours encore, allait assister à l'écroulement de son rêve de béatitude, et de sa prospérité artificielle, basée sur les tarifs douaniers, et la vigilance des garde-chasse, au milieu de l'agitation chartiste, au bruit de la fusillade de Peterloo.

Hawthorne se laissa moins aveugler par le somptueux décor aristocratique derrière lequel l'Angleterre cache aux yeux du visiteur bien des misères insoupçonnées ; il sut entrevoir, sous les apparences de richesse inépuisable, universelle, les souffrances lamentables des classes pauvres, que, de temps à autre, un courageux écrivain rappelle au public oublieux ; comme, après Th. Hood, après Ch. Kingsley, après Dickens, le faisait, il y a quelques années, l'auteur de : *How the Poor Live*, et de : *Horrible London*. Et, sous l'apparente résignation, faite surtout d'apathie, des miséreux, que ne suffit pas à consoler dans leur détresse abjecte et sans espoir la pensée de la gloire de l'immense Empire, à laquelle ils travaillent sans le savoir, — il a su démêler des symptômes d'agitation inquiétants pour l'avenir, si la prudence des gouvernants restait impuissante à prévoir, pour le régler d'avance, le brusque éveil de la Démocratie.

Il s'est senti quelque sympathie pour ces malheureux, dont la misère l'avait si vivement frappé dans ses courses rapides à travers les faubourgs des grandes villes ; il a su noter d'un crayon alerte toute la hideur surhumaine de ces *slums*, où grouille une population lamentable et déguenillée, à qui son abjection ne laisse presque plus rien d'humain.

Il y avait là [1] des boucheries d'un genre approprié au quartier, où l'on ne voyait pas de ces animaux si généreusement engraissés, que les Anglais aiment

1. There were butchers' shops. too, of a class adapted to the neighbourhood, presenting no such generously fattened carcases as Englishmen love to gaze at in the market, no stupendous halves of mighty beeves, no dead hogs or muttons ornamented with carved bas-reliefs of fat on their ribs and shoulders, in a peculiarly British style of art, — not these, but bits and gobbets of lean meat, selvages snipt off from steaks, tough and stringy morsels, bare bones smitten away from joints by the cleaver; tripe, liver, bullocks' feet, or whatever else was cheapest, and divisible into the smallest lots..... In the windows of other little shops, you saw half a dozen wizened herrings, some eggs in a basket, looking so dingily antique that your imagination smelt them; fly-speckled biscuits, segments of a hungry cheese, pipes and papers of tobacco. Now and then a sturdy milkwoman passed by with a wooden yoke over her shoulders, supporting a pail on either side, filled with a whitish fluid, the composition of which was water and chalk and the milk of a sickly cow, who gave the best she had, poor thing !.....
The population of these dismal abodes appeared to consider the sidewalks and middle of the street as their common hall. In a drama of low life, the unity of place might be arranged rigidly according the classic rule, and the street be the one locality in which every scene and incident should occur..... Whatever the disadvantages of the English climate, the only comfortable or wholesome part of life, for the city

à voir sur le marché, ni de ces monstrueuses moitiés de bœufs énormes, ni de porcs ou de moutons, ornés de sculptures en bas-relief d'un art tout britannique sur la graisse de leurs côtes et de leurs épaules; — non, rien de tout cela, mais des morceaux, des bribes de viande maigre, des rognures de morceaux de choix, des fragments coriaces et pleins de tendons, des os séparés des quartiers par le couperet; des tripes, du foie, des pieds de bœuf, tout ce qui coûte le moins cher, et qui peut se diviser en fractions minimes..... Aux devantures d'autres petites boutiques, on voyait une demi-douzaine de harengs desséchés, des œufs dans une corbeille, paraissant si vieux et si sales que l'on s'imaginait les sentir; des biscuits tachés par les mouches, des tranches d'un fromage étique, des pipes, et des paquets de tabac. Par moments, passait une robuste laitière, avec un joug de bois sur les épaules, d'où pendait, de chaque côté, un seau plein d'un fluide blanchâtre composé d'eau, de craie et du lait d'une vache maladive qui donnait ce qu'elle avait de mieux, la pauvre bête!.....

La population de ce triste séjour paraissait considérer les trottoirs et le milieu de la rue comme une salle publique. Dans un drame de cette vie des humbles, l'unité de lieu pourrait être observée rigoureusement, suivant la règle classique; et la rue serait l'unique endroit où se passeraient toutes les scènes, tous les incidents..... Quels que soient les inconvénients du climat anglais, la vie ne peut être confortable et saine pour les pauvres des cités qu'en plein air. Les chambres étouffantes et sales où ils se couchent, le soir, par familles entières, et même par groupes de familles, où ils se coudoient, moroses, pendant le jour, quand une pluie tenace les force à rentrer, sont tellement hor-

poor, must be spent in the open air. The stifled and squalid rooms where they lie down at night, whole families and neighbourhoods together, or sulkily elbow one another in the day-time, when a settled rain drives them within doors, are worse horrors than it is worth while (without a practical object in view,) to admit into one's imagination. No wonder that they creep forth from the foul mystery of their interiors, stumble down from their garrets, or scramble up out of their cellars, on the upper step of which you may see the grimy housewife, before the shower is ended, letting the raindrops gutter down her visage; while her children, (an impish progeny of cavernous recesses below the common sphere of humanity,) swarm into the daylight, and attain all that they know of personal purification in the nearest mud-puddle. It might almost make a man doubt the existence of his own soul, to observe how Nature has flung these little wretches into the street, and left them there, so evidently regarding them as nothing worth, and how all mankind acquiesce in the great mother's estimate of her offspring. For, if they are to have no immortality, what superior claim can I assert for mine? And how difficult to believe that anything so precious as a germ of immortal growth can have been buried under this dirt-heap, plunged into this cesspool of misery and vice!

As often as I beheld the scene, it affected me with surprise and loathsome interest, much resembling, though in a far intenser degree, the feeling with which, when a boy, I used to turn over a plank or an old log that had long lain on the damp ground, and found a vivacious multitude of unclean and devilish-looking insects scampering to and fro beneath it. Without an infinite faith, there seemed as much prospect of a blessed futurity for those hideous bugs and many-footed worms as for these brethren of our humanity and co-heirs of all our heavenly inheritance. Ah, what a mystery! Slowly, slowly, as after groping at the bottom of a deep, noisome, stagnant pool, my hope struggles upward to the surface, bearing the half-drowned body of a child along with it, and heaving it aloft for its life, and my own life, and all our lives. Unless these slime-clogged nostrils can be made capable of inhaling celestial air, I know not how the purest and most intellectual of us can reasonably expect ever to taste a breath of it. The whole question of eternity is staked there. If a single one of those helpless little ones be lost, the world is lost!

ribles que l'imagination se refuse à le concevoir, sauf lorsqu'il y a un but pratique en vue. Il n'est pas étonnant qu'ils se glissent hors de ces intérieurs ignobles et monstrueux, dégringolent de leurs mansardes, ou sortent en grimpant de leurs caves, sur la première marche desquelles on peut voir la ménagère, toute barbouillée, avant que l'averse ne cesse, exposer son visage aux gouttes de pluie, tandis que ses enfants, (progéniture diabolique, sortie des profondeurs caverneuses au-dessous de la sphère commune de l'humanité,) accourent grouillant à la lumière du jour, et réalisent tout leur idéal de propreté physique dans la flaque d'eau la plus voisine. On douterait presque de l'existence de son âme, quand on voit comment la Nature a jeté tous ces petits misérables dans la rue. et les y a laissés, les regardant si évidemment comme des êtres sans valeur, et comment l'humanité est d'accord avec la Mère de toutes choses dans l'idée qu'elle se fait de ses enfants. S'il ne doit pas y avoir d'immortalité pour eux, quel droit supérieur ai-je à la mienne ? Et qu'il est difficile de croire qu'une chose aussi précieuse qu'un germe d'immortalité ait pu être enterrée sous ce tas d'ordures, plongée dans ce cloaque de misère et de vice !

Toutes les fois que je voyais cette scène, elle m'inspirait une surprise, un intérêt mêlé de dégoût, ressemblant, bien qu'à un degré plus intense au sentiment avec lequel, étant enfant, je retournais une planche ou une vieille bûche, qui était restée longtemps sur le sol humide, et que, dessous, je trouvais une multitude grouillante d'insectes ignobles à l'aspect diabolique, courant en tous sens. Sans une foi infinie, il me semblait y avoir autant de chances d'un avenir bienheureux pour ces cloportes et ces hideux mille-pieds que pour ces frères en humanité, ces cohéritiers de notre héritage céleste. Quel mystère ! Lentement, lentement, comme s'il avait fouillé le fond d'une mare profonde, infecte et stagnante, mon espoir remonte péniblement à la surface, portant le corps à demi noyé d'un enfant, qu'il élève pour lui garder sa vie, et la mienne, et celle de nous tous. Si l'on ne peut rendre ces narines obstruées par la boue, capables de respirer l'air du ciel, je ne sais pas comment les plus purs, les plus intelligents d'entre nous, peuvent raisonnablement espérer le respirer jamais. Toute la question de l'éternité est en jeu là. Si un seul de ces petits abandonnés est perdu, le monde est perdu !

Qu'il nous soit permis, après ces accents si vibrants d'émotion, et que Carlyle n'eût pas désavoués, après ces pages où se révèle tout ce qu'il y avait, dans le cœur de Hawthorne, de bonté innée, et de sentiments de solidarité humaine avec les déshérités de la vie, de citer encore quelques lignes, profondément navrantes et apitoyées, où il semble avoir voulu concentrer, en un portrait d'enfant malade, toutes les misères plus qu'infernales de ces régions où, peut-être, le Dante n'eût pas osé descendre.

Dans cette salle [1], qui était vaste, et contenait un grand nombre de lits, un feu clair brûlait dans le foyer, comme dans toutes les autres salles occupées, et,

1. In this chamber (which was spacious, containing a large number of beds,) there was a clear fire burning on the hearth, as in all the other occupied rooms ; and directly in front of the blaze sat a woman holding a baby, which, beyond all reach of comparison, was the most horrible object that ever afflicted my sight. Days afterwards, — nay, even now, when I bring it up vividly before my mind's eye, — it seemed to

devant le feu, était assise une femme tenant un petit enfant, qui, sans comparaison possible, est l'objet le plus horrible qui ait jamais affligé mes regards. Longtemps après, aujourd'hui même encore, lorsque je me le représente clairement dans mon esprit, il a pesé sur mon cœur, souillant mon être moral par le sentiment de quelque chose d'absolument mauvais dans la condition de l'humanité. L'homme le plus sain ne peut être que plein de perversité, la vierge la plus chaste semble impure, dans un monde où un enfant semblable est possible. Le directeur me dit tout bas que, comme presque tous les autres, c'était l'enfant de parents malades. Oui ! c'est là qu'était le mal ! Cet enfant, ce vrai spectre, hideuse parodie du lien visible que l'amour crée entre l'homme et la femme, était né de la Maladie et du Vice. Maladie et Vice chez son père, Vice et Maladie chez sa mère, et leur enfant était dans les bras de cette femme comme une Peste grandissante qui, si elle pouvait vivre et se développer, ferait du monde un séjour plus infernal encore qu'avant. Grâce à Dieu, elle ne pouvait pas vivre ! Cet enfant, s'il faut lui donner ce doux nom, semblait avoir trois ou quatre mois ; mais, comme un de ces avortons que les fées, parfois, mettaient dans les berceaux, il aurait pu être beaucoup plus vieux. Il était tout couvert de pustules, et étrangement noir et livide ; il était tout desséché, tout ratatiné, tout décharné ; il ne respirait qu'avec un halètement pénible, et gémissait de douleur chaque fois qu'il ouvrait la bouche. La seule consolation était l'évidente impossibilité qu'il pût survivre pour respirer longtemps encore au milieu de ces lamentables gémissements ; et il aurait été infiniment moins navrant de le voir mourir devant mes yeux, que de partir, et de l'emporter vivant dans mon souvenir, et souffrant encore l'indicible tourment de sa petite existence. Je ne puis exprimer combien horrible était cet enfant, et je ne dois pas même l'essayer. Pourtant, il faut que j'ajoute un dernier détail. Si jeune que fût ce pauvre être, la douleur et la misère l'avaient doué d'une intelligence prématurée, et ses yeux semblaient regarder les personnes présentes du fond de leurs orbites caverneuses, comme s'il avait conscience, comme s'il les implorait, comme s'il nous prenait tous à témoin du malheur immense de sa vie !

lie upon the floor of my heart, polluting my moral being with the sense of something grievously amiss in the entire condition of humanity. The holiest man could not be otherwise than full of wickedness, the chastest virgin seemed impure, in a world where such a babe was possible. The governor whispered me, apart, that, like nearly all the rest of them, it was the child of unhealthy parents. Ah, yes ! There was the mischief. This spectral infant, a hideous mockery of the visible link which Love creates between man and woman, was born of disease and sin. Diseased Sin was its father, and Sinful Disease its mother ; and their offspring lay in the woman's arms like a nursing Pestilence, which, could it live and grow up, would make the world a more accursed abode than ever heretofore. Thank Heaven, it could not live ! This baby, if we must give it that sweet name, seemed to be three or four months old, but, being such an unthrifty changeling, might have been considerably older. It was all covered with blotches, and preternaturally dark and discoloured : it was withered away, quite shrunken and fleshless ; it breathed only amid pantings and gaspings, and moaned painfully at every gasp. The only comfort in reference to it was the evident impossibility of its surviving to draw many more of those miserable, moaning breaths, and it would have been infinitely less heart-depressing to see it die, right before my eyes, than to depart and carry it alive in my remembrance, still suffering the incalculable torture of its little life. I can by no means express how horrible this infant was, neither ought I to attempt it. And yet I must add one final touch. Young as the poor little creature was, its pain and misery had endowed it with a premature intelligence, insomuch that its eyes seemed to stare at the by-standers out of their sunken sockets knowingly and appealingly, as if summoning us one and all to witness the deadly wrong of its existence.

Hawthorne a donc su voir ces paysans, ces ouvriers, plus misérables que ceux-mêmes de l'Irlande, — que ces éternels affamés à qui, suivant l'expression de Carlyle, manquent, pendant un bon tiers de l'année, les pommes de terre de troisième qualité dont ils font leur nourriture unique ; — et qui, convaincus d'avance de l'inutilité de leurs efforts, n'ont pas le courage de chercher à améliorer leur situation. Il les a vus, malgré tout, patients et sans révolte, sans haine et presque sans envie contre les classes supérieures, dont l'existence et la richesse leur paraissent indissolublement liées à la prospérité du pays. Il a vu de ces meurt-de-faim presque fiers de savoir au dessus d'eux des riches, des nobles, une hautaine aristocratie dont il leur semble que l'éclat rejaillisse jusque sur eux, comme des serfs du moyen âge eûssent pu être fiers de la puissance du seigneur ou de l'abbé qui les tenait à la glèbe.

Et cet Américain, surpris, et presque indigné de tant de résignation, s'est demandé si cet état de choses, contre lequel se seraient révoltés tant de ses compatriotes, était vraiment durable, et s'il ne risquait pas de s'écrouler bientôt dans quelque effroyable convulsion politique. Pourtant, qui sait si ces malheureux n'avaient pas, mieux que lui, le sentiment exact de leur position, et s'ils n'étaient pas guidés par un sûr instinct des nécessités nationales, instinct trop obscur pour qu'ils en eûssent conscience, eux qui étaient trop en dehors de la société pour ne pas être un peu aussi en dehors de la patrie, et pour pouvoir s'intéresser à la grandeur et aux revers de leur pays ? Il est permis, peut-être, de voir dans leur calme et leur docilité le résultat de ces sentiments qui ne s'effacent jamais entièrement d'un cœur anglais : la soumission voulue aux règles établies pour le bien de tous, et la répugnance insurmontable pour les brusques changements et les révolutions.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que, parce que Hawthorne a su voir en passant les côtés moins brillants de la société anglaise, il ait fait de celle-ci une étude complète et systématique, rappelant, même de loin, les *Notes sur l'Angleterre*, de Taine. Hawthorne n'a pas la prétention de révéler l'Angleterre aux Américains ; il a voulu seulement condenser, en quelques articles d'allure humoristique, de rapides impressions notées au jour le jour, et qui ne visent pas à la profondeur. Y chercher autre chose serait s'exposer à une déception : il faudrait alors reprocher à notre auteur un manque absolu de plan, une disproportion complète entre les différents articles, dont l'importance est très inégale, et des lacunes regrettables. Ajoutons enfin que Hawthorne n'a guère vu l'Angleterre que du dehors, et d'une façon rapide et un peu superficielle ; jamais il ne s'est mêlé intimement à la vie anglaise, à l'écart de laquelle le tenait son insurmontable réserve. Le temps lui manqua pour apprécier plus justement un

peuple qu'il tenait d'abord en assez médiocre estime, et pour lequel ses sympathies ne se développèrent que lentement. Comme il le remarquait, l'Anglais gagne à être connu, et ne livre pas aisément au passant le secret de son caractère, plus complexe qu'on ne le croit. Hawthorne ne le connut que fort peu, en somme, et c'est ce qui explique le persiflage avec lequel il raille ses petits travers, et la malice avec laquelle il compare ses défauts aux qualités exceptionnelles de ses compatriotes. Mais, nous le répétons, il serait injuste de chercher dans le livre de Hawthorne autre chose que ce qu'il a voulu y mettre, et de lui tenir rigueur des lacunes trop faciles à constater, ou des appréciations parfois superficielles qu'on y peut rencontrer.

Hawthorne, avant de débarquer à Liverpool, s'était fait une conception *a priori*, non de la société, comme Irving, mais de l'Anglais, et, lorsque certains faits observés par lui ne rentraient pas dans le cadre de sa théorie, il était tout porté à en amoindrir l'importance par d'ingénieuses explications. C'est ainsi qu'il voit dans Nelson, — qui ne répond pas au type de John Bull haut en couleurs et large d'épaules qui représente à ses yeux l'Anglais idéal,— non un véritable Anglais, mais un individu dégénéré, et dont le génie s'explique précisément par cette dégénérescence morbide. De même, il se laisse parfois entraîner à des critiques acerbes, qui dépassent certainement la mesure de sa pensée, par simple réaction contre l'hostilité dont il se croit l'objet en sa qualité d'Américain.

Ce qui semble l'avoir surtout frappé, c'est le développement physique de l'Anglais, et, à cette idée, se rattachent, plus ou moins directement, les opinions qu'il s'est formées sur lui. Fils d'une race nerveuse et maigre, il a trouvé grossiers ces hommes, infiniment plus substantiels que ses compatriotes. Il lui semble impossible que ces robustes corps de solides mangeurs puissent abriter des esprits subtils ; il lui semble que leurs âmes sont fatalement enfoncées dans la matière, et doivent manquer de finesse et de délicatesse, à l'égal de leurs membres. A chaque instant, il revient sur ces apparences défavorables, si frappantes surtout chez les gens du peuple. Les hommes sont lourds et sans élégance, enclins à se prévaloir de leur situation sociale, surtout quand ils ont dû la conquérir eux-mêmes ; et, dans les classes inférieures, avides d'argent, au point de manquer souvent de dignité dans leur chasse au pourboire ; — les femmes sans goût et sans beauté. Le raffinement n'existe en Angleterre que dans la noblesse, la *gentry* et la haute bourgeoisie, et il n'apparaît qu'après trois générations d'oisiveté.

Ce manque d'élégance dans la forme, qui choque tant Hawthorne chez les Anglais, se retrouve jusque dans leur éloquence, et surtout dans ce genre particulier d'éloquence qui fait l'ornement des dîners officiels. Ba-

nalité trop fréquente de la pensée, absence complète d'ordre dans la présentation des idées, lourdeur et gaucherie de l'expression, tout semble se conjurer pour rendre ces discours d'un grotesque achevé. Et cependant il y a, dans ces phrases mal bâties et sans lien entre elles, une allure substantielle, un accent de sincérité, qui les sauvent du ridicule, et, souvent, les rendent profondément impressionnantes.

On a vraiment [1] de la peine à concevoir de quelles expressions décousues et informes se contentent la plupart des Anglais, sans essayer de leur donner la moindre forme artistique, mais généralement mettant un morceau ici, un morceau là, et finissant par exprimer ce qu'ils veulent dire, presque toujours avec assez de bon sens, mais en une masse incohérente, comme s'ils expulsaient leur pensée, plutôt qu'ils ne l'exprimaient. Il me sembla qu'ils le faisaient au moins autant par choix que par nécessité. Un Anglais qui ambitionne la faveur publique ne doit pas être trop raffiné. Si un orateur parle facilement, ses compatriotes s'en défient : ils n'aiment pas l'élégance. Plus vigoureuses et plus lourdes sont ses pensées, mieux cela vaut, pourvu qu'il y ait un substratum de lieux communs, et l'expression, si rude qu'elle soit (et elle n'est jamais tout à fait grossière,) qui assommerait un adversaire si elle l'atteignait, est tout à fait de leur goût, pourvu qu'elle ne soit pas trop personnelle ; mais ils ne peuvent souffrir l'élégance voulue du langage, ou d'autres grâces superficielles de ce genre. Ils ne permettent pas souvent à un homme de devenir un bon orateur avec préméditation..... En somme, je suis assez de leur avis, et, si j'aimais une sorte d'éloquence quelconque, je l'applaudirais tout aussi volontiers que la nôtre. Quand un orateur anglais se rasseoit, vous sentez que vous avez écouté un homme, et non un acteur ; ses idées ont une bonne odeur de terre, bien que, très probablement, il y ait, dans ce naturel apparent, un art tout aussi grand que celui que nous mettons à arrondir une phrase ou à élaborer une péroraison [2].

1. It is inconceivable, indeed, what ragged and shapeless utterances most Englishmen are satisfied to give vent to, without attempting anything like artistic shape, but clapping on a patch here and another there, and ultimately getting out what they want to say, and generally with a result of sufficiently good sense, but in some such disorganized mass as if they had thrown it up rather than spoken it. It seemed to me that this was almost as much by choice as necessity. An Englishman, ambitious of public favour, should not be too smooth. If an orator is glib, his countrymen distrust him. They dislike smartness. The stronger and heavier his thoughts, the better, provided there be an element of commonplace running through them ; and any rough, yet never vulgar force of expression, such as would knock an opponent down if it hit him, only it must not be too personal, is altogether to their taste ; but a studied neatness of language, or other such superficial graces, they cannot abide. They do not often permit a man to make himself a fine orator of malice aforethought..... On the whole, I partly agree with them, and, if I cared for any oratory whatever, should be as likely to applaud theirs as our own. When an English speaker sits down, you feel that you have been listening to a real man, and not to an actor; his sentiments have a wholesome earth-smell in them, though, very likely, this apparent naturalness is as much an art as what we expend in rounding a sentence or elaborating a peroration.

2. Il est permis, cependant, de penser que Hawthorne n'avait fait qu'une étude incomplète des orateurs parlementaires anglais. Il lui eût été fort difficile de soutenir cette opinion s'il avait connu l'éloquence entraînante et nerveuse d'un Gladstone, où la beauté classique de la forme n'ôte rien à la profondeur et à la sincérité des convictions.

Il y a donc, dans le caractère anglais, un amour invincible des choses naturelles, solides, tangibles, qui se satisfait inévitablement, sans se préoccuper de la forme, et qui se traduit par un réalisme, un souci exagéré de l'exactitude, souvent nuisibles à l'effet artistique. Ce sont les sentiments qui, chez les écrivains anglais, ont donné naissance à l'*humour*, cette faculté extraordinaire, et si merveilleusement complexe en ses aspects, qu'on a tenté si souvent de définir.

Dans les arts, comme dans la littérature, nous retrouvons ces qualités d'observation minutieuse, et de réalisme presque photographique que Hawthorne savait reconnaître comme l'une des marques les plus frappantes du génie britannique.

Ils [1] (les peintres anglais) ne peuvent peindre rien d'élevé, d'héroïque et d'idéal [2], et tous leurs essais dans cette direction sont fatigants à voir, mais ils obtiennent parfois de bons effets au moyen de formes gauches, vêtues de culottes et de jaquettes mal faites, avec des traits durs et grossiers, telles qu'ils peuvent en voir partout dans la rue. Ils sont forts dans l'expression des choses familières et sans beauté, faibles dès qu'ils s'efforcent de représenter le beau..... Les seuls tableaux modernes qui réalisent un but plus élevé que celui de plaire à l'œil, les seuls qui réellement, aient prise sur mon esprit, et avec une certaine acerbité, comme celle d'un fruit mûr, sont les œuvres de Hunt, et d'un ou deux autres peintres de l'école préraphaélite. Ils semblent

1. They cannot paint anything high, heroic and ideal, and their attempts in that direction are wearisome to look at; but they sometimes produce good effects by means of awkward figures in ill-made clothes and small-clothes, and hard, coarse-complexioned faces, such as they might see anywhere in the street. They are strong in homeliness and ugliness, weak in their efforts at the beautiful..... The only modern pictures that accomplish a higher aim than that of pleasing the eye — the only ones that really take hold of my mind, and with a kind of acerbity, like unripe fruit, are the works of Hunt, and one or two other painters of the Pre-Raphaelite school. They seem wilfully to abjure all beauty and to make their pictures disagreeable out of mere malice; but at any rate, for the thought and feeling which are ground up with the paint, they will bear looking at, and disclose a deeper value the longer you look. Never was anything so stiff and unnatural as they appear; although every single thing represented seems to be taken, directly out of life and reality, and, as it were, pasted down upon the canvas. They almost paint even separate hairs. Accomplishing so much and so perfectly, it seems unaccountable that the picture does not live; but Nature has an art beyond these painters, and they leave out some medium, — some enchantment that should intervene, and keep the object from pressing so baldly and harshly upon the spectator's eyeballs. With the most lifelike reproduction, there is no illusion. I think, if a semi-obscurity were thrown over the picture, after finishing it to this nicety, it might bring it nearer to Nature. I remember a heap of autumn leaves, every one of which seems to have been stiffened with gum and varnish, and then put carefully down into the stiffly disordered heap. Perhaps these artists may hereafter succeed in combining the truth of detail with a broader and higher truth. Coming from such a depth as their pictures do, and having really an idea as the seed of them, it is strange that they should look like the most made-up things imaginable.

2. Cette remarque serait peut-être plus juste encore, appliquée à la sculpture anglaise. Il est peu d'objets aussi franchement hideux, aussi niaisement antiartistiques que la plupart des statues qui déshonorent par leur présence les rues et les édifices publics de Londres. Je n'en veux citer pour exemple que le Wellington horriblement guindé, dont le geste, figé dans une raideur surhumaine, enlaidit Hyde Park Corner; le Nelson

renoncer volontairement à toute beauté, et rendre leurs tableaux désagréables par méchanceté pure; mais, en tous cas, grâce à la pensée et au sentiment qui sont incorporés à la peinture, ils se laissent regarder, et l'on y découvre une valeur d'autant plus grande qu'on les regarde plus longtemps. Jamais il n'a rien existé d'aussi raide, d'aussi peu naturel, bien que chaque objet isolé qu'ils représentent semble avoir été pris directement dans la vie et la réalité, et, pour ainsi dire, collé sur la toile. Ils arrivent presque à peindre des cheveux isolés. Réussissant à faire tant, et avec tant de perfection, il semble inexplicable que le tableau ne vive pas; mais la Nature a un art qui dépasse celui de ces peintres, et ils omettent comme un charme intermédiaire, qui devrait s'interposer, et empêcher l'objet de peser si franchement et si lourdement sur les yeux du spectateur. Avec la représentation même la plus vivante, il n'y a pas d'illusion. Je crois que, si une demi-obscurité était jetée sur le tableau, une fois fini avec cette perfection, cela pourrait le rapprocher davantage de la Nature. Je me rappelle un amas de feuilles d'automne, dont chacune semble avoir été raidie avec de la gomme et du vernis, puis soigneusement déposée dans ce tas d'un désordre tout guindé. Peut-être ces artistes pourront-ils un jour réussir à combiner la vérité des détails avec une vérité plus large et plus haute. Il est étrange que ces tableaux, venant des profondeurs où ils ont pris naissance, et réellement nés d'une idée, ressemblent aux choses les plus artificielles qu'on puisse imaginer.

Nous croyons intéressant de rappeler, à côté de ce passage où le génie idéaliste de Hawthorne l'a réellement inspiré, et lui a fait sentir, malgré son peu d'éducation artistique, le point faible de l'art anglais, — les pages où Taine a, lui aussi, signalé tout ce qu'a de pénible et d'étrangement artificiel ce réalisme si consciencieusement élaboré, avec un souci d'exactitude si profond, et si touchant, dans son impuissance à saisir la vérité.

Mais ce réalisme, cet amour des choses matérielles, a son bon côté dans

si péniblement juché près d'un paquet de cordages, en haut de la colonne de Trafalgar Square, que l'on a comparée, irrévérencieusement, mais non sans justesse, à une gigantesque chandelle; — et les grotesques monuments commémoratifs de tant de guerriers, — dont certains, comme l'observe Hawthorne,

n'ont jamais (a) rien fait de remarquable que de s'être fait tuer, et n'ont jamais preuve de beaucoup plus d'intelligence que les boulets qui mirent fin à leurs jours, —

qui contribuent pour leur bonne part à l'impression de fausse grandeur, de morne et froide correction pseudo-classique qu'emporte de St-Paul le visiteur désillusionné, et qui rappelle, dans un autre ordre d'idées, l'impression produite par la lecture de Pope. Ajoutons encore que, s'il est infiniment regrettable que Christopher Wren n'ait pas été pendu avant d'avoir perpétré la hideuse façade de l'Abbaye de Westminster et la Cathédrale de St-Paul, cette malencontreuse contrefaçon de St-Pierre de Rome; — on se sent pris d'un regret tout aussi peu charitable pour un architecte contemporain, lorsqu'on contemple le Nouveau Palais du Parlement, qui a la prétention d'être grand, et qui n'est qu'immense, et qui étale si lourdement sur les rives de la Tamise « les grâces mécaniques d'un gothique artificiel ». J'en passe, et des meilleurs; témoin l'Albert Memorial, touchant par la pensée qui l'inspira, mais si médiocre au point de vue artistique, et le Monument, avec sa crête de flammes en fonte dorée, — *e tutti quanti*.

(a) ..... they having done nothing remarkable, save having been shot, nor shown any more brains than the cannon-balls that killed them.....

la vie pratique. L'Anglais aime à sentir sous ses pieds une base solide, à voir autour de lui des objets avec lesquels une longue accoutumance l'a rendu familier, et que ses ancêtres, avant lui, ont connus et aimés. Dans son existence, le passé occupe une place immense, et la vie de ses pères est intimement mêlée à la sienne. Hawthorne, nous le savons, détestait ce mélange du passé et du présent; il eût voulu que les siècles morts ne pûssent revivre dans l'héritage de traditions qu'ils nous lèguent, et peser d'un poids énorme sur les générations suivantes ; et les vieilles maisons, en qui il voyait un symbole de cette survivance des choses abolies, étaient pour lui l'objet d'une aversion fort peu déguisée [1]. Cependant, quel que soit son désir d'indépendance, sa volonté de vivre libre de toute entrave ancestrale, de toute tare héréditaire, il n'est pas sans subir parfois aussi cette influence mystérieuse qui, par mille liens invisibles, tient notre cœur captif dans une prison volontaire, et, comme le révolutionnaire Holgrave, qui, par certains côtés, lui ressemble comme un frère, il se laisse volontiers aller aux charmes irrésistibles et perfides d'un confortable que des siècles ont lentement et savamment perfectionné. C'est qu'il

1. Les quelques visites que fit Hawthorne au British Museum semblent avoir exaspéré en lui le sentiment de lassitude que lui inspirait toujours la vue des reliques du passé.

Le fait est (*a*), dit-il, que le monde accumule trop de matériaux de connaissance. Nous ne reconnaissons pas pour des détritus ce qui en est réellement, et l'on pourrait ranger dans cette catégorie bien des objets que l'on voit au British Museum..... J'en vins à souhaiter que tout le passé fût balayé, et chaque génération obligée à enterrer ou à détruire ce qu'elle a produit, avant de disparaître de la scène. Quand nous quittons une maison, on nous demande de la laisser propre au locataire qui nous succède : pourquoi ne devrions-nous pas laisser un univers propre à la génération suivante ?..... J'errais de salle en salle avec une fatigue et une lourdeur au cœur, souhaitant (Dieu me pardonne !) que les marbres d'Elgin et la frise du Parthénon fûssent brûlés pour faire de la chaux, que les statues égyptiennes de granit fûssent taillées et réduites en moëllons, et les momies tombées en poussière il y a deux mille ans ; en un mot, que toutes ces reliques de tant de siècles eûssent disparu avec les générations qui les avaient produites. Le passé pèse trop sur le présent. Nous n'avons pas le temps, pendant notre existence terrestre, d'apprécier ce qui est plein de vie et ce qui nous entoure, et cependant nous entassons ces vieilles carapaces dont l'humanité est depuis longtemps sortie, et qu'elle a rejetées pour toujours !

(*a*) The fact is, the world is accumulating too many materials for knowledge. We do not recognize for rubbish what is really rubbish ; and under this head might be reckoned very many things one sees in the British Museum..... I wished that the whole Past might be swept away, and each generation compelled to bury and destroy whatever it had produced, before being permitted to leave the stage. When we quit a house, we are expected to make it clean for the next occupant ; why ought we not to leave a clean world for the next generation ?..... I wandered from hall to hall with a weary and heavy heart, wishing (Heaven forgive me !) that the Elgin Marbles and the frieze of the Parthenon were all burnt into lime, and that the granite Egyptian statues were hewn and squared into building stones, and that the mummies had all turned to dust two thousand years ago, and, in fine, that all the material relics of so many successive ages had disappeared with the generations that produced them. The present is burdened too much with the past. We have not time, in our earthly existence, to appreciate what is warm with life, and immediately around us ; yet we heap up these old shells, out of which human life has long emerged, casting them off forever.

(*English Note Book*, 29 Sept. 1855 et 5 Mars 1856.)

est doux de jouir du travail accumulé des générations qui nous ont précédés, même s'il faut leur avoir une dette de reconnaissance, et leur aliéner un peu de notre chère indépendance. L'atmosphère du Vieux Pays n'avait pas peu contribué à développer en lui cet état d'esprit, et, par moments, il se demandait s'il n'y avait pas, dans cette vie anglaise, quelque chose de plus réel, de plus substantiel, et peut-être de plus vraiment noble que dans l'existence demi-nomade de l'Américain ; et si le sentiment de confiance en l'avenir qui naît d'une communion incessante avec de longs siècles de passé, ne vaut pas d'être payé de quelques légers sacrifices d'amour-propre. C'est surtout lorsqu'il s'aventure dans quelqu'une de ces cathédrales dont il se déclare impuissant à décrire le charme enveloppant et mystérieux, qu'il se sent pris d'une tendresse rétrospective pour ses aïeux obscurs, dont le travail ignoré a permis la splendide évolution de l'Empire Britannique. Il comprend enfin cet amour de l'Anglais pour ceux qui l'ont fait ce qu'il est, et la répugnance instinctive qu'il éprouve à porter imprudemment la main sur ce merveilleux et complexe édifice social dont il est l'usufruitier plutôt que le propriétaire, et qu'il doit léguer, encore amélioré, à de longues séries de descendants.

Hawthorne, bien que né dans l'atmosphère irritante de la plus jalouse des démocraties, où le métier de politicien est, de tous, le plus méprisé, et peut-être justement ; atmosphère absolument impropre à la naissance, au développement du sentiment de respect, — avait cependant en lui, dernier et précieux héritage de ses pères venus sur la *Mayflower*, un indestructible élément de sérieux, qui lui fait apprécier ce qu'il y a de profondément respectable dans le conservatisme irréductible de tout Anglais, même le plus libéral ; malgré les apparences parfois mesquines ou légèrement ridicules sous lesquelles il se présente. Et, sans presque le vouloir, il se sent ému devant les démonstrations du loyalisme britannique, qu'il raille doucement, parce qu'il le voit du dehors, mais qu'il apprécie néanmoins, parce qu'il le sait sincère et convaincu.

Dans cette Angleterre, où toutes choses semblent être disposées suivant un ordre si merveilleux, et savamment hiérarchisées depuis des siècles, conformément à des principes immuables, parce qu'ils sont une conséquence du génie même de la nation, le paysage lui-même se soumet à la loi générale. On chercherait en vain ces spectacles grandioses que la Nature prodigue ailleurs : elle affecte de se présenter sous un aspect plus doux, plus tempéré, mieux en harmonie avec l'homme, qu'elle n'écrase pas par un sublime déploiement de majesté. Et, partout, l'homme, par de longs siècles d'un travail patient, inlassable, l'a modifiée, transformée, façonnée. Peu à peu, sous sa main, les landes ont disparu, les sombres forêts primitives ont fait place à de riches cultures, à de superbes prairies.

L'aristocratie, plus qu'en aucun autre pays, peut-être, a eu le sentiment profond et juste de la beauté rurale. Sans chercher à bouleverser, à violenter la Nature, en la forçant à se plier à d'absurdes fantaisies, elle a cherché à la comprendre et à la développer, pour lui permettre d'atteindre à son expression parfaite. Elle a savamment aménagé des parcs splendides où l'art semble avoir pris à tâche de se dissimuler, et de céder la place à une Nature plus belle et plus complète. Partout, on sent la main de l'homme, et, nulle part, on ne peut dire qu'elle ait violenté ou gâté le paysage ; elle l'a seulement assoupli, rendu plus expressif encore et plus charmant. Hawthorne a merveilleusement senti et rendu ce charme exquis de la campagne anglaise, cette heureuse union de l'Art et de la Nature en un ensemble admirable d'harmonie, où se retrouve, ineffaçable, la trace d'un labeur millénaire.

Les choses [1] même les plus sauvages, en Angleterre, sont plus qu'à moitié domestiques. Les arbres, par exemple, dans les haies, dans les parcs, et dans ce qu'on appelle les forêts, n'ont rien de sauvage..... Il y a une réserve de bon goût dans l'expansion la plus libre de leurs branches, bien qu'ils s'étendent plus qu'aucun arbre indépendant. Ils sont hauts, vigoureux, massifs, avec un air de vie séculaire qui promet bien d'autres années encore, dont chacune les rapprochera davantage encore de la race humaine. Ils ont toujours été connus par quelqu'un depuis leur première enfance, et, s'ils durent assez longtemps, ils finissent par être l'objet d'une tradition, par être honorés et rattachés à la fortune d'anciennes familles, et alors, comme le Chêne Parlant de Tennyson, les mille voix de leurs feuilles parlent à des oreilles qui peuvent les comprendre..... En revenant à travers Charlecote Park, je vis les ormes les plus superbes répandus partout, isolés ou groupés en bosquets..... C'étaient des arbres civilisés, que l'homme avait connus et aimés pendant des siècles. Il y a une différence impossible à décrire, — que je me suis déjà efforcé d'exprimer, — entre la Nature domestique, et pourtant nullement affaiblie, (au contraire, elle n'en est que plus riche et plus luxuriante,) de l'Angleterre, et la Nature grossière, hérissée, barbare, qui nous offre, en Amérique, sa société plus piquante.

1. The wildest things in England are more than half tame. The trees, for instance, whether in hedge-row, park, or what they call forest, have nothing wild about them..... There is a certain decorous restraint in the freest outspread of their branches, though they spread wider than any self-nurturing tree ; they are tall, vigorous, bulky, with a look of age-long life, and a promise of more years to come, all of which will bring them into closer kindred with the race of man. Somebody or other has known them from the sapling upward ; and if they endure long enough, they grow to be traditionally observed and honoured, and connected with the fortunes of old families, till, like Tennyson's Talking Oak, they babble with a thousand leafy tongues to ears that can understand them..... I will think of my stroll homeward past Charlecote Park, where I beheld the most stately elms, singly, in clumps, and in groves..... They were civilized trees, known to man, and befriended by him for ages past. There is an indescribable difference — as I believe I have heretofore endeavoured to express, between the tamed, but by no means effete (on the contrary, the richer and more luxuriant) nature of England, and the rude, shaggy, barbarous nature which offers us its racier companionship in America.

Mais, s'il est vrai que Hawthorne a bien senti, heureusement rendu ce charme si pénétrant et si doux du paysage anglais ; c'est en vain qu'on chercherait dans *Our Old Home* des descriptions des scènes plus sauvages et plus grandioses de l'Ecosse, que, pourtant, il a visitées, dans son pieux pèlerinage à Mossgiel, où il lui semblait retrouver la trace encore mal effacée des pas de Burns ; — ou des cathédrales, si nombreuses sur le sol anglais, si riches dans leur infinie variété. Celles-ci, sans doute, l'ont profondément ému, mais il n'essaie pas de rendre l'impression si complexe qu'elles ont produite sur lui. Il semble craindre que sa plume ne reste impuissante à donner même une faible idée de ces splendeurs gothiques qu'il voyait alors pour la première fois ; ou que, cherchant à noter les multiples beautés de ces grandioses poèmes de pierre, elle ne réussisse qu'à donner un froid catalogue, sans âme et sans vie. Il n'essaie pas, non plus, de reproduire les tableaux superbes des Highlands ; et même, il laisse supposer que son impression première n'a pas été exempte d'un certain désappointement. Hawthorne n'était pas, il faut bien l'avouer, un admirateur très passionné des beautés de la Nature, pas plus qu'il n'était très bon juge des choses de l'Art. Pour qu'un paysage lui plût, il fallait qu'il présentât certaines qualités de sobriété et d'harmonie qu'il pût saisir à l'instant. Le sublime le déconcertait par sa disproportion avec l'homme et ses facultés restreintes ; il ne réussissait à le comprendre que lentement, à la suite d'un effort de volonté devant lequel disparaissait son indifférence première, et après qu'il lui était devenu familier par l'habitude. Encore cette admiration se lassait-elle vite.

Je ne me rappelle pas [1] quelle heure il était, mais l'après-midi n'était pas avancée, lorsque nous arrivâmes à l'auberge de *Bailie Nicol Jarvie* à Aberfoyle. C'est un tableau beaucoup plus intéressant dans les pages de *Rob Roy* que nous ne le trouvâmes en réalité. Là, nous prîmes une sorte de charrette, et nous partîmes par un autre chemin de montagne, aussi ennuyeux, ou plus encore,

1. I do not remember what o'clock it was when we reached the Bailie Nicol Jarvey Inn at Aberfoyle ; a scene which is much more interesting in the pages of *Rob Roy* than we found it in reality. Here we got into a sort of cart, and set out over another hill-path, as dreary as or drearier than the last, for the Trosachs. On our way, we saw Ben Venue, and a good many other famous Bens, and two or three Lochs ; and when we reached the Trosachs, we should probably have been very much enraptured, if our eyes had not already been weary with other mountain shapes. But, in truth, I doubt if anybody ever does really see a mountain, who goes for the set and sole purpose of seeing it. Nature will not let herself be seen in such cases. You must patiently bide her time ; and, by and by, at some unforeseen moment, she will quietly and suddenly unveil herself, and, for a brief space, allow you to look right into the heart of her mystery. But if you call out to her peremptorily : "Nature, unveil yourself this very moment ! " she only draws her veil the closer ; and you may look with all your eyes, and imagine that you see all that she can show, and yet see nothing. Thus, I saw a wild and confused assemblage of heights, crags, precipices, which they call the Trosachs, but I saw them calmly and coldly, and was glad when the drosky was ready to take us on to Callender..... I think that this fashion of the picturesque will pass away.

que le dernier, pour les Trossachs. En route, nous vîmes le Ben Venue, et pas mal d'autres fameux Bens, et deux ou trois Lochs ; et arrivés aux Trossachs, nous aurions sans doute été profondément ravis, si nos yeux n'avaient pas été déjà lassés par d'autres montagnes. Mais, en vérité, je doute que l'on voie jamais vraiment une montagne quand on va exprès dans l'unique but de la voir. La Nature ne se laisse pas apercevoir en pareil cas. Il faut patiemment attendre son heure, et, à un moment donné, sans qu'on s'y attende, soudain elle se dévoile tranquillement, et, pendant de courts instants, vous permet de pénétrer jusqu'au cœur de ses mystères. Mais, si vous lui criez impérieusement : « Nature ! dévoile-toi sur le champ ! » elle resserre encore son voile sur elle, et vous pouvez regarder de tous vos yeux, et vous imaginer que vous voyez tout ce qu'elle peut montrer, et pourtant vous ne voyez rien. C'est ainsi que j'ai perçu un assemblage confus et sauvage de hauteurs, de rochers, de précipices, qu'on appelle les Trossachs, mais je les vis avec calme et froidement et je fus content quand la voiture se trouva prête à nous conduire à Callender..... Je crois que cette mode du pittoresque se passera.

Pourtant, si Hawthorne, dans *Our Old Home*, n'abuse pas des descriptions, si parfois même il se récuse, et aime mieux ne rien dire que de nous donner une impression qu'il sait d'avance devoir être faible et inadéquate à l'objet, il n'est pas moins vrai que celles qu'il a cru pouvoir se permettre sont parmi les plus remarquables qu'on puisse trouver dans son œuvre entière, et c'est par elles surtout que vaut ce livre. Sans doute, il n'est pas le fruit longuement mûri de profondes méditations, et il n'a pas la prétention de donner un tableau complet, ni même rigoureusement exact et impartial de la vie anglaise : nous nous sommes d'ailleurs déjà suffisamment expliqué sur ce point. Nous n'entreprendrons pas non plus de démontrer le plus ou moins bien fondé des appréciations de Hawthorne sur ses hôtes : nous avons assez montré combien elles sont parfois hâtives, et combien une expérience prolongée les eût sans doute modifiées, en permettant à l'auteur de se dégager de l'impression souvent trompeuse du premier moment, et de ses préjugés nationaux. Là n'est pas la question, et ce livre, que Hawthorne publia sous une forme un peu restreinte, et que, peut-être, il eût complété par une deuxième série d'essais dont son *Journal* contient les matériaux, si la Mort lui en avait laissé le temps, ne doit être pris que pour ce qu'il est réellement : une collection d'impressions de voyage. Il serait injuste, nous le répétons, d'y chercher ce que Hawthorne n'a jamais voulu y mettre, ou de lui savoir mauvais gré de ce qu'il y a mis.

Mais il est certain qu'au point de vue de la seule forme, ce court ouvrage est son meilleur : celui où il est arrivé à manier sa langue avec la maîtrise la plus complète. Tous les mots portent ; il n'y a plus rien de vague, ni de flottant, plus de ces pages si malheureusement imprécises qui gâtent ses premiers ouvrages, et où la pensée semble ne pas pouvoir

prendre corps. Que l'on se reporte aux quelques descriptions que nous en avons citées, et l'on verra combien l'expression est souvent heureuse, combien les détails en sont précis, nets, exacts. Souvent même, plus, peut-être, que nulle part ailleurs, Hawthorne atteint la véritable *humour*, cette raillerie douce et piquante à la fois, avec une pointe d'émotion, qui montre que l'écrivain est un homme, et non pas seulement un froid observateur, et qu'il sait comprendre et aimer, (plus qu'il ne lui plaît de l'avouer,) tout aussi bien qu'il sait voir. Enfin, si la langue est encore parfois déshonorée par quelques néologismes frisant de près le barbarisme, qu'excusent peut-être les habitudes américaines de laisser-aller, mais qui choquent chez un esprit aussi délicat que l'était Hawthorne, — l'allure générale est, à tout prendre, plus vive, plus alerte, plus souple que jamais. Il semble que Hawthorne se ressente de s'être trouvé enfin au milieu d'un peuple d'instincts essentiellement matériels et pratiques ; et que les habitudes mentales avec lesquelles il lui fallait se familiariser lui aient enfin enseigné l'art de saisir la réalité, et de la fixer en quelques mots rapides et précis. C'est celui de ses livres où il a le moins de ces idées originales, de ces aperçus nouveaux, qui font de lui un des écrivains les plus attachants, les plus véritablement féconds qui aient jamais existé. Mais c'est aussi celui où, délivré de l'obsession des caractères, et de la nécessité du plan, il a su prouver qu'il avait, lui aussi, les qualités d'un essayiste de premier ordre ; celui où il a le plus nettement senti, le plus exactement reproduit les choses extérieures, que, dans ses premiers ouvrages, il semblait mépriser comme d'insignifiantes contingences, et que, peu à peu, il avait appris involontairement à mieux voir, à mieux exprimer.

CHAPITRE III

THE ANCESTRAL FOOTSTEP

Dr GRIMSHAWE'S SECRET

Pendant son séjour en Angleterre, Hawthorne avait été vivement frappé, au cours d'une visite au château de Smithell's Hall, par une légende qu'il rappelle en ces termes :

La curiosité [1] de la maison est ce qu'on appelle le *Pas Sanglant*. Sous le règne de Marie la Sanguinaire, un ministre protestant du nom de Georges Marsh fut interrogé par le maître du château, Sir Roger Barton, je crois, et envoyé en prison pour ses opinions hérétiques : il périt par la suite sur le bûcher. Comme les gardes l'emmenaient de la salle de justice par le corridor pavé qui traverse Smithell's Hall, il frappa du pied sur une des dalles, en manière de protestation contre l'injustice qui lui était faite. Le pied, disent les uns, laissa une marque sanglante dans la pierre ; suivant d'autres, la pierre céda comme de la cire sous son pied, et, depuis, il s'y trouve une marque en creux. Cette empreinte miraculeuse existe encore..... La version qui l'attribue à une tache de sang s'accorde mieux avec son apparence que celle qui

1. The peculiarity of this house is what is called "The Bloody Footstep". In the time of Bloody Mary, a Protestant clergyman, George Marsh by name, was examined before the then proprietor of the Hall, Sir Roger Barton, I think, and committed to prison for his heretical opinions, and was ultimately burned at the stake. As his guards were conducting him from the justice-room, through the stone-paved passage that leads from front to rear of Smithell's Hall, he stamped his foot upon one of the flagstones in earnest protestation against the wrong which he was undergoing. The foot, as some say, left a bloody mark in the stone; others have it that the stone yielded like wax under his foot, and that there has been a shallow cavity ever since. This miraculous footprint is still extant..... The bloodstained version of the story is more consistent with the appearance of the mark than the imprint would be ; for, if the martyr's blood oozed out through his shoe and stocking, it might have made his foot slide along the stone, and thus have lengthened the shape. Of course, it is all a humbug, — a darker vein cropping up through the gray flagstone ; but it is probably a fact, and, for aught I know, may be found in Fox's Book of Martyrs, that George Marsh underwent an examination in this house ; and the tradition may have connected itself with the stone within a short time after the martyrdom. (*English Note Book*, 25 Août 1855.)

y voit une empreinte en creux, car, si le sang du martyr avait coulé à travers son bas et son soulier, il aurait pu faire glisser son pied sur la pierre, et allonger ainsi la forme. Naturellement, ce n'est qu'une pure légende : il n'y a là qu'une veine plus foncée qui apparait à la surface grise de la dalle, mais il est probablement exact, et le fait se trouve, je crois, mentionné dans le *Livre des Martyrs*, de Fox, que Georges Marsh fut interrogé dans cette maison, et la tradition a pu s'attacher à cette pierre peu de temps après son martyre.

A la date du 19 Décembre 1850, nous voyons une idée presque analogue sommairement indiquée dans l'*American Note Book:*

L'empreinte sanglante [1] d'un pied nu, qu'on suivrait dans la rue d'une ville,

mais c'est une de ces notes jetées, comme tant d'autres, au hasard de la pensée, auxquelles Hawthorne n'attachait qu'une importance momentanée, et dont il ne devait presque jamais tirer parti ; et nous ne la rappelons ici qu'à titre de curiosité, et pour sa ressemblance purement fortuite avec la légende de Smithell's Hall.

D'un autre côté, Hawthorne (*Our Old Home, Consular Experiences*), mentionne un certain nombre d'Américains qui se croyaient des droits indiscutables à de vastes domaines en Angleterre, et se figuraient être les héritiers les plus directs de grandes familles éteintes.

C'est cette douce folie qui donna à Hawthorne l'idée d'un roman anglo-américain, où il pourrait exposer à son aise ses idées sur la vie anglaise, qui n'avaient trouvé dans *Our Old Home* qu'un cadre un peu étroit. Le héros serait un jeune Américain, descendu de la branche cadette d'une grande famille anglaise, qui venu en Angleterre, se décide à faire valoir ses droits aux domaines de ses ancêtres, maintenant tombés aux mains d'un héritier indirect. La légende du Pas Sanglant trouvait tout naturellement sa place dans ce livre, auquel elle donnait la couleur symbolique si chère à Hawthorne. Il suffisait, pour cela, de la modifier légèrement, et d'attribuer la marque sinistre, non plus à un obscur martyr, mais au fils cadet, chassé par ses frères du château héréditaire, et qui laisse sur le seuil inhospitalier cet emblème de malédiction, le jour où il le franchit pour aller fonder une nouvelle famille dans les forêts encore désertes de l'Amérique.

Mais, ici, nous constatons un changement assez caractéristique dans la manière de Hawthorne. Ses ouvrages antérieurs avaient été rédigés sur un plan très net, bien arrêté, et avaient reçu, du premier jet, leur forme définitive. Ici, au contraire, nous nous trouvons en présence d'une hésitation singulière. Hawthorne commence par jeter les bases de son livre dans le

1. The print in blood of a naked foot to be traced through the street of a town.

Pas de l'Ancêtre, esquisse très décousue, qui est plutôt une sorte de sommaire détaillé, en apparence uniquement réservé à son usage personnel, où cependant quelques pages ont reçu une forme à peu près définitive, — et qu'il se proposait de développer plus tard.

Nous pensons qu'il pourra être intéressant d'en donner ici le résumé, à défaut d'une critique, à peu près impossible à établir, par suite du caractère fragmentaire et inachevé de cette œuvre. On pourra ainsi se rendre compte de la formation progressive du roman que voulait écrire Hawthorne.

L'Américain se nomme Middleton. Il vient, sur la foi d'une obscure tradition de famille, réclamer un domaine dont le possesseur actuel se nomme Eldredge. Celui-ci rencontre Middleton dans les bois qui entourent le château, et, pour se débarrasser d'un rival gênant, il tente de l'assommer avec la crosse d'un fusil qu'il tient à la main. Il ne réussit qu'à lui faire une légère blessure, et le choc fait partir le fusil, dont la balle vient frapper Eldredge et le tue. Alors, Middleton entre dans le château, en compagnie d'une jeune compatriote, et, avec une clef qu'il a apportée d'Amérique, et qui s'était transmise de père en fils dans sa famille, il ouvre un coffret mystérieux, où il croit trouver les documents nécessaires pour faire valoir ses droits, mais, à sa grande déception, le coffret est vide.

Puis, le récit recommence. Middleton, arrivé en Angleterre, fait la connaissance d'un vieillard, pensionnaire dans un hospice, (souvenir d'une excursion faite par Hawthorne à l'Hospice de Leicester, et qu'il utilisera dans le *Secret du Dr Grimshawe*.) Celui-ci le conduit à Smithell's Hall, où il est reçu par Eldredge, qui lui montre un coffret représentant le modèle réduit d'un château. Middleton se rappelle avoir vu en rêve ce château, qu'il croit être celui de ses ancêtres. Eldredge apprend que Middleton a des droits sur ses domaines, et qu'il pense à les faire valoir : il y a procès, Eldredge le perd, et, tristement affecté par ce coup inattendu du sort, il meurt subitement. Middleton, désolé par cette catastrophe dont il est l'auteur involontaire, renonce alors à ses droits.

Enfin, Hawthorne nous donne une troisième version, qui se rapproche, davantage de celle qu'il devait adopter dans le *Secret du Dr Grimshawe*. Eldredge est catholique, à demi Italien de race et d'éducation. Dès qu'il connaît les desseins de Middleton, il tente de l'assassiner, et meurt lui-même, Hawthorne ne nous dit pas comment. Là encore, Middleton, dégoûté de sa nouvelle position par les événements tragiques auxquels il la doit, persuadé, d'ailleurs, qu'un citoyen américain a devant lui une carrière plus vaste, des possibilités plus hautes, qu'un seigneur anglais, dont la situation est trop fixe. et limitée d'avance, abandonne toute idée de réclamer le titre et le domaine.

Ainsi donc, dans la première de ces ébauches, l'Américain se trouve dans l'impossibilité de faire valoir ses droits ; dans les deux autres, il y renonce volontairement ; et, dans les trois cas, le représentant anglais de la famille périt misérablement, sans profit pour son rival. De l'ensemble, autant qu'il est possible d'en dégager le sens, on peut tirer, du moins, cette leçon qu'il est dangereux de réveiller le souvenir d'un crime ancien, depuis longtemps oublié, et qu'à le faire, on risque de déchaîner de nouveau les passions mauvaises qui l'ont inspiré. La jalousie, l'avarice, la haine, reprennent une nouvelle vigueur, en présence d'une situation semblable à celle où elles se sont donné libre cours deux cents ans avant, et le seul but atteint par l'imprudent qui leur ouvre une nouvelle carrière est d'accumuler sans résultat des ruines nouvelles, et de tirer du crime ancestral une vengeance stérile. Une autre leçon, et plus haute encore : c'est que le passé doit être abandonné à lui-même. Les choses mortes le sont pour toujours, et, au lieu de s'épuiser dans un effort insensé pour leur rendre une existence artificielle, dans une lutte vaine contre les lois de la Nature et de l'Histoire, il faut les oublier, et chercher une voie nouvelle, où l'intelligence moderne pourra s'ouvrir des horizons illimités.

Depuis des siècles, les colons puritains ont fondé un monde nouveau, et, sous un autre ciel, le caractère anglais s'est modifié profondément : tout effort pour le ramener à son point de départ, pour rétablir une analogie purement superficielle entre les deux branches de la grande famille saxonne sera vain. Ceux que la fatalité a séparés pendant si longtemps devront désormais suivre leurs routes différentes, sans chercher à se réunir.

Cette esquisse rapide et presque informe devait être pour Hawthorne la base de l'ouvrage qu'il se proposait d'écrire, et qui, malheureusement, ne fut jamais terminé. Pour la première fois, il avait éprouvé une certaine hésitation à arrêter le plan de son sujet : les trois versions successives que nous avons relevées dans le *Pas de l'Ancêtre* en font foi. Dans le *Secret du Dr Grimshawe,* cette hésitation n'a pas entièrement disparu. Il semble s'être écoulé un certain intervalle entre la rédaction des deux parties dont se compose ce livre, et qui ne sont pas très habilement jointes. Un certain nombre de caractères n'ont évidemment pas reçu leur forme définitive, et les noms même des personnages changent au cours du récit. M. Julien Hawthorne a d'ailleurs pris soin, en éditant le *Secret du Dr Grimshawe*, d'en faire disparaître les plus choquants de ces éléments d'infériorité, auxquels son père eût certainement remédié s'il avait mis la dernière main à cet ouvrage. Il semble que Hawthorne, qui ne commençait jamais à écrire un roman que lorsque le plan, les caractères, et jusqu'aux plus minimes incidents en étaient définitivement arrêtés dans son

esprit, ait été fatigué de ce sujet, sur lequel il était revenu à plusieurs reprises, et qu'il l'ait volontairement abandonné, au moment même où il eût suffi de quelques retouches finales pour en faire un de ses meilleurs ouvrages. Tel qu'il est, et malgré la condamnation dont son auteur l'a frappé par cet abandon, il mérite, croyons-nous, mieux qu'une mention passagère, et l'on nous saura gré, sans doute, d'en exposer rapidement le plan, et d'en rappeler les pages les plus significatives [1].

Le Dr Grimshawe est un vieil original, qui a quitté l'Angleterre pour s'établir dans une ville d'Amérique. Il habite une vieille maison près du cimetière, où il donne asile à deux enfants, Ned et Elsie, qu'il élève à sa façon, c'est-à-dire assez bizarrement. Il a d'ailleurs d'autres élèves qui l'intéressent tout autant : ce sont des araignées, qui font à son cabinet de travail une tapisserie d'une incroyable délicatesse, d'une légèreté aérienne, fort mal appréciée par sa servante, la vieille Hannah. Une surtout, d'espèce rare, et que ses dimensions monstrueuses rendent presque effrayante, possède une part de ses affections à peu près aussi grande que celle qu'il accorde aux deux enfants ou à la bouteille dans laquelle il cherche trop souvent des inspirations.

Parfois, il raconte aux enfants les légendes d'un pas sanglant, sur le seuil d'un vieux château, là-bas, en Angleterre. Celui qui a laissé cette empreinte est le fils d'une noble famille. Dans la guerre civile, il avait pris le parti du Parlement, alors que ses frères aînés combattaient pour le Roi. C'est lui qui, le visage couvert d'un masque, avait fait tomber d'un coup de hache la tête de Charles Ier, et, dans un élan d'exaltation farouche, il avait mis le pied dans le sang qui coulait de l'échafaud. Depuis ce moment, son pied laissait partout derrière lui une trace sanglante. Ses frères l'avaient ensuite enfermé dans une chambre secrète du château, puis fait vendre comme esclave en Virginie. Ils étaient morts sans enfants, et le château et les domaines, maintenant entre les mains des descendants d'un frère plus jeune qu'eux tous, appartenaient légitimement aux héritiers du disparu. Et le Docteur, qui semblait nourrir contre cette famille une haine violente, appelait de ses vœux le jour où l'héritier légitime franchirait le seuil du château pour en expulser les usurpateurs. En attendant ce jour, le vieux docteur, qui abandonne un peu au hasard l'éducation d'Elsie, donne tous ses soins à celle de Ned, dont il tient à faire un gentleman accompli, bien qu'il l'avait trouvé dans un hos-

1. L'*Atheneum* du 6 Janvier 1883 semble insinuer que Mr. Julien Hawthorne a pris avec l'ouvrage de son père de singulières libertés, et qu'il est l'auteur véritable d'une partie de ce livre inachevé. Ceci ne supporte pas la discussion ; il n'est pas moins vrai, cependant, que la seconde partie de l'ouvrage est faible, et remplie de contradictions. Cette publication n'a peut-être guère ajouté à la gloire de Hawthorne : elle n'en est pas moins très intéressante, à titre de document.

pice, et il semble avoir mis en lui on ne sait quelles espérances pour l'avenir.

Un maître d'école sans place, nommé Colcord, à qui il a donné asile, prend pendant quelque temps sa part de cette tâche, mais, un soir, où la légende du pas sanglant est venue à faire le sujet de la conversation, il la conte à sa manière. Un de ses ancêtres, dit-il, laissait derrière lui l'empreinte d'un pas sanglant. C'était le second fils d'une noble famille, que ses frères détestaient parce qu'il s'était fait quaker, et qu'il aimait la même femme que son frère aîné. Ils l'avaient torturé dans une chambre secrète du château, et lorsqu'il parvint à s'enfuir, c'est en laissant à chaque pas derrière lui la trace sanglante de son malheur. Il emportait, et transmit à ses descendants la légende d'un magnifique coffret contenant, disait la tradition, un trésor d'une valeur inestimable. La nuit suivante, Colcord disparaît mystérieusement.

Quelque temps après, le Docteur reçoit la visite d'un jeune avocat anglais du nom de Hammond, venu, dit-il, en Amérique pour chercher un document dans la tombe du premier des Colcord, qui doit se trouver dans le cimetière voisin de la maison du Docteur. Il est arrivé trop tard, et le fossoyeur lui explique qu'après avoir longtemps respecté cette tombe, il a été enfin obligé de l'ouvrir, comme tant d'autres, pour faire place à de nouveaux morts ; mais, au printemps suivant, à l'endroit qu'elle occupait, Ned trouve une vieille clef rouillée, qu'il garde soigneusement.

Le Docteur se décide à envoyer Ned au collège, et, dès lors, dans son existence, qui semble désormais sans but, ses manies prennent une place toujours plus grande ; il finit par délirer, et ne tarde pas à mourir, laissant tout ce qu'il possède pour achever l'éducation de son pupille.....

Puis, l'auteur nous transporte un instant à la chambre secrète du château. Un jeune homme est assis, seul, dans l'obscurité, auprès d'un coffret, et tremble d'être découvert. Quelques années après, il est encore là, n'osant pas sortir, gardant sur sa table des pistolets, un poignard, des fioles pleines de poisons divers, car il est retenu là, prisonnier volontaire, gardé par son crime, par un crime peut-être imaginaire, pour lequel il craint à chaque instant de sentir la main de la justice se poser sur son épaule.

Des années, encore, se passent, et nous retrouvons l'enfant devenu homme. Ned Redclyffe est venu en Angleterre. Il est entré dans les bois qui avoisinent Braithwaite Hall, et, tout à coup, s'évanouit, frappé par la balle d'un fusil aménagé dans un piège à braconniers. Lorsqu'il revient à lui, il est dans un hospice de vieillards, et, en celui qui le soigne, il reconnaît Colcord, de même que, dans le Warden de l'hospice, il reconnaît Hammond. Celui-ci lui donne l'hospitalité. Quelques jours après,

Redclyffe apprend qu'il est nommé ministre des Etats-Unis dans une petite cour du continent; c'est en cette qualité qu'il assiste au dîner annuel de l'Hospice, où il rencontre Lord Braithwaite, contre qui il se sent pris d'une répulsion instinctive. Il accepte cependant son invitation à venir passer quelques jours au château, malgré l'avis de Colcord, et celui d'Elsie, qu'il a retrouvée dans le parc, sans qu'on sache trop ce qu'elle y est venue faire. Il se sent attiré par cette demeure, qui, peut-être, est celle de ses aïeux; — du moins, certains souvenirs, certaines paroles du Dr Grimshawe, certaines insinuations de Colcord, semblent le confirmer dans cette opinion; et Lord Braithwaite, de son côté, pressent en lui un ennemi. Un soir, il amène la conversation sur le sujet dangereux, fait avouer à Redclyffe ses vues sur le domaine, et lui offre de goûter un vin excellent qu'il a rapporté d'Italie. Redclyffe accepte, et s'endort après y avoir goûté, Au bout de quelques jours, sa disparition inquiète le Warden, qui se rend au château avec Colcord. Malgré les dénégations de Lord Braithwaite, qui leur affirme que Redclyffe est parti pour le Continent, Colcord traverse les appartements, et se rend directement à la chambre secrète; et là, nous voyons Redclyffe à côté d'un cadavre, (celui du prisonnier mystérieux), et d'un coffret. Colcord lui commande d'ouvrir celui-ci avec la clef trouvée dans le cimetière, qu'il porte au cou; et le coffret est rempli par une superbe chevelure. Colcord tire alors de son sein un médaillon qui contient des cheveux semblables, et tous comprennent qu'il vient de révéler son secret : c'est lui qui est l'héritier !

L'idée générale du roman est, en somme, celle que nous avons signalée dans le *Pas de l'Ancêtre*; cependant, elle est moins visible, et se dégage moins nettement; et il ne semble pas douteux que Hawthorne ne l'eût mise mieux en lumière, s'il avait complètement terminé son ouvrage. C'est elle qui, compliquée d'un certain orgueil national, dicte en partie la conduite de Redclyffe, et le fait hésiter si longtemps à revendiquer ses droits imaginaires. Cet homme, qu'un vieil original est allé chercher tout enfant dans un hospice, et à qui il a persuadé qu'il était l'héritier d'une grande famille, a su se frayer un chemin par son énergie et son mérite personnel dans une démocratie où la lutte des intérêts particuliers est plus vive et plus âpre que partout ailleurs. C'est avec une noble fierté qu'il revoit dans son esprit le chemin parcouru par l'enfant trouvé, que la confiance du chef d'une grande nation vient de choisir, tout jeune encore, pour représenter son pays dans une cour étrangère. Cette vie, marquée par un progrès si rapide, et qui comporte pour l'avenir des possibilités illimitées, et la perspective de dignités plus hautes encore, Redclyffe l'échangera-t-il volontiers contre l'existence honorable, à coup sûr, en même temps que facile, et luxueuse, d'un châtelain anglais?

Il sent trop ce que cette existence, bien que plus naturelle, en somme, a d'incomplet; il lui répugne d'accepter sa place dans un système de civilisation qu'il juge inférieur; d'y occuper, pour ainsi dire, une case, d'où il ne devra, désormais, plus sortir; de fixer, de son plein gré, une limite infranchissable à la marche en avant qu'il a si heureusement poursuivie jusque là ; et de renoncer à tous ces nobles rêves d'activité généreuse et d'ambition, qui, seuls, lui rendent la vie digne d'être vécue.

Et, pourtant, il éprouve le désir de quelque chose de plus stable, le besoin de se sentir relié à une famille, uni au sol par ces attaches mystérieuses qui sont un des charmes de l'existence dans les vieux pays ; besoin et désir que ce déraciné sent obscurément en lui, et qu'il attribue à une hérédité britannique. Dès ses premiers pas sur le sol anglais, il lui semble se trouver, non sur une terre étrangère, mais dans sa vraie patrie, dont il aurait été exilé depuis deux siècles. Il est environné, pénétré malgré lui de subtiles influences qui semblent renouer en lui une tradition ininterrompue. Et, pendant tout son séjour, il sera tiraillé entre ces deux tendances, n'arrivant à une décision que pour l'abandonner presque aussitôt.

Il n'est pas très difficile de retrouver en Redclyffe les opinions de Hawthorne, qui, dans *Our Old Home*, ne cache pas ses préférences pour le système politique et social des Etats-Unis, et ne se fait pas faute d'adresser à ses hôtes des railleries parfois assez peu motivées. Il semble que ce soit lui qui parle, qui revendique hautement la supériorité du simple citoyen d'une république sur le sujet d'une monarchie, même noble et puissamment riche.

Mais, parfois aussi, comme son héros, Hawthorne se trouve pris au charme sérieux et discret de la vie anglaise, et sent le besoin de quelque chose de plus stable et de plus substantiel que la démocratie américaine, avec ses progrès, trop rapides pour être toujours bien réels. Les événements se chargeaient, du reste, de confirmer bientôt ses appréhensions, et quelques années plus tard, la grande République chancelait sur sa base, et risquait de s'effondrer dans les convulsions effroyables de la guerre civile. Hawthorne ne devait même pas avoir le bonheur de voir la fin de cette crise, dont la violence avait hâté sa mort.

En face de Redclyffe, Hammond représente l'esprit conservateur, si naturel à l'Anglais, si profondément enraciné chez lui, même quand il porte ostensiblement une étiquette libérale ou radicale. Le peu d'enthousiasme que montre Redclyffe pour la haute situation qui semble s'offrir à lui le surprend vivement, et c'est presque un sacrilège, à ses yeux, que d'hésiter à prendre place dans une aristocratie qu'il vénère en bloc, sans toutefois se faire beaucoup d'illusions sur certains de ses membres. Il est surtout heureux de savoir au-dessus de lui:

une classe d'hommes[1] pourvus de privilèges dont il ne peut avoir sa part, et qui ont le droit de lui témoigner de la condescendance, et d'avoir à ses dépens une existence splendide, des manières gracieuses et raffinées, de se montrer bons, simples et sans prétentions, parce que ce sont, de nos jours, des qualités plus utiles que l'orgueil et la hauteur; d'être, enfin, des exemples d'une humanité parfaite, et de jouir de ces avantages comme conséquences de leur position.

Lord Braithwaite n'a presque aucune des qualités qui font l'honneur du gentilhomme anglais, et réalise fort incomplètement l'idéal de noblesse et de généreuse loyauté que s'est forgé Hammond. Il est plus qu'à demi-Italien par sa naissance et par sa religion. Tous, autour de lui, le considèrent avec la défiance que l'Anglais éprouve instinctivement pour tout étranger, surtout s'il vient d'un pays du midi, et s'il est catholique. Involontairement, il naît dans son esprit une association d'idées d'une force presque invicible, qui lui fait regarder cet homme comme une sorte de Jésuite en robe courte, à l'âme perfide et traîtresse, en la loyauté de qui aucune confiance n'est possible, et qui, entraîné par des habitudes regrettables, et par une mentalité différente et inférieure, qu'obscurcissent d'absurdes superstitions, ne peut que nourrir de noirs desseins contre la prospérité de la religion protestante et du Royaume-Uni. Hawthorne, chez qui nous étions habitués à trouver plus de largeur d'esprit et de tolérance, fait sienne cette opinion ambiante : il accepte ce caractère de l'Italien fourbe et dévot, indigne de posséder le domaine héréditaire d'une noble et loyale famille anglaise, et transforme Lord Braithwaite en un véritable traître de mélodrame.

Si le grand seigneur félon frappe son ennemi de sang-froid, sans avoir même l'excuse de la haine, et simplement pour sauvegarder ses intérêts, le vieux Dr Grimshawe ne cherche pas, lui, à cacher ses passions. Nature sanguine et violente, en qui la science a éveillé l'intelligence sans ennoblir le cœur, il a gardé de son origine plébéienne une certaine franchise brutale, qui reparaît par moments, même dans ses combinaisons les plus ténébreuses, car il n'a pas appris à dissimuler ses sentiments sous l'apparence hautaine et glaciale d'une aristocratique indifférence. Autant Lord Braithwaite sait être élégant et raffiné jusque dans le crime, autant ce savant est resté paysan d'instinct et d'allures, haïssant de tout son cœur cette famille de nobles, dont un membre a perdu celle qu'il aimait ; et, malgré tout, ne

1. ..... a race above them, with privileges that they cannot share, entitled to condescend to them, and to have gracious and beautiful manners at their expense; to be kind, simple, unpretending, because these qualities are more available than haughtiness; to be specimens of perfect manhood; — all these advantages in consequence of their position.

pouvant s'empêcher de respecter et d'admirer en eux ces qualités acquises par l'éducation et l'hérédité, qui les distinguent du vulgaire.

Tout, chez lui, marque le sans-gêne d'un homme indifférent à ce qui l'entoure, parce qu'il a des préoccupations plus sérieuses, que toutes ses forces vitales sont absorbées par un grand dessein secret, et que de longues années de vie solitaire lui ont fait oublier ce que c'était que l'ordre et la propreté. Il passe ses journées dans la retraite de son cabinet de travail, partageant les heures qu'il n'occupe pas à déchiffrer quelque grimoire ou de vieux parchemins, entre sa pipe et une bouteille noire d'apparence fort suspecte, sans autre compagnie, le plus souvent, que celle de ses araignées, dont la toile, dit-il parfois, lui sert à faire un élixir plus puissant que tous les remèdes. Lui aussi, il ourdit savamment, silencieusement. une toile, dans laquelle il veut prendre l'honneur et la fortune d'une famille. Lui, l'obscur paysan méprisé, va tirer une vengeance terrible des maîtres qui l'ont autrefois cruellement blessé ; et ces travailleuses, obscures et méprisées comme lui, comme lui hideuses et cruelles, qui complotent sans cesse, et tendent d'un mur à l'autre les mailles de leur ténébreux réseau, lui plaisent, parce qu'elles sont comme l'emblème de sa propre vie. Elles aussi semblent le connaître, et avoir pour lui comme une sorte d'affection.

Une, entre autres [1], énorme, la plus grosse et la plus hideuse qu'on eût jamais vue, était l'orgueil du sombre Docteur, son trésor, sa gloire, la perle de son âme, et, disaient beaucoup de gens, le Démon à qui il avait vendu celle-ci, à condition de posséder la toile de l'immonde créature pendant un certain nombre d'années..... Ses pattes hideuses, étendues, auraient couvert une assiette, et rayonnaient d'un corps aussi gros qu'un bouton de porte. véritable agglomération de poison, que l'animal amasse pendant sa vie, probablement pour le sacrifier, avec la vie elle-même, sur un ennemi digne de lui. Ses couleurs variées, en une sorte de splendeur ignoble et répugnante, étaient réparties sur son vaste corps en longues taches, dont certaines brillaient comme des gemmes. C'était horrible de penser à cet animal vivant, plus horrible encore de penser à la catastrophe hideuse, à l'écrasement, à l'épanchement du poison qui se produiraient si on venait à poser le pied dessus.

1. ..... One single enormous spider, the biggest and ugliest ever seen, the pride of the grim Doctor's heart, his treasure, his glory, the pearl of his soul, and, as many people said, the demon to whom he had sold his salvation, on condition of possessing the web of the foul creature for a certain number of years. ..... Its most hideous spread of legs covers a space nearly as large as a dinner-plate, and radiates from a body as big as a door-knob, which one conceives to be an agglomeration of sucked-up poison, which the creature treasures through life; probably to expend it all, and life itself, on some worthy foe. Its colours, variegated in a sort of ugly and inauspicious splendour, were distributed over its vast bulb in great spots, some of which glistened like gems. It was a horror to think of this thing living; still more horrible to think of the foul catastrophe, the crushed-out and wasted poison, that would follow the casual setting foot upon it.

D'après cette rapide esquisse, il est facile de voir que, si Hawthorne n'avait pas abandonné le *Secret du Dr Grimshawe* pour développer des données différentes dans *Septimius Felton*, il aurait certainement senti le besoin de mettre en une lumière plus vive les principaux personnages, et d'en préciser davantage les caractères. Sans doute, l'intrigue aurait gardé un peu de ce mystère qui lui plaisait tant, et il se serait probablement borné à en éliminer les inconsistances et les contradictions de détail. Les caractères, tels qu'ils sont, ne se détachent pas suffisamment pour supporter une analyse sérieuse, et deux d'entre eux, au moins, Elsie et Colcord, restent à l'état de fantômes sommairement indiqués par quelques traits extérieurs, sans que Hawthorne se soit bien rendu compte du rôle qu'il voulait leur faire jouer. Redclyffe, qui semble le héros véritable du roman, est une figure absolument insignifiante, si l'on vient à supprimer ses discussions politiques avec Hammond, qui ne sont, en somme, que des hors-d'œuvre. Seuls, deux personnages ont une certaine allure dramatique : Lord Braithwaite, le perfide Italien, et surtout le Docteur, qui, dans sa solitude, entouré de ses araignées, ourdit tranquillement sa toile, et caresse le projet d'imposer comme héritier à la famille qu'il a tant de raisons de haïr, un enfant né on ne sait où, d'on ne sait quels parents ; — mais qui, dominé malgré lui par un reste de respect pour cette aristocratie qu'il déteste, développe l'intelligence et le cœur de cet enfant, pour faire du *foundling* un *gentleman*, et lui permettre d'occuper dignement le rang qu'il lui destine.

Cependant, ce livre inachevé, incohérent, où les événements se succèdent un peu au hasard, et parfois inexpliqués, où les personnages sont indiqués par des traits rapides, et se dévoilent plutôt par des détails purement extérieurs que par leurs véritables éléments intimes, rappelle, à certains moments, la main de l'auteur de la *Lettre Rouge*, et certaines pages donnent, presque à un aussi haut degré que dans ses autres ouvrages, cette impression de mystère passionnant, de *weirdness* étrange et subtile, que Hawthorne affectionnait tant, et qu'il savait si bien produire.

Telle est, entre autres, la description de la chambre secrète de Braithwaite Hall, et de son hôte mystérieux, légèrement gâtée, peut-être, par l'abus des interrogations, procédé de style un peu sommaire, et facilement choquant si on le prolonge, qui, sans doute, eût disparu de l'édition définitive. Pendant des années, le prisonnier volontaire de cette chambre a souffert, dans l'isolement et dans la nuit, le long martyre de la peur, victime ignorée du sinistre Dr Grimshawe, qui, à travers l'Océan, le tient enfermé sans espoir de libération, plus étroitement et plus sûrement que s'il était gardé par une troupe de geôliers ; et lorsque Redclyffe, endormi

par le vin de lord Braithwaite, se réveille à ses côtés dans ce cachot, l'horreur en est encore agrandie.

C'était un lieu sombre [1] et crépusculaire, un endroit de demi-sommeil, où la silhouette des objets était mal définie ; on eût dit une chambre antique, au plafond voûté, étroite et haute, aux murs couverts de vieilles tapisseries. Si c'était le matin ou midi, il ne pouvait le dire, ni d'où venait la lumière, car il semblait n'y avoir pas de fenêtres, et pourtant ce n'était apparemment pas une lumière artificielle, ni même une lumière quelconque, mais plutôt une obscurité grise. Elle s'accordait si bien avec son état de demi-réveil qu'il y resta encore longtemps, sans désirer achever de se réveiller, dans une langueur qui ne lui déplaisait pas, mais qui pesait sur lui lourdement, lourdement, comme un linceul. C'était, en fait, comme s'il eût été endormi pendant des années, ou des siècles, et jusqu'à l'aurore du dernier jour, et qu'alors il rassemblât ses pensées aussi longtemps qu'on pourrait le faire ce jour-là.

Encore ce bruit, un léger son, presqu'imperceptible, comme celui que ferait quelqu'un respirant près de lui..... Ah, ce bruit! il ne pouvait le supporter : il allait s'éveiller, maintenant, à l'instant, et le faire cesser, puis se rendormir. De fait, il se leva brusquement, embarrassé et perplexe, et debout, immobile, regarda tout autour de lui : la tête lui tournait. C'était une chambre antique, qu'il ne reconnaissait nullement, et, en vérité, dans ce sombre crépuscule dont il n'eût pu dire comment il était survenu, il pouvait à peine

1. It was a dim, twilight place,... a place of half-awakedness, where the outlines of things were not well defined ; but it seemed to be a chamber, antique and vaulted, narrow and high, hung round with old tapestry. Whether it were morning or midday, he could not tell, such was the character of the light, nor even where it came from ; for there appeared to be no windows, and yet it was not apparently artificial light ; nor light at all, indeed, but a gray dimness. It was so like his own half-awake state that he lay in it a long time, not incited to finish his awaking, but in a languor, not disagreeable, yet hanging heavily, heavily upon him, like a dark pall. It was, in fact, as if he had been asleep for years, or centuries, or till the last day was dawning, and then was collecting his thoughts in such slow fashion as would then be likely.

Again that noise, — a little, low, quiet sound, as of one breathing somewhere near him..... Ah, the noise! He could not bear it, he would awake now, now! — silence it, and then to sleep again. In fact, he started up, started to his feet, in puzzle and perplexity, and stood gazing around him with swimming brain. It was an antique room, which he did not at all recognize, and indeed, in that dim twilight — which how it came he could not tell — he could scarcely discern what were its distinguishing marks. But he seemed to be sensible that, in a high-backed chair, at a little distance from him, sat a figure in a long robe ; a figure of a man with snow-white hair and a long beard, who seemed to be gazing at him, quietly, as if he had been gazing a hundred years..... The old figure made no sign, but continued to sit gazing at him in so strangely still a manner that it made Redclyffe shiver with something that seemed like affright.....

By degrees, a sense of wonder had its will, and grew, slowly at first, in Redclyffe's mind ; and almost twin-born with it, and growing piece by piece, there was a sense of awful fear, as his waking senses came slowly back to him. In the dreamy state, he had felt no fear ; but, as a waking man, it was fearful to discover that the shadowy forms did not fly from his awaking eyes. He started at last to his feet from the low couch on which he had all this time been lying. "What are you?" he exclaimed. "Where am I?"

The old figure made no answer ; nor could Redclyffe be quite sure that his voice had any effect upon it, though he fancied that it was shaken a little, as if his voice came to it from afar. But it continued to gaze at him, or, at least, to have its aged face turned towards him in the light ; and this strange composure, and unapproachableness, were

en distinguer les principaux traits. Mais il crut se rendre compte que, sur une chaise à haut dossier, non loin de lui, était assise une forme vêtue d'une longue robe, la forme d'un homme aux cheveux blancs comme la neige, à la longue barbe, qui semblait le regarder tranquillement, comme s'il l'avait regardé pendant cent ans..... Le vieillard ne faisait pas un signe, mais continuait à le regarder sur sa chaise, d'une façon si étrangement calme, que Redclyffe en frissonna comme s'il eût eu peur.

Par degrés, un sentiment d'étonnement s'imposa, se développa, lentement d'abord, dans l'esprit de Redclyffe ; et, né presque en même temps que lui, et grandissant aussi graduellement, il y avait un sentiment de crainte et de terreur, à mesure qu'il reprenait peu à peu ses sens. Dans l'état de rêve, il n'avait pas ressenti de peur, mais, éveillé, il s'apercevait avec effroi que ces formes, ces fantômes ne fuyaient pas ses yeux qui s'ouvraient. Il se leva, à la fin, de la couche sur laquelle il était, jusque là, resté étendu [1]. « Qu'êtes-vous ? » s'écria-t-il. « Où suis-je ? »

Le vieillard ne répondit pas, et Redclyffe n'eût pu être sûr que sa voix avait produit le moindre effet sur lui, bien qu'il crût le voir légèrement ébranlé, comme si la voix lui était parvenue de loin. Mais il continua à le regarder, ou, du moins, à tourner vers lui son visage de vieillard dans la faible lumière, et

very frightful. As his manhood gathered about his heart, however, the American endeavoured to shake off this besetting fear, or awe, or whatever it was ; and to bring himself to a sense of waking things, — to burst through the mist and delusive shows that bewildered him, and catch hold of a reality. He stamped upon the floor ; it was solid stone, the pavement, or oak so old and staunch that it resembled it. There was one firm thing, therefore. But the contrast between this and the slipperiness, the unaccountableness of the rest of his position, made him the more sensible of the latter. He made a step towards the old figure ; another, another. He was face to face with him within a yard of distance. He saw the faint movement of the old man's breath ; he sought, through the twilight of the room, some glimmer of perception in his eyes. "Are you a living man ?" asked Redclyffe faintly and doubtfully.

He mumbled, the old figure, some faint moaning sound, that, if it were language at all, had all the edges and angles worn off it by decay ; — unintelligible, except that it seemed to signify a faint mournfulness and complainingness of mood ; and then held his peace, continuing to gaze as before. Redclyffe could not bear the awe that filled him, while he kept at a distance, and, coming desperately forward, he stood close to the old figure ; he touched his robe, to see if it were real ; he laid his hand upon the withered hand that held the staff, in which he now recognized the very staff of the Doctor's legend. His fingers touched a real hand, though, bony and dry, as if it had been in the grave. "Then you are real ?" said Redclyffe doubtfully.

The old figure seemed to have exhausted itself — its energies, what there were of them — in the effort of making the unintelligible communication already vouchsafed. Then, he seemed to lapse out of consciousness, and not to know what was passing, or to be sensible that any person was near him. But Redclyffe was now resuming his firmness and daylight consciousness, even in the dimness ..... "Sir Edward Redclyffe !" he exclaimed. "Ha ! who speaks to me ?" exclaimed the old man in a startled voice, like one who hears himself called at an unexpected moment. "Sir Edward Redclyffe," repeated Redclyffe, "I bring you news of Norman Oglethorpe !" "The villain ! the tyrant ! mercy ! mercy ! save me !" cried the old man in a most violent emotion of terror and rage intermixed, that shook his old frame as if it would be shaken asunder. He stood erect, the picture of ghastly horror, as if he saw before him that stern face that had thrown a blight over his life, and so fearfully avenged, from youth to age, the

1. Le lecteur a remarqué, sans doute, que, tout à l'heure, Redclyffe s'était levé brusquement. Nous nous ferions scrupule de signaler cette contradiction absolument dépourvue d'importance, si elle n'était pas un indice de l'état d'inachèvement du *Secret du Dr Grimshawe*.

ce calme étrange, cet air d'inaccessibilité, étaient effrayants. Pourtant, à mesure qu'il reprenait courage, l'Américain s'efforçait de secouer cette crainte, cette terreur qui l'avait envahi, et de reprendre conscience des objets extérieurs, de dissiper la brume et les fantômes trompeurs qui l'égaraient, et de saisir une réalité. Il frappa du pied le sol : c'était un pavé de pierre massive, ou de chêne si vieux et si solide qu'il avait presque la dureté de la pierre. « Êtes-vous vivant? » demanda Redclyffe, d'une voix faible et hésitante.

Il murmura, ce vieillard, un son faible et plaintif, qui, s'il appartenait à une langue quelconque, avait perdu tous ses angles avec le temps, et était inintelligible, sauf en ce qu'il semblait indiquer une vague disposition à la tristesse et à la lamentation ; puis il se tut, et continua à regarder comme auparavant. Redclyffe ne pouvait supporter la terreur qui l'emplissait tant qu'il restait à distance, et, s'avançant avec le courage du désespoir, il arriva tout près du vieillard, toucha sa robe pour s'assurer si elle était réelle, et mit la main sur la main desséchée qui tenait le bâton, dans lequel il reconnaissait maintenant le bâton de l'histoire du Docteur. Ses doigts touchèrent une main réelle, dure, osseuse et sèche, comme si elle eût été dans la tombe. « Alors, vous êtes réel? » demanda Redclyffe hésitant.

Le vieillard semblait s'être épuisé, avoir épuisé tout ce qu'il avait d'énergie, pour prononcer la phrase inintelligible déjà mentionnée. Il semblait ensuite avoir perdu conscience, et ne pas savoir ce qui se passait, ne pas savoir qu'il y avait quelqu'un près de lui. Mais Redclyffe reprenait sa fermeté et sa lucidité du plein jour, même dans cette obscurité..... « Sir Edward Redclyffe! » s'écria-t-il. « Ah! qui me parle? » s'écria le vieillard, comme quelqu'un qui s'entend appeler lorsqu'il ne s'y attend pas. « Sir Edward Redclyffe! » répéta Redclyffe, « je vous apporte des nouvelles de Norman Oglethorpe! [1] — Le misérable! le tyran! Pitié! Pitié! Sauvez-moi! » s'écria le vieillard, son vieux corps secoué à se rompre par une émotion violente de rage mélangée de terreur. Il était debout, vrai tableau d'horreur lugubre, comme s'il voyait devant lui la figure sévère qui avait flétri sa vie, et si cruellement puni, depuis son jeune âge jusqu'à sa vieillesse, le crime qu'il avait commis. La passion éveillée en lui était trop violente; la terreur qu'il ressentait, la rage qui l'accompagnait, brûlèrent un instant avec une flamme effrayante, puis vacillèrent et s'éteignirent. Il chancela ; Redclyffe étendit la main pour le soutenir, mais il s'affaissa sur le parquet comme un squelette desséché dont on eût soudain détaché les articulations, et tomba comme une masse, avec un bruit sec.

Ce passage, malgré les légers défauts de forme que nous y avons signalés, est profondément empreint de la terreur mystérieuse que Hawthorne sait inspirer dans les descriptions de ce genre, et suffirait, à lui seul, pour nous empêcher de considérer le *Secret du Dr Grimshawe* comme une ébauche informe. Ajoutons que l'ouvrage, malgré toutes ses imperfections

crime that he had committed. The effect, the passion, was too much ; — the terror with which it smote, the rage that acccompanied it, blazed up for a moment with a fierce flame, then flickered and went out. He stood tottering; Redclyffe put out his hand to support him; but he sank down in a heap on the floor, as if a thing of dry bones had been suddenly loosened at the joints, and fell in a rattling heap.

1. Le vrai nom du Dr Grimshawe.

de plan et d'exécution, que l'auteur, découragé, n'a pas fait disparaitre ; — malgré les faiblesses du langage, parfois imprécis, et parfois presque incorrect, porte, en bien des endroits, la marque indiscutable d'une conception heureuse, d'une pensée mûre et maîtresse d'elle-même, et d'une finesse d'analyse égale à ce que nous rencontrons dans les autres œuvres de Hawthorne.

Rappelons encore nombre de pages finement pensées, élégamment écrites, sur les différences entre l'esprit anglais et l'esprit américain; quelques lignes profondément justes sur les défauts des vieillards hospitalisés, et d'heureuses descriptions de paysages qui valent ce qu'il y a de meilleur dans *Our Old Home* ; — et la conclusion s'impose, après ce rapide examen du *Secret du Dr Grimshawe*, qu'il est profondément regrettable que Hawthorne n'ait pas cru devoir achever un ouvrage si fécond en promesses.

Bien des pages y sont déjà définitives, et nous font déplorer d'autant plus vivement l'abandon de ce livre, où quelques fragments isolés nous révèlent un écrivain plus mûr que jamais, et absolument sûr de lui-même; — de ce livre qui, achevé, eût complété la synthèse de la vie et du génie de Hawthorne, car il eût résumé son séjour en Angleterre, et ses conceptions politiques et sociales ; comme ses trois romans antérieurs sont l'expression de son existence antérieure et de ses idées philosophiques ; comme enfin le *Faune de Marbre* est l'expression de ses opinions sur l'art, présentées dans le cadre nouveau du paysage italien, et développe, nous le verrons, une théorie originale sur le passionnant problème du Mal, toujours présent à l'âme inquiète de Hawthorne.

CHAPITRE IV

SEPTIMIUS FELTON
A DOLLIVER ROMANCE

Septimius Felton est resté inachevé, comme le *Secret du Dr Grimshawe*, et n'a été publié qu'en 1871 par les soins de Mrs. Hawthorne et de ses filles. Comme le *Secret du Dr Grimshawe*, il a été inspiré par la légende du Pas Sanglant, que l'auteur combine ici avec une autre tradition. Lorsque Hawthorne était venu habiter le Wayside, Thoreau lui avait conté que cette maison avait été autrefois occupée par un homme qui se croyait immortel. Ce détail l'avait singulièrement intéressé, puisque nous le voyons constituer la donnée principale de cette nouvelle œuvre, alors que l'origine anglaise d'une famille américaine, se rattachant à un ancêtre disparu mystérieusement sans laisser d'autre trace sur leur sol natal que celle d'un pas sanglant, passe au second plan.

Un gentilhomme anglais, ami du moine Bacon, a reçu de lui le secret d'un élixir de longue vie. Mais celui-ci ne peut produire son effet que si on rend à la mort d'un côté ce qu'on lui a enlevé de l'autre. A chaque génération, il faut que le candidat à l'immortalité renouvelle la vertu de l'élixir par le sang d'une jeune fille, dont la vitalité passe ainsi en lui. L'ami de Bacon, après quelques hésitations, se résout à commettre ce crime scientifique, et, sur la tombe de la jeune fille, croît une fleur rare, la *Sanguinea Sanguinissima*, dont le suc permet seul l'achèvement de l'élixir d'immortalité. Mais le meurtrier a posé le pied droit dans le sang de sa victime, et, dès lors, partout où il va, il laisse derrière lui la marque sanglante. Aussi. lassé de voir les regards inquiets se tourner sans cesse vers lui, et d'entendre sur ses pas un murmure d'horreur, il disparaît, et laisse domaines et château à ses descendants, dont aucun ne réussit à faire

l'élixir, car la fleur *Sanguinea*, pour avoir son efficacité, doit naître sur une tombe fraîchement refermée. Quelque temps après la disparition de l'Ancêtre, un blanc, un vieillard, arrive au milieu d'une tribu d'Indiens, qui, pleins d'admiration pour son savoir mystérieux, et sa puissance surnaturelle, le choisissent comme chef. Mais le vieux Sachem semble avoir le don d'immortalité, car les générations se succèdent autour de lui, et il reste toujours debout ; si bien qu'enfin les naïfs Peaux-Rouges, outrés de cette obstination à vivre, et voyant que le chef que s'est jadis donné la tribu ne veut pas faire place à d'autres, en obéissant aux lois de la Nature, se décident à l'envoyer eux-mêmes, à coup de tomahawk, parcourir les heureux terrains de chasse des guerriers morts.

Septimius Felton est le dernier descendant du vieux Sachem, et, en lui, l'orgueil du sang noble, que pourtant il ignore, s'allie à d'étranges instincts qui rappellent ses ancêtres indiens. Il vit seul avec sa tante Keziah, en qui le sang indien est plus fort encore, et que les voisins croiraient volontiers un peu sorcière, car elle a des connaissances mystérieuses, et sait faire une boisson qui guérit toutes les maladies et prolonge l'existence. Malheureusement, la recette héréditaire qui lui a été transmise s'est altérée, et il lui manque, pour lui donner toute son efficacité, un ingrédient dont elle ne peut retrouver le nom. Septimius se prépare, sous la direction du ministre du village, à recevoir les ordres, mais sans grand enthousiasme, et avec un certain scepticisme, car il est déjà désabusé de bien des choses. Absorbé dans ses études abstruses, il ne sait pas jouir de la vie, telle qu'elle se présente, et voudrait y trouver un élément de fixité et de clarté qu'elle ne peut lui donner. Pour dégager cet élément, l'existence humaine lui semble trop courte ; il voudrait la prolonger par un effort héroïque, et une ferme volonté de résistance à la mort ; car l'homme se débat obscurément ici-bas contre d'angoissants problèmes, et succombe fatalement avant d'en avoir même entrevu la solution, avant de savoir comprendre le sens de la vie pour en profiter, comme ce serait son droit de le faire. Ses théories ne peuvent entamer le robuste bon sens de son ami Robert Hagburn, né, non pour l'étude, mais pour l'action virile, ni assombrir la gaîté naturelle de Rose Garfield, charmante jeune fille, qui se laisse toute aller au bonheur de vivre, et qui, obéissant sans le savoir à la loi des contrastes, a préféré l'amour de l'étudiant taciturne et rêveur à celui de Robert.

Cette idée d'immortalité ne cesse de hanter l'esprit de Septimius. Toutes ses pensées s'y rapportent, plus ou moins directement, et, dans tout ce qu'il entend, il semble trouver de nouvelles preuves que ceux-là seuls meurent, qui le veulent bien, ou qui, du moins, n'ont pas su garder en eux assez de force morale pour empêcher, par un effort de volonté, ce ridi-

cule accident. Et, comme sa volonté de ne pas mourir est très ferme, il se persuade facilement qu'il est du nombre des élus, et qu'il réussira, (comment, il l'ignore encore,) à triompher de la destinée : qu'il vivra parce qu'il veut vivre. Aussi, les pensées, les occupations et les plaisirs des autres hommes lui semblent de plus en plus vains et futiles ; il les dédaigne parce qu'il se figure appartenir à une espèce différente, et avoir dans la vie un but plus haut à poursuivre, une œuvre plus grande à accomplir. Les idées de liberté et de patriotisme, qui font à ce moment vibrer tous les cœurs, le laissent froid; (il le croit, du moins,) et il ne se sent nullement tenté de suivre son ami Robert Hagburn, qui vient de s'enrôler pour combattre l'Anglais. Les préparatifs de la Guerre d'Indépendance lui sont indifférents, ou, du moins, il s'efforce de n'y pas prêter attention, et de se renfermer plus étroitement que jamais dans le cercle habituel de ses pensées. Pourtant, il a en lui quelque chose qui se révolte contre cette indifférence voulue, et qui le pousse à l'action. Lorsque les troupes anglaises traversent le village, un officier se montre un peu trop galant à l'égard de Rose ; il le repousse ; puis, le sang indien prenant le dessus, il s'empare d'un fusil, et entre dans le bois pour guetter le passage de l'ennemi. Il ne tarde pas à se retrouver en face du jeune officier qui le provoque. Tous deux font feu ; l'officier tombe. Avant de mourir, le jeune homme lègue à Septimius, pénétré d'horreur pour le meurtre à demi involontaire qu'il vient de commettre, son portefeuille, qui contient un document d'apparence fort ancienne, et une petite clef, puis meurt devant lui, et Septimius l'enterre avec l'aide du ministre, qui survient quelques instants après.

C'est au retour de cette lugubre expédition qu'ont lieu les fiançailles de Septimius et de Rose, fiançailles où chacun donne son cœur, comme mû par une impulsion soudaine, irrésistible, et presque à regret, car tous deux sentent confusément qu'ils ne sont pas faits l'un pour l'autre. Rose se défie instinctivement de certains traits du caractère de Septimius, dont la descendance indienne lui déplaît ; et Septimius se demande s'il fait bien d'unir à son destin une femme belle et affectueuse, sans doute, mais qui ne pourra le suivre sur les hauteurs où il veut s'élever, si son développement intellectuel ne souffrira pas de cet attachement, et s'il n'eût pas mieux valu la laisser choisir Robert Hagburn, dont l'énergie et la vigueur l'auraient mieux soutenue dans la vie. Il veut se frayer un chemin glorieux, mais ardu ; les faibles pieds de la femme pourront-ils l'accompagner à travers les aspérités presque insurmontables de la route ? Le sentier où passe le génie est trop étroit pour deux, et la force dépensée en affection est perdue pour le travail austère de l'esprit.

Bientôt, l'attention de Septimius se partage entre Rose et le manuscrit

légué par l'officier, qui a vivement frappé son esprit, car il lui semble que ce document, donné par un mourant, lui ait été envoyé par le Destin, et il croit voir une intervention directe de la Providence dans l'étrange série d'événements qui l'a fait tomber entre ses mains. Il s'obstine à essayer de le déchiffrer, malgré les difficultés presque insurmontables qu'il présente, persuadé que la force même de sa volonté suffira à lui en révéler le sens caché, et passant bien des veilles à lutter contre les phrases rebelles dont la mystérieuse signification lui échappe. Et, peu à peu, à mesure qu'il s'acharne à ce labeur ingrat, et qu'il croit approcher du triomphe final, il se détache de celle qu'il a cru aimer.

Plus Septimius s'absorbe dans ce manuscrit, où il croit trouver le secret de l'immortalité, et plus il s'éloigne de Rose. Chaque ligne, chaque mot qu'il parvient à déchiffrer, surexcite son égoïsme, et le met en dehors de la communauté humaine, car il lui fait faire un pas de plus vers la découverte du terrible secret.

Un autre personnage vient d'ailleurs aussi prendre une part de son attention : c'est Sibyl Dacy, une jeune Anglaise, dont la raison semble quelque peu ébranlée, et à qui l'on a permis de sortir de Boston. Un jour, Septimius la trouve sur le sentier qu'il aime à parcourir, auprès de la tombe de sa victime ; et il prend l'habitude de causer avec cette pauvre fille, aux idées tantôt légèrement ridicules, et tantôt gracieusement mélancoliques, qui, dit-elle, cherche la fleur de la *Sanguinea Sanguinissima*. C'est elle qui lui conte l'histoire du disciple de Bacon, et de son secret de longue vie. Septimius ne tarde pas à recevoir la visite de l'oncle de Sibyl, le Dr Portsoaken, ancien chirurgien militaire, qui n'est pas sans ressembler par certains côtés au Dr Grimshawe, dont il partage le goût pour le tabac, l'eau-de-vie et les araignées. Son cabinet est rempli des toiles tissées par les vilaines bêtes, et l'une d'elles, au corps gonflé de poison, ornée de mille petits points de couleurs éclatantes et superbes, qui attire et repousse à la fois par sa hideuse magnificence, rappelle singulièrement la favorite du vieux Docteur, et Hawthorne la décrit presque dans les mêmes termes.

Le Docteur n'a qu'une foi très limitée dans les vertus secrètes de l'élixir, dont Septimius lui a parlé, cette boisson divine lui semble devoir être assez semblable à l'horrible mixture que fabrique la tante Keziah, et il explique à Septimius pourquoi les ancêtres de Cyril Norton, le jeune officier qu'il a tué, n'ont jamais mis à l'épreuve ses admirables qualités. C'est qu'en somme, la vie n'est jamais que ce que la Nature nous la fait. Sa durée ne se mesure pas par les années et par la longueur du temps, mais par les sensations, les joies et les douleurs qui l'emplissent, et nous permettent d'en mesurer le cours. Ce n'est pas le temps, qui est l'étoffe

dont elle est faite, comme le prétend un vieux proverbe ; ce sont ces sensations, et il dépend de nous, jusqu'à un certain point, de les ménager ou de les prodiguer. Nous épuisons rapidement la vie si nous voulons en jouir trop vite ; et, par contre, nous ne pouvons la prolonger qu'en évitant soigneusement tout ce qui pourrait en précipiter le cours, toutes les passions et les émotions, en la rendant purement végétative.

Pendant ce temps, sur la tombe du jeune officier, a poussé une plante étrange que Sibyl déclare être la *Sanguinea Sanguinissima ;* elle se couvre de fleurs d'un rouge superbe, au cœur d'or, à l'odeur suave. Et comme, vers ce moment, Keziah, la vieille tante de Septimius, tombe malade, Septimius se décide à mettre quelques fleurs de la *Sanguinea* dans sa boisson favorite, non sans hésitation, et non sans regret presque aussitôt qu'il l'a fait, car il ne se dissimule pas la témérité de cette expérience.

Et, dans son inquiétude, il se demande s'il ne fait pas fausse route, s'il ne s'est pas égaré à la poursuite d'un feu follet, et si, en somme, en s'astreignant à cette existence de labeur obstiné, sans joie et sans amour, il ne sacrifie pas inutilement, dans un vain désir d'immortalité, une vie qu'il aurait pu mieux employer, ne fût-ce qu'à se laisser vivre.

La vieille Keziah ne tarde pas à mourir, regrettant, à l'heure de la suprême franchise, en de curieuses divagations, de n'avoir pas été tout à fait Indienne, et de n'avoir pas vécu au bon temps des sorcières, pour jouir de la vie en toute liberté, et s'abandonner franchement à ses instincts d'indépendance, comprimés par la régularité excessive et monotone d'un monde trop civilisé.

A ce moment, Hawthorne introduit dans le plan de son ouvrage une modification importante, et certainement heureuse. Rose n'est plus la fiancée de Septimius, mais sa sœur, et la fiancée de Hagburn. Par contre, Septimius se sent graduellement attiré vers Sibyl Dacy, qui lui semble être mêlée en quelque façon mystérieuse au troublant secret qu'il poursuit, qui l'encourage dans ses recherches, et qui a découvert la fleur rarissime indispensable à l'achèvement de l'élixir. D'ailleurs, à force d'attention et de volonté, il est parvenu à déchiffrer, sur le manuscrit, les règles de vie que doit observer le candidat à l'immortalité, et qui semblent être le résumé de la sagesse d'un épicurien intelligent, qui saurait contenir, dans une prudente modération, les tendances affectueuses et les élans généreux de son cœur.

Maintiens ton pouls [1] à soixante-dix pulsations par minute. S'il bat plus souvent, la vie s'use trop vite. Ne bois pas de vin ni de liqueurs fortes. Ne

1. Keep thy heart at seventy throbs in a minute ; all more than that wears away life too quickly... Drink not wine nor strong drink... Run not, leap not... Hate not any man or woman, be not angry... Have no friendships with an imperfect man, with a

cours pas, ne saute pas. Ne hais ni homme ni femme, et ne te mets pas en colère. N'aie pas d'amitié avec un homme imparfait, avec un homme en mauvaise santé, aux passions violentes, ou de tout autre caractère qui jette un trouble dans sa vie, et peut aussi agir sur la tienne et la troubler. N'embrasse pas une femme si ses lèvres sont rouges, ne la regarde pas si elle est très belle, ne touche pas sa main si tu sens le bout de tes doigts frissonner, si légèrement que ce soit, dans les siens. Si tu l'aimes, tout est fini, tout ton labeur, toute ta peine présente et future, seront vains. Fais chaque jour un peu de bien, car il en résulte un léger sentiment de plaisir qui te réchauffera et te charmera en te faisant t'approuver toi-même. Ne commets aucun acte manifestement mauvais, car il pourrait s'emparer de toi, et te ronger par la suite. Si tu vois de la pauvreté et de la souffrance chez les hommes, et que tu t'en sentes troublé, fais un effort modéré pour les soulager, car alors ta disposition se changera en approbation de toi-même. Des malades, des infirmes, des personnes affligées, des aliénés, des mélancoliques, et de ceux qui se réjouissent avec extravagance, des enfants qui font leurs dents, et des cadavres, détourne les yeux et écarte-toi. Si des mendiants te poursuivent, fais-les renvoyer par tes serviteurs, et retire-toi hors de portée de leur voix. Ne lis pas les grands poètes, car ils agitent le cœur, et le cœur humain est un sol qui, profondément agité, est apte à émettre des vapeurs nuisibles. Ne désire rien avec trop d'ardeur, pas même la vie, mais tiens-la avec force, tranquillement, inébranlablement, car, aussi longtemps que tu seras réellement résolu à vivre, la mort, avec toute sa violence, ne pourra rien contre toi.

Ces règles, avec leur sagesse toute terrestre, semblent exagérer encore la froideur de Septimius, et son peu de sympathie pour l'humanité, ses joies et ses souffrances. Sans désirs et sans amour, il se consacre tout entier à l'âpre recherche qui, malgré les conseils ironiques du D[r] Portsoaken, ne semble pas lui donner de résultats bien appréciables. Harassé par les veilles et par la tension trop violente de son esprit, il traverse les rues du village, les yeux hagards, les cheveux en désordre, sans parler à personne, et d'un pas rapide, comme s'il craignait que tous, à le voir, pûssent

man in bad health, of violent passions, of any characteristic that evidently disturbs his own life, and may have disturbing influence on thine... Kiss no woman if her lips be red; look not upon her if she be very fair. Touch not her hand if thy finger-tips be found to thrill with hers ever so little... If thou love her, all is over, and thy whole past and remaining labour and pains will be in vain. Do some decent degree of good and kindness in thy daily life, for the result is a slight pleasurable sense that will seem to warm and delectate thee with felicitous self-laudings... Do not any act manifestly evil; it may grow upon thee, and corrode thee in after years... If thou seest human poverty, and suffering, and it trouble thee, strive moderately to relieve it, seeing that thus thy mood will be changed to a pleasant self-laudation... From sick people, maimed wretches, afflicted people,... from people beyond their wits, from people in a a melancholic mood, in extravagant joy, from teething children, from dead corpses, turn away thine eyes, and depart elsewhere. If beggars haunt thee, let thy servants drive them away, thou withdrawing out of ear-shot... Read not great poets; they stir up thy heart; and the human heart is a soil which, if deeply stirred, is apt to give out noxious vapours... Desire nothing too fervently, not even life; yet keep thy hold upon it mightily, quietly, unshakably; for, as long as thou really art resolved to live, Death, with all his force, shall have no power against thee.

lire en lui ses plus secrètes pensées ; et il fuit autant qu'il peut la société des hommes, qui ne sont plus ses semblables, car il ne se sent plus rien de commun avec eux, et ne veut partager ni leurs joies, ni leurs peines, ni leurs destinées. Il finit même par se figurer qu'il est chargé ici-bas d'une mission providentielle, et que c'est par abnégation qu'il consent à devenir immortel.

Aussi, ses voisins ne tardent-ils pas à le considérer comme un peu fou, et il sent lui-même que, si son esprit n'est pas positivement dérangé, il a, du moins, cessé de voir les choses sous le même angle qu'autrefois. Même la découverte qu'il fait, dans un vieux coffre, dont la clef que lui a léguée l'officier ouvre la serrure, de papiers de famille constatant qu'il descend de l'ami de Bacon, devenu sachem dans les forêts du Nouveau Monde, et établissant son droit à de vastes domaines, sans maître depuis la mort du jeune homme qu'il a tué, — ne lui cause qu'une joie très modérée, car qu'est-ce qu'un titre, un château, un domaine, auprès de l'immense espoir de l'immortalité ? En vain, Robert Hagburn tente de le rappeler à une conception plus naturelle de la vie. Septimius, indifférent à l'admirable élan d'héroïsme qui l'entoure, devenu, dans son travail égoïste et solitaire, incapable des mêmes ardeurs généreuses que son ami, persiste à ne voir dans la vie que le temps qu'elle dure, content d'acheter cette prolongation de l'existence au prix de tout ce qui la rend digne d'être vécue. Ambition, fièvre patriotique, passion juvénile, autant d'ennemis formidables qui risquent de faire battre à son pouls plus de soixante-dix pulsations par minute, de faire vibrer tout son être de frissons destructeurs, et de lui ravir, — en précipitant la marche à son gré déjà trop fébrile de la vie, en prodiguant les forces si soigneusement tenues en réserve, sous le vain prétexte de lui faire goûter en une seconde assez de joie pour remplir un siècle, — quelques-uns des précieux moments de l'existence. Il s'en détourne dédaigneusement, et se remet au travail avec plus d'acharnement que jamais, jusqu'au jour où un trait de lumière lui révèle soudainement le sens caché du manuscrit sur lequel il a si longtemps peiné, et lui livre la clef du mystère. Désormais, le secret d'immortalité est à lui, et, lentement, l'élixir se fait sous ses yeux attentifs, passant par toutes les phases qu'avait prévues le vieux savant, son lointain ancêtre.

Mais la solitude, pourtant, commence à lui peser cruellement, et la maison lui semble bien vide, maintenant que Keziah est allée rejoindre ses ancêtres indiens au pays de l'éternelle liberté, et que Rose, fiancée à Hagburn, va le quitter. Il se sent instinctivement le besoin d'une âme qui puisse comprendre la sienne, et, — qui sait ? — partager avec lui cette immortalité qu'il se sent près de conquérir.

Enfin, un jour vient où, sur la colline, près de la tombe, Sibyl et

Septimius se promettent l'un à l'autre, et échangent leurs rêveries et leurs projets d'avenir, que l'Elixir d'Immortalité leur permettra de réaliser de siècle en siècle; et l'esprit de Septimius, en ces visions extravagantes, semble à chaque instant prêt à sombrer dans la démence, depuis si longtemps latente en lui. Il sourit dédaigneusement de l'amour de Rose et de Hagburn, dont l'union va devenir définitive, tant il se croit certain de leur survivre pendant des siècles; et il se promet de veiller perpétuellement sur leur descendance, et de devenir le protecteur mystérieux et à demi légendaire, dont la famille future conserverait la tradition, d'une génération à l'autre, comme celle d'un nouveau Juif Errant.

Pendant le repas du mariage, il se retire dans sa chambre, où Sibyl le trouve, prêt à boire l'élixir, et, cependant, pris, au dernier moment, d'une singulière répugnance qui le fait hésiter à saisir la coupe; et elle aussi frissonne en l'effleurant du doigt, car elle semble glacée d'un froid mortel.

« Alors [1], tu ne veux pas boire avec moi? — Sais-tu ce que tu demandes? » dit Sibyl. « Je suis un être sorti, comme cette fleur, d'une tombe, ou, du moins, j'ai pris racine dans une tombe, j'y ai grandi, et je me suis enlacée autour de toi: tu ne peux plus m'échapper. Ah, Septimius, tu ne me connais pas! Tu ne sais pas ce qu'il y a pour toi dans mon cœur. Te rappelles-tu cette miniature brisée? Voudrais-tu voir les traits qu'à détruits ta balle en passant? Alors, regarde les miens. — Sibyl! que me dis-tu? Etait-ce toi? Etaient-ce tes traits que ce jeune soldat baisait en mourant? Oui, » dit Sibyl, « je l'ai aimé, et lui ai donné cette miniature, et le visage qu'elle représentait. Je lui avais donné tout, et tu l'as tué! — Alors, tu me hais? » dit tout bas Septimius. « Appelles-tu cela de la haine? » dit Sibyl en souriant. « Ne t'ai-je pas aidé, encouragé, n'ai-je pas pensé avec toi, écouté tes divagations, que tu n'osais dire à personne d'autre, soutenu tes espérances, inspiré des suggestions utiles par ma connaissance des légendes, ne t'ai-je pas aidé, aussi, en d'autres façons que tu se soupçonnes pas? Et, maintenant, tu me demandes si je hais. Est-ce que ceci ressemble à de la haine? — Non, » dit Septimius, « et pour-

1. "So thou wilt not drink with me?" "Do you know what you ask?" said Sibyl. "I am a being that sprung up, like this flower, out of a grave; or, at least, I took root in a grave, and growing there, have twined about your life, until you cannot possibly escape from me. Ah, Septimius, you know me not! You know not what is in my heart towards you. Do you remember this broken miniature? would you wish to see the features that were destroyed when that bullet passed! Then, look at mine!" "Sibyl, what do you tell me? Was it you — were they your features — which that young soldier kissed as he lay dying?" "They were," said Sibyl. "I loved him, and gave him that miniature, and the face they represented. I had given him all, and you slew him." "Then, you hate me?" whispered Septimius. "Do you call it hatred?" asked Sibyl, smiling. "Have I not aided you, thought with you, encouraged you, heard all your wild ravings when you dared to tell no one else? Kept up your hopes; suggested; helped you with my legendary lore to useful hints; helped you, also, in other ways which you do not suspect? And now you ask me if I hate you. Does this look like it?" "No," said Septimius. "And yet, since first I knew you, there has been something whispering me of harm, as if I sat near some mischief....." "Ah, my friend, my enemy, if you will have it so, — are you yet to learn that the wish of a man's inmost heart is oftenest that by which he is ruined and made miserable? But listen to me, Sep-

tant, depuis le premier jour où je t'ai connue, quelque chose en moi m'avertissait secrètement d'un danger, d'un danger proche..... — Ah, mon ami, mon ennemi, si tu veux, as-tu encore besoin qu'on t'apprenne que ce qu'un homme désire du plus profond de son cœur est souvent ce qui doit le perdre et le rendre malheureux ? Mais, écoute-moi, Septimius. Peu importe ma vie passée : il n'y a pas de raison pour que je t'en dise l'histoire, pour que je t'en avoue les faiblesses et la honte. Peut-être avais-je plus de raison de haïr celui qui dort dans cette tombe que de te haïr, toi qui, sans le savoir, m'a vengée ; pourtant, je suis venue ici avec la haine et le désir de vengeance. Je voulais te guetter, et faire tourner contre toi ton plus cher désir, ronger ta vie, et y infuser du poison ; moi, assise sur cette tombe, qui renouvelait sans cesse ma haine, et, à la fin, à l'heure de ton triomphe, je voulais que ton triomphe fût le mien..... Septimius, je suis faible, une faible, faible fille, rien qu'une jeune fille. Septimius, je n'ai pas encore dix-huit ans ! » s'écria Sibyl. « C'est jeune, n'est-ce pas ? On pourra me pardonner beaucoup. Tu ne sais pas quel cruel dessein j'avais contre toi. Mais, regarde, Septimius ! Pouvait-il être pire que ceci ? Tais-toi, ne bouge pas ! »

Elle prit sur la table la superbe coupe, la porta à ses lèvres, en but une longue gorgée, puis, avec un sourire moqueur, la lui tendit. « Vois ! je me suis faite immortelle avant toi. Veux-tu boire ? » Il tendit la main avec impatience pour prendre la coupe, mais Sibyl, la tenant un instant hors de sa portée, la laissa tomber volontairement sur le foyer, où elle se brisa, et l'eau brillante et froide d'immortalité se répandit, versant autour d'eux son parfum étrange. « Sibyl ? Qu'as-tu fait ? » s'écria Septimius plein de rage et d'horreur. « Calme-toi ! Vois quelle sorte d'immortalité j'ai gagnée, puis, si tu le veux, distille encore ton élixir, et bois-le ! »

Elle lui avoue alors que ce qu'il a pris pour une fleur superbe, pour la glorieuse *Sanguinea*, n'était en réalité qu'un champignon vénéneux, grâce auquel l'Elixir s'est transformé en un poison violent, le poison des Borgia. Mais, au moment de le lui laisser boire, l'amour qu'elle a conçu pour lui l'emporte sur la haine et le désir de vengeance, et elle a vidé elle-même la coupe.

timius. No matter for my earlier life ; there is no reason why I should tell you the story, and confess to you its weakness, its shame. It may be, I had more cause to hate the tenant of the grave, than to hate you, who unconsciously avenged my cause ; nevertheless, I came here in hatred, and desire of revenge, meaning to lie in wait, and turn your dearest desire against you, to eat into your life, and distil poison into it, I sitting on this grave, and drawing fresh hatred from it ; and at last, in the hour of your triumph, I meant to make the triumph mine..... Septimius, I am weak, — a weak, weak girl, — only a girl, Septimius ; only eighteen yet" ; exclaimed Sibyl. " It is young, is it not ? I might be forgiven much. You know not how bitter my purpose was to you. But look, Septimius, — could it be worse than this ? Hush ! be still ! Do not stir ! "

She lifted the beautiful goblet from the table, put it to her lips, and drank a deep draught from it ; then, smiling mockingly, she held it towards him. " See, I have made myself immortal before you. Will you drink ? " He eagerly held out his hand to receive the goblet, but Sibyl, holding it beyond his reach a moment deliberately let it fall upon the earth, where it shivered into fragments, and the bright, cold water of immortality was spilt, shedding its strange fragrance around. " Sibyl, what have you done ? " cried Septimius in rage and horror. " Be quiet ! See what sort of immortality I win by it, — then, if you like, distil your drink of eternity again, and quaff it ! "

« Un baiser ! [1] mon pauvre Septimius, un seul ! » s'écria t-elle. Mais, comme Septimius, qui semblait étourdi, se penchait instinctivement pour lui obéir, elle recula. « Non, il n'y aura pas de baiser. Il pourrait rester un peu de poison sur mes lèvres. Adieu ! Penses-tu chercher encore l'Elixir d'Immortalité ? Ah ! ah ! C'était une bonne plaisanterie ! Nous en rirons quand nous nous rencontrerons dans l'autre monde.

Le rire de la pauvre Sibyl Dacy s'affaiblit et mourut, et elle sembla mourir avec lui. Elle était là, avec cette expression de gaîté et de malice mélangées sur son visage, mais immobile ; et, si longtemps que devait vivre Septimius, de longues années ou de nombreux siècles, il garderait cette image dans sa mémoire. Et elle gisait, au milieu de ses espoirs détruits, aussi complètement anéantis que la coupe qui contenait l'élixir, et aussi incapable de renaître. »

Après ce coup terrible porté à ses espérances et à son amour, Septimius disparaît ; et quelques années plus tard, il y avait, à Smithell's Hall, en Angleterre, un nouveau châtelain, dont les traits indiquaient une origine américaine, et même non entièrement pure de sang indien, s'il fallait en croire l'expression parfois étrange de son regard.

Septimius Felton est donc, on le voit, un nouvel essai de roman sur des bases assez semblables à celle du *Secret du Dr Grimshawe ;* mais, à l'élément primitif, devenu assez insignifiant, s'en est ajouté un autre : le Problème de l'Immortalité et du But de la Vie. La vie est obscure et complexe ; il est difficile d'en dégager le sens, et toute l'œuvre de Hawthorne n'est, en somme, qu'un long et patient effort pour en trouver une explication satisfaisante. Donner le mot de cette énigme est l'idée fixe de son nouveau héros. Septimius, hanté du désir violent de lire dans la Vie, se persuade que l'existence humaine est trop courte pour en déchiffrer les premiers caractères, et que l'immortalité ne serait pas trop longue pour obliger, à force de patience, le Sphinx à dire son secret. Il oublie que l'immortalité, si elle était possible, ne serait qu'une existence indéfiniment prolongée, mais absolument semblable à celle des autres hommes, et que le secret terrible qu'il cherche est de ceux que ni la ténacité la plus énergique, ni l'inspiration du génie le plus audacieux, ne peuvent découvrir. Seule, la Mort peut nous en donner la clef, en nous ouvrant les régions mystérieuses de l'Au Delà ; seule, elle fera, peut-être, ce que ne peuvent

1. " Kiss me, thou poor Septimius, one kiss ! " But, as Septimius, who seemed stunned, bent forward to obey her, she drew back. " No, there shall be no kiss ! There may a little poison linger on my lips. Farewell ! Dost thou mean still to seek for thy liquor of immortality ? Ah, ah ! It was a good jest. We will laugh at it when we meet in the other world. "

And here, poor Sibyl Dacy's laugh grew fainter, and dying away, she seemed to die with it ; for there she lay with that mirthful, half-malign expression still on her face, but motionless ; so that, however long Septimius's life was likely to be, whether a few years or many centuries, he would still have her image in his memory so. And here she lay among his broken hopes, now shattered as completely as the goblet which held his draught, and as incapable of being formed again.

faire ni le raisonnement le plus irréfutable, ni l'imagination la plus hardie et la plus clairvoyante. Et, dans cet effort prodigieux, dans cette tension de tout son être vers cette immortalité chimérique, Septimius en arrive à la croire possible. A chaque pas, il s'enfonce davantage dans ses illusions, il perd un peu de sa raison, de son intelligence, autrefois si lucide; il sacrifie tous les plaisirs, toutes les joies de l'existence, tout ce qui rend la vie digne d'être vécue, à une pensée unique, et chaque jour plus absorbante, à un labeur écrasant et décevant, à des sciences illusoires ; et ne s'aperçoit pas qu'un autre esprit le dirige savamment, qu'il n'est que le jouet inconscient d'une grossière intrigue à laquelle un enfant ne se fût pas laissé prendre.

Le parti le plus sage est donc, en somme, (et Hawthorne ne semble pas éloigné de le croire,) de se résigner à ne pas connaître l'inconnaissable, à ne pas essayer de pénétrer un secret qui nous sera toujours caché. Il vaut mieux, comme le font Rose et Robert Hagburn, accepter la vie telle qu'elle est, loyalement et sans réserves, avec la conviction qu'elle nous est donnée loyalement aussi, et que nous ne sommes pas les victimes d'une immense et cruelle illusion, Il vaut mieux se persuader que, si cette vie a un but, nous pouvons, quel qu'il soit, l'atteindre sans avoir besoin de le connaître, pourvu que nous fassions un effort pour vivre selon les lumières de notre conscience, et que nous nous disions, avec le poète :

Tâche de faire un peu de bien. Coupe un lambeau
D'une bonne action dans cette nuit qui gronde :
Ce sera ton linceul dans la terre profonde.

L'au delà, alors, ne nous importera guère : récompense suprême ou définitif anéantissement, — puisque nous aurons fait ce que nous croyions être notre devoir, et nous pourrons remettre avec confiance le soin de nos destinées futures à une force infiniment supérieure à la nôtre, avec laquelle toute discussion, toute résistance est impossible. Sans doute, la vie est courte, et bien des nobles désirs restent inassouvis ; sans doute

Les vivants orageux passent dans les rumeurs,
Chiffres tumultueux, flots de l'Océan nombre :
Nous n'*avons* rien à *nous* qu'un souffle dans de l'ombre ;
L'homme est à peine né qu'il est déjà passé,
Et c'est avoir fini que d'avoir commencé.

Qu'importe, si nous en avons tiré tout ce qu'elle pouvait nous donner, si nous avons pensé, agi, lutté, selon la mesure de nos forces. Nous pourrons alors répondre, avec une légitime fierté :

Je n'ai pas refusé ma tâche sur la terre.
Mon sillon? Le voilà ! Ma gerbe? La voici !

Une donnée originale, une intrigue simple et fortement nouée, (avec cette seule inconsistance dans le personnage de Rose, — d'abord fiancée, puis sœur de Septimius, que Hawthorne eût fait facilement disparaître s'il n'avait pas renoncé à publier ce roman,) un dénouement tragique, — voilà plus qu'il n'en faut pour faire de *Septimius Felton* un ouvrage de haute valeur. Les caractères principaux de Septimius et de Sibyl sont bien conçus, finement étudiés, les détails en sont suffisamment fouillés. Le style est d'une netteté, d'une fermeté qu'il n'a nulle part dépassées, et remarquablement exempt des faiblesses et des demi-incorrections qui déparent le *Secret du Dr Grimshawe*, dont la rédaction avait été évidemment trop hâtive. Rien donc, dans la conception du sujet, dans la forme de l'œuvre, déjà presque prête à paraître, ne permet de la classer à un rang inférieur à celui des meilleurs ouvrages de Hawthorne, beaucoup trop sévère pour lui-même, lorsque, dans la préface de *Our Old Home*, il la qualifie de projet avorté. Aussi, s'explique-t-on difficilement qu'il l'ait abandonnée, comme il avait abandonné déjà le *Secret du Docteur Grimshawe* pour le recommencer encore, et tenté d'écrire le *Roman des Dolliver*, que la mort lui permit seulement d'ébaucher.

Il y a là certainement un indice de la fatigue physique et morale qui commençait à accabler Hawthorne, et à laquelle il n'allait pas tarder à succomber. L'approche d'une guerre fratricide, désormais inévitable, puis les premiers actes d'hostilité, qu'il avait depuis longtemps prévus, torturaient son cœur d'une angoisse patriotique qui ne lui laissait plus l'esprit assez libre pour se livrer à ses travaux littéraires habituels. Au moment où, dans ce suprême déchirement, il avait la douleur de voir ses amis eux-mêmes presque séparés de lui par d'irrémédiables différences d'opinion, qu'importait que Septimius Felton prolongeât ou non son existence, lorsque l'existence de la nation elle-même était en jeu ; qu'importait un livre de plus ou de moins, lorsque Hawthorne croyait voir la glorieuse République s'abîmer en d'effroyables convulsions,

Till the vast temple of *its* liberties.
A shapeless mass of ruin and rubbish *lay*?

C'est donc dans le découragement profond, dans les souffrances de toute sorte qui s'emparèrent alors de lui, et qui allaient bientôt le tuer, qu'il faut voir la raison de cette indifférence pour ses propres œuvres, de ce dégoût de ses occupations ordinaires, et de la vie elle-même, qui l'empêchèrent de mettre la dernière main aux deux ouvrages que nous venons d'étudier sommairement, et qui, réunis, peut-être, en une ingé-

nieuse synthèse, (autant qu'il nous est permis de reconstituer sa pensée,) auraient été le chef-d'œuvre de sa carrière, le monument définitif où son intelligence, plus mûre et plus lucide que jamais, aurait cristallisé, (pour nous servir d'une de ses expressions favorites dans *Septimius Felton*,) ce qu'il savait et ce qu'il avait deviné de la vie, et donné la solution, telle qu'il la comprenait, de ce redoutable problème.

Aussi, ne voulons-nous pas insister sur le *Roman des Dolliver*, la deuxième forme de la légende d'immortalité, que Hawthorne destinait à remplacer *Septimius Felton*. Il en avait commencé la rédaction en 1863, et son état de santé le força de s'arrêter au mois de janvier 1864. Ce nouveau roman devait paraître dans l'*Atlantic Monthly Magazine*. C'était la première fois que Hawthorne avait recours à ce genre de publication, qui lui paraissait peut-être plus facile à mener à bien. Il ne put en rédiger que trois chapitres, et encore existe-t-il une lacune sérieuse entre les deux derniers.

La scène s'ouvre par le réveil du vieil apothicaire Dolliver, que ses voisins appellent Docteur par courtoisie. Le vieillard est resté seul survivant de trois générations successives, pour veiller sur son arrière-petite-fille, qu'il parvient à peine à faire vivre des maigres produits d'une pharmacie mal achalandée, que son petit-fils, le père de Pensée, a ruinée en se livrant à de coûteuses expériences, à la recherche d'un chimérique Elixir de Longue Vie. Et, parfois, le pauvre homme, en voyant les tombes de ses enfants et de ses petits-enfants dans l'étroit cimetière sur lequel s'ouvre sa fenêtre, en pensant à sa vieillesse, à sa santé débile, minée chaque jour davantage par l'âge et les rhumatismes, à sa pauvreté toujours croissante, à l'extrême jeunesse de Pensée, se sent pris de cruelles appréhensions. C'est avec une profonde mélancolie qu'il regarde jouer la petite fille au teint pâle, si vive et si remuante dans l'insouciance de ses trois ans, avec ses yeux bruns, et sa chevelure aux tons superbes de vieil acajou, toison fauve où le soleil allume un reflet d'or.

Souvent, alors, il s'enhardit à prendre dans une armoire un petit flacon incrusté d'argent, où brille une liqueur mystérieuse qu'il a un jour composée sur les indications d'un étranger, et où l'inconnu a jeté une poudre blanche. Depuis, sept ans se sont écoulés, et l'étranger n'a pas reparu. Il avait fait allusion à un secret d'immortalité, et le bon aïeul, à demi-dupe de ses paroles incohérentes, a fini par se laisser aller à boire parfois quelques gouttes de la liqueur. Il se sent alors plus alerte, plus joyeux.....

Un jour, il reçoit la visite du Colonel Dabney, vieux guerrier dont la goutte a triomphé, que le rhumatisme a vaincu, et qui ne peut se résigner à l'idée qu'à lui aussi les instants sont comptés. Il somme le pharmacien de lui livrer la précieuse bouteille, affirmant qu'elle lui vient par

héritage d'une famille qu'a rendue célèbre l'empreinte sanglante qu'à chaque génération, son chef laissait sous ses pas. Il le menace de mort s'il refuse de la lui donner, et lui jette une bourse pleine d'or.

« Arrêtez ! arrêtez ! [1] » s'écria Dolliver, au moment où le Colonel, d'un œil farouche, visait sa tête avec le pistolet. « Vous allez l'avoir ! » Il se leva tout tremblant et s'en alla à l'armoire secrète, où la bouteille précieuse, — parce qu'elle semblait l'être, — était déposée. Pendant toute sa vie, si longue qu'elle eût été, l'apothicaire n'avait jamais été menacé d'une arme de mort, bien qu'il eût vu sans trembler verser dans un verre plus d'une drogue tout aussi meurtrière. Aussi, cette vue lui enlevait-elle tout courage et toute vie ; et il apporta le cordial : — et, debout, tremblant et pâle comme la cendre devant le Colonel, il semblait dix ans plus vieux que son âge, au lieu de paraître cinq ans plus jeune, comme tout à l'heure, avant cette fatale visite. « Vous semblez avoir besoin d'en prendre une goutte vous-même, » dit le Colonel Dabney avec un profond mépris. « Mais vous n'en aurez pas une goutte. Vous en avez déjà trop volé..... Imbécile ! Si vous en aviez pris un verre, comme un homme, vous auriez pu redevenir jeune. Et, maintenant, traînez-vous pendant les quelques mois qui vous restent à vivre, pauvre engourdi, et mourez ! Allons, vite un verre ! »..... « Au nom du Ciel ! » s'écria le Docteur, « la dose est d'une seule goutte ! Une goutte, Colonel, une goutte ! — Pas une seule goutte, pour sauver votre misérable vieille âme ! » répondit le Colonel, croyant probablement que l'apothicaire le priait de lui laisser une petite part de la précieuse liqueur. Il la porta à ses lèvres, et, comme s'il étanchait une soif qui durait depuis une vie entière, il en avala de larges gorgées, la buvant avec l'énergie du désespoir. Enfin, essoufflé, il reposa le flacon sur la table, et le parfum intense et pénétrant se répandit dans l'air....

Le Colonel resta un instant assis sur sa chaise, haletant ; puis se leva soudain, avec une vigueur qui contrastait fortement avec la démarche affaiblie par le rhumatisme, qui le distinguait jusque là. Il se frappa violemment le front d'une

1. "Hold ! hold !" cried he, as the Colonel, with stern eye, pointed the pistol at his head, "you shall have it." So, he rose all trembling, and crept to that secret cupboard, where the precious bottle, — since precious it seemed to be, — was reposited. In all his life, long as it had been, the apothecary had never been before threatened by a deadly weapon ; though many as deadly a thing had he seen poured into a glass without winking. And so it seemed to take his heart and life away, and he brought the cordial forth feebly, and stood tremulously before the Colonel, ashy pale, and looking ten years older than his real age, instead of five years younger, as he had seemed just before his disastrous interview with the Colonel. "You look as if you needed a drop of it yourself," said Colonel Dabney with great scorn. "But not a drop you shall have. Already have you stolen too much..... Fool ! had you taken your glass like a man, you might have been young again. Now, creep on, the few months you have left, poor, torpid knave, and die ! Come — a goblet ! quick !....." "For Heaven's sake, no !" cried the Doctor. "The dose is one single drop ! One drop, Colonel, one drop !" "Not a drop to save your wretched old soul," responded the Colonel ; probably thinking that the apothecary was pleading for a small share of the precious liquor. He put it to his lips, and, as if quenching a lifelong thirst, swallowed deep draughts, sucking it in with desperation, till, void of breath, he set it down upon the table. The rich, poignant perfume spread itself through the air.....

The Colonel sat a moment in his chair, panting for breath, then started to his feet with a prompt vigour that contrasted widely with the infirm and rheumatic movements that had heretefore characterized him. He struck his forehead violently with one hand, and smote his chest with the other ; he stamped his foot thunderously on the ground, then he leaped up to the ceiling, and came down with an elastic bound. Then he laugh-

main, et, de l'autre se battit la poitrine ; il frappa le sol du pied avec bruit, puis bondit jusqu'au plafond, et retomba avec élasticité. Puis, il rit, avec un étrange : Ah ! Ah ! de triomphe, un véritable rugissement de joie, qui remplit la maison de ses échos répétés, un son d'ardent ravissement physique, où la joie de la vie des sens se mêlait à une sorte d'horreur..... Enfin, il poussa un cri terrible, démoniaque, au milieu duquel sa voix se brisa, comme si une main invisible l'étranglait, et, bondissant en avant, il se débattit frénétiquement, comme pour retenir la vie qu'on lui arrachait, et il tomba en avant avec un bruit sourd, sur le parquet.

La dose avait été trop forte : le Colonel était mort au moment où il comptait reconquérir la jeunesse et la vigueur d'autrefois.

Il est bien difficile, d'après ce court fragment, où, cependant, sont assez heureusement esquissés les caractères du vieil apothicaire et de l'irascible Colonel, et le gracieux visage de la fillette, de se faire une idée, même sommaire, de ce qu'eût été l'ouvrage, si Hawthorne avait pu le terminer. Nous n'avons sur ce point aucune note, aucun renseignement, et rien ne prouve même que cette dernière tentative n'eût été abandonnée comme les précédentes. Il semble que la Mort jalouse ait pris à tâche de l'arrêter, et de lui interdire l'achèvement de l'œuvre suprême où il voulait essayer de dévoiler le secret de la vie. Inconcevable et profondément regrettable fatalité, qui, au lieu d'une œuvre noblement pensée et vigoureusement écrite, ne nous a laissé que trois ébauches imparfaites, dont la meilleure porte encore, — tachant des pages qui pourtant pourraient compter parmi ses meilleures, — la marque indélébile des tâtonnements de l'auteur, hésitant entre deux légendes, essayant de les combiner, modifiant l'intrigue, changeant le rôle des personnages, et ne réussissant nulle part à donner cette impression d'une conception nette et définitive, d'une idée maîtresse, d'où relèvent les caractères et les événements eux-mêmes, qu'il savait si bien produire, et qui restera, aux yeux de la critique, sa caractéristique la plus évidente.

ed, a wild, exulting ha ! ha ! with a strange triumphant roar that filled the house, and reëchoed through it ; a sound full of fierce, animal rapture, — enjoyment of sensual life mixed up with a sort of horror..... Finally, he uttered a loud, unearthly screech, in the midst of which his voice broke, as if some unseen hand were throttling him, and, starting forward, he fought frantically, as if he would clutch the life that was being rent away, — and fell forward with a dead thump upon the floor.

LIVRE QUATRIÈME

PÉRIODE ITALIENNE

CHAPITRE PREMIER

VOYAGE EN FRANCE ET EN ITALIE

Hawthorne arriva en France dès les premiers jours de Janvier 1858. Il avait hâte d'être à Rome, et il traversa rapidement notre pays, sans prêter grande attention à ce qu'il voyait, tant sa pensée était pleine des merveilles qu'il allait bientôt pouvoir admirer au delà des Alpes. Ajoutons que la première impression fut mauvaise. L'hiver, assez doux jusque là, devint brusquement plus rude, et le voyage de Boulogne à Paris, à travers une campagne médiocrement pittoresque, et peu intéressante, que le froid rendait encore plus morne et plus désolée, lui laissa la sensation d'une expédition dans les régions arctiques.

Hawthorne avait, d'ailleurs, assez peu de sympathie pour les Français, qu'il croyait pouvoir se permettre de juger après les avoir connus pendant une dizaine de jours ; et, sans peut-être partager tous les préjugés qu'ont à notre égard certains étrangers, et qui nous servent d'excuse commode pour les nôtres, il lui était assez difficile de nous prendre au sérieux, tout aussi difficile encore de se contraindre à nous étudier. Paris s'impose à lui par le charme de ses monuments, mais il semble à chaque instant se demander par quel miracle inexplicable une race d'êtres aussi insignifiants a pu produire d'aussi belles choses. Mais, en dehors de ce don assez vulgaire, de cette habileté presque purement mécanique à exécuter en pierres

de taille d'ingénieuses combinaisons, les qualités de notre race semblent lui avoir presque complètement échappé ; — même l'admirable développement de notre littérature nationale, que pourtant il connaissait assez bien, ne lui inspire aucune réflexion.

Nos villes lui semblent habitées par une population de ouistitis perfectionnés, petits êtres rabougris, d'une taille au-dessous de la moyenne, aux gestes exubérants, généralement laids, mais à qui l'on ne pourrait cependant refuser sans injustice une certaine urbanité, — résultant de leur faiblesse et de leur manque d'énergie, plutôt que d'une véritable bonté d'âme, — et qui, à tout prendre, ne semblent pas entièrement dépourvus d'intelligence. L'amour de l'ordre, que l'on s'accorde généralement à reconnaître aux Français, lui semble avoir été fort exagéré, et il lui paraît, non sans quelque raison, d'ailleurs, qu'il se manifeste surtout dans les petites choses, et n'exclut pas un désordre réel, et de véritables injustices, qui ne nous choquent pas lorsqu'elles sont masquées par les apparences extérieures de la correction.

A ce peuple, il faut un gouvernement despotique, qui le conduise paternellement, en employant la force quand le besoin s'en fait sentir, vers des destinées plus hautes, et qui ne perde pas un temps précieux à s'inquiéter des volontés de ses sujets, encore trop peu élevés dans l'échelle des êtres pour se rendre un compte bien exact de leurs véritables intérêts. Aussi Hawthorne est-il tout porté à voir d'un bon œil le régime impérial, qui était alors à son apogée, et n'a-t-il que des louanges pour le souverain intelligent qui avait élargi les rues de Paris et favorisé le commerce et l'industrie, et dont la main ferme tenait en respect une populace dangereuse. Sentiment commun à bon nombre d'Anglais et d'Américains, très volontiers disposés à trouver excellent pour les peuples qu'ils jugent du haut d'une dédaigneuse supériorité un système de gouvernement qu'ils ne toléreraient pas six mois chez eux.

Hawthorne était d'ailleurs, — et c'est là une des lacunes regrettables de son instruction un peu sommaire, — assez mal renseigné sur les choses du Continent. Autant il se familiarise vite avec les moindres recoins des provinces anglaises qu'il visite, et sait y comprendre les hommes et les institutions avec une étonnante facilité d'adaptation mentale ; — autant il semble se désintéresser de l'histoire et des mœurs d'un pays dont la nouveauté le déroute évidemment. Il nous assure, entre autres choses, qu'au mois de Janvier 1858, le règne de Napoléon III avait duré déjà autant que celui de son oncle. Après avoir passé Lyon, il côtoie le Rhône, et semble ignorer complètement quelle pourrait bien être cette rivière qui s'obstine à suivre le même chemin que lui. Mettons aussi à son actif la découverte de l'existence des fifres dans l'armée française.

Nous n'insisterons pas sur ses étonnements, qui, par moments, nous révèlent une âme d'observateur singulièrement naïf, et fortement entaché de provincialisme. Il n'est presque pas de page, dans le *Journal de France et d'Italie*, où Hawthorne ne laisse transparaître des surprises qu'il ne cherche pas à dissimuler, et qui sont bien faites pour nous étonner chez un homme doué d'une si large intelligence, d'une si haute faculté d'observation. Force nous est de rappeler une fois encore la vie assez singulière qu'il avait menée pendant la plus grande partie de son existence, le cercle étroit d'amis où il se mouvait, et le peu de contact qu'il avait eu jusque là avec le monde extérieur. Hawthorne ne l'avait jamais guère connu que d'une façon théorique : mineur obstiné fouillant sans cesse les coins les plus obscurs de l'âme, il ne savait presque rien des conditions matérielles de l'existence, et surtout de la vie esthétique. Ce n'est certes pas à Concord qu'il avait pu se familiariser avec les choses de l'art ; et Emerson même n'était, en somme, comme lui, qu'un provincial de génie. Les années qu'il avait passées en Angleterre avaient été riches en expérience artistique, mais n'avaient révélé à Hawthorne qu'un coin assez restreint de ce vaste domaine jusqu'alors insoupçonné. La France, et surtout l'Italie, allaient lui ouvrir des horizons nouveaux. Après l'architecture gothique, la peinture et la sculpture allaient se révéler à ses yeux, fort peu préparés encore aux éblouissantes manifestations d'une beauté plastique inattendue.

Hawthorne sentit, en arrivant à Rome, une impression plus désagréable encore, peut-être, qu'en débarquant sur le sol français. La capitale des États Pontificaux le frappa surtout par son air de délabrement, par le contraste entre la splendeur de la Rome antique, dont les ruines même sont restées grandioses, et la misère sordide et sans dignité de la ville moderne. Sur la voie triomphale, que parcouraient jadis les chars des empereurs surhumains, le Consul Hawthorne était réduit à cacher son or dans un vieux parapluie, de peur d'enrichir les chevaliers de l'escopette et du poignard, dont les carabiniers piémontais n'étaient pas encore venus troubler la lucrative industrie ; et, dans les rues même de la Ville Éternelle, que n'avaient jamais parcourues les guerriers des Brenns d'autrefois, les pantalons rouges des soldats français étaient maintenant le symbole de l'ordre, et, seule, la crainte salutaire de leurs baïonnettes empêchait les « chats-tigres », l'ignoble populace qui grouille aux bas-fonds du Trastévère, abrutie par de longs siècles d'ignorance et d'oppression, de se ruer aux pires excès. Les descendants dégénérés de ces Romains qui, partout, même dans les plus lointaines et les plus obscures bourgades, avaient laissé comme trace indéniable de leur passage, des Thermes où notre siècle a rétabli le culte sauveur et si longtemps oublié de l'eau pure,

— entassés en des ruelles étroites et sans soleil, parmi les immondices les plus étranges et les plus tenaces, révoltaient tous ses instincts de propreté et de respect de soi-même. Sa santé, jadis si robuste, était maintenant plus facile à ébranler, et, dès les premiers jours, il se sentit menacé sur cette terre de fièvres, où il faillit laisser Una, l'enfant si tendrement aimée.

Hawthorne garda longtemps la marque de la sinistre impression que Rome avait d'abord produite sur lui. Il lui semblait que cette ville suait la misère par tous ses pores, et qu'un séculaire relent de crime s'élevait de ses rues foulées par les pieds de tant de générations disparues.

Et pourtant cette ville si morne et si désolée, où tout semblait choquer ses goûts, ses aspirations et ses affections, et qui lui inspirait une répulsion physique et morale si intense, l'avait impressionné, comme elle impressionne fatalement tous ceux dont l'intelligence a reçu ne fût-ce qu'un faible rayon de la lumière glorieuse qu'elle répandit autrefois sur le monde. Anglo-Saxons comme Néo-Latins, Germains comme Slaves, il n'est personne qui ne porte encore aujourd'hui, plus ou moins profonde, plus ou moins nette, plus ou moins visible, l'empreinte de la culture romaine, qui ne disparaîtra peut-être jamais complètement de la face de l'univers et de l'humanité. Si violente que fût son aversion pour la ville des Papes, elle avait encore gardé à ses yeux quelques-uns des traits ineffaçables de la Rome antique, et il ne pouvait s'empêcher de ressentir pour elle une sorte de tendresse involontaire, qui se mêlait étrangement à sa rancune.

« Quand on a [1] une fois connu Rome et qu'on l'a quittée, la laissant à sa place, semblable à un cadavre depuis longtemps corrompu, qui garde des traces de sa noble forme d'autrefois, mais dont les traits les plus admirables se sont recouverts de la poussière accumulée par le temps, et d'excroissances parasites ; quand on l'a laissée, horriblement fatigué, sans doute, de ses rues étroites, tortueuses, embrouillées, si désagréablement pavées de petits carrés de lave qu'en y marchant, on croit faire un pèlerinage en expiation de ses péchés, si indiciblement vilaine, si froide, si pleine de ruelles où le soleil ne pénètre jamais, où un vent glacial enfonce jusque dans vos poumons son souffle mortel; quand on l'a quittée, fatigué de la vue de ces immenses baraques à sept étages, barbouillées de jaune, — appelez-les palais si vous voulez, où tout ce qui est ennuyeux

1. When we have once known Rome, and left her where she is, like a long-decaying corpse, retaining a trace of the noble shape it was, but with accumulated dust and a fungous growth overspreading all its more admirable features, — left her in utter weariness, no doubt, of her narrow, crooked, intricate streets, so uncomfortably paved with little squares of lava that to tread over them is a penitential pilgrimage, so indescribably ugly, moreover, so cold, so alley-like, into which the sun never falls, and where a chill wind forces its deadly breath into our lungs, — left her, tired of the sight of these immense seven-storied, yellow-washed hovels, or call them palaces, where all that is dreary in domestic life seems magnified and multiplied, and weary of climbing those staircases, which ascend from a ground-floor of cook-shops, cobblers' stalls, stables, and regiments of cavalry, to a middle region of princes, cardinals and ambassadors, and an upper tier of artists, just beneath the unattainable sky, — left her,

dans la vie domestique semble grandi et multiplié ; fatigué de grimper ces escaliers qui montent d'un rez-de-chaussée de restaurants, d'échoppes de savetiers, d'écuries et de régiments de cavalerie, à une région intermédiaire de princes, de cardinaux et d'ambassadeurs, et à des étages supérieurs d'artistes, juste au-dessous du ciel inaccessible ; qu'on l'a quittée, n'en pouvant plus, à force de grelotter, le jour, auprès d'un foyer triste et fumeux, et, la nuit, de nourrir de sa substance la population insatiable et lilliputienne d'un lit romain ; — qu'on l'a quittée, le cœur dégoûté des tromperies italiennes, qui ont déraciné tout ce qu'on avait pu garder de foi en l'honnêteté humaine ; et l'estomac dégoûté du pain aigre, du vin aigre, du beurre rance, et de la mauvaise cuisine inutilement prodiguée sur des mets de qualité inférieure ; — qu'on l'a quittée, écœuré de ses prétentions à la sainteté, et de la réalité de sa hideur ; — qu'on l'a quittée, empoisonné par son atmosphère languissante dont tout le principe vital est épuisé depuis longtemps, ou corrompu par des myriades de massacres ; — qu'on l'a quittée, l'esprit abattu par la tristesse de ses ruines, et par la perspective de son avenir sans espoir ; — quand on l'a quittée, en un mot, la détestant de toute sa force, et ajoutant sa malédiction individuelle à l'anathème infini que ses anciens crimes ont fatalement fait tomber sur elle ; — quand on a quitté Rome dans ces dispositions, on est étonné de découvrir bientôt que son cœur s'est mystérieusement attaché à la Ville Eternelle par toutes ses fibres, et nous attire de nouveau vers elle, comme si elle nous était plus familière, comme si elle était plus vraiment notre patrie, que l'endroit même où nous sommes nés. »

Après un court séjour à Florence (Mai-Août 1858,) et à la Villa Montauto, (Août-Octobre,) Hawthorne et sa famille étaient revenus se fixer à Rome, et, dès les premiers jours de novembre, Una avait été prise d'une fièvre violente. Elle s'était attardée, le soir, à dessiner dans la Campagne, et la Mal'aria avait fait sur elle son œuvre sinistre. Pendant plusieurs mois, Hawthorne et sa femme disputèrent à la mort cette existence si précieuse avec un acharnement inlassable. Les angoisses terribles des nuits sans sommeil et des jours sans repos au chevet de la malade n'avaient pu ébranler le courage stoïque de Hawthorne. Chaque soir, le cœur déchiré par la douleur d'une séparation qu'il prévoyait prochaine, il s'asseyait,

worn out with shivering at the cheerless and smoky fireside by day, and feasting with our own substance the ravenous little populace of a Roman bed at night, — left her, sick at heart of Italian trickery, which has uprooted whatever faith in man's integrity had endured till now, and sick at stomach of sour bread, sour wine, rancid butter and bad cookery, needlessly bestowed on evil meats, — left her, disgusted with the pretence of holiness and the reality of nastiness, each equally omnipresent, — left her, half lifeless from the languid atmosphere, the vital principle of which has been used up long ago, or corrupted by myriads of slaughters, — left her, crushed down in spirit with the desolation of her ruin, and the hopelessness of her future, — left her, in short, hating her with all our might, and adding our own individual curse to the infinite anathema which her old crimes have unmistakably brought down, — when we have left Rome in such a mood as this, we are astonished by the discovery, by and by, that our heartstrings have mysteriously attached themselves to the Eternal City, and are drawing us thitherward again, as if it were more familiar, more intimately our home. than even the spot where we were born. (*Marble Faun*, Ch. XXXVI.)

calme, à la table de famille, refoulant, par un suprême effort de volonté, les larmes qui montaient à ses grands yeux, et jouait avec Rose et Julien une partie de cartes presque toujours silencieuse, espérant, par cette héroïque supercherie, tromper la pauvre enfant sur sa véritable condition ; jusqu'au soir où, le médecin ayant annoncé la mort d'Una pour le lendemain, les forces manquèrent au malheureux père, qui laissa tomber les cartes de sa main. Le lendemain devait amener une crise salutaire, et la joie d'une délivrance inespérée. Mais toujours Hawthorne garda rancune à ce climat meurtrier qui avait failli lui ravir sa fille ; qui l'avait, en somme, ravie au monde. Car c'est de ce moment que date la mélancolie qui affaiblit le corps et voila de deuil l'âme de la jeune fille, et la jeta aux rêveries mystiques ; et, dès lors, il semble que les murs du couvent où devait se terminer son existence aient par avance fait tomber leur ombre sur elle.

Les souvenirs même de la Villa Montauto, cette immense maison de campagne où Hawthorne et sa famille campaient dans une quarantaine de salles que la gaîté des enfants ne parvenait pas à remplir ; — avec sa tour carrée, prototype de la tour de Monte Beni, où leur arrivée troubla la solitude de deux hiboux, et son jardin si pittoresque, rempli de vignes et de figuiers ; — les souvenirs des soirées où l'on évoquait, avec un scepticisme mêlé d'inquiète curiosité, les esprits frappeurs ; et du repos si voluptueusement goûté pendant ces mois d'été, ne suffisaient pas à affaiblir l'impression douloureuse, ineffaçable, d'une terre hostile à nos voyageurs, d'une race qu'ils ne purent jamais comprendre, et qui ne les comprit guère.

C'est avec une joie sans mélange que Hawthorne, devenu, dans toute la force de l'expression, *a sadder and a wiser man*, quitta l'Italie à la fin de Mai 1859, et qu'après un rapide voyage, où il vit Avignon, Lyon, Genève, Lausanne et le Château de Chillon, il rentra en Angleterre par le Hâvre. De son séjour en Italie, il rapportait, avec des idées nouvelles, dont nous proposons d'étudier la naissance et le développement, — le plan du *Faune de Marbre*, qu'il écrivit presque tout entier à Redcar et à Leamington, avant de s'embarquer pour l'Amérique.

Les Italiens ne plurent pas beaucoup mieux à Hawthorne que leur pays. Il ne vit en eux qu'un peuple en pleine décadence, sans ressort physique ni moral, content de végéter dans son abjection, et d'exploiter tranquillement les étrangers attirés chez lui par le renom de la Rome antique, ou les merveilleux trésors artistiques de la Renaissance. Leur plus grand défaut, suivant lui, est le manque absolu de sincérité et d'honnêteté dans les relations ordinaires de la vie, uni à une avarice sordide et à

une mesquinerie sans égale, même chez ceux que leur situation semble mettre à l'abri du besoin.

Les Italiens font preuve d'insincérité jusque dans leur religion, ou, ce qui serait plus exact, — car Hawthorne a beaucoup de peine à comprendre cette mentalité toute spéciale, et s'exagère peut-être un peu la portée des contradictions apparentes qu'il signale, — nombre d'entre eux savent allier une ferveur religieuse absolument sincère à une singulière inconscience morale. Les traditions ancestrales des mânes protecteurs des familles, et les souvenirs de la religion toute locale des Romains ont préparé l'Italien des provinces méridionales à voir dans son saint de prédilection un protecteur qui, en échange de son appui, ne lui demande que des prières, ou un cierge brûlé devant son image, et s'inquiète peu des peccadilles qu'il peut commettre. Il a apporté jusque dans le christianisme ces habitudes d'esprit séculaires : il vénère la Madone de son quartier avec autant d'ardeur qu'il a d'indifférence ou même de mépris pour celles des rues voisines. Du culte catholique, il a pris surtout les cérémonies extérieures, qui flattent son goût pour la représentation, et il néglige l'essence même de la religion, persuadé, comme autrefois son ancêtre romain, que la lettre a plus d'importance que l'esprit [1]. Enfin, dans la conviction que les indulgences et les messes dites pour les âmes du Purgatoire peuvent effacer les fautes les plus graves, il en arrive facilement à concevoir comme n'ayant rien de contraire à la saine morale et aux dogmes de sa religion ces espèces de transactions avec la Divinité, ce rachat tout matériel des péchés par des offrandes ou des vœux. Dès lors, le repentir devient inutile : un marché conclu grâce à l'intervention d'un céleste patron invoqué à propos le remplace avantageusement ; et, de là à penser que le marché peut se conclure avant la faute même, il n'y a qu'un pas, vite franchi. Mais Hawthorne ne peut s'empêcher de trouver étrange cette alliance des sentiments les plus contraires en apparence, et cette séparation absolue des domaines de la morale et de la religion.

Quant aux commerçants, ils ont étudié à fond l'art de vider savamment et avec élégance les poches de leurs contemporains, et surtout des étrangers. Comme les brigands légendaires des montagnes des Abruzzes qui rançonnent le mauvais riche, et, dit-on, donnent généreusement au pauvre diable, victime de quelque propriétaire sans entrailles ou de quelque recors féroce, ils exercent parmi leurs clients une sorte de justice distributive, les taxant suivant les moyens de paiement qu'ils leur supposent. Ils ont sur la valeur les mêmes théories que les Orientaux, et proportionnent aussi exactement que possible leurs exigences à la fortune de

1. Voir Fustel de Coulanges (*La Cité Antique*) sur l'influence de la forme dans les rites religieux et judiciaires des Romains.

l'acheteur, transformant la loi sacrosainte de l'offre et de la demande en une sorte d'impôt sur le revenu, et trouvant très juste que le riche touriste contribue plus largement à l'édification de leur fortune que le paysan ou le petit bourgeois. Ainsi, l'épicier de Hawthorne consulte son registre pour savoir dans quelle catégorie il doit ranger son illustre client, et s'il doit lui faire payer la livre de bougies deux pauls, ou seulement un paul et demi, tandis que son charbonnier lui insinue avec son plus gracieux sourire que Son Excellence ne doit pas trouver qu'on lui fait payer trop cher le boisseau de charbon à 70 baïoques, lorsque certaines personnes en donnent 80.

Cela ne les empêche d'ailleurs pas d'entretenir les meilleures relations avec les étrangers, et de se montrer avec eux pleins de courtoisie et d'amabilité, tant que leur intérêt n'est pas directement en cause; et, même alors, c'est avec un sourire sur les lèvres, et en demandant humblement mille pardons, qu'ils écorchent leur malheureuse victime, au point que celle-ci n'a même pas la consolation de pouvoir leur en garder rancune. En effet, ces braves négociants sont charmants, — Hawthorne s'en aperçut plus d'une fois, — si on les compare aux mendiants, dont le nom est légion.

Partout où il allait, il retrouvait ces groupes inénarrables de loqueteux, tous les mêmes, d'une ville à l'autre, implorant d'un ton larmoyant, mais sans grande conviction, la charité des illustrissimes seigneurs étrangers, et se consolant facilement lorsqu'il ne leur donnait rien; si facilement que leur misère apparente finissait par le laisser très indifférent, et fort sceptique. Ils semblent composer toute la population de bourgades entières, et notre voyageur se demande avec inquiétude de quoi peuvent vivre toutes ces familles d'aspect si lamentable. A chaque instant, il revient sur ce sujet, et ne s'habitue qu'avec peine à ces spectacles, certainement étranges pour un citoyen respectable de la Nouvelle Angleterre. Partout où s'arrête sa voiture, partout où une montée contraint les chevaux à ralentir leur pas, il voit surgir, Dieu sait d'où, des bandes de gamins déguenillés, et chaque village a son estropié, qui considère les routes d'alentour comme son légitime terrain de chasse.

Ce ne sont pas cependant les mendiants, ni les *ciceroni*, (plus qu'à demi-mendiants, et dont il n'eût pu se débarrasser que par la force,) malgré leur tyrannie et leur incroyable ténacité, qui empêchaient Hawthorne de trouver dans la contemplation des œuvres d'art qui l'environnaient tout le plaisir qu'elles donnent à des esprits mieux préparés. Hawthorne le constate avec un désappointement parfois presque comique : les longues heures passées dans les musées ne dissipent pas son indifférence, et lui inspirent même un profond ennui. Il essaie d'en rejeter la faute sur la

multiplicité des chefs-d'œuvre qui sollicitent son admiration, et tente de nous faire croire que, si les galeries les plus merveilleuses le fatiguent et l'excèdent au bout de quelques minutes, s'il ne retire de sa visite qu'une sensation de véritable affolement, si son cerveau est bouleversé par un tourbillonnement de formes et de couleurs où rien de distinct ne surnage, c'est qu'un tableau doit être examiné à loisir, et que même le spectateur doit se trouver dans un état d'esprit tout particulier. dans une disposition toute spécialement favorable, à laquelle il ne lui est que très rarement permis de s'abandonner. Les centaines de toiles qui couvrent les murs des musées, les marbres sans nombre qui encombrent leurs galeries, ne peuvent créer dans son esprit que désordre et confusion, et le touriste qui prétend les avoir goûtés réellement s'illusionne sur les sensations qu'il a éprouvées, ou tente de nous tromper, en feignant, par snobisme, un intérêt qu'il n'a pas ressenti. Déjà Hawthorne nous avait dit la même chose des collections d'antiques au British Museum, et des paysages des Hautes Terres d'Ecosse.

C'est en lui-même qu'il eût dû chercher la véritable raison de cette indifférence dédaigneuse, dont il était lui-même surpris, et que pourtant son caractère explique assez facilement. Nous avons toujours vu Hawthorne s'isoler de l'univers extérieur, et peupler sa solitude d'un monde d'idées abstraites que, par des prodiges de déduction, il arrive à faire concorder avec la réalité. Si ses derniers ouvrages contiennent des descriptions assez exactes, il n'a pourtant jamais été réaliste. C'est dans la peinture des caractères, dans l'analyse subtile et pénétrante des sentiments les plus obscurs ou les plus étranges, dans l'étude des mentalités les plus complexes, que ses rares facultés d'observation se sont donné carrière, beaucoup plus que dans celle des accessoires matériels qui, à ses yeux, n'ont guère d'importance qu'à titre de symboles. Une très grande finesse d'observation psychologique s'allie donc chez lui à une certaine inaptitude à rendre heureusement les côtés purement extérieurs et matériels des choses. Dès qu'il est en face d'un paysage, ou des manifestations les plus matérielles de l'art humain, le tableau et la statue, cette disposition se manifeste en lui avec tous ses avantages et ses inconvénients. Il fait preuve d'une réelle impuissance à saisir les formes et les couleurs. Une montagne, une toile, même signée d'un nom illustre, un groupe de marbre, n'éveillent en lui que des sensations d'ordre inférieur. Il n'y voit qu'un amas informe de rochers plus ou moins couverts de bruyère ou d'arbres rabougris ; une surface rectangulaire ornée de couleurs, — qui ont pu être assez ingénieusement combinées il y a trois siècles, mais que le temps a faussées et noircies ; une masse sur laquelle le ciseau du sculpteur s'est acharné en vain sans parvenir à la faire vivre. Pour qu'il com-

prenne et s'intéresse, il faut que le paysage ou l'œuvre d'art lui révèle la pensée intime qui l'anime, et dont il est le symbole. Si cette pensée n'existe pas ou ne se montre pas, Hawthorne reste indifférent, ou n'apprécie que par les petits côtés; il admire, dans un tableau, l'élégance du cadre, ou une certaine harmonie superficielle des couleurs, et, dans une statue, le poli du marbre ou la finesse de son grain. Il dédaigne les chefs-d'œuvre de Michel-Ange pour s'extasier devant les productions plus que médiocres d'artistes américains que son patriotisme un peu exclusif l'empêche de juger comme elles le méritent; ou même devant d'abominables croûtes, dont le seul mérite est une certaine habileté de main, si fréquente chez les modernes barbouilleurs, dont le plus ignoble possède les secrets du métier plus à fond que les maîtres d'autrefois.

Nous allâmes [1] dans l'atelier d'un artiste suisse, nommé, je crois [2], Müller, où nous regardâmes beaucoup de paysages d'Italie, de Grèce et de Suisse, à l'aquarelle et au pastel. L'artiste était un vieux monsieur tranquille, respectable, à l'air un peu lourd, dont l'aspect indiquait le sérieux et la ténacité du caractère, plutôt que la vivacité des sensations. Il lui avait fallu cependant unir toutes ces qualités pour produire des tableaux comme ceux-ci, reproductions fidèles de tout ce que la Nature a de plus beau à nous montrer, et qu'elle ne montre qu'à ceux qui l'aiment fidèlement et patiemment. Ce sont des tableaux merveilleux, concentrant des plaines, des mers et des montagnes, avec des milles et des milles de perspective, dans l'espace d'un pied ou deux, sans rien resserrer, sans oublier un seul trait, et répandant partout une atmosphère libre et bleue. Les œuvres des aquarellistes anglais, que j'ai vues à l'exposition de Manchester n'approchent pas de celles-ci. Il y a ici trois artistes, Mr. Brown, Mr. Wilde et Mr. Müller, qui m'ont inspiré une immense admiration pendant ces derniers jours, tandis que je me détourne, désappointé, des paysages les plus fameux des vieux maîtres, sans pouvoir y trouver ni charme ni illusion. Cependant, je suppose que Claude, Poussin et Salvator Rosa ont dû conquérir leur réputation par de vrais chefs-d'œuvre. Mais la gloire d'un tableau disparaît comme celle d'un fleur.

1. We next went to the studio of an elderly Swiss Artist, named Müller, I believe, where we looked at a great many water-colour and crayon drawings of scenes in Italy, Greece and Switzerland. The artist was a quiet, respectable, somewhat heavy-looking gentleman, from whose aspect one would expect a plodding pertinacity of character, rather than quickness of sensibility. He must have united both these qualities, however, to produce such pictures as these, such faithful transcripts of whatever Nature has most beautiful to show, and which she shows only to those who love her deeply and patiently. They are wonderful pictures, compressing plains, seas and mountains, with miles and miles of distance, into the space of a foot or two, without crowding anything, or leaving out a feature, and diffusing the free. blue atmosphere throughout. The works of the English water-colour artists which I saw at the Manchester Exhibition seemed to me nowise equal to these. Now, here are three artists, Mr. Brown, Mr. Wilde and Mr. Müller, who have smitten me with vast admiration, within these few days past, while I am continually turning away disappointed from the landscapes of the most famous among the old masters, unable to find any charm or illusion in them. Yet, I suppose Claude, Poussin, and Salvator Rosa must have won their renown by real achievements. But the glory of a picture fades like that of a flower.

2. Textuel. Ce : *je crois* vaut, à lui seul, un long poème.

Il écoute sans broncher les divagations de Powers, adroit mécanicien qui s'est cru sculpteur, et se figure que personne autre que lui n'est digne de toucher du marbre, depuis que son génie transcendant a découvert des défauts jusqu'alors insoupçonnés dans la Vénus de Médicis [1].

Mais, la pensée cachée dans l'œuvre d'art vient-elle à se manifester en un moment d'heureuse inspiration, Hawthorne se sent aussitôt pénétré d'un enthousiasme profond et sincère. C'est elle qu'il admire, comme il l'admirerait dans un drame, comme il se plaît parfois à espérer qu'on l'appréciera dans ses livres, et le bonheur d'avoir découvert une signification au tableau qu'il regarde réussit presque à lui donner ce sens de la beauté plastique, qui, par suite de son hérédité et de son éducation puritaine, lui manque si lamentablement.

Comme c'est la pensée, surtout, qu'il cherche dans un tableau, quand il a réussi à la découvrir, c'est avec un rare bonheur qu'il la dégage et la met en lumière. Il admire sans réserves, et en toute connaissance de cause, dès qu'un tableau ne fait plus appel chez lui au sens esthétique, mais à l'intelligence, dès qu'il peut le considérer plutôt comme une œuvre littéraire ou philosophique que comme une simple peinture. Aussi avoue-t-il sa préférence pour les peintres idéalistes, qui ont cherché à exprimer une idée, plus qu'à flatter l'œil par la splendeur des formes, et qui, parfois, ont peint des chefs-d'œuvre sans presque s'en douter. De ce nombre est l'auteur du portrait de Béatrice Cenci, qui lui donna l'idée de la Miriam du *Faune de Marbre*.

Rien n'est plus curieux que le contraste entre les naïvetés, si fréquentes dans le *Journal de France et d'Italie*, les jugements parfois bizarres qu'il contient, et la force de pénétration, la merveilleuse intuition avec laquelle Hawthorne réussit à saisir le sens caché de certains tableaux, mieux que ne pourrait le faire le critique d'art le plus expérimenté, tant sa conception idéaliste de l'art lui facilite l'intelligence de ses principes les plus élevés.

Nous en donnerons comme preuve ces quelques lignes écrites à propos d'une fresque de Sodoma, représentant le Christ à la Colonne, et dont il a merveilleusement saisi le sens caché.

Ce tableau est touchant [2] au delà de toute expression. Le Sauveur est si las, si épuisé par ses souffrances, que la fatigue lui a fait entrouvrir les lèvres ; ses yeux semblent vouloir se fermer ; il essaie d'appuyer la tête contre la colonne.

1. Près d'un demi-siècle avant Hawthorne, Byron avait déjà stigmatisé (Childe Harold, Canto IV) ces critiques fastidieux, dont la capacité se hausse à mesurer la largeur d'une oreille ou la longueur d'un avant-bras, mais que nulle émotion n'étreint en face des créations les plus sublimes des grands artistes.

2. It is inexpressibly touching. So weary is the Saviour, and utterly worn out with agony, that his lips have fallen apart from mere exhaustion ; his eyes seem to be set ;

et, seules, les cordes qui l'attachent l'empêchent de s'affaisser sur le sol. Un des effets les plus frappants qu'il produise est la sensation de solitude. Vous voyez le Christ abandonné dans le Ciel et sur la Terre ; il y a en lui le désespoir qui lui a arraché la phrase la plus triste qui soit jamais sortie de lèvres humaines : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Pourtant, même en cette extrémité, il est encore divin. Ce grand peintre respectueux n'a pas voulu que le Fils de Dieu fût seulement un objet de pitié, tout en le peignant dans une position si profondément pitoyable. Il est sauvé de la pitié, nous ne savons comment, — ce n'est rien moins qu'un miracle, — par une majesté et une beauté célestes, et par quelque qualité dont elles ne sont que la manifestation extérieure. Il est autant et aussi visiblement notre Rédempteur, attaché là, à demi évanoui, tout saignant des coups de verges, avec la croix devant ses yeux, que s'il était assis sur son trône de gloire dans les cieux. Sodoma, dans ce tableau incomparable, a fait plus que les théologiens, pour réconcilier les contradictoires de la Toute-Puissance divine, et de l'humanité outragée et souffrante, réunies dans la même personne.

Par contre, les richesses inouïes de formes et de couleurs de Raphaël et de ses contemporains le laissent le plus souvent indifférent, parce que, la plupart du temps, il ne peut saisir la pensée qui les a inspirées. Imparfaitement dégagé des préjugés qu'il avait gardés de son éducation rigide, et d'un long séjour dans un milieu puritain, et presque hostile aux joies purement esthétiques, il était tout disposé à croire que cette pensée n'existait pas, et qu'il n'y avait, dans ces chefs-d'œuvre, qu'une beauté toute sensuelle, rendue choquante par son exubérance même, et absolument dépourvue de toute signification interne, qui en eût rehaussé la valeur à ses yeux. Manquant absolument du sens de la beauté plastique, les conceptions artistiques de cette glorieuse époque n'avaient pour lui qu'un charme tout extérieur, et ne réussissaient pas à toucher son âme, à faire naître en lui l'adhésion intellectuelle nécessaire pour que la sympathie de ce penseur fût complète ; — et il se refusait à s'abandonner sans arrière-pensée à la joie des yeux, pourtant si légitime et si saine, après tout, que créent la pureté des lignes, et la splendeur des tons.

Hawthorne retrouve, jusque dans les chefs-d'œuvre les plus parfaits des

he tries to lean his head against the pillar, but is kept from sinking down upon the ground only by the cords that bind him. One of the most striking effects produced is the sense of loneliness. You behold Christ deserted both in heaven and earth ; that despair is in him which wrung forth the saddest utterance man ever made : " Why hast thou forsaken me ? " Even in this extremity, however, he is still divine. The great and reverent painter has not suffered the son of God to be merely an object of pity, though depicting him in a state so profoundly pitiful. He is rescued from it, we know not how, — by nothing less than miracle, — by a celestial majesty and beauty, and some quality of which these are the outward garniture. He is as much, and as visibly, our Redeemer, there bound, there fainting, and bleeding from the scourge, with the cross in view, as if he sat on his throne of glory in the heavens ! Sodoma, in this matchless picture, has done more towards reconciling the incongruity of Divine Omnipotence and outraged, suffering Humanity, combined in one person, than the theologians ever did. (*Marble Faun*, Ch. XXXVII.)

plus grands peintres, le manque de sincérité qui, suivant lui, est le vice principal des Italiens. Ils connaissent à fond la technique de leur art, et sont les maîtres incontestés de la ligne et de la couleur, mais ils ne se laissent pas posséder, entraîner par leur sujet; et ils le traitent avec une maestria incomparable, mais sans cette conviction, cette ferveur quasi religieuse, que tout artiste devrait apporter jusque dans ses productions les plus médiocres.

Qui peut[1] se fier au sentiment religieux de Raphaël, ou accepter aucune de ses Vierges comme une peinture inspirée par le Ciel, après avoir vu, par exemple, la Fornarine du Palais Barberini, et senti combien l'artiste a dû être sensuel pour peindre volontairement et avec amour une drôlesse aussi effrontée ? La Bienheureuse Vierge Marie aurait-elle voulu se révéler aux yeux de son esprit, et lui accorder des séances de pose, en alternant avec ce modèle de resplendissante animalité qu'est la Fornarine ? ... Quelques-uns, du moins, de ces peintres ont laissé un vide inévitable dans leurs œuvres, parce que, même dans les plus célèbres, ils ont essayé d'exprimer à l'Univers ce qu'ils n'avaient pas dans leur âme. Ils ont déifié les objets de leur affection légère et changeante, et, à chaque instant, nous ont fait cette mauvaise plaisanterie terrible de mettre sur les autels, dans les lieux les plus saints, les traits d'une beauté vénale quelconque. On constate généralement un manque de sérieux et de beauté absolue dans les tableaux italiens, dès que l'art est arrivé à la perfection. Quand vous leur demandez un sens profond, ces peintres n'ont rien à vous répondre. Ils ont mis une vive intelligence et une merveilleuse adresse d'arrangement extérieur à la place de la sympathie vivante et du sentiment qui auraient dû les inspirer.

Aussi, Hawthorne n'hésite-t-il pas, malgré ses tendances idéalistes, à préférer aux maîtres italiens les merveilleux réalistes de l'école hollandaise, qui, du moins, s'ils n'ont pas plus que leurs rivaux, tenté d'incarner des symboles en leurs personnages, ont fidèlement traduit la Nature, et, sans peut-être le savoir ni le chercher, exprimé et révélé la vie intérieure et cachée des choses, à force de minutieuse exactitude dans la reproduction des détails matériels.

1. Who can trust the religious sentiment of Raphael, or receive any of his Virgins as a heaven-descended likeness, after seeing, for example, the Fornarina of the Barberini Palace, and feeling how sensual the artist must have been to paint such a brazen trollop of his own accord, and lovingly ? Would the Blessed Mary reveal herself to his spiritual vision, and favour him with sittings alternately with that type of glowing earthiness, the Fornarina ?..... Some, at least, of her venerated painters, had left an inevitable hollowness in their works, because, in the most renowned of them, they essayed to express to the world what they had not in their own souls. They deified their light and wandering affections, and were continually playing off the tremendous jest... of offering the features of some venal beauty to be enshrined in the holiest places. A deficiency of earnestness and absolute truth is generally discoverable in Italian pictures, after the art had become consummate. When you demand what is deepest, these painters have not wherewithal to respond. They substituted a keen intellectual perception, and a marvellous knack of external arrangement, instead of the live sympathy and sentiment which should have been their inspiration. (*Marble Faun*, Ch. XXXVII.)

Hawthorne a, sur la sculpture, des idées moins arrêtées encore, et moins nettes que sur la peinture ; et, à part quelques exceptions, ne semble pas avoir beaucoup apprécié même les plus remarquables chefs-d'œuvre. Les statues de quelques sculpteurs modernes, comme Story et Powers, l'intéressent évidemment beaucoup plus que les plus beaux marbres antiques. C'est qu'un problème se pose, à propos de la sculpture moderne, qu'il a cherché, après tant d'autres, à résoudre. A son avis, la costume contemporain est fort peu compatible avec les exigences de le sculpture. Avec Powers, il déclare que l'habit ou la redingote, la culotte ou le pantalon, et surtout les boutons, et les horribles couvrechefs qu'ont vu naître le XVIIIe et le XIXe Siècles, sont essentiellement antiesthétiques. Il est vrai que nous ne sentons pas toutes les laideurs de ce costume, car il s'établit, entre l'homme et ses vêtements, une sorte d'adaptation mutuelle qui prête à cet informe déguisement juste assez de naturel pour le rendre supportable. Mais que diront nos descendants, lorsque dans deux ou trois siècles, ils verront les statues de leurs ancêtres engoncées dans ces ridicules enveloppes, dont le souvenir même se sera perdu ? Et, dès aujourd'hui, la rigidité de la statue ne l'isole-t-elle pas du monde des vivants, pour nous permettre d'apprécier toute la hideur de ces vêtements, qui, pourtant, nous sont familiers ?

Comment éviter ce formidable écueil, contre lequel se sont brisés tant de rêves d'artistes, dont tout le talent n'a réussi qu'à peupler nos places publiques de fantoches grotesques, qui hanteront, comme autant de cauchemars, les générations à venir ? Faut-il s'en tenir au nu et à la draperie antique ? Mais rien n'est plus ridicule que cet anachronisme voulu. Hawthorne se révolte, non sans raison, à la pensée de dresser, dans la nudité héroïque, un Washington, ce personnage compassé, décent et respectable entre tous, qui semble être venu au monde tout habillé, les cheveux poudrés, et que nous ne pouvons nous représenter autrement qu'en son costume XVIIIe Siècle. La toge ne sied guère mieux aux visages tourmentés, aux formes souvent peu athlétiques, de nos célébrités contemporaines, hommes d'Etat, savants ou guerriers ; et Napoléon lui-même, dont le profil se détache si fièrement sur une médaille, semble un figurant grotesque et lamentable de quelque descente de la Courtille, si, pour le jucher sur une colonne, on le drape dans les vastes plis du manteau des Césars. Il y a, dans ces travestissements antiques, un manque de sincérité d'où résulte un manque d'harmonie entre le corps humain et son vêtement, et qui tend à faire de la sculpture le plus faux des arts plastiques.

A plusieurs reprises, Hawthorne revient sur cette idée que la sculpture n'a guère sa raison d'être dans un état de société d'où la nudité a été bannie, et semble partager entièrement l'opinion de Renan que :

le règne de la sculpture est fini, le jour où l'on cesse d'aller à demi-nu, et où la beauté des formes du corps devient chose très secondaire.

Aussi, bon nombre de sculpteurs, n'osant adopter le costume moderne, reconnaissent la nécessité du nu, en se condamnant volontairement à ne faire que des imitations de l'antique, de vagues figures allégoriques qui, dans notre monde, où la toge a fait place à la redingote, et le peplum au costume tailleur, où règne en souveraine la hideuse *confection*, semblent, non pas nues, mais déshabillées, et n'ont plus rien de la noble pureté que les artistes d'Athènes ou de Rome imprimaient à leurs œuvres.

Et ce qu'il y a de plus grave, c'est que toutes ces productions médiocres et si peu originales, dont les sculpteurs férus des formes antiques encombrent le marché, sont presque indestructibles, et perpétuent indéfiniment le renom de médiocrité de leur auteur.

Il ne reste donc à l'artiste que le choix entre deux alternatives. Il peut, renonçant à tenter l'impossible, et à s'attarder en d'absurdes allégories, adopter franchement le costume moderne, et s'efforcer de l'idéaliser. Il y arrivera peut-être, et le plus sûr moyen pour cela sera encore de ne pas trop chercher à le modifier, mais de lui donner toute l'expression dont il est susceptible, et de reproduire le plus exactement possible l'allure que le corps lui a imprimé en le portant. Aussi, plus un vêtement est familier, mieux il se prêtera aux exigences du sculpteur, car son maître l'a, en quelque sorte, par l'usage, imprégné de sa personnalité, et y a mis quelque chose de lui-même. Le costume deviendra alors, à force de s'harmoniser, et, pour ainsi dire, de s'identifier avec les formes qu'il a recouvertes, un des modes d'expression de la physionomie, et même du caractère. Napoléon s'incarnera dans la redingote et le petit chapeau, et la robe de chambre de Webster ou de Balzac deviendra partie intégrale de son puissant génie, si le sculpteur sait rendre la coopération du corps et du vêtement dans la représentation extérieure d'une idée, d'un symbole ou d'une volonté.

Il reste une dernière solution, que Hawthorne n'est pas loin de préférer à toute autre :

Nous eûmes une grande discussion [1] sur le point de savoir s'il convenait d'adopter le costume contemporain dans la sculpture moderne ; et je soutins qu'il fallait, ou bien renoncer à cet art, (ce qui, peut-être, serait le mieux,) ou bien s'en servir pour idéaliser l'homme d'aujourd'hui à ses propres yeux ; et que, de même que la Nature nous fait connaître quand l'homme ou la femme

1. We had a great dispute about the propriety of adopting the costume of the day in modern sculpture, and I contended that either the art ought to be given up, (which possibly would be the best course,) or else should be used for idealizing the man of the day to himself ; and that, as Nature makes us sensible of the fact when men and women are graceful, beautiful and noble, through whatever costume they wear, so it

sont gracieux, beaux et nobles, quel que soit le costume qu'ils portent, de même, ce devrait être le criterium du génie du sculpteur de pouvoir en faire autant. Mrs. Jameson critiquait fort nettement les boutons, les culottes, et tous les autres détails du costume moderne, et, de fait, ils avilissent le marbre, et rendent tout à fait impossible la haute sculpture. Que cet art périsse donc, comme un art dont le monde n'a plus que faire, de même qu'il n'a plus que faire de bien d'autres belles choses qui appartenaient à une période plus ancienne !

Nous partagerions volontiers l'avis de Hawthorne sur ce point. Dans notre pensée, la sculpture se prête mal à l'expression de la vie moderne, et, par suite, à notre époque, se trouve forcément faussée dans son principe même. Elle était merveilleusement adaptée aux conditions de la vie antique, avec son idéal de beauté harmonieuse et plastique, son goût pour les formes élégantes et gracieuses, son amour des lignes pures, et de la dignité imposante et calme. Les corps souples et vigoureux des éphèbes d'autrefois, presque toujours nus, ou à peine voilés, prenaient d'eux-mêmes des poses nobles et fières ; nul vêtement étriqué ne venait déformer leurs membres, leur imposer des attitudes vicieuses ou disgracieuses, ou les alourdir en des allures gauches et raides. Le costume qu'ils revêtaient se prêtait aussi merveilleusement à l'expression sculpturale, avec ses plis flottants, que l'artiste pouvait reproduire avec la plus grande fidélité, sans risquer de vulgariser et de déshonorer son œuvre.

Notre idéal a changé : nous le plaçons, non plus dans le repos, mais dans le mouvement, dans l'action, dans le progrès. La sculpture, avec sa rigidité d'expression, est impuissante à rendre cette mobilité qui nous caractérise au plus haut point, à reproduire les mille signes presque imperceptibles par lesquels la pensée se manifeste sur le visage de nos écrivains, de nos orateurs, de nos capitaines. Nos corps, engoncés dans des vêtements qu'ils ne quittent plus, désaccoutumés des libres mouvements de la palestre, ont pris de déplorables habitudes ; et les représenter nus avec quelque fidélité serait presque un viol, tant la révélation de ces formes ridiculement grêles ou monstrueusement adipeuses serait cruelle et navrante. Quant à notre costume, s'il est plus pratique que le vêtement flottant des Anciens, et mieux adapté à nos nécessités journalières, il est, nous le répétons, impossible d'en nier la suprême inélégance, et le manque absolu d'expression plastique. Dès lors, l'artiste se trouve pris dans un dilemme d'où il lui est à peu près impossible de sortir, car l'idéalisation que Hawthorne réclame de lui nous semble presque au-dessus des forces

ought to be the test of the sculptor's genius that he should do the same. Mr. Jameson decidedly objected to buttons, breeches and all other items of modern costume; and indeed they do degrade the marble and make high sculpture utterly impossible. Then, let the art perish as one that the world has done with, as it has done with many other beautiful things that belonged to an earlier time.

humaines. Ne pouvant donc représenter nos héros d'aujourd'hui, ni nus, ni dans leur costume habituel, ne pouvant pas davantage, sous peine d'un ridicule encore plus grand, les affubler de vêtements antiques, il ne lui reste plus qu'à se cantonner dans de froides et insipides allégories, ou à prendre bravement son parti, à se dire que son art n'est plus de notre siècle, et que, s'il a eu des jours de gloire, il est devenu tout à fait impuissant à se plier aux nécessités d'un âge trop pratique, et insuffisamment décoratif. Il ne lui reste plus enfin, s'il ne veut s'épuiser en la recherche probablement vaine d'une formule nouvelle, régénératrice d'un art vieilli, qu'à demander à d'autres modes d'expression le succès que la sculpture ne peut plus lui donner que par exception [1].

On peut donc considérer le séjour que Hawthorne fit en Italie comme une véritable initiation à la vie artistique, qui, jusque là, lui avait été à peu près étrangère. Mais cette initiation, qui venait trop tard dans son existence, ne devait avoir pour lui qu'un charme tout relatif. Comme nous l'avons dit, la difficulté qu'il éprouvait, par suite de son tempérament particulier, à apprécier les arts plastiques, et à goûter des jouissances purement esthétiques, où son esprit ne pouvait découvrir l'expression d'un symbole ou d'une idée, — affaiblit singulièrement l'effet produit par la révélation de ce monde.

En même temps que l'art, le catholicisme, qui, à Rome, s'en sépare malaisément, s'imposait à son intention. Jusque là, Hawthorne en avait pratiquement ignoré l'existence, et se trouvait tout naturellement disposé, tant par l'éducation qu'il avait reçue dans son enfance, que par la complète indépendance de sa pensée d'homme mûr, à le tenir en médiocre estime [2]. Pour lui, c'était une religion compliquée de mystères inutiles et difficilement intelligibles, qui se ravalait en faisant appel beaucoup plus aux sens et à l'instinct qu'à la raison. Par la rigidité de ses dogmes, l'abus des cérémonies extérieures, et certains accommodements dont Hawthorne s'exagérait peut-être la portée, il lui semblait favoriser le relâchement de la morale, et l'ambition dominatrice des prêtres. En un mot, c'était, à ses yeux, un culte suffisant, pour le moment, aux rares besoins moraux d'une race aussi inférieure que les Romains, mais qui, — pour un libre Américain, élevé dans un protestantisme sévère, et, plus tard, imbu des principes de la philosophie émersonienne, — n'était qu'une sorte d'idolâtrie raffinée et perfectionnée, ne méritant pas de compter au nombre des sectes chrétiennes.

1. Au nombre de ces rares exceptions, il faut citer les statuettes représentant des enfants, que leur joliesse sauve du ridicule, et où le costume peut être, sinon supprimé, du moins, réduit au strict minimum.

2. Cette éducation avait laissé dans son esprit quelques préjugés peu dignes d'une aussi haute intelligence. C'est ainsi qu'à Florence, Hawthorne se trouva quelque peu scandalisé de voir les théâtres ouverts le dimanche.

Lorsque Hawthorne eut pu, à Rome, étudier plus à fond les croyances catholiques et leur effet sur les fidèles, l'expérience le confirma dans son opinion, née d'un raisonnement *a priori*. Mais, par contre, il sentit, en présence du merveilleux développement artistique qu'il avait admiré, et qui lui semblait se rattacher directement à l'influence du catholicisme, — naître en lui une certaine sympathie pour cette religion, dont il persistait à juger défavorablement les dogmes et la morale. Il lui savait gré d'avoir inspiré tant de chefs-d'œuvre, et la contemplation de ceux-ci l'amenait insensiblement à admettre qu'un culte pouvait, sans déchoir, faire appel aux émotions esthétiques, aussi bien qu'à la pure raison ; à l'amour du beau, qui, dans une âme bien formée, se sépare difficilement de l'amour du bien. L'accès de ferveur religieuse qui s'empara d'Una, et la jeta un jour aux pieds d'un confesseur, contribua aussi, pour sa part, à combattre, dans l'esprit de Hawthorne, les anciens préjugés, et les répugnances plus récentes ; et certaines pages du *Faune de Marbre*, aussi bien que du *Journal de France et d'Italie*, portent la marque de cette bienveillance plus grande. Il arrive même par moments à se dire qu'on est mal placé pour juger une religion du dehors, et que, pour bien comprendre les dogmes et les apprécier comme il convient, il est, jusqu'à un certain point, nécessaire de les accepter comme vérités.

Hawthorne sut aussi reconnaître certaines des qualités du catholicisme. Il avait compris que l'Eglise Romaine avait au moins le mérite de chercher, plus que toute autre, à entrer en contact avec ses fidèles, à se mettre à leur portée, et à tenter de leur faciliter la marche dans la bonne voie, par une sorte d'humanisation des dogmes. Au lieu de laisser l'homme en un tête à tête effrayant avec son Créateur, d'où il sort souvent brisé, anéanti, et parfois révolté, le catholicisme s'efforce de lui procurer de puissants intercesseurs, qui ont mérité leur influence auprès de Dieu par le martyre ou la sainteté de leur vie, et qui, pourtant, se souviennent d'avoir été des hommes, autrefois, et n'en sont que plus portés, parce qu'ils comprennent les faiblesses humaines, à les excuser, et à implorer leur pardon de la miséricorde divine.

Néanmoins, il ne faudrait rien exagérer, et Hawthorne, même disposé à juger plus favorablement une religion pour laquelle il n'avait guère eu jusque là que du mépris, resta toujours le « *pécheur endurci, le mécréant réprouvé et sans Eglise* », que célébrait son ami Henry Bright. Sans doute, il lui arrivait maintenant d' « *entrer dans les chapelles, et de ne pas se contenter de les admirer du dehors*. » comme il le faisait autrefois ; mais c'était pour y chercher des jouissances purement artistiques, à Saint-Pierre de Rome, comme à Saint-Paul de Londres ; à Notre-Dame de Paris

comme à l'abbaye de Westminster, et il continuait, (comble d'impiété !) à « *dire ses prières sans chapelle* ! » [1].

Ses opinions anciennes auront d'ailleurs à subir d'autres assauts encore, peut-être plus dangereux. Nous avons vu, dans la *Maison des Sept Pignons*, et surtout dans le *Roman à Blithedale*, qu'il portait un vif intérêt aux théories, alors nouvelles, sur l'hypnotisme. Il n'était pas loin, d'ailleurs, de considérer ces expériences comme d'habiles jongleries, grâce auxquelles des imposteurs sans scrupules, comme Westervelt, assuraient leur domination sur les esprits crédules. Il lui répugnait d'admettre que ces faits étranges, à supposer qu'ils fûssent dûment établis, pûssent servir d'arguments irréfutables pour nier le libre arbitre et la responsabilité humaine, et nous réduire au rang d'êtres instinctifs, jouets d'une inéluctable fatalité. A Florence, il eut occasion d'étudier de près des phénomènes médiumistiques, et de se familiariser avec les esprits frappeurs et les tables tournantes. C'est ainsi qu'il connut l'existence de Mary Rondel, ou Runnel, dont nous avons parlé au chapitre premier de cet ouvrage, à propos d'un de ses ancêtres, et qu'il put constater les libertés étranges qu'elle prenait avec la vérité. Il resta sceptique en présence des manifestations les plus inexplicables, et se refusa absolument à prendre au sérieux les apparitions de moines criminels en quête de prières pour le repos de leurs pauvres âmes tourmentées, et les mains d'enfants morts qui cherchaient l'étreinte des mains de leurs mères.

D'ailleurs, Hawthorne put constater que ces soi-disant esprits étaient généralement mal renseignés sur les choses d'ici-bas, que leur personnalité manquait absolument de consistance, et que beaucoup d'entre eux ne semblaient pas très bien savoir ce qu'ils voulaient. D'autres, et surtout Mary Rondel, n'hésitaient pas, nous l'avons dit, à donner à la vérité de formidables accrocs. Aussi en arriva-t-il à la conviction que, sans doute, certains faits n'étaient guère, au moins pour le moment, susceptibles de recevoir une explication satisfaisante ; mais que rien, même dans ces phénomènes particuliers, ne prouvait d'une façon certaine l'intervention des esprits. D'autres indiquaient clairement l'impuissance du médium à découvrir la vérité, et à donner l'impression d'une révélation réelle, qui lui serait venue même par des moyens surnaturels. Toutes les fois qu'il répondait exactement, il était possible d'expliquer son succès, de même qu'on pouvait expliquer certaines manifestations des prétendus esprits par l'influence de phénomènes purement internes se produisant chez ceux qui les interrogeaient.

Ni ces rapides incursions dans le monde des esprits, ni les relations

1. Voir le *Chant du Consul Hawthorne*, à la fin de ce volume.

prolongées avec une population catholique, n'influèrent donc sensiblement sur l'esprit de Hawthorne, et ses opinions n'en furent pas modifiées. Mais, de son séjour en Italie, il rapporta une ample moisson d'expériences et d'idées nouvelles. Son esprit s'était ouvert, assez tard, il est vrai, aux impressions esthétiques, et, pour la première fois, l'Art lui avait été révélé. Cette révélation ne devait pas troubler son équilibre moral, mais, sans détruire ses conceptions si originales, et souvent profondes, sur la Vie et le problème du Mal, elle allait lui permettre de les compléter, et de trouver à ce problème redoutable qui avait été la préoccupation incessante de son existence, une solution enfin satisfaisante. Aussi, pouvons-nous considérer le *Faune de Marbre* comme la conclusion naturelle de cette épopée morale qu'est l'œuvre de Hawthorne.

Après avoir posé, obscurément d'abord, puis avec plus de netteté, l'énigme du Mal ; — après avoir cherché dans le culte de la Vérité le moyen de triompher de la masse de crime sous laquelle l'Humanité succombe, et des tendances mauvaises inévitablement transmises par l'hérédité, contre laquelle l'effort violent des plus fougueux réformateurs, et l'énergie patiente des meilleures volontés viennent trop souvent se briser ; — après avoir constaté que l'homme ne peut se soustraire à la loi commune, et que les tentatives les plus audacieuses pour élargir à la Vie et faire reculer la Mort sont fatalement vouées à l'impuissance ; — il restait à Hawthorne à se réconcilier avec l'existence même du Mal, et y voir une condition indispensable de l'existence humaine ; — car il ne saurait y avoir Péché là où il n'y a pas conscience, et l'Homme, seul, est capable de commettre volontairement la Faute, comme, seul, il est capable de l'expier.

CHAPITRE II

THE MARBLE FAUN

Dans le *Faune de Marbre,* Hawthorne est revenu au roman psychologique, presque entièrement dépourvu d'action, qui avait toujours eu ses préférences. Sans doute, le cadre est plus vivant que celui de la *Lettre Rouge,* ou de la *Maison des Sept Pignons* ; et, comme dans le *Roman à Blithedale,* il y a largement et habilement tiré parti de ses souvenirs personnels. Les paysages italiens y développent largement leurs lignes élégantes et pures, et, sur ce fond merveilleusement prédestiné, les monuments de la Rome ancienne et de la Rome moderne, arcs de triomphe et cathédrales, fontaines et colonnes, masse imposante du Château Saint-Ange et murs gigantesques du Colisée, òù la morsure sans cesse renouvelée des siècles n'a laissé que des traces imperceptibles, se détachent avec un relief d'autant plus vif que leurs traits n'avaient pu encore s'effacer de sa mémoire.

Mais, si le feu des passions qui animent les personnages est étudié avec un souci indéniable de l'exactitude, les personnages eux-mêmes sont tout aussi en dehors de la réalité vulgaire que peuvent l'être les membres de la famille Pyncheon, ou le vieux Chillingworth. Il est peu d'artistes chez qui les préoccupations morales tiennent autant de place que chez Hilda ou Miriam, l'être encore à demi plongé dans l'animalité qu'est Donatello semble avoir été imaginé uniquement pour exposer l'étrange éveil de l'âme et de la conscience qui peut se produire dans les natures les plus frustes sous l'influence du crime, et ces quatre héros réunis en deux groupes par l'audacieuse fantaisie de Hawthorne semblent destinés à être les jouets presque passifs des événements.

Un être mystérieux prenant tour à tour le costume d'un modèle et celui d'un capucin, poursuit Miriam, d'assiduités qui la révoltent, et, malgré

l'horreur qu'elle éprouve pour lui, semble la tenir en son pouvoir par quelque étrange secret, dont la révélation la laisserait déshonorée aux yeux de tous, et surtout de Hilda, qu'elle vénère comme une sainte. Qu'est Miriam ? On l'ignore : une artiste venue on ne sait d'où, mais que sa beauté étrange et fascinatrice a rendue populaire dans le monde des sculpteurs et des peintres qui peuplent les étages supérieurs des vieux Palais romains, et à qui la pureté et l'innocence de Hilda commandent un respect sincère et profond. Un autre amour est né aux côtés de Miriam : c'est celui qu'elle inspire à un jeune noble italien, Donatello, qui, par certains côtés de son caractère, est resté un véritable enfant. En vain, Miriam, qui éprouve pour lui une véritable sympathie, mais qui sent tout ce que cet amour peut avoir de fatal pour tous deux, tente de le décourager : il s'attache à ses pas avec l'aveugle dévouement d'un chien fidèle, et lorsqu'il a compris que Miriam tremble devant le moine, il jure à celui-ci une haine mortelle. Une nuit, où nos deux héros sont allés contempler du haut du Capitole la ville endormie sous la lune, le moine renouvelle ses obsessions, et semble menacer Miriam. Donatello le saisit, et interroge du regard celle qu'il aime. Il croit voir passer dans ses yeux une lueur de colère, et il précipite le misérable du haut de la Roche Tarpéienne. Hilda, qui a quitté un instant le sculpteur Kenyon, son conseiller et son ami, voit de loin la scène tragique. Il n'y avait pas eu, en somme, d'action avant ce meurtre ; il n'y en a pas davantage après ; — mais c'est alors que commence l'intérêt profond de ce drame psychologique, qui est tout entier dans l'étude saisissante de l'effet produit par le crime sur ceux qui l'ont commis : Donatello et sa complice à demi-involontaire ; — et, d'autre part, sur Hilda, qui, bien qu'innocente, souffre de cette révélation subite du mal, et de la faute de son amie, presque aussi cruellement que si elle y avait eu part. D'abord rapprochés par leur crime même, Miriam et Donatello se séparent pour ne plus se rappeler mutuellement, par leur présence, l'acte désespéré qui les a irrévocablement liés l'un à l'autre. Ce souvenir les torture plus encore après leur séparation : ils se retrouvent enfin, sur le conseil de Kenyon, qui, sans savoir exactement quel secret terrible les unit, les engage à expier ensemble la faute qu'ils ont pu commettre. De son côté, Hilda a souffert cruellement de sentir sa pureté troublée par ce crime, où pourtant elle n'a pas trempé, obsédée par le secret douloureux qui la ronge, et qu'elle n'ose confier à personne, pas même à Kenyon, jusqu'au jour où, désespérant de pouvoir le garder plus longtemps, elle se jette aux pieds d'un prêtre dans un confessional. Miriam et Donatello rentrent à Rome, et celui-ci, pour retrouver la paix de sa conscience par une expiation complète, se livre à la justice, tandis que Hilda et Kenyon, enfin délivrés du

cauchemar qui a pesé sur eux tout un été, s'avouent leur amour, et s'unissent avant de quitter l'Italie.

L'action du *Faune de Marbre* peut donc se résumer en quelques lignes ; tout l'intérêt de ce livre si curieux est ailleurs, et nous allons tenter de le dégager, tenter aussi de montrer comment Hawthorne avait trouvé enfin une solution, — peut-être moins neuve qu'il ne le croyait, mais cependant singulièrement intéressante, — au redoutable problème du Mal, qui l'avait si longtemps angoissé. Problème toujours présent à ses yeux, qui seul, constitue le lien entre toutes ses œuvres ; *leit motiv* aux teintes sombres et crépusculaire, qui caractérise au plus haut point son génie si original et si subtil.

L'évolution d'une âme rudimentaire, sous l'influence d'une faute commise, voilà ce que nous montre l'étude du caractère de Donatello. Il est le type achevé de ce qu'au XVIII[e] Siècle, on eût appelé l'Enfant de la Nature. Descendu d'une lignée de comtes qui, dans la campagne reculée où ils vivaient avec leurs paysans, n'ont jamais été troublés par les raffinements exagérés de la civilisation moderne, il a hérité d'eux une simplicité plus qu'enfantine. Mieux encore, dans cette étrange famille, reparaît, de temps à autre, un type ancestral plus ou moins prononcé, que Donatello présente dans toute sa perfection, dans toute sa monstruosité atavique. Il ressemble d'une façon étrange, et qui frappe même l'observateur le moins attentif, au Faune en qui Praxitèle a voulu symboliser une race qui n'était déjà plus animale, et qui n'était pas encore humaine, qui avait gardé l'âme simple et naïve de la bête, et n'avait pas encore souffert du cruel malentendu que la lente évolution des siècles a créé entre l'Homme et la Nature, mais qui, pourtant, semblait annoncer déjà de mystérieuses possibilités d'un développement futur.

Il ne déplaît pas à Donatello que l'on constate cette ressemblance physique, qui semble une preuve de l'antiquité de sa race, et il conte volontiers les légendes de sa famille, qui, disait-on, avait eu pour fondateur un Faune, épris d'une Nymphe du voisinage. Authentique ou non, cette tradition expliquait à merveille certains traits physiques, et le caractère même que se transmettaient, avec, parfois, des intermittences de plusieurs générations, les comtes de Monte-Beni, dont Donatello était le dernier descendant.

Donatello a gardé toute la simplicité de cette nature à demi animale. Il n'a aucune instruction, et son langage ne s'élève guère au-dessus de celui des paysans de son domaine ; et, pourtant, cette ignorance, cette rusticité, n'ont rien de choquant. On sent en lui un esprit encore à peine éveillé, fermé à toute conception abstraite, et ne recevant que des sensations, ou, tout au plus, des idées infiniment simples. Tout entier à la joie pure et

saine de vivre, et à l'impulsion du moment, il donne l'impression d'un être moins complexe que l'homme, mais en revanche, absolument dépourvu de méchanceté, et sans la moindre souillure d'insincérité. Le mensonge et la haine naissent de la réflexion, et Donatello n'a pas encore appris à réfléchir. Toute complexité déroute son cerveau ; il ignore ce que c'est que l'analyse, et se borne à recevoir les sensations que lui envoie le monde extérieur, sans se demander s'il a bien le droit d'en jouir. Il n'a pas encore appris à détruire ses plaisirs simples et naturels à force d'en chercher les causes, et il ne pense pas à s'interroger pour savoir si la vie vaut la peine d'être vécue, et s'il n'est pas le jouet d'une immense illusion. A ces qualités natives d'insouciance et de gaîté, qui en font un être aimable entre tous, il joint des instincts naturellement bons, et qui n'ont rien de la sauvagerie et de la férocité de l'animal obligé de lutter pour l'existence. La conscience humaine ne s'est pas encore éveillée en lui ; il n'a pas passé encore par le dur apprentissage de la faute et du repentir, et les mots de Devoir et de Loi, de Liberté, de Responsabilité et de Sanction seraient pour lui des termes sonores, mais vides de sens, incapables d'impressionner d'une façon durable son intelligence fruste et sommaire. Sa vivacité, sa gaîté naturelle, ne lui permettent pas de soupçonner même l'existence du Mal ; il est aimant et généreux sans le savoir, et poussé par un penchant irrésistible. Aussi lui pardonne-t-on beaucoup, et, en présence de cette nature si douce, et qui semble susceptible des plus nobles dévouements, et des plus grands sacrifices, par simple besoin de s'attacher, comme le serait un chien fidèle jusqu'à la mort, on oublie facilement ses défauts d'enfant gâté. L'homme, avec sa conscience et sa volonté réfléchie, n'est pas encore né en lui ; on lui permet d'ignorer les règles et les conventions sociales et personne ne lui refuse la parole affectueuse, ni la caresse amicale, qui lui emplissent le cœur d'une joie immense, et le rattachent à la grande famille humaine.

Aussi, ce personnage curieux, qui sait s'attirer tant de sympathies humaines, en trouve-t-il d'autres, tout aussi vives, dans le monde animal. Plus près de ces frères inférieurs que nous ne pouvons l'être, car nulle complication intellectuelle ne le sépare d'eux, il se sent plus à l'aise au milieu d'eux, dans le calme des grands bois, qui lui inspire une sorte de ravissement frénétique, que parmi les hommes. Ils n'ont pas appris à le craindre, et, loin de ressentir à son approche la frayeur instinctive que leur inspire la présence de l'homme, ils se plaisent autour de lui comme auprès d'un ami, le reconnaissant peut-être comme un frère.

Il n'est donc pas étonnant que cet être simple et doux, encore ignorant des tristesses qui assombrissent l'humanité, et qui embrasse dans une même tendresse chaude et largement accueillante les animaux comme les

hommes, et même ces choses, que les hommes croient inertes, mais où il a su découvrir une âme sœur de la sienne, — soit toujours gai, de la gaîté franche de ceux qui n'analysent pas leurs sensations, et se laissent aller doucement à la joie de vivre, sans se croire obligés de se tourmenter par de vaines et trop ingénieuses réflexions. Il se mêle aux réunions des paysans, et prend part à leurs danses ; il les conduit et les anime, et saute au milieu de leurs groupes avec l'ardeur fougueuse d'un jeune chevreau. Mais aussi, comme cette gaîté est tout animale et tout instinctive, il suffit d'une pensée malencontreuse, d'un simple malaise physique, même passager, pour l'assombrir, et lui inspirer les plus folles terreurs. Comme les animaux, comme les enfants, il ne s'épanouit qu'en pleine lumière, au grand soleil, et l'ombre le fait frissonner, comme si son esprit, prompt aux hallucinations, la peuplait de fantômes terrifiants. La seule pensée de la mort l'épouvante, et il recule instinctivement devant l'idée de l'anéantissement, de ce gouffre vide et noir, où sa vie peut sombrer d'un instant à l'autre, sans qu'un rayon venu de l'au delà lui inspire la confiance victorieuse de ses terreurs, sans qu'il espère aucune survivance, sauf sous la forme d'un de ces revenants, larves hideuses et sinistres qui le terrifient. Ses cheveux se hérissent, sa chair frissonne, à cette affreuse perspective : se sentir saisir par le Roi des Épouvantements ; sentir son corps vibrant et chaud de vie, plein d'ardeur et de jeunesse, étreint par la main invisible et décharnée qui l'entraîne dans la tombe sinistre et noire ; et, après, plus rien que l'anéantissement progressif, la corruption lente et sûre, là, sous la terre, au milieu d'un fourmillement de bêtes innommables, où se fond lamentablement un homme tout à l'heure encore plein de la joie et de la volonté de vivre.....

Dans cette âme simple, surgit un premier élément de trouble : l'amour que Donatello conçoit pour Miriam. Il se sent invinciblement attiré vers cette femme, d'une splendeur rayonnante et dominatrice ; et, entraîné par une inextinguible soif de Beauté, il l'aime éperdument, humblement, sans chercher à savoir pourquoi ; il cède à l'irrésistible attrait, sans se laisser inquiéter par les côtés étranges, effrayants, du caractère de l'artiste. Il comprend confusément qu'elle lui est, au point de vue intellectuel, infiniment supérieure, et il s'incline devant elle en une admiration profonde, heureux des moindres attentions, de la moindre parole où il croit démêler un peu de bienveillance. Sans savoir si son amour sera jamais récompensé, il est heureux d'aimer, heureux que Miriam puisse toujours sentir à ses côtés un dévouement sincère et toujours prêt à se manifester, à aller jusqu'au bout, jusqu'au crime, pour la défense de celle qui l'a ensorcelé. En vain, Miriam, qu'accable par moments la pensée de l'horrible et mystérieux secret qu'elle traîne après elle comme une lourde chaîne, tente de

l'avertir du péril auquel il s'expose en aimant une femme qui ne peut pas être heureuse et qui ne pourra peut-être jamais l'aimer ; en vain, elle lui signale les contrastes de leurs caractères. Donatello oublie tout auprès d'elle, et, pensant seulement qu'elle est belle, qu'elle lui sourit gracieusement, que le moment présent est très doux, et qu'il est très heureux, dans la forêt ensoleillée que rend si charmante le charme de cette femme, garde sa belle confiance, et ne semble pas craindre de voir jamais sa gaîté succomber au contact des accès de tristesse inexpliqués de Miriam.

C'est, en effet, un véritable charme que cet amour, et, sous son influence chaque jour plus forte et plus irrésistible, Donatello se sent changer peu à peu. Un sentiment nouveau s'est éveillé en lui, et son âme ne connaît plus la simplicité d'autrefois : elle se complique insensiblement. Jusque-là, il avait été tout à ce bonheur inconsciemment égoïste que la vie lui versait à flots ; désormais, il s'aperçoit qu'il n'existe plus pour lui seul, et le lien qui s'est formé entre cette femme et lui, lui ôte chaque jour un peu de son indépendance, et l'oblige à penser, à réfléchir, à analyser ses sentiments, toutes choses qui lui étaient jadis fort étrangères. Et, ce qui est plus grave ; il s'aperçoit de ce changement, et il en souffre, tout en trouvant une joie cruelle à nourrir en lui son amour ; car il sent obscurément que, de ces souffrances passagères, il sortira grandi, et plus réellement homme. Ces idées, qui se pressent dans son cerveau, ces sensations jusqu'alors inconnues, sont en lui l'éveil de la conscience, l'enfantement d'une vie nouvelle, qui ne peut se faire sans douleur ; et la douleur va faire du Faune l'égal de ces artistes, dont la supériorité intellectuelle est tellement immense que c'est à peine s'il l'a sentie, de cette femme pour laquelle il est prêt à donner sa vie.

A son tour, il éprouve la vérité du vieux proverbe :

“ The course of true love never did run smooth, ”

et, par moments, il souffre atrocement des tortures de la jalousie. Il a remarqué ce personnage mystérieux, moine ou modèle, qui s'attache aux pas de Miriam et lui inspire une terreur inexplicable, irrésistible. Il ne cherche pas à se rendre compte du lien qui peut exister entre eux ; il a compris qu'il y a là, pour celle qu'il aime, un danger toujours présent. toujours menaçant, dont elle n'ose même pas tenter de se délivrer, et cela lui suffit. Il ne peut apercevoir la face sinistre de l'inconnu sans être saisi d'une colère furieuse ; il a, à ces moments, des poussées instinctives de rage folle et brutale. Son visage prend alors une expression terrible, presque purement animale, qui effraye Miriam elle-même.

A plusieurs reprises, il lui propose de la débarrasser de cette odieuse, de cette hideuse obsession, et cela le plus naturellement du monde, comme

s'il s'agissait simplement d'écraser quelque bête mauvaise ou répugnante. Aussi, lorsque le moine, poussé par une inconcevable fatalité, les suit jusqu'au bord de la Roche Tarpéienne, il ne faut qu'un instant pour que l'idée du meurtre, qui, depuis quelque temps, obsède Donatello, et hante son cerveau surexcité par la passion, devienne soudain irrésistible. Un regard de Miriam semble l'encourager à « faire la chose irréparable », — regard dont elle a à peine conscience elle-même, et que, seule, l'angoisse indicible qui l'étreint a pu arracher à sa faiblesse. Et le moine, balancé un instant au-dessus du gouffre par la main vigoureuse du Faune, va s'abattre sur le pavé, où se sont déjà brisés les membres de tant de coupables, de tant d'ambitieux, de tant de rêveurs, aux temps troublés de la Rome antique.

Se retournant [1], Miriam vit que toute la troupe de ses joyeux amis s'était retirée, et Hilda aussi, dans la présence de qui elle éprouvait toujours un indescriptible sentiment de sécurité, comme en une atmosphère de douceur et de paix. Tous partis : elle restait seule avec Donatello, tous deux penchés sur le bord de l'effrayant précipice : Non, pourtant, pas entièrement seuls ! Dans le mur du sous-sol du palais, non éclairée par la lune, était une niche profonde et vide, qui avait probablement contenu une statue ; mais non, pas vide, car une forme en sortit, et s'approcha de Miriam. Elle devait avoir ses motifs pour craindre de cet étrange persécuteur quelque torture indicible, et pour savoir que son tourment allait arriver à une crise, car, à mesure qu'il s'approchait, elle était envahie par une hideuse et glaciale sensation de désespoir, qui arrêtait sa respiration et engourdissait sa promptitude naturelle de pensée. Miriam crut se rappeler, comme dans un rêve, être tombée à genoux ; mais, dans tous ses souvenirs de cet instant terrible, elle se voyait confusément, et sans pouvoir distinguer ce qu'on faisait, ce qu'on souffrait ; non, pas même si c'était elle qui agissait et souffrait dans cette scène.

Hilda, pendant ce temps, avait quitté le sculpteur, et était retourné sur ses pas pour rejoindre son amie..... La porte de la petite cour avait tourné sur

1. Looking round, she perceived that all her company of merry friends had retired, and Hilda too, in whose soft and quiet presence she had always an indescribable feeling of security. All gone; and only herself and Donatello left hanging over the brow of the ominous precipice. Not so, however, not entirely alone! In the basement wall of the palace, shaded from the moon, there was a deep, empty niche, that had probably once contained a statue ; not empty, either ; for a figure now came forth from it and approached Miriam. She must have had cause to dread some unspeakable evil from this strange persecutor, and to know that this was the very crisis of her calamity ; for, as she drew near, such a cold, sick despair crept over her, that it impeded her breath, and benumbed her natural promptitude of thought. Miriam seemed dreamily to remember falling on her knees ; but, in her whole recollection of that wild moment, she beheld herself as in a dim show, and could not well distinguish what was done and suffered ; no, not even whether she were really an actor and sufferer in the scene.

Hilda, meanwhile, had separated herself from the sculptor, and turned back to rejoin her friend..... The door of the little court-yard had swung upon its hinges, and partly closed itself. Hilda, (whose native gentleness pervaded all her movements,) was quietly opening it, when she was startled, midway, by the noise of a struggle within, beginning and ending all in one breathless instant. Along with it, or closely succeeding it, was a loud, fearful cry, which quivered upward through the air, and sank quiver-

ses gonds, et s'était en partie refermée. Hilda, dont la douceur naturelle se retrouvait dans tous ses mouvements, l'ouvrait tranquillement, lorsqu'elle fut surprise, déjà à demi-entrée, par le bruit d'une lutte à l'intérieur, qui commença et s'acheva en un seul instant terrible. En même temps, en le suivant de près, il y eut un cri perçant, effrayant, qui s'éleva en vibrant dans l'air, puis retomba en vibrant sur la terre. Puis, le silence. La pauvre Hilda avait regardé dans la cour, et vu cet acte rapide, qui ne prit qu'un instant pour se graver en lettres indestructibles dans le livre de l'Eternité !

La porte de la cour tourna lentement sur ses gonds et se referma d'elle-même. Miriam et Donatello se trouvaient seuls, maintenant. Elle se serra les mains, et regarda le jeune homme d'un air étrange : il semblait plus grand, et, dans ses yeux, brillait la farouche énergie qui l'avait soudain inspiré. Elle avait fait naître l'homme en lui, et développé en lui une intelligence qui n'était pas un trait naturel du Donatello que nous avons connu jusqu'ici. Mais cette simple et joyeuse créature avait disparu à jamais.

« Qu'avez-vous fait ? » dit Miriam à demi-voix, comme frappée d'horreur. Le rouge de la fureur brillait encore sur le visage de Donatello, et ses yeux lançaient encore des éclairs de rage. « J'ai fait ce qu'on doit faire aux traîtres ! » répondit-il. « J'ai fait ce que vos yeux m'ont dit de faire, quand les miens les ont interrogés, au moment où je tenais le misérable au-dessus du précipice. »

Ces derniers mots frappèrent Miriam comme une balle. Pouvait-il en être ainsi ? Ses yeux avaient-ils provoqué ou autorisé cet acte ? Elle ne l'avait pas su. Mais, hélas ! en jetant un regard en arrière sur la scène pleine de tumulte et de frénésie qui venait de se passer, elle ne pouvait nier, — elle n'était pas sûre si cela avait pu être ou non, — qu'une joie sauvage avait enflammé son cœur, quand elle avait vu son persécuteur en danger de mort. Etait-ce de l'horreur, ou de l'extase, ou toutes les deux à la fois ? Quel que pût être ce sentiment, il l'avait brûlée d'une flamme plus vive encore, quand Donatello avait lancé sa

ing downward to the earth. Then, a silence ! Poor Hilda had looked into the court-yard, and saw the whole quick passage of a deed, which took but that little time to grave itself in the eternal adamant !

The door of the court-yard swung slowly, and closed itself of its own accord. Miriam and Donatello were now alone there. She clasped her hands, and looked wildly at the young man, whose form seemed to have dilated, and whose eyes blazed with the fierce energy that had suddenly inspired him. It had kindled him into a man ; it had developed within him an intelligence which was no native characteristic of the Donatello whom we have heretofore known. But that simple and joyous creature was gone forever.

"What have you done ?" said Miriam in a horror-stricken whisper. The glow of rage was still lurid on Donatello's face, and now flashed out again from his eyes. "I did what ought to be done to a traitor," he replied. "I did what your eyes bade me do, when I asked them with mine, as I held the wretch over the precipice !"

These last words struck Miriam like a bullet. Could it be so ? Had her eyes provoked or assented to this deed ? She had not known it. But, alas ! looking back into the frenzy and turmoil of the scene just acted, she could not deny — she was not sure whether it might be so or no — that a wild joy had flamed up in her heart, when she beheld her persecutor in his mortal peril. Was it horror ? — or ecstasy ? — or both in one ? Be the emotion what it might, it had blazed up more madly, when Donatello flung his victim off the cliff, and more and more, while his shriek went quivering downward. With the dead thump upon the stones below, had come an unutterable horror.

"And my eyes bade you do it !" repeated she. They both leaned over the parapet and gazed downward as earnestly as if some inestimable treasure had fallen over, and were yet recoverable. On the pavement, below, was a dark mass, lying in a heap, with little

victime du haut du rocher, et de plus en plus, quand elle avait entendu son cri descendre, avec un tremblement d'agonie. Avec le son sourd du corps sur les dalles, était venue une horreur indicible.

« Et mes yeux vous ont ordonné de le faire ? » répéta-t-elle. Ils se penchèrent tous deux par dessus le parapet, et regardèrent en bas avec autant d'attention que si un trésor inestimable était tombé, et pût encore se retrouver. Au fond, sur le pavé, gisait une masse sombre, informe, dont l'apparence n'avait que peu de chose, ou rien d'humain, si ce n'est que les mains étaient étendues, comme si elles avaient pu serrer un instant les petites pierres carrées. Mais elles étaient maintenant immobiles. Miriam regarda ce cadavre informe pendant le temps qu'il lui fallut pour compter jusqu'à cent, ce qu'elle s'astreignit à faire. Aucun mouvement : pas un doigt ne bougea.

« Vous l'avez tué, Donatello ! Il est bien mort ! » dit-elle. « Mort, bien mort ! Je voudrais être morte aussi ! — Ne vouliez-vous pas qu'il mourût ? » demanda sévèrement Donatello, encore éclairé par l'intelligence que la passion avait éveillée en lui. « Il n'y avait pas beaucoup de temps pour peser la cause ; mais il a été jugé pendant la seconde ou deux où je l'ai tenu au-dessus du rocher, et condamné par ce seul regard que vos yeux ont envoyé comme réponse aux miens. Dites que je l'ai tué contre votre volonté, dites qu'il est mort sans que vous y ayiez pleinement consenti, — et, dans une seconde, vous me verrez étendu auprès de lui. — Oh, jamais ! » s'écria Miriam. « Mon ami, mon seul ami ! Jamais, jamais, jamais ! »

Ce cri révèle assez le changement qui s'est produit en Miriam. De ce crime, auquel tous deux ont participé, — que Miriam a commandé presque sans le savoir, et qu'elle est sans force pour désapprouver, — naît une singulière attirance, une véritable fascination, qui les jette l'un vers l'autre. Ils se sentent unis par cette complicité terrible, comme par une chaîne qui les enlace à jamais, et leur fait garder toujours présente à l'esprit la pensée de l'acte dont le souvenir les fait frémir. Ils ont pris tous deux leur part de cette étrange communion, où le sang a coulé réellement, et chaque goutte de ce sang les unit plus étroitement encore ; — en même temps que ses flots les séparent du reste de l'humanité. Enchaînés l'un à l'autre par ce hideux secret, murés dans leur isolement moral, ils éprouvent une secrète terreur, mêlée d'étrange exaltation, à se sentir ainsi enfermés dans une sphère à part, où ils peuvent se faire un monde à eux, tout d'amour

or nothing human in its appearance, except that the hands were stretched out, as if they might have clutched, for a moment, at the small square stones. But there was no motion in them now. Miriam watched the heap of mortality while she could count a hundred, which she took pains to do. No stir ; not a finger moved !

"You have killed him, Donatello! He is quite dead!" said she. "Stone dead! Would I were so, too!" "Did you not mean that he should die?" sternly asked Donatello, still in the glow of that intelligence which passion had developed in him. "There was short time to weigh the matter; but he had his trial in that breath or two while I held him over the cliff, and that sentence in that one glance, when your eyes responded to mine! Say that I have slain him against your will, — say that he died without your whole consent, — and, in another breath, you shall see me lying beside him." "Oh, never!" cried Miriam. "My one, own friend! Never, never, never!"

désormais indissoluble et triomphant, et défier le reste de l'univers. Ils ont passé par la fournaise ardente, et, sortis de la cruelle épreuve, se sentent supérieurs à ceux qui n'ont jamais goûté l'amertume de ces moments effrayants, ni trouvé dans le sang d'une victime un philtre irrésistible.

Mais cette exaltation étrange et toute factice ne dure pas. Dès que l'excitation du meurtre a disparu, elle s'efface à son tour et laisse l'âme du pauvre Faune en proie à une dépression d'autant plus cruelle qu'il s'est senti un moment plus fier, en voyant son amour partagé; en se voyant enfermé avec Miriam dans un cercle magique où leur passion allait grandir sans obstacles et sans contrôle. La triste réalité ne tarde pas à se faire jour dans son esprit : c'est que Miriam ne l'aime pas, ne pourra jamais l'aimer véritablement, qu'elle n'est pas un être de la même nature que lui qu'ils n'ont presque rien de commun : lui, le forestier demi-sauvage, avec des instincts d'animalité mal domptés encore, une âme simple et fruste ; elle, l'artiste délicate et raffinée, dont l'esprit trop cultivé vibre à toutes les idées nobles ou subtiles dont fourmille l'atmosphère d'une capitale trop civilisée. Cet amour, auquel il a cru quelques jours, ne peut durer, et va se meurtrir à tous les chocs où se heurteront leurs âmes mal appareillées, irrémédiablement dissemblables. Et voilà que, dans les replis obscurs de son cerveau, naissent des pensées qui lui semblent étrangement compliquées, et qui lui avaient été jusqu'alors inconnues: c'est l'éveil de la conscience. Il a commis l'acte terrible en un moment de surexcitation dont il ne se rendait pas bien compte lui-même ; emporté par un moment d'aveugle tendresse, d'absolu dévouement pour Miriam, et sans s'inquiéter de peser des motifs ou de balancer des raisonnements. Et maintenant, il ne peut plus retrouver le calme et la joie d'autrefois, parce que cette chose nouvelle, la conscience, est née en lui. L'instinct s'efface pour faire place au jugement, et ce qu'il avait gardé de l'animal disparaît peu à peu devant un caractère plus noble. Donatello, en prenant conscience de ses actes, en s'habituant à les examiner, à les peser, à en chercher le pourquoi, devient un homme. Il commence à connaître de l'homme tout ce qui l'élève au-dessus de ses frères inférieurs : la réflexion, et le doute angoissant, et le travail de l'esprit en face d'un problème qui s'impose à lui, et qui, comme le Sphinx, menace de le dévorer s'il n'en peut trouver la solution. Son initiation à l'humanité se fait lentement, mais cruellement, par cette voie douloureuse de la faute. La simplicité primitive de son âme se perd au milieu des complications imprévues de cet examen de lui-même, et, dans cette vie nouvelle où il est brusquement jeté, la joie immense, naturelle et souveraine qui l'avait jusqu'alors animé, — grâce à laquelle il dominait une humanité tourmentée de soucis et de remords qu'il avait toujours ignorés, — l'abandonne. Le Faune n'est plus qu'un homme comme tous

les autres, coupable, comme tant d'autres, et que son ignorance et sa naïveté rendent inhabile entre tous à lutter contre l'invisible ennemi qui l'étreint, à regarder en face les terreurs mystérieuses dont il l'obsède, et à les faire s'évanouir devant le clair soleil de la raison.

Il se décide alors à fuir Miriam et son amour, et, comme une bête blessée cherche son gîte pour y mourir tranquille, il retourne à Monte Beni pour cacher sa blessure dans la vieille tour qui l'a vu naître, espérant peut-être se guérir au milieu de ses vignes et de ses oliviers. Mais le changement qui s'est fait en lui est trop profond pour qu'il puisse reconquérir la tranquillité à jamais perdue. Lorsque Kenyon le retrouve à Monte Beni, il n'est plus que l'ombre de lui-même.

Si Donatello a perdu sa gaîté naturelle, il a, du moins, gagné par ailleurs, car l'intelligence s'est éveillée en lui avec la conscience. La terrible initiation qu'il a subie n'a pas été en vain, et la réflexion a fait de lui un homme ; il se sent élevé peu à peu, et sans pouvoir s'en défendre, dans une sphère plus haute, où, sous la main de l'implacable maîtresse qu'est la Douleur, il apprend une noble leçon de patience et de soumission, et commence à se connaître, à comprendre qu'il a une âme. La faute commise par lui, sciemment et volontairement, lui a révélé qu'il était libre, et non plus l'esclave aveugle de passions obscures ; la souffrance et le remords lui apprennent qu'il est responsable. Sa pensée est ennoblie par le sentiment de cette responsabilité et du problème qu'elle pose devant lui. Comment va-t-il se racheter? pourra-t-il, par une longue vie de douloureuse résignation, expier le crime d'un moment? Telle est la question qu'il lui faudra, bon gré, mal gré, résoudre ; et les efforts qu'il fait pour trouver le salut élargissent son cerveau étroit, élèvent son intelligence, et font de lui l'égal de Kenyon, — plus même que son égal, car il a exploré des abîmes que le sculpteur ignore, et il porte sur le front la marque fatale qui faisait dire aux enfants de Florence sur le passage de Dante :

Voilà, voilà celui qui revient de l'Enfer !

Tant qu'il avait gardé sa simplicité d'autrefois, Donatello avait été en contact intime avec la Nature. Les animaux les plus craintifs, et jusqu'aux oiseaux, accouraient, charmés, à sa voix, sans rien éprouver de la terreur que l'homme leur inspire d'ordinaire, et les arbres et les rochers eux-mêmes semblaient s'animer pour lui d'une obscure sympathie. Mais, lorsqu'il commence à se compliquer, à devenir un homme, dans toute l'acception de ce terme, le même divorce se fait entre la Nature et lui qu'entre Elle et les autres hommes. Désormais, les choses et les êtres, qu'il ne sait plus aimer simplement, comme autrefois, ne connaissent plus son visage et sa voix, et ne veulent plus lui obéir que contraints.

Comme autrefois la Naïade aimée par un de ses ancêtres disparut à tout jamais pour se dérober à son amour, maintenant odieux, le jour où il osa laver dans sa fontaine ses mains teintes de sang humain ; de même, la Création semble soudain saisie d'une horreur invincible pour cet homme qui s'est souillé d'un meurtre, et qui cache, sous des apparences innocentes, des pensées inavouables, et la torture d'un affreux remords. La Nature peut avoir parfois des aspects terribles et cruels ; elle sacrifie, impassible, inexorable, pour obéir à d'inflexibles lois, d'innombrables existences, trop faibles pour résister à la lutte incessante, et qui ne méritent pas de durer ; — mais, tout aveugle et tout impitoyable qu'elle soit, elle ne connaît pas le Crime, c'est-à-dire la suppression volontaire d'une vie humaine, accomplie sans nécessité, par haine, par intérêt, ou par caprice. Aussi, Donatello, après une vaine tentative, est-il obligé de reconnaître qu'il a perdu tout son pouvoir sur ces petits êtres innocents et charmants, et qu'ils le fuient, comme s'ils sentaient de loin l'odeur du sang répandu au pied de la Roche Tarpéienne. Il n'est plus pour eux un frère, mais un ennemi possible, et sa voix, toujours la même en apparence, mais, en réalité, dépourvue de son charme indéfinissable, n'attire plus que les bêtes répugnantes ou malfaisantes.

La pensée de l'acte commis, que les animaux eux-mêmes semblent deviner, lorsqu'ils s'approchent de Donatello, ne quitte plus l'esprit du malheureux jeune homme. A chaque instant, dans son cerveau, que n'a pas encore affaibli la multiplicité des sensations et des images diverses qui envahissent l'intelligence d'un civilisé, et s'oblitèrent mutuellement par leur nombre même, — dans son cerveau, qui a gardé toute sa fraîcheur et sa vigueur primitives d'impressions, reparaît la terrible scène du meurtre. En proie à une hallucination sans cesse récurrente, il ne peut se débarrasser de l'épouvantable vision ; il la dépeint en termes frappants, au risque de laisser échapper son secret ; et le bruit sourd de la chute, et l'horrible cri du mourant hantent toujours ses oreilles. Mais le gouffre ne l'attire pas ; il se cramponne à la vie avec l'énergie du désespoir, et cette vision effarante le fascine, il est vrai, mais surtout lui inspire une terreur plus grande encore, une effroyable répulsion.

Le souvenir du moment terrible où, sur le Capitole, la passion fit de lui un homme, en forgeant, entre l'humanité et lui, le lien du crime, le hante incessamment, et sous toutes les formes. Même dans sa tour solitaire de Monte Beni, il croit entendre les pas mystérieux d'un spectre, dans les traits duquel il retrouve l'image odieuse du moine. En vain, il tente de se soustraire à cette obsession tenace : elle ne le quitte pas, et l'idée torturante le poursuit implacablement, vengeant sa victime par les angoisses qu'elle lui inflige, et dont l'étreinte affole son pauvre cerveau d'enfant

ignorant et simple. La secousse que ses nerfs ont subie a été trop profonde et trop violente pour qu'il puisse retrouver la paix et la joyeuse harmonie d'autrefois, et, depuis l'impitoyable révélation du Mal, qui l'a forcé d'entrer dans l'humanité, il s'est creusé un gouffre infranchissable entre son existence d'autrefois, toute d'insouciance et de gaîté, et sa vie d'aujourd'hui, perdue en un farouche isolement, et des regrets stériles. Pourtant, si cruelles que soient ces pensées qui l'obsèdent, il semble s'y complaire involontairement, et trouver comme un charme étrange et morbide dans ce déchirement de tout son être ; et, pour garder le remords toujours vivant en lui, et toujours présente à son esprit l'épouvantable vision qui le hante, il veut placer dans son oratoire le buste auquel Kenyon a donné, sans la chercher, l'expression sinistre que ses traits avaient revêtu, en cet instant plein d'horreur qui ne peut s'effacer dans son souvenir.

Mais, si cruelle que soit pour Donatello sa condition présente, ou peut-être à cause de son horreur même, il ne peut se résoudre à un aveu qui le soulagerait. En vain Kenyon, qui a pénétré à demi son secret, s'efforce de l'amener à le lui confier. Plus il s'offre à l'entendre, et plus Donatello répugne à s'accuser. Son crime lui paraît plus monstrueux encore qu'il n'est, et presque unique comme atrocité. Alors que, dans la noble passion qu'il éprouvait pour Miriam, et dans les incessantes provocations de sa victime il pourrait trouver une sorte d'excuse, il ferme obstinément les yeux à tout ce qui lui semble atténuer la gravité de son acte, et persiste à vouloir le contempler dans toute sa hideur, à garder toujours présent à son esprit l'épouvantable spectacle du moine étendu là bas au pied du rocher, ou, à l'Eglise des Capucins, couché dans sa bière découverte, et laissant, lorsque Donatello le regarde, couler quelques gouttes de sang qui, pour sa conscience bouleversée de remords, semblent le proclamer assassin aux yeux de tous. Innocent et gai, ne sachant rien du mal, une effroyable fatalité a voulu que le crime lui fût révélé en lui-même et que lui-même fût le premier coupable qu'il pût connaître. Il lui semble que personne, avant lui, n'a fait rien de semblable à ce qu'il a fait, et, par suite, ne souffre rien de semblable à ce qu'il souffre. Inaccoutumé à analyser ses sentiments, il s'exagère démesurément ce qui se passe en lui, et s'imagine endurer des tortures inouïes, inventées exprès pour lui par quelque invisible ennemi.

Il souffre aussi de ne pouvoir trouver une solution au problème qui s'est posé devant lui. Sa conscience qui vient de s'éveiller, lui commande impérieusement d'expier son crime, mais elle n'est pas encore assez éclairée, son intelligence n'est pas encore assez lucide, pour lui indiquer comment il pourrait racheter le moment de folie qui lui a déjà coûté tant de larmes. Et, dans cette nuit morale où l'aube commence à peine à poindre, il se débat douloureusement, se heurtant en désespéré aux murailles de la

prison où l'enferme le destin, payant de mille souffrances le changement qui se fait en lui, et cet enfantement cruel de la conscience, où toutes les fibres de sa chair, tous les nerfs de son cerveau, se contractent, et se tordent en d'horribles soubresauts.

Même en cette période critique où le sort de son âme est entre ses mains, et dépend du choix périlleux qu'il va faire, il hésite devant la solution que lui propose Kenyon, et qui lui semble trop humaine, trop indépendante de tout dogme ; et, entraîné par un long atavisme, en véritable Italien qu'il est, il se rattache quelques instants aux vieilles croyances nationales, au culte des formes extérieures, qui, pour lui, résument la religion, et il veut se faire moine.

Sérieusement, il pense à éteindre volontairement, par l'obéissance passive à la règle, et par les austérités, la lumière qui commence à se faire en lui ; car, sous les indicibles tortures que lui inflige la réflexion, et qu'il ne sait pas encore accepter et supporter virilement, il lui vient, par moments, le désir violent de cesser cet examen de lui-même qui l'affole, de ne plus regarder dans son âme, de ne plus penser, de renoncer à cette liberté, qui lui semble pleine de périls inconnus, effrayants. Des pratiques purement mécaniques, machinalement suivies, des actes insignifiants et toujours les mêmes, une routine absurde élevée à la hauteur d'une loi sainte, voilà ce qu'il veut pour tuer en lui la volonté, pour annihiler l'effort, pour se prostrer en une nullité voulue, comme si cette expiation toute matérielle et vide de pensée pouvait avoir la moindre signification morale.

Ces velléités d'ascétisme, que raille cruellement Kenyon, ne durent d'ailleurs pas longtemps, et Donatello se laisse entraîner par le sculpteur dans un voyage dont il ignore le but, mais où il se sent moins oppressé par l'affreux cauchemar qui n'a pas encore cessé de l'obséder. Et, lorsque, tombant dans le piège savamment combiné par Kenyon, il rencontre Miriam sur la place de Pérouse, il comprend que leur séparation, tout en leur déchirant le cœur à tous deux, ne leur a pas fait faire un seul pas vers la solution du problème. Tous deux ont souffert en vain, mais cette souffrance, qu'ils s'étaient volontairement infligée, en expiation de leur faute commune, n'a pas suffi pour les racheter. Isolés, le remords les a torturés sans les purifier, parce qu'ils ont reculé devant la triste complicité qui les unissait ; ils comprennent enfin qu'il leur faut faire des efforts plus hauts et plus nobles, accepter, si douloureuse qu'elle puisse être, une union que leur crime a scellée, sans y chercher les joies qu'y pourraient trouver des êtres innocents, à qui il est permis d'être heureux sans arrière-pensée dans leur amour réciproque ; — qu'ils doivent enfin, dans cette affection épurée, ne chercher qu'un moyen de se soutenir l'un l'autre dans les épreuves les plus cruelles qui peuvent les attendre encore, et, se prêtant une aide

mutuelle, s'élever vers des régions plus idéales, pour racheter ce qu'il y avait de trop terrestre et de trop violent dans leur passion d'autrefois. Et, lorsque Kenyon leur a tracé le plan de cette vie future, toute de courageux efforts et d'aspirations vers une humanité plus pure et meilleure, ils comprennent que là peut être le rachat, et scellent d'une brève parole, sous le geste bénisseur et compatissant du pape de bronze, ce pacte sérieux et sans joie, qui va leur permettre de supporter ensemble les mêmes tristesses et les mêmes souvenirs.

Mais cette union ne devrait pas donner à Donatello le bonheur, même passager, ni le calme et la paix morale que le sculpteur lui avait promis. La perspective d'un effort commun vers une vie meilleure, qu'il s'efforcerait d'atteindre, la main dans la main avec Miriam, — acceptant gaiment les blessures que leur feraient les épines du chemin, car l'expiation, les relevant à leurs yeux par la noblesse du but poursuivi, leur semblerait plus légère dès qu'ils seraient deux à la subir, — ne devrait être qu'un rêve irréalisable. Son impuissance à se sauver par lui-même lui apparaît de jour en jour plus clairement, jusqu'à ce qu'enfin, il comprenne ce qui manquait à ses efforts pour en assurer le succès, pour compléter son rachat moral.

Délibérément, il avait violé les lois humaines, et s'était soustrait au châtiment qu'elles réservent à des crimes comme le sien. Sans doute, il avait souffert de cruels remords, et subi des tortures intimes, tout aussi déchirantes que celles qui l'auraient assailli dans une prison, mais ce n'était pas encore assez : il manquait à son châtiment d'être public, pour produire tout son effet réparateur. Les souvenirs tenaces, les inutiles regrets, les infatigables remords qui poursuivent les coupables ne suffisent pas plus à effacer la faute que n'y suffisent les peines prononcées par la justice humaine, lorsqu'elles tombent sur un cœur endurci qui défie leurs rigueurs, et se fait une triste gloire de sa honte. La Lettre Rouge se détache du sein d'Hester Prynne, le jour où le repentir l'a reconciliée avec cette marque d'infamie, et lui a fait accepter comme juste l'impitoyable répression qu'il l'a frappée ; et Donatello ne se sent pardonné, et ne retrouve sa tranquillité d'âme que le jour où, comprenant l'impuissance de ses efforts personnels, il se soumet volontairement au châtiment que lui destine la justice humaine. Peut-être aussi, y a-t-il là un trait du caractère italien, moins individualiste, et moins habitué à l'indépendance de la pensée, plus soumis aux formes établies, religieuses ou sociales, que ne l'est l'Américain.

Et. lorsqu'il a pris enfin cette grave et solennelle résolution, le bonheur qu'il n'a pu trouver dans son union avec Miriam, et qui ne pouvait naître que d'une expiation complète, vient enfin l'éclairer de ses pâles et tardifs

rayons. Cet homme qui, naguère encore, se sentait attiré vers une mort affreuse et volontaire, ou vers le suicide presque aussi complet du cloître; et qui payait d'horribles souffrances l'âme d'homme qui s'éveillait en lui, et ses aspirations vers un état plus haut et plus noble d'intelligence et de conscience, — emporte enfin le prix des luttes subies avec tant de constance. Devenu vraiment homme, et tristement mûri par le chagrin, il retrouve un peu de cette gaîté de Faune, qu'il croyait à tout jamais perdue, et que la réflexion semblait avoir tuée en lui.

Mais, si le crime qu'il a commis est pour Donatello la cause d'une terrible souffrance, si cette souffrance, en même temps qu'elle le torture, est pour lui un puissant instrument de perfectionnement, et fait un homme de cet être qui n'était presque qu'un animal, — c'est à Miriam qu'il le doit, à l'amour qu'elle lui a inspiré, et qui l'élève vers des régions supérieures qu'il n'aurait jamais atteintes par ses propres forces. Il faut dire aussi qu'elle était bien digne, par sa beauté superbe et radieuse, du culte presque religieux qu'il lui voue dès qu'il la voit.

Par sa beauté, par son talent, par l'élévation de son esprit, Miriam rappelle la Zénobie du *Roman à Blithedale;* destinée comme elle à souffrir et à faire souffrir, et à voir enfin lui échapper, mais non peut-être pour toujours, celui qu'elle aimait. Et, de même que Zénobie était à demi l'esclave, à demi la complice du sinistre Westervelt, Miriam, aussi, traîne à travers la vie une chaîne dont le poids lui rappelle sans cesse les plus pénibles souvenirs. En vain, elle s'est, par un effort de volonté, arrachée au milieu où elle était née, et où, malgré sa richesse et sa beauté, elle n'avait trouvé que des souffrances pour son âme délicate et fière, incapable d'accepter une affection qu'elle n'eût pu partager sans s'abaisser. En vain, elle s'est réfugiée dans le monde des artistes, où, jeune, belle et pure, ne laissant personne pénétrer dans son intimité, elle impose à tous le respect et la sympathie qu'on lui refusait ailleurs. Son tyran la poursuit, comme Westervelt poursuit Zénobie dans la calme retraite de Blithedale, impitoyable comme un remords, avec la cruelle ténacité de la démence. En vain il a essayé, lui aussi, de rompre cette étrange liaison, et de rendre la liberté à cette malheureuse : il se sent enchaîné à elle par une inéluctable fatalité. Il en éprouve autant d'horreur qu'elle-même, et sait, comme elle, qu'une mort violente, crime ou suicide, peut seul rompre les liens mystérieux qui les unissent ; et pourtant, il s'attache à ses pas, prêt à la suivre ou à la précéder dans l'accomplissement de leur effroyable destinée. Et, sous l'empire de cette épouvantable obsession, — dans le cauchemar qu'est l'incessante présence de ce fiancé qu'elle a rejeté pour ne pas mêler à son sang le sang d'un fou dans les veines de leurs enfants, de ce fiancé qui la suit partout, et

qu'elle ose à peine chasser, dans la crainte toujours présente que, de ses lèvres abhorrées ne sorte son vrai nom, soigneusement caché, et le hideux secret d'un crime encore inconnu, dont ses mains sont restées innocentes, mais où sombrerait fatalement l'honneur de sa famille et le sien ; — quoi d'étonnant qu'elle s'irrite et s'exaspère, elle aussi, jusqu'à la folie, jusqu'au crime ?

Tant que dure cette obsession, tant que le moine la fascine de son sinistre regard, auquel elle ne peut résister, plus que l'oiseau ne résiste au regard attirant de la couleuvre, Miriam est triste, profondément, irrémédiablement. Elle sent qu'une fatalité terrible la poursuit, et, quelque jour, s'appesantira sur elle, la précipitant dans l'irrémédiable.

Elle aime à réfléchir devant le doux visage mélancolique de la fille des Cenci, dont le malheur et la honte n'ont pu abattre l'indomptable résolution, et qui sort de sa prison pour marcher à l'échafaud avec le calme courage d'une victime malgré tout innocente, alors même que ses mains sont tachées de sang [1]. Miriam l'interroge d'autant plus avidement

1. *Béatrice.* « Adieu, mon frère chéri (*a*). Pense à notre triste sort, avec douceur, comme en ce moment, et que des pensées douces et pitoyables allègent le poids de ta douleur. Ne te perds pas dans un cruel désespoir, mais pleure, et sois patient. Un mot encore, enfant. Pour l'amour de toi-même, sois constant à l'amour que tu nous portes, et à ta foi en mon innocence et en ma pureté, bien qu'un nuage étrange de crime et de honte m'enveloppe. Et, même sous la blessure des langues mauvaises, et quand même notre nom à tous deux serait comme un signe gravé sur ton front innocent, pour que les hommes te montrent du doigt en passant, garde-toi de jamais avoir une pensée méchante pour celles qui, peut-être, t'aimeront dans leur tombe. Et puisses-tu mourir comme je meurs, triomphant de la crainte et de la douleur ! Adieu ! Adieu ! Adieu !..... Viens, ma mère ! Attache-moi ma ceinture, et lie ma chevelure en un nœud simple : oui, c'est bien ainsi. Je vois que la tienne retombe. Combien de fois avons-nous fait cela l'une pour l'autre, et maintenant, nous ne le ferons plus. Monseigneur, nous sommes prêtes. Bien, c'est très bien. »

(*a*). *Beatrice.* Farewell, my tender brother. Think
Of our sad fate with gentleness, as now ;
And let mild, pitying thoughts lighten for thee
Thy sorrow's load. Err not in harsh despair,
But tears and patience. One thing more, my child,
For thine own sake, be constant to the love
Thou bearest us ; and to the faith that I,
Though wrapt in a strange cloud of crime and shame,
Lived ever holy and unstained. And though
Ill tongues shall wound me, and our common name
Be as a mark stamp'd on thine innocent brow
For men to point at as they pass, do thou
Forbear, and never think a thought unkind
Of those who perhaps love thee in their graves.
So mayst thou die as I do, fear and pain
Being subdued. Farewell ! Farewell ! Farewell !
.... Here, mother, tie
My girdle for me, and bind up this hair
In any simple knot ; ay, that does well.
And yours I see is coming down. How often
Have we done this for one another ; now
We shall do it no more. My Lord,
We are quite ready. Well, 't is very well.

(Shelley. *The Cenci.* A. V. Sc. IV.)

qu'elle se sent un peu de l'âme de Béatrice ; elle voudrait trouver, dans ses yeux rougis par les larmes, sur ses lèvres gonflées par le halètement des sanglots, la réponse au problème qui l'angoisse. Elle comprend que, dans la révolte contre celui qui s'obstine à la persécuter, est son seul espoir de salut ; qu'elle va se trouver acculée au crime, elle aussi, pour défendre son honneur menacé, et, avant de prendre une décision irrévocable, elle demande une inspiration à celle qui, dans cette Italie convulsée de la Renaissance, a passé par les mêmes angoisses qu'elle, et trouvé dans sa pureté la force de frapper sans remords et d'expier sans faiblesse. Béatrice est-elle coupable ? C'est Miriam que la réponse doit absoudre ou condamner, et, si son regard cherche celui de Béatrice, c'est pour y lire le secret terrible de son propre avenir ; — et, sans se l'avouer, c'est pour elle-même qu'elle plaide d'avance les circonstances atténuantes, en cherchant à diminuer l'horreur du parricide.

Enfin, l'horreur que lui inspire le moine, le désir violent, irrésistible, de recouvrer sa liberté, d'assurer à jamais son honneur, l'emportent en elle sur tout autre sentiment, et jusque sur la répulsion, purement physique, pour le sang versé. La mort seule. elle le sait depuis longtemps, peut la délivrer : elle a hésité entre la sienne et celle de son ennemi ; et le Faune en un accès de colère jalouse, choisit pour elle. C'est le moine qui va mourir. Mais, avant de le précipiter dans le vide, Donatello veut s'assurer au moins la complicité morale de celle qu'il aime. Il échange avec Miriam un bref regard, et, dans son coup d'œil, il lit la condamnation du misérable qu'il tient déjà suspendu au-dessus de l'abîme. En vain Miriam, aussitôt l'acte effrayant commis, semble vouloir se reprendre, et, essayant presque inconsciemment de se tromper elle-même, s'efforce d'oublier qu'elle a consenti, et qu'elle a sa part dans la mort de cet homme, qu'elle voudrait déjà racheter de tout son sang ; — il n'est plus possible de renier cette complicité, maintenant indiscutable, et elle répète machinalement, le cœur glacé d'une indicible horreur : « Et ce sont mes yeux qui vous ont dit de le faire ! »

C'est en vain qu'elle peut se dire, comme Béatrice, qu'elle n'a cédé qu'à la plus abominable des persécutions, lorsque, lasse de résister, elle n'avait plus d'autre refuge que le crime ou la tombe, et qu'il est dur, quand on est belle et jeune, de se condamner à mourir, innocente, pour épargner un misérable ou un fou ; — le problème angoissant qui s'est posé devant l'esprit de Béatrice se pose aussi devant le sien. Mais plus difficile à résoudre, cent fois, car la justice humaine, parfois bien cruelle et bien imparfaite, abrège, plus miséricordieuse encore que cruelle, cette fois, les remords de Béatrice, tandis que Miriam doit chercher seule la solution, et choisir seule l'expiation qui la purifiera à ses propres yeux. Bien plus, par suite de la

complicité même qui la lie à Donatello, et qui a si étrangement resserré les liens de leur amour, il faut qu'elle aide le Faune à trouver, lui aussi. cette solution. Elle l'a arraché, — sans le vouloir, peu importe, — à sa naïveté, à son innocence primitive ; elle a jeté brusquement une âme dans ce corps de jeune animal, si joyeux de sa superbe expansion physique ; et voilà que le Faune devient un homme, que son âme s'éveille, et qu'elle le torture. Avant qu'à la pure et simple joie de vivre aient pu succéder les joies sereines, mais austères de l'intelligence, le Mal est entré en lui, et le Remords ; il souffre, avant presque de savoir ce qu'il a fait pour mériter ces souffrances. Miriam est la cause première de cet éveil, et sur elle retombe l'effrayante responsabilité de la transformation qu'elle a provoquée. La simple justice lui fait donc un devoir strict d'aider Donatello à marcher dans cette voie nouvelle et difficile où elle l'a fait entrer, de l'aider à prendre conscience de lui-même, de calmer les tortures du remords, et de le mener, comme par la main, vers un état meilleur, qu'elle aussi cherche à atteindre. Ce serait une lâcheté que de l'abandonner dans ce Marais du Désespoir, sur les bords duquel elle l'a conduit, et d'où son intelligence, encore trouble et vacillante comme un flambeau qu'on vient d'allumer, ne peut suffire à le tirer.

Miriam ne le comprend pas tout d'abord. Elle s'exagère la part qu'elle a prise à la mort de son persécuteur, et n'est pas loin de se considérer comme le mauvais génie de Donatello ; — et il lui semble qu'il y a, dans leur amour, un grand danger pour lui. Il ne peut, croit-elle, en la voyant chaque jour, que penser toujours davantage à sa faute, et se laisser ronger par d'inutiles remords. Mieux vaut donc se séparer de lui pendant que la chose est encore possible, et renoncer à une affection qui ne pourrait être pour tous deux qu'une source de tortures sans cesse renouvelées ; mieux vaut se figurer que, dans cette nuit terrible, ils ont été victimes d'une illusion sinistre, d'un affreux cauchemar, maintenant évanoui. Bientôt, pense-t-elle, le Faune l'oubliera, et, avec elle, il oubliera ce moment si cruel qui a bouleversé son existence ; et, dans les vignobles de Monte Beni, sous le ciel pur de la Toscane, loin de l'atmosphère viciée de Rome, où il n'est pas une pierre qui n'ait été témoin de quelque crime affreux, pas un pouce du sol qui n'ait bu des flots de sang humain, il retrouvera son innocence d'autrefois, son heureuse insouciance. Elle, du moins, est assez forte pour porter seule le poids de la Faute sans en rejeter une partie sur les épaules de Donatello, sans l'attacher avec elle au joug de misère qu'elle sent devoir peser sur son cou. Et alors, bien à regret, comme si toutes les fibres de son être se déchiraient dans cet adieu, car déjà leurs âmes sont trop étroitement liées l'une à l'autre par leur commun secret, trop affreux pour être renfermé dans un seul cœur, plus encore que par un amour qui, la veille

encore, était à peine partagé, — elle le laisse aller, soutenue dans l'amertume du sacrifice, par la pensée qu'elle va pouvoir souffrir seule.

Mais elle avait trop présumé de ses forces en s'imposant cette séparation. Le souvenir de sa faute pèse aussi lourdement sur elle que sur le Faune, d'autant plus lourdement qu'elle ne peut apprécier jusqu'à quel point elle est coupable, et qu'elle n'a pas encore trouvé la réponse à la question qu'avant le crime, elle s'était posée devant le portrait de Béatrice. Cette pensée, toujours la même, la suit partout, et l'obsède, comme autrefois l'obsédait la présence du moine, et, de même que Donatello croit toujours voir devant lui le cadavre affreux de sa victime, elle a toujours présent à la mémoire ce regard qu'elle lui jeta sans presque en avoir conscience, et qui, de cet homme, hier encore heureux de vivre et fier de l'aimer, a fait un meurtrier. Ce n'est pourtant pas le remords qui la tourmente le plus. Elle sait que, si elle a enfreint les lois humaines, elle y a été poussée par une provocation à laquelle il était au-dessus des forces humaines de résister ; et elle en éprouve d'autant moins de regret qu'elle n'a aucune foi dans la justice des hommes, où elle ne voit qu'une grotesque et cruelle parodie du Droit. Cette justice peut bien frapper plus ou moins brutalement dans le coupable la faute matérielle ; elle est, la plupart du temps, incapable d'apprécier les motifs de l'acte, et de proportionner la peine à la véritable culpabilité ; plus incapable encore, — obligée qu'elle est de suivre une ligne invariablement droite, — de trouver pour chaque crime un châtiment approprié, qui comporte pour le criminel une véritable expiation, en même temps qu'un moyen de relèvement.

La séparation qu'elle avait imposée à Donatello ne devait pas être pour elle le châtiment idéal, l'expiation acceptée et rêvée. Elle restait oisive, l'âme en peine, avec, en elle, le vide effroyable de l'absence, et torturée par un besoin d'activité physique et mentale qui ne pouvait se satisfaire, et la laissait en proie aux plus sinistres pensées, aux plus hideux souvenirs. C'était une situation sans issue, où elle s'épuisait lentement, au bout de laquelle l'attendait bientôt la Mort. Un seul moyen lui restait de faire cesser cet engourdissement moral ; c'était d'aller retrouver le Faune, et de se consacrer à son développement intellectuel ; d'aider à l'éveil de l'âme qui s'était fait en lui au lendemain du crime, sans permettre au crime de prendre possession de lui. Et, en se sauvant elle-même, elle le sauvait aussi des tristes conseils du désespoir. Longtemps, elle hésita, pensant que Donatello devait la haïr autant qu'il l'avait jadis aimée, et voir en elle la seule cause de son malheur, et qu'il ne devait plus avoir pour elle que de l'horreur et de la haine. Elle se rappelait avec effroi ce matin ensoleillé où, perdu dans ses pensées, et cherchant toujours à se rappeler le regard fatal qui l'avait lancé dans le crime, il avait touché la main de Miriam ;

et, comme si le hideux serpent auquel il faisait allusion l'eût alors serré dans ses replis, il avait été secoué d'un rapide frisson de terreur et d'aversion. Cette pensée le glaçait, et paralysait les plus généreux élans de son cœur ; elle se rendait compte que le sort de sa vie entière dépendrait de la façon dont la recevrait Donatello. Dans ce moment de cruelle hésitation, la voix franche et loyale de Kenyon lui montre son devoir plus clairement que ne l'avait fait sa conscience troublée ; lui fait comprendre l'inanité des terreurs qui l'obsèdent, et dissipe les fantômes sans consistance qui tiennent séparés ces deux cœurs faits pour s'aimer, et pour se relever l'un par l'autre.

Son amour a survécu à son crime, et il est sorti de la cruelle épreuve plus pur et plus noble, maintenant qu'elle a pu lui assigner un but digne de ses efforts. C'est dans ces efforts qu'elle trouve le relèvement, et une expiation suffisante pour son esprit indépendant, libre de tout préjugé. Comme Hester Prynne, elle a su se purifier elle-même par le dévouement et le sacrifice, sans s'incliner devant les lois humaines, mais elle ne peut empêcher Donatello, — dont l'éducation a été tout autre, qui a gardé un certain respect pour les autorités constituées, et qui, de plus, en bon catholique, se défie des conclusions auxquelles peut arriver la conscience individuelle, — de vouloir se soumettre au châtiment que lui réservent les lois de son pays, et qui, dans sa pensée, peut seul effacer complètement jusqu'à la dernière souillure de la Faute. Et c'est là le dernier sacrifice auquel Miriam se résout définitivement, le plus lourd et le plus cruel de tous : celui de voir que tous les sacrifices précédents sont restés inutiles, et que, malgré tout son dévouement, elle n'a pas réussi à racheter, à relever le Faune. Après avoir été la cause de son malheur, après l'avoir précipité dans un abîme de remords et de désespoir, elle avait cru le sauver en se consacrant toute à lui, et elle se heurte à des idées préconçues, qu'elle ne peut vaincre. Son châtiment le plus cruel, pour avoir aimé un homme d'une mentalité inférieure, et pour en avoir fait, même involontairement, l'instrument de sa vengeance, c'est de ne pouvoir l'élever jusqu'à elle, de ne pouvoir jamais établir une union véritable, indestructible, entre leurs cœurs qui s'aiment. Et pourtant cette dernière preuve d'abnégation est nécessaire : il le faut pour assurer à Donatello la paix et le calme, — et Miriam se résigne. Mais c'est alors surtout qu'elle souffre, plus même qu'au lendemain du crime ; et, lorsque tous deux disent à Kenyon un dernier adieu, au milieu du tumulte et des réjouissances bruyantes d'un carnaval romain, où leur douleur profonde reste, sous le déguisement, à l'abri des profanations et des railleries, il y a de grosses larmes qui coulent sous le masque de la contadine ; — et la voix, toujours si ferme, de Miriam, vibre d'un tremblement d'émotion, dans ce moment d'indicible angoisse,

où la séparation lui déchire ce cœur d'où elle a dû arracher son amour, impitoyablement, pour n'en plus garder que le pieux souvenir, comme une dernière étincelle, au milieu des cendres d'un foyer qui s'éteint.

Miriam et Donatello ne sont pas les seuls à souffrir du meutre du moine, car toute action, quelle qu'elle soit, toute faute, surtout, est grosse de conséquences imprévues, et non seulement pour son auteur. Une autre existence en est profondément troublée : celle de Hilda, qui, coupable seulement d'avoir été le témoin involontaire du crime, est presque aussi cruellement frappée que les meurtriers eux-mêmes. Et pourtant, il est peu d'âmes aussi pures, aussi profondément innocentes, que celle de cette jeune Américaine, qui vit seule, avec une liberté que, dans toute autre ville, elle paierait de sa réputation, au milieu de ce monde étrange de peintres et de sculpteurs, où son innocence même la préserve de toute souillure, où tous l'aiment et la respectent comme une sœur, car ils sentent en elle quelque chose qui l'élève au-dessus des préoccupations et des passions terrestres. Saintement ignorante de l'existence même du Mal, elle l'effleure en passant sans l'apercevoir, et sans y souiller sa robe, blanche comme celle des colombes qu'elle nourrit sur sa fenêtre. Calme et sûre d'elle-même dans la conscience de sa pureté, elle passe ses journées devant les chefs-d'œuvre des grands maîtres, dont elle réussit à surprendre le secret, non à force d'intelligence, mais à force de sympathie, et parce qu'elle a foi en leur génie. Le soir, elle rentre à sa tour solitaire, l'esprit plein de nobles pensées, protégée par l'image de la Vierge, aux pieds de laquelle cette protestante, élevée avec toute la rigidité puritaine d'un village de la Nouvelle Angleterre, entretient la lampe jour et nuit, joyeuse d'offrir cet hommage quotidien, non à la Madone des *bravi*, mais à celle qui, pour elle, est l'emblème de l'éternelle pureté, et que le culte grossier, sensuel, à demi idolâtre de cette population ignorante ne parvient pas à dépoétiser à ses yeux.

Une âme aussi tendre, aussi naïve que celle de Hilda n'était pas assez fortement trempée pour pouvoir supporter de connaître le Mal, même chez un autre, et cette révélation lui devait être étrangement cruelle. Elle lui vient soudainement, sans préparation, alors qu'elle est tout entière au plaisir d'une promenade avec ses amies ; — et c'est Miriam, en qui elle a une confiance illimitée, malgré les insinuations du sculpteur, qu'elle sait bonne et généreuse, en qui elle voit une âme loyale et fidèle, qu'elle aime tendrement, et qui l'aime tout aussi bien, — qui lui porte ce coup terrible. De loin, elle a tout vu, les regards échangés entre Miriam et Donatello, et le geste effrayant du Faune, qui lance sa victime dans le précipice ; — et, rentrée chez elle en hâte, sans dire un mot, elle passe le reste de la nuit en larmes, sans pouvoir trouver le sommeil ; car, déjà, elle pressent

que cet horrible secret dont elle devenue, bien malgré elle, la dépositaire, va la ronger, et souiller son âme par sa présence même.

Il lui faudra s'habituer à compter avec l'existence du Péché, à garder cette idée constamment présente à l'esprit, et à voir l'Univers et les hommes sous un autre angle. Il lui faudra, en un mot, s'éveiller de ses illusions d'innocence, et faire connaissance avec la vie telle qu'elle est : terrible aux faibles, impitoyable aux rêveurs. Mais, jusqu'à ce jour où Hilda, assagie et attristée par l'expérience, pourra juger plus sainement des choses, et reconstruire sur des bases nouvelles et plus solides l'édifice moral qui vient de s'écrouler autour d'elle, il lui faudra souffrir, longtemps et cruellement, et cette perspective la fait trembler. Elle comprend que l'affreux secret qu'il lui faudra renfermer en elle va la ronger, et qu'elle risque de mourir de falloir le cacher, et d'avoir toujours vivace en elle la pensée sinistre du mal commis.

Son instinct ne l'avait pas trompée, et, dès qu'elle se trouve seule, dans ce monde si froid, où en l'absence de Kenyon, elle ne comptait plus un seul ami sincère, maintenant que Miriam est indigne d'elle, dès qu'elle doit rester dans ce sinistre isolement, face à face avec l'horrible secret qu'il lui faudra renfermer en elle-même, elle souffre atrocement. Elle souffre dans tout son être, profondément atteinte par cette souillure dont elle n'est pas responsable, sans force pour se reprendre, au milieu de la ruine de tout ce qu'elle avait aimé. Le regard de Miriam à Donatello a détruit en elle, en même temps que leur ancienne amitié, toutes les croyances de sa jeunesse, toutes ces illusions, tout ce mirage enchanteur et décevant qui, jusque-là, l'avait empêchée de voir les tristes réalités de l'existence, et avait fait autour d'elle comme une sphère de rêve où elle s'était complue. Le réveil a été aussi cruel que pour Béatrice, et, comme Miriam, elle se surprend à chercher entre son visage et la face que le Guide avait empreinte d'une indicible douleur, de passagères ressemblances.

Pendant de longues semaines, Hilda supporte courageusement, — aussi courageusement qu'elle le peut, — le poids dont son âme est accablée. Elle continue machinalement sa vie d'autrefois, mais ce n'est plus cette existence joyeuse, insouciante, que son innocence emplissait d'une gaîté naïve et franche comme celle du Faune. Elle va, le cœur serré, la tête vide, et les Musées, où elle prenait un si vif plaisir à évoquer le génie des maîtres d'autrefois, à fixer sur sa toile un reflet fugitif de leur pensée disparue, ne l'attirent plus.

Enfin, sous l'empire d'une irritation morbide, qui ne lui laisse plus son libre arbitre, incapable de se taire plus longtemps, incapable, encore plus, de trahir Miriam, elle se trouve, progressivement, et presque fatalement, amenée, elle, fille des Puritains, à s'agenouiller au confessional. La mer-

veilleuse organisation de l'Eglise Catholique, son heureuse facilité d'adaptation à tous les besoins, réels ou supposés, des fidèles, frappent cette âme affolée, et l'attirent invinciblement sous les voûtes de Saint-Pierre, malgré ses répugnances instinctives, malgré tout ce que son éducation a mis en elle de rigidité morale, de sentiment de la dignité humaine, et elle y vient chercher une aide surnaturelle, que sa religion est impuissante à lui donner. En vain elle résiste, en vain sa raison se révolte à la pensée de ce qu'elle considère comme un acte d'idolâtrie mal déguisé : son pauvre cœur troublé lui suggère « *de ces raisons que la raison ne connaît pas* », et palpite d'une angoisse poignante et désespérée, comme s'il contenait un être vivant qui fît effort pour s'enfuir. Dans l'extrémité de sa torture, elle laisse échapper un cri qui se répercute en échos parmi les statues de marbre et de bronze :

« Au secours ! au secours ! Je ne puis plus, je ne puis plus supporter cela[1] ! »

et, juste à ce moment, elle aperçoit devant elle la rangée des confessionaux : attirée par un invincible magnétisme, elle vient s'arrêter devant celui d'entre eux qui porte l'inscription : *Pro Anglica Lingua.*

Cette fois, Hilda retrouve enfin le calme et la joie qui l'avaient fuie depuis si longtemps, et son cœur, enfin délivré du hideux secret, se sent, en même temps, absous de toute participation, même passive, au péché de Miriam et de Donatello, et redevenu aussi pur qu'il l'avait jamais été, — aussitôt que se sont calmés ses larmes, ses sanglots, et l'émotion presque hystérique qu'elle s'était longtemps en vain efforcée de contenir, et qui avait fini par la jeter, tremblante et bouleversée, aux pieds d'un prêtre inconnu. Le poison, qui avait corrompu les sources même de sa vie est pour toujours éliminé, et ses vêtements sont purifiés de l'odeur de mort qui semblait s'attarder dans leurs plis. De cette longue et dure épreuve, si courageusement supportée, Hilda est sortie plus forte et mieux trempée, connaissant mieux les hommes et la vie, ayant sur le mal des idées plus saines, et une conception plus juste de ce qu'est l'innocence. Le seul contact du crime a fait pour elle ce que le crime même avait fait pour Donatello : il l'a mûrie et développée. C'était une enfant ; c'est maintenant une femme : c'est avec une énergie presque virile que, reprenant pleine possession de son intelligence, elle réfute les arguments captieux et les sophismes de son confesseur de rencontre. Dans cette lutte, en apparence inégale, le prêtre, malgré toute l'expérience que peuvent lui donner les années et la connaissance du monde, malgré la gratitude qui combat pour lui dans le cœur de Hilda, ne peut vaincre la logique simple et droite, et la foncière loyauté de la jeune Américaine.

1. " Oh, help ! oh help ! " cried Hilda. " I cannot, cannot bear it ! "

Hilda, sortie victorieuse de ce dernier assaut, est maintenant prête pour une vie plus large et plus complète que celle qu'elle a menée jusqu'ici, et l'affection qu'elle avait conçue presque insensiblement pour le sculpteur peut prendre possession définitive de son cœur, que ne harcèlent plus d'angoissants souvenirs et de lugubres pensées. Elle a pu, pendant ses longs jours de solitude, comprendre combien lui serait précieuse la présence de cet homme, loyal entre tous, et qui l'aime sans avoir osé le lui dire. La pauvre orpheline, isolée dans cette ville immense, si indifférente et si froide aux étrangers, comprend qu'il est, dans la vie, des tâches plus hautes que de jeter quelques poignées de grain à ses colombes et d'entretenir une lampe toujours allumée aux pieds de la Madone; que l'Art même, cet Art qu'elle a tant aimé, et où elle mettait le meilleur d'elle-même, ne suffit pas à remplir un cœur; elle comprend, enfin, tout ce qu'il y avait de vide et d'artificiel dans son existence. Et, simplement, elle met sa main dans la main de Kenyon, sûre qu'avec son aide, elle pourra désormais affronter la vie, si cruelle qu'elle soit parfois aux âmes innocentes; — car une affection loyale et sincère qu'on sent près de soi est encore la sauvegarde la plus sûre contre le fantôme obsédant du Mal, contre les ombres vaines et les terreurs irraisonnées que la Faute répand autour d'elle comme une atmosphère malsaine, et qui troublent parfois si profondément les cœurs simples et droits, ignorants de la Vie, de ses pièges et de ses laideurs.

Le *Faune de Marbre* marque l'effort suprême de Hawthorne pour trouver la solution du problème du Mal, qui l'avait hanté toute sa vie. Cette fois, il avait compris que le Péché a, lui aussi, sa raison d'être dans le monde, et qu'il n'est pas, pour celui qui le commet, un mal sans mélange, si celui-ci sait profiter de la leçon, parfois cruelle, qu'il contient. C'est une dure épreuve, d'où l'on sort attristé autant qu'assagi, mais qu'il faut avoir traversée pour être vraiment homme. Hawthorne a repris à sa façon la légende de la chute de l'Homme. Pour lui, le Péché est la meilleure preuve, comme il est la première conséquence, de la liberté humaine, du privilège presque divin de savoir discerner le bien du mal. La brute est incapable de pécher: l'homme seul le peut, et sa nature imparfaite l'y pousse presque fatalement. Mais c'est une heureuse faute, pour qui n'est pas irrévocablement fermé à tout idéal. Le remords et la souffrance morale qui suivent la faute commise sont l'aiguillon bienfaisant qui éveille l'âme, et la force à s'interroger. Sous cette discipline salutaire, l'homme prend conscience de lui-même, comprend tout ce qui lui manque; et, parfois, il entreprend courageusement la lutte contre les puissances des ténèbres, et s'efforce de s'élever, par l'expiation, vers une vie plus haute. S'il parvient à l'atteindre, en suivant un chemin pénible, plein d'efforts et de tristesse, il

a désormais la clef d'un Paradis plus noble et plus précieux que celui d'où il est tombé, et qu'il possédait plutôt par droit d'ignorance que par droit d'innocence. S'il échoue, il a, du moins, le mérite d'avoir entrepris, et d'avoir combattu le bon combat; il sort de l'épreuve purifié par la douleur, et plus méritant que s'il n'était pas tombé. Et cet état de lutte est, à coup sûr, plus noble et plus haut que la vague béatitude d'une innocence que n'a pas encore troublée la pensée de l'existence du mal, et qui ressemble trop à la vie passive et sans réflexion de la Bête. En somme, l'homme ne mérite vraiment ce nom que lorsqu'il prend réellement conscience de ses actes, lorsqu'il comprend que certains d'entre eux, même commis fatalement, sont mauvais, et qu'il a le désir de réagir contre les instincts qui le poussent à s'y précipiter. Dès lors, il a fait un pas dans l'échelle des êtres, un pas décisif vers la libération de son âme, qui, née à la vie morale, se délivre peu à peu des fatalités ataviques, ainsi qu'un minerai qu'on dégage de la gangue informe qui l'enserre. Hawthorne semble avoir compris que l'humanité est fille, non d'Abel, mais de Caïn, et que celui-ci a été le premier initiateur, le Précurseur farouche, entrant dans l'horrible voie, mille fois séculaire, où saigneront longtemps encore les pieds de ses descendants. Pour Hawthorne, comme pour Renan, et bien qu'un reste de puritanisme l'empêche de développer cette idée avec toute l'étendue et toute la précision qu'elle mérite,

> le passage de l'Animalité à l'Humanité fut un forfait, une sortie brusque d'un état paradisiaque, sans individualité, pour passer à un état de guerre, d'amour et de haine.

Le *Faune de Marbre*, le dernier ouvrage que Hawthorne ait signé, peut donc être considéré, jusqu'à un certain point, comme son testament littéraire et moral, d'autant plus qu'il marque le terme de la longue évolution suivie par son esprit dans l'absorbante étude du Problème du Mal, toujours présent à sa pensée pendant sa longue carrière d'écrivain. Nous venons de voir combien, au point de vue moral, il complète heureusement les livres précédents. Au point de vue purement littéraire, il nous semble que Hawthorne a donné là la mesure complète de son talent, mais que, d'autre part, les défauts qui, parfois, déparent son œuvre, y sont plus visibles encore qu'ailleurs, peut-être.

Nulle part, Hawthorne ne montre plus de délicatesse dans le tracé des caractères. Dans celui de Donatello, il a su allier, à l'observation pénétrante et minutieuse, une veine de fantaisie gracieuse et poétique qui défie l'analyse, et charme, par son imprécision même, et par la difficulté d'établir la ligne idéale qui sépare le rêve de la réalité, et le Faune du paysan italien. De même, l'originale et délicieuse conception de Hilda, la pure jeune fille qui se meurt de la faute d'une autre, et que la pensée même de

la souillure possible tourmente aussi cruellement qu'une tache sur son innocente blancheur, suffirait à assurer la fortune du roman. Certaines scènes, comme le meurtre du moine par Donatello, et Hilda au confessional, égalent, en émotion poignante, en pathétique contenu, les aveux de Dimmesdale, la mort du Juge Pyncheon, ou la recherche du cadavre de Zénobie, la nuit, dans la rivière.

Les descriptions, aussi, sont plus exactes, plus précises, et donnent mieux l'impression de choses réellement vues, que celles des autres œuvres de Hawthorne. Son séjour sous un climat si différent de celui de sa patrie, au milieu d'une race qu'un véritable abîme sépare des Anglo-Saxons, avait surexcité et développé ses facultés d'observation, auxquelles les années passées en Angleterre avaient déjà fait faire de notables progrès. Il réussit, grâce à un heureux choix d'expressions, à rendre, en quelques traits rapides et pittoresques, la grâce et la poésie inséparables de tout paysage italien, ou l'allure, empreinte de distinction native, du plus humble paysan de la Romagne, — sans alourdir sa phrase par la pénible multiplicité de touches hésitantes et imprécises qui rend si désagréablement vagues les descriptions dans ses ouvrages de jeunesse.

Mais, par contre, le *Faune de Marbre* est, peut-être, avec toutes ses qualités, le livre le plus mal composé qu'ait écrit Hawthorne, si nous exceptons, — et ce n'est que justice, — les ouvrages inachevés, comme le *Secret du Docteur Grimshawe*. Les personnages sont peu nombreux, et l'action réduite au strict minimum, comme toujours chez Hawthorne, mais nous ne retrouvons plus ici la rigueur de plan de la *Lettre Rouge*. La marche du récit est trop souvent interrompue par des hors-d'œuvre, par de longues conversations, où les personnages s'attardent à discuter des problèmes d'esthétique. La question du nu dans la sculpture moderne, et celle de la valeur de l'idéal que se proposaient les peintres de la Renaissance italienne, si intéressantes qu'elles soient, auraient, sans danger, pu être traitées avec plus de discrétion. Bien que Hawthorne ait émis sur ce point quelques idées justes et originales, et qu'il réussisse à les exprimer en une langue suffisamment souple, et parfois pittoresque, nous ne pouvons que regretter l'abus de ces digressions, qui nuisent à l'effet artistique de l'ouvrage ; et Hawthorne, critique d'art, — fonctions auxquelles son éducation ne l'avait que très médiocrement préparé, — reste, il faut bien l'avouer, fort inférieur à Hawthorne romancier et psychologue.

Il est permis également de regretter les complications inutiles et pénibles qui donnent aux dernières pages du *Faune de Marbre* un faux air de roman-feuilleton. La conclusion, dans laquelle Hawthorne tente, après coup, de jeter un peu de clarté sur les points obscures du récit, est loin de satisfaire un esprit logique de la nécessité des incidents multiples qui

marquent et surchargent la fin du roman, sans se rattacher aux grandes lignes du plan, et l'auteur aurait tout à gagner à les laisser en dehors de l'ouvrage.

Ajoutons encore que, à part Donatello, tous les personnages du *Faune de Marbre* sont un peu trop enclins à s'analyser, à étudier leurs états d'âme, et, parfois aussi, à disserter et à moraliser ; — et les prétextes à dissertations ne manquent pas dans les rues de Rome. C'est ainsi qu'une colonne d'un temple en ruines, écroulée au pied de la Colonne Trajane, fournit à Kenyon et aux deux jeunes filles une occasion de développer d'interminables théories sur la nature du bonheur, et sur la fragilité de la gloire militaire, devant Donatello qui les écoute, évidemment fort surpris que des êtres intelligents et doués de raison puissent perdre les heures suaves d'une belle nuit en considérations nuageuses sur des abstractions, ou de vagues souvenirs historiques, alors que la vie est si courte pour le bonheur et pour l'amour. « Il y a des sermons dans les pierres, » remarque doucement Hilda, comme conclusion aux vertueuses tirades de Kenyon, « et surtout dans les pierres de Rome ».

Et, de fait, Kenyon, qui trouve plus de plaisir à observer et à disserter qu'à agir, est mieux qualifié que tout autre pour dégager ces sermons que les pierres de Rome font à qui sait interpréter leur langage muet.

Mais ce sont là des imperfections d'importance négligeable, et, si ce n'était son manque de clarté, et l'inutile complication d'une intrigue qui eût pu facilement rester très simple, le *Faune de Marbre* serait peut-être le meilleur roman de Hawthorne. C'est, en tout cas, celui où il a émis le plus d'idées originales, où il a serré de plus près la solution de l'énigme qui le préoccupait depuis si longtemps. Et son principal mérite est, suivant nous, d'avoir, dans le caractère de Donatello, — le plus curieux et le plus intéressant de tous ceux qu'il ait tracés, — allié, avec un art consommé, la poétique fantaisie des légendes antiques, et les réalités modernes, et fait revivre vraiment l'âme un peu rudimentaire d'un Faune dans le corps d'un Italien du XIX[e] Siècle. Tentative audacieuse et périlleuse entre toutes, où le moindre faux pas, le moindre trait à côté, eût été fatal, car, dans une figure de ce genre, la grâce poétique touchait de bien près au ridicule, à l'absurde. Hawthorne a su éviter ce dangereux écueil ; il a su rester toujours vrai, et, ce qui était plus difficile encore, toujours vraisemblable, tout en flottant dans cette région demi-fantastique et demi-réelle, où la vérité s'enveloppe de mystère, où le symbole est plus vrai que la réalité. Et, sans vouloir pousser trop loin un parallèle qui devient faux dès qu'on veut l'établir trop rigoureusement, il a su tracer la figure idéale de Hilda avec le cœur d'un père, en gardant devant ses yeux émus l'image toujours présente, et tendrement chérie d'Una.

Ce sont là des mérites de premier ordre, amplement suffisants pour faire oublier des défaillances plus graves que celles que nous avons cru devoir signaler, et qui n'enlèvent rien à la très haute valeur de cet ouvrage, où Hawthorne, plus que jamais sûr de son talent, et absolument maître de sa plume, aborde les problèmes les plus troublants de la vie morale, et en donne la solution la plus hardie que jamais fils des Puritains ait osé entrevoir dans ses rêves les plus audacieux.

LIVRE CINQUIÈME

HAWTHORNE ET SON PAYS

CHAPITRE PREMIER

LES LÉGENDES DE LA NOUVELLE ANGLETERRE

Souvent, l'on a signalé le contraste entre le talent si fin et si poétique de Hawthorne, « *fleur gracieuse et délicate poussée dans les interstices du granit de la Nouvelle-Angleterre,* » et l'aspect si intensément prosaïque de son pays natal. Il sentait lui-même, aussi bien que personne, cette opposition, mais son patriotisme jaloux et obstiné ne lui permettait pas d'avouer simplement les imperfections artistiques de son bien-aimé Massachusetts. Avec une touchante piété filiale, il s'efforce bravement de les convertir en qualités, mais il ne réussit pas à nous faire illusion, et, à chaque instant, pendant son séjour en Angleterre et en Italie, il trahit son amour instinctif des vieilles légendes, des monuments anciens, de tout ce qui rattache l'homme à ses ancêtres, aux races d'autrefois, et lui permet de ne pas se sentir isolé sur la terre. C'est en vain que, dans la *Maison des Sept Pignons*, il a prêté au photographe Holgrave les théories les plus révolutionnaires, et exprimé le vœu que chaque génération pût s'affranchir du lourd fardeau héréditaire, et se faire un monde à elle seule ; il arrive lentement, mais sûrement à des idées plus conservatrices, et comprend de mieux en mieux que cet isolement superbe est impossible, et serait peu désirable s'il pouvait se réaliser. Il ne peut se défendre d'une certaine sympathie pour les

institutions britanniques, si différentes, dans leur lente évolution, de la constitution des États-Unis ; ainsi que pour le paysage anglais, où se révèle l'effort lent et patient des générations pour établir enfin l'harmonie, si rare, entre la terre et l'homme ; et pour toutes ces reliques du passé, qui lui sont choses nouvelles. Il leur accorde, bon gré, mal gré, la part d'admiration que son patriotisme n'ose leur refuser, tout en protestant, lui aussi, qu'il ne cède pas un pouce de son territoire, et que, malgré ce pittoresque, malgré cette auréole poétique créée par de longs siècles d'histoire, il préfère encore son pays, si neuf et si laid.

Aussi, est-ce avec un soin jaloux qu'il en parcourt les annales, pour en tirer les légendes et les scènes les plus pittoresques, qu'il mêle, dans les *Twice Told Tales*, dans les *Mosses from an Old Manse*, à ses contes les plus charmants, et qui remplissent à elles seules des recueils entiers, comme le *Fauteuil de Grand-Père* (1839).

Il nous a semblé préférable, au lieu d'étudier ces pièces dans les différents livres où elles figurent au hasard de leur date de publication, de les réunir ici : scènes et descriptions de l'ancien Salem, tribut filial pieusement payé par Hawthorne à sa ville natale, où il avait passé tant d'années dans la solitude et l'obscurité, dur apprentissage de sa renommée future ; — scènes de sorcellerie, vers lesquelles il semble attiré par un penchant irrésistible, et où il lui semble qu'il rachète un peu de la cruauté de son ancêtre ; — enfin, et surtout, légendes empruntées à l'histoire des Treize Colonies, ou portraits rapidement esquissés de leurs grands hommes. Son patriotisme est, d'ailleurs, fait de pieux respect pour la race énergique des fondateurs de la Nouvelle Angleterre, et pour leurs nobles traditions, beaucoup plus que d'attachement au sol lui-même, et l'Amérique, telle qu'elle était avant l'arrivée des pèlerins de la « *Mayflower* », ne lui inspire qu'un fort médiocre intérêt. Il ne cherche pas les légendes d'autrefois, et passe dédaigneux devant les reliques d'un peuple à l'agonie. Les traditions et les souvenirs des Indiens, que son ami Thoreau recueillait si volontiers, lui semblaient indignes d'attention : il est, avant tout, fils des Puritains, et voit disparaître avec une indifférence toute saxonne une race devenue incapable de tenir sa place dans la grande lutte pour l'existence, et qui, pourtant, aurait mérité mieux que cet anéantissement inglorieux.

Hawthorne, malgré des accès passagers de mauvaise humeur, garda toujours un souvenir affectueux de Salem, qui ne pouvait se recommander à lui que parce qu'il y avait vu le jour, et par les liens nombreux que finit par créer une longue habitude ; et, plus d'une fois, il emprunta à ses rues calmes et mornes les traits caractéristiques de certaines descriptions. Sans parler des *Scènes Nocturnes* [1], esquisse beaucoup trop vague, et dont le

1. *Twice Told Tales.*

caractère local est très atténué, ni de la *Pompe de la Ville*[1], qui pourtant exista réellement, nous pouvons signaler la maison des Sept Pignons, que Hawthorne a décrite d'après deux maisons de sa ville natale. Volontiers, son esprit se reporte aux premiers temps, si pénibles, de l'occupation, où seule, l'indomptable énergie des Puritains pouvait triompher des obstacles que la Nature leur opposait : climat d'une exceptionnelle rudesse, forêts immenses, effrayantes, à défricher, Indiens à contenir, et souvent à combattre. Malgré tout, la petite ville s'agrandissait d'année en année, et les progrès de sa rue principale marquaient les progrès de la civilisation sur le sol que les colons avaient choisi pour leur nouvelle patrie[2]. S'enfonçant peu à peu dans la forêt primitive, à l'ombre de laquelle Roger Conant, le premier habitant, avait construit sa cabane, Main Street, d'abord simple sentier à peine marqué, où les traces des pas des bestiaux paissant à l'aventure se mêlent à l'empreinte légère des mocassins du Peau-Rouge, où des chèvres broutent les branches des arbustes qui le bordent, devient la Grand'Rue d'une bourgade vaillante et bientôt prospère. Le pas sonore du brave Endicott, marchant à la tête de la milice locale, dont les cuirasses et les morions d'acier poli brillent au soleil, résonne au milieu d'un cliquetis d'armures ; et l'on voit passer, lents et la tête penchée, Gouverneurs et ministres, absorbés par le souci des affaires de la Colonie, ou cherchant l'expression la plus frappante à donner à la parole divine.

Puis, les Quakers viennent troubler la paix religieuse de la sainte communauté, qui leur fait cruellement expier le crime d'avoir voulu prier à leur guise, au milieu d'un peuple qui était venu chercher, par delà les mers, sur une terre inhospitalière, le droit de ne pas se conformer aux livres de prières officiels. Au souvenir de ces atrocités, Hawthorne s'arrête un instant, ému, afin d'implorer la miséricorde divine pour le persécuteur sans miséricorde qu'il compte parmi ses ancêtres, car le sang qui, sous le fouet du bourreau, coula des blessures d'Anne Coleman, lui semblait avoir souillé d'une tache indélébile le nom de ses pères.

On nous saura gré, peut-être, de citer ici quelques-uns des beaux vers que Whittier, le poète quaker, consacre à l'une des martyres de la religion, Cassandra Southwick.

« Hier soir »[3], s'écrie la victime, sur le point d'être vendue comme esclave, « j'ai vu, à travers les barreaux de ma prison, se fondre le soleil couchant ; hier

1. *Twice Told Tales.*
2. *Main Street.* (*The Snow Image and Other Tales.*)
3. Last night, I saw the sunset melt through my prison bars,
Last night across my damp earth-floor fell the pale gleam of stars ;
In the coldness and the darkness all through the long night-time
My grated casement whitened with autumn's early rime.

soir, la pâle lueur des étoiles est tombée sur le sol humide de mon cachot ; et dans le froid et les ténèbres, pendant toute cette longue nuit, ma fenêtre grillée s'est blanchie sous le premier givre de l'automne. Dans ma solitude et mon noir chagrin, les heures se succédaient lentement ; l'une après l'autre, les étoiles jetaient sur moi leur pâle regard, et descendaient dans le ciel ; aucun son, dans le calme de la nuit, sauf ce qui semblait être le sourd et pesant battement du pouls de la mer. Toute la nuit, je restai assise sans dormir, car je savais qu'au matin, le magistrat et le prêtre cruel viendraient me railler dans ma souffrance, traînée sur leur place du marché, et marchandée et vendue comme un agneau devant l'abattoir, comme une génisse arrachée au troupeau. Oh, la faiblesse de la chair était en moi, et le recul instinctif, et la honte, et, très bas, la voix du Tentateur vint à moi comme un murmure..... [1] »

Ce n'est, du reste, pas la seule fois que Hawthorne apporte aux Quakers le tribut d'un pieux souvenir. Nous rappellerons, entre autres, l'un de ses contes les plus touchants : le *Doux Enfant,* (*Twice Told Tales,*) où il a su rendre heureusement toute la douceur et la tendresse dont étaient animés ces pauvres gens. Ce sujet le tente encore dans l'*Histoire du Fauteuil de*

Alone in that dark sorrow, hour after hour crept by ;
Star after star looked palely in and sank adown the sky ;
No sound amid night's stillness, save that which seemed to be
The dull and heavy beating of the pulses of the sea ;

All night I sat unsleeping, for I knew that, on the morrow,
The ruler and the cruel priest would mock me in my sorrow,
Dragged to their place of market, and bargained for and sold,
Like a lamb before the shambles, like a heifer from the fold !

Oh, the weakness of the flesh was there, — the shrinking and the shame ;
And the low voice of the Tempter like whispers to me came.

1. Nous donnons ici, à ce propos, un ordre du Major Walden, de Dover, relatif au supplice d'Anne Coleman :

« Aux constables de Dover (a), Hampton, Salisbury, Newbury, Rowley, Ipswich, Wenham, Lynn, Boston, Roxbury, Dedham, et autres lieux, jusqu'à ce que ces Quakeresses vagabondes soient arrivées hors des limites de ce territoire :

Vous êtes requis, tous et chacun, au nom de la Majesté du Roi, de vous saisir de ces Quakeresses vagabondes, Anne Coleman, Mary Tomkins, et Alice Ambrose, et de les attacher derrière un chariot, et, quand le chariot passera dans chacune de vos villes, de les fouetter sur leur dos nu, sans dépasser dix coups à chacune dans chaque ville, et ainsi de les conduire, de constable en constable, jusqu'à ce qu'elles soient hors de cette juridiction, comme vous en répondrez à votre péril, et ceci sera votre ordre. » Richard Walden. (Donné à Dover le 22e de Décembre 1662).

Cet ordre ne fut exécuté qu'à Dover et à Hampton. A Salisbury, le constable refusa d'obéir, et fut soutenu dans son opposition par les bourgeois, qu'influençait le Major Robert Pike, qui s'était fait le champion de la tolérance religieuse, et osa même protester contre les procès de sorcellerie, par une lettre adressée au tribunal de Salem.

(Voir, à la fin du volume, le poème de Whittier : *How the women went from Dover.*)

(a) To the Constables of Dover, Hampton, Salisbury, Newbury, Rowley, Ipswich, Wenham, Lynn, Boston, Roxbury, Dedham, and until these vagabond Quakers are carried out of this jurisdiction.

You and every one of you are required, in the king's Majesty's name, to take these vagabond Quakers, Anne Coleman, Mary Tomkins and Alice Ambrose, and make them fast to the cart's tail, and driving the cart through your several towns, to whip them upon their naked backs, not exceeding ten stripes apiece on each of them in each town; and so to convey them from constable to constable, till they are out of this jurisdiction, as you will answer it at your peril ; and this shall be your warrant. Richard Walden. (Dated at Dover, December 22, 1662).

Grand-Père, où il rappelle les prédications de Mrs. Hutchinson, et l'exécution de Mary Dyer.

Puis, ce sont les Sorcières, à l'époque de l'Imposture, et la démence subite de tout un peuple, affolé par une terreur mystérieuse, inexplicable, et d'autant plus impitoyable que la cause de sa fureur est plus absurde. Ce ne sont que contes ridicules de respectables bourgeois tourmentés par un regard du mauvais œil ; de fillettes piquées d'épingles par une main invisible, ou se réveillant en sursaut pour voir à leur chevet se tordre des figures grimaçantes ; de chats noirs aux vertes prunelles énigmatiques ; de vieilles femmes disparaissant brusquement dans leur cheminée, à cheval sur le classique manche à balai,..... et, comme épilogue à ces radotages qui seraient niais s'ils n'étaient sinistres, la procession funèbre conduite par le shériff, et les gibets sur Gallows Hill. Là encore, un ancêtre de Hawthorne avait joué son rôle de juge, jusqu'au point où il se confond presque avec celui du bourreau ; et nous comprenons sans peine la hantise et l'attrait morbide de ces vieilles histoires de Quakers et de sorcières pour son descendant lointain.

Hawthorne avait donc été très profondément intéressé par cet épisode tragique de l'histoire de sa ville natale. Le côté mystérieux que présentent naturellement ces histoires de sorcellerie attirait invinciblement son intelligence éprise de mystère ; et, de plus, comme pour les Quakers, il lui semblait qu'il faisait, jusqu'à un certain point, amende honorable pour les erreurs de ses ancêtres [1].

1. Le Major Hawthorne était, d'ailleurs, relativement excusable de s'être laissé entraîner par la panique générale, alors que les esprits les plus éclairés de l'époque, comme Cotton Mather, en étaient les premières victimes.

« Cotton Mather (*a*) fut le principal auteur du mal, mais il ne faut pas supposer qu'il agissait autrement que suivant sa conscience. Il croyait qu'il y avait des mauvais esprits partout dans l'Univers. Sans doute, il s'imaginait qu'ils étaient cachés dans les coins et les fentes des murs de sa bibliothèque, et le regardaient, embusqués entre les pages de ses livres, quand il les feuilletait à minuit. Il supposait que ces affreux démons étaient partout, au soleil comme dans l'obscurité, qu'ils se cachaient dans le cœur des hommes, et se glissaient dans leurs plus secrètes pensées. »

Une panique du même genre sévit en Franche-Comté au commencement du XVIIe Siècle. Un édit de l'Archiduc Albert, en date de 1604, enregistré en 1608 par le Parlement de Dôle, prononçait la peine de mort contre les sorciers, et fut le signal d'une série de procès. Quatre sorcières furent condamnées à Vesoul en 1609, et l'on constata, dans le baillage, l'existence de cinquante lieux de Sabbat. En 1610, le Parlement de Dôle condamnait au bûcher deux banquiers ; d'autres exécutions eurent lieu un peu partout dans la région. De 1606 à 1636, dans le seul baillage de Vesoul, soixante personnes furent exilées, et une centaines d'autres exécutées ; — et cependant Nicolas Jac-

(*a*) He was the chief agent of the mischief, but we will not suppose that he acted otherwise than conscientiously. He believed that there were evil spirits all about the world. Doubtless he imagined that they were hidden in the corners and crevices of his library, and that they peeped out from among the leaves of many of his books, as he turned them over at midnight. He supposed that these unlovely demons were everywhere, in the sunshine as well as in the darkness, and that they were hidden in men's hearts, and stole into their most secret thoughts. (*Grandfather's Chair.*)

Nous rappellerons à ce sujet l'un des contes les plus frappants des *Mousses d'un Vieux Presbytère: Le Jeune Fermier Brown*, où il nous fait assister à une scène de Sabbat. N'oublions pas, non plus, que l'intrigue de la *Maison des Sept Pignons* repose sur une légende de l'époque de l'Imposture ; que c'est à l'exécution du vieux sorcier Maule sur Gallows Hill, — où périrent tant d'innocentes victimes de la fureur populaire, — que remonte la haine de ses descendants contre la famille Pyncheon ; — et que la malédiction lancée par le condamné sur son bourreau le poursuit, lui et ses fils, jusqu'à la ruine complète de leur race. Nous retrouvons encore des preuves de l'intérêt que Hawthorne portait aux sorciers, dans les divagations caractéristiques de la vieille tante Keziah à son lit de mort. (*Septimius Felton.*)

Mais les scènes que Hawthorne aime surtout à retracer sont des épisodes des premiers temps des Colonies, qui passeraient peut-être inaperçus dans l'histoire de pays plus fertiles en légendes poétiques, mais auxquels l'éloignement, et le souvenir des merveilles accomplies par les Puritains, donnent une certaine couleur pittoresque, que Hawthorne met en lumière aussi nettement qu'il le peut. Il sait alors prêter à ses héros une grandeur mystérieuse, qui les enlève au domaine de l'histoire, pour les faire entrer de plain pied dans la légende fabuleuse. Ainsi, dans l'apparition étrange et prophétique du *Champion Gris*, il incarne l'esprit d'indépendance et de résistance obstinée des colons.

« J'ai déjà arrêté [1] la marche d'un roi lui-même, » dit le Champion Gris avec un calme austère. « Je suis ici, messire gouverneur, parce que le cri d'un peuple opprimé m'est venu troubler dans ma retraite, et, demandant avec ardeur cette grâce au Seigneur, il m'a été accordé de reparaître sur terre dans la bonne vieille cause de ses Saints. Et, que parlez-vous de Jacques ? Il n'y a plus de tyran papiste sur le trône d'Angleterre ; et, à midi, demain, son nom sera un objet de raillerie, dans cette rue même où vous voudriez en faire un

quinot, grand-juge de Vesoul, avait annulé ou commué près de quarante condamnations.

Le pape dut intervenir pour modérer ces excès de zèle. En 1657, il écrit aux évêques de la Comté une lettre, où il blâme :

« les injustes recherches, emprisonnement, et autres méchantes procédures, tant aux interrogatoires et instructions de ces procès qu'aux excès commis dans la question par les tortures... Et il en est résulté plusieurs sentences injustes. »

En 1660, il y avait encore une foule de sorciers dans les prisons de Dôle, de Vesoul et de Besançon. La conquête française, seule, devait mettre un terme à ces persécutions. En 1682, Louis XIV interdit ces procès, et la sorcellerie disparut d'elle-même dès que la justice cessa de s'en occuper, et d'affoler l'imagination des populations ignorantes par son formidable appareil d'arrestations, de tortures et d'exécutions.

1. "I have stayed the march of a king himself, ere now," replied the gray figure with stern composure. "I am here, Sir Governor, because the cry of an oppressed people has disturbed me in my secret place ; and beseeching this favour earnestly of the Lord, it was vouchsafed me to appear once again on earth, in the good old cause of his saints. And what speak ye of James? There is no longer a Popish tyrant on the throne of England, and by to-morrow noon, his name shall be a byword in this very street.

objet d'effroi. Arrière, toi qui a été gouverneur, arrière ! Avec cette nuit finit ton pouvoir : demain, c'est la prison. Arrière ! si tu ne veux pas que je te prédise l'échafaud ! »

Endicott est un autre type de grandeur et d'énergie puritaines, mais moins légendaire, plus réel que le fameux Champion Gris, et, dans son audacieuse profanation de l'étendard royal, il personnifie, lui aussi, l'esprit d'indépendance des Treize Colonies ; et, symbolisant les naissantes aspirations d'un peuple nouveau, avide de liberté, il se montre le digne précurseur des fermiers qui, sur les bords de la rivière Concord,

Fired the shot heard round the world [1].

« Une couronne d'or [2] », s'écria-t-il devant le peuple assemblé, « ne sauve pas toujours du billot une tête où a coulé l'huile sainte.... Je vous le dis, compagnons d'exil, Charles d'Angleterre et Laud, notre plus cruel ennemi, sont décidés à nous poursuivre jusqu'ici..... Faites-y bien attention, mes frères..... Si le roi et ce prélat peuvent faire à leur volonté, nous verrons bientôt une croix sur le clocher de ce tabernacle que nous avons bâti, et, dans ses murs, un grand autel, avec des cierges brûlant tout autour à midi. Nous entendrons la cloche, et la voix des prêtres de Rome disant la messe. Mais croyez-vous, chrétiens, que ces abominations puissent se souffrir sans qu'on tire une épée, sans qu'il y ait du sang versé, oui, du sang, jusque sur les marches de la chaire ? Non ! que votre main soit forte, et votre cœur robuste ! Ici, nous sommes sur notre propre sol, que nous avons payé de nos biens, que nous avons conquis avec nos épées, que nous avons défriché avec nos haches, et cultivé à la sueur de nos fronts, que nous avons sanctifié de nos prières au Dieu qui nous a amenés ici. Et l'on veut nous réduire en esclavage ici-même ! Qu'avons-nous à faire avec ce prélat mitré, avec ce roi couronné ? Qu'avons-nous à faire avec l'Angleterre ?

Endicott jeta un regard sur les visages animés de la foule, qui, maintenant, partageait son ardeur, et, se tournant soudain vers le porte-étendard, qui se tenait tout près derrière lui : « Officier ! abaissez votre enseigne ! » dit-il. L'officier obéit, et, brandissant son épée, Endicott l'enfonça dans l'étoffe, et, de la

where ye would make it a word of terror. Back, thou that wast a Governor, back ! With this night, thy power is ended — to morrow, the prison ! — back, lest I foretell the scaffold" !

1. Il est juste de dire que Hawthorne a peut-être légèrement exagéré l'importance du rôle joué par Endicott. Voir à la fin du volume la note sur les Fondateurs de la Nouvelle Angleterre.

2. " A golden crown does not always save an anointed head from the block..... I tell you, fellow-exiles, that Charles of England, and Laud, our bitterest persecutor,... are resolute to pursue us even hither..... Look ye to it, brethren..... If this king and this arch-prelate have their will, we shall briefly behold a cross on the spire of this tabernacle which we have builded, and a high altar within its walls, with wax tapers burning round it at noonday. We shall hear the sacring bell, and the voices of the Romish priests saying the mass. But think ye, Christian men, that these abominations may be suffered without a sword drawn ? without a shot fired, without blood spilt, yea ; on the very stairs of the pulpit ? No, -- be ye strong of hand and stout of heart ! Here we stand on our own soil, which we have bought with our goods, which we have won with our swords, which we have cleared with our axes, which we have tilled with the sweat of our brows, which we have sanctified with our prayers to the God that brought

main gauche, arracha complètement la Croix Rouge de la bannière, puis agita l'enseigne déchirée au-dessus de sa tête.

« Misérable scélérat ! » s'écria l'épiscopalien au pilori, ne pouvant plus se contenir : « tu as rejeté le symbole de notre sainte religion ! »

« Trahison, trahison ! » hurla le royaliste dans les ceps : « Il a souillé la bannière royale ! »

« Devant Dieu et devant les hommes, je prends la responsabilité de mon acte ! » dit Endicott. « Tambours, fermez le ban ! Un hourrah, soldats, et vous, peuple, en l'honneur du drapeau de la Nouvelle Angleterre ! Ni Pape ni Tyran n'y ont plus de part désormais ! »

Et, par un cri de triomphe, le peuple donna sa sanction à l'un des actes les plus hardis [1] dont notre histoire ait gardé le souvenir. Et qu'à jamais soit honoré le nom d'Endicott ! En jetant un regard en arrière, à travers la brume des siècles, nous reconnaissons, dans la disparition de la croix rouge du drapeau de la Nouvelle Angleterre, le premier présage de la délivrance qu'accomplirent nos pères, alors que les os de l'intrépide Puritain dormaient dans la poussière depuis plus d'un siècle !

L'acte d'Endicott exerçait sur Hawthorne une fascination telle qu'il lui donna, de nouveau, place dans l'*Histoire du Fauteuil de Grand-Père*, sous une forme légèrement différente.

Tout en célébrant les solides vertus des fondateurs de la glorieuse République, il sait aussi trouver des paroles émues sur le sort des Acadiens sans défense chassés de leurs foyers par la conquête anglaise. On sait, du reste, que Hawthorne pensa un instant à traiter ce sujet touchant, et qu'il y renonça pour l'indiquer à Longfellow. C'est à ce conseil donné en passant par Hawthorne à son ami que la littérature américaine allait devoir *Evangeline*.

Les événements de la Révolution et de la Guerre d'Indépendance, qui constitue l'époque héroïque de l'histoire des Etats-Unis, tentèrent tout

us hither ! Who shall enslave us here ? What have we to do with this mitred prelate, — with this crowned king ? What have we to do with England ? "

Endicott gazed round at the excited countenances of the people, now full of his own spirit, and then turned suddenly to the standard-bearer, who stood close behind him. " Officer, lower your banner ! " said he. The officer obeyed ; and, brandishing his sword, Endicott thrust it through the cloth, and, with his left hand, rent the Red Cross completely out of the banner. He then waved the tattered ensign above his head.

" Sacrilegious wretch ! " cried the high-churchman in the pillory, unable longer to restrain himself, " thou hast rejected the symbol of our holy religion ! " " Treason, treason ! " roared the royalist in the stocks. " He hath defaced the King's banner ! "

" Before God and man, I will avouch the deed, " answered Endicott. " Beat a flourish, drummer ! — shout, soldiers and people ! — in honour of the banner of New England. Neither Pope nor Tyrant hath part in it now ! "

With a cry of triumph, the people gave their sanction to one of the boldest exploits which our history records. And forever honoured be the name of Endicott ! We look back through the mist of ages, and recognize in the rending of the Red Cross from New England's banner the first omen of that deliverance which our fathers consummated after the bones of the stern Puritan had lain more than a century in the dust.

1. N'y a-t-il pas, dans ce superlatif, une trace de cette légère exagération de chauvinisme aussi peu rare de l'autre côté de l'Atlantique que dans nos vieux pays d'Europe ?

aussi vivement Hawthorne, qui rappelle avec complaisance dans *Le Bal Masqué de Howe, La Vieille Hester Dudley, Le Massacre de Boston,* la lutte victorieuse des colons contre la mère-patrie. Le recul de ces événements permet d'en embellir la légende d'un certain éclat poétique, de leur prêter une grandeur qu'ils n'eurent pas toujours, et d'amplifier des faits parfois bien minces, pour en faire un tableau d'allure épique et grandiose. Sans doute, il n'y a là qu'une antiquité toute relative, mais qui n'est cependant pas à dédaigner dans un pays aussi neuf.

Si Hawthorne prend plaisir à conter les vieilles légendes de son pays, c'est que, comme presque tous ses concitoyens, il est animé d'un sentiment d'ardente fierté patriotique, et, pour tout dire, de chauvinisme. Car l'Américain n'a pas besoin de sentir derrière lui de longs siècles d'histoire glorieuse, de posséder une armée redoutable, une marine puissante, pour être fier de son vaste pays, et des progrès inouïs si rapidement réalisés.

> C'est une nouvelle race [1], dit Hancock dans *La Vieille Hester Dudley*, qui vit, non plus dans le passé, à peine même dans le présent, mais qui lance sa vie dans l'avenir. Cessant de se modeler sur les superstitions ancestrales, elle a pour foi et pour principe de se hâter dans sa marche en avant, toujours en avant.

Cette immense fédération, où se heurtent tant de disparates, tant de langues, de races différentes, tant d'individus venus de tous les coins du globe, où il semble, en un mot, que manque tout ce qui, ailleurs, constitue l'idée de Patrie, n'en inspire pas moins à ses citoyens un orgueil parfois démesuré, mais presque toujours légitime.

Hawthorne a sa large part de cet orgueil, qui se traduit, dans ses œuvres de jeunesse, par l'enthousiasme ; dans les ouvrages de sa maturité, comme *Our Old Home*, par un mépris assez mal dissimulé pour les nations et les institutions du vieux monde. Il revêt des couleurs les plus favorables le courage et la ténacité incontestables, mais non purs de tout alliage de prudence, de toute tache d'intolérance et d'étroitesse d'esprit, des vieux Puritains ; — et n'hésite pas à grossir les événements, un peu trop minces à son gré, qu'il célèbre, et à leur donner une apparence symbolique qui en rehausse l'importance.

Ajoutons encore que son admiration pour les héros de la période révolutionnaire ne rend pas Hawthorne injuste à l'égard des quelques colons qui avaient cru devoir rester fidèles au roi d'Angleterre, et qui s'obstinèrent courageusement, même après la défaite des troupes britanniques, et la ruine de leurs dernières espérances, dans ce loyalisme, dont l'exil de-

1. ..... a new race of men, — living no longer in the past, scarcely in the present, — but projecting our lives forward into the future. Ceasing to model ourselves on ancestral superstitions, it is our faith and principle to press onward, onward !

vait être la conséquence fatale, et l'unique récompense. A deux reprises, dans *Le Vieux Tory*, (*Snow Image*,) et dans *L'adieu du Tory* (*Fauteuil de Grand-Père*,) il rappelle ces braves gens, dont l'attitude nous semble aujourd'hui légèrement ridicule, si honorables qu'aient pu être leurs scrupules, et qui, avant de disparaître un à un, payèrent leur fidélité à Georges III de quelques vexations, d'ailleurs assez bénignes, dont ils se vengeaient par des épigrammes plus innocentes encore, et par des réflexions mordantes, soigneusement gardées *in petto*, pour éviter de s'exposer au supplice démocratique et burlesque du Goudron et des Plumes.

D'une façon générale, les scènes historiques que Hawthorne reproduit le plus volontiers sont simples et touchantes, et souvent tristes. Il semble, de parti pris, surtout dans le *Fauteuil de Grand-Père*, recueil destiné aux enfants, faire appel à leur pitié, aux émotions douces et bienfaisantes que le récit de nobles infortunes peut faire naître en leurs jeunes cœurs, plutôt encore qu'à l'enthousiasme un peu factice que soulèvent à si peu de frais les historiens guerriers et les récits de batailles. Comme le dit la petite Clara, répondant à Charley, qui réclame l'histoire des guerres des colons contre les Indiens du roi Philippe : « Oh ! non ! Qu'avons-nous besoin d'entendre parler de tomahawks et de couteaux à scalper ? » et le grand-père ajoute : « Je n'ai pas de temps à perdre à vous raconter des batailles ! »

Car, dès cette époque, pourtant lointaine [1], Hawthorne avait voulu protester contre cette odieuse conception de l'histoire, qui n'en fait qu'un long récit de massacres sans but, et de traités presque aussitôt violés que signés, un véritable martyrologe de l'humanité ; et il eût volontiers dit, avec Carlyle :

Ce n'est plus [2] dans les plaines d'Ilion et du Latium, mais dans des plaines et dans des endroits bien différents, qu'on peut maintenant faire de nobles actions. Ce n'est pas dans des victoires remportées sur nos pauvres frères, les Français ou les Phrygiens, mais dans la victoire remportée sur les Esprits du Froid, les Géants des Marais, les Démons de la Discorde, de la Paresse, de l'Injustice, de la Déraison et du Chaos. Les vieilles épopées ne sont plus possibles, et, en présence de l'épopée nouvelle, celle des Français et des Phrygiens est bien mesquine.

1. Le recueil intitulé *The Snow Image, and Other Tales*, où se trouvent certains de ces morceaux, datent du séjour de Hawthorne à Salem en 1848, bien que publiés seulement en 1851, et la rédaction du *Fauteuil de Grand-Père* est bien antérieure, et presque contemporaine de ses premiers ouvrages, car elle remonte à 1839.

2. Not on Ilion's or Latium plains ; on far other plains and places henceforth can noble deeds be done..... Not in victory over poor brother French or Phrygians ; but in victory over Frost-jötuns, Marsh-giants, over demons of Discord, Idleness, Injustice, Unreason, and Chaos come again. None of the old Epics is longer possible. The Epic of French and Phrygians was comparatively a small Epic. (*Past and Present.*)

CHAPITRE II

LIFE OF PIERCE

En 1852, Hawthorne écrivait la vie de son ami de collège, Franklin Pierce, alors candidat démocrate à la présidence de la République. Nous n'avons pas à discuter la valeur littéraire de cet opuscule, rédigé dans un but tout politique, pour aider à l'élection de Pierce, et où Hawthorne n'a pas cherché à faire œuvre de styliste. Nous examinerons ailleurs celles des idées exprimées là qui semblent personnelles à l'auteur, et, quant à la biographie même du candidat, elle ne se rattacherait que très indirectement au sujet de cet étude.

Si nous mentionnons ici ce petit ouvrage, qui, d'ailleurs, bien que sans prétention littéraire, n'est pas indigne de la plume de Hawthorne, c'est que l'auteur lui dut probablement d'être nommé Consul à Liverpool; c'est aussi parce que la plupart de ses amis le virent avec regret descendre dans l'arène politique, et se mêler à des luttes sans dignité, à l'écart desquelles il s'était soigneusement tenu jusque là. Tout a été dit sur Franklin Pierce et sa présidence, et les éloges de Hawthorne, le seul des écrivains de l'époque qui ne lui fût pas hostile, car ils appartenaient presque tous au parti républicain, réussissent mal à le présenter comme un homme vraiment digne des hautes fonctions qu'il ambitionnait. Il semble acquis aujourd'hui que Pierce fut un des plus médiocres présidents qu'ait eus la grande République, et que la brochure de Hawthorne contribua pour une large part à son élection. Cependant, si regrettable que nous semble cette intervention de Hawthorne sur un terrain où il n'apparaît pas, loin de là, sous un jour favorable, si odieuses que nous semblent parfois les opinions qu'il exprime, il est impossible d'admettre qu'il ait fait œuvre vénale.

Pierce était l'un de ses plus anciens amis, et Hawthorne lui avait tou-

jours été sincèrement dévoué. Pourtant, lorsque le candidat lui demanda de l'aider dans son élection, il ne s'y décida qu'à regret, comprenant sans doute qu'il ne pourrait que perdre à ce travail d'un genre si nouveau pour lui, et qu'il allait s'exposer aux insinuations et aux interprétations les plus défavorables.

Je n'ai consenti [1], écrivait-il à l'éditeur Fields, qu'avec une certaine répugnance, car Pierce a maintenant atteint le point où un homme soucieux de sa dignité personnelle doit bientôt songer à rompre avec lui. Mais je ne lui demande rien, aussi n'ai-je pas à être honteux de dire la vérité sur un vieil ami.

Il n'en est pas moins vrai que Hawthorne, malgré l'amitié de trente ans qui le liait à Pierce, eût mieux fait, peut-être, de lui refuser un service qui, il l'avoue,

lui coûta [2] des centaines d'amis dans le Nord, qui se détachèrent de lui comme tombent les feuilles d'automne, en lisant ses réflexions sur la question de l'esclavage.

Si, lorsqu'il écrivait, il n'était pas poussé par l'espoir immédiat d'une récompense, et si le motif qui l'amena à prendre la plume n'était, en somme, qu'un dévouement peut-être exagéré à une personalité d'une valeur très douteuse, qui l'abaissa ainsi à son propre niveau, — il faut dire aussi que les circonstances pécuniaires où se trouvait alors Hawthorne lui rendaient bien difficile de ne pas accepter le prix de ses services qnand on le lui offrirait. D'abord presque décidé à refuser tout emploi, et à lutter pour son ami d'une façon entièrement désintéressée, il finit, comme il l'écrivaït à H. Bridge, par réfléchir que ce serait un acte de folie, plutôt que d'héroïsme, et qu'il ne pouvait y avoir de déshonneur à accepter une récompense qu'il n'avait pas sollicitée.

Mais les raisonnements subtils par lesquels Hawthorne cherchait à se faire illusion à lui-même, à pallier le côté regrettable de cette transaction, et à s'excuser auprès de ses amis et de ses admirateurs, ne peuvent détruire ce fait brutal : qu'après avoir écrit la vie du candidat, il en fut payé par le poste de Consul à Liverpool, et que rien ne le forçait à rédiger ces quelques pages, plus rémunératrices pour lui que le reste de ses œuvres.

La véritable excuse de Hawthorne, c'est que, s'il s'est laissé entrainer, par affection pour Pierce, à exagérer ses mérites, et à faire de cet avocat de

1. I have consented somewhat reluctantly, however, for Pierce has now reached that altitude where a man careful of his personal dignity will begin to think of cutting his acquaintance. But I seek nothing from him, and therefore, need not be ashamed to tell the truth of an old friend.

2. For the biography has cost me hundreds of friends here in the North,... who drop off from me like autumn leaves, in consequence of what I say on the slavery question. (Letter to H. Bridge.)

province, de cet officier de garde nationale, le modèle des hommes d'État et des patriotes américains, — il n'a fait, en somme, que soutenir les intérêts d'un parti qui avait toujours été le sien. Cette brochure de propagande est donc, au point de vue politique, absolument loyale. Il est permis de considérer les opinions émises par Hawthorne comme indignes de la haute intelligence et du grand cœur que nous avons toujours vus en lui ; il est permis de partager le douloureux étonnement de ses amis, en voyant un homme de cette valeur se ranger parmi les défenseurs d'une institution odieuse, et renier les glorieuses traditions de ses ancêtres ; — mais l'on ne peut, du moins, lui reprocher d'avoir sacrifié la moindre de ses opinions personnelles dans un but intéressé, d'avoir fait plier sa conscience devant les nécessités politiques. La *Vie de Pierce* ne contient pas un mot que Hawthorne n'ait pensé, elle est l'expression exacte de ses idées, et comme son testament politique ; c'est donc, si médiocre qu'elle soit au point de vue littéraire, si fâcheuse qu'elle puisse nous paraître au point de vue des opinions, une œuvre absolument honnête. Ses amis lui rendirent cette justice, et c'est avec une joie sans réserve que tous, y compris Charles Sumner, le chef du parti républicain au Sénat, accueillirent sa nomination, et se montrèrent heureux d'oublier à quel prix elle avait été achetée, pour n'y voir qu'un tardif hommage à la plus pure des gloires littéraires de l'Amérique.

CHAPITRE III

LES OPINIONS DE HAWTHORNE L'ESCLAVAGE & LA GUERRE DE SÉCESSION

Hawthorne resta toute sa vie fidèle aux opinions de sa jeunesse. En vrai citoyen d'un pays libre, il se plaisait, nous l'avons vu, à rappeler, à exalter les souvenirs de la Guerre d'Indépendance, et les institutions américaines lui semblèrent toujours les meilleures que l'esprit humain pût concevoir. C'est avec un étonnement mêlé d'une légère teinte de mépris qu'il décrit le loyalisme monarchique anglais. Il se montre singulièrement exempt de toute exagération de respect de ce genre ; et, s'il considère que ses fonctions font du Président des Etats-Unis au moins l'égal d'un monarque européen, il n'oublie jamais que, loin de personnifier l'État ou la Nation, il n'est que le premier de ses serviteurs, et qu'il doit compte de ses actes à tous les citoyens. Ce n'est pas uniquement pour excuser le peu de notoriété de son ami Pierce, mais aussi parce que cette théorie lui semble plus compatible avec les droits du peuple, qu'il ne veut pas voir dans les services rendus par un candidat, si grands et si brillants qu'ils soient, un titre légitime à l'élection, sauf en ce que ces services impliquent la possibilité d'en rendre d'autres.

Personne [1], quels que soient les services qu'il ait rendus à l'Etat, et les sacrifices qu'il ait consentis, n'a jamais eu ni pu avoir, au moindre degré, ce qu'on apppelle un titre légitime à être choisi pour gouverner un peuple libre. La nation s'avilirait, et violerait tous les principes sur lesquels ses institutions sont

1. No man, be his public services or sacrifices what they might, ever did, or ever could possess, in the slightest degree, what we may term a legitimate claim to be elevated to the rulership of a free people. The nation would degrade itself, and violate every principle upon which its institutions are founded, by offering its majestic obedience to one of its citizens as a reward for whatever splendour of achievement. The

fondées, en offrant son obéissance majestueuse à l'un de ses citoyens en récompense de l'action même la plus brillante. Un conquérant peut prétendre, (quelle que soit la valeur réelle de cette prétention,) à la souveraineté sur le peuple qu'il subjugue, mais, chez nous autres Américains, lorsqu'un homme d'Etat arrive à la direction suprême des affaires, c'est sur l'appel de la Nation, adressé à celui de ses serviteurs qu'elle croit le plus propre à dépenser sa sagesse, sa force et sa vie pour elle. Aussi, les services antérieurs d'un candidat ne doivent-ils être considérés qu'en tant qu'ils indiquent des qualités qui peuvent lui permettre de rendre des services plus grands encore dans la position que ses compatriotes veulent lui faire occuper. Ce qu'il a fait n'a aucune importance, sinon comme preuve de ce qu'il pourra faire.

Ces droits imprescriptibles du peuple, que Hawthorne revendique si jalousement, lui semblent devoir être mieux garantis par le parti démocrate, auquel il a toujours adhéré sans réserves, que par les Républicains. Les progrès du pouvoir central lui inspirent une défiance qu'il n'essaie pas de cacher, et le maintien inflexible des droits des États lui semble le plus sûr moyen d'empêcher l'oppression des individus. Avec Stuart Mill, il voit dans l'existence de fortes institutions locales la meilleure école de la liberté; et il lui répugne d'augmenter les droits du gouvernement de Washington, et de lui confier, sans nécessité absolue, même dans un but d'utilité publique, une force dont il pourra abuser, ou le soin de faire ce qui pourrait être fait aussi bien par les pouvoirs locaux, ou par des groupements volontaires d'individus ; — convaincu, avec raison, que l'État est le plus incapable des patrons, et qu'un fonctionnaire modèle fait un détestable entrepreneur.

Hawthorne, comme la plupart de ses coreligionnaires politiques, avait une confiance sans bornes dans l'avenir de son pays, et dans son pouvoir de développement illimité, et ne voulait pas voir l'écueil terrible qui lui barrait la route du progrès. L'Union avait toujours vécu prospère et grandi, malgré l'existence de l'Esclavage, et il lui semblait que la Constitution, qui s'en était jusque là si bien accommodée, pouvait continuer longtemps encore à n'en pas souffrir. Il était un peu de ceux qui croient résoudre une question gênante en la niant, et en refusant de s'en occuper, qui, comme l'autruche, s'enfoncent obstinément la tête dans un buisson pour ne pas voir le danger. Mais ces illusions ne durent jamais bien longtemps : les faits se chargent de les dissiper à bref délai, et le réveil en est souvent cruel.

conqueror may assert a claim, such as it is. to the sovereignty of the people whom he subjugates ; but, with us, Americans, when a statesman comes to the chief direction of affairs, it is at the summons of the nation, addressed to the servant whom it deems best fitted to spend his wisdom, his strength, and his life in its behalf. On this principle, which is obviously the correct one, a candidate's previous services are entitled to consideration only as they indicate the qualities which may enable him to render higher services in the position which his countrymen choose that he shall occupy. What he has done is of no importance, except as proving what he can do.

Hawthorne devait être forcé de s'apercevoir, lui aussi, que, lorsqu'une question est mûre, elle se pose inévitablement, et que toutes les forces du parti le plus puissant, du gouvernement le plus solidement établi, ne peuvent suffire à la faire rester dans l'ombre. Un jour ou l'autre, la conscience publique s'éveille, et, dès lors, elle ne connaît plus le repos, jusqu'à ce que le problème soit résolu, quels que soient les déchirements et les luttes intérieures qui en résultent.

Mais ni les peuples ni les partis ne savent gré à ceux qui les secouent violemment pour les arracher à leur chère quiétude, et les obliger à s'interroger, à chercher les solutions nécessaires. Et, pour peu que la question soit suffisamment grave, ces amis du repos, qui ne demandent qu'à laisser les choses en l'état, en arrivent vite à rendre les agitateurs responsables de son existence même, et à se figurer qu'ils l'ont inventée de toutes pièces, ou que, du moins, ils lui donnent, dans un but mesquin d'intérêt personnel ou de basse réclame, une importance démesurément exagérée. De là à les regarder comme des ennemis publics, il n'y a qu'un pas, vite franchi. On les accuse de mettre en danger, soit volontairement, dans de criminelles intentions, soit par aveuglement, la grandeur et l'existence même de la Nation. On les maudit, au nom de la Patrie : on lance sur eux toutes les forces populaires, toujours prêtes à poursuivre et à écraser celui qu'on leur signale comme l'ennemi du peuple et de la Nation, celui qui, par un effort de réflexion, a su s'élever au-dessus du commun niveau d'indifférence, et que tourmente la pensée du Droit violé, de la Justice méconnue.

Hawthorne n'était pas, il faut bien l'avouer, entièrement exempt de ces préjugés vulgaires, que sa haute intelligence eût certainement rejetés avec mépris, s'il n'avait pas été égaré par l'esprit de parti, car certaines lignes écrites par lui montrent combien il savait se défier des entraînements populaires. [1]

1. Nous voulons parler ici d'un passage de la *Maison des Sept Pignons*, où Hawthorne, rappelant la panique des Sorciers, à Salem, flétrit ces époques où

« ceux-là même (a) qui assumaient la tâche d'être les chefs du peuple se laissaient entraîner à l'erreur avec autant de passion qu'en montra jamais la populace la plus égarée, où des prêtres, des juges, des hommes d'Etat, les personnages les plus calmes, les plus sages, les plus saints de leur époque, entouraient le gibet, et se montraient les plus bruyants à applaudir à l'œuvre du sang, les derniers à s'avouer honteusement déçus, »

ces époques où, comme le disait récemment encore un de nos plus brillants écrivains,

« la foule, égarée par de monstrueux mensonges, et par d'odieuses déclamations, s'exaspérait,..... où les âmes innocentes se joignaient, avec une sainte simplicité, au hideux cortège des aboyeurs à gages. »

(a) ..... the influential classes, and those who take upon themselves to be leaders of the people, are fully liable to all the passionate error that has ever characterized the maddest mob. Clergymen, judges, statesmen, — the wisest, calmest, holiest persons of their day, — stood in the inner circle round about the gallows, loudest to applaud the work of blood, latest to confess themselves miserably deceived.

Il faut aussi nous rappeler, — et là sera, jusqu'à un certain point, son excuse, — que l'esprit le plus ferme et le plus lumineux a parfois d'étranges lacunes, à certains moments, et que, lorsque le problème a été mal posé, il est parfois difficile de se rendre à l'appel du Droit et de la Justice, lorsqu'on croit entendre la voix de la Patrie dans la direction opposée. Tout en déplorant son erreur, nous devons reconnaître qu'il ne se décida que pour des motifs absolument désintéressés, et qu'il était incapable de faire fléchir ses convictions devant son intérêt personnel.

Dès 1835, il laissait voir tout son mépris pour les Abolitionnistes qu'il considérait comme des « Come-outers » de l'espèce la plus dangereuse. C'est que, lui aussi, il les considère comme des ennemis du pays, et il ne résiste pas à la tentation, si commune en pareil cas, de mettre hors de la Patrie ses adversaires politiques, qu'il croit accabler en invoquant l'ombre glorieuse des soldats morts pour l'Indépendance, ou dans la guerre du Mexique ; et ceci, nous ne saurions trop le répéter, avec une entière bonne foi. Persuadé que le contrat fondamental de l'Union a consacré pour toujours le droit des États du Sud de maintenir l'esclavage, il estime qu'il serait injuste et déloyal de revenir sur ce pacte. Ce serait une extension intolérable du pouvoir central, qui risquerait de précipiter les États-Unis dans les plus effroyables convulsions, simplement pour flatter les manies d'agitateurs sans importance, dont les théories dangereuses ne reposent sur aucun fait tangible, palpable. Il avoue ingénuement que, pas plus que Pierce, il ne craint

> le blâme [1] qui menace de s'attacher à l'homme du Nord qui a osé préférer cette réalité sublime et sacrée : l'union et l'intégrité de son pays, aux brumes d'une théorie philanthropique.

Comme Pierce, il est persuadé que l'abolition amènerait des maux certains, incalculables, ..., et d'autant plus effrayants qu'ils sont inconnus ; et ne présenterait que des avantages problématiques, à moins qu'elle n'amenât la ruine commune des Noirs et des Blancs ; et que, seuls, un homme d'État en chambre, un philanthrope de profession, peuvent en douter.

Aussi n'est-il pas surprenant qu'il n'ait pas compris le dévouement héroïque de John Brown, et n'y ait vu qu'un acte de folie criminelle. Folie, soit, mais de cette folie généreuse dont sourient ironiquement les conservateurs à outrance, de cette folie qui fait couler le sang des martyrs, et gagne définitivement les causes les plus désespérées.

1. ..... the obloquy that sometimes threatened to pursue the Northern man who dared to love that great and sacred reality — his whole, united, native country — better than the mistiness of a philanthropic theory. (*Life of Pierce.*)

Personne [1] n'a jamais été pendu à plus juste titre. Il a bien gagné son martyre, et l'a accepté avec fermeté. Lui-même, j'en suis persuadé, tant était grande son honnêteté naturelle, aurait reconnu que la Virginie avait le droit de prendre la vie qu'il avait mise en enjeu et perdue ; bien qu'il eût mieux valu pour elle, à l'heure suprême qui s'approche rapidement, oublier le côté criminel de cette tentative, pour n'en voir que l'immense folie. D'autre part, tout homme de bon sens, examinant la chose sans fausse sentimentalité, a dû éprouver une certaine satisfaction intellectuelle à le voir pendre, ne fût-ce qu'en punition de la monstrueuse erreur qu'il a faite dans le calcul des possibilités.

Il est pendu, n'en parlons plus ! Voilà toute la leçon que tire Hawthorne de ce drame où un honnête homme risqua vaillamment sa vie, sans s'inquiéter des conséquences presque fatales, dans l'espoir que son sang ne coulerait pas en vain, et que sa mort serait le signal de la délivrance pour des millions d'opprimés. Il ose reprocher froidement, au nom du bon sens, une erreur de raisonnement à ce martyr, devant la mémoire duquel s'inclinait pieusement Whittier, et qui « a rendu le gibet aussi noble, aussi saint que la Croix », oubliant qu'il est plus glorieux encore de marcher avec calme à une mort ignominieuse, — sans même être certain qu'elle servira, et qu'elle pourra rendre moins lointain le but rêvé, — que de conduire brillamment, en plein soleil, sous les regards d'une armée entière, un régiment à l'assaut des positions mexicaines.

Alors que tous ceux qui, aux États-Unis, savaient tenir une plume, Emerson, Longfellow, Thoreau, Whittier, et tant d'autres, avaient soutenu vaillamment la cause abolitionniste ; alors que certains, même, comme Whitman, avaient compris que le temps n'était plus aux paroles, mais aux actes, et s'étaient enrôlés sous la bannière fédérale ; alors qu'ils voulaient, — désertant leurs chères études, oubliant les rythmes favoris, si tendrement caressés, — frapper, eux aussi, quelques coups pour la liberté, et faire parfois plus que leur devoir ; — seul Hawthorne, l'admirateur passionné des soldats de la Guerre d'Indépendance, en qui l'on s'était habitué à voir le défenseur des opprimés, s'est attardé parmi les champions d'une institution odieuse, que, près d'un siècle plus tôt condamnait déjà Samuel Johnson [2], et contre laquelle protestait tout son passé, tous les

1. Nobody was ever more justly hanged. He won his martyrdom fairly, and took it firmly. He himself, I am persuaded, (such was his natural integrity,) would have acknowledged that Virginia had a right to take the life which he had staked and lost ; although it would have been better for her, in the hour that is fast coming, if she could generously have forgotten the criminality of his attempt in its enormous folly. On the other hand, any common-sensible man, looking at the matter unsentimentally, must have felt a certain intellectual satisfaction in seeing him hanged, if it were only in requital of his preposterous miscalculation of possibilities. (*Chiefly about War Matters.*)

2. On sait que le Dr Johnson, que personne, pourtant, ne prendra pour un réformateur échevelé, ni pour un utopiste nuageux, s'était déclaré nettement en faveur de l'affranchissement des Noirs, au moment même où éclata la Guerre d'Indépendance, et où il condamnait le plus sévèrement les revendications des colons soulevés.

nobles sentiments qu'il devait à ses ancêtres, à son éducation. Nous ne voulons pas insister plus qu'il n'est nécessaire sur ce moment pénible de sa vie ; il nous paraît même inutile de rappeler autrement qu'en passant les lignes qu'il écrivait (*Mainly about War Matters*), sur le Président Lincoln,

> cet homme noble, simple, juste et résolu, dont la main prudente a sauvé du crime le plus abominable connu dans l'histoire d'aucun pays, d'aucun siècle, l'Union de ces Etats [1],

et qui devait bientôt tomber, lui aussi, martyr de la cause sainte [2].

Il nous plaît de penser que, si Hawthorne avait pu voir la fin de la guerre, s'il lui avait été donné d'assister au triomphe définitif de l'Union, joint au triomphe de la Liberté, il aurait, — enfin délivré des craintes qui l'avaient si longtemps torturé, — compris l'immensité de son erreur, compris que son patriotisme l'avait fait lutter contre les intérêts, contre l'honneur même de sa patrie, et qu'il aurait, avec la noble franchise qu'il avait toujours su montrer, effacé ces quelques pages qui font sur son œuvre une tache honteuse, et que tous ses amis, tous ses admirateurs voudraient pouvoir oublier.

Ajoutons enfin que c'était alors une de ces époques troubles où il est plus difficile de connaître son devoir que de le faire, et que des milliers

1. This dust was once the man,
Gentle, plain, just, and resolute, under whose cautious hand,
Against the foulest crime in history known in any land or age,
Was saved the Union of these States.

(W. Whitman.)

2. On nous saura gré, sans doute, de reproduire ici les quelques vers si profondément émus que W. Whitman consacre à la mémoire du Président :

Que silencieux (a) soient les camps aujourd'hui ; — et, soldats, voilons de crêpe nos armes usées par la guerre ; — et retirons nous tous pensifs pour célébrer — la mort de notre chef bien-aimé.

Il ne connaîtra plus les orageuses luttes de la vie, — ni la victoire ni la défaite, ni les sombres événements du temps, — qui chargent comme des nuages incessants à travers le ciel.

Mais chante, poète, en notre nom ; — chante l'amour que nous lui portions, parce que toi, qui habites les camps, tu le connais bien.

A l'heure où l'on descend, là-bas, le cercueil au tombeau, — chante, à l'heure où l'on ferme sur lui les portes de la terre, un chant — pour les cœurs attristés des soldats.

(a) Hush'd be the camps to-day,
And soldiers let us drape our war-worn weapons;
And each with musing soul retire to celebrate
Our dear commander's death.

No more for him life's stormy conflicts,
Nor victory, nor defeat — no more time's dark events,
Charging like ceaseless clouds across the sky.

But sing poet in our name,
Sing of the love we bore him — because you, dweller in camps, know it truly.

As they invault the coffin there,
Sing — as they close the doors of earth upon him — one verse,
For the heavy hearts of soldiers.

de braves gens, relativement indifférents à la question de l'esclavage, crurent devoir se ranger sous le drapeau des Confédérés par dévouement à leur État natal. Parmi eux fut Lee, qui, comme Pierce, s'était distingué dans la guerre du Mexique, et qui fut l'un des plus brillants généraux sudistes. Pour ceux-là, Hawthorne n'éprouve qu'une sympathie sans mélange, et il est difficile de l'en blâmer.

C'est [1] une chose étrange dans la vie humaine que nos plus grandes erreurs naissent souvent de nos qualités les plus délicates et les plus généreuses. C'est ainsi que des milliers de personnes, suivant les sympathies et l'impulsion de leur cœur ardent, se sont jointes aux Rebelles, non par zèle pour leur cause, mais parce qu'entre deux loyalismes, ils ont choisi celui qui, forcément, touchait leur cœur de plus près. Il n'a jamais existé de gouvernement contre lequel la trahison fût si facile, et pût se défendre par des arguments si plausibles, que celui des Etats-Unis. L'anomalie de deux fidélités, (celle qu'on doit à son Etat en appelle de plus près aux sentiments de l'homme, et comprend l'autel et le foyer, tandis que le gouvernement commun n'exige de lui que le dévouement à une loi très abstraite, et n'a pas d'autre symbole qu'un drapeau,) est très dangereuse à ce point de vue ; car elle a transformé en traîtres des foules d'honnêtes gens qui se considérent, non seulement comme des innocents, mais comme des patriotes, et qui meurent pour une mauvaise cause avec la conscience aussi tranquille que s'ils tombaient pour la meilleure. Dans l'immense étendue de notre pays, beaucoup trop vaste pour entrer dans un cœur d'homme, nous limitons inévitablement à notre Etat, ou tout au moins à notre région, ce sentiment d'amour physique pour le sol qui rend un Anglais, par exemple, si intensément jaloux de la prospérité et de la dignité de sa petite île, que le pied d'un ennemi la foulant en n'importe quel endroit, meurtrirait tous les cœurs. Si donc un homme aime son Etat natal, et veut bien se perdre avec lui, tuons-le si nous pouvons, mais accordons-lui une tombe honorable dans le sol qu'il défend.

Jusqu'au dernier moment, Hawthorne avait espéré que la guerre pour-

1. It is a strange thing in human life, that the greatest errors, both of men and women often spring from their sweetest and most generous qualities; and so, undoubtedly, thousands of warm-hearted, sympathetic and impulsive persons have joined the Rebels, not from any real zeal from the cause, but because, between two conflicting loyalties, they chose that which necessarily lay nearest the heart. There never existed any government against which treason was so easy, and could defend itself by such plausible arguments as against that of the United States. The anomaly of two allegiances, (of which that of the State comes nearest home to a man's feelings, and includes the altar and the hearth, while the General Government claims his devotion only to an airy mode of law, and has no symbol but a flag,) is exceedingly mischievous in this point of view; for it has converted crowds of honest people into traitors, who seem to themselves, not only innocent, but patriotic, and who die for a bad cause with as quiet a conscience as if it were the best. In the vast extent of our country, — too vast by far to be taken into one small human heart, — we inevitably limit to our own State, or, at farthest, to our own section, that sentiment of physical love for the soil, which renders an Englishman, for example, so intensely sensitive to the dignity and well-being of his little island, that one hostile foot, treading anywhere upon it, would make a bruise on each individual breast. If a man loves his own State, therefore, and is content to be ruined with her, let us shoot him, if we can, but allow him an honourable burial in the soil he fights for. (*Chiefly about War Matters.*)

rait être évitée. Il essayait de prouver aux plus ardents des Abolitionnistes que la réforme tant souhaitée n'était pas mûre encore, que, lorsqu'elle le serait, elle s'accomplirait d'elle-même et sans violence ; et qu'alors l'esclavage, ayant fini de jouer le rôle auquel il était destiné, s'évanouirait comme un rêve. Il oubliait que, s'il est à peu près impossible, et souvent dangereux, de réaliser une réforme avant son heure, et de détruire une institution qui a encore en elle un peu de vitalité ; que, si l'on risque, à vouloir faire une révolution prématurée, de s'exposer aux pires réactions ; — il n'en est pas moins vrai qu'il est des morts qu'il faut qu'on tue, et que les institutions les plus caduques et les plus vermoulues, devenues incapables de se soutenir par elles-mêmes, ont cependant groupé autour d'elles un faisceau de volontés, et d'intérêts personnels attachés à leur conservation, qui continuent à les défendre, et s'efforcent de les galvaniser. Ce sont ces dernières résistances qu'il est presque toujours impossible de briser sans un effort violent, et qui, trop scrupuleusement respectées, barreraient indéfiniment la route à tout progrès.

Mais, lorsqu'éclata la guerre tant redoutée, Hawthorne, malgré ses sympathies non dissimulées pour l'ancien état de choses, et pour le compromis de 1850, ne faillit pas un instant à son loyalisme envers l'Union. Bien plus, la guerre semble lui avoir fait ouvrir les yeux aux motifs intéressés qui poussaient la plupart des chefs sécessionnistes, et à l'indifférence réelle du peuple des Etats Confédérés pour une institution dont une minorité accaparait tous les avantages. Il fit une visite à quelques prisonniers sudistes, et leur abrutissement lui parut dépasser les bornes permises. Ces pauvres diables semblaient ne rien comprendre à leur situation, et la comparaison entre eux et les soldats du Nord, volontaires dévoués à une cause noble et sainte, leur était singulièrement défavorable.

Le contact réel avec les soldats du Sud avait détruit les dernières illusions de Hawthorne. Il avait enfin compris que les Etats du Nord avaient le droit, le devoir impérieux, de délivrer l'Union d'une plaie aussi honteuse, dans l'intérêt même de leurs adversaires, que cette institution dégradait autant que les Noirs, et, parfois, faisait descendre au-dessous du niveau des esclaves, qui, eux, du moins, n'avaient rien à se reprocher, et ne pouvaient être rendus responsables des vices inhérents à leur triste condition. Et, dans un élan de franchise, en un moment où le triomphe du Nord semblait encore fort douteux, il en arrive à se dire que, si les armées fédérales ne pouvaient réussir à vaincre les Rebelles, mieux vaudrait encore se résigner à la Sécession, que de continuer à traîner le hideux boulet de l'esclavage, et à se déshonorer aux yeux du monde civilisé, pour garder les apparences trompeuses d'une Union morte depuis longtemps dans les cœurs.

CHAPITRE IV

MORT DE HAWTHORNE

Hawthorne était rentré d'Italie légèrement affaibli. La guerre civile, qui éclata presque aussitôt, ne devait pas contribuer à lui rendre les forces perdues. Entièrement absorbé par les événements, il était devenu presque incapable d'écrire ; et les défaites répétées subies par les armées du Nord au début de la campagne l'exaspéraient. Aussi, ressentait-il une sorte d'excitation fébrile, qu'il prenait pour une influence bienfaisante, et qui devait laisser après elle une terrible dépression. Chaque jour, sa haine pour les sudistes augmentait avec leurs succès, et, chaque jour, il était plus convaincu de l'impossibilité de maintenir la constitution.

Hawthorne passa une partie de l'été de 1861 au bord de la mer, mais, l'hiver suivant, la dépression se fit sentir, plus forte que jamais. Il lui était devenu presque impossible de sortir, et de prendre aucun exercice ; une sorte de paresse physique semblait s'être emparée de lui, et son esprit, aussi, se fatiguait. Il ne put réussir à achever *Septimius Felton*, ni le *Secret du Dr Grimshawe*, et finit par les abandonner complètement. L'hiver de 1862-63 fut plus désastreux encore. Hawthorne avait commencé la rédaction du *Roman des Dolliver*, avec le pressentiment qu'il ne pourrait probablement pas l'achever. Une maladie grave de sa fille Una avait ajouté de sérieuses inquiétudes à celles qui le tourmentaient déjà. Ajoutons que, même à ce moment, les soucis d'argent, qui avaient harassé Hawthorne pendant presque toute son existence, le tourmentaient encore cruellement.

Il perdait peu à peu tout appétit, et cet homme, naguère encore si robuste, était devenu, dans l'été de 1863, presque incapable de faire même une promenade de quelques minutes. Il passait de longues journées assis, ou étendu sur un sofa, souffrant également du froid et de la chaleur. En mars et avril 1864, il fit une excursion à New-York et à Philadelphie avec

Ticknor, mais celui-ci vint à mourir subitement, et l'émotion causée par ce malheur, la nécessité de s'occuper des détails matériels dont son ami avait assumé la charge, lui rendirent impossible la continuation de ce petit voyage. Il rentra à Concord, mais sentit bientôt le besoin de partir de nouveau. Il lui semblait qu'il ne pourrait y rester sans mourir bientôt, et peut-être, aussi, voulait-il, comme il l'avait dit souvent, que la Mort le trouvât loin des siens, et leur épargnât le déchirement des adieux suprêmes, et la douleur de voir partir pour jamais celui qu'ils avaient tant aimé. Stoïque jusqu'à la fin, il s'efforçait de marcher d'un pas ferme, et de cacher à tous les yeux le mal qui le rongeait et dont il se sentait mourir.

Le Général Pierce s'offrit à l'accompagner dans une exercursion de quelques jours, et Hawthorne y consentit volontiers,

Les deux amis [1], dit Mr. J. Hawthorne, partirent vers le milieu de Mai, et, voyageant sans se presser, arrivèrent à Plymouth (N. H.) le 18 du mois Il existe un petit agenda où sont notés, en quelques mots d'une écriture minuscule et presque illisible les incidents de chaque journée de voyage, mais rien n'y est écrit après le 17. Ils descendirent à l'Hôtel Pemigewasset, et Hawthorne alla se coucher de bonne heure. La chambre de Pierce communiquait avec la sienne par une porte qui fut laissée ouverte. Une ou deux fois pendant la nuit, Pierce entra pour voir si son ami dormait bien. Hawthorne respirait tranquillement, couché dans une position naturelle, sur le côté droit. Un peu après minuit, Pierce, qui avait été ennuyé par les aboiements persistants d'un chien dans la cour de l'hôtel, alla de nouveau au lit de Hawthorne. Il était encore couché exactement dans la même position où le sommeil l'avait pris, mais aucune respiration n'était plus perceptible. Pierce mit aussitôt la main sur son cœur, et vit qu'il avait cessé de battre.

Ainsi s'éteignit paisiblement, après une existence si bien remplie, cet homme qui, pendant soixante ans, avait donné l'exemple d'une vie irréprochable, singulièrement exempte de toute erreur de conduite; qui toujours, avait eu l'horreur profonde de tout ce qui est vil et bas; et qui avait su allier, à une remarquable force de caractère, à une intelligence d'une parfaite lucidité, à un talent littéraire de premier ordre, la pureté et la

1. The friends started about the middle of May, and, travelling leisurely, reached Plymouth, New Hampshire, on the 18th of the month. There is a little memorandum book, in which are jotted down, in a small and almost illegible handwriting, a few words as to the results of each day's journey; but there is no entry after the 17th. They put up at the Pemigewasset House, and Hawthorne went to bed early. Pierce's room communicated with Hawthorne's; the door was open between, and once or twice, during the night, Pierce went in to see whether his friend were resting easily. Hawthorne breathed quietly, and lay in a natural position, on his right side. Some time after midnight. Pierce, who had been disturbed by the persistent howling of a dog in the courtyard of the hotel went to Hawthorne's bedside again. He still lay in precisely the same position as when he first fell asleep; but no breathing was now perceptible. Pierce quickly laid his hand on the sleeper's heart, and found that it had stopped beating.

candeur d'âme d'un enfant ; — un des plus nobles cœurs que l'Amérique ait connus ; — victime de l'horrible guerre qui avait dissipé si cruellement ses rêves d'autrefois, et frappé d'une main aussi sûre que s'il était tombé sur le champ de bataille de Bull's Run.

Les plus illustres entre les écrivains américains de l'époque, Longfellow, Whittier, Holmes, Lowell, Emerson, tinrent à honneur d'assister à ses funérailles, et de dire un dernier adieu à celui qu'ils avaient sincèrement aimé ; et Longfellow consacra à la mémoire de son vieil ami ces vers plein d'émotion :

Qu'il était beau [1], ce jour ensoleillé, — seul dans la longue semaine de pluie ! — Et pourtant, toute sa splendeur ne pouvait chasser — la douleur présente au cœur de tous.

La ville charmante était blanche de fleurs de pommier, — et les grands ormes, au-dessus de nos têtes, — tissaient sur leurs métiers aériens des ombres noires — où couraient des fils d'or.

A travers la prairie, près du vieux presbytère gris, — la rivière historique coulait ; — j'étais comme un homme qui erre dans un sommeil magnétique, — sans avoir conscience du chemin.

Les visages d'anciens amis semblaient inconnus ; — leurs voix, je pouvais les entendre ; — et pourtant les paroles qu'ils prononçaient semblaient changer — leur sens en arrivant à mon oreille.

Car le seul visage que je cherchais n'était pas là, — cette seule voix basse s'était tue ; — l'air était plein de quelque chose de présent et d'invisible, — qui se dérobait à ma poursuite.

Maintenant, je regarde en arrière, et prairie, presbytère et rivière — dans ma

1. How beautiful it was, that one bright day
In the long week of rain !
Though all its splendour could not chase away
The omnipresent pain.

The lovely town was white with apple-blooms,
And the great elms o'erhead
Dark shadows wove on their aerial looms
Shot through with golden thread.

Across the meadows, by the gray old manse,
The historic river flowed ;
I was as one who wanders in a trance,
Unconscious of his road.

The faces of familiar friends seemed strange,
Their voices I could hear,
And yet the words they uttered seemed to change
Their meaning to my ear.

For the one face I looked for was not there,
The one low voice was mute ;
Only an unseen presence filled the air,
And baffled my pursuit.

Now I look back, and meadow, manse and stream
Dimly my thought defines ;
I only see — a dream within a dream —
The hill-top hearsed with pines.

pensée prennent des contours indistincts ; — je vois seulement, (rêve dans un rêve !) — le sommet de la colline, funèbrement couronné de pins.

J'entends seulement, au-dessus de l'endroit où il repose, — leurs accents murmurés et tendres ; aspirations infinies d'un cœur troublé, — voix qui ressemble tant à la sienne.

Là, prisonnière, et loin des hommes, — gît, froide, maintenant, la main du magicien — qui laissa tomber sa plume, alors plus rapide que jamais, — et laissa le conte à demi-raconté.

Ah. qui relèvera cette baguette au pouvoir magique, — et retrouvera le fil perdu ? — La fenêtre inachevée dans la tour d'Aladin — doit rester inachevée.

Citons enfin, dernier hommage à l'ami disparu pour toujours, ces quelques vers de Lowell, si vrais dans leur simplicité émue :

Lui [1], dont le cœur trop ardent, et timide à la fois, hésitait à prodiguer la sympathie, nuage chargé d'une flamme pénétrante, dont la grande ombre rehaussait les choses les plus humbles par le sens d'un Mal caché, et revêtait des couleurs du destin la colline et le champ familier, le poète de la Nouvelle Angleterre, âme réservée et profonde, nature de Novembre avec un nom de Mai, que nous conduisîmes au dernier sommeil bien haut au-dessus des plaines de Concord, tandis que les vergers vêtus de blanc nous raillaient, et que les rouge-gorges, en construisant leur nid, s'étonnaient de nos larmes ; arraché à nous encore en la force de son âge ; cette forme auguste que n'eussent pas dû courber quatre-vingts années, cette noble tête, ces yeux, qui semblaient chercher furtivement votre confiance, tout cela n'est plus que poussière muette.

I only hear above his place of rest
Their tender undertone,
The infinite longings of a troubled breast,
The voice so like his own.

There, in seclusion and remote from men,
The wizard hand lies cold,
Which, at its topmost speed, let fall the pen,
And left the tale half told.

Ah, who shall lift that wand of magic power,
And the lost clew regain ?
The unfinished window in Aladdin's tower
Unfinished must remain !

1. First he from sympathy still held apart
By shrinking over-eagerness of heart,
Cloud charged with searching fire, whose shadow's sweep
Heightened mean things with sense of brooding ill,
And steeped in doom familiar field and hill, —
New England's poet, soul reserved and deep,
November nature with a name of May,
Whom high o'er Concord plains we laid to sleep,
While the orchards mocked us in their white array,
And building robins wondered at our tears,
Snatched in his prime, the shape august
That should have stood unbent 'neath fourscore years,
The noble head, the eyes of furtive trust,
All gone to speechless dust.

LIVRE SIXIÈME

L'ŒUVRE DE HAWTHORNE

CHAPITRE PREMIER

LE STYLE ET LE LANGAGE DE HAWTHORNE

L'atmosphère un peu sèche, et, en apparence, dépourvue de poésie, de la Nouvelle Angleterre, semblait devoir être fort peu favorable à l'éclosion et au développement d'une littérature idéaliste. Et cependant des hommes comme Emerson, Longfellow, Hawthorne, ont pu y respirer, et concentrer dans leurs œuvres les éléments épars autour d'eux. L'œuvre de Hawthorne est même surtout intéressante en ce qu'elle nous permet de voir quels éléments de poésie pouvaient se trouver dans notre âge prosaïque, dans ce pays prosaïque entre tous, et quelle mesure d'idéal on y pouvait introduire.

Hawthorne a compris que le roman basé sur la réalité pure, à supposer qu'il fût possible, serait intolérable, et qu'il fallait l'éclairer par un reflet de « cette lumière qui jamais n'exista sur la mer ou sur terre ». Mais, souvent, cet Américain si fier de son pays se plaignit d'y trouver si peu de poésie ; et, souvent, il envia le sort des écrivains assez heureux pour naître dans une contrée que la Nature et la Légende ont enrichie de leurs trésors. Il n'avait pas prévu l'avenir splendide réservé à la grande République, et dont le pressentiment vibre dans les vers de Whitman ; il ignorait la poésie enivrante de l'espace, et des régions illimitées du Far West ; et la poé-

sie du travail, qui inspirait à Whittier tant de strophes émues sur le labeur des humbles ; et il se rejetait avec une pieuse ferveur vers le passé, pour y trouver, dans les exploits des premiers colons et de la Guerre d'Indépendance, un éclat que le Présent, vulgaire à ses yeux, se refusait à lui montrer, et qu'il n'osait pas demander à l'Avenir.

Aussi, pendant son séjour en Angleteterre, fut-il vite séduit par le côté légendaire et pittoresque des choses. Il admirait cette Nature, qui s'est si bien assouplie sous la main de l'homme, sans, pour cela, perdre son caractère ; il admirait surtout le prestige que mille ans d'histoire donnaient aux édifices les plus simples, et le moindre pan de mur vêtu de lierre prenait à ses yeux une importance démesurée. Parfois il se croyait obligé de réagir contre ce charme de la continuité historique, où un long passé se fond harmonieusement avec le présent, et de protester, au nom de l'Amérique, contre ces beautés qu'il eût cherchées en vain dans son pays natal ; et, par ces réserves presque comiques, il semble se venger d'éloges qu'il ne peut refuser. Parfois même, il s'insurge visiblement contre cette douce attirance qu'exercent sur son âme d'artiste les choses d'autrefois, et, brusquement, il développe des théories que n'eût pas désavouées l'iconoclaste Holgrave, farouche contempteur du Passé.

Il est permis, cependant, de ne pas partager absolument les regrets qu'inspirait à Hawthorne la pauvreté poétique de la Nouvelle Angleterre, qui le contraignit à s'imposer une salutaire discipline. L'excès de nourriture peut être aussi dangereux que l'inanition, et, dans un pays plus pittoresque et plus favorisé par l'histoire, Hawthorne eût pu être beaucoup plus poétique en apparence, et l'être beaucoup moins dans l'intime réalité de son œuvre. Il était bon, peut-être, qu'il ne pût se laisser aller trop facilement à prendre sans fatigue autour de lui les éléments de beauté de ses livres, à faire, en quelque sorte, œuvre de tapissier littéraire, et à masquer la poésie intime sous la masse des ornements accessoires, que leur facilité même eût rendus vulgaires. Cette poésie, qu'il ne trouvait pas dans les objets extérieurs, il était obligé de l'aller chercher à des sources plus profondes, de la faire jaillir, plus pure et plus vigoureuse, du rocher qui la renfermait, — et cette dure nécessité a fait sa force.

Peu d'écrivains ont su, aussi bien que lui, l'extraire de ces éléments si peu favorables en apparence ; peu ont su, au même degré, harmoniser leur style aux objets, le rendre aussi merveilleusement adéquat à l'expression de la pensée. Il a su rendre, avec un rare bonheur, ces éléments épars de poésie, souvent si ténus, et résister à la tentation, presque inévitable, de les grossir outre mesure. Dans ses pages, nous ne trouvons pas d'éclat, pas d'enthousiasme, pas de cette ardeur fougueuse, qui serait souvent déplacée, sur des matériaux aussi minces ; mais, partout, le même calme

rêveur, la même imagination pénétrante et subtile, le même goût raffiné, qui lui permettent, comme il le dit lui-même, de

> créer, de matériaux insubstantiels, aériens, l'apparence d'un monde revêtu de l'impalpable beauté d'une bulle de savon [1].

Cet homme, né pour le rêve et pour la vie contemplative, qui jamais ne put se décider à l'action, préféra toujours la suggestion à l'affirmation, et aima mieux soulever les questions que de les résoudre. Aussi, ne faut-il pas chercher chez lui de théories longuement développées, mais seulement des indications, il voulait laisser au lecteur le soin de découvrir quelque chose, et savait que,

> si les mélodies que l'on entend sont douces, il en est d'inentendues qui sont plus douces encore [2].

Ecrivain essentiellement suggestif, il se borne à esquisser d'un trait rapide ce qu'il veut nous faire comprendre, et ses images sortent rarement d'un demi-crépuscule. Un de ces critiques a très heureusement exprimé ses qualités d'observation pénétrante, en lui reconnaissant

> la faculté qu'ont les chats de voir dans l'obscurité [3].

Comme eux aussi, Hawthorne semblait craindre la lumière aveuglante du plein soleil. Il fermait à demi les yeux devant cet éclat trop vif, et voulait que le lecteur, à son tour, fût obligé de deviner dans la pénombre

> ces formes étranges, fantastiques, qui volètent dans un crépuscule doré [4].

Il n'aime pas beaucoup à suivre les évolutions lentes de l'âme. Son procédé est tout autre. Il la met à nu lorsque, sous l'empire de circonstances extérieures, ou sous l'impulsion des passions et des instincts, elle a atteint le point où son étude présente le maximum d'intérêt. Alors, il nous l'expose sous toutes ses faces avec un soin minutieux, la tourne, la retourne en tous sens, en fouille les recoins les plus obscurs et les plus inexplorés. Il éclaire encore cette étude par la lumière que jettent indirectement sur un caractère les autres personnages, par les actions et réactions multiples qu'ils exercent l'un sur l'autre, en ces moments de crise suprême, où tous les ressorts de leur être sont tendus, où passions et sentiments atteignent leur plus haut degré d'énergie et d'intensité. Sans doute,

1. ..... to build, out of unsubstantial, airy materials, the semblance of a world clothed in all the impalpable beauty of a soap bubble.....

2. Heard melodies are sweet, but those unheard
Are sweeter.
Keats. (*Ode on a Grecian Urn.*)

3. His catlike faculty of seeing in the dark. (H. James.)

4. ... those shadowy, weird, fantastic, Hawthornesque shapes, flitting through the golden gloom..... (Letter from Motley to Hawthorne.)

ce procédé amène presque nécessairement des redites, de même qu'il ne va guère sans lacunes, mais il donne à l'auteur, grâce à la concentration des rayons multiples qu'elle lui permet de lancer sur un espace très étroit, une puissance que ne connaît pas la méthode inverse, préférée des réalistes. Hawthorne, il est vrai, laissera dans une demi-obscurité les points moins importants, mais cela n'est point pour lui déplaire, et la clarté qu'il jette dans d'autres directions semble plus vive encore, par contraste avec la pénombre environnante, et presque brutale à force de précision. Il trouve plaisir à ne pas tout dire, à ne pas tout fixer d'une façon immuable, à laisser à notre imagination quelque liberté. Et, si les rayons qui se croisent, venant de directions différentes, semblent parfois faire double emploi, ils ne sont pourtant jamais complètement inutiles. La répétition est même devenue, chez Hawthorne, presque un procédé, par lequel il augmente dans de sérieuses proportions l'effet dramatique de ses tableaux, tant il est vrai que, chez lui, tous les traits s'harmonisent, se fondent heureusement, et concourent au même but, poursuivi avec une patience et une minutie de détails incroyables, qui en décuple l'intérêt saisissant. Peu importe que, de l'image qui se détache sur le fond obscur, certaines parties restent à demi-voilées d'ombre ; il y a un charme tout particulier dans cette beauté incomplète, et le mystère auquel nous nous heurtons par moments lui donne un nouvel et puissant attrait.

Il semble qu'en ouvrant les livres de Hawthorne, on pénètre à sa suite dans la terre de rêve qu'a si bien décrite le poète,

..... a land
In which it seemed always afternoon.

Mais, si le lecteur se complaît souvent avec lui dans la pénombre qui lui était si chère, et se laisse aller au charme rêveur des détails imprécis et flottants, parfois aussi, lorsque l'obscurité s'épaissit, et que le fil conducteur vient à lui manquer, il la supporte avec impatience, et se demande si la pensée de l'écrivain mérite réellement toute la peine qu'il lui faut prendre pour en pénétrer le sens. Il est malheureusement certain que le vague des premières œuvres de Hawthorne est dû surtout à son inexpérience de jeune auteur, encore insuffisamment maître de sa pensée, et trop souvent impuissant à la dégager des brumes qui l'enveloppent. Il faut avouer que la lecture de *Fanshawe* est une tâche parfois pénible, et que les *Twice Told Tales*, et même certains récits des *Mosses from an old Manse* nous laissent une regrettable et décevante impression de vague et d'incomplet.

Si donc l'imprécision du style n'eût été chez Hawthorne qu'une conséquence de l'imprécision de la pensée, ce n'eût été là qu'un défaut de jeunesse, dont il se fût vite corrigé, car chaque nouvelle œuvre marque un

progrès sensible dans ses facultés d'observation, dans sa façon de sentir la vie réelle et les objets extérieurs, auquel correspond un progrès non moins remarquable dans l'expression, de plus en plus nette et ferme; mais la cause réelle de l'obscurité qui dépare à certains moments ses plus beaux livres est plus haute: il faut la chercher dans le caractère même de l'auteur, et il serait puéril de nier que Hawthorne l'ait souvent voulue, et infligée à ses lecteurs de propos délibéré.

Nous savons que Hawthorne aimait le mystère, qu'il hésitait à développer ses conceptions au grand jour, et préférait ne les dévoiler qu'incomplètement. Cette demi-clarté n'est pas sans charme, et ces idées, volontairement enveloppées d'une brume légère, ont un piquant attrait pour la curiosité du lecteur, comme en ont pour le savant les voiles multiples qui couvrent le sein encore inaperçu d'Isis, et que sa main tente de soulever. Mais ce mystère, si favorable aux symboles, l'est beaucoup moins aux faits, et nous voudrions parfois plus de clarté dans le récit des événements. Il peut y avoir quelque intérêt à chercher le mot d'un crime énigmatique, savamment embrouillé par Gaboriau ou Boisgobey, ou à suivre les ingénieuses déductions de l'illustre détective Sherlock Holmes; mais ce n'est pas ce genre de plaisir que l'on veut trouver aux livres de Hawthorne.

Déjà, dans la *Lettre Rouge*, il avait omis de nous dire ce que le médecin vit sur la poitrine de Dimmesdale, ce qu'était cette marque mystérieuse que l'infortuné ministre dévoila devant tous au jour de sa confession. Comment se trouvait-elle sur sa poitrine? L'avait-il gravée dans sa chair par quelque hideux procédé de torture secrète, dès le premier jour où Hester porta le stigmate d'ignominie? Cet emblème terrible n'était-il que le résultat des remords qui dévoraient son cœur, et qu'un effrayant jugement du ciel avait forcés à se manifester au dehors? Existait-elle même réellement, cette marque sinistre? Nous ne nous chargerons pas de résoudre cette énigme dont Hawthorne a jalousement gardé le mot.

Dans la *Maison des Sept Pignons*, ce n'est qu'après la mort du juge qu'il nous donne l'explication de la malédiction étrange qui, de génération en génération, frappe les membres de la famille Pyncheon, et semble les étouffer en leur faisant remonter à la gorge le sang du sorcier. Mais la marque rouge qui ronge la poitrine du ministre, et le flot de sang qui se mêle inévitablement au dernier râle des Pyncheons ont une haute valeur symbolique. Ce n'est pas le cas pour d'autres détails qui sont sans importance significative, et dont l'influence sur la marche du récit est fort médiocre, après tout. C'est avec une certaine impatience que nous voyons Hawthorne cacher avec tant de soin, presque jusqu'à l'heure du dénouement, l'identité de Priscilla et l'histoire du vieux Moodie; et que nous nous voyons forcés d'ignorer par quels moyens secrets Westerwelt s'est

asservi l'impérieuse Zénobie, et par la possession de quel secret ignoré il l'oblige à commettre de véritables lâchetés. Les derniers chapitres du *Faune de Marbre* ne sont pas non plus exempts de ce reproche, et se prolongent outre mesure en complications assez maladroites. La disparition momentanée de Hilda, qui n'est rendue nécessaire par aucun des incidents antérieurs, s'explique assez mal. Elle semble n'avoir été introduite que pour renforcer l'élément de mystère, déjà très suffisamment important dans cet ouvrage. De même, le lien qui unit le moine à Miriam, l'origine de celle-ci, enfin, les relations qu'elle conserve avec des protecteurs inconnus, sont autant de points qui gagneraient à être élucidés davantage, et les explications embarrassées que donne Hawthorne dans les deux dernières pages du roman sont loin de nous suffire. Qu'on en juge par ces quelques lignes [1] :

Miriam [1], tout isolée qu'elle semblait, avait à Rome des parents, dont l'un, j'ai des raisons de le croire, occupait un poste dans l'administration papale. Ce Signor Luca Barboni était, soit le personnage en question, qui se dissimulait sous un faux nom, soit l'intermédiaire par lequel Miriam communiquait avec lui. Or, sous un gouvernement comme celui de Rome, il est évident que la retraite et l'isolement de Miriam ne pouvaient durer que grâce à la connivence et à l'appui d'une personne influente jouant un rôle dans l'administration. Quelque libre et indépendante qu'elle parût, tous ses mouvements étaient épiés et surveillés bien plus à fond par les prêtres que par ses amis les plus chers.

Enfin, que deviennent les personnages de cette tragique idylle éclose sous le soleil brûlant d'un été romain, c'est encore ce que Hawthorne omet malicieusement de nous dire, ce qu'il se borne tout au plus à nous laisser deviner par d'énigmatiques indications, qui ne font qu'irriter notre curiosité sans la satisfaire, Et, lorsque nous voudrions plus de clarté, il se raille de nos vains regrets, et nous reproche de céder à une impatience de Barbares ou d'enfants, incapables de comprendre à demi mot. Sans doute, nous ne sommes pas de ceux qui voudraient voir disparaître du *Faune de Marbre* l'élément de mystère qui en fait le plus grand charme, et que contenterait seule

... une édition illustrée [2], avec une grande potence à la dernière page, et Dona-

1. Miriam, isolated as she seemed, had family connections in Rome, one of whom, there is reason to believe, occupied a position in the papal government. This signor Luca Barboni was either the assumed name of the personage in question, or the medium of communication between that individual and Miriam. Now, under such a government as that of Rome, it is obvious that Miriam's privacy and isolated life could only be maintained through the connivance and support of some influential person connected with the administration of affairs. Free and self-controlled as she appeared, her every movement was watched and investigated far more thoroughly by the priestly rulers than by her dearest friends. (*Marble Faun*, Ch. L.)

2. ... an illustrated edition, with a large gallows on the last page, with Donatello in the most pensile of attitudes, — his ears revealed through a white night cap. (Motley, lett. cit.)

tello dans l'attitude la plus suspendue, — ses oreilles s'apercevant à travers un bonnet de coton blanc...

Mais nous ne pouvons nous empêcher, en présence de cette accumulation de complications inutiles, de souscrire aux paroles ironiques de Hawthorne lui-même :

It is as clear as a London fog.

Il y a là un emploi de petits moyens pour exciter un intérêt d'une espèce assez inférieure, en somme, auquel Hawthorne n'avait naturellement que trop de tendance à se laisser aller, et nous ne pouvons que regretter l'abus de ce procédé, dont le seul résultat est d'irriter inutilement la curiosité du lecteur sans rien ajouter à la valeur de l'œuvre. Il affaiblit fatalement l'impression que Hawthorne dégage presque toujours avec d'autant plus de vigueur et de pathétique que les matériaux dont il dispose sont plus simples, et qu'il a moins recours à ces artifices étrangers. Il n'a besoin, pour nous émouvoir profondément, ni de tant de mystère, ni d'éléments aussi compliqués, et il n'y réussit jamais mieux que lorsqu'il nous présente une situation bien nette, et dégagée de tous les détails inutiles.

Hawthorne savait, du reste, quand il le voulait, échapper à cette hantise de la pénombre pour saisir, non seulement les traits saillants, mais les moindres particularités d'un objet ou d'un caractère, et, comme tous les observateurs pénétrants, il donne volontiers libre cours à sa fantaisie humoristique. La phrase, d'allure généralement si grave, s'éclaire alors d'un sourire railleur et sans méchanceté, qui trahit la belle humeur que ne purent entamer chez Hawthorne, ni la longue réclusion volontaire où il passa sa jeunesse, ni la réserve et la timidité dont il ne se débarrassa jamais complètement, ni même les problèmes obsédants et terribles qu'il tenta de résoudre. Et, là encore, nous pouvons suivre, à travers la série de ses œuvres. un progrès ininterrompu, dans la pensée, qui devient de plus en plus nette, dans l'expression, qui devient de plus en plus alerte, de plus en plus précise.

L'humour de Hawthorne est encore un peu gauche dans *Fanshawe*, et c'est à peine s'il se déride en contant la chevauchée héroï-comique du professeur Melmoth et de son élève Walcott. Cette gaucherie première persiste encore dans les *Twice Told Tales*, où la conversation macabre de M. Wigglesworth (*Chippings with a Chisel,*) est un exemple de cette plaisanterie forcée, naturelle, peut-être, chez un sculpteur de pierres tombales, mais indigne du talent de Hawthorne.

Dans les *Mosses from an Old Manse*, nous pouvons regretter que Hawthorne s'attarde à plaisanter sur des sujets qui n'en valent pas toujours la peine, (*A select Party*, *Monsieur du Miroir*, *Feathertop*,) mais, dans *A Ce-*

lestial Railroad, il donne libre cours à une verve d'une âpreté toute puritaine pour flageller la veulerie que certains philosophes prennent pour de la tolérance, et trouve des accents dignes de Swift.

Dans la préface de la *Lettre Rouge*, Hawthorne, enfin maître de sa pensée et de sa phrase, trace ce délicieux portrait de l'Inspecteur gourmand, que nous nous reprocherions de ne pas citer ici, où il raille l'innocent travers du vieil épicurien d'une plume alerte et piquante, avec un rare bonheur d'expression :

Les causes[1] les plus puissantes de son bonheur étaient encore la rare perfection de sa nature physique, une proportion très modérée d'intelligence, à laquelle les éléments moraux et religieux s'ajoutaient à dose infinitésimale ; ces dernières qualités étant en quantité tout juste suffisante pour empêcher le digne vieillard de marcher à quatre pattes. Il ne possédait, ni force de pensée, ni profondeur de sentiments, ni sensibilité gênante ; bref, il n'avait que des instincts vulgaires qui, aidés par la gaité de son caractère, résultat inévitable du bien-être physique, lui tenaient lieu de cœur d'une façon tout à fait suffisante, et à la satisfaction générale.... En un point, cependant, il l'emportait sur ses frères à quatre pattes : c'était sa faculté de se rappeler les bons dîners qui avaient fait une grande part du bonheur de sa vie..... C'était toujours pour moi un plaisir et une satisfaction de l'entendre parler longuement de poisson, de volaille, de viande de boucherie, et des meilleurs moyens de les accommoder pour la table. Ses réminiscences de bonne chère, si loin que remontât le banquet dont il était question, semblaient faire passer le fumet du porc ou de la dinde sous vos narines. Sur son palais, des saveurs semblaient s'être attardées pendant soixante et même soixante-dix ans, et y semblaient encore aussi fraîches que celle de la côtelette de mouton qu'il venait de dévorer à déjeuner. Je l'ai entendu faire claquer ses lèvres au souvenir de dîners dont tous les convives, excepté lui, étaient depuis longtemps la proie des vers. Il était merveilleux de voir les fantômes des repas d'autrefois surgir sans cesse de-

1. The original and most potent causes, however, lay in the rare perfection of his animal nature, the moderate proportion of intellect, and the very trifling admixture of moral and spiritual ingredients; these latter qualities, indeed, being in barely enough measure to keep the old gentleman from walking on all-fours. He possessed no power of thought, no depth of feeling, no troublesome sensibilities; nothing, in short, but a few commonplace instincts which, aided by the cheerful temper that grew inevitably out of his physical well-being, did duty very respectably, and to the general acceptance, in lieu of a heart..... One point, in which he had vastly the advantage over his four-footed brethren, was his ability to recollect the good dinners which it had made no small portion of the happiness of his life to eat..... It always pleased and satisfied me to hear him expatiate on fish, poultry and butcher's meat, and the most eligible methods of preparing them for the table. His reminiscences of good cheer, however ancient the date of the actual banquet, seemed to bring the savour of pig or turkey under one's very nostrils. There were flavours on his palate that had lingered there not less than sixty or seventy years, and were still apparently as fresh as that of the mutton chop which he had just devoured for his breakfast. I have heard him smack his lips over dinners, every guest at which, except himself, had long been food for worms. It was marvellous to observe how the ghosts of bygone meals were continually rising up before him ; not in anger or retribution, but as if grateful for his former appreciation, and seeking to reduplicate an endless series of enjoyment, at once shadowy and sensual.
(Introduction to the *Scarlet Letter*.)

vant lui, non dans la colère ou l'ardeur de vengeance, mais comme s'ils lui savaient gré de les avoir appréciés jadis, et cherchaient à redoubler en lui une série infinie de jouissances impalpables et sensuelles à la fois.

Mais c'est surtout dans la *Maison des Sept Pignons* que Hawthorne se plaît à railler, sans cruauté, cette fois, mais avec une bonne humeur amusée, qui n'exclut pas la finesse d'observation, la gaucherie de la pauvre Hepzibah. La page où il retrace la terreur grotesque et pitoyable à la fois de la malheureuse vieille fille, pendant les quelques minutes qui précèdent l'ouverture de sa boutique, et l'irréparable proclamation de sa déchéance imaginaire, est un véritable petit chef-d'œuvre qui peut soutenir la comparaison avec les meilleurs passages de Dickens. Malgré toute la sympathie qu'il ressent pour Hepzibah, Hawthorne ne peut s'empêcher de souligner malicieusement les côtés ridicules de son caractère. Il sourit gravement, de ce sourire à la fois railleur et bienveillant de l'humoriste, qui n'ouvre jamais assez les lèvres pour rire franchement, lorsqu'il nous montre la vieille dame, fière de ses aïeux et de sa bonne bourgeoisie provinciale, profondément navrée d'être obligée de renoncer à l'oisiveté traditionnelle, pour ouvrir une vulgaire épicerie. Il sourit des transes qu'elle ressent, le jour où, résignée au rôle d'esclave de la sonnette, il va lui falloir, pour la première fois, s'exposer aux regards d'un client ironique, ou plus cruel encore dans ses maladroits efforts pour lui témoigner une inutile pitié ; le jour où la respectabilité accumulée pendant dix générations, et descendue sur sa tête grise, va s'écrouler en un instant, et, — ce qui redouble sa douleur touchante et grotesque à la fois, — sans qu'aucun de ses voisins puisse se rendre compte de la grandeur du sacrifice, — héroïque à ses yeux, et pour eux insignifiant, auquel a consenti la fille des Pyncheons. Il sourit encore, lorsque, malgré la rigidité de ses pauvres articulations rouillées de septuagénaire, la malheureuse tombe à genoux sur le plancher de son humble boutique, et poursuit à tâtons, dans les coins obscurs, des billes récalcitrantes.

Nerveusement[1], nous pourrions presque dire avec une sorte de frénésie, elle commença à s'occuper à arranger quelques jouets d'enfants et d'autres menues marchandises sur les rayons et à l'étalage. Dans l'aspect de cette vieille dame pâle, vêtue de noir, distinguée, il y avait quelque chose de profondément tragique, qui contrastait inévitablement avec la ridicule mesquinerie de son occupation. Cela semblait une étrange absurdité qu'un personnage aussi sec et

1. Nervously,— in a sort of frenzy, we might almost say, — she began to busy herself in arranging some children's playthings and other little wares, on the shelves and at the shop window. In the aspect of this dark-arrayed, pale-faced, lady-like old figure, there was a deeply tragic character that contrasted irreconcilably with the ludicrous pettiness of her employment. It seemed a queer anomaly, that so gaunt and dismal a personage should take a toy in hand; a miracle that the toy did not vanish in her

d'aspect aussi triste prît un jouet en main ; un miracle, que le jouet ne disparût pas sous son étreinte ; une idée profondément grotesque, qu'elle continuât à tourmenter son intelligence rigide et assombrie du problème de savoir comment attirer chez elle des petits garçons. Et pourtant, telle est incontestablement son but. Tantôt, elle place un éléphant de pain d'épice contre la devanture, mais d'une main si peu sûre qu'il tombe sur le plancher, où il se casse trois jambes et la trompe ; il a cessé d'être un éléphant ; ce n'est plus que quelques fragments de pain d'épice moisi. Puis, voici qu'elle a renversé un verre plein de billes, qui se mettent à rouler en tous sens, et chacune d'elles, comme poussée par un démon, dans le coin le plus obscur et le plus inaccessible qu'elle puisse trouver. Dieu aide notre pauvre vieille Hepzibah, et nous pardonne de regarder sa position sous un jour aussi ridicule ! Quand elle plie son corps rigide, aux articulations rouillées, pour se mettre à quatre pattes, en quête des billes fugitives, nous nous sentons d'autant plus inclinés à verser des larmes de sympathie que nous ne pouvons pas nous empêcher de nous détourner pour rire d'elle..... Avouons-le : ces allures de la vieille fille rangeant sa boutique pour la venue des clients étaient d'un ridicule écrasant. Elle se glissait sur la pointe des pieds jusqu'à la devanture, avec autant de précaution que si elle craignait qu'un misérable altéré de carnage ne la guettât derrière l'orme avec l'intention de l'assassiner. Etendant son bras long et maigre, elle mettait une carte de boutons de nacre, une guimbarde, ou tout autre article de ce genre, à sa place, et, aussitôt disparaissait en rentrant dans l'ombre, comme si le monde ne devait plus jamais espérer la revoir. On aurait pu s'imaginer qu'elle s'attendait à satisfaire, sans être vue, les besoins de la société, comme une divinité incorporelle ou une enchanteresse, et à tendre ses marchandises d'un main invisible à l'acheteur respectueux et intimidé. Mais Hepzibah ne faisait pas de rêves aussi flatteurs. Elle savait bien qu'il lui faudrait finir par se montrer,..... mais, comme d'autres personnes sensibles, elle ne pouvait sup-

grasp ; a miserably absurd idea that she should go on perplexing her stiff and sombre intellect with the question how to tempt little boys into her premises. Yet. such is undoubtedly her object. Now, she places a gingerbread elephant against the window, but with so tremulous a touch that it tumbles upon the floor, with the dismemberment of three legs and its trunk ; it has ceased to be an elephant, and has become a few bits of musty gingerbread. There again, she has upset a tumbler of marbles, all of which roll different ways, and each individual marble, devil-directed, into the most difficult obscurity that it can find. Heaven help our poor old Hepzibah, and forgive us for taking a ludicrous view of her position ! As her rigid and rusty frame goes down upon its hands and knees, in quest of the absconding marbles, we positively feel so much the more inclined to shed tears of sympathy, from the very fact that we must needs turn aside and laugh at her..... It was overpoweringly ridiculous — we must honestly confess it — the deportment of the maiden lady, while setting her shop in order for the public eye. She stole on tiptoe to the window, as cautiously as if she conceived some bloody-minded villain to be watching behind the elm-tree with intent to take her life. Stretching out her long, lank arm, she put a paper of pearl buttons, a jew's harp, or whatever the small article might be, in its destined place, and straightway vanished back into the dusk, as if the world might never hope for another glimpse of her. It might have been fancied, indeed, that she expected to minister to the wants of the community unseen, like a disembodied divinity or enchantress, holding forth her bargains to the reverential and awe stricken purchaser in an invisible hand. But Hepzibah had no such flattering dream. She was well aware that she must ultimately come forward ; but, like other sensitive persons, she could not bear to be observed in the gradual process, and chose rather to flash forth on the world's astonished gaze at once. The inevitable moment was not much longer to be delayed. The sunshine might now be seen stealing down

porter d'être vue pendant ses préparatifs, et préférait éblouir soudainement les regards étonnés de l'Univers. Le moment inévitable ne pouvait plus se retarder beaucoup. On pouvait voir les rayons de soleil descendre doucement sur la façade de la maison, de l'autre côté de la rue, dont les fenêtres réfléchissaient cette clarté, qui se glissait à travers les branches de l'orme, et éclairait la boutique plus distinctement qu'avant. La ville semblait s'éveiller. La charrette d'un boulanger avait déjà passé avec bruit dans les rues, chassant les derniers vestiges de la sainteté de la nuit par le tintement discordant de ses clochettes. Un laitier distribuait de porte en porte le contenu de ses bidons; et l'appel rauque de la conque d'un marchand de poissons s'entendait au loin de l'autre côté du coin. Aucun de ces signes n'échappait à l'attention d'Hepzibah. Le moment était venu : tarder davantage ne servirait qu'à prolonger sa misère. Il ne lui restait plus qu'à enlever la barre qui tenait fermés les volets..... Elle accomplit ce dernier acte, laissant tomber la barre avec un bruit qui sembla terrifiant à ses nerfs surexcités. Puis, — comme si la seule barrière entre elle et le monde eût été renversée, et qu'un déluge de circonstances fatales fût prêt à se précipiter par cette ouverture, — elle s'enfuit dans le salon, se jeta dans le fauteuil de son ancêtre, et pleura.

Et, de même que Molière trouvait un plaisir piquant à dédoubler l'action de ses comédies, et à mettre l'amour de Covielle pour Nicole en parallèle avec celui de Cléonte pour Lucile [1], Hawthorne s'amuse à se parodier lui-même, et à retracer la dégénérescence des poules Pyncheon, parallèlement à celle des descendants du farouche Colonel.

Le poulailler [2] ne contenait plus que Chanteclair, ses deux épouses, et son unique poulet. Tous étaient de purs spécimens d'une race qui s'était transmise comme un héritage dans la famille Pynchon, — qui, disait-on, dans sa fleur, avait atteint presque la taille des dindes, et, par la délicatesse de sa chair, était digne d'une table princière. Comme preuve de l'authenticité de ce renom légendaire, Hepzibah aurait pu montrer la coquille d'un œuf énorme, dont une autruche n'aurait presque pas été honteuse. Quoi qu'il en soit, les poules

the front of the opposite house, from the windows of which came a reflected gleam, struggling through the boughs of the elm-tree, and enlightening the interior of the shop more distinctly than heretofore. The town appeared to be waking up. A baker's cart had already rattled through the street, chasing away the latest vestige of night's sanctity with the jingle-jangle of its dissonant bells. A milkman was distributing the contents of his cans from door to door, and the harsh peal of a fisherman's conch shell was heard far-off, around the corner. None of these tokens escaped Hepzibah's notice. The moment had arrived. To delay longer would be only to lengthen out her misery. Nothing remained, except to take down the bar from the shop door..... This last act Hepzibah now performed, letting the bar fall with what smote upon her excited nerves as a most astounding clatter. Then — as if the only barrier betwixt herself and the world had been thrown down, and a flood of evil consequences would come tumbling through the gap — she fled into the inner parlour, threw herself into the ancestral elbow-chair, and wept. (*House of the Seven Gables*, Ch. II.)

1. *Bourgeois Gentilhomme*, A. III, Sc. 8, 9, 10.

2. It now contained only Chanticleer, his two wives, and a solitary chicken. All of them were pure specimens of a breed which had been transmitted down as an heirloom in the Pyncheon family, and were said, while in their prime, to have attained almost the size of turkeys, and, on the score of delicate flesh, to be fit for a prince's table. In proof of

n'étaient maintenant guère plus grosses que des pigeons, et avaient un air étrange, vieillot, ridé ; des mouvements qui sentaient la goutte ; et un accent endormi et mélancolique dans toutes les variations de leur gloussement et de leur caquet. Il était évident que la race avait dégénéré, comme tant d'autres nobles races, par suite de la vigilance trop rigoureuse apportée à en préserver la pureté. Cette gent emplumée avait existé trop longtemps comme variété indépendante, et ses représentants actuels, à en juger par leur air lugubre, semblaient le savoir. Ils continuaient à vivre, sans doute, et, de temps à autre, pondaient un œuf, ou faisaient éclore un poulet, non pour leur satisfaction personnelle, mais pour que l'Univers ne perdît pas entièrement ce qui avait été autrefois une race si admirable de volailles.

La marque distinctive des poules était une crête, devenue, dans ces derniers temps, singulièrement petite, mais ressemblant d'une façon si drôle et si perverse au turban d'Hepzibah, que Phoebé, — ce qui lui causait de poignants remords de conscience, mais elle ne pouvait s'en défendre, — en arrivait à imaginer une ressemblance générale entre ces infortunés bipèdes et sa respectable parente..... Ils avaient l'air vraiment drôle ! Chanteclair lui-même, bien que s'avançant majestueusement sur deux pattes sèches et longues comme des échasses, et gardant dans tous ses gestes la dignité d'une interminable généalogie, n'était guère plus gros qu'une perdrix ordinaire ; ses deux épouses étaient de la grosseur d'une caille : et, quant à l'unique poussin, il paraissait assez petit pour pouvoir être encore dans l'œuf ; et, en même temps, assez vieux, assez plein de rides et d'expérience, pour être le fondateur de cette race vieillie. Au lieu d'être le plus jeune de la famille, il semblait avoir accumulé en lui les années, non seulement des spécimens vivants de sa race, mais de tous ses ancêtres dont toutes les qualités et les singularités s'étaient concen-

the authenticity of this legendary renown, Hepzibah could have exhibited the shell of a great egg, which an ostrich need hardly have been ashamed of. Be that as it might, the hens were now scarcely larger than pigeons, and had a queer, rusty, withered aspect, and a gouty kind of movement, and a sleepy and melancholy tone throughout all the variations of their clucking and cackling. It was evident that the race had degenerated, like many a noble race besides, in consequence of too strict a watchfulness to keep it pure. These feathered people had existed too long in their distinct variety ; a fact of which the present representatives, judging by their lugubrious deportment, seemed to be aware. They kept themselves alive, unquestionably, and laid now and then an egg, and hatched a chicken ; not for any pleasure of their own, but that the world might not absolutely lose what had once been so admirable a breed of fowls.

The distinguishing mark of the hens was a crest of lamentably scanty growth, in these latter days, but so oddly and wickedly anologous to Hepzibah's turban, that Phoebe, — to the poignant distress of her conscience, but inevitably, — was led to fancy a general resemblance between these forlorn bipeds and her respectable relative..... Queer, indeed, they looked ! Chanticleer himself, though stalking on two stilt-like legs, with the dignity of interminable descent in all his gestures, was hardly bigger than an ordinary partridge; his two wives were about the size of quails; and, as for the one chicken, it looked small enough to be still in the egg, and, at the same time, sufficiently old, withered, wizened and experienced, to have been the founder of the antiquated race. Instead of being the youngest of the family, it rather seemed to have aggregated into itself the ages, not only of these living specimens of the breed, but of all its forefathers and foremothers, whose united excellences and oddities were squeezed into its little body. Its mother evidently regarded it as the one chicken of the world, and as necessary, in fact, to the world's continuance.... By degrees, the observer came to feel nearly as much interest in this chicken of illustrious race as the mother-hen did. (*House of the Seven Gables*, ch. VI et X.)

trées dans son petit corps. Sa mère le regardait évidemment comme le seul poussin de l'Univers, et, de fait, tout aussi nécessaire à l'existence de l'Univers que s'il eût été unique en effet..... Par degrés, l'observateur en arrivait à s'intéresser presque autant à ce poussin de race illustre que la poule, sa mère.

Il est juste de faire pourtant une réserve, car, pas plus que les autres humoristes, Hawthorne n'échappe toujours au reproche de mauvais goût, et, sans vouloir insister plus qu'il ne convient sur ce point, nous en donnerons cependant comme exemple ces quelques lignes du *Faune de Marbre*, peu flatteuses pour les moines italiens :

Cependant [1], accordons à ce cimetière la louange qu'il mérite. Il n'y a pas d'odeur désagréable, comme pourrait le faire supposer l'état de décomposition de tant de saints personnages, quelle qu'ait été leur odeur de sainteté au moment de leur décès. Le même nombre de moines vivants ne serait pas, de beaucoup, aussi irréprochable à ce point de vue.

Hawthorne savait que la langue la plus subtile est nécessairement inadéquate à rendre complètement la pensée; et, souvent, il renonçait à fixer, ou plutôt à figer, par des vocables lourds, et impuissants à en rendre l'infinie variété, ce volètement fugitif d'ombres et de lumières qui se poursuivaient dans son esprit. Et, même, dans les moments où sa pensée semble le plus clairement exprimée, sa phrase garde encore des réticences, et, laissant deviner plus qu'elle ne dit, montre en lui un de ces esprits faussement transparents, qui nous trompent sur leur profondeur, comme une source claire qui coule sur un lit de cailloux, plus éloignés de nous que nous ne le croyons.

Et pourtant, il réussit admirablement, lorsqu'il le veut, à nous faire pénétrer à sa suite dans les replis les plus cachés de l'âme humaine, à nous initier à ses plus subtiles conceptions, grâce au très curieux procédé de répétition, et à l'accumulation de petites touches de détail, savamment graduées, que nous avons signalés plus haut. La phrase semble se mouler exactement sur sa pensée, en être, en quelque sorte, le vêtement naturel, et si heureux que, dans la facilité, la négligence apparente de son style, nous oublions l'élaboration patiente à laquelle il s'est assujetti. Sa phrase, un peu longue et complexe, surchargée d'incidentes, et d'allures parfois gauches à première vue, est d'une rare souplesse. Elle se développe avec une grâce onduleuse et serpentine, et s'adapte aux circonvolutions les plus tortueuses et les plus compliquées de la pensée et du sentiment. Cette élégante souplesse est le caractère le plus remarquable de son style, et nous

1. Yet, let us give the cemetery the praise that it deserves. There is no disagreeable scent, such as might have been expected from the decay of so many holy persons, in whatever odour of sanctity they may have taken their departure. The same number of living monks would not smell half so unexceptionably. (*Marble Faun.* Ch. XXI.)

la trouvons déjà dans ses premières œuvres. Si Hawthorne, au cours de sa vie littéraire, a fait de surprenants progrès dans l'art de concevoir et de développer les caractères, dans l'art même de composer un livre, son style, par contre, n'a guère varié, depuis les *Twice Told Tales* jusqu'au *Faune de Marbre*. Sans doute, il s'est enrichi, il est devenu plus pittoresque, plus expressif, mais sans rien perdre de sa sobriété primitive. Il semble que Hawthorne ait eu, dès les premiers jours, sa langue faite, et qu'il n'ait jamais eu besoin d'apprendre à écrire.

Dès les premiers jours, il est en pleine possession de cet instrument magique, de cette prose si élégante, si raffinée, dans son apparente simplicité, qui fait le charme des plus fins lettrés, et que le vulgaire est presque incapable de goûter, car, comme il le dit lui-même, ses œuvres

> doivent[1] être lues dans le crépuscule où elles sont nées, et, à vouloir les entraîner au plein soleil, on risque de n'avoir plus devant les yeux qu'un volume de pages blanches.

Et cette prose, au mouvement toujours égal, d'où toute exagération est bannie, d'où toute passion paraît absente, qui semble réfracter les choses plus qu'elle ne les réfléchit, et les reporter dans un lointain où elles paraissent presque irréelles, n'en est pas moins pleine d'une poésie latente qui s'empare de l'âme par son charme doux et subtil ; que l'on sent et que l'on ne pourrait exprimer, car nul style ne se montre aussi rebelle à l'analyse que celui de Hawthorne. En vain l'on en démontera les ressorts : l'on n'aura devant soi que des matériaux inertes, et la vie même de ce style si doucement enchanteur résiste à tout examen. C'est la poésie de Hawthorne, cette saveur étrange que nul autre que lui n'a su donner aux choses les plus simples, — alors que, par un singulier contraste, les seuls vers qu'il put jamais écrire sont d'une désespérante banalité, où la platitude le dispute à la prétention ; — poésie qui n'est, ni dans sa phrase si souple, par moments si précise, et, par moments, si délicieusement vague ; ni dans ses expressions, parfois si curieuses, et toujours si heureuses ; — elle est dans sa pensée même, enténébrée de rêve, où flottaient les formes les plus étranges, les conceptions les plus fantastiques et les plus terrifiantes. Cette langue si pure, si simple, se plie, sans effort apparent, à l'expression de pensées très profondes et très subtiles à la fois ; elle dessine admirablement des individualités très complexes, des passions très étranges, des imaginations parfois extravagantes.

Le Dr Johnson disait un jour : “ *Milton wrote no language.* ” Cette

1. The book, if you would see anything in it, requires to be read in the clear, brown, twilight atmosphere in which it was written ; if opened in the sunshine, it is apt to look exceedingly like a volume of blank pages. (Preface to the *Twice-Told Tales.*)

phrase s'appliquerait admirablement à Hawthorne. Peu d'Anglais ont, mieux que cet Américain, manié leur langue natale, et l'ont conservée plus pure de tout mélange. Sa caractéristique principale est de n'en pas avoir ; on ne peut dire : la langue de Hawthorne, comme on dit : la langue de Shakspere ou de Carlyle. On a, plus d'une fois, comparé Hawthorne à Goldsmith, Il a su, en effet, comme lui, plier une langue sobre et simple à l'expression des sentiments les plus complexes et des nuances les plus subtiles, sans chercher dans des antithèses violentes, dans des groupements de mots bizarres, une fausse et vaine originalité. Il voulait que la finesse, et cette qualité indéfinissable que les Anglais appellent *quaintness*, fussent tout entières dans sa pensée, et non en surface, dues seulement à des artifices de vocabulaire, assez vulgaires, en somme. Il a réalisé le haut idéal que se sont toujours proposé les écrivains vraiment grands, les purs classiques : exprimer les idées neuves, précieux privilège de l'élite, les pensées les plus délicates et les plus raffinées, dans la langue de tout le monde ; et dire des choses infiniment rares à l'aide des vocables les moins rares.

Nous devons cependant, pour être juste, signaler ici quelques légers défauts que Hawthorne n'a pas su éviter entièrement. D'abord, une tendance regrettable, mais presque fatale, à répéter souvent certains termes un peu vagues, par cela même qu'ils s'adaptaient trop bien au vague de sa pensée. C'est ainsi que, trop souvent, il se laisse aller à parler de *formes*, de *sphères* et de *sympathies*.

Il est permis de lui reprocher aussi un certain abus des adjectifs composés, forme expressive et commode, sans doute, mais dont la répétition trop fréquente, par une sorte de procédé mécanique, donne à sa phrase une allure artificielle. A titre d'exemples, nous citerons ici seize de ces adjectifs relevés dans un seul de ses contes : *The Minotaur* (*Tanglewood Tales*). Les voici : *moss-grown rock*, *moss-covered stone*, *many-coloured hailstones*, *white-capped waves*, *gold-hilted sword*, (celui-ci n'est pas répété moins de quatre fois,) *rosy-cheeked*, *curly-headed boy*, *white-bearded old man*, *bull-headed villain*, *bad-hearted nephews*, *iron-hearted father*, *tender-hearted maiden*, *evil-minded young men*, *low-minded people*, *half-shaped words*, *oft-repeated story*.

Mentionnons enfin certaines expressions un peu trop abstraites, pour lesquelles Hawthorne manifeste une affection prononcée, qui, parfois, l'entraîne hors des régions où coule " *the pure well of Saxon undefiled.* " Il nous parlera d'une petite fille simplement habillée, *who seemed to have her* HABITAT *within the grounds*, ou, pour rendre l'impression d'imposante majesté que produisent les matrones anglaises aux formes opulentes, il hasardera ce terme trop nettement transatlantique : *the* MUCHNESS *of her*

personality. Si nous signalons encore des mots comme HETEROGENY, GLADSOMENESS, CORPOROSITY ; des expressions comme : UNSLEEPABLY *sultry night,* UNPRECIOUS-STONED, *few things* JOURNALIZABLE ; des provincialismes, comme : TO SQUIRM, équivalent douteux de *to wreath* et de *to wriggle ;* et WILTED, vocable anglo-saxon qui désigne le foin qui commence à se faner ; — et enfin l'affreux barbarisme, heureusement unique, qu'est OUTRÉNESS ; — nous aurons clos la liste, très courte, on le voit, des quelques taches qui s'aperçoivent à peine dans l'œuvre de Hawthorne, et qui ne peuvent suffire à en altérer la délicate beauté.

CHAPITRE II

HAWTHORNE JUGÉ PAR LUI-MÊME

Peu d'écrivains ont eu, au même degré que Hawthorne, le don de lire dans les cœurs, de pénétrer tous les déguisements, et de mettre impitoyablement à nu toutes les tares d'une conscience troublée ; peu ont eu, au même degré que lui, cet exquis sentiment des nuances qui l'a fait artiste délicat et pur entre tous. Aussi, cet homme, né pour la réflexion et pour l'observation silencieuse plutôt que pour l'action, ce rêveur qui semblait toujours poursuivre un songe intérieur, et à qui, pourtant, rien n'échappait de la réalité, eût-il été hautement qualifié pour faire œuvre de critique. Et pourtant il s'est toujours soigneusement abstenu de juger d'autres ouvrages que les siens, et c'est avec une modestie réelle, où il ne faudrait pas voir, comme cela se produit si souvent, une forme plus savante et plus raffinée de l'orgueil, avec une clairvoyance et une sûreté de jugement surprenantes, qu'il se prononce sur lui-même et sur ses œuvres.

Le nom de Monsieur de l'Aubépine [1], dit-il au début de la *Fille de Rappaccini*, est inconnu à beaucoup de ses compatriotes, Comme écrivain, il semble occuper une position malheureuse entre les Transcendentalistes, (qui, sous un nom ou sous l'autre, ont leur part dans toute la littérature courante de l'Univers,) et la grande classe des écrivains qui s'adressent à l'intelligence et et aux sympathies de la foule. Il est, sinon trop raffiné, du moins trop lointain, trop vague et trop irréel dans ses procédés de style pour plaire à ce der-

1. His very name is unknown to many of his countrymen..... As a writer, he seems to occupy an unfortunate position between the Transcendentalists, (who, under one name or another, have their share in all the current literature of the world,) and the great body of pen and ink men, who address the intellect and sympathies of the multitude. If not too refined, at all events too remote, too shadowy and unsubstantial in his modes of development to suit the taste of the latter class, and yet too popular to satisfy the spiritual or metaphysical requisitions of the former, he must necessarily find

nier groupe ; et cependant il a des allures trop populaires pour satisfaire aux exigences idéalistes ou métaphysiques des premiers ; et il se trouve forcément sans autre public qu'un individu par ci par là, ou, peut-être, une coterie isolée. Ses œuvres, pour leur rendre justice, ne sont pas entièrement dépourvues d'imagination et d'originalité ; elles auraient pu lui gagner une réputation plus grande, sans son affection invétérée pour l'allégorie, qui donne souvent à l'intrigue et aux caractères de ses livres l'aspect de scènes et de gens dans les nuages, et dérobe toute chaleur et toute vie à ses conceptions. Ses récits sont parfois historiques, et, parfois, se passent de notre temps ; et, parfois aussi, autant qu'on peut le voir, n'ont que peu ou point de rapports avec le temps ou l'espace. En tous cas, il se contente généralement d'y introduire une très légère broderie empruntée aux choses extérieures, une peinture de la vie réelle aussi limitée que possible, et il s'efforce de les rendre intéressantes par des particularités moins facilement aperçues de son sujet. Par moments, un souffle de Nature, une goutte de pathétique ou de tendresse, un rayon d'humour, réussit à s'introduire au milieu de ses images fantastiques, et nous donne l'impression qu'après tout, nous sommes encore sur terre. Nous ajouterons seulement, pour terminer ce rapide portrait, que les œuvres de Monsieur de l'Aubépine, si le lecteur réussit à les prendre en se mettant exactement au point de vue nécessaire, peuvent distraire pendant une heure de loisir, aussi bien que celles d'un auteur plus brillant ; dans le cas contraire, elles ne peuvent guère manquer de ressembler énormément à des sottises.

Il est difficile d'indiquer en termes plus heureux que ne le fait Hawthorne les qualités et les défauts de ses premiers ouvrages, leur manque de réalité objective, et l'imprécise beauté de leur style, qui s'évanouit dès qu'on veut la serrer de trop près. Ce mélange hardi d'un peu d'observation réelle, et de beaucoup d'idéale fantaisie, que nous avons admiré, non seulement dans les *Twice Told Tales*, mais aussi dans les œuvres plus importantes de la maturité de Hawthorne, mérite d'être le régal des plus délicats, mais son charme fugitif ne peut être saisi que par des esprits raffinés qu'une longue et savante culture a préparés à le comprendre ; il reste impénétrable aux intelligences vulgaires, qui veulent des mets plus substantiels, et méprisent volontiers ces riens impalpables.

himself without an audience, except, here and there, an individual, or possibly an isolated clique. His writings, to do them justice, are not altogether destitute of fancy and originality ; they might have won him greater reputation but for an inveterate love of allegory, which is apt to invest his plots and characters with the aspect of scenery and people in the clouds, and to steal away the human warmth out of his conceptions. His fictions are sometimes historical, sometimes of the present day, and sometimes, so far as can be discovered, have little or no reference either to time or space. In any case, he generally contents himself with a very slight embroidery of outward manners, the faintest possible counterfeit of real life, and endeavours to create an interest by some less obvious peculiarity of the subject. Occasionally, a breath of Nature, a raindrop of pathos and tenderness, or a gleam of humour, will find its way into the midst of his fantastic imagery, and make us feel as if, after all, we were yet within the limits of our native earth. We will only add to this very cursory notice that M. de l'Aubépine's productions, if the reader chance to take them in precisely the proper point of view, may amuse a leisure hour as well as those of a brighter man ; if otherwise, they can hardly fail to look excessively like nonsense.

Hawthorne, d'ailleurs, ne se faisait pas illusion sur la valeur de ses premières œuvres. C'est ainsi qu'il condamne *Fanshawe*, qu'il avait presque oublié, esquisse très imparfaite d'un jeune homme sans expérience, qu'il voudrait ne pas voir figurer au nombre de ses ouvrages, et en 1851, il écrit à Fields :

Vous me posez [1] une question sur un livre que j'aurais fait paraître autrefois. Je ne puis jurer de répondre exactement à des questions sur mes péchés de jeunesse, littéraires ou autres, et je vous recommande sincèrement de ne pas soulever la poussière qui peut les recouvrir. Vous pouvez être sûr que je serais assez disposé à mettre en lumière tout ce qui pourrait me faire honneur. Quant au reste, c'est notre intérêt commun de le cacher, et, loin d'aider vos recherches sur ce sujet, je vous prie avec insistance, mon cher ami, de ne lire aucune ligne que vous pourriez supposer être de moi, et que je n'aie pas reconnue.

Il n'est guère moins sévère pour les *Twice Told Tales* :

Ces contes [2] ont les teintes pâles de fleurs qui se sont épanouies à l'ombre, et la froideur d'un esprit dont les habitudes de méditation laissent leur marque au milieu du sentiment et de l'observation. Au lieu de passion, nous y trouvons du sentiment, et, même dans les passages qui ont la prétention de représenter la vie réelle, il y a de l'allégorie, qui n'est pas toujours assez chaudement recouverte de son vêtement de chair pour être accueillie sans un frisson par l'esprit du lecteur..... Soit manque de force, soit réserve insurmontable, les touches les plus heureuses de l'auteur semblent souvent incolores ; l'homme le plus gai ne peut guère rire de son humour, même la moins raffinée ; la femme la plus tendre aura peine à verser des larmes aux passages les plus profondément pathétiques.

Les *Mousses d'un Vieux Presbytère*, bien que déjà très supérieures aux *Twice Told Tales*, ne trouvaient pas davantage grâce aux yeux de leur auteur, lorsqu'un certain nombre d'années se fut écoulé depuis leur publication ; et, pendant son séjour à Liverpool, il s'exprimait ainsi sur cet ouvrage, qui lui semblait présenter de trop nombreuses imperfections :

1. You make an inquiry about some supposed former publication of mine. I cannot be sworn to make correct answers as to all the literary or other follies of my nonage; and I earnestly recommend you not to brush away the dust that may have gathered over them. Whatever might do me credit, you may be pretty sure I should be ready enough to bring forward. Anything else it is our mutual interest to conceal; and so far from assisting your researches in that direction, I especially enjoin it on you, my dear friend, not to read any unacknowledged page that you may suppose to be mine.

2. They have the pale tint of flowers that blossomed in too retired a shade, — the coolness of a meditative habit, which diffuses itself through the feeling and observation of every sketch. Instead of passion, there is sentiment; and even in what purport to be pictures of actual life, we have allegory, not always so warmly dressed in its habiliments of flesh and blood as to be taken into the reader's mind without a shiver. Whether from lack of power, or an unconquerable reserve, the Author's touches have often an effect of tameness; the merriest man can hardly contrive to laugh at its broadest humour; the tenderest woman, one would suppose, will hardly shed warm tears at his deepest pathos.

Sur mon honneur [1], je ne suis pas bien sûr de comprendre entièrement ce que j'ai voulu dire dans quelques-unes de ces misérables allégories, mais je me souviens que j'ai toujours voulu dire quelque chose, ou, du moins, je l'ai cru. Je suis bien changé depuis ce temps-là, et, à dire vrai, ma personne d'autrefois, telle que je la revois dans ce livre, n'est pas beaucoup de mon goût. Et pourtant, il y a certainement là plus que ce que le public me fit l'honneur d'y voir lorsqu'il fut écrit. Mais je ne me crois pas digne de beaucoup plus d'honneur qu'il ne m'en a rapporté, et ce m'a été une tâche bien désagréable de le relire.

Hawthorne avait une bien meilleure opinion de la *Lettre Rouge*. Il lui reprochait cependant d'être trop sombre, et regrettait de n'avoir pu y introduire plus de joie et de lumière :

Si le volume [2] ne doit comprendre que la *Lettre Rouge*, il sera trop sombre. Il m'a été impossible de faire pénétrer dans cette histoire toute la lumière que j'aurais voulu y jeter pour en alléger les ombres. Ce récit, concentré autour de l'idée maîtresse, et où il n'y a pas d'autre variété que celle que j'obtiens en présentant les différents aspects d'une seule idée fort sombre aux yeux du lecteur, fatiguera beaucoup de gens, et déplaira à quelques-uns.

La *Maison des Sept Pignons* semble être, de toutes ses œuvres, celle que Hawthorne aimait le mieux, et il ne cache pas sa prédilection pour cette œuvre, qu'il préférait même à la *Lettre Rouge*. Sans doute, dans des moments de découragement, il se montre encore sévère, mais, en somme, il rend pleine justice à l'ouvrage :

Mon nouveau roman [3] ne sera pas prêt pour Novembre, car je ne suis jamais bon à rien, au point de vue littéraire, avant les premières gelées d'automne, qui ont un peu le même effet sur mon imagination que sur le feuillage des bois d'alentour, multipliant ses couleurs, et les rendant plus brillantes ; — bien qu'elles risquent fort d'être assez insignifiantes et mesquines, après tout..... J'écris rapidement, mais pas aussi rapidement que je l'avais espéré. Je trouve que ce livre exige plus de soins et de réflexion que la *Lettre Rouge*, et la dis-

1. Upon my honour, I am not quite sure that I entirely comprehend my own meaning, in some of these blasted allegories ; but I remember that I always had a meaning, or at least thought I had. I am a good deal changed since those times ; and, to tell you the truth, my past self is not very much to my taste, as I see myself in this book. Yet, certainly, there is more in it than the public generally gave me credit for at the time it was written. But I don't think myself worthy of very much more credit than I got. It has been a very disagreeable task to read the book.

2. If the book is made up entirely of *The Scarlet Letter*, it will be too sombre. I found it impossible to relieve the shadows of the story with so much light as I would gladly have thrown in. Keeping so close to its point as the tale does, and diversified no otherwise than by turning different sides of the same dark idea to the reader's eye, it will weary very many people, and disgust some.

3. I shan't have the new story ready by November, for I am never good for anything in the literary way till after the first autumnal frost, which has somewhat such an effect on my imagination that it does on the foliage here about me, multiplying and brightening its hues, though they are likely to be sober and shabby enough after all..... I write diligently, but not so rapidly as I had hoped. I find the book requires more care and thought than *The Scarlet Letter*, also, I have to wait oftener for a mood. *The Scarlet Letter*

position favorable se fait aussi plus souvent attendre. La *Lettre Rouge* étant toute dans le même ton, je n'avais qu'à me mettre au diapason, et je pouvais alors aller sans m'arrêter. Bien des passages de ce roman devraient, pour produire tout leur effet, être finis avec la minutie d'un tableau hollandais. Parfois, quand j'en suis fatigué, il me vient à l'esprit que tout est absurde, du commencement à la fin ; mais le fait est qu'en écrivant un roman, on est toujours, ou on devrait toujours être sur le bord d'un abîme d'absurdité, et que le talent consiste à s'en approcher le plus possible, sans jamais y tomber. Mon idée fixe est que l'ouvrage devrait réussir mieux que la *Lettre Rouge*, mais je ne crois pas qu'il le fera..... Il a eu un succès extraordinaire auprès du seul public auquel il ait jamais été soumis, c'est-à-dire de ma femme. Je le préfère aussi à la *Lettre Rouge*, mais l'opinion qu'un auteur a de son livre lorsqu'il vient de le terminer n'a que peu ou point de valeur, car il est alors dans l'ardeur de la fièvre ou dans un moment de dépression, et il l'estime fatalement trop ou trop peu.

Les critiques que souleva la publication de *Our Old Home* ne laissèrent pas de surprendre Hawthorne, qui ne s'était pas rendu compte de tout ce que certains passages de ces essais pouvaient avoir de blessant pour un lecteur anglais. Il est vrai qu'il avait donné son opinion sur l'Angleterre franchement, honnêtement, sans acrimonie ni parti pris ; et que cette opinion était infiniment plus favorable, et exprimée en termes infiniment moins violents que les critiques amères de Dickens sur les institutions américaines et la population des Etats-Unis, qui remplissent tant de pages de *Martin Chuzzlewitt*. Néanmoins, tel qu'il était, l'ouvrage déplut, et Hawthorne, qui avait conscience de s'être montré aussi juste dans la pensée aussi modéré dans l'expression de celle-ci, qu'il l'avait pu, ne cacha pas une certaine vexation à la lecture des critiques qui ne lui furent pas ménagées :

Vous m'avez envoyé le *Reader* [1], écrit-il à Fields, avec un article sur mon

being all in one tone, I had only to get my pitch, and could then go on interminably. Many passages of this book ought to be finished with the minuteness of a Dutch picture, in order to give them their proper effect. Sometimes, when tired of it, it strikes me that the whole is an absurdity, from beginning to end ; but the fact is, in writing a romance, a man is always, or always ought to be, careering on the utmost verge of a precipitous absurdity, and the skill lies in coming as close as possible, without actually tumbling over. My prevailing idea is that the book ought to succeed better than *The Scarlet Letter*, though I have no idea that it will..... It has met with extraordinary success from that portion of the public to whose judgment it has been submitted, viz, from my wife. I likewise prefer it to *The Scarlet Letter;* but an author's opinion of his book just after completing it is worth little or nothing, he being then in the hot or cold fit of a fever, and certain to rate it too high or too low.

1. You sent me the *Reader* with a notice of the book, and I have received one or two others, one of them from Bennoch. The English critics seem to think me very bitter against their countrymen, and it is perhaps natural that they should, because their self-conceit can accept nothing short of indiscriminated adulation ; but I really think that Americans have more cause than they to complain of me. Looking over the volume. I am rather surprised to find that, whenever I draw a comparison between the two peoples, I almost invariably cast the balance against ourselves. It is not a good nor a weighty book, nor does it deserve any great amount either of praise or censure. I don't care about seeing any more notices of it..... I received several private letters and printed

livre, et j'en ai reçu un ou deux autres, dont un de Bennoch. Les critiques anglais semblent trouver que je suis dur pour leurs compatriotes, et c'est peut-être naturel, car leur vanité ne peut rien accepter qui ne soit de la flatterie en bloc, mais je crois réellement que les Américains ont plus de raison qu'eux de se plaindre de moi. En relisant l'ouvrage, je suis assez surpris de trouver que, partout où j'établis une comparaison entre les deux peuples, je fais presque invariablement pencher la balance contre nous-mêmes [1]. Ce n'est ni un bon livre ni un livre important, et il ne mérite pas beaucoup de louange ni de blâme. Je ne tiens pas à voir d'autres articles sur ce sujet..... J'ai reçu d'Angleterre plusieurs lettres et des articles sur *Our Old Home*. Il est ridicule de voir l'étonnement naïf avec lequel ils regardent mes critiques, et tentent de les expliquer par la jaunisse, la folie, la jalousie ou la haine de ma part, et ne soupçonnent pas le moins du monde qu'elles puissent contenir la moindre parcelle de vérité. Leur vanité est si monstrueuse que tout ce qui n'est pas admiration sans limites leur fait l'effet d'une caricature méchante. Mais ils sont très injustes envers moi lorsqu'ils se figurent que je les déteste. J'aimerais autant détester mes compatriotes.

Enfin, lorsque Hawthorne se décida à publier le *Roman des Dolliver*, il se rendit parfaitement compte que ses facultés étaient affaiblies par la maladie, et que cet ouvrage qui lui avait donné tant de peines et qu'il avait refondu trois fois risquait de rester très imparfait, et de n'avoir qu'un succès tout relatif.

Je ne puis vous dire [2], écrit-il à Fields, quand vous recevrez le premier chapitre du Roman, si jamais vous le recevez. Il y a quelque chose de surnaturel dans la répugnance que j'éprouve à commencer. Je m'attarde sur le seuil, et j'aperçois des fantômes très désagréables qu'il me faudra rencontrer si j'entre. Je voudrais que Dieu m'eût donné le pouvoir d'écrire un livre où il y aurait du soleil.

Un peu plus tard, en janvier 1864, il écrit :

Je ne suis pas encore [3] en état d'écrire, et je ferai un effort dès que j'aurai quelque espoir de réussir. Vous devriez m'être reconnaissant de ne pas vous ennuyer, comme le font la plupart des auteurs épuisés, avec des pages décré-

notices of *Our Old Home* from England. It is laughable to see the innocent wonder with which they regard my criticisms, accounting for them by jaundice, insanity, jealousy, hatred on my part, and never admitting the least suspicion that there may be a particle of truth in them. The monstrosity of their self-conceit is such that anything short of unlimited admiration impresses them as malicious caricature. But they do me great injustice in supposing that I hate them. I would as soon hate my own people.

1. Ceci n'est peut-être pas rigoureusement exact.

2. I can't tell you when to expect an instalment of the Romance, if ever. There is something preternatural in my reluctance to begin. I linger at the threshold, and have a perception of very disagreeable phantasms to be encountered if I enter. I wish God had given me the faculty of writing a sunshiny book.

3. I am not quite up to writing yet, but shall make an effort as soon as I see any hope of success. You ought to be thankful that (like most other broken-down authors), I do not pester you with decrepit pages, and insist upon your accepting them as full of the old spirit and vigour. That trouble, perhaps, still awaits you, after I shall have

pites, en insistant pour vous les faire accepter comme pleines de l'ardeur et de la vigueur d'autrefois. Cet ennui vous attend peut-être plus tard, lorsque j'en serai arrivé à un degré plus profond encore de décadence. Sérieusement, mon esprit a, pour le moment, perdu sa trempe et son fil, et un instinct me dit que je ferais mieux de rester tranquille. Peut-être la vigueur me reviendra-t-elle, si je l'attends tranquillement, et peut-être que non.

Bientôt, il comprend qu'il est désormais incapable du moindre effort, et que sa vie littéraire est finie. Il s'y résigne, et, ne voulant pas se faire reprocher, comme l'archevêque de Grenade, que ses œuvres sentent l'apoplexie, il prend les devants, et écrit à Fields, le 25 Février, qu'il renonce à continuer le *Roman des Dolliver* :

« Je ne sais trop [1] que dire au public au sujet de ce roman avorté, quoique je sache fort bien ce qu'il en adviendra. Je ne le finirai jamais. Cependant, ce n'est pas bien agréable pour un auteur d'annoncer lui-même que son talent littéraire est entièrement épuisé, ou de le voir annoncer par d'autres. Il est ennuyeux que je vous aie laissé mettre cet ouvrage dans votre programme pour cette année, car j'ai toujours eu un pressentiment qu'il nous manquerait le jour où nous en aurions besoin. Prévenez le public de la façon que vous jugerez la meilleure, et en aussi peu de mots que possible, par exemple :

« Nous regrettons que le roman de Mr. Hawthorne, annoncé il y a quelques mois comme devant paraître dans cette Revue, soit encore sur la table de l'auteur, dont le travail a été interrompu par son état de santé ; »

ou bien :

« Nous regrettons d'apprendre, (sans savoir si le public partagera notre regret,) que Mr. Hawthorne est souffrant, et ne peut, pour le moment, continuer un de ses Romans, qu'il nous destinait (ou dont il nous menaçait) ; »

Ou encore :

« Le cerveau de Mr. Hawthorne est enfin brouillé, et, à notre grande satisfaction, il nous annonce qu'il lui est tout à fait impossible de continuer le Roman annoncé sur la couverture du numéro de Janvier. Nous le considérons comme définitivement mis au rancart, et, dès que l'occasion s'en présentera, ce qui ne saurait tarder, nous l'enterrerons sous un lourd article, résumant soi-

reached a further stage of decay. Seriously, my mind has, for the present, lost its temper and its fine edge, and I have an instinct that I had better keep quiet. Perhaps I shall have a new spirit of vigour if I wait quietly for it ; perhaps not.

1. I hardly know what to say to the public about this abortive Romance, though I know pretty well what the case will be. I shall never finish it. Yet, it is not quite pleasant for an author to announce himself, or to be announced as finally broken down as to his literary faculty. It is a pity that I left you put this work in your programme for the year, for I had always a presentiment that it would fail us at the pinch. Say to the public what you think best, and as little as possible, for example :

" We regret that Mr. Hawthorne's Romance, announced for this magazine some months ago, still lies upon the author's writing-table ; he having been interrupted in his labour upon it by an impaired state of health ; " or :

" We are sorry to hear (but know not whether the public will share our grief) that Mr. Hawthorne is out of health, and is thereby prevented, for the present, from proceeding with another of his promised (or threatened) Romances, intended for this magazine ; " or:

gneusement tous ses mérites, et ceux de ses défauts que le peu d'espace dont nous pouvons disposer nous permettra de mentionner ; »

ou bien encore :

« Nous commencerons la publication du Roman de Mr. Hawthorne dès que ce Monsieur daignera nous l'envoyer. Nous ne pouvons nous expliquer ce retard dans l'exécution de ses engagements, d'autant plus qu'il a déjà été très largement payé du premier numéro. »

Bref, dites ce que vous voudrez, bien que je ne croie vraiment pas que le public s'inquiétera de ce que vous direz, ou même si vous dites quelque chose. Si vous le voulez, vous pouvez publier le premier chapitre comme fragment isolé, et me réclamer ce que vous m'avez payé en trop. Je ne pourrai le finir, à moins qu'il ne se produise en moi un grand changement, et, si je faisais un trop grand effort pour y arriver, ce serait ma mort. Ce n'est pas que je m'en soucierais beaucoup, si je pouvais terminer la bataille et la gagner, finissant par une flamme glorieuse une vie dont le feu a trop couvé sous les cendres. Mais je ne ferais que m'enfoncer dans la boue que j'aurais faite moi-même.

Hawthorne avait vu que la mort était proche. Il s'y résignait courageusement, et trouvait encore la force de se railler lui-même. Nous n'insisterons pas sur cette fin douloureuse, d'autant plus pénible que Hawthorne ne pouvait se faire aucune illusion. Cette lettre, jointe aux extraits précédents, nous montre, une fois de plus, qu'il fut toujours pour lui-même un juge d'une redoutable clairvoyance, et que, tout en rendant justice, comme il le devait, et sans fausse honte, à ses rares qualités, il n'essaya, à aucun moment de sa vie, de se dissimuler ses imperfections. Jamais Hawthorne n'a été, disons-le à sa gloire, jugé aussi sévèrement que par lui-même.

" Mr. Hawthorne's brain is addled at last, and, much to our satisfaction, he tells us that he cannot possibly go on with the Romance announced on the cover of the January magazine. We consider him finally shelved, and shall take early occasion to bury him under a heavy article, carefully summing up his merits, (such as they were,) and his demerits, what few of them can be touched upon in our limited space ; " or :

" We shall commence the publication of Mr. Hawthorne's Romance as soon as this gentleman chooses to forward it. We are quite at a loss how to account for this delay in the fulfilement of his contract ; especially as he has already been most liberally paid for the first number."

Say anything that you like, in short, though I really don't believe that the public will care what you say, or whether you say anything. If you choose, you may publish the first chapter as an insulated fragment, and charge me with the overpayment. I cannot finish it, unless a great change comes over me ; and if I make too great an effort to do so, it will be my death ; not that I should care much for that, if I could fight the battle through, and win it, thus ending a life of much smoulder and scanty fire in a blaze of glory. But I should smother myself in mud of my own making.

CHAPITRE III

LES PROCÉDÉS DE TRAVAIL DE HAWTHORNE

L'étude des quatre premiers romans de Hawthorne ne nous révèle que fort peu de chose sur ses procédés de travail, sur l'élaboration de ses œuvres : il ne les livrait au public que lorsqu'il avait réussi à leur donner la forme définitive, irréprochable, qui, seule, pouvait le satisfaire. Nous en serions donc réduit sur ce point à de vagues conjectures, si nous n'avions pas, d'une part son *Journal Américain*, son *Journal d'Angleterre*, et son *Journal de France et d'Italie*; et, d'autre part, la série des quatre romans inachevés : le *Pas de l'Ancêtre*, le *Secret du Dr Grimshawe*, *Septimius Felton*, et le *Roman des Dolliver*, où nous pouvons suivre l'évolution d'une idée, à travers des degrés d'une précision toujours croissante, jusqu'à l'expression presque complète.

Dans le *Journal Américain*, nous trouvons des descriptions, parfois assez longues, parfois, au contraire, réduites à la simple notation d'une impression fugitive, comme cette phrase, qui a procuré à certains critiques un moment de douce gaîté :

> L'odeur [1] de la fumée de tourbe, dans cette atmosphère ensoleillée d'automne, est très agréable.

et qui, sous sa forme un peu banale en apparence, résume tout un paysage, avec ses jeux de lumière et d'ombre, et ses parfums. L'une de ces descriptions, rapidement notée pendant l'excursion que Hawthorne fit aux Montagnes Blanches, lui a fourni le cadre d'*Ethan Brand*, un de ses contes les plus saisissants.

1. The aromatic odour of peat-smoke, in the sunny autumnal air, is very pleasant.

Puis, ce sont des lettres, et, ce qui est surtout intéressant au point de vue de l'étude des procédés de travail de Hawthorne, des idées, qu'il notait très sommairement au moment où elles se présentaient à son esprit, avec l'intention d'en tirer parti pour ses livres lorsqu'une occasion favorable se présenterait. Et, de fait, nous retrouvons un certain nombre de ces idées, développées et mises en œuvre, dans ses romans, et surtout dans les *Twice Told Tales* et les *Mousses;* de même que les notes de l'*English Note Book* ont fourni la matière de *Our Old Home.*

Ainsi la note suivante :

Un dîner [1] d'actions de grâces. — Tous les malheureux de la terre seront invités : l'ivrogne, le père qui a perdu ses enfants, le commerçant ruiné, l'amant désespéré, la pauvre veuve, les vieillards qui survivent à leur génération, l'auteur désappointé, le vieux soldat blessé et infirme, le malade, l'incrédule, l'homme à la mauvaise conscience, les petits orphelins, ou les enfants que leurs parents négligent, seront admis à cette table, et bien d'autres encore. L'amphitryon sort pour porter ses invitations. Il rencontre quelques-uns de ses hôtes dans la rue, et va frapper à la porte des autres. Décrire cela rapidement. Mais que sera-t-il lui-même, et quels seront ses droits à présider ce festin? Ce sera un homme qui n'a jamais pu trouver à quoi il était bon, qui n'a dans la vie qu'un but vague, et que son esprit ronge en lui faisant subir toutes sortes de tourments,

a été le point de départ du *Banquet de Noël,* dans les *Mousses d'un Vieux Presbytère.*

Nous retrouvons la donnée primitive de la *Fille de Rappaccini* dans ces quelques lignes empruntées à Sir T. Browne, dont la lecture avait vivement frappé Hawthorne :

On raconte [2] une histoire d'un roi indien qui envoya à Alexandre une belle femme nourrie d'aconit et d'autres poisons, avec l'intention de le faire ainsi périr indirectement.

On sait tout le parti que Hawthorne a tiré de cette idée, et quelle impression d'horreur et d'épouvante produit ce conte fantastique. Une autre note du même genre, ainsi conçue :

1. A Thanksgiving dinner. All the miserable on earth are to be invited, — as the drunkard, the bereaved parent, the ruined merchant, the broken-hearted lover, the poor widow, the old man and woman who have outlived their generation, the disappointed author, the wounded, sick and broken soldier, the diseased person, the infidel, the man with an evil conscience, little orphan children, or children of neglectful parents, shall be admitted to the table, and many others. The giver of the feast goes out to deliver his invitations. Some of the guests he meets in the streets, some he knocks for at the doors of their houses. The description must be rapid. But who must be the giver of the feast, and what his claims to preside? A man who has never found out what he is fit for, who has unsettled aims or objects in life, and whose mind gnaws him, making him the sufferer of many kinds of misery.

2. "A story there passeth of an Indian king that sent unto Alexander a fair woman, fed with aconite and other poisons, with this intent complexionally to destroy him!"

Ladislas [1], roi de Naples, assiégeant la cité de Florence, consentit à avoir pitié des habitants, s'ils voulaient lui livrer une vierge célèbre par sa beauté, fille d'un médecin de la ville. Lorsqu'elle fut envoyée au roi, chacun ayant contribué pour sa part à lui donner la plus riche parure, son père lui donna un mouchoir parfumé et brodé, ce qui, à ce moment, était un ornement porté par tout le monde. Il avait employé tout son art à empoisonner ce mouchoir..... et les deux jeunes gens moururent bientôt dans les bras l'un de l'autre,

n'a pu servir à Hawthorne pour la *Fille de Rappaccini*, car elle est datée du 19 octobre 1851.

Les *Recherches de Lily*, (*Twice Told Tales*,) sont en germe dans ces quelques lignes :

Deux amants [2] forment le plan de construire un kiosque dans un certain endroit, mais divers accidents les en empêchent. Une fois, ils trouvent là un groupe d'enfants misérables ; une autre fois, des assassins y complotent un crime ; enfin, ils y trouvent le cadavre d'un ami qui leur est cher ; et, au lieu de construire un kiosque, ils élèvent une tombe de marbre. La morale : — qu'il n'y a sur la terre aucun endroit qui convienne pour y élever un pavillon d'agrément, car il n'y a pas d'endroit qui n'ait pas été attristé par la douleur humaine, souillé par un crime, ou sanctifié par la mort.

La *Statue de Neige*, cette esquisse si gracieuse, d'une fantaisie si légère, si charmante et si puérile à la fois, a très probablement été suggérée par cette note :

Décrire un combat d'enfants [3] avec des boules de neige, et l'on élèvera au chef de la bande victorieuse une statue de neige. Cette idée peut fournir une satire contre l'ambition et la gloire. *Ce pourrait être une histoire pour les enfants.*

Nous retrouvons l'idée primitive du *Grand Visage de Pierre* dans cette note :

L'image d'un visage humain [4] serait formée sur le flanc d'une montagne,

1. Ladislaus, king of Naples, besieging the city of Florence, agreed to show mercy, provided the inhabitants would deliver to him a certain virgin of famous beauty, the daughter of a physician of the city. When she was sent to the king, every one contributing something to adorn her in the richest manner, her father gave her a perfumed handkerchief, at that time a universal decoration, richly wrought. This handkerchief was poisoned with his utmost art,..... and they presently died in one another's arms.

2. Two lovers to plan the building of a pleasure-house on a certain spot of ground, but various seeming accidents prevent it. Once, they find a group of miserable children there ; once it is the scene where crime is plotted ; at last, the dead body of one of the lovers or of a dear friend is found there ; and, instead of a pleasure-house, they build a marble tomb. The moral, — that there is no place on earth fit for the site of a pleasure-house, because there is no spot that may not have been saddened by human grief, stained by crime, or hallowed by death.

3. To describe a boyish combat with snowballs, and the victorious leader to have a statue of snow erected to him. A satire on ambition and fame to be made out of this idea. It might be a child's story.

4. The semblance of a human face to be formed on the side of a mountain, or in

ou dans la cassure d'une petite pierre, par un jeu de la Nature. Ce visage est un objet de curiosité pendant des années ou des siècles; et, à un moment donné, il naît un enfant dont les traits prennent graduellement l'aspect de ce portrait. A un moment critique, on s'aperçoit que la ressemblance est parfaite. On peut ajouter une prophétie à ce récit.

La persistance avec laquelle Hawthorne étudie sous toutes ses faces le problème du Mal et de la souffrance humaine a laissé aussi sa trace dans l'*American Note Book*, où nous relevons, entre autres, les deux notes suivantes :

Un serpent [1] introduit dans l'estomac d'un homme alors âgé de quinze ans, y est nourri jusqu'à ce qu'il arrive à trente-cinq ans, et lui fait subir les tourments les plus horribles. Type de l'envie, ou de quelque autre passion mauvaise..... Etablir une nouvelle classification de la Société. Classer les hommes non plus d'après leur plus ou moins de richesse, leur naissance plus ou moins haute, mais : Premièrement d'après leurs chagrins, par exemple, tous ceux qui, — habitant un palais ou un taudis, — pleurent la perte de parents ou d'amis, et qui sont vêtus de noir, que le drap soit grossier ou très fin, forment une classe. Puis, tous ceux qui ont le mêmes maladies, qu'ils soient couchés à l'ombre de rideaux damassés, ou sur une paillasse, ou sur un lit d'hôpital, formeront une classe. Ensuite, tous ceux qui sont coupables des mêmes péchés, que le monde les connaisse ou non; qu'ils languissent en prison dans l'attente du gibet, ou qu'ils passent honorés parmi leurs semblables, formeront aussi une classe. Enfin, arrivons à généraliser, et à réunir le monde entier en une seule grande classe, car personne ne peut prétendre être entièrement exempt de chagrin, de péché ou de maladie, et le fûssent-ils, que la Mort, comme une mère, vient, et, les poussant devant elle, leur fait franchir à tous la même porte sombre, — tous sont ses enfants.

De ces deux notes, Hawthorne a tiré l'*Egoïsme*, ou le *Serpent au Cœur*, et la *Procession de la Vie*, dans les *Mousses d'un Vieux Presbytère*.

De même, l'*Holocauste de la Terre*, ce morceau d'un réalisme si poignant, où Hawthorne semble entraîné par la haine et le mépris de toutes

the fracture of a small stone, by a *lusus naturae*. The face is an object of curiosity for years or centuries, and, by and by, a boy is born, whose features gradually assume the aspect of that portrait. At some critical juncture, the resemblance is found to be perfect. A prophecy may be connected.

1. A snake taken into a man's stomach, and nourished there from fifteen years to thirty five, tormenting him most horribly. A type of envy or some other evil passion.

A new classification of society to be instituted. Instead of rich and poor, high and low, they are to be classed, — First by their sorrows : for instance, whenever there are any, whether in fair mansion or hovel, who are mourning the loss of relations and friends, and who wear black, whether the cloth be coarse or superfine, they are to make one class. Secondly, all who have the same maladies, whether they lie under damask canopies or on straw pallets, or in the wards of hospitals, they are to form one class. Thirdly, all who are guilty of the same sins, whether the world knows them or not; whether they languish in prison, looking forward to the gallows or walk honoured among men, they also form a class. Then, proceed to generalize, and classify the whole world together, as none can claim utter exemption from either sorrow, sin or disease; and if they could, yet Death like a great parent, comes and sweeps them all through one darksome portal, — all his children.

les institutions humaines, à l'origine desquelles son œil clairvoyant n'aperçoit que mensonge ou cruauté, et qui, toutes, sont souillées de sang et de boue, est tout entier dans cette note si brève :

Faire un feu de joie [1] avec le gibet et tous les symboles du mal.

Une des plus belles pages des *Tanglewood Tales* (*Le Palais de Circé*) est le développement de cette ligne :

C'est une chose singulière [2] que, quand l'homme devient brute, il est la plus sensuelle et la plus ignoble de toutes les brutes.

Les deux idées principales de la *Lettre Rouge* sont déjà, elles aussi, en germe dans ce *Journal*, et facilement reconnaissables, sous une forme un peu sommaire :

La situation d'un homme [3] au milieu d'une foule, et cependant aussi complétement au pouvoir d'un autre, maître de sa vie et de tout, que si ces deux hommes étaient dans la solitude la plus profonde.....

Montrer les effets de la vengeance satisfaite. A simple titre d'exemple, supposer qu'une femme poursuive son fiancé pour violation de promesse, et reçoive l'argent par acomptes, pendant une longue série d'années. A la fin, quand la malheureuse victime serait complètement écrasée, la femme triomphante serait devenue un véritable démon, plein de passions mauvaises, qui auraient fini par envahir tout son être, de sorte qu'elle aurait subi un mal bien plus grave que sa victime.

Ces quelques lignes nous font déjà prévoir la situation étrange du vieux Chillingworth et du Révérend Dimmesdale, ce dernier si complètement au pouvoir de son ennemi, qui le torture savamment avec un art diabolique, et sans même laisser voir sa main, que tous deux sont complètement isolés au milieu de la foule, et vivent dans un monde à part, dans une atmosphère artificielle. Tandis que Dimmesdale meurt un peu tous les jours, sous l'influence mystérieuse de celui qu'il a offensé, Chillingworth vainqueur, témoin impassible de l'agonie de sa victime, n'en est pas moins atteint dans son triomphe même, et la vengeance à laquelle il se livre avec volupté s'empare graduellement de son âme, en chasse toute autre préoccupation, toute autre idée, toute autre passion. Un peu plus, chaque jour, il devient l'esclave de sa victime, et, chaque jour, ressemble

1. A bonfire to be made of the gallows and of all symbols of evil.
2. A singular fact, that, when man is a brute, he is the most sensual and loathsome of all brutes.
3. The situation of a man in the midst of a crowd, yet as completely in the power of another, life and all, as if they two were in the deepest solitude.

To show the effects of gratified vengeance. As an instance, merely suppose a woman sues her lover for breach of promise, and gets the money by instalments, through a long series of years, At last, when the miserable victim were utterly trodden down, the triumpher would have become a very devil of evil passions, — they having overgrown his whole nature; so that a far greater evil would have come upon himself than on his victim.

un peu plus à ce démon hanté de passions mauvaises, incapable d'un mouvement généreux ; — plus misérable dans son redoutable succès que Dimmesdale dans ses angoisses.

De même, la nécessité absolue de la sincérité, si profondément gravée dans l'esprit de Hawthorne pendant ses années de Transcendentalisme, cette haute et pure leçon que nous enseignent la longue et patiente expiation d'Hester Prynne et les souffrances de Dimmesdale, se retrouve aussi dans son *Journal* :

Caractère d'un homme [1] qui, aussi bien en lui-même que dans sa situation extérieure, sera entièrement faux ; sa fortune reposant sur un crédit sans base, son patriotisme feint, son honneur et son honnêteté n'étant que mensonges. Sa propre misère au milieu de tout cela, de ce mensonge qui lui rend tout l'Univers, le Ciel et la Terre irréels et faux.

Ajoutons enfin que l'intrigue toute simple de cette œuvre si poignante, si vibrante d'émotion intense et concentrée, est tout entière dans quelques lignes des *Twice Told Tales*, écrites vingt ans avant, (*Endicott et la Croix Rouge*,) que nous avons d'ailleurs citées plus haut.

Nous savons que, dans la *Maison des Sept Pignons*, Hawthorne a tiré parti des traditions de sa famille, et surtout de celles qui se rattachent à son ancêtre, le persécuteur des sorciers. Nous retrouvons, à ce sujet, dans le *Journal*, un détail assez intéressant, qui lui a certainement suggéré l'idée du mariage de Holgrave et de Phœbé, et de la réconciliation finale entre la famille du persécuteur et les descendants de sa victime :

En marchant [2], il me raconta des histoires de cette famille, qui semble avoir compris bien des originaux et des excentriques, et, entre autre, l'histoire du vieux Philippe English (il était originaire de Jersey, et s'était d'abord appelé L'Anglais,) qui avait été persécuté par John Hathorne au moment des sorcières, et il en était résulté une violente querelle. Philippe, sur son lit de mort, consentit à pardonner à son persécuteur. « Mais, si je guéris, » dit-il, « je veux être damné si je lui pardonne ! » Ce Philippe laissa des filles, dont l'une épousa, je crois, le fils de son ennemi, et ainsi nous avons dans notre famille le sang légitime d'English.

1. Character of a man who, in himself and his external circumstances, shall be equally and totally false : his fortune resting on baseless credit, — his patriotism assumed, — his domestic affections, his honour and honesty, all a sham. His own misery in the midst of it, it making the whole universe, heaven and earth alike, an unsubstantial mockery to him.

2. As he walked, he kept telling stories of the family, which seemed to have comprised many oddities, eccentric men and women, recluses and other kinds, — one of old Philip English, (a Jersey man, the name originally L'Anglais,) who had been persecuted by John Hathorne, of witch-time memory, and a violent quarrel ensued. When Philip lay on his death-bed, he consented to forgive his persecutor. " But if I get well, " said he, " I'll be damned if I forgive him ! " This Philip left daughters, one of whom married, I believe, the son of the persecuting John, and thus all the legitimate blood of English is in our family.

La note suivante, prise en lisant les œuvres de Fourier, au moment où Hawthorne préparait le plan du *Roman à Blithedale* :

Fourier prétend que [1], par suite du progrès de l'Univers, l'Océan doit cesser d'être salé, et prendre le goût d'une limonade douée d'un parfum particulier,

nous explique une conversation assez curieuse entre Hollingsworth et Coverdale, où le forgeron réformateur exhale son indignation contre son rival français, coupable de ne pas apporter assez de conviction religieuse dans ses projets révolutionnaires.

L'idée du suicide de Zénobie a été suggérée à Hawthorne par un incident qui remonte à l'époque de son séjour au Vieux Presbytère. Une jeune fille qui avait reçu une éducation peut-être un peu trop complète pour rester en harmonie avec le milieu où elle devait vivre, et qui avait pris des habitudes plus délicates et plus raffinées, ne put se plier à la routine du village où le sort la condamnait à passer sa monotone existence, ni trouver dans la direction de l'école qu'on lui avait confiée la satisfaction de ses aspirations plus hautes.

Un soir d'été [2], elle quitta la maison paternelle, et s'en alla seule dans les champs. La nuit vint, mais Marthe ne rentra pas..... Chacun avait la pensée que personne n'osait formuler; enfin, une voix dit tout bas : « la rivière ! » Alors, avec la rapidité qu'inspire la certitude, tous les amis furent réveillés, et se pressèrent sur les rives du cours d'eau. Des torches étincelaient dans les bateaux qui partirent pour l'horrible recherche. On appela Hawthorne, qui habitait alors le Vieux Presbytère; et cet homme, que les villageois avaient vu, le matin, flâner comme une ombre dans son jardin, apparut au milieu d'eux, le soir, pour mettre à leur service la vigueur de son bras, la fermeté de son cœur. Les barques descendaient lentement le courant, les torches jetaient d'étranges lueurs sur l'eau noire et calme, et sur les longues herbes grêles dont les feuilles traînantes baignaient sur les bords. Sur les rives, une foule silencieuse, effrayée, se hâtait, impatiente, malgré sa frayeur, de trouver même une légère trace de ce qu'elle cherchait. Tout à coup, l'on vit des vêtements alourdis par la rosée du soir. Personne ne parla, car personne n'avait douté du résultat. Il était clair que Marthe était venue jusqu'à la rivière, et y avait trouvé le repos et la tranquillité qu'elle cherchait. Les barques se réunirent

1. Fourier states that, in the progress of the world, the ocean is to lose its saltness, and acquire the taste of a peculiarly flavoured lemonade.

2. One summer evening, she left her father's house, and walked into the fields alone. Night came, but Martha did not return..... Everyone thought what no one dared to whisper, until a low voice suggested "the river". Then, with the swiftness of certainty all friends, far and near, were roused, and thronged along the banks of the stream. Torches flashed in boats that put off in the terrible search. Hawthorne, then living in the Old Manse, was summoned, and the man whom the villagers had only seen at morning as a musing spectre in his garden, now appeared among them at night to devote his strong arm and steady heart to their service. The boats drifted slowly down the stream — the torches flared strangely upon the black repose of the water, and upon the long, slim grasses that, weeping, fringed the marge. Upon the banks, silent and awe-stricken crowds hastened along, eager and dreading to find the slightest trace of what they sought. Suddenly, they came upon a few articles of dress, heavy with the

autour de cet endroit, et, avec tous les outils qu'on pouvait utiliser, la triste tâche commença. Un long intervalle d'un silence plein d'effroi, puis, vers minuit, le doux visage de la jeune morte fut ramené sur l'eau, plus calme à la lueur des étoiles qu'il ne l'avait jamais été à la clarté du soleil.

De même, le personnage de Priscilla est en germe dans l'esquisse que fait Hawthorne d'une jeune couturière qui passa quelque temps à Brook Farm, et dont la grâce chlorotique et la naïve gaucherie citadine faisaient la joie des colons attendris ; — et une page du *Roman à Blithedale*, où il conte les espiègleries câlines de la sœur de Zénobie, est reproduite presque textuellement de l'*American Note Book*.

Presque toutes les descriptions, dans *Our Old Home*, sont déjà esquissées dans l'*English Note Book;* et nous trouvons, dans l'*Italian Note Book* la première indication d'un grand nombre de détails et d'incidents du *Faune de Marbre*, depuis la description de la statue de Praxitèle, qui a évidemment suggéré à Hawthorne le curieux personnage de Donatello, et celle du portrait de Béatrice Cenci par le Guide, qui lui a inspiré quelques-unes des plus belles pages de son livre ; jusqu'au jugement qu'il porte sur le *Christ à la Colonne* de Sodoma.

Ailleurs, c'est une simple phrase :

La marque sanglante [1] d'un pied nu,qu'on suit à la trace dans les rues d'une ville,

qui fut, pour Hawthorne, le point de départ du *Pas de l'Ancêtre*.

Citons encore ces quelques lignes :

Le fiancé d'une jeune fille [2] est tué, puis enterré dans un jardin, et la terre est nivelée sur sa tombe. Cet endroit, où elle sème des fleurs d'une certaine espèce, les donne à profusion, avec une beauté, un éclat, un parfum admirables; et la jeune fille prend plaisir, poussée par un instinct inexplicable, à les porter sur son sein, et à en parfumer sa chambre. Ainsi se réaliserait l'idée classique de la transformation des morts en fleurs.

N'y a-t-il pas là comme la première esquisse de cette idée dont Hawthorne ne devait se servir qu'à la fin de sa carrière : Septimius Felton et

night dew. No one spoke, for no one had doubted the result. It was clear that Martha had strayed to the river, and quietly gained the repose she sought. The boats gathered round the spot. With every implement that could be of service, the melancholy task began. Long intervals of fearful silence ensued, but, at length, toward midnight, the sweet face of the dead girl was raised more placidly to the stars than it had ever been to the sun. (G. W. Curtis. *Journeys to the Homes of American Authors.*)

1. The print in blood of a naked foot to be traced through the street of a town.

2. A girl's lover to be slain and buried in her flower-garden, and the earth levelled over him. That particular spot, which she happens to plant with some peculiar variety of flowers, produces them of admirable splendour, beauty and perfume; and she delights, with an indescribable impulse, to wear them in her bosom, and scent her chamber with them. Thus, the classic fantasy would be realized, of dead people transformed to flowers.

Sibyl Dacy regardant pousser la fleur pourpre de la *Sanguinea Sanguinissima* sur la tombe du jeune officier anglais ?

Enfin, Hawthorne montre déjà, dans sa jeunesse, cette aversion pour les réformateurs à outrance, pour leurs théories rigides et leur enthousiasme inexorable aux faiblesses humaines, qu'il a si durement raillés sous le nom de Hollingsworth ; — aversion qui le rendait parfois injuste, et qui fit de lui le détracteur de John Brown, et presque le complice des esclavagistes impénitents, au début de la guerre civile :

Esquisser le caractère [1] d'un réformateur moderne, type des théories extrêmes sur les esclaves, l'eau froide, et d'autres sujets semblables. Il parcourt les rues, haranguant avec éloquence, et il est sur le point de faire bien des adeptes, lorsque ses efforts sont soudainement interrompus par l'apparition d'un gardien d'un asile d'aliénés, d'où il s'est échappé. On peut tirer grand parti de cette idée.

Il est vrai que cette répulsion qu'il éprouvait pour les théoriciens intransigeants se tempérait chez lui par de réels sentiments d'humanité, et que sa pitié pour la race opprimée, — un peu vague, peut-être, au début, et qu'il s'étonne lui-même de ressentir, puis plus profonde, lorsque le terrible problème se posa, et qu'il fallut le résoudre définitivement, sous peine de voir s'écrouler l'Union, — devait l'amener insensiblement à une conception plus juste de la réalité :

Un nègre [2], décemment vêtu, et monté sur un bon cheval, voyageant librement et pour son compte, entra pour acheter de l'avoine, et but un verre de grog au comptoir, *tout comme un autre chrétien*. Un jeune homme du Wisconsin dit : « Je voudrais avoir un millier de gars comme celui-ci, là-bas, dans l'Alabama ! » Cela me produisit une étrange impression : — le nègre était réellement si humain, et parler d'en posséder un millier comme lui !

Un demi-siècle a passé depuis le moment où Hawthorne écrivait ces lignes, pitoyables malgré leur ironie, et entendait une voix intérieure lui dire qu'un Nègre est un homme, tout aussi bien qu'un Démocrate; — une guerre effroyable a convulsé la grande République, le Sud a paru dompté — et le Président Roosevelt soulève encore aujourd'hui les colères d'une foule aveugle pour avoir osé inviter un Nègre à sa table !

Toutes ces idées que nous venons de signaler ne sont que des éléments

1. A sketch to be given of a modern reformer, — a type of the extreme doctrines on the subject of slaves, cold water and other such topics. He goes about the streets, haranguing most eloquently, and is on the point of making many converts, when his labours are suddenly interrupted by the appearance of the keeper of a mad-house whence he has escaped. Much may be made of this idea.

2. A negro, respectably dressed, and well-mounted on horseback, travelling on his own hook, calling for oats, and drinking a glass of brandy and water at the bar, like any other Christian. A young man from Wisconsin said : "I wish I had a thousand such fellows in Alabama !" It made a strange impression on me, — the negro was really so human ! — and to talk of owning a thousand like him !

encore presque informes, auxquels Hawthorne devait donner la vie, comme comme il savait la donner à tous les matériaux dont il se servait, et que son imagination subtile et puissante transformait, comme un alchimiste dans son creuset magique. Elles nous montrent combien il était toujours hanté par le souci de chercher pour ses ouvrages des pensées neuves, des combinaisons ingénieuses et originales, qu'il s'empressait de noter dès qu'elles le frappaient, sous une forme parfois bizarre ou à demi-incorrecte, se réservant d'en tirer parti par la suite. Elles sont donc pour nous des indications précieuses, sans doute, mais sommaires; et c'est surtout grâce à l'étude des quatre derniers livres de Hawthorne : le *Pas de l'Ancêtre* et le *Secret du Dr Grimshawe*, d'une part; *Septimius Felton* et le *Roman des Dolliver*, d'autre part, que nous pouvons reconstituer l'élaboration patiente d'où sortaient ses œuvres, et dont il a fait disparaître toutes les traces pour ses autres romans.

Mais, dans ces dernières œuvres, que Hawthorne ne put ou ne voulut pas achever, et qu'il recommençait avec un courage digne d'un meilleur succès, il est relativement facile de suivre l'évolution de ses idées. C'est ainsi que, dans le *Pas de l'Ancêtre*, qui n'est qu'un canevas très sec et sans grand intérêt, sans grande clarté non plus, la légende de la trace de sang joue le rôle principal. Dans le *Secret du Dr Grimshawe*, elle n'a plus qu'une importance très relative. Sur cette donnée, Hawthorne a échafaudé tout un roman anglo-américain, où il voulait faire entrer les souvenirs de son séjour à Liverpool, et développer ses opinions sur l'Angleterre d'une façon plus libre et plus complète que dans les rapides esquisses de *Our Old Home*, la légende primitive ne devant plus servir que de lien entre les deux parties de l'ouvrage.

La publication du *Secret du Dr Grimshawe* fut accueillie assez froidement. Certains critiques allèrent même jusqu'à insinuer que Mr. Julien Hawthorne, à supposer qu'il ne fût pas l'auteur d'au moins une partie de ce roman, avait rendu un médiocre service à la mémoire de son père en le publiant. Mais, si ces pages n'ajoutent rien à sa gloire, elles permettent, du moins, de se rendre compte de ce que pouvait être un des romans de Hawthorne avant son complet achèvement : une collection d'incidents, tantôt insignifiants, tantôt invraisemblables, auxquels son imagination vivifiante n'a pas encore eu le temps de donner les couleurs définitives. Il n'existe qu'une faible barrière entre les conceptions les plus parfaites de Hawthorne et les pires absurdités, et lui seul pouvait, avec son audace sereine, transformer ces matériaux bizarres, et sans cohésion apparente, en un ensemble féerique, véritable régal pour l'imagination la plus délicate. Il n'a pas donné au *Secret du Dr Grimshawe* ces dernières touches, qui en auraient sans doute fait un roman à peine inférieur

aux chefs-d'œuvre qui l'avaient précédé, et l'ouvrage abandonné est resté debout, comme un monument inachevé, où le fini de certains détails, la délicate beauté de certains ornements, révèlent seuls la main du maître, et ne peuvent suffire à masquer l'incohérence du plan, et les défauts de l'ordonnance.

Hawthorne s'est-il rendu compte que le plan même de l'ouvrage était défectueux, ou bien s'est-il aperçu que l'étude de la vie anglaise qu'il voulait y introduire ferait double emploi avec ce qu'il avait dit dans *Our Old Home?* A-t-il compris que la légende de l'empreinte sanglante était un fil bien mince pour y suspendre une intrigue aussi compliquée ? Ou bien, ce qui est plus vraisemblable encore, s'est-il lassé de la complication même de cette intrigue, si différente de la simplicité qui fait l'un des charmes les plus puissants de ses autres œuvres ? Quoi qu'il en soit, Hawthorne renonça vite à ce roman, qu'il ne se donna pas la peine d'achever, et le recommença courageusement sur des données légèrement différentes.

Par bien des détails, *Septimius Felton* rappelle le *Secret du Dr Grimshawe*. Comme dans le premier ouvrage, il y a une partie américaine et une partie anglaise, mais celle-ci se réduit à fort peu de chose. Le jeune officier qui apporte dans le nouveau monde la tradition d'immortalité succombe dès le début pour livrer son secret au jeune étudiant ; et le Dr Portsoaken, ce vieil original, qui ressemble par certains côtés au Dr Grimshawe, ne joue qu'un rôle fort effacé. Notons encore en passant quelques points de ressemblance entre la tante Keziah et Hannah, la rébarbative servante du Dr Grimshawe.

Le lien entre les deux parties est le secret d'immortalité, trouvé d'abord en Angleterre par un grand seigneur original, disciple de Bacon, qui l'apporte en Amérique au milieu d'une tribu d'Indiens dont Keziah est la dernière descendante : aussi a-t-elle hérité de vagues traditions concernant ce secret, qui, pourtant, lui est inconnu, et qui revient une seconde fois de la mère-patrie, apporté par le jeune officier incrédule.

Le caractère de Rose marque un progrès sensible sur l'esquisse vague d'Elsie ; et pourtant Hawthorne n'était pas, au début, entièrement fixé sur le rôle qu'il voulait lui faire jouer, puisque, d'abord fiancée de Septimius, elle devient, par la suite, sa sœur, et la fiancée de Robert Hagburn.

De même, Septimius, hanté par l'horreur de la mort et le désir intense de vivre, est un type beaucoup plus intéressant que le pupille du Dr Grimshawe, à la recherche d'une position sociale, et d'un héritage auquel il n'est pas bien sûr d'avoir de véritables droits. Enfin, Hawthorne a renoncé à donner un pendant à la falote figure de Colcord, le maître d'école réduit à l'inanition, héritier sans le savoir d'une grande famille, et renonçant volontairement à son héritage, sans trop savoir pourquoi.

Mais, comme nous le voyons d'après ces ressemblances partielles, Hawthorne a, en somme, opéré une sorte de transposition des personnages dans un cadre différent, et en donnant à l'ouvrage un caractère tout autre par l'introduction du secret de l'Elixir de Longue Vie. Puis, ce nouveau roman ne le satisfaisant pas encore complètement, — car alors, il faut bien le reconnaître, il était affaibli physiquement et intellectuellement par l'âge, et par la profonde tristesse que lui causait la guerre civile, par la crainte d'être témoin de la ruine de son pays, si cruelle pour lui, malgré son apparente froideur, — et, une fois de plus, il renonçait à publier un ouvrage presque entièrement terminé, et le recommençait sous un nouveau titre.

Le *Roman des Dolliver* devait, dans sa pensée, être la forme définitive de cette légende d'immortalité. Et les premières pages de ce dernier roman annonçaient, — par leur perfection, et par la marque indiscutable que leur avait imprimée la main de l'auteur, redevenu, par un effort suprême, maître de son talent malgré les chagrins et la maladie, — un chef-d'œuvre de plus, lorsque la Mort vint l'interrompre.

Cette fois, l'Elixir était trouvé dès le début de l'ouvrage, au lieu d'être le résultat de longues et pénibles recherches ; et le vieux grand-père lui empruntait les forces qui devaient lui permettre de soutenir, malgré les années, la faiblesse de Pensée, la gracieuse enfant, dernière héritière des Dolliver.

Quels développements inattendus Hawthorne allait-il donner à cette idée d'immortalité, déjà si longuement étudiée dans *Septimius Felton*, et dont il semblait avoir trouvé la formule définitive ? La mort jalouse a voulu nous le laisser ignorer, en nous dérobant ce roman que Hawthorne savait devoir être le dernier. Les quelques pages qui nous en sont parvenues suffisent, du moins, à nous montrer avec quelle persévérance Hawthorne poursuivait ce but, qui semblait fuir devant lui.

A ces quatre romans pourrait s'ajouter un cinquième ouvrage, dont Mr. Julien Hawthorne a retrouvé le manuscrit, et publié des extraits dans *Lippincott's Magazine*, en 1890, sous le titre de l'*Elixir de Vie*. Autant qu'il est possible d'en juger par ces extraits, l'*Elixir de Vie* est une œuvre parallèle à *Septimius Felton*. C'est, à très peu de chose près, la même intrigue ; ce sont aussi les mêmes personnages. Rose, qui, comme dans la seconde partie de *Septimius*, est la sœur du héros, a pour fiancée, non plus Robert Hagburn, mais le ministre. Quant au jeune officier, il porte le même nom (Norton) que Septimius. Ils sont parents éloignés, sans le savoir, et le meurtrier involontaire se trouve ainsi être l'héritier légitime, aussi bien par le droit du sang que par droit de conquête, de ce mystérieux secret de longue vie que, par une cruelle ironie, son jeune parent, poussé par

un destin qu'il ignore, est venu apporter sur cette terre inconnue qu'il arrose de son sang.

La tante de Septimius, qui est sensiblement plus indienne encore que dans l'ouvrage définitif, s'appelle Nashoba. Elle surprend son neveu au moment où il vient de tuer le jeune officier, et manifeste une joie féroce, digne d'une squaw qui danse devant le prisonnier attaché au poteau du supplice ; le sang de ses ancêtres rouges se révoltant en elle contre les principes transmis par plusieurs générations de vie civilisée, et lui faisant pousser ce cri sauvage : « Seppy ! Seppy ! Scalpe-le, Seppy ! »

Mais l'intérêt de cette esquisse très sommaire, où les caractères sont à peine indiqués, est surtout dans l'idée d'Immortalité, autour de laquelle tourne le récit, comme plus tard dans *Septimius Felton;* et Hawthorne ne se lasse pas d'insister sur cette conception d'une vie qui se continue à travers les générations, d'abord d'une façon simplement idéale, par la transmission héréditaire des traits physiques et des qualités morales, puis, — du moins Septimius l'espère fermement, — d'une manière plus effective et plus réelle, par la prolongation indéfinie de la vie humaine.

Ce manuscrit, qui ne diffère de *Septimius Felton* que par des détails sans importance, présente pour nous, à cause de cette presque identité, un intérêt beaucoup moindre que celui du *Secret du Dr Grimshawe.* Nous avons cependant tenu à en donner une brève analyse, afin de montrer à quel labeur acharné Hawthorne s'était astreint pour établir d'une façon définitive le plan de son ouvrage, même au prix de plusieurs refontes successives ; et avec quelle persévérance il concentra ses pensées, pendant près de six ans, depuis la première esquisse du *Pas de l'Ancêtre,* en 1858, jusqu'à sa mort, sur ce livre, qu'il voulait plus parfait encore que les autres, parce qu'il prévoyait que ce serait le dernier, et qu'il dut laisser lamentablement inachevé, après tant d'efforts infructueux.

Pour terminer enfin cette étude un peu longue, nous croyons utile de mentionner encore un fragment assez curieux, publié par M. Julien Hawthorne dans le *Century* de Novembre 1883, sous le titre : *Un coup d'œil dans l'atelier de Hawthorne,* et qui constitue une sorte de canevas du *Secret du Dr Grimshawe,* où l'auteur discute avec lui-même les différentes hypothèses qui se présentent à propos de l'intrigue, et qu'il entrecoupe de réflexions humoristiques.

Hawthorne établit le plan de son roman dont il dessine à grands traits les principaux caractères ; et, lorsque l'une de ses conceptions ne réussit pas à le satisfaire, il s'interrompt pour se critiquer lui-même. « Cela n'ira pas, » se dit-il. Parfois, au contraire, il s'approuve, lorsqu'il a trouvé une idée qui lui semble heureuse, et parfois encore, il doute, et reste indécis.

Le vieillard ? [1] Oui, mais je ne puis consentir à dégrader son caractère jusqu'au point de lui faire rechercher le domaine et le titre. Il a dû, dès le début, avoir conscience que c'était son droit ; mais une philosophie particulière lui a appris qu'il ne doit pas les prendre. Non, il doit y avoir une cause plus réelle ; par exemple, une malédiction qui doit tomber sur sa race si jamais elle réclame son droit. Pourquoi ? Quelque chose qui lui aurait fait haïr son rang et sa situation. C'est possible ; mais, alors, comment ce sentiment de haine pourrait-il persister chez ses descendants, au point de leur faire préférer une obscure pauvreté à un grand nom, à une haute position ? C'est vrai. Ce pensionnaire est le premier, depuis deux siècles, qui ait connu son origine ; cette connaissance est due aux recherches du Docteur ; et il est venu en Angleterre pour la vérifier, avec le désir de connaître ses parents, et le château de ses ancêtres, mais non pour les revendiquer. Le Docteur a dû jouer un grand rôle dans ces actes du pensionnaire et d'Etheredge, tissant ses toiles d'araignée avec des fils de vie humaine [2] ; il doit avoir l'air, dans ce Roman, d'une sorte de magicien, sans en avoir la réputation, et, même après sa mort, son influence doit encore se faire sentir. Tenons nous ferme à cette idée. Un homme aux manœuvres obscures et subtiles, qu'il aime pour elles-mêmes, comme une araignée au centre de sa toile, qui s'étend au loin, à l'Est et à l'Ouest. Qu'est-il alors ? Quel intérêt avait-il à ceci ? Quelque intérêt tout spéculatif s'il en a, et il mourra avant d'avoir pu le satisfaire. Je ne sais si ceci fera l'affaire, mais ses entreprises continuent après sa mort, et produisent des effets étranges, alors qu'il n'est plus là pour les contrôler. Il aura tendu la main vers l'Angleterre, et agi là, faisant marcher comme des marionnettes des gens qui ne s'en doutent guère. Il a dû voyager en Angleterre, dans sa jeunesse, y devenir amoureux d'une jeune fille de cette famille, qui lui fut infidèle ; de là sa rancune contre la famille, et sa résolution de la ruiner. Il lui aura cherché un

1. The old man ? Yes ! I cannot consent to such a degradation of his character as is implied in his seeking the estate and title. He must all along have been conscious that it was his right ; but a peculiar philosophy has taught him that he must not take it. No, there must be some specific cause ; a curse, for instance, imposed upon his race if they ever assert their right. Why ? Something that should have made his rank and station hateful to him ; — that might be ; but how might that hate-feeling be continued to his descendants, so that they should prefer poverty and obscurity to name and high position ? True. This pensioner is the first one, for two centuries, who has known of his descent ; the knowledge of it came to him through the Doctor's researches, and he went to England to investigate it, with a desire to know his relatives and hereditary seat, but not to claim them. The Doctor must have a great agency in these doings, both of the pensioner and Etheredge, making tissues of cobweb out of men's life-threads ; he must have the air, in the romance, of a sort of magician, without being called so ; and even after his death, his influence must still be felt. Hold on to this. A dark, subtle manager, for the love of managing, like a spider sitting in the centre of his web, which stretches far to east and west. Who is he then ? What interest had he in this ? Some speculative and philosophical interest, if any, and he dies before it is gratified. I doubt whether 't will do, but his enterprises go on after his death, and produce strange effects without him to control them. He shall have stretched out his hand to England, and be operating there, making people his puppets who little think they are so. He must have travelled over England in his youth, and there have fallen in love, and been jilted by a lady of this family ; hence his spite against the family, and his determination to ruin it. He shall have sought out, with all his might, an heir, and educated Etheredge for that purpose. There may be a germ in this, — I don't know.

2. Cette métaphore hardie ne déparerait pas les meilleures pages de Hawthorne, et résume fort heureusement le caractère du farouche Docteur.

héritier de toutes ses forces, et aura élevé Etheredge dans ce but. Il peut y avoir en ceci le germe de quelque chose : Je n'en sais rien !

De même, il a trois ou quatre projets différents pour le rôle à faire jouer à Elsie. Souvent, il hésite entre ces idées diverses ; c'est ainsi que le personnage mystérieux qui est allé fonder en Amérique une nouvelle branche de la famille est tantôt un saint persécuté, tantôt un soldat de Cromwell ruiné par ses frères royalistes, tantôt un mari jaloux, qui a tué sa femme, et précieusement enfermé sa magnifique chevelure dans un coffret d'argent.

Hawthorne ne peut se décider à faire un choix ; et, parfois, même, il pense à laisser la chose douteuse, et à infliger au lecteur une part de l'embarras où il s'est trouvé lui-même. C'est ainsi que, dès le début, il semble avoir l'intention de ne pas nous dire clairement si l'élève du Docteur est, ou non, l'héritier légitime.

Puis, quand il veut nous expliquer comment Etheredge a pu, sous l'influence des légendes contées par le Docteur, se croire réellement l'héritier, il est plus embarrassé que jamais, et s'avoue à lui-même qu'il ne trouve pas de solution satisfaisante.

Je n'ai pas encore [1] pu faire entrer un souffle de vie dans cette intrigue, malgré mes efforts pour la galvaniser. Pas encore la moindre étincelle de passion. Comment y arriverai-je ?

C'est qu'en effet l'intrigue du *Secret du Dr Grimshawe* est beaucoup trop compliquée pour lui plaire, et d'une violente invraisemblance.

Souvent Hawthorne est arrêté net, et il se demande comment il sortira de ces complications qu'il a entassées comme à plaisir. Il le reconnaît naïvement.

Ici, me voici arrêté [2]. Que fera-t-il d'Etheredge, maintenant qu'il l'a attiré chez lui ?

Et, à propos des relations entre le Dr Grimshawe et Mountford, son agent en Angleterre, qu'il conçoit d'abord comme un *attorney* de village, puis comme un domestique de confiance, il s'écrie :

Je ne vois pas cela pour le moment [3] !

Parfois, il s'arrête nettement, pour reprendre son travail le lendemain, à tête reposée, parfois il recommence sur nouveaux frais :

Essayons encore [4] !

1. The life is not yet breathed into this plot, after all my galvanic efforts. Not a spark of passion as yet. How shall it be attained ?
2. Here, I come to a standstill. What does he mean to do with Etheredge, having now got him into his house ?
3. I don't see this at present.
4. Try back again !

dit-il.

Certaines de ces complications seront heureusement éliminées dans la rédaction définitive de l'œuvre ; il est vrai qu'il en reste encore beaucoup trop, et que cette intrigue forme un contraste pénible avec les plans si simples, si logiques, de ses premiers ouvrages. Des combinaisons qui d'abord, lui semblaient assez heureuses, ne peuvent aboutir, et il se voit forcé de les abandonner. C'est ainsi qu'après avoir étudié deux ou trois solutions différentes pour le mystère du prisonnier volontaire, et s'être proposé de choisir entre elles dans un chapitre spécial, qui ne fut jamais écrit, il pense un moment à faire de lui son héros principal, puis y renonce. Les déconvenues de ce genre l'embarrassent d'ailleurs assez peu, et il accumule en quelques lignes les suppositions les plus contradictoires.

La mort [1] et le déshonneur de cette jeune fille deviendront pour lui, grâce aux complots du Docteur, un supplice dans ce monde et dans l'autre. Que ferai-je ? Il a peut-être embaumé un membre de la famille, de façon à lui faire garder les apparences de la vie. A quoi bon cela ? Le diable le sait, moi pas. La jeune fille continue à vivre avec lui ; — non, elle est morte.

Et Hawthorne est le premier à s'amuser de son embarras :

Eh bien [2] ! préciser les détails, je ne le puis ; les grandes lignes, je le puis, ou le pourrais, ou l'ai pu, ou le voudrais, ou le devrais !

Mais cette accumulation humoristique de verbes défectifs par laquelle il manifeste son dépit comique ne le tire nullement d'affaire. Il ne plaisante pas seulement sur son embarras, mais aussi sur les personnages eux-mêmes : en parlant d'un ancêtre du Pensionnaire, sur le sort duquel il n'est pas encore fixé, il dit :

Peut-être [3] qu'il fut pendu, bien que je ne le croie guère. Pourtant, si cela peut faire bon effet, il sera pendu !

Mais, malgré tout, Hawthorne se rend compte que, non seulement l'intrigue est pénible, heurtée, contradictoire, et d'une complication qui touche au baroque, mais que les caractères eux-mêmes, dont il n'a pas une conception très nette, sont vagues et mal dessinés ; il se promet de revenir sur ce point, et de soigner tout particulièrement celui d'Elsie, qui, par une singulière ironie, est resté un des plus vagues et des moins

1. The death and ruin of this girl shall, by the Doctor's contrivance, prove his misery, temporal and eternal. What shall I do ? He migt have embalmed a member of the family in some new way, so that he shall appear life-like — to what good ends ? The devil knows, I don't. The girl continues to live with him ; no, she is dead.

2. Well ; specify — I can't ; the unparticular things I may, or might, could, would or should.

3. Possibly, they may have hanged him, though I hardly think so. Yet, if it will produce any good effect, hanged he shall be.

intelligibles dans cette galerie de fantoches où, seul, le vieux Docteur se détache en un vigoureux relief avec son démon familier, la hideuse araignée, symbole de ses machinations savantes et perfides.

Il se donne beaucoup de peine pour mettre sur pieds le caractère contradictoire du maître de Braithwaite Hall, cet Anglo-Italien aux combinaisons louches.

Ce malheureux [1] ! Un balayeur des rues, un décrotteur ? Il descend d'une race dégénérée, corrompue, et qui, pourtant, garde un extérieur brillant. Comment ? Cela devrait résulter d'une cause qui a agi dans la famille pendant des siècles. Cela ne se peut. Ce pauvre diable est sous l'empire d'un malheur irrémédiable, qui fait de lui un objet de pitié et d'horreur à la fois. Il a cédé à une grande tentation, qui assiège tout particulièrement les membres de cette famille. Le péché impardonnable. Il a jeté un regard dans la chambre de Barbe Bleue. Il a fait périr par un poison lent l'ancien maître du domaine, et l'a muré dans un caveau. Cela n'ira pas !

Et ces suppositions se succèdent pendant deux pages, sans rien amener de précis. Enfin, Hawthorne, fatigué, s'écrie :

Tout ceci [2] ne signifie rien. Je n'avance pas d'un pas !

Et il continue à piétiner sur place.

Pourtant, dans ce fragment sans cohésion, où se heurtent les idées les plus irréconciliables, nous trouvons, par instants, de véritables éclairs de génie, des antithèses heureuses, des mots qui illuminent toute une âme, qui fixent définitivement la conception d'un caractère. C'est, par exemple, le vieux Docteur :

Il faut mettre [3] dans cet homme quelque chose de haut et de noble, avec ses tendances morbides, et le poison de son âme.

Ou bien Lord Braithwaite :

Le maître de Braithwaite Hall [4] pourrait, comme un de ses traits caractéristiques, avoir la main droite froide comme la glace, mais ceci ne serait que le symbole d'autre chose.

Ou bien encore, c'est une ligne qui résume, avec un rare bonheur, la façon dont Hawthorne transfigure ses personnages, et, à force d'idéali-

1. This wretched man ! A crossing-sweeper? A boot-black ? He comes of a race that is degenerate in a certain way; rotten, yet retaining a brave outside. How ? It should be from some cause that has existed in the family for hundreds of years. It can't be. Some irremediable misfortune has got possession of this poor devil, and makes him an object of pity as well as horror. He has yielded to some great temptation which particularly besets the members of his family. The unpardonable sin. He has looked into a Blue-Beard chamber. He had murdered, by slow poison, the former possessor of the estate; he had buried him in a niche. 'T won't do.

2. All this amounts to just nothing. I don't advance a step.

3. Something high and noble must be put into the man, together with morbidness and poison.

4. He might, as one characteristic, have an ice-cold right hand, but this should be only emblematic of something else.

sation, revêt d'une réalité souveraine les détails les plus invraisemblables :

Ne nous laissons arrêter [1] par aucune étrangeté, par aucun fait surnaturel. On peut les adoucir autant qu'il le faudra, si étrange que soit la conception primitive.

Ce rapide exposé, auquel nous ne voudrions pas, — si intéressant qu'il puisse être au point de vue des procédés de travail auxquels Hawthorne s'astreignait, au moins dans les dernières années de sa vie [2], et de l'élaboration pénible et un peu confuse de son dernier ouvrage, — attribuer une importance exagérée, complète l'étude que nous avons faite, au livre précédent, des quatre romans qu'il entreprit successivement. Il nous fait comprendre quel labeur énorme il dépensa pour construire un ouvrage qui devait, dans sa pensée, mieux encore que les autres, assurer sa renommée. Il nous montre combien il savait être pour lui-même un juge sévère ; et combien peu il hésitait à sacrifier des ouvrages déjà fort avancés, comme le *Secret du Dr Grimshawe*, ou presque achevés, comme *Septimius Felton*, pour se remettre encore une fois au travail, dans l'espérance de produire enfin un chef-d'œuvre qui pût le satisfaire. Il nous fait regretter d'autant plus amèrement que la mort soit venue l'interrompre au moment où il semblait en avoir arrêté dans son esprit la conception définitive, et que ses efforts continus pendant six ans ne lui aient permis de nous laisser que des ébauches, dont l'une, surtout, est déplorablement imparfaite, et des fragments que, seule, leur valeur documentaire a sauvés de l'oubli.

1. Do no stick at any strangeness, or preternaturality ; it can be softened down to any extent, however wild its first conception.

2. En effet, Mr. Julien Hawthorne nous assure que, pour ses premiers ouvrages, son père ne rédigea jamais par écrit le moindre plan, le canevas le plus sommaire, mais qu'il les élaborait intérieurement avant d'en commencer la rédaction. C'est même cette absence de plan écrit pour les autres romans de Hawthorne qui a pu excuser les soupçons et les insinuations de certains critiques, et les faire, à tort selon nous, douter de l'authenticité de ses ouvrages posthumes.

CHAPITRE IV

LES OBJETS EXTÉRIEURS DANS L'ŒUVRE DE HAWTHORNE

Hawthorne, idéaliste par tempérament, se complaisait dans son idéalisme, et cherchait fort peu à en dépasser les limites. Les longues années qu'il passa dans sa chambrette de Salem, — presque sans relations avec le monde extérieur, emmagasinant soigneusement des observations de détail dont il ne devait se servir que plus tard, après les avoir mûries tout à loisir, et transformées par le lent travail de son imagination, — avaient encore renforcé cette disposition, et il semblait qu'il dût être incapable de rendre jamais avec exactitude cet univers qu'il paraissait ignorer. Et pourtant les descriptions que nous trouvons dans l'œuvre de Hawthorne sont généralement exactes et assez précises ; quelques-unes même, dans la *Maison des Sept Pignons*, par exemple, sont de petits chefs-d'œuvre de fidélité minutieuse. Mais, malgré leur exactitude, elles nous donnent l'impression que l'auteur est habitué à regarder surtout au dedans de lui. Il ne décrit pas pour le plaisir de décrire, mais parce qu'à de certains moments, les choses extérieures s'imposent, en quelque sorte, à son imagination, et le forcent à se détourner pour un moment de la contemplation du monde des passions. Même lorsqu'il les dessine d'une main alerte et sûre, on sent qu'elles ne constituent pas pour lui la véritable réalité. Les émotions seules ont pour lui une vie réelle, intense, et

lui rendent [1] les objets extérieurs insubstantiels, à l'égard des fantômes malins qui hantent un sommeil accablant.

Aussi, ces objets n'ont pour lui de valeur que s'ils représentent quelque

1. ..... made all outward occurrences unsubstantial, like the teasing phantasms of an unconscious slumber.....

chose existant déjà dans son esprit; ils ne l'intéressent qu'à la condition d'avoir pour lui une signification symbolique, qui leur ôte leur vulgarité de faits matériels, pour en faire l'expression d'une réalité idéale, d'une loi universelle ou particulière.

Pour lui, l'Univers, tel qu'il nous apparaît, n'est qu'un masque qui nous cache la réalité. Dans toute chose, il soupçonne un mystère, et il tente de soulever le voile des apparences extérieures, qui nous le dérobe. Il pressent, sous tous les phénomènes, une loi intellectuelle ou morale, dont ils ne sont que l'expression; c'est cette loi qu'il s'efforce de dégager, et les objets ne l'intéressent que parce qu'ils l'expriment plus ou moins complètement, plus ou moins heureusement.

C'est ainsi que, dans les *Twice Told Tales*, le voile noir du ministre est le symbole de l'isolement dans lequel il se confine volontairement, le signe matériel de l'obstacle moral qu'il a voulu interposer entre lui et le reste de l'humanité, et qu'il est lui-même impuissant à franchir, lorsque la contrainte qu'il lui impose lui est devenue intolérable.

Il est tout un groupe d'objets auxquels Hawthorne attribue une importance extraordinaire, et une très réelle influence sur la destinée même de ses personnages : ce sont les portraits, qui, mieux que toute autre chose, symbolisent les traditions d'une famille ou d'une race, et, parfois, expriment avec une réalité saisissante les lois irrésistibles de l'hérédité. Nous rappellerons, entre autres, les *Portraits Prophétiques*, doués d'un si étrange pouvoir d'annoncer la destinée de ceux dont ils reproduisent les traits qu'ils semblent posséder le don mystérieux de former cette destinée; et le *Portrait d'Edward Randolph*, qui, pendant quelques instants, fit hésiter le Gouverneur Hutchinson devant l'acte de violence d'où sortit la Guerre d'Indépendance.

Il ne faut pas, non plus, oublier le portrait, si frappant et si caractéristique, du vieux colonel Pyncheon, dans la *Maison des Sept Pignons*. Dans ses traits durs et rigides, semblent s'incarner tous les défauts de cette famille orgueilleuse, sur qui la dureté de l'Ancêtre impitoyable a fait retomber une malédiction à laquelle elle ne peut plus se soustraire; — et c'est vers lui que la pauvre Hepzibah, dans sa détresse, tourne un regard chargé de prières, lui demandant en vain l'inspiration qui doit la sauver de la honte d'ouvrir une boutique. C'est derrière sa toile, enfin, qu'est caché le précieux document, vainement cherché par ses descendants, qui ne le retrouvent qu'au jour où il leur est devenu inutile, comme si le vieux Colonel avait voulu, jusque dans la tombe, être leur mauvais génie.

La maison même des Sept Pignons est devenue, elle aussi, un emblème de la famille des Pyncheons, avec leur attachement aux vieilles coutumes, et l'ombre néfaste que jette sur eux eux la malédiction du sorcier Maule;

et Holgrave, qui a compris ce symbolisme obscur, la hait de toute la force avec laquelle il hait le passé, qui encombre inutilement la terre, et fait des vivants les esclaves des morts. Il déteste ces vieux murs qui pèsent de toute leur masse sur la malheureuse Hepzibah, et l'enferment dans sa destinée ; et il vante hardiment les bienfaits de la vie nomade, où chacun, débarrassé des lourdes traditions d'hier, s'avance librement vers demain ; où chaque génération détruit les demeures bâties par la génération précédente pour l'enchaîner au sol natal, et lui imposer ses goûts et ses aspirations, ses haines et ses rancunes.

La fleur exotique que Zénobie porte dans ses cheveux noirs est l'emblème de cette nature vive, ardente, généreuse, exaltée, pleine d'une « *noble earthiness* », qui semble avoir pris à la vie tout ce qu'elle a de bon et de beau, mais sans se préoccuper des nécessités d'une existence plus haute et plus idéale ; par suite, condamnée fatalement à succomber bientôt, après avoir brillé d'un bref éclat, comme sa fleur favorite, lorsqu'un vent un peu rude a secoué ses pétales.

Rappelons encore la lettre rouge, ce lambeau de drap écarlate cousu sur la robe d'Hester Prynne, qui, pour elle comme pour tous ceux qui la regardent, est le symbole durable de sa faute d'un jour, Elle hante l'imagination de Hawthorne, qui, à chaque instant, la replace devant nos yeux ; elle semble brûler comme un fer rouge la poitrine de la malheureuse, personnification étrange du remords toujours présent, qu'elle ne peut arracher de son sein. Et lorsque, lasse de subir une expiation, maintenant sans but, et convaincue qu'elle a, par de longues années de souffrances, payé enfin le droit d'être libre, sinon heureuse, Hester arrache la lettre de sa robe, et la lance loin d'elle, en signe de rupture irrémédiable avec le passé, c'est encore la lettre que les flots de la petite rivière lui rapportent, comme la réponse ironique et cruelle du destin, comme l'arrêt impitoyable qui semble dire : « Tu n'as pas souffert assez longtemps encore, et il faut que tu recommences à porter le stigmate infamant. » Nous avons, en son lieu, signalé l'influence étrange que ce fragment d'étoffe exerce sur Hester, sur le ministre, qui, lui aussi, porte la lettre rouge gravée au cœur, et sur la petite Perle elle-même. Nous avons dit combien la jeune imagination de l'enfant avait été attirée par cette lettre, qui était devenue pour elle une partie intégrante de la personnalité de sa mère, au point qu'elle se refusait à la reconnaître, lorsqu'Hester cessait de la porter.

Hawthorne nous transporte dans un monde fantastique, irréel, où les choses prennent un aspect étrange, et, déformées par la pensée qu'elles sont contraintes d'exprimer, se dressent devant nous, obscures, énigmatiques, comme ces buissons aperçus de loin, sur le bord du chemin, par

un douteux clair de lune, que notre imagination nous représente comme des fantômes terrifiants.

D'autres écrivains sont arrivés à une déformation analogue par des moyens exactement contraires. Dickens, que nous avons eu, plus d'une fois, occasion de mettre en contraste avec Hawthorne, voit, lui aussi, dans les objets extérieurs, bien autre chose que ce qu'y découvre l'observateur vulgaire. Mais, pour lui, l'Univers est peuplé, non d'idées représentées par de pâles fantômes que nous prenons pour des réalités, mais par des êtres que nous croyons inertes, et qui, au contraire, sont vivants, animés de passions et de volontés presque humaines. Rien n'est mort dans la Nature : tout respire, tout vit, d'une vie extraordinairement intense. L'heure que vous entendez sonner, ce ne sont pas les vulgaires vibrations d'une cloche de bronze que frappe un marteau de fer ; c'est l'horloge qui grelotte là haut dans sa tour, au milieu du brouillard, et que le froid fait claquer des dents. Cette couche de glace où votre pied a failli glisser sur le pavé, n'est pas le résultat banal de la congélation d'un peu d'eau, grâce à l'abaissement de la température ; c'est le robinet de la fontaine, qui, vexé d'être laissé seul, par cette triste et brumeuse après-midi de décembre, l'a répandue là exprès pour se venger sournoisement en faisant tomber les passants. Le vent n'est plus de l'air en mouvement ; c'est un être plein d'une étrange fantaisie, qui, répétant dans ses soupirs les plaintes de générations disparues, se lamente de ne pouvoir sortir de l'église où il s'est imprudemment aventuré, et hurle en se traînant sur les pierres tombales. Tom All Alone's n'est plus simplement une rue sale et malsaine d'un vieux quartier de Londres ; c'est l'incarnation, saisissante de réalisme, du Démon de la Chicane, qui empoisonne tant de nobles et d'utiles existences.

Ces hallucinations morbides, nées de l'extrême tension de l'esprit, et de ses efforts surhumains pour donner la vie aux choses, ont, malgré tout, quelque ressemblance avec les hallucinations non moins étranges auxquelles se laisse entraîner Hawthorne, lorsqu'il veut, lui aussi, à ces choses qu'il sait indifférentes, donner une signification, une vie supérieure.

Partis de points entièrement opposés, les deux écrivains, le réaliste à outrance, chez qui l'élan fougueux des forces naturelles répand partout la vie à profusion, et anime la matière la plus inerte ; et l'idéaliste nourri d'abstraction, pour qui les objets n'ont que la valeur de formules algébriques, vides par elles-mêmes, et que vivifie seule la loi qui s'exprime par leur intermédiaire, se rencontrent à mi-chemin sur le terrain de l'irréel et du fantastique. Toute différence de style mise à part, il est entre eux certains points de contact, où se dessine une analogie, moins invrai-

semblable qu'on ne serait tenté de le croire au premier abord. Quelques pages, entre autres, et des plus saisissantes qu'aient écrites Hawthorne, rappellent singulièrement la manière de Dickens. Nous voulons parler du chapitre, en grande partie cité plus haut, où Hawthorne nous montre le Juge Pyncheon, mort dans son fauteuil, et désormais insensible à ce qui se passe autour de lui. Le lecteur se rendra facilement compte de cette ressemblance, s'il veut le rapprocher de trois scènes analogues, bien que plus brièvement décrites par Dickens : la description de la chambre où gît le cadavre de Nancy, assassinée par Bill Sikes, dans *Olivier Twist;* celle du cabinet de M. Tulkinghorn, où le *solicitor* est étendu, frappé à mort par la balle d'Hortense, dans *Bleak House;* et, enfin, une page bien connue de *Martin Chuzzlewitt,* sur les derniers moments de Montague Tigg.

CHAPITRE V

LES PERSONNAGES DANS L'ŒUVRE DE HAWTHORNE

Hawthorne ne fut jamais un homme d'action, et il se laissait volontiers aller à une sorte d'indolence tranquille, qu'il justifiait par des théories fatalistes. Sans doute, il remplit toujours avec conscience les fonctions qui lui furent confiées à plusieurs reprises, à Boston, à Salem, à Liverpool, mais sans enthousiasme, avec une sorte d'indifférence découragée qui lui faisait se demander, à la pensée de tout effort possible : « A quoi bon ? » C'est ainsi que, révolté par les cruautés dont avaient à souffrir les marins du commerce, il s'était proposé d'attirer l'attention du public sur leur sort par une brochure ; — et, dès qu'il eût quitté Liverpool, toutes ces choses qui l'avaient indigné semblèrent prendre aussitôt, dans le lointain, un aspect irréel, et la brochure ne fut jamais écrite. Ce phénomène étrange se produisit, du reste, à plusieurs reprises chez Hawthorne ; en particulier, toutes les fois qu'il se trouva mêlé à la vie active. Lorsqu'il quitta la Douane de Boston ; lorsqu'il renonça aux projets chimériques qui l'avaient attiré à Brook Farm, pour retourner avec délices à la vie contemplative qui lui était si chère, il lui sembla que cet homme, qui avait arpenté les quais du vieux port, ou fauché dans les champs de Roxbury, n'était pas le véritable Hawthorne, mais un fantôme qui avait malicieusement emprunté sa forme extérieure, tant cette existence était peu en harmonie avec ses sentiments intimes et ses aspirations.

Il est vrai que les penseurs ont sur le monde une influence plus grande encore, et plus profonde, bien que moins visible, que celle des hommes d'action. Ceux-ci ressemblent aux vagues folles qui déferlent sur le rivage, et dont l'assaut furieux se brise, inutile, contre les rochers ; alors que

l'idée lancée par le penseur poursuit son chemin obscur, irrésistiblement, comme les courants mystérieux plongés dans les profondeurs de l'Océan.

Les personnages créés par Hawthorne, et la conception même de ses livres, portent la marque de cet état d'âme tout particulier. L'intrigue est presque absente de ses récits, ou, du moins, réduite au minimum, et il semble penser, avec Wordsworth que « *l'action est momentanée*[1]; *elle n'est que le mouvement d'un muscle de ce côté ou d'un autre côté; mais la souffrance est longue, mystérieuse, infinie* ».

Ses héros agissent le moins possible, et, comme lui, semblent n'être que les spectateurs presque passifs du drame qui se joue en eux et autour d'eux. Même lorsqu'ils sont agités par les passions les plus intenses, ils n'empruntent pas à ces passions un redoublement de force et de vie, mais semblent s'effacer devant elles ; ce sont moins des hommes que les développements logiques d'une conception abstraite. Ils nous intéressent plus encore au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral : ils semblent poser devant nous un problème éthique dont nous cherchons avec eux la solution, et nous nous attachons à eux en proportion de l'élégance même de cette solution. Une loi rigide les maintient dans le chemin où ils ont été lancés par la main de l'auteur, et les gouverne jusque dans leurs aberrations les plus étranges en apparence. Aussi, par moments, semblent-ils plutôt des fantômes que des créatures de chair et d'os. Il n'est pas dans la nature humaine d'être aussi implacablement logique avec soi-même qu'ils le sont.

Hawthorne construit ses caractères sur les données d'une faculté d'observation admirablement subtile et pénétrante, et les développe avec une vigueur de raisonnement qui n'a d'égale que celle d'un théorème de géométrie ; mais il leur manque trop souvent quelque chose, — oh, presque rien ! — la vie, seulement ; la vie, avec ses faiblesses, ses illogismes, ses incohérences, qui font reconnaître qu'on se trouve en face d'un homme, et non plus d'un automate savamment agencé. Et cependant, Hawthorne savait, — il l'a prouvé par son portrait du Vieil Inspecteur, — dresser de vives silhouettes pleines de vie alerte, de mouvement, de vérité ; de petits chefs-d'œuvre de fine observation et d'humour ironique. Et, dans ses œuvres plus importantes, il savait donner aussi à ses personnages, d'abord fort insubstantiels en leur conception primitive, au moins l'apparence de la vie, par une multitude de touches savantes, de petits détails heureusement choisis ; tout est merveilleusement combiné ; et, de l'excès même de l'art, résulte une impression de naturel. Mais ces touches subtiles et sou-

1. Action is momentary,
The motion of a muscle this way or that;
Suffering is long, obscure, and infinite.

vent répétées, qui constituent le moyen favori d'expression de Hawthorne, ne suffisent pas à rendre avec toute l'ampleur nécessaire les grandes et fortes passions; devant elles, il se trouve presque désarmé, et il semble les éviter.

Ainsi, Dimmesdale, au moment où son âme est le plus profondément bouleversée, et où il semble qu'il ne puisse dompter l'angoisse qui l'étreint qu'en donnant libre cours à la violence de ses sentiments, est, au contraire, pris d'une sorte d'hallucination qui renverse à ses yeux le monde moral ; l'impiété l'attire comme un abîme, et il se sent irrésistiblement poussé, par une singulière aberration mentale, à prononcer des blasphèmes auxquels répugne son intelligence.

Le péché [1] qu'il a commis en voulant échapper au châtiment de ses péchés l'a mis en harmonie avec les impies et les esprits pervers.

Celui de ses héros qui semble le plus artificiel, et qui paraît n'exister que pour permettre le développement d'une conception abstraite de l'auteur, est le vieux Chillingsworth, absorbé tout entier par sa passion dominante, qui finit par exercer sur lui une action aussi délétère que sur ses victimes elles-mêmes. Dans la même catégorie d'êtres néfastes, dont le mal qu'ils font semble la seule raison d'être, et qui jouent un rôle de traîtres de mélodrame, personnages sombres, aux allures mystérieuses, se tenant dans les coulisses pour n'apparaître que lorsqu'il y a quelque innocent à frapper, nous pouvons encore ranger le Juge Pyncheon, dont la haine implacable poursuit le pauvre Clifford ; Westervelt, dont l'influence néfaste tient sous un joug ignoble Zénobie et Priscilla, les deux rivales ; le modèle, qui persécute Miriam de son amour toujours repoussé, toujours menaçant, jusqu'au jour où Donatello commet sur sa fantastique personne le plus excusable des meurtres ; enfin, le vieux Dr Grimshawe, le plus vivant du groupe, qui, entre ses livres et sa bouteille, ourdit ses trames compliquées, subtil et patient à l'égal de son araignée favorite ; et l'Anglais à demi italianisé, Lord Braithwaite, — sans compter Sibyl Dacy, dont les conseils perfides conduisent Septimius Felton à sa perte.

Dans d'autres personnages, il semble que Hawthorne ait voulu se peindre lui-même, ou, du moins, mettre quelques traits de son caractère, mais qui ne donneraient de lui qu'un portrait déformé, et assez peu flatteur, en somme ; car, s'il leur a prêté certaines de ses qualités intellectuelles, il ne leur a rien donné de son cœur, ce qu'il y avait de meilleur en lui. Ces jeunes gens, d'une indiscutable loyauté, mais très

1. The sin of endeavouring to escape from the punishment of his sins has brought him into sympathy with wicked mortals and perverted spirits. (Leslie Stephen. *Hours in a Library*.)

peu faits pour l'action, ont, comme Hawthorne, une faculté d'observation très pénétrante, et se plaisent à l'exercer; comme lui, ils regardent le drame qui se déroule autour d'eux avec une indolence amusée, et parfois sympathique, mais plus souvent encore ironique; ils en jugent les acteurs avec une impitoyable clairvoyance, et un vague sentiment intérieur de supériorité. Leurs sympathies sont assez vives pour leur permettre d'aider leurs amis d'excellents conseils, et, parfois, de légers services, et leurs antipathies assez violentes pour leur permettre de s'écarter de ceux qui leur déplaisent; mais ni l'amité, ni l'aversion ne les émeuvent assez profondément pour leur faire jouer un rôle actif. Leur besoin d'agir trouve une ample satisfaction dans l'observation amusée; leur enthousiasme s'arrête devant les limites du bon ton; un simple rhume du cerveau leur fait chercher la retraite. Tel est Coverdale, qui, par certains côtés, est un portrait assez fidèle de Hawthorne, comme, par d'autres, il en est une déformation, volontaire ou non, une véritable caricature; — car Hawthorne, si indifférent qu'on l'ait représenté à tout ce qui n'était pas son art, n'apporta pas à Brook Farm les allures dédaigneuses et ennuyées de Coverdale, et travailla loyalement au succès de l'œuvre commune. Mais il est dangereux de vouloir peindre, dans l'âge mûr, après toutes les désillusions de la vie, les choses pour lesquelles on s'enthousiasma dans sa jeunesse, et Hawthorne n'a pu, lui non plus, éviter cette profanation involontaire des souvenirs qui ne nous parviennent plus qu'effacés et décolorés, à travers un voile fait de nos regrets et de nos désenchantements. Tel est encore Kenyon, plus sympathique, pourtant, que Coverdale, parce qu'il montre plus de sympathie à ceux qui souffrent autour de lui, et parce qu'un attachement sincère l'arrache à l'indifférence.

Il est, du reste, un trait commun, non seulement à ces caractères où Hawthorne a mis un peu de lui-même, mais, bien qu'à un moindre degré, à tous les personnages qu'il fait mouvoir, et qui frappe le lecteur le moins attentif. Tous, hommes ou femmes, riches ou pauvres, persécuteurs ou victimes, audacieux théoriciens ou rêveurs contemplatifs, — sauf peut-être l'Oncle Venner, et encore n'est-il pas absolument exempt de ce singulier défaut, — parlent le même langage : celui de Hawthorne, avec ses subtiles analyses de pensée, et ses phrases enveloppantes et sinueuses. Autant certains romanciers, et, parmi ceux-ci, nous citerons au premier rang l'auteur des *Pickwick Papers* et de *David Copperfield*, — ont su donner à chacun de leurs héros la langue qui convient le mieux à sa situation, respecter son individualité, et jusqu'à ses tics et ses manies, et introduire dans leurs romans un peu de la merveilleuse variété qu'offre la vie, autant Hawthorne semble avoir considéré cette adaptation comme une qualité absolument inutile.

Faut-il en chercher la cause dans l'existence d'isolement qu'il a si longtemps menée, et qui l'a si longtemps tenu en dehors de la vie réelle? sans doute, cela n'est pas impossible, et, certainement, bien qu'il ne faille pas exagérer l'importance de cette réclusion, au point de contester l'indéniable connaissance qu'il avait des passions humaines, il n'avait pas fait une étude aussi approfondie des côtés extérieurs de ses personnages que des replis cachés de leur conscience. Pour lui, tout comme les objets matériels, les actes, les paroles de ses héros n'ont d'importance qu'autant qu'ils se rapportent étroitement au plan même de l'ouvrage, et qu'ils concourent à donner l'impression que l'auteur a conçue comme la note dominante du roman, et qu'il veut produire en nous. Ils ne vivent pas d'une vie indépendante, où ils se montreraient à nous avec l'infinie variété de qualités, de travers ou de vices qui distingue tout être humain ; ils ont été appelés à la vie par un signe du magicien qui les asservit impitoyablement à sa conception primitive, ne leur permet pas de s'en écarter, et élague de leur existence tout ce qui ne lui semble pas absolument indispensable pour la réalisation de son plan. Ces personnages sont moins des hommes que des figures de démonstration, toujours esclaves de la main subtile et cachée qui dirige leurs mouvements, et tient les fils de l'action. Aussi n'est-il pas étonnant que Hawthorne ait, par moments, oublié l'individualité restreinte et précaire qu'il leur avait bénévolement accordée, et ait fait d'eux, franchement et sans réserves, ses porte-parole. A chaque instant, ils s'effacent pour lui laisser la place libre ; et ce ne sont pas Dimmesdale ni Holgrave, Kenyon ni Coverdale qui prononcent les paroles attendues, les phrases qui dénouent une situation parvenue au maximum d'intensité tragique ; c'est Hawthorne lui-même. De là, cette monotonie qu'on est en droit de lui reprocher, d'autant plus sérieusement qu'elle constitue une grave atteinte à la vérité, comme à la vraisemblance, des personnages. Mais elle n'est elle-même qu'une nouvelle preuve de ce que nous avons déjà souvent signalé : l'impuissance où se trouvait Hawthorne, enchaîné par ses habitudes d'isolement et de rêveries ; et par sa répugnance pour l'action, autant que par la conception tout idéaliste de ses romans, — résultant elles-mêmes de ces habitudes ; — à concevoir des personnages véritablement vivants, et qui ne fûssent pas de simples et trop obéissantes marionnettes. Seuls, quelques personnages purement épisodiques, comme le vieux Venner, qui chauffe ses rhumatismes au soleil, en attendant l'heure où s'ouvriront pour lui les portes de l'hospice, et qui dispense généreusement à Hepzibah la sagesse si péniblement acquise au coin des rues et sur les quais des ports, — et Ned Higgins, le gamin gourmand, dont l'unique but sur cette terre semble être d'engloutir voracement d'effrayantes quantités d'animaux en pain d'épice, sont bien réels,

bien vivants, dans leur insignifiance même, et le lecteur les salue au passage comme de vieilles connaissances.

Puis viennent les malheureux, qui, à travers la vie, désormais sans charme pour eux, traînent le poids d'une faute à demi involontaire, ou d'une erreur dont ils furent victimes, et pour qui l'existence n'est plus qu'un long martyre. C'est Dimmesdale, qui, pendant des années de souffrance cruelle, — d'autant plus cruelle qu'il doit la renfermer en lui-même, la cacher soigneusement, et dérober aux yeux de tous avec un soin jaloux, ce remords qui le ronge, et qu'il voudrait crier sur les toits, — expie un instant de faiblesse, une faute pourtant presque excusable, et que le souci mal compris de son honneur de ministre livre sans défense aux tortures savantes et raffinées que lui inflige Chillingsworth. C'est encore Clifford, âme d'enfant, d'une simplicité réelle, et non fallacieuse, comme celle de l'astucieux Harold Skimpole dans *Bleak House* ; âme d'artiste, aussi, sincèrement éprise du beau, et qui aurait pu s'épanouir librement dans une atmosphère de bonheur, mais qu'une fatalité inconcevable a broyée, irrémédiablement mutilée, et qui languit désormais, impuissante et lamentable, comme une de ces fleurs éclatantes dont parle le poète, qui s'inclinent et meurent, lorsque le soc impitoyable de la charrue a tranché leur tige.

Hawthorne n'avait pas vécu impunément dans un milieu transcendentaliste, où l'on agitait librement les problèmes les plus audacieux, où toutes les institutions humaines étaient interrogées et sommées de se justifier. Il avait connu là bien des originaux, bien des réformateurs hardis, bien des *Come-Outers ;* et l'expérience même de Brook Farm avait été une tentative d'esprits généreux pour faire entrer dans le domaine de la pratique leurs conceptions audacieuses et tant soit peu chimériques. Hawthorne, si hardies que pussent être certaines de ses idées, était, par nature, essentiellement conservateur et ennemi de l'action. Il avait un sens très net des réalités, et se rendait compte que les efforts individuels les plus tenaces, les volontés les plus robustes, étaient à peu près impuissants à ébranler l'édifice massif des institutions sociales. Il poussait la conviction de cette impuissance jusqu'à l'extrême, jusqu'au fatalisme. A plusieurs reprises, il exprime ce sentiment : *l'homme ne peut rien contre ce qui est.* Son jugement éclairé peut condamner une institution, ses efforts ne peuvent l'ébranler, et sont tellement inutiles que l'abstention s'impose à lui. Une volonté supérieure à la sienne gouverne l'Univers et le modèle à ses intentions ; toute institution a, ou bien a eu, sa raison d'être ; et, lorsqu'elle a servi à cette raison d'être, lorsqu'il n'y a plus rien en elle de vivant, son heure sonne fatalement, sans que nous y soyions pour rien ; nos efforts les plus violents pour hâter ou retarder cette heure sont vains, et l'institu-

tion s'écroule d'elle-même, comme un fruit mûr tombe de l'arbre. Cette conception explique la position, en apparence bizarre, prise par Hawthorne dans la question de l'esclavage ; elle explique son attitude vis-à-vis des Abolitionnistes, en qui il voyait l'espèce la plus dangereuse de réformateurs.

Aussi, ne faut-il pas s'étonner s'il montre, dans son ouvrage, peu de sympathie pour les radicaux extrêmes. Il témoigne encore une certaine bienveillance à Holgrave, qui, du moins, a l'excuse d'être jeune, et de borner son ardeur réformatrice à des déclamations humoristiques contre les vieilles maisons. Holgrave, du reste, s'assagit, lorsque, marié à Phoebé, et entré en possession d'une modeste aisance, il reconnaît que la société actuelle a ses bons côtés.

Mais il est un autre type de réformateur pour qui Hawthorne n'éprouve que de la répulsion, en qui il semble vouloir atteindre tous ces originaux qu'il avait connus, et dont les théories extravagantes lui avaient infligé d'exquises tortures intellectuelles. Il se plaît à rendre justice à son honnêteté, car ces *Come-Outers* étaient des hommes d'une intégrité au-dessus de tout soupçon, d'une sincérité de convictions très réelle, Mais aussi il a su découvrir le mobile secret qui les fait agir sans qu'ils s'en doutent, et ce mobile est le même chez tous : un immense orgueil. C'est cet orgueil qui leur inspire une confiance absolue dans leurs propres idées, et leur permet de se croire supérieurs au reste de l'Univers. Ils n'éprouvent qu'un profond mépris pour les esprits faibles qui ne peuvent saisir toute la beauté de leurs conceptions, ou de la haine pour les misérables qui s'obstinent, contre toute logique et toute évidence, à en empêcher la réalisation. Le *Come-Outer*, cette forme transatlantique, à demi puritaine encore, de l'Anarchiste, profondément pénétré de la valeur de sa pensée, veut faire de cette pensée le centre de l'Univers, et forcer les choses inertes, les cerveaux indifférents, les volontés rebelles, à se plier à ses conceptions. Dans sa hâte d'agir, et de réaliser son idéal, il veut dompter toutes les résistances, écraser tous les obstacles, au risque de fausser ou de briser les ressorts de la machine immense et compliquée qu'il tente de lancer sur une autre voie, et d'accumuler les ruines autour de lui pour sa satisfaction intellectuelle. Petit à petit, le désir impérieux de vaincre et d'imposer sa volonté le fait dévier de la ligne droite ; la grandeur du but à atteindre l'aveugle sur les moyens qu'il emploie, et la beauté du geste le rend indifférent au sort des vagues individualités qui ont le tort impardonnable de se trouver sur son chemin.

L'existence de la colonie de Blithedale est un obstacle à la réalisation du projet fou de Hollingsworth : elle disparaîtra ; Zénobie refuse de se plier à ses caprices : elle sera brisée. C'est alors seulement que le mal

qu'il a fait sans le vouloir, avec une parfaite rectitude d'intentions, s'impose aux yeux de Hollingsworth, qui, devant le cadavre de Zénobie, comprend enfin sa cruauté, et contemple avec désespoir les ruines qu'il a inconsciemment entassées autour de lui.

Donatello est certainement la création la plus originale et la plus audacieuse de Hawthorne ; peut-être aussi la plus heureuse. Ce Faune, subitement jeté en pleine humanité, cet enfant aux prises avec un amour trop grand pour les forces de bien des hommes, cet être tellement innocent qu'il n'a même pas conscience de son innocence, brusquement mis en face d'un crime commis par lui, et qui sent s'éveiller en lui, avec des sensations et des affections jusqu'alors inconnues, tout un monde d'idées nouvelles, et la conscience même de ses actes, était bien fait pour tenter cet esprit subtil entre tous. Pas à pas, il suit le pauvre Faune à travers la douloureuse épreuve d'où il doit sortir mûri, et surtout grandi, à travers la faute, et la tristesse, et le remords, jusqu'au rachat final ; — et jamais, dans le cours de cette longue étude, traitée avec une incomparable maestria, nous ne relevons une seule fausse note. Donatello sort des régions crépusculaires, si familières à l'auteur, où les réalités se mêlent inextricablement aux fantômes et semblent n'être douées que d'une existence provisoire, et cependant il n'est jamais absurde. Avec un prodigieux bonheur, Hawthorne s'avance sûrement, dans ce domaine de l'étrange et de l'irréel ; où la moindre maladresse, la moindre hésitation le ferait sombrer irrémédiablement dans le ridicule ; son goût exquis et raffiné, très sûr, lui permet de côtoyer à chaque pas le précipice aux attirances vertigineuses, sans y tomber jamais. Donatello est la conception merveilleuse d'une imagination fantastique, et cependant, même aux moments où il semble le plus éloigné de la réalité, il ne cesse jamais d'être profondément vrai, d'une vérité poétique très haute et très pure.

Des quelques portraits de femmes que Hawthorne a tracés, le plus remarquable est celui d'Hester Prynne, à qui il donne une fermeté, un courage presque virils, nécessaires, il est vrai, pour qu'elle puisse supporter sans fléchir le poids écrasant de sa faute et de son expiation. De même que Juliette, dans le drame de Shakspere, est incomparablement plus forte et plus courageuse que Romeo, faible jouet de la destinée, qui se roule aux pieds du moine, comme s'il voulait prendre mesure pour sa tombe ; — c'est Hester qui réconforte le malheureux Dimmesdale, et, par l'exemple de sa calme résignation, l'aide à supporter la douleur qui le ronge. La violence première de sa passion l'a quittée, son âme est sortie fortement trempée de l'épreuve redoutable, et c'est guidé par sa main, que le remords ne fait plus trembler, par sa haute et froide raison qu'éclaire

le devoir, que Dimmesdale peut trouver en lui la force de prolonger encore quelque temps une lutte inégale.

Non moins fortes, puisqu'elles sont soutenues par leur innocence, ainsi qu'Hester l'était par le sentiment de l'expiation volontairement acceptée, et courageusement subie, la gracieuse Phoebé et la pure Hilda apportent à celles qu'elles aiment l'appui de leur affection loyale. C'est Phoebé, intelligente et résolue, vrai type de l'Américaine vaillante et pratique, chez qui les réalités de la vie n'ont pas cependant tué tout rêve et toute poésie, charmante de jeunesse, de fraîcheur et de simplicité, qui fait vivre Hepzibah, la vieille fille, sottement entichée de ses ancêtres, et absolument incapable de se plier aux nécessités d'un monde trop nouveau pour elle. C'est dans l'âme candide de Hilda, à qui Hawthorne a donné quelques traits de sa fille bien-aimée, que Miriam ensevelit son redoutable secret, qui la ronge et la tue jusqu'au jour où, — succombant sous un rôle trop écrasant pour ses forces, elle qui avait toujours vécu dans une tiède atmosphère d'affection et de tendresse, elle le laisse échapper avec un cri déchirant. C'est encore Priscilla, si délicate et si frêle en apparence qu'un souffle la tuerait, et qui, pourtant, puisant, comme ses sœurs, une force inconnue dans le robuste bon sens et l'incorruptible vertu de la race Puritaine, soutient de son affection si douce et si patiente, — affection qu'un long délai n'a pu lasser, l'existence douloureuse de Hollingsworth, accablé par la tristesse de n'avoir pu réaliser ses conceptions, par le regret d'avoir tant causé de mal autour de lui, alors qu'il marchait vers un idéal de bonté.

A côté de ces femmes si fortes et si simples, les passionnées, Zénobie et Miriam, sont lamentablement faibles, impuissantes. Malgré, ou plutôt à cause de leur irrésistible beauté, de l'impétuosité de leurs sentiments, elles sont condamnées à n'être que les jouets de la passion qu'elles inspirent, et qu'elles ressentent, — et qui les emporte dans ses flots turbulents. Il semble que Hawthorne, qui se défiait de la passion, n'ait jamais voulu voir en elle qu'une source de trouble et de faiblesse que l'âme doit surmonter et dompter pour retrouver le jeu harmonieux de ses facultés, et redevenir un de ces spectacles féconds en subtiles et délicates jouissances intellectuelles, où se complaît son esprit chercheur.

De plus, on peut remarquer, chez presque tous les personnages de Hawthorne, une prédominance de la *faculté maîtresse* telle qu'ils semblent presque tout d'une pièce, et manquent absolument de la variété que savent donner à leurs héros les véritables créateurs de types. On a dit de Shakspere :

Ses conceptions [1] sont aussi variées que celles de la Nature elle-même..... Cette

1. His conceptions are as multiform as those of Nature herself..... This wonderful

merveilleuse faculté de concevoir les caractères complexes se retrouve au fond d'un autre trait particulier de notre grand poète : l'absence totale dans ses œuvres de toute tendance à se répéter.

Il est certain que Hawthorne est loin de mériter cet éloge, et le groupement même que nous venons d'établir ici entre ses différents personnages est une preuve évidente de cette tendance à la répétition à laquelle il n'a que trop cédé.

Tous ces caractères ont, malgré leur diversité, très grande en apparence. un air de famille assez prononcé; et, que l'action se passe de nos jours, ou dans les premiers temps de la Nouvelle Angleterre, sous le dur et froid climat du Massachusetts ou sous le ciel ensoleillé de la Toscane, ce sont toujours des Américains qui s'agitent dans ses livres ; et Donatello lui-même est, par le développement inattendu de sa conscience, par l'importance que prend dans sa vie l'acte irréfléchi qui a fait de lui un meurtrier, bien moins Italien, bien moins païen qu'il ne le semble d'abord. Partout, chez les bourreaux et chez les victimes, chez les tendres et chez les passionnés, se retrouve cette prédominance indiscutable de la conscience, de la vie morale, qui convient aux fils des Puritains, et qui constitua toujours la préoccupation suprême de Hawthorne.

Ajoutons encore que, dès les premiers récits des *Twice Told Tales*, et des *Mousses*, où Hawthorne, — avec *Wakefield* et le *Voile du Ministre* avec *Ethan Brand*, qu'absorbe la recherche du Péché Impardonnable, et la *Fille de Rappaccini*, nourrie de poisons, — cherche ses sujets dans le domaine des étrangetés psychologiques et dans « *cette région frontière entre la raison et l'insanité* », jusqu'à *Septimius Felton*, tous ses personnages, les premiers encore vagues, flottants, indistincts, encore estompés de brume; les derniers plus précis, plus complets, plus vivants, ont un trait commun qui frappe au premier abord, et c'est la marque indiscutable que leur imprime Hawthorne. Tous sont des *isolés*, aussi bien ceux qui vivent de nos jours, au milieu de nous, que ceux dont les souffrances eurent pour théâtre le Boston des gouverneurs royaux. Isolés dans leur faute et dans leur repentir, comme Hester Prynne et Dimmesdale, qui ne peuvent même plus s'unir pour supporter en commun leur infortune ; isolés dans leur malheur, comme Clifford, ou dans leur noblesse, comme Hepzibah ; isolés dans leur haine, comme Chillingsworth, Jeffrey Pyncheon et Westervelt ; isolés dans leur passion, comme Zénobie et Miriam ; isolés dans leur rêve, comme Hollingsworth ; isolés enfin dans leur nature exceptionnelle, comme Donatello. Tous sont des exceptions,

power of conceiving complex character is at the bottom of another distinguishing peculiarity of our great poet, namely the total absence in his works of any tendency to self-reproduction. (T. Shaw. *History of English Literature.*)

nous allions presque dire des monstruosités psychologiques qui semblent vivre en dehors de la famille humaine, dans un milieu artificiel, sans contact avec ceux qui les entourent. Hawthorne, après les avoir fait sortir de l'humanité pour les observer plus à son aise, et dévoiler à loisir les ressorts qui les font mouvoir, n'a pu les y faire rentrer, et rétablir l'harmonie, maintenant rompue, entre ces caractères et leur entourage naturel. Sans doute, il faut faire la part de l'exagération inhérente à toute œuvre littéraire ; sans doute tout personnage de roman est nécessairement une exception, et, seul, peut-être, Flaubert a pu réaliser l'invraisemblable tour de force de nous intéresser, (et encore combien peu !) aux héros de l'*Education sentimentale*.

Mais ces exceptions morales, — et les créations de Hawthorne comptent parmi les plus étranges et les plus audacieuses, — doivent être replacées dans un milieu propice, et ne pas perdre tout contact avec le reste de l'humanité, tandis que Hawthorne, — entraîné, peut-être, par les habitudes que firent naître en lui son isolement, prolongé pendant tant d'années, et sa répulsion pour les foules, — les isole impitoyablement, avec un relief cruel, dans une atmosphère toute irréelle, où ils semblent autant de fantômes qui errent lamentablement entre le ciel et la terre, et que le chant du coq et la claire lueur de l'aurore suffisent à faire rentrer dans la nuit.

CHAPITRE VI

LE PROBLÈME DU MAL DANS L'ŒUVRE DE HAWTHORNE

A plusieurs reprises, nous avons appelé Hawthorne un « fils des Puritains ». Si banale que puisse paraître, par la répétition, une telle épithète, elle n'en exprime pas moins exactement les traits les plus frappants du caractère de Hawthorne, hérités de plusieurs générations d'ancêtres aux mœurs austères, aux convictions sincères et profondes.

Il est vrai que cette descendance, dont Hawthorne était légitimement fier, lui pesait parfois d'un poids bien lourd. Autant l'idéal de pureté morale que se proposaient ses ancêtres séduisait son âme, autant son intelligence se révoltait à leur indéniable étroitesse d'esprit, à leur farouche intolérance. Il se sentait pris d'une irrésistible pitié pour leurs victimes, pour ceux qu'Endicott et le Major Hathorne avaient persécutés avec une conviction rigide, avec une entière bonne foi, qui, du reste, était leur seule excuse, — pour les Sorcières et les Quakers. Il était hanté par l'idée des souffrances que ces malheureux avaient eues à supporter, et se croyait, en quelque sorte, tenu à leur faire toutes les réparations en son pouvoir pour l'inconsciente cruauté de ses ancêtres ; et c'est à ce sentiment que nous devons le *Gentle Boy*.

Hawthorne, d'ailleurs, s'il avait conservé le haut idéal de rectitude des pèlerins de la *Mayflower*, s'était libéré des dogmes étroits et surannés qui l'accompagnaient. Bien longtemps avant de fréquenter les Transcendentalistes, chez qui l'habitude de la discussion philosophique avait fort amoindri le sentiment religieux, Hawthorne était, dès les jours passés à Bowdoin College, très souvent sujet à des attaques de *Sunday sickness* ; et l'âge mûr n'avait pas rendu la vie à ses croyances, car le Consul

Hawthorne était un mécréant endurci, qui, des chapelles, ne connaissait que l'extérieur.

Mais, de son héritage puritain, il lui était resté la conception rigide d'un idéal de Justice absolue, et de Loi inflexible qu'il garda toujours, et que nous retrouvons dans ses ouvrages ; conception plus sévère encore que celle des Puritains, car, chez eux, du moins, la rigueur de la Loi se tempérait parfois de grâce divine venue d'en haut, en un moment de miséricorde, tandis que, chez lui, elle avait cessé d'être religieuse, morale, pour devenir purement intellectuelle, et d'autant plus inflexible. Alors que, peut-être, un Puritain eût eu pitié, à la longue, des souffrances d'Hester Prynne et de Dimmesdale, et se fût figuré que, par leur repentir, ils avaient acheté le pardon de Dieu ; et que, devant sa grotesque détresse, il eût eu compassion de la pauvre Hepzibah, si profondément déchue des splendeurs des Pyncheons d'autrefois, Hawthorne ne se montre nullement pitoyable. Sans la moindre hésitation, il laisse le ministre et son amie supporter jusqu'au bout les conséquences de leurs actes, car,

> par leur premier pas [1] hors de la voie droite, ils ont semé le germe du mal ; et le mal, dès ce moment, est devenu une sombre nécessité ; la fleur noire va désormais s'épanouir et se développer librement ;

il laisse Hepzibah accablée par la dure loi de l'hérédité, qui

> fait survivre [2] les fautes d'une génération dans les générations suivantes, où, dépouillées de leurs avantages momentanés, elles deviennent un mal incalculable et sans mélange.

Il est encore une autre conception qui, plus encore que cette dernière, a laissé sur l'œuvre entière de Hawthorne une marque caractéristique, ineffaçable : c'est l'idée du Mal. « La nature humaine est déchue, » disaient les Puritains, « et, depuis la chute, irrémédiablement mauvaise, n'ayant de recours possible qu'en la miséricorde divine, en cette grâce toute-puissante, qu'il est impossible de mériter, et qui tombe où elle veut. » Hawthorne avait, lui aussi, la conviction que le Mal est partout dans le monde, et chez ceux-là même qui semblent le plus libres de ses atteintes et de sa contagion.

Dès ses premiers ouvrages, cette conviction le hante, l'obsède, et se fait jour à chaque page, comme malgré lui. Partout, il nous montre le Pécheur, le Criminel, isolé, muré dans son crime ou dans sa faute, irrémédiablement séparé du reste de l'humanité, comme par un voile sinistre qu'il ne peut soulever, le voudrait-il ; et, par contre, éprouvant une

1. "By thy first step awry, thou didst plant the germ of evil ; but since that moment, it has all been a dark necessity..... Let the black flower blossom as it may ! "
2. The wrong-doing of one generation lives into the successive ones, and, divesting itself of every temporary advantage, becomes a pure and uncontrollable mischief.

étrange sympathie, un sentiment de fraternité mystérieuse, pour ceux qui, comme lui, ont péché, et qu'il reconnaît avec une inexplicable sûreté. Ce sont Ethan Brand, Rappaccini, le Jeune Fermier Brown, premières victimes de leurs fautes. Tous semblent obsédés, hantés irrésistiblement par cette idée du péché, et c'est d'après les péchés commis par eux que les hommes doivent être désormais classés. En vain, toutes les institutions humaines si absurdes, si misérables, si odieuses qu'elles puissent être, — ces institutions en qui Rousseau, et son école d'ingénieux optimistes, depuis Shelley jusqu'à Hugo, veulent voir la source de tout le mal commis malgré elle par une humanité naturellement bonne et généreuse, — viendraient à disparaître : l'âme humaine leur survivrait, ayant en elle le germe néfaste et sombre, et le Mal renaîtrait, nouveau Phénix, de l'Holocauste universel, pour ne s'éteindre qu'avec l'Homme lui-même.

Mais Hawthorne, optimiste, lui aussi, à sa manière, ne peut se contenter de cette navrante constatation. Il ne lui suffit pas de noter l'existence et l'ubiquité du Mal, d'en chercher les causes et les effets avec une subtilité que peu d'écrivains ont égalée, et qui fait de lui presque un casuiste. Il veut aussi chercher un remède à cette hantise du Péché, qui pèse si lourdement sur l'Humanité. Le remède puritain de la Grâce ne peut satisfaire son intelligence si profondément logique, et ne satisfait pas davantage le vague sentiment religieux qui est resté vivant en lui, après le naufrage des croyances positives. Dès lors, ce problème, plein d'une si singulière attirance, est définitivement posé, et Hawthorne n'aura plus de repos tant qu'il n'en aura pas trouvé la solution.

Au moment où il écrit la *Lettre Rouge*, il n'a pas encore perdu confiance aux théories ingénieuses d'Emerson et de ses amis. Convaincu de l'urgente nécessité de détruire tous les faux semblants, et de mettre les apparences en accord avec les réalités, il ne voit pas de mal plus terrible que le Mensonge et l'Hypocrisie, et il n'est pas éloigné de croire que le Mal lui-même n'est qu'un mensonge, un faux semblant, et qu'il disparaîtra et s'évanouira comme par enchantement, dès qu'il se trouvera en face d'une forme supérieure de la Vérité. Dès lors, la Sincérité était le seul remède qui pût sauver l'humanité. Sincérité absolue, abjuration complète et définitive de toute hypocrisie, de tout mensonge, franc aveu de la Faute, dès qu'elle est commise, et acceptation loyale par le coupable des conséquences logiques, inéluctables, de ses actes. Et, dès ce moment, la Faute perdait de son horreur ; elle n'était plus même un Mensonge, mais une forme inférieure de la Vérité ; elle n'était plus le Mal, mais une forme inférieure du Bien, qu'un temps d'expiation courageuse devait suffire à effacer pour jamais.

C'était là, sans doute, une conception généreuse et séduisante, mais sé-

duisante surtout parce qu'elle était incomplète. Le Mal a poussé dans l'homme des racines bien autrement profondes que ne se le figuraient les Transcendentalistes, dans leur optimisme un peu superficiel ; et si, dans quelques âmes exceptionnellement hautes, un effort sérieux vers la sincérité parfaite l'atténue singulièrement, il en est bien d'autres d'où il n'est pas si facilement arraché. Car la Faute n'est jamais commise par un homme seul, isolé de ses ancêtres et de ses descendants. Ce sont aussi ses ancêtres qui pèchent en lui, et, par son péché, il fait aussi pécher avec lui ses descendants. Les tendances mauvaises des générations antérieures lui ont été fidèlement, inévitablement transmises, et dans les raisons de l'acte commis par l'homme d'aujourd'hui, raisons que lui-même ne s'explique souvent que d'une façon très imparfaite, et dont il n'a que très obscurément conscience, il est facile à l'observateur de retrouver les penchants pervers de l'aïeul, mort depuis un siècle, peut-être. Et, lorsque cette faute a été commise, elle s'anime d'une vie singulière, elle survit à son auteur, et s'attache, avec une ténacité invincible, à tous ses descendants. En vain dirontils qu'ils n'en ont pas profité, que, seul, l'ancêtre en a retiré les problématiques avantages qu'elle peut comporter ; la Faute pèsera sur eux d'un poids que le Temps n'atténue qu'avec peine, et se transmettra de génération en génération, comme une malédiction sinistre, jusqu'à ce qu'elle ait enfin été suffisamment expiée. Elle est la Marque fatale que chacun de nous apporte dans le monde à sa naissance, et qui, prenant racine aux sources mêmes de notre existence, ne peut disparaître qu'avec la vie. Ainsi qu'il est écrit :

> Les pères [1] ont mangé du verjus, et les enfants en ont eu les dents agacées jusqu'à la quatorzième génération.

Telle est la leçon cruelle, mais malheureusement trop vraie, de la *Maison des Sept Pignons*.

Mais, dira-t-on, l'homme peut faire un effort pour se soustraire à cette destinée, en apparence inévitable. L'observateur attentif peut, en étudiant la marche de l'Humanité à travers les siècles, constater un certain progrès, progrès bien lent, il est vrai, et coupé de navrants retours en arrière, décourageants pour le penseur, mais qui ne peuvent faire oublier entièrement le chemin parcouru en tant de longues et pénibles étapes. Ce progrès, sans doute, est dû aux efforts des hommes courageux, des réformateurs intrépides, qui ont vu, dans le lointain, le but idéal, et qui ont marché vers la cime lumineuse sans se laisser détourner de leur chemin

1. The fathers have eaten sour grapes, and the teeth of the children have been set on edge..... to the fourteenth generation.

par les obstacles, et par les outrages mêmes de la foule aveugle et jalouse pour qui ils ont fait le sacrifice de leur vie ?

Détrompez-vous : rien n'est plus absurde que cette croyance. Le progrès est réel, c'est vrai, mais il fait partie du plan de l'Univers, et n'est que la marche inconsciente des choses et des êtres vers le but que Dieu lui-même s'est proposé depuis le commencement des Temps. Si la somme du Mal diminue sur la Terre et dans l'Humanité, c'est qu'il l'a voulu ainsi ; et c'est à son souffle que s'écroulent les institutions mauvaises et les croyances néfastes. Dès l'aurore du premier jour, il a voulu cette lente évolution vers un état meilleur, et il en contemple avec calme la réalisation, qui s'accomplit sûrement par des voies connues de Lui seul, à l'heure même qu'Il s'est fixée. Tous les efforts des hommes les plus ardents, les plus généreux, les plus convaincus, ne hâteront pas cette heure ; toutes les résistances des institutions les plus surannées ne peuvent la retarder.

Vivons donc aussi purement que nous le pouvons, gardons la sincérité et la simplicité dans notre âme, et élevons nos pensées à la contemplation de cet Idéal vers lequel l'Humanité marche, et dont elle se rapproche sans cesse sans devoir jamais l'atteindre : rien de mieux, et les théories idéalistes forment pour notre âme une atmosphère salubre. Mais elles sont sans influence sur la marche des événements : n'essayons pas de devancer nos frères dans cette Vallée de Larmes ; suivons notre route d'un pas égal, sans courir, et sans nous indigner de notre lenteur, car, à vouloir prévenir les desseins de Dieu, nous sommes certains de n'aboutir qu'au Néant ; et nous risquons même de faire autour de nous des victimes innocentes. Gardons-nous de suivre Hollingsworth dans ses folles conceptions, de peur de trébucher, nous aussi, sur un cadavre.

Il est donc inutile de chercher à détruire le Mal, inséparable de l'Univers dans sa forme encore imparfaite, et l'échec de Blithedale nous montre l'impuissance des réformateurs. Mais il est possible de trouver enfin la solution du problème dans une étude plus approfondie des origines et de la nécessité même du Mal. Car le Mal est nécessaire à l'existence même de l'Homme. Hawthorne reprend, et traite à sa manière, avec une haute liberté d'esprit, le vieux dogme de la Faute Originelle, et de la Chute de l'Homme.

L'Animal ne connaît pas la faute, parce qu'il n'a pas la conscience ; le tigre ne commet pas de péché, lorsqu'il égorge sa victime pour en dévorer les chairs encore pantelantes, et nul remords ne vient le troubler : il a simplement accompli un acte fatal, indispensable à la prolongation de son existence. Mais l'Homme a en lui une lumière plus haute, qui l'éclaire

inexorablement sur les motifs et la valeur de ses actes. Comment ce flambeau intérieur s'est-il allumé ?

Hawthorne est d'accord avec la Bible pour répondre : « Par une faute. » C'est en violant une loi qu'il n'avait pas encore appris à connaître, en commettant un acte qui ne lui était pas strictement imposé par les dures nécessités de la Lutte pour l'Existence, que le monde moral s'est révélé à lui. Il a compris qu'il avait outrepassé ses droits, et, par suite, qu'à côté de ceux-ci, existaient pour lui des devoirs. Et, dès ce jour, la conscience est née. Il a touché au fruit défendu ; il connaît maintenant, à l'égal d'un Dieu, ce que c'est que le Bien et le Mal.

Mais, laissant de côté la théorie traditionnelle du rachat de l'Homme par la Grâce, Hawthorne, avec une hardiesse qui eût profondément scandalisé ses ancêtres, cherche les moyens de rachat dans la Faute même. Le péché était nécessaire à l'Homme pour que la Conscience pût s'éveiller en lui. De ce moment, date sa supériorité sur l'Animal, qui ne peut pécher, et que son innocence fatale retient dans un degré inférieur. C'est grâce au Péché que l'Homme s'est séparé définitivement de l'Animal, et des Ancêtres obscurs qui lui ont légué des tendances violentes, des instincts sanguinaires ; c'est grâce au remords, à la souffrance, nés du Péché, qu'il a pu tendre vers un état plus haut, et que les portes du monde moral se sont ouvertes devant lui.

Il ne faut donc pas regretter ce progrès, si chèrement acheté qu'il soit, puisque c'est au prix du sang versé que l'Homme a cessé d'être un Anthropoïde. L'incommensurable bienfait de la vie morale révélée à cet être, hier encore inconscient, ne saurait être trop payé par de longs siècles de massacres et de guerres. L'Homme pourra, il est vrai, tenter d'atténuer l'horreur de la Faute par la sincérité de l'aveu, il pourra l'expliquer par l'hérédité, et essayer d'en diminuer le domaine sans cesse décroissant par ses efforts individuels ou collectifs, — tous également impuissants, d'ailleurs ; — il devra surtout comprendre que le Mal était nécessaire pour qu'il pût devenir ce qu'il est devenu ; que son devoir, tout en cherchant à l'éviter, est de se réconcilier avec son existence, et d'y reconnaître l'une des voies mystérieuses par lesquelles le Créateur le conduit, de la sauvagerie et de la brutalité primitives du Quadrumane ou du Fauve, vers les horizons lumineux qu'il aperçoit dans le lointain. Sans doute, l'épreuve est cruelle, et beaucoup, au milieu des souffrances aiguës, des regrets inutiles, et des larmes vaines qu'amène avec lui le remords, pourront regretter l'innocence primévale, avant l'heureux forfait qui a lancé sur la voie douloureuse du progrès l'Humanité, fille de Caïn ; ils ne sauraient faire oublier la glorieuse félicité qui attend l'Homme, lorsque par son énergique et tenace volonté. par son obéissance aux lois qui gouvernent l'Univers, il aura enfin recon-

quis le bonheur perdu, dont il jouira, cette fois, en parfaite conscience, sûr de l'avoir mérité, sûr de ne pas le perdre une seconde fois.

La pensée de cette fin naturelle de l'Humanité doit nous soutenir et nous consoler, au milieu des épreuves que nous traversons encore, épreuves déjà moins cruelles et moins douloureusement angoissantes que celles des premiers siècles. Elle viendra à son heure, et nous ne devons pas nous épuiser en efforts insensés pour en hâter la réalisation. Au-dessus de nous, sont les Lois qui régissent la Nature ; nous devons leur obéir, nous y conformer avec confiance, même lorsqu'elles semblent dures à notre impatience légitime d'êtres éphémères ; et toute tentative pour nous y soustraire amène avec elle sa prompte punition. En vain Septimius Felton a pensé s'insurger contre ces lois d'airain ; en vain, il a pâli sur le manuscrit mystérieux de l'Ancêtre, et distillé la coupe d'Immortalité qui doit l'élever au-dessus du lot commun des Hommes : au moment même où il va la porter à ses lèvres, elle se brise, le poison qu'elle contient se répand à terre, et le cadavre de Sibyl Dacy le rappelle à la sévère réalité.

Tel est, à travers l'œuvre de Hawthorne, le développement progressif de cette conception ; telle est la solution qu'il a trouvée au problème de l'existence du Mal en ce monde, qui, nous ne saurions trop insister sur ce point, fut sa préoccupation constante. Les esprits religieux le trouveront peut-être trop hardi, et pourront refuser de le suivre ; il n'en est pas moins vrai qu'il a fait, pour résoudre ce Problème, un effort puissant, accompli avec une sincérité, une loyauté parfaites ; et qu'en abordant ces hautes et troublantes questions, il n'a jamais écrit une ligne qui puisse inquiéter la conscience la plus délicate.

Nous avons suivi fidèlement cet effort, qui, dans notre opinion, constitue le trait le plus remarquable et le plus intéressant du caractère de Hawthorne, et nous nous estimerons suffisamment récompensé de notre travail, si nous avons pu faire aimer l'homme et l'artiste, si nous avons pu éveiller chez le lecteur un peu de sympathie pour cet écrivain subtil et raffiné, dont les livres sont malheureusement trop peu connus en France, dont la vie fut sans tache, et qui sut toujours se montrer un grand et noble cœur, un honnête homme dans toute l'acception du mot.

LIVRE SEPTIÈME

APPENDICE

I

Lettre supposée écrite par le Major William Hathorne, du Massachusetts[1]*, défendant cette Colonie contre les Accusations des Commissaires de Charles II, et excusant la Cour générale de son refus d'envoyer en Angleterre le Gouverneur Bellingham et lui-même, conformément aux ordres du Roi.* (Archives de l'Etat, Londres).

COMPTE RENDU DE CE QUI S'EST PASSÉ AU MASSACHUSETTS

De la Colonie de Massachusetts dans la Nouvelle Angleterre, 26 Octobre 1666.

Au Très Honorable Secrétaire Morrice,

La bonne opinion que diverses personnes m'ont donnée de vous m'enhardit à vous donner l'embarras des lignes suivantes, bien qu'elles ne soient pas aussi bien préparées et disposées qu'il convient à votre dignité et à votre honneur ; pourtant, espérant que cela pourra rendre service à Sa Majesté, je risquerai

1. Account of the Massachusetts Transaction.

From the Massachusetts Colony in New England.
October 26th 1666.

Secretary Morrice, Right Honourable,

That good character from sundry hands received of you, doth embolden to give you the trouble of these following lines, although not so meetly digested and disposed of as becomes your dignity and honour, yet hoping it may be a service to his Majesty, I

votre juste blâme pour ma présomption et mon ignorance; ayant résidé ici depuis plusieurs années, et soigneusement observé les coutumes et le caractère de toutes sortes de gens, je vous donnerai brièvement l'explication suivante. Et, attendu que, par un acte signifié, qui vous est parvenu du Gouverneur et des Magistrats de cet endroit, (comme j'en suis informé,) ayant trait à leurs relations avec les Commissaires que Sa Majesté leur a envoyés l'an dernier, alors qu'ils étaient accusés d'avoir rejeté la juridiction qu'a sur eux Sa Majesté, le compte-rendu de leurs relations avec lesdits Commissaires ayant été envoyé en Angleterre par la Cour générale, est comme (à ce qu'on dit ici) il est soumis au Lord Chancelier, je n'insisterai pas maintenant sur ses détails; et pourtant, je sais que les Commissaires ont reçu du peuple et du Gouvernement de cet endroit plus de bontés et de respect que partout ailleurs, et, je puis le dire avec vérité, que dans toutes les autres Colonies de Sa Majesté dans la Nouvelle Angleterre. Cette Colonie les ayant reçus, et ayant levé à grands frais les soldats pour les aider à réduire les Manhattoes, et, si le Colonel Cartwright voulait parler selon sa conscience, il sait très bien que ce furent les secours que cette Colonie leur a donnés, et l'aide qu'elle a donnée à leurs envoyés pour traiter avec les Hollandais qui ont grandement facilité cette entreprise.

Et, quant à l'accusation d'avoir rejeté la juridiction du Roi, je ferai brièvement connaître à Votre Honneur la réponse qu'y font la plupart des colons; à savoir : Ils disent qu'ils ont quitté leur pays natal, et les parents qui leur étaient chers, non par désaffection pour Sa Majesté régnant alors, ou pour le pouvoir monarchique, car ils estiment que c'est le meilleur des gouvernements; ou pour les lois du pays, qu'ils estiment et honorent beaucoup; mais c'était pour pouvoir, sans offenser personne, adorer le Seigneur suivant ses instructions, ne pouvant supporter le joug qui leur était imposé par la Hiérarchie qui existait alors. Pour le faire légalement, ils ont obtenu de la Majesté du Roi une Charte Royale pour cet endroit, dans laquelle Sa Majesté leur donnait liberté de s'y transporter, eux, leurs familles et leurs biens; et, pour les encourager dans leur entreprise, leur donnait pleins pouvoirs d'élire leurs propres chefs

shall venture the bearing of your just censure for my folly and ignorance, being here resident for some years past, and diligently observing the guise and temper of all sorts of people, I shall briefly give you this following account. And whereas, by a copy of a signification that came to your hands of the Governor and Magistrates of this place (as I am informed) referring to their actings with the Commissioners sent over to them by his Majesty the last year, they are charged with denying his Majesty's jurisdiction over them, the account of their actings with the said Commission being by the General Court at large sent over to England, and (as it is here said) lies on file with my Lord Chancellor, I shall not now insist on the particulars thereof; yet this I assuredly know, that the Commission had more kindness and respect shown them by the people and Government of this place, than from any other, — nay, I may truly say, than from all the rest of his Majesty's Colonies in New England. This Colony being for their entertainment, and raising of soldiers for their assistance in reducing the Manhattoes, at a very considerable charge, and, would Colonel Cartwright speak his conscience, he very well knows it was the countenance this Colony gave them, and the assistance of their messengers in treating with the Dutch, that did greatly alleviate that undertaking. And as to that charge of denying the king his jurisdiction over them, I shall briefly acquaint your Honour with the more general answer of the people thereto, viz.: They thus say, that they left their native Country and dear relations there, not with any dislike of his Majesty then reigning, or of monarchical power, for they esteem it the best of Governments, and the laws of the land they highly honour and esteem; but it was, that they might, without offence to any, worship the Lord according to His own insti-

pour les diriger et les gouverner, depuis le moindre jusqu'au plus grand, de faire leurs propres lois, non contraires aux lois de l'Angleterre, et le pouvoir absolu de diriger et de gouverner tout le peuple d'ici; et tout ceci, avec diverses autres immunités et privilèges à eux accordés, leur est confirmé, à eux et à leurs héritiers pour toujours, sous le Grand Sceau d'Angleterre.

Confiants en cette Charte, ils sont venus ici, dans une solitude nue et effrayante, où ils ont lutté contre des difficultés et des ennuis de toute sorte, trouvant les nations française et hollandaise établies au Nord et au Sud des limites à eux accordées par la Patente, avec lesquelles ils ont eu une lutte à leur arrivée ici. Et les Indigènes sauvages, qu'ils ont trouvés très nombreux, étant pendant quelque temps des épines dans leur flanc et dans leurs yeux; et, dans leur faiblesse, détruisant leur vie et leurs biens, quelques-uns d'eux perdant les parents qui leur étaient chers; et, aujourd'hui encore, les tortures et les cruautés sauvages que certains d'entre eux ont souffertes, étant cruellement massacrés, n'étant pas encore oubliées des survivants. L'excès des chaleurs de l'été et les froids de l'hiver, et la stérilité du sol en décourageant d'autres, et les faisant repentir de leur dessein et abandonner la place. Et ceux qui sont restés ayant, par la bénédiction de Dieu accordée à leurs travaux infatigables, au milieu du besoin et de la misère, surmonté les difficultés de leur premier établissement, et jeté les semences de l'homme et de la bête, si bien qu'ils forment aujourd'hui une population considérable et un commencement d'État, et tout ceci à leurs propres frais, sans qu'un penny soit sorti de l'Échiquier de Sa Majesté.

Et maintenant, ils se disent ceci : que tant qu'ils posséderont la Charte de Sa Majesté, qui comprend les conditions auxquelles ils se sont transportés, ils

tutions, not being able to bear the yoke imposed upon them by the then prevailing Hierarchy. For the orderly effecting whereof, they obtained of the King's Majesty a Royal Charter for this place, his Majesty therein giving them liberty to transplant themselves, families and substance, and, for their encouragement in their undertaking, gave them full power to elect all their own officers for rule and Government, from the least to the greatest; to make their own laws, not repugnant to the laws of England, and absolute power of ruling and governing all the people of this place; and all this, with sundry other immunities and privileges to them granted, is confirmed to them and their heirs forever, under the Broad Seal of England. In confidence whereof, they hither came to a waste and howling wilderness, where they have conflicted with difficulties and sorrows of all sorts, they finding both the French and Dutch nations possessed North and South of their Patent bounds, and with whom they had some scuffling at their first entrance on this place. And the wild natives, whom they found to be very numerous, being for some time pricks in their sides, and thorns in their eyes, and when weak, made a prey of their lives and estates, sundry of them losing their dear relations; to this very day the salvage tortures and cruelties that sundry of them suffered, being cruelly murdered, not being forgotten by the survivors. The extremity of summer heat and winter cold and barrenness of the land discouraging some others, causing them to repent their design and desert the place. And those that remained, having, by the Blessing of God on their indefatigable labours, accompanied with many wants and straits, wrestled through the difficulties of their first plantings, and here sown the seeds of man and beast, so that now they are grown up to a considerable body of people, and some small beginnings of a Common Weal, and all this at their own proper charges, not one penny being disbursed out of his Majesty's Exchequer. Now, thus they reason with themselves, viz. : That whiles they own his Majesty's charter which comprehends the conditions on which they transplanted themselves, they cannot justly be charged with denying his jurisdiction over them, for thereby they acknowledge themselves to be his Majesty's liege subjects ; their power of Government, executive and

ne peuvent être accusés avec justice d'avoir rejeté sa juridiction ; car, par là, ils se reconnaissent comme les sujets et les liges de Sa Majesté ; les pouvoirs de leur gouvernement, exécutif et législatif, procédant de, et étant en accord avec la nomination de Sa Majesté ; et toutes les Cours de Justice constituées par son autorité et sa nomination, leurs convocations et leurs procédures étant au nom de Sa Majesté. Et, tant qu'ils agiront ainsi, ils croient qu'ils ne peuvent être justement accusés de rejeter son autorité et sa juridiction.

Et, au cas où ils ne pourraient plus avoir confiance en la Charte Royale, qu'ils ont obtenu si légalement, dont ils ont si longtemps joui, et qui leur a été si souvent confirmée, ils pensent qu'ils ne peuvent plus avoir de sécurité pour leurs vies, leurs biens, leurs maisons et leurs terres, et encore moins pour cette liberté qu'ils ont eue jusqu'ici de suivre librement l'Evangile, qui leur est bien plus chère que tous les autres biens, naturels ou légaux, sachant bien que, si le mur du gouvernement civil est démoli, le sanglier ravagera bientôt la Vigne du Seigneur, et qu'il leur sera impossible de garder les Eaux du Sanctuaire, quand le verre de Venise qui les contient sera brisé en morceaux ; car il ne manque pas de sectaires, et de personnes profanes, en grand nombre, qui se sont élevés parmi eux, et qui attendent impatiemment une occasion de ce genre.

Et, comme ils sont accusés de rejeter la juridiction de Sa Majesté, parce qu'ils refusent de se soumettre aux ordres de ses Commissaires, sommant la Cour Générale de cette Colonie de comparaître à leur Tribunal, à ceci, ils répondent ainsi qu'il suit : Que les Commissaires, en interprétant leur Commission, et en se basant sur elle, contrairement à la Charte accordée par Sa Majesté, de même que ç'a été un grand abus du pouvoir qui leur était donné par Sa Majesté, ç'a été aussi un grave affront à ses sujets, violant leur liberté, et contraire aux instructions qui leur ont été données par Sa Majesté, à l'exécution régulière

legislative, proceeding from, and is according with, his Majesty's appointment, their writs and processes of law going forth in his Majesty's name. Now, whiles they thus act, they apprehend they cannot justly be charged with denying his authority and jurisdiction over them. And in case they may not be confident in their Royal Grant, so orderly obtained, so long enjoyed and often confirmed, they apprehend they can have no certainty of their lives, estates, houses, and lands, and much less of that liberty which hitherto they have had in the free passage of the Gospel, far dearer to them than all their other comforts, whether natural or civil ; they well knowing that if the wall of the civil government be pulled down, the wild boar will soon destroy the Lord's vineyard, and that it is impossible for them to keep the Waters of the Sanctuary, when that Venice glass which holds them is broken in pieces ; there not wanting many sectaries and profane persons that are sprung up among themselves, who do long for such an opportunity. And whereas they are charged with denying his Majesty's jurisdiction, because they refuse to submit to the mandates of his Commission, requiring the General Court of this Colony to answer at their tribunal, — to this they answer as followeth, viz. : That the Commissioners by interpreting of and acting upon colour of their Commission contrary to the Charter granted by his Majesty, as it was a great abuse of his Majesty's power granted unto them, so also an injury to his subjects, thereby violating their liberty, and was repugnant to the instructions given them by his Majesty, to the due observance of which the power granted them by their Commission is expressly limited, and had the people here submitted to them therein, they had destroyed themselves by their voluntary acting to the utter ruin of their Government and liberties, so legally secured to them by Charter, confirmed by his Majesty's letters, and indemnified by that power of the said Commissioners by his Majesty's special instructions given as above said ; all which will fully appear, reference to the said Commission and their instructions from his Majesty being had and perused. This people here planted having pur-

desquelles le pouvoir qui leur était accordé par leur Commission est strictement limité ; et, si les Colons s'y étaient soumis, ils se seraient détruits, en agissant volontairement de façon à ruiner complètement leur Gouvernement et leurs Libertés, qui leur ont été si légalement assurées par la Charte, confirmées par les lettres de Sa Majesté, et laissées intactes par le pouvoir accordé aux dits Commissaires par les instructions spéciales de Sa Majesté, comme je l'ai dit plus haut ; et tout ceci apparaîtra pleinement, si l'on se reporte aux instructions reçues de Sa Majesté par les dits Commissaires.

Notre peuple, établi ici, ayant acheté si chèrement leur liberté, et étant venu d'une façon si régulière de la Mère Patrie, perdant par là le bénéfice des privilèges du Parlement d'Angleterre, et des lois sous lesquelles eux et leurs pères sont nés ; tout ce qu'ils demandent de Sa Majesté étant la permission de grandir parmi les autres possessions et plantations de Sa Majesté comme l'arbuste au milieu des cèdres, grandissant sur leurs propres racines, et de n'être pas forcés d'être les esclaves de gouverneurs qui leur seraient imposés, contrairement à la règle de leur Charte.

Honoré Monsieur, je ne puis pas m'étendre plus longtemps, de peur de trop abuser de votre patience, mais la vérité est que ce serait grand pitié qu'une plantation qui donne tant d'espérances fût maintenant perdue par la méchanceté de ceux dont le dessein est de faire naître chez Sa Majesté de la défiance contre ce peuple. Il est au pouvoir de Sa Majesté de les détruire par un souffle de ses narines ; leurs meilleurs armes sont la prière et les larmes ; ils craignent de multiplier leurs supplications à Sa Majesté de peur de l'irriter davantage ; leur espoir est en Dieu, qui tient les cœurs des Rois dans sa main. Ils ont longtemps cherché comment ils pourraient exprimer l'affection et la fidélité qu'ils doivent à Sa Majesté ; et, enfin, ils ont ordonné un présent de mâts de grande dimension, comme aucune autre possession de Sa Majesté n'en peut fournir, qui sera

chased their liberty at so dear a rate, and being in so orderly a way removed from their native Country, thereby losing the benefit of those privileges in the Parliament of England, and laws under which they and their fathers were born, all that they crave of his Majesty is, that they may stand among the rest of his Majesty's dominions and plantations, as the shrub among the cedars, growing upon their own roots, and not be forced to be the slaves of rulers imposed upon them contrary to the rule of their Charter. Honoured Sir, I may not further enlarge, lest I should too much abuse your patience, but the truth is it is great pity that so hopeful a plantation should be now lost through the malice of those whose design it is to beget a misunderstanding in his Majesty of this people. It is in his Majesty's power easily to crush them by the breath of his nostrils ; their best weapons are prayers and tears ; they are afraid to multiply their supplications to his Majesty, lest they should thereby further provoke ; their hope is in God, who hath the hearts of Kings in His hand. They have long been labouring how they might express their duty of good affection and loyalty to his Majesty, at last have ordered a present of masts of large dimensions, such as no other of his Majesty's dominions can produce, to be presented to his Majesty ; they are not without hope of a favourable acceptance, which will be to their souls as a cloud of latter rain. This I clearly see, that the body of the people have a higher esteem of their liberties, sacred and civil, than of their lives ; they will know they are such twins as God and not nature have joined together ; and are resolved to bury their estates and liberties in the same grave. Should the Lord be pleased to move the heart of the king (of His gracious disposition and clemency) to smile upon them and speak comfortably to them, as I have reason to be confident his Majesty hath no subjects more faithful to him in all his dominions, so he will still gain more and more of their hearts and affections towards him. And this poor Colony, if it may be accounted any small addition to his Majesty's dominions, by the blessing of God upon their endeavours will be daily increased, and his

offert à Sa Majesté ; et ils ne désespèrent pas qu'il soit favorablement accepté, ce qui sera pour leurs âmes comme une pluie rafraîchissante.

Je vois clairement ceci, que les gens de ce peuple tiennent en plus haute estime leurs libertés religieuses et civiles que leur vie ; ils savent que ce sont des sœurs jumelles, unies par Dieu, et non par la Nature ; et ils sont résolus à enterrer leurs biens et leurs libertés dans la même tombe. Si le Seigneur voulait, dans sa grâce et dans sa clémence, toucher le cœur du Roi, l'amener à leur sourire et à leur parler avec bienveillance, comme j'ai des raisons d'être certain que Sa Majesté n'a pas de sujets plus fidèles dans toutes ses possessions, ainsi, Elle gagnera de plus en plus leur cœur et leur affection. Et cette pauvre Colonie, si elle peut être considérée comme une petite addition aux possessions de Sa Majesté, s'accroîtra journellement par la bénédiction de Dieu sur leurs efforts, et les intérêts de Sa Majesté y seront maintenus par eux, au grand profit des revenus de Sa Majesté, qui ont déjà été considérablement augmentés par cette Colonie, l'Angleterre profitant constamment de tous les produits de leur industrie sur terre, et de leur commerce par mer.

Tandis qu'au contraire, si les accusations méchantes de leurs adversaires décidaient Sa Majesté à adopter des mesures sévères contre eux, comme leurs demeures ne sont pas de nature à exciter le désir d'esprits amis du luxe, elles ne seraient pas longtemps habitées par eux, le pays étant grand et vaste. Et quelle pitié ce serait qu'une plantation qui donne des espérances, si rapidement élevée, sans frais pour Sa Majesté, devienne la proie des ennemis du dehors, les Français attendant une occasion de ce genre, et ont déjà été mis en goût par leur établissement dans l'île Saint-Christophe, et le Roi de France, comme le racontent ici des gens de La Rochelle, ayant l'intention de s'emparer de cette partie de l'Amérique ; et, dans ce but, en '65, et aussi l'été dernier, il a envoyé plusieurs vaisseaux, avec des soldats en nombre considérable, pour fortifier ses intérêts ici ; qui, arrivant au Canada, en sont sortis l'hiver dernier, et, profitant de la gelée, ont traversé le Grand Lac, et franchi les limites de la Patente du Massachusetts, jusqu'au Fort Albany, autrefois aux mains des Hollandais, et qui est aujourd'hui à S. A. le duc d'York. Je ne doute pas que

Majesty's interest here by them maintained, to the great advance of his Majesty's customs, which have already by that Colony been considerably augmented; the whole product of their manufacture by land and trading by sea being so improved, as that it is constantly returned to England. Whereas, on the other hand, should the malicious accusations of their adversaries prevail with his Majesty to impose hard measure upon them, as their dwellings are not desirable for luxurious minds, so they would not be long inhabited by them, the country being large and wide. And what great pity is it, that a hopeful plantation, so suddenly raised without any expense to his Majesty, should now be made a prey to foreign enemies ; the French waiting for such an opportunity, and are much fleshed by their prevailing in Christopher's Island ; and the French King (as is here reported by some Rochellers) designing to secure those parts of America for himself; and for that purpose, in '65, as also this last summer, hath sent sundry ships, with soldiers to a considerable number, that he may thereby strengthen his interest here ; who, arriving in Canada, from thence the last winter took the advantage of the frost, and travelled across the great lake, quite across the Massachusetts patent, as far as Fort Albany, formerly in the possession of the Dutch, and now under his Highness the Duke of York. The more particular account whereof I doubt not but his Highness have received from Colonel Nicols. It is credibly reported by the Indians that about seven hundred Frenchmen are building and fortifying on this side the lake, above our plantations, and have already built two Forts, intending there to settle some plantations of their own ; their further design being to the people here unknown. The

S. A. n'ait reçu les détails de cette affaire du Colonel Nicols. Des Indiens dignes de foi rapportent qu'environ sept cents Français construisent des fortifications de ce côté du lac, au dessus de nos plantations, et ont dejà bâti deux forts, voulant établir là des plantations à eux ; leurs desseins ultérieurs envers notre peuple étant inconnus. Les Anglais de cette colonie, dans leurs villes frontières, plus éloignées de Boston, ont déjà été si alarmés par les rapports d'Indiens voisins, qu'ils ont été obligés de se tenir sur leurs gardes l'été dernier, bien que ne pouvant être attaqués, en raison de leur éloignement d'ici, de l'impossibilité de traverser le pays avec une force considérable, et aussi du manque de poudre et de munitions, et combien cela fera plaisir aux Français et aux Hollandais de voir ce peuple encourir le déplaisir de son Roi, Votre Honneur en peut juger facilement. La pensée de ceci, j'en suis convaincu, serait abhorrée par nous tous, bons et mauvais. Mais ce à quoi nous pouvons, à la fin, être forcés, Dieu seul le sait, dont les desseins sont merveilleux, et les œuvres grandes, dont les pensées ne sont pas comme celles de l'Homme, et ses desseins, seuls, survivront.

. . . .

(Ici se trouve un passage, que nous jugeons inutile de reproduire, exposant avec quelle difficulté, et au prix de quelles privations, les Colons ont réussi à se procurer les mâts qu'ils envoient comme présent au Roi.)

. . . .

Il est parvenu aux mains du Gouverneur et de la Cour Générale, ici assemblés, un écrit qui est une copie d'un ordre de Sa Majesté demandant au Gouverneur et à quelques autres de comparaître en Angleterre. Mais la vérité est que le Gouverneur est un vieillard de près de quatre-vingts ans, affligé de maintes infirmités amenées par l'âge, comme la gravelle, la surdité, etc., de sorte que ce serait une cruauté extrême de l'exposer à une semblable entreprise. Et, pour autre excuse, veuillez être informé que l'écrit qui leur est

English of this colony in their frontier towns, more remote from Boston, have already been so alarmed by reports o neighbouring Indians, so as that they were forced to stand upon their watch this last summer, although disabled from giving them any offence by reason of their great distance from these parts, and the unpassableness through the country for any considerable force, as also want of powder and ammunition ; and how acceptable will it be to French and Dutch to see this people frowned on by their King, your Honour may easily judge. The thoughts whereof I do undoubtedly believe would be an utter abhorrency to all, good and bad. But what extremity may force them to, that God only knows, who is wonderful in counsel and mighty in working, whose thoughts are not as man's, and His counsel only shall stand.

. . . .

There came to the hands of the Governor and General Court here assembled this winter, a writing, being a copy of a signification from his Majesty requiring the Governor and some others to appear in England. But the very truth is, the Governor is an ancient gentleman, near eighty years old and is attended with many infirmities of age, as stone-colic, deafness, etc., so that to have exposed him to such an undertaking had been extreme cruelty. And for the further alleviating, please to be informed that the writing which came to their hands was neither original, nor duplicate, but only a copy without any seal or notification that his Majesty had appointed the exhibition thereof to the Colony. Also the answer of the General Court to the mandates of the Commissioner by them denied to be observed, being fully and at large sent over last year, and is on file, as they are informed, and no particulars nominated to which they are to answer. All these aforesaid considerations put together, the General Court and people here do generally hope that the King's Majesty will favourably interprete them herein.

parvenu n'était ni un original, ni un double, mais seulement une copie, sans sceau, ni indication que Sa Majesté eût ordonné de le montrer à la Colonie. Aussi, la réponse de la Cour Générale aux ordres du Commissaire, auxquels ils refusaient d'obéir, ayant été envoyée l'an dernier, est en considération, comme ils en sont informés, et on n'a indiqué aucuns détails auxquels ils doivent répondre. Toutes les susdites considérations étant réunies, la Cour Générale et le peuple d'ici espèrent généralement que la Majesté du Roi les interprètera favorablement

Honoré Monsieur, comment votre fidélité sincère à Sa Majesté peut-elle mieux apparaître que par votre désir d'assurer la paix de ses sujets, partout où ils sont dispersés, même dans les plus lointaines de ses possessions ? Je n'ai pas besoin de dire à Votre Honneur ce que signifient ces lignes ; ce que vous ferez dans l'intérêt du peuple de Dieu, Dieu lui-même le reconnaîtra, et Jésus-Christ, son fils, vous reconnaîtra pour cela, quand il apparaîtra dans toute sa gloire, avec ses Saints et ses saints Anges, pour juger l'Univers. Si, dans votre sagesse, vous pensez qu'il sera inutile pour le peuple de Dieu de faire connaître le contenu de cette lettre, je prie humblement Votre Honneur, au nom du Christ, de ne pas vous en servir de façon à créer une provocation; car j'ai écrit ceci secrètement, de ma propre main, sans la connaissance, l'autorité ni le conseil d'aucune autre personne, quelle qu'elle soit ; et, depuis que j'habite ici, je n'ai vu aucun juste motif de plainte contre personne,

La vérité est que les actes des Commissaires ici donnent trop violemment de l'éperon aux flancs du cheval, avant d'être en selle, et, en y ajoutant les actes de vigueur de Lord Willoughby aux Barbades, se conduisant avec tant de rudesse et d'inhumanité envers les gentilshommes de son Conseil, et si cruellement envers toutes sortes de gens, ont grandement alarmé le peuple d'ici, leur rendant odieux le nom de Commissaire. Et, attendu que les Commissaires ont informé Sa Majesté que l'obstruction qui leur a été faite ici venait des magistrats et des principaux citoyens, et non du peuple, il est facile de prouver à Votre Honneur l'inexactitude de ceci. Le gouvernement étant populaire, et l'élection de tous les fonctionnaires publics, Gouverneur et Magistrats, étant

Honoured Sir, how can your unfeigned loyalty to his Majesty better appear than by your love to the peace of his subjects wherever scattered, although in the remotest of his dominions? I need no tell your Honour the meaning of these lines; what you do for the interest of God's people, God Himself will own, and Jesus Christ His Son will own you for it when He shall appear in all His glory with his saints and Holy angels to judge the world. If in your wisdom you shall perceive it will do no good to this people your declaring the contents hereof, I do humbly for Christ's sake beg that favour of your Honour that it may not be improved to any provocation; this being privately done by my own hand, without the privity of [or ?] the authority or advice of any other person whatsoever; against whom, whiles I have been here resident, I see no just grounds of complaint.

The truth is, the acting of the late Commissioner in this place, putting the spurs too hard to the horses sides, before they were got into the saddle; and there being added thereto the vigorous dealing of Lord Willoughby on Barbadoes Island, so uncivilly and inhumanely carrying it towards sundry gentlemen of his Council, and cruelly towards all sorts, have greatly alarmed the people here, making the name of a Commission odious to them. And whereas the Commissioners have informed his Majesty that the obstruction given them here was by the Magistrates and leading men and not by the people, your Honour may easily take a demonstration of the falseness thereof. The Government being popular, and election of all public officers, Governor and Magistrates,

faite tous les ans pour le peuple, si celui-ci différait en opinion de ses chefs, il lui serait facile d'obtenir ce qu'il désire.

Et, si le Gouverneur et tous les principaux citoyens de la Colonie avaient obéi aux ordres des Commissaires, la généralité du peuple était décidée, (à part quelques mécontents, Quakers [1] et autres,) à protester jusqu'au bout contre leur faiblesse.

Honoré Monsieur, je prends congé de vous, et suis

Votre humble serviteur,

Samuel NADHORTH.

being annually made by the people, were they divertly minded from their rulers, they have advantage enough to obtain their desires.

And had the Governor and all the leading men of the Colony adhered to the Commissioners' mandates, the people were so resolved, that they would, for the generality of them (some discontents, Quakers, and others excepted), have utterly protested against their concession.

Honoured Sir, I take leave and am

Your humble servant,

Samuel NADHORTH.

1. On sait que les Quakers cherchaient volontiers, et trouvèrent, à plusieurs reprises, dans l'autorité royale, une protection contre l'intolérance des Puritains.

II

Gilles Corey, le fermier de Salem (Fragments)[1]

PROLOGUE

Les erreurs des jours d'autrefois, la sorcellerie et les merveilles du monde invisible, les fantômes de l'air et les arts des Nécromants, qui écrasaient les cœurs faibles, et terrifiaient les plus vigoureux, — voilà notre sujet de ce soir; et vaguement ici, à travers la brume indistincte qui remplit l'atmosphère, nous dessinons la silhouette de formes étranges, dont les ombres se projettent sur le fond du Passé.

Qui croirait que, dans la calme ville de Salem, au milieu des bois qui dominent les côteaux voisins, et des fermes ensoleillées qui l'entourent et la protègent de leurs bras maternels, — qui croirait que, dans ces rues paisibles, que les grands ormes abritent des ardeurs de l'été, où la paix règne, et fait pénétrer dans chaque cerveau, dans chaque cœur, le bonheur d'un repos ininter-

[1] GILES COREY, OF THE SALEM FARMS

PROLOGUE

Delusions of the days that once have been,
Witchcraft and wonders of the world unseen,
Phantoms of air and necromantic arts
That crushed the weak and awed the stoutest hearts, —
These are our theme to-night; and vaguely here,
Through the dim mists that crowd the atmosphere,
We draw the outlines of weird figures cast
In shadow on the background of the Past.

Who would believe that in the quiet town
Of Salem, and amid the woods that crown
The neighbouring hillsides, and the sunny farms
That fold it safe in their paternal arms, —
Who would believe that in those peaceful streets,
Where the great elms shut out the summer heats,
Where quiet reigns, and breathes through brain and breast
The benediction of unbroken rest, —
Who would believe such deeds could find a place
As these whose tragic history we retrace

rompu, — qui croirait qu'aient pu se passer des choses comme celles dont nous racontons la dramatique histoire ?

Ce n'était qu'un village, alors; le fermier labourait ses vastes arpents au soleil ou sous les nuages; la fermière, assise au seuil de sa porte, filait, et bavardait avec ses voisines au soleil; les seuls hommes qui eussent alors pouvoir et dignité étaient le Ministre et le Magistrat, qui gouvernaient leur petit royaume avec une verge de fer, moins dans l'amour que dans la crainte de Dieu; et qui croyaient dévotement aux Pouvoirs des Ténèbres, agissant dans ce monde par les charmes de la sorcellerie, des incantations effrayantes, et les apparitions de Morts vêtus de leurs linceuls.

Dans ce peuple simple, *avec le feu et la flamme*, dit la vieille chronique, *le Diable vint, lançant de tous côtés ses brandons et ses dards empoisonnés, pour brûler du feu de l'enfer toutes les langues et tous les cœurs ! Et ce n'est pas étonnant, car, avec toute son armée, c'est là qu'il sévit, là où il hait le plus, et où il est le plus haï : c'est ainsi qu'il nous apporte toutes ces choses stupéfiantes.*

Notre scène, ce soir, montrera un peu de ceci, et vous, qui écoutez ce Récit de Malheurs, ne soyez pas trop prompts à jeter la première pierre, et ne pensez pas que la Nouvelle Angleterre en supporte seule la faute. Ce soudain accès de perversité et de crime n'était que la commune folie de ce temps-là, où, dans toutes les terres où l'on peut entendre les cloches du Sabbath, la sorcière était brûlée ou noyée.

'T was but a village then : the goodman ploughed
His ample acres under sun or cloud ;
The goodwife at her doorstep sat and spun,
And gossiped with her neighbours in the sun ;
The only men of dignity and state
Were then the Minister and the Magistrate,
Who ruled their little realm with iron rod,
Less in the love than in the fear of God ;
And who believed devoutly in the Powers
Of Darkness, working in this world of ours,
In spells of Witchcraft, incantations dread,
And shrouded apparitions of the dead.

Upon this simple folk " with fire and flame,"
Saith the old Chronicle, " the Devil came,
Scattering his firebrands and his poisonous darts,
To set on fire of Hell all tongues and hearts ;
And 't is no wonder ; for, with all his host,
There most he rages where he hateth most,
And is most hated ; so on us he brings
All these stupendous and portentous things ! "

Something of this our scene to-night will show ;
And ye, who listen to the Tale of Woe,
Be not too swift in casting the first stone,
Nor think New England bears the guilt alone.
This sudden burst of wickedness and crime
Was but the common madness of the time,
When in all lands, that lie within the sound
Of Sabbath bells, a Witch was burned or drowned.

ACTE I. SCÈNE II

(*Entrent Hathorne, Mather et Walcot.*)

WALCOT. — La voici couchée, rongée et affaiblie par des incantations diaboliques. O ma pauvre sœur !

MATHER. — Est-elle toujours ainsi ?

WALCOT. — Non, elle est parfois torturée par des convulsions.

MATHER. — Pauvre enfant ! Qu'elle est maigre ! Qu'elle est pâle et affaiblie !

HATHORNE. — Regardez-la ! son sommeil est troublé.

MATHER. — Elle est hantée par une vision effrayante.

HATHORNE. — Vous voyez maintenant de vos propres yeux, et vous touchez de vos propres mains les mystères de cette sorcellerie.

MATHER. — Il faudrait les mains de Briarée et les yeux d'Argus pour les voir et les toucher tous.

HATHORNE. — Vous êtes maintenant entré dans le royaume des esprits et des fantômes, — le vaste royaume de l'Inconnu et de l'Invisible, à travers les portes largement ouvertes duquel souffle un vent qui vient de la sombre Vallée de l'Ombre de la Mort, et qui nous glace d'horreur.

MARIE (*tressaillant*). — Emmenez-la ! Emmenez-la loin de moi ! Je la vois ici ! Elle vient pour me tourmenter !

WALCOT (*lui prenant la main*). — O ma sœur ! Qu'est-ce qui t'effraie ? Elle ne m'entend ni me voit ! Elle est dans l'extase.

ACT I. SCENE II

[*Enter Hathorne, Mather and Walcot.*

WALCOT. There she is,
Wasted and worn by devilish incantations,
O my poor sister!
MATHER. Is she always thus ?
WALCOT. Nay, she is sometimes tortured by convulsions.
MATHER. Poor child ! How thin she is ! How wan and wasted !
HATHORNE. Observe her. She is troubled in her sleep.
MATHER. Some fearful vision haunts her.
HATHORNE. You now see
With your own eyes, and touch with your own hands
The mysteries of this Witchcraft.
MATHER. One would need
The hands of Briareus and the eyes of Argus
To see and touch them all.
HATHORNE. You now have entered
The realm of ghosts and phantoms, — the vast realm
Of the unknown and the invisible,
Through whose wide-open gates there blows a wind
From the dark Valley of the Shadow of Death,
That freezes us with horror.
MARY. (*starting.*) Take her hence !
Take her away from me ! I see her there !
She's coming to torment me!
WALCOT. (*taking her hand.*) O my sister !
What frightens you ? She neither hears nor sees me.
She's in a trance.

Marie — Ne la voyez-vous pas là ?

Tituba. — Mon enfant, qui est-ce ?

Marie. — Ah, je ne sais pas ! Je ne puis voir son visage.

Tituba. — Comment est-elle vêtue ?

Marie. — Elle porte un corsage rouge. Dans sa main, elle tient une image, et la serre entre ses doigts. Ah, elle me torture ! Je vois son visage, maintenant. C'est la commère Bishop ! Pourquoi me torture-t-elle ? Je ne lui ai jamais fait de mal ! Et maintenant, elle me frappe avec une verge de fer. Oh, elle me bat !

Mather. — Ceci est étrange ! Je ne puis rien voir ! Cette apparition est-elle ici, visible, et que pourtant nous ne pouvons la voir ?

Hathorne. — Oui ; le spectre est invisible à nos sens plus grossiers, mais elle le voit.

Marie. — Regardez, regardez ! En voici une autre vêtue de gris ! Elle tient un fuseau à la main, et menace de m'en poignarder. C'est la commère Corey ! Tenez-la à distance ! La voici qui vient à moi ! Grâce, grâce !

Walcot (*frappant de son épée*). — Il n'y a rien ici !

Mather (*à Hathorne*). — Voyez-vous quelque chose ?

Hathorne. — Les lois qui gouvernent le monde des esprits nous empêchent de voir des choses qui, pour elles, sont palpables et visibles. Ces spectres sont pour nous comme s'ils n'étaient pas. Regardez-la. Elle s'éveille.

(*Tituba la touche, et elle s'éveille.*)

Marie. — Qui sont ces gentilshommes ?

Mary. Do you not see her there?
Tituba. My child, who is it?
Mary. Ah, I do not know.
I cannot see her face.
Tituba. How is she clad?
Mary. She wears a crimson bodice. In her hand
She holds an image, and is pinching it
Between her fingers. Ah, she tortures me!
I see her face now. It is Goodwife Bishop!
Why does she torture me? I never harmed her
And, now, she strikes me with an iron rod!
Oh, I am beaten!
Mather. This is wonderful!
I can see nothing! Is this apparition
Visibly there, and yet we cannot see it?
Hathorne. It is. The spectre is invisible
Unto our grosser senses, but she sees it.
Mary. Look! look! there is another clad in gray!
She holds a spindle in her arms and threatens
To stab me with it! It is Goodwife Corey!
Keep her away! Now, she is coming at me!
O mercy! mercy!
Walcot. (*thrusting with his sword.*) There is nothing there!
Mather. (*to Hathorne.*) Do you see anything?
Hathorne. The laws that govern
The spiritual world prevent our seeing
Things palpable and visible to her.
These spectres are to us as if they were not.
Mark her; she wakes.
Tituba *touches her, and she awakes.*
Mary. Who are these gentlemen

WALCOT. — Ce sont nos amis. Chère Marie, es-tu mieux ?

MARIE. — Faible, très faible. (*Elle prend un fuseau sur ses genoux et le montre.*) Comment ce fuseau est-il venu ici ?

TITUBA. — Vous l'avez arraché des mains de la Commère Corey quand elle s'est jetée sur vous.

HATHORNE. — Remarquez cela, révérend.

MATHER. — C'est très merveilleux, très inexplicable.

TITUBA (*ramassant sur le plancher un morceau de drap gris*). — Et voici aussi un morceau de sa robe grise, que l'épée a tranché.

MATHER. — En voyant ceci, ce serait se montrer vraiment bien plus crédule d'être incrédule que de croire. Seul, un Saducéen qui doute de tout ce qui appartient au monde des esprits peut douter de preuves aussi manifestes et convaincantes.

HATHORNE. — Êtes-vous convaincu ?

MATHER (*à Marie*). — Chère enfant, rassurez-vous ! Ce n'est que par la prière et par le jeûne que vous pourrez chasser loin de vous les Esprits Immondes. Un vieillard vous donne sa bénédiction. Que Dieu soit avec vous, Marie !

ACTE II. SCÈNE II

COREY. — Par le ciel, c'en est trop ! Je vais le retrouver, et je lui ferais ravaler ses paroles, ou je l'étranglerai ! Je ne veux pas me laisser calomnier en un moment comme celui-ci, où chaque mot devient une accusation, où chaque murmure tue quelqu'un, où tout homme marche avec la corde au cou !

WALCOT. They are our friends. Dear Mary, are you better?
MARY. Weak, very weak.
(*Taking a spindle from her lap, and holding it up.*)
How came this spindle here?
TITUBA. You wrenched it from the hand of Goodwife Corey
When she rushed at you.
HATHORNE. Mark that, reverend sir!
MATHER. It is most marvellous, most inexplicable!
TITUBA. (*picking up a bit of gray cloth from the floor.*)
And here, too, is a bit of her gray dress
That the sword cut away.
MATHER. Beholding this,
It were indeed by far more credulous
To be incredulous than to believe.
None but a Sadducee that doubts of all
Pertaining to the spiritual world,
Could doubt such manifest and damning proofs!
HATHORNE. Are you convinced?
MATHER. (*to Mary.*) Dear child, be comforted!
Only by prayer and fasting can you drive
These Unclean Spirits from you. An old man
Gives you his blessing. God be with you, Mary!

ACT II. SCENE II

COREY. By Heaven! this is too much! I'll seek him out,
And make him eat his words, or strangle him.
I'll not be slandered at a time like this,
When every word is made an accusation,
When every whisper kills, and every man
Walks with a halter round his neck!

(Intérieur du Meeting House. Mather et les magistrats sont assis devant la chaire. Devant eux, une plateforme élevée. Marthe, enchaînée, et près d'elle, Corey. Marie Walcot est assise. Une foule de spectateurs, parmi lesquels Gloyd. Confusion et murmures).

HATHORNE. — Appelez Marthe Corey.

MARTHE. — Me voici !

HATHORNE. — Avancez ! (*Elle monte sur la plate-forme*). Les juges de nos souverains seigneurs, le Roi et la Reine, ici présents, vous accusent d'avoir, le dix de juin dernier, et à divers autres temps, avant et après, perversement employé et pratiqué certains actes appelés sorcellerie, magie et incantations, contre une certaine Marie Walcot, jeune fille du village du Salem, par lesquels arts pervers la susdite Marie Walcot a été tourmentée, torturée, affligée, alanguie, consumée et rongée, contre la paix de nos souverains seigneurs le Roi et la Reine, ainsi que contre la Loi faite et promulguée pour ce cas. Que dites-vous ?

MARTHE. — Avant de répondre, permettez-moi de prier.

HATHORNE. — Nous ne vous avons pas fait venir, et nous ne sommes pas ici pour vous entendre prier, mais pour vous interroger sur les accusations portées contre vous. Pourquoi faites-vous mal à cette personne ?

MARTHE. — Je ne lui fais pas mal. Je ne suis pas coupable de ce dont on m'accuse.

MARIE. — Va-t-en démon ! Tu me tourmentes en ce moment même. Va-t-en, va-t-en, sorcière !

MARTHE. — Je suis innocente. Je n'ai jamais rien eu à faire avec aucune sorcellerie depuis que je suis née ! Je suis une femme selon l'Évangile !

ACT IV. SCENE II

Interior of the Meeting-house. Mather and the Magistrates seated in front of the pulpit. Before them, a raised platform. Martha in chains. Corey near her. Mary Walcot in a chair. A crowd of spectators, among them Gloyd. Confusion and murmurs during the Scene.

HATHORNE. Call Martha Corey.
MARTHA. I am here.
HATHORNE. Come forward. (*She ascends the platform.*)
The jurors of our Sovereign Lord and Lady
The King and Queen, here present, do accuse you
Of having, on the tenth of June last past,
And divers other times before and after,
Wickedly used and practised certain arts
Called Witchcrafts, Sorceries and Incantations,
Against one Mary Walcot, single woman,
Of Salem village ; by which wicked arts
The aforesaid Mary Walcot was tormented,
Tortured, afflicted, pined, consumed, and wasted
Against the peace of our Sovereign Lord and Lady
The King and Queen, as well as of the Statute
Made and provided in that case. What say you ?
MARTHA. Before I answer, give me leave to pray.
HATHORNE. We have not sent for you, nor are we here
To hear you pray, but to examine you
In whatsoever is alleged against you.
Why do you hurt this person ?
MARTHA. I do not.
I am not guilty of the charge against me.
MARY Avoid, she-devil ! You may torment me now !
Avoid, avoid, Witch !

MARIE. — Tu es une sorcière selon l'Évangile !

MARTHE. — Hélas, hélas ! Oh, permettez-moi de prier !

MARIE (*tendant les mains*). — Elle me fait mal en ce moment. Voyez : elle m'a pincé les mains !

HATHORNE. — Qui a fait ces marques sur ses mains ?

MARTHE. — Je ne sais pas. Je ne suis pas près d'elle. Je n'ai pas touché ses mains !

HATHORNE. — Qui lui a fait mal, alors ?

MARTHE. — Je ne sais pas.

HATHORNE. — Croyez-vous qu'elle est ensorcelée ?

MARTHE. — En vérité, je ne le crois pas. Je ne suis pas sorcière, et je ne crois pas aux sorcières.

HATHORNE. — Alors, répondez-moi ! Quand certaines personnes sont allées vous voir hier, comment saviez-vous d'avance pourquoi elles venaient ?

MARTHE. — J'avais entendu dire que les enfants disaient que je leur faisais mal, et je pensais que ces personnes venaient pour m'interroger là-dessus.

HATHORNE. — Comment saviez-vous qu'on avait dit aux enfants de remarquer les vêtements que vous portiez ?

MARTHE. — Mon mari m'avait dit ce que d'autres en disaient.

HATHORNE. — Fermier Corey, dites : le lui avez-vous dit ?

COREY. — Il faut que je dise la vérité. Je ne le lui ai pas dit. C'est quelqu'un d'autre.

MARTHA. I am innocent.
I never had to do with any Witchcraft
Since I was born. I am a gospel woman.
MARY. You are a Gospel Witch !
MARTHA. (*clasping her hands.*) Ah me ! Ah me !
Oh, give me leave to pray !
MARY. (*stretching out her hands.*) She hurts me now !
See, she has pinched my hands !
HATHORNE. Who made these marks
Upon her hands ?
MARTHA. I do not know. I stand
Apart from her. I did not touch her hands.
HATHORNE. Who hurt her then ?
MARTHA. I know not.
HATHORNE. Do you think
She is bewitched ?
MARTHA. Indeed, I do not think so,
I am no Witch, and have no faith in Witches.
HATHORNE. Then answer me: When certain persons came
To see you yesterday, how did you know
Beforehand why they came ?
MARTHA. I had had speech ;
The children said I hurt them, and I thought
These persons came to question me about it.
HATHORNE. How did you know the children had been told
To note the clothes you wore ?
MARTHA. My husband told me
What others said about it.
HATHORNE. Goodman Corey,
Say, did you tell her ?
COREY. must speak the truth ;

HATHORNE. — N'avez-vous pas dit que c'était votre mari qui vous l'avait dit ? Comment osez-vous dire un mensonge dans cette assemblée ? Qui vous a parlé des vêtements ? Avouez la vérité ? (*Marthe se mord les lèvres et se tait.*) Vous vous mordez les lèvres, mais vous ne me répondez pas.

MARIE. — Ah, elle me mord ! Va-t-en, va-t-en !

HATHORNE. — Vous avez dit que votre mari vous l'avait dit.

MARTHE. — Oui, il m'a dit que les enfants disaient que je les persécutais.

HATHORNE. — Alors, dites-moi : pourquoi les persécutez-vous ?

MARTHE. — Je l'ai nié.

MARIE. — Elle m'a menacée : elle a voulu me piquer de son fuseau ; et, quand mon frère l'a frappée de son épée, il a déchiré sa robe, et en a coupé un morceau. Les voici : le fuseau et le drap. (*Elle les montre.*)

HATHORNE. — Et il y a des personnes ici qui savent la vérité de ce qu'on vient de dire. Quelle réponse faites-vous ?

MARTHE. — Je ne fais pas de réponse. Permettez-moi de prier.

HATHORNE. — Qui voudriez-vous prier ?

MARTHE. — Mon Dieu, mon Père !

HATHORNE. — Qui est votre Dieu et votre Père ?

MARTHE. — Le Tout-Puissant !

HATHORNE. — Celui que vous priez dit-il qu'il est Dieu ? C'est le Prince des Ténèbres, et non Dieu !

MARIE. — Il y a une forme sombre qui lui parle à l'oreille.

HATHORNE. — Que vous dit-il ?

MARTHE. — Je ne vois pas de forme.

I did not tell her. It was someone else.
HATHORNE. Did you not say your husband told you so?
How dare you tell a lie in this assembly?
Who told you of the clothes? Confess the truth.
[*Martha bites her lips and is silent.*]
You bite your lips, but do not answer me!
MARY. Ah, she is biting me. Avoid, avoid!
HATHORNE. You said your husband told you.
MARTHA. Yes, he told me
The children said I troubled them.
HATHORNE. Then tell me,
Why do you trouble them?
MARTHA. I have denied it.
MARY. She threatened me; stabbed at me with her spindle;
And, when my brother thrust her with his sword,
He tore her gown, and cut a piece away.
Here are they both, the spindle and the cloth. (*Shows them.*)
HATHORNE. And there are persons here who know the truth
Of what has now been said. What answer make you?
MARTHA. I make no answer. Give me leave to pray.
HATHORNE. Whom would you pray to?
MARTHA. To my God and Father.
HATHORNE. Who is your God and Father?
MARTHA. The Almighty!
HATHORNE. Doth he you pray to say that he is God?
It is the Prince of Darkness, and not God.
MARY. There is a dark shape whispering in her ear.
HATHORNE. What does it say to you?
MARTHA. I see no shape.

HATHORNE. — Ne l'avez-vous pas entendu parler à l'oreille ?

MARTHE. — Je n'ai rien entendu.

MARIE. — Quelle torture ! Ah, quelle agonie j'endure ! (*Elle s'évanouit.*)

HATHORNE. — Vous voyez que cette femme ne peut rester debout devant vous. Si vous voulez chercher de la pitié, vous devez la chercher dans la voie de Dieu, en avouant votre crime. Pourquoi votre spectre hante-t-il et tourmente-t-il cette personne ?

MARTHE. — Je ne sais pas. Celui qui est apparu autrefois sous la forme de Samuel, saint et glorifié, peut venir sous la forme qui lui plait. Je ne puis l'en empêcher. Mon cœur souffre !

COREY. — O Marthe ! Marthe ! Laisse-moi tenir ta main !

HATHORNE. — Non ! Écarte-toi, vieillard !

MARIE (*se relevant brusquement*). — Regardez, regardez là ! Je vois un petit oiseau, un oiseau jaune, perché sur son doigt, et il me donne des coups de bec ! Ah ! il va m'arracher les yeux !

MARTHE. — Je ne vois rien !

HATHORNE. — C'est l'esprit familier qui la suit.

MARIE. — Maintenant, il s'est envolé. Il est perché là, sur les poutres. Il est parti, il a disparu !

MARTHE. — Gilles ! essuie de mes yeux ces larmes de colère. Essuie la sueur de mon front. Je me sens défaillir. (*Elle s'appuie contre la balustrade.*)

MARIE. — Oh, elle m'écrase de tout son poids !

HATHORNE. — N'avez-vous pas, un jour, porté le Livre du Diable à cette jeune fille ?

MARTHE. — Jamais !

HATHORNE. Did you not hear it whisper?
MARTHA. I heard nothing.
MARY. What torture ! Ah ! what agony I suffer ! (*Falls into a swoon.*)
HATHORNE. You see this woman cannot stand before you.
If you would look for mercy, you must look
In God's way, by confession of your guilt.
Why does your spectre haunt and hurt this person?
MARTHA. I do not know. He who appeared of old
In Samuel's shape, a saint and glorified,
May come in whatsoever shape he chooses.
I cannot help it. I am sick at heart !
COREY. O Martha, Martha ! let me hold your hand.
HATHORNE. No, stand aside, old man.
MARY. (*starting up.*) Look there ! Look there !
I see a little bird, a yellow bird,
Perched on her finger ; and it pecks at me.
Ah ! it will tear mine eyes out !
MARTHA. I see nothing.
HATHORNE. 'T is the Familiar Spirit that attends her.
MARY. Now, it has flown away. It sits up there
Upon the rafters. It is gone ; is vanished.
MARTHA. Giles, wipe there tears of anger from mine eyes,
Wipe the sweat from my forehead. I am faint.
(*She leans against the railing.*)
MARY. Oh ! she is crushing me with all her weight !
HATHORNE. Did you not carry once the Devil's Book
To this young woman ?
MARTHA. Never.

HATHORNE. — L'avez-vous signé ou touché ?

MARTHE. — Non, je ne l'ai jamais vu.

HATHORNE. — Ne l'avez-vous pas frappée avec une verge de fer ?

MARTHE. — Non. Si un malin esprit a pris ma forme pour faire ces mauvaises actions, je n'y puis rien. Je suis innocente !

HATHORNE. — N'avez-vous pas dit que les magistrats étaient aveugles ? que vous leur ouvririez les yeux ?

MARTHE (*avec un rire méprisant*). — Oui, j'ai dit cela. Si vous m'appelez sorcière, vous êtes aveugles ! Si vous accusez les innocents, vous êtes aveugles ! Les innocents peuvent-ils être coupables ?

HATHORNE. — N'avez-vous pas, un jour, caché la selle de votre mari pour l'empêcher de se rendre aux Sessions ?

MARTHE. — J'ai pensé que c'était de la folie chez un fermier de perdre son temps à poursuivre ces illusions.

HATHORNE. — Qn'est-ce que cet oiseau, que cette jeune femme a vu, tout à l'heure, sur votre main ?

MARTHE. — Je ne connais pas d'oiseau.

HATHORNE. — N'avez-vous pas été en relation avec un esprit familier ?

MARTHE. — Non, jamais, jamais !

HATHORNE. — Qu'était-ce donc que ce livre que vous avez montré à cette jeune fille, et où vous lui avez demandé d'écrire ?

MARTHE. — Où aurais-je vu un livre ? Je ne lui en ai pas montré, et je n'en ai point.

MARIE. — Le prochain Sabbath est le jour de la Communion. Mais Marthe Corey n'y sera pas !

HATHORNE. Have you signed it,
Or touched it ?
MARTHA. No ; I never saw it.
HATHORNE. Did you not scourge her with an iron rod ?
MARTHA. No, I did not. If any Evil Spirit
Has taken my shape to do these evil deeds,
I cannot help it. I am innocent.
HATHORNE. Did you not say the Magistrates were blind ?
That you would open their eyes ?
MARTHA. (*with a scornful laugh.*) Yes, I said that !
If you call me a sorceress, you are blind !
If you accuse the innocent, you are blind !
Can the innocent be guilty ?
HATHORNE. Did ye not
On one occasion, hide your husband's saddle
To hinder him from coming to the Sessions ?
MARTHA. I thought it was a folly in a farmer
To waste his time pursuing such illusions.
HATHORNE. What was the bird that this young woman saw
Just now upon your hand ?
MARTHA. I know no bird.
HATHORNE. Have you not dealt with a familiar Spirit ?
MARTHA. No, never, never !
HATHORNE. What then was the Book
You showed to this young woman, and besought her
To write in it ?
MARTHA. Where should I have a book
I showed her none, nor have none
MARY. The next Sabbath

MARTHE. — Ah ! vous êtes tous contre moi. Que puis-je faire ou dire ?

HATHORNE. — Vous pouvez avouer.

MARTHE. — Non, je ne puis pas, car je suis innocente.

HATHORNE. — Nous avons, par de nombreux témoins, la preuve que vous êtes coupable.

MARTHE. — Permettez-moi de parler. Me condamnerez-vous sur de pareils témoignages, vous qui m'avez connue tant d'années ? Me condamnerez-vous, dans cette maison de Dieu, où j'ai si longtemps adoré avec vous tous, où j'ai mangé le pain et bu le vin, tant de fois, à la Table du Seigneur, avec vous ? Soyez témoins, vous qui m'entendez ! vous savez tous que j'ai mené une vie sans reproche parmi vous, que jamais un mot de soupçon n'a été prononcé contre moi avant cette accusation, et ceci comptera-t-il pour rien ? M'enlèverez-vous la vie, parce que cette jeune fille, qui est folle, et n'a plus sa raison, m'accuse de choses que je ne puis nommer sans rougir ?

HATHORNE. — Quoi ! n'est-ce pas assez ? Voulez-vous en entendre davantage ? Gilles Corey !

COREY. — Me voici !

HATHORNE. — Approchez, alors ! (*Corey monte sur la plate-forme*). — N'est-il pas vrai qu'un certain soir, vous avez été étrangement empêché dans vos prières ? que quelque chose vous empêchait, et que vous avez laissé cette femme, votre femme, seule, à genoux sur le pavé ?

Is the Communion Day, but Martha Corey
Will not be there !

MARTHA. Ah, you are all against me,
What can I do or say ?

HATHORNE. You can confess.

MARTHA. No, I cannot, for I am innocent.

HATHORNE. We have the proof of many witnesses
That you are guilty.

MARTHA. Give me leave to speak
Will you condemn me on such evidence, — .
You who have known me for so many years ?
Will you condemn me in this house of God,
Where I so long have worshipped with you all ?
Where I have eaten the bread and drunk the wine
So many times at our Lord's Table with you ?
Bear witness, you that hear me ; you all know
That I have led a blameless life among you,
That never any whisper of suspicion
Was breathed against me till this accusation ;
And shall this count for nothing ? Will you take
My life away from me, because this girl,
Who is distraught, and not in her right mind,
Accuses me of things I blush to name ?

HATHORNE. What ! is it not enough ? Would you hear more ?
Giles Corey !

COREY. I am here.

HATHORNE. Come forward then ! (*Corey ascends the platform.*)
Is it not true that, on a certain night,
You were impeded strangely in your prayers ?
That something hindered you ? and that you left
This woman here, your wife, kneeling alone
Upon the hearth ?

COREY. — Oui, je ne puis le nier.

HATHORNE. — N'avez-vous pas dit que c'était le Diable qui vous empêchait ?

COREY. — Je crois avoir dit quelques mots dans ce sens.

HATHORNE. — N'est-il pas vrai que quatorze têtes de bétail qui vous appartenaient se sont enfuies de leur enclos, ont sauté dans la rivière, et ont été noyées ?

COREY. — C'est bien vrai.

HATHORNE. — Et n'avez-vous pas dit qu'on leur avait jeté un sort ?

COREY. — Je l'ai dit. (*A part.*) Je le vois, on met autour de moi, on resserre, on resserre un filet que je ne puis rompre, dont je ne puis m'échapper.

HATHORNE. — Qui a fait ces choses ?

COREY. — Je ne sais pas qui les a faites.

HATHORNE. — Alors, je vais vous le dire. C'est quelqu'un de votre entourage. Vous le voyez maintenant : c'est cette femme, votre femme.

COREY. — Je prends le Ciel à témoin que c'est faux ! Elle ne m'a jamais fait de mal, elle ne m'a jamais empêché de faire que ce que je ne devais pas faire, Et je porte témoignage devant le Ciel, et dans la maison de Dieu, ici, que je ne l'ai jamais connue autrement que patiente, brave et loyale, fidèle, prompte au pardon, pleine de charité, femme vertueuse, travailleuse et bonne !

HATHORNE. — Silence, silence, vous ! Ne déclamez pas ainsi : vous êtes témoin, et non avocat ! Venez, Shériff, reconduisez cette femme en prison.

MARTHE. — O Gilles ! votre témoignage d'aujourd'hui me coûtera la vie !

MARIE. — Va, va rejoindre les Sorcières à la porte ! N'entends-tu pas le tam-

COREY. Yes ; I cannot deny it.
HATHORNE. Did you not say the Devil hindered you ?
COREY. I think I said some words to that effect.
HATHORNE. Is it not true that fourteen head of cattle,
To you belonging, broke from their enclosure,
And leaped into the river, and were drowned ?
COREY. It is most true.
HATHORNE. And did you not then say
That they were overlooked ?
COREY. So much I said.
[*Aside.*] I see ; they're drawing round me closer, closer,
A net I cannot break, cannot escape from !
HATHORNE. Who did these things ?
COREY. I do not know who did them.
HATHORNE. Then I will tell you. It is someone near you ;
You see her now : this woman, your own wife.
COREY. I call the heavens to witness it is false !
She never harmed me, never hindered me
In anything but what I should not do.
And I bear witness in the sight of Heaven,
And in God's house here, that I never knew her
As otherwise than patient, brave and true,
Faithful, forgiving, full of charity,
A virtuous, industrious and good wife !
HATHORNE. Tut, tut, man ; do not rant so in your speech ;
You are a witness, not an advocate !
Here, Sheriff, take this woman back to prison !
MARTHA. O Giles, this day, you' ve sworn away my life !
MARY. Go, go, and join the Witches at the door,
Do you not hear the drum ? Do you not see them ?

bour ? Ne les vois-tu pas ? Va vite, elles t'attendent. Tu es en retard !
(*Marthe sort, Corey la suit.*)

COREY. — Le rêve, le rêve !

HATHORNE. — Que dit-il ! Gilles Corey, ne vous en allez pas ! Vous êtes vous-même accusé de sorcellerie et de maléfices par de nombreux témoins. Dites, êtes-vous coupable ?

COREY. — Je sais que, d'avance, vous avez résolu ma mort, la mienne et celle de ma femme. Aussi, je ne répondrai pas. (*Pendant le reste de la scène, il se tait.*)

HATHORNE. — Refusez-vous de vous défendre ? Il vaudrait mieux pour vous avouer, ou plaider non coupable. Ne savez-vous pas qu'une condamnation plus terrible vous attend si vous refusez de plaider que si vous êtes trouvé coupable ? Où est John Gloyd ?

GLOYD (*s'avançant*). — Me voici !

HATHORNE. — Dites au Tribunal : n'avez-vous pas vu le pouvoir surnaturel de ce vieillard ? Ne l'avez-vous pas vu accomplir des prodiges de force ?

GLOYD. — Je l'ai vu se tenir au premier rang des faucheurs, dans le champ, par un jour de chaleur accablante, et défendre son rang contre nous, plus jeunes ; et j'ai lutté avec lui, et il m'a jeté à terre comme une plume. Je l'ai vu soulever seul, de ses mains, un baril que deux hommes vigoureux pouvaient à peine soulever en réunissant leurs efforts, et y boire en le tenant au-dessus de sa tête.

HATHORNE. — C'est assez ; nous n'avons pas besoin d'interroger davantage. Que répondez-vous à ceci, Gilles Corey ?

Go quick. They' re waiting for you. You are late.
[*Exit Martha* ; *Corey following.*]
COREY. The dream ! the dream ! the dream !
HATHORNE. What does he say ?
Giles Corey, go not hence. You are yourself
Accused of Witchcraft and of Sorcery
By many witnesses. Say, are you guilty ?
COREY. I know my death is foreordained by you, —
Mine and my wife's. Therefore, I will not answer.
[*During the rest of the scene, he remains silent.*]
HATHORNE. Do you refuse to plead ? — 'T were better for you
To make confession, or to plead Not Guilty. —
Do you not hear me ? — Answer, are you guilty ?
Do you not know a heavier doom awaits you,
If you refuse to plead than if found guilty ?
Where is John Gloyd ?
GLOYD. (*coming forward.*) Here am I.
HATHORNE. Tell the Court ;
Have you not seen the supernatural power
Of this old man ? Have you not seen him do
Strange feats of strength !
GLOYD. I've seen him lead the field,
On a hot day, in mowing, and against
Us younger men ; and I have wrestled with him.
He threw me like a feather, I have seen him
Lift up a barrel with his single hands,
Which two strong men could hardly lift together,
And holding it above his head, drink from it.
HATHORNE. That is enough ; we need not question further.
What answer do you make to this, Giles Corey ?

MARIE. — Regardez là ! Regardez là !

HATHORNE. — Qu'est-ce ? Je ne vois rien !

MARIE. — Regardez, regardez ! C'est le fantôme de Robert Goodell, que cet homme a assassiné il y a quinze ans, en foulant son corps aux pieds ! Dans son linceul, il vient ici pour témoigner de ce crime !

(*La foule s'écarte de Corey avec horreur.*)

HATHORNE. — Les fantômes des Morts et les voix des vivants témoignent de votre crime, et il faut que vous mouriez. Ç'aurait pu être d'une mort plus douce. Que votre condamnation retombe sur votre tête, et non sur la nôtre ! Deux fois encore, vous serez interrogé sur ces choses ; deux fois encore, vous aurez le choix de plaider ou d'avouer. Si vous êtes rebelle au Tribunal, et si, quand on vous interrogera, vous refusez de répondre, alors, suivant la loi, vous serez condamné à la *peine forte et dure*. A avoir votre corps pressé par des poids énormes, jusqu'à ce que vous mouriez. Et que le Seigneur ait pitié de votre âme !

MARY. See there ! See there !
HATHORNE. What is it ? I see nothing.
MARY. Look ! Look ! It is the ghost of Robert Goodell,
Whom fifteen years ago this man did murder
By stamping on his body. In his shroud
He comes here to bear witness to the crime !
[*The crowd shrinks back from Corey in horror.*]
HATHORNE. Ghosts of the dead and voices of the living
Bear witness to your guilt, and you must die !
It might have been an easier death. Your doom
Will be on your own head, and not on ours.
Twice more will you be questioned of these things ;
Twice more have room to plead or to confess.
If you are contumacious to the Court,
And if, when questioned, you refuse to answer,
Then by the Statute you will be condemned
To the *peine forte et dure!* To have your body
Pressed by great weights until you shall be dead
And may the Lord have mercy on your soul !

III

Lettre du Président de Bowdoin College à Mrs. Hawthorne.

---

29 Mai 1822.

A Mrs. Elizabeth C. Hathorne [1].

MADAME,

Suivant instructions du Comité de Direction de ce Collège, j'ai le devoir de vous demander de nous aider à tenter d'amener votre fils à observer fidèlement les règlements de cette institution. Il a été aujourd'hui frappé d'une amende de 50 cents pour avoir joué aux cartes pour de l'argent pendant le dernier trimestre. Il a joué à plusieurs reprises. Peut-être n'aurait-il pas joué s'il n'avait pas été sous l'influence d'un étudiant que nous avons renvoyé du Collège. Il ne semble pas que votre fils ait joué aux cartes dans ces derniers temps ; cependant, vos conseils peuvent lui être utiles.

Je suis, Madame, très respectueusement,
Votre obéissant et humble serviteur,

WILLIAM ALLEN,
Président.

1. Mrs. Elizabeth C. Hathorne.

MADAM,

By note of the Executive Government of this College, it is made my duty to request your coöperation with us in the attempt to induce your son faithfully to observe the laws of this institution. He was this day, fined fifty cents for playing cards for money last term. He played at different times. Perhaps he might not have gamed, were it not for the influence of a student whom we have dismissed from college. It does not appear that your son has very recently played cards ; yet, your advice may be beneficial to him.

I am, Madam,
Very respectfully
Your obedient, humble servant.

WILLIAM ALLEN,
President.

IV

Chant du Consul Hawthorne.

Si vous me demandiez[1] : « Qui est Hawthorne,
Qui est ce Hawthorne que vous mentionnez ? »
Je répondrais, je vous dirais :
« C'est un Yankee qui a écrit
Beaucoup de livres dont vous devez avoir entendu parler,
Car il a écrit « *La Lettre Rouge* »,
Et « *La Maison des Sept Pignons* »,
Écrit aussi « *La Fille de Rappaccini* »,
Et beaucoup d'autres histoires;
Les unes sont longues et les autres sont plus courtes,
Les unes sont bonnes, et les autres sont meilleures.
Et ce Hawthorne est un Consul,
Assis dans un bureau triste,
Un bureau sombre, et sale, et malpropre;
Plein de lieutenants et plein de capitaines;
Plein de marins et de nègres,
Et il commande aux Yankees. »

1. Should you ask me, "Who is Hawthorne?
Who this Hawthorne that you mention?"
I should answer, I should tell you,
"He's a Yankee, who has written
Many books you must have heard of;
For he wrote "The Scarlet Letter,"
And "The House of Seven Gables,"
Wrote too "Rappaccini's Daughter,"
And a lot of other stories; —
Some are long and some are shorter;
Some are good and some are better.
And this Hawthorne is a Consul,
Sitting in a dismal office, —
Dark and dirty, dingy office,
Full of mates and full of captains,
Full of sailors and of niggers,
And he lords it over Yankees!"

Mais vous me demandez : « Où la demeure,
Où la maison de ce Hawthorne? »
Et je réponds, et je vous dis :
« C'est une maison dans le haut de Duke Street,
C'est une maison en briques rouges, dans Duke Street. »
Et si vous me demandiez encore, disant :
« Où cette maison dans le haut de Duke Street ? »
Je répondrais, je vous dirais :
« C'est la maison de Missis Todgers, —
La maison de la bonne vieille Veuve Todgers,
Où les nobles capitaines Yankees
Se réunissent, et se rassemblent, et passent leur soirée,
Barbus tous, et tous dyspeptiques,
Tous avec des voix nasales,
Parlant tous avec des organes nasaux,
Tous avec du tabac en carottes,
Tous avec des revolvers Colt. »
Si vous me demandiez ce qu'ils font là, —
Quelles les mœurs et les coutumes
De cette maison de la Veuve Todgers, —
Je vous dirais qu'à Noël
Du gui est suspendu dans les salons,
Du gui dans le vestibule et l'escalier,
Du gui dans chaque chambre,
Et les servantes, chez la veuve Todgers,
Riant, rusées, se glissant doucement,

But you ask me, " Where the dwelling,
Where the mansion of this Hawthorne ? "
And I answer, and I tell you
" 'T is a house in upper Duke Street. " —
'T is a red brick house in Duke Street. "
Should you ask me further, saying,
" Where this house in upper Duke Street ? "
I should answer, I should tell you,
" 'T is the house of Missis Todgers, —
House of good old widow Todgers,
Where the noble Yankee captains
Meet and throng, and spend their evening,
Hairy all, and all dyspeptic,
All of them with nasal voices,
Speaking all through nasal organs,
All of them with pig tobacco,
All of them with Colt's revolvers. "

Should you ask me what they do there, —
What the manners and the customs
Of this house of Widow Todgers, —
I should tell you that at Christmas
Mistletoe hangs in the parlours,
Mistletoe on hall and staircase,
Mistletoe in every chamber ;
And the maids at Widow Todgers',
Slyly laughing, softly stealing,

Disent tout bas : « Un baiser, capitaine Yankee, —
Un baiser ou un shilling, capitaine Yankee ! »
Riant, rusées, disant doucement :
« Un baiser de vous aussi, Consul Hawthorne [1],
Un baiser ou un shilling, Consul Hawthorne ! »
Je vous dirais comment, à minuit
Du dernier jour de Décembre,
Capitaine Yankee, Consul Hawthorne,
Ouvrent toute grande la grande porte de la maison, —
Porte qui s'ouvre dans Duke Street, —
Attendent pour voir la Vieille Année aux cheveux blancs
Disparaître dans le ciel semé d'étoiles et glacial, —
Attendent pour voir la gaie Nouvelle Année
Venir avec tous ses espoirs et ses plaisirs,
Entrer dans la lumière du gaz et du feu.
Si vous me demandez : « Parlez-moi encore
De ce Consul, de ce Hawthorne ! »
Je dirais que c'est un mécréant, —
Un mécréant réprouvé et sans église, —
N'entre jamais dans une chapelle,
Ne voit que l'extérieur des chapelles,
Dit ses prières sans chapelle !
Je dirais qu'il est paresseux,
Très paresseux, bon à rien ;
Ne va presque jamais à des dîners,

1. « Ceci est une blague ! » N. H.

Whisper, " Kiss me, Yankee Captain, —
Kiss or shilling, Yankee Captain ! "
Slyly laughing, softly saying :
" Kiss from you too, Consul Hawthorne !
Kiss or shilling, Consul Hawthorne ! " — (a)
I should tell you how, at midnight
Of the last day in December,
Yankee Captain, Consul Hawthorne,
Open wide the mansion's front-door, —
Door that opens into Duke Street, —
Wait to see the hoary Old Year
Pass into the frosty starlight, —
Wait to see the jocond New Year
Come with all its hopes and pleasures,
Come into the gas and firelight.
Do you ask me : " Tell me further
Of this Consul, of this Hawthorne ? "
I would say he is a sinner, —
Reprobate and churchess sinner, —
Never goes inside a chapel,
Only sees outsides of chapels,
Says his prayers without a chapel !
I would say that he is lazy,
Very lazy, good-for-nothing ;
Hardly ever goes to dinners,

(a) A fib ! N. H.

Ne va jamais au bal ou en soirée ;
Pense qu'un ami vaut vingt camarades ;
Tient à l'affection, mais non au caprice ;
Connaît à peine une douzaine de gens ; —
Connaît le vieux Beaucis et Philémon [1],
Connaît un Juge [2] et connaît un Pasteur [3],
Connaît un négociant écrivailleur [4] ; —
Connaît à peine une âme qui vaille la peine d'être connue,
Paresseux et bon à rien !

Never goes to balls or soirées ;
Thinks one friend worth twenty friendly ;
Cares for love, but not for liking ;
Hardly knows a dozen people ; —
Knows old Baucis and Philemon,
Knows a Beak, and knows a Parson,
Knows a sucking, scribbling Merchant, —
Hardly knows a soul worth knowing, —
Lazy, good-for-nothing fellow !

1. A M. et I. P. Heywood.
2. I. S. Mansfield.
3. W. H. Channing.
4. H. A. Bright.

V

Lettre écrite par Hawthorne au Gal L. Cass, au sujet de la marine marchande.

DÉPÊCHE N° 90[1].

Consulat des Etats-Unis.

Liverpool, 17 Juin 1857.

Il a paru récemment dans beaucoup de journaux anglais une lettre adressée, semble-t-il, par le Secrétaire d'Etat des États-Unis à Lord Napier, ministre britannique à Washington, en réponse à une communication de Sa Seigneurie sur le traitement des marins américains. En faisant quelques remarques sur cette lettre, je n'ai pas besoin de dire que je ne veux pas m'immiscer dans une discussion entre le chef d'une administration où je n'occupe qu'un emploi subalterne, et le représentant d'une puissance étrangère. Mais, comme la lettre ci-dessus mentionnée a été rendue publique, il n'y a pas plus d'inconvenance de ma part à y faire allusion qu'à toute autre question d'intérêt public relative à mes fonctions. Je prends donc la liberté de m'adresser à vous, en considérant que ce document exprime l'opinion, et indique la politique de notre gouvernement sur un sujet auquel j'ai longuement réfléchi, et que j'ai eu l'occasion de connaître à fond.

1. DESPATCH N° 90

Consulate of the United States,

Liverpool, June 17. 1857.

Sir.— There has recently appeared, in most of the English newspapers, what purports to be a letter from the Secretary of State of the United States, to Lord Napier, British Minister at Washington, in response to a communication from his Lordship on the treatment of American seamen. In making some remarks upon that letter, it is hardly necessary to say that I do not presume to interfere in a discussion between the head of a department in which I am a subordinate officer, and the minister of a foreign power. But as the above-mentioned letter has been made public property. there is as much propriety in my referring to it as to any other matter of public importance bearing especial reference to my official duties. I therefore take the liberty to address you, on the supposition that this document expresses the opinion, and intimates the policy of our Government, respecting a subject on which I have bestowed much thought, and with which I have had opportunities to become practically acquainted.

Cette lettre exprime d'une façon très nette l'opinion « *que les lois actuellement existantes sur les marins employés à bord des vaisseaux marchands des Etats-Unis suffisent à leur protection* ». Je crois qu'aucun homme en rapport avec notre marine marchande comme armateur, officier ou marin, ne pourrait affirmer que les lois actuelles aux Etats-Unis sur la marine sont ce que réclame impérieusement notre présente situation navale. Ces lois ont pu être sages, et efficaces pour assurer le bien-être de ceux à qui elles s'appliquaient, au moment où elles ont été votées. Mais elles visaient un état de choses qui a entièrement disparu, car elles sont basées sur la supposition que les Etats-Unis possèdent réellement un corps de marins indigènes, et que la plus grande partie de ceux qui composent nos équipages ont réellement leur domicile chez nous. Mais, malheureusement, le fait est que, sur dix marins employés sur nos vaisseaux, il n'y en a pas un qui soit né, ou simplement naturalisé Américain, ou qui ait avec notre pays un lien autre que l'engagement qu'il a contracté pour le voyage. Autant que je puis en juger, il n'existe même pas de classe de marins qui naviguent exclusivement sur des vaisseaux américains, ou même qui leur donnent habituellement la préférence sur d'autres. Tant que dure le voyage, le marin est Américain ; au suivant, il y a tout autant de chances pour qu'il navigue sous un autre pavillon. Il y a encore un autre côté de la question, d'où résulte un désaccord encore plus grand entre l'état de choses visé par la loi, et celui qui existe réellement. C'est qu'un grand nombre des hommes embarqués à bord de nos vaisseaux, comprenant de beaucoup la plus grande partie de ceux qui souffrent de mauvais traitements, ne sont pas marins du tout. Presque tous les vaisseaux venant de New-York à Liverpool amènent un certain nombre d'émigrants de retour, ne connaissant pas du tout la mer, et incapables de remplir les devoirs d'un marin, mais qui se sont embarqués simplement pour être rapatriés. Ce sont ces hommes qui ont surtout à souffrir des cruautés et des sévérités qui ont attiré l'attention et la réprobation du public sur notre marine marchande. Cela résulte, non, comme on pourrait le

The sentiment is very decidedly expressed in the letter, that " the laws now in force on the subject of seamen employed on board the mercantile vessels of the United States are quite sufficient for their protection. " I believe that no man, practically connected with our commercial navy, whether as owner, officer or seaman. would affirm that the present marine laws of the United States are such as the present condition of our nautical affairs imperatively demands. These laws may have been wise, and effectual for the welfare of all concerned, at the period of their enactment. But they had in view a state of things which has entirely passed away; for they are based upon the supposition that the United States really possess a body of native-born seamen, and that our ships are chiefly manned by crews whose home is on our shores. It is unfortunately the fact, however, that not one in ten of the seamen employed on board our vessels is a native-born, or even a naturalized citizen, or has any connection with our country, beyond his engagement for the voyage. So far as my observation extends, there is not even a class of seamen who ship exclusively on American vessels, or who habitually give them the preference to others. While the present voyage lasts, the sailor is an American; in the next, he is as likely to be sailing under any other flag as our own. And there is still another aspect of the subject causing a yet wider discrepancy between the state of things contemplated by the law and that actually existing. This lies in the fact that many of the men shipped on board our vessels, comprising much the larger portion of those who suffer ill-usage, are not seamen at all. Almost every ship, on her trip from New York to Liverpool, brings a number of returning emigrants, wholly unacquainted with the sea, and incapable of performing the duties of seamen, but who have shipped for the purpose merely of accomplishing their homeward passage. On this

supposer, d'une tyrannie systématique de la part des officiers de navire, mais de l'état de guerre entre deux classes qui se trouvent, pendant cette période, inévitablement opposées l'une à l'autre, à bord. L'une est composée des lieutenants et des vrais marins, qui sont capables de remplir leur devoir, et exigent des autres qu'ils le soient aussi; la seconde se compose d'hommes qui ignorent tout de la mer, mais qui se sont imposés, ou qu'on a imposés au vaisseau, comme capables de remplir les devoirs d'un marin. Cette déception, qui accroit le travail et les fatigues du vrai matelot, le pousse à se venger du malheureux imposteur. Dans le pire des cas que j'aie eu à examiner, j'ai trouvé que, depuis le second lieutenant jusqu'au dernier mousse, il n'y avait pas un marin qui n'eût plus ou moins maltraité les terriens. Dans un autre cas, le premier et le second lieutenant, pendant la maladie du capitaine, firent subir à un terrien qui s'était engagé comme matelot, tant de mauvais traitements qu'il en mourut. Il existe à peine un seul cas où il ait été possible d'accuser le capitaine d'avoir pris part à ces actes injustifiables. Dans les deux cas ci-dessus mentionnés, les coupables ont échappé à toute punition, et, dans beaucoup de cas semblables, les victimes sont pratiquement sans protection, et ne peuvent obtenir justice. Quelques exemples rendront la chose évidente.

Je n'ai pas besoin de dire à l'Administration que le Consul n'a aucun pouvoir, (et ne pourrait en avoir que par un traité avec le Gouvernement sur le territoire duquel il réside,) pour infliger un châtiment mérité pour les sévices et autres insultes qui peuvent lui être signalés officiellement. Tout ce qu'il peut faire, sauf dans un cas que je signalerai plus loin, c'est de permettre au plaignant de demander justice devant nos tribunaux. Si les Etats-Unis avaient

latter class of men falls most of the cruelty and severity which have drawn public notice and reprobation on our mercantile marine. It is a result, not, as one would naturally suppose, of systematic tyranny on the part of the constituted authorities of the ship, but of a state of war between two classes who find themselves for a period inextricably opposed on shipboard. One of these classes is composed of the mates and actual seamen, who are adequate to the performance of their own duty, and demand a similar efficiency in others; the second class consists of men who know nothing of the sea, but who have imposed themselves, or been imposed upon the ship, as capable of a seaman's duty. This deception, as it increases the toil and hardship of the real sailor, draws his vengeance upon the unfortunate impostor. In the worst case investigated by me, it appeared that there was not one of the sailor class, from the second mate down to the youngest boy, who had not more or less maltreated the landsmen. In another case, the chief and second mate, during the illness of the master, so maltreated a landsman, who had shipped as sailor, that he afterwards died in a fit. In scarcely a single instance has it been possible to implicate the master as taking a share in these unjustifiable proceedings. In both the cases above alluded to, the guilty have escaped punishment; and, in many similar ones, it has been found that the sufferers are practically without protection or redress. A few remarks will make this fact obvious.

A Consul, as I need not inform the Government, has no power, (nor could he have, unless by treaty with the Government in whose territory he resides,) to inflict condign punishment for assaults, and other outrages which may come under his official cognizance. The extent of his power, — except in a contingency hereafter to be noticed, — is to enable a complainant to seek justice in our own courts of law. If the United States really possessed any native seamen, this might be effectual, so far as they were concerned; for such seamen would naturally gravitate homeward, and would there meet the persons who had outraged them under circumstances which would insure redress. But the foreigner can very seldom be prevailed upon to return for the mere purpose of prosecuting his officers; and with the returning emigrant, who has suffered so much for the sake of obtaining a homeward passage, it is out of the question. In

réellement des marins indigènes, cela pourrait être pour eux une protection efficace, car ces marins auraient une tendance naturelle à retourner chez nous, où ils retrouveraient les personnes qui les auraient maltraités, dans des circonstances qui leur assureraient satisfaction. Mais l'étranger ne se décide pas facilement à retourner en Amérique uniquement pour poursuivre ses officiers; et la chose est tout à fait hors de question pour l'émigrant, qui a tant souffert afin d'être rapatrié. En pareil cas, que doit faire le Consul ? Avant que les plaignants ne s'adressent à lui, ils ont cessé d'être sous la juridiction de son pays, et ils refusent d'y retourner chercher une vengeance qu'ils ne peuvent être sûrs de trouver, et qui, même s'ils l'y trouvaient, ne leur servirait pas à grand chose. Ceux qui commettent ces sévices ne sont pas des hommes qu'on puisse rendre pécuniairement responsables, étant presque invariablement, comme je l'ai dit, les derniers officiers et les simples matelots du vaisseau. En cas de sévices injustifiables, si le capitaine y a participé, le consul a le droit de lui imposer le renvoi de la victime, avec une indemnité de trois mois de gages. Mais les exemples de cruautés que j'ai pu constater ne tombent pas sous le coup de la loi de 1840, ne résultant pas de la tyrannie ou des mauvaises passions du capitaine ou des lieutenants agissant sous ses ordres, mais, comme je l'ai déjà montré, des intérêts contradictoires des deux parties de l'équipage. Pour empêcher ces désordres, il faudrait l'autorité et l'influence d'hommes plus capables, et appartenant à une classe plus élevée, que les capitaines américains d'aujourd'hui. Placés dans une situation très difficile, et responsables de la vie de leurs hommes, de la propriété de leurs armateurs, ils me semble qu'ils tirent le meilleur parti possible des éléments dont ils disposent. Toutes les fois qu'ils se sont exposés aux rigueurs de la loi, j'ai été prêt à les leur infliger, mais le cas s'est présenté rarement. Ainsi donc, beaucoup de mauvais traitements, de sévices injustifiables, d'insultes grossières, et de cruautés sans nom, qui démoralisent autant ceux qui s'en rendent coupables que ceux qui en souffrent, tombent à la mer entre les deux pays, et ne peuvent être punis dans aucun. Cet état de choses, auquel ne remédie aucune loi actuellement existante, me paraît rendre nécessaires des lois nouvelles.

such cases, what is the Consul to do ? Before the complainants make their appeal to him, they have ceased to be under the jurisdiction of his country ; and they refuse to return to it in quest of a revenge which they cannot be secure of obtaining and which would benefit them little if obtained. The perpetrators of these outrages are not men who can be made pecuniarily responsible, being almost invariably, as I have said, the lower officers and able seamen of the ship. In cases of unjustifiably severe usage, if the master of the vessel be found implicated in the offence, the Consul has it at his option to order the discharge of the sufferer with the payment of three months' extra wages. But the instances of cruel treatment which have come under my notice are not of the kind contemplated by the act of 1840 ; not being the effect of the tyranny or bad passions of the master, or of officers acting under his authority, but, as already stated, of the hostile interests of two classes of the crew. To prevent these disorders would require the authority and influence of abler men and of a higher stamp, than American shipmasters are now found to be. In very difficult circumstances, and having a vast responsibility of life and property upon their hands, they appear to me to do their best, with such materials as are at their command. So far as they lay themselves open to the law, I have been ready to inflict it, but have found few opportunities. Thus a great mass of petty outrage, unjustifiable assaults, shameful indignities, and nameless cruelty, demoralizing alike to those who perpetrate and to those who suffer, falls into the Ocean between the two countries, and can be punished in neither. Such a state of things, as it can be met by no law now in existence, would seem to require new legislation.

Je n'ai pas manqué d'attirer à plusieurs reprises l'attention du Gouvernement sur ce sujet. Le Cabinet précédent n'a pas nié que nos lois étaient défectueuses sur ce point, et avaient besoin d'être revisées. Mais le nombre des défauts avoués, et l'importance de la revision nécessaire ont été allégués comme une raison de l'inutilité de toute réforme partielle. L'importance du sujet, qui embrasse la condition entière de notre marine marchande, n'est pas exagérée. Ce n'est pas une exagération de dire que les Etats-Unis n'ont pas de marins. Même les officiers jusqu'au grade de lieutenant, sont souvent étrangers, et de peu de valeur, étant les lieutenants et autres officiers subalternes dont la marine anglaise ne veut pas. Des hommes qui n'ont pu passer leurs examens, ou à qui on a enlevé leurs certificats pour ivrognerie ou inconduite, obtiennent, à bord de nos beaux vaisseaux, les postes dont on les a jugés indignes sur les leurs. Le peu de valeur de ces hommes entraîne nécessairement la médiocrité des capitaines, qui sont pris parmi eux. Je regrette profondément de dire que la valeur des capitaines américains est déjà bien inférieure à ce qu'elle était autrefois ; — ce qui est dû pour beaucoup, comme je viens de l'indiquer, au rétrécissement continuel du champ de sélection ; et aussi, pour beaucoup, à la vie terrible qu'un capitaine est obligé de mener de nos jours. Les hommes respectables sont impatients de quitter un service qui leur impose de tels collègues, les charges d'une telle responsabilité, et nécessite de tels procédés.

En faisant cette communication au Gouvernement, j'ai cru devoir parler en toute franchise, comptant que vous reconnaîtrez avec moi que les lenteurs officielles doivent disparaître, en présence des besoins nationaux qui se présentent ici. S'il y a un cas qui exige l'intervention prudente et prompte du gou-

I have not failed to draw the attention of the Government to this subject on several former occasions. Nor has it been denied by the last Administration that our laws in this regard were defective, and required revision. But the extent of those acknowledged defects and of that necessary revision was alleged as a reason why no partial measures should be adopted. The importance of the matter, as embracing the whole condition of our mercantile marine, cannot be overestimated. It is not an exaggeration to say that the United States have no seamen. Even the officers, from the mate downward, are usually foreigners, and of a very poor class ; being the rejected mates and other subordinates of the British commercial navy. Men who have failed to pass their examinations, or have been deprived of their certificates by reason of drunkenness or other ill conduct, attain, on board of our noble ships, the posts for which they are deemed unworthy in their own. On the deterioration of this class of men, necessarily follows that of the masters, who are promoted from it. I deeply regret to say that the character of American shipmasters has already descended, many degrees, from the high standard which it held in years past, — an effect partly due, as I have just hinted, to the constantly narrowing field of selection, and likewise, in a great degree, to the terrible life which a shipmaster is now forced to lead. Respectable men are anxious to quit a service which links them with such comrades, loads them with sush responsibility, and necessitates such modes of meeting it. In making this communication to the Department, I have deemed it my duty to speak with all possible plainness, believing that you will agree with me that official ceremony is of little importance in view of such a national emergency as is here presented. If there be an interest which requires the intervention of Government with all its wisdom and all its power, — and with more promptitude than Governments usually display, — it is this. The only efficient remedy, it appears to me, must be found in the creation of a class of native seamen ; but in the years that must elapse before that can be effected, it is most desirable that

vernement, plus prompte que ne l'est d'ordinaire l'intervention administrative, c'est celui-ci. Le seul remède efficace doit, ce me semble, se trouver dans la création d'une classe de marins indigènes, mais, avant qu'elle puisse s'effectuer, il est indispensable que le gouvernement reconnaisse, du moins, les maux qui existent, et fasse tout ce qu'il peut pour les atténuer. Aucun homme d'Etat Américain, dans une position où son devoir lui commande de se renseigner sur cette situation, et d'y rémédier, ne peut la négliger sans danger pour sa réputation. C'est une question qu'il suffit d'exposer pour y intéresser profondément le public, et l'énergie souvent dépensée en pure perte par nos philanthropes y trouverait un utile emploi.

Pour conclure, je prends la liberté de dire quelques mots sur le rapport qu'a la soi-disant lettre du Secrétaire avec ma situation officielle. Cette lettre exprime l'opinion que les lois des Etats-Unis sont suffisantes pour la protection de nos marins, et ajoute que l'application de ces lois est surtout l'affaire des Consuls, dont quelques-uns, insinue-t-elle, dans les ports britanniques, ont été « *négligents dans l'accomplissement de leur devoir* ». Il est certain qu'il y a eu des sévices à bord de nos vaisseaux, et il est également bien connu, et je l'affirme ici, que la plupart de ces sévices ne donnent lieu à aucune sanction. La plupart de ces sévices, dans le commerce entre l'Amérique et l'Angleterre, ont été portés à ma connaissance comme Consul, et ont été l'objet d'une enquête. Si j'ai eu le pouvoir de punir ces délits, et si, par négligence, par peur, ou par favoritisme, je n'en ai pas usé, alors, je suis coupable d'un grand crime, qui devrait être puni de peines sévères et infamantes, d'une importance égale à celle de leurs déplorables conséquences, qui affectent la nation tout entière. Si, au contraire, je suis innocent, — si j'ai fait tout ce que mes fonctions me permettaient de faire, sous l'empire de lois défectueuses, sur les défauts desquelles j'ai, à plusieurs reprises, attiré l'attention de mes supérieurs, — alors, certainement, le Secrétaire m'a fait un tort grave par des allusions si évidemment dirigées contre moi. C'est une atteinte aux quelques droits que j'ai

Government should at least recognize the evils that exist, and do its utmost to alleviate them. No American statesman, being in the position which makes it his especial duty to comprehend and deal with this matter, can neglect it without peril to his fame. It is a subject which requires only to be adequately represented in order to attract the deepest interest on the part of the public; and the now wasted or destructive energy of our philanthropists might here be most beneficially employed.

In conclusion, I beg leave to say a few words on the personal bearing which the Secretary's supposed letter has upon my own official character. The letter expresses the opinion that the laws of the United States are adequate to the protection of our seamen, and adds that the execution of these laws devolves mostly on Consuls; some of whom, it suggests, in British ports, may have been "delinquent in the discharge of their duty." Now, it is undeniable that outrages on board of our ships have actually occurred; and it is equally well known, and I myself hereby testify that the majority of these outrages pass without any punishment whatever. Most of them, moreover, in the trade between America and England, have come under my own consular supervision, and been fully investigated by me. If I have possessed the power to punish these offences, and, whether through sluggishness or fear or favour, have failed to exercise it, then, I am guilty of a great crime, which ought to be visited with a severity and an ignominy commensurate with its evil consequences; and those, surely, would be nothing less than national. If I am innocent, — if I have done my utmost, as an executive officer, under a defective law, to the defects of which I have repeatedly called the attention of my superiors, — then, unquestionably the Secretary has wronged me by a suggestion pointing so directly at myself. It trenches upon one of

comme citoyen et comme homme, et que ma qualité de fonctionnaire ne m'a pas enlevés. Je m'en remets sur ce point à l'Administration. Il est très malheureux pour moi que ma démission soit déjà entre les mains du Président; car, quittant mes fonctions avec ce stigmate, je prévois que l'on supposera que j'ai commis un suicide officiel, comme le seul moyen d'échapper à un sort pire encore. Je remets à la sagesse et à la justice de l'Administration le soin de décider si je dois être récompensé par la perte de mon honneur, d'avoir rempli mon devoir d'une façon honorable et consciencieuse.

Je suis, Monsieur, votre très respectueux et obéissant serviteur,

N. HAWTHORNE.

Au Général Lewis Cass, Secrétaire d'Etat.

N. B. — Les deux lettres qui suivent, écrites par le Général L. Cass, la première en réponse à celle qui précède, la seconde, pour accuser réception à Hawthorne de sa lettre de démission, suffisent amplement à l'exonérer de tout reproche, de toute accusation de négligence dans l'accomplissement de ses délicates fonctions de Consul.

the few rights, as a citizen and as a man, which an office-holder might imagine himself to retain. I leave the matter with the Department. It is peculiarly unfortunate for me that my resignation is already in the hands of the President; for, going out of office under this stigma, I foresee that I shall be supposed to have committed official suicide, as the only mode of escaping some worse fate. Whether it is right that an honourable and conscientious discharge of duty should be rewarded by loss of character, I leave to the wisdom and justice of the Department to decide.

I am, Sir, most respectfully,

Your obedient servant,

NATH. HAWTHORNE.

Gen. Lewis Cass, Secretary of State.
WASHINGTON. D. C.

VI

Réponse du Général L. Cass à la lettre précédente.

Secrétairerie d'Etat,[1] Washington, 24 Septembre 1857.

A Nathaniel Hawthorne, Esq., Consul, Liverpool.

MONSIEUR,

Nous avons dûment reçu votre dépêche n° 90, datée du 17 Juin dernier, relative aux mauvais traitements des marins, à bord des vaisseaux des Etats-Unis. La lettre à Lord Napier, qui l'accompagnait, a été exactement reproduite dans les journaux anglais, mais sans que mon Département en eût été préalablement avisé, sans qu'il y eût consenti. Vous semblez supposer que quelques-unes de ses expressions ont pu avoir pour but de vous accuser de négligence dans l'accomplissement de vos devoirs officiels envers les marins. Il n'existait aucune intention de ce genre, et, maintenant que vous êtes sur le point de vous retirer de vos fonctions, je suis heureux de porter témoignage de la manière prudente et efficace dont vous vous êtes acquitté de vos devoirs. Je me dois cependant à moi-même d'ajouter que je ne vois rien, dans la lettre à Lord Napier, qui justifie l'interprétation que vous lui donnez. Au contraire, tandis qu'elle admet qu'une certaine négligence, de la part de nos Consuls, dans l'application des lois des Etats-Unis sur les marins, n'est pas absolument impossible, elle maintient expressément qu'aucune négligence de ce genre ne nous est connue; et là-

1. Department of State, Washington, Sept. 24. 1857.
Nathaniel Hawthorne, Esq., Consul, Liverpool.

SIR,

Your despatch, No. 90, of the 17th of June last, upon the maltreatment of seamen on board vessels of the United States, was duly received. The note to Lord Napier, which accompanied it, was correctly published in the English journals; but without the previous knowledge or consent of this Department. You seem to suppose that some of its expressions may have been intended to charge you with delinquencies in your official duties towards seamen. No such intention, however, was entertained; and now that you are about to retire from your position, I am happy to bear testimony to the prudent and efficient manner in which you have discharged your duties. I owe it to myself, however, to add that I perceive nothing in the letter to Lord Napier which justifies the construction you have placed on it. On the contrary, while it admits that some delinquency, on the part of our Consuls, in executing the laws of the United States concerning seamen, is not absolutely impossible, it expressly disclaims all knowledge of such delinquency; and where offenders have escaped punishment, it attributes the escape to

où les délinquants ont échappé à toute punition, elle attribue leur impunité à des causes sur lesquelles nos Consuls ne peuvent exercer aucun contrôle. Quant à ce que vous dites au sujet des maux qui affligent notre marine marchande, nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de le prendre actuellement en considération; mais vous me comprenez fort mal si vous supposez que je sois insensible à la grandeur de ces maux, ou que j'aie jamais essayé d'en nier l'existence. Je suis cependant d'accord avec vous pour penser qu'il faut les attribuer, moins à des lois défectueuses qu'à la non existence de la classe même de personnes que ces lois ont pour but de protéger. Donc, tandis que nos lois peuvent être, et sont probablement, aussi bien adaptées à leur but que celles d'aucun autre pays, il n'en est pas moins vrai que notre marine marchande souffre constamment du manque de marins américains. Comment on peut y remédier? c'est là une question que je ne me proposais pas de résoudre dans ma lettre à Lord Napier.

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur,

LEWIS CASS.

causes over which our Consuls could exercise no control. What you say with regard to the evils that afflict our commercial marine, it is not now necessary to consider; but you quite misapprehend my views if you suppose that I am insensible to the magnitude of these evils, or could have ever intended to deny their existence. I concur with you in opinion, however, that they are not so much chargeable to defective laws, as to the want of that very class of persons whom the laws were made to protect. While, therefore, our statutes may be, and probably are, as well adapted to their objects as those of any other country, it is none the less true that our merchant service suffers constantly from the want of American seamen. How this want can be supplied, is a question to which, in my note to Lord Napier, it was not my purpose to reply. I am, sir,

Your obedient servant,

LEWIS CASS.

VII

Lettre écrite, le même jour, à Hawthorne par le Général L. Cass, pour lui accuser réception de sa lettre de démission.

Secrétairerie d'Etat[1], Washington, 24 Septembre 1857.

A Nathaniel Hawthorne, Esq., Consul des Etats-Unis, à Liverpool.

MONSIEUR,

Je m'empresse de vous accuser réception de vos dépêches, jusqu'au n° 95 inclusivement, avec les pièces qu'elles contenaient. En vous transmettant la communication ci-incluse, par laquelle vous êtes prié de remettre les Archives du Consulat de Liverpool à M. Beverly Tucker, la personne que le Président vous a choisie pour successeur, c'est un plaisir pour l'Administration, à l'occasion de votre retraite volontaire, d'exprimer ses remerciements pour les renseignements et les conseils précieux, relatifs à nos intérêts commerciaux, que nous avez adressés de temps à autre, et de vous assurer de la satisfaction que lui a causée la manière dont vous vous êtes acquitté des devoirs pénibles et délicats de votre fonction.

Je suis, Monsieur, votre obéissant serviteur,

LEWIS CASS.

1. Department of State, Washington, Sept. 24. 1857.

Nathaniel Hawthorne, Esq., U. S. Consul, Liverpool.

SIR,

I have to acknowledge the receipt of your despatches to No. 95, inclusive, with their respective enclosures. In transmitting the enclosed communication, in which you are requested to deliver the Archives of the Consulate at Liverpool to Mr. Beverly Tucker, the gentleman appointed by the President to be your successor, it gives the Department pleasure, on your voluntary retirement, to express its acknowledgments for the valuable information and suggestions relative to our commercial interests, which you have, from time to time, communicated, and to assure you of its satisfaction with the manner in which you have discharged the laborious and responsible duties of the office.

I am, Sir. your obedient servant.

LEWIS CASS.

VIII

Comment les femmes sortirent de Douvres[1].

L'écume bondissante de la cascade de Cocheco se durcissait en glace sur son mur de rocher, lorsqu'à travers la ville de Dover, dans l'aube glaciale et triste, trois femmes passèrent, traînées derrière une charrette.

Nues jusqu'à la ceinture, pour la morsure du vent du Nord, et pour la morsure plus cruelle encore du fouet du constable ; le sang qui coulait sous chaque coup de la lanière siflante se gelait en arrosant la neige d'hiver.

Prêtre et magistrat, garçon et fille, suivaient la lugubre cavalcade et, de la porte et de la fenêtre, ouvertes brusquement, regardaient étonnés compère et commère.

« Dieu nous est témoin, » criaient les victimes, « que nous souffrons pour Celui qui est mort pour tous les hommes ; le mal que vous nous faites a été fait déjà, et nous supportons les coups qu'a supportés le Maître.

« Et toi, o Richard Waldon, pour qui nous entendons les pas du destin qui s'approche, sur ton cœur cruel et ta main malfaisante, la vengeance est sûre, bien qu'elle tarde longtemps.

1. HOW THE WOMEN WENT FROM DOVER

The tossing spray of Cocheco's fall
Hardened to ice on its rocky wall,
As through Dover town, in the chill, gray dawn,
Three women passed, at the cart-tail drawn.

Bared to the waist for the north wind's grip
And keener sting of the constable's whip,
The blood that followed each hissing blow
Froze as it sprinkled the winter snow.

Priest and ruler, boy and maid
Followed the dismal cavalcade ;
And from door and window, open thrown,
Looked and wondered gaffer and crone.

" God is our witness," the victims cried,
" We suffer for Him who for all men died ;
The wrong ye do has been done before,
We bear the stripes that the Master bore !

And thou, O Richard Waldron, for whom
We hear the feet of a coming doom,
On thy cruel heart and thy hand of wrong
Vengeance is sure, though it tarry long.

« A la lumière du Seigneur, nous voyons une flamme, monter, et embraser un toit superbe ; et, sous ce toit, un vieillard étendu, mort, avec des taches de sang sur sa tête blanche. »

« Frappe, Compère Hait-le-Mal ! Encore plus fort ! » criait le magistrat. « Frappe de tout cœur ! Chasse de leurs corps le Père des Mensonges, qui, par elles, prêche et prophétise ! »

Ainsi, entrant dans la forêt, elles continuèrent leur route le long de la rivière sinueuse, et de la baie bordée de glaces, franchissant des collines balayées par le vent, qui sentaient les coups de la mer d'hiver à leurs pieds glacés.

Le chasseur indien, examinant ses trappes, regardait furtivement entre les arbres, et le colon des confins secouait la tête : « Ce sont des sorcières qui vont en prison, » disait-il.

A la fin, un temple s'aperçut ; le constable sonna de son cor ; et les enfants de Hampton, crièrent dans toutes les directions : « Les Quakeresses sont venues ! » à la ville étonnée.

De la grange et du bûcher, le fermier vint ; la fermière quitta son cadre à piquer, avec son enfant sur son sein ; et, à pas lents et trébuchants, la grand-mère suivit pour voir le spectacle.

Une fois de plus, le fouet torturant fut balancé, une fois de plus, les lanières mordantes cinglèrent la chair nue. « Oh, grâce ! elles saignent ! » cria une petite fille, et elle se couvrit le visage pour ne pas voir ce spectacle,

In the light of the Lord, a flame we see
Climb and kindle a proud roof-tree ;
And beneath it an old man lying dead,
With stains of blood on his hoary head. "

" Smite, Goodman Hate-Evil, — harder still ! "
The magistrate cried " lay on with a will !
Drive out of their bodies the Father of Lies,
Who through them preaches and prophesies ! "

So into the forest they held their way,
By winding river and frost-rimmed bay,
Over wind-swept hills that felt the beat
Of the winter sea at their icy feet.

The Indian hunter, searching his traps,
Peered stealthily through the forest-gaps,
And the outlying settler shook his head, —
" They're witches going to jail, " he said.

At last, a meeting-house came in view ;
A blast on his horn the constable blew ;
And the boys of Hampton cried up and down
" The Quakers have come ! " to the wondering town.

From barn and woodpile the goodman came ;
The goodwife quitted her quilting frame,
With her child at her breast ; and hobbling slow,
The grandam followed to see the show.

Once more the torturing whip was swung,
Once more keen lashes the bare flesh stung.
" Oh, spare ! they are bleeding ! " a little maid cried,
And covered her face the sight to hide.

Un murmure courut dans toute la foule. « Bonnes gens ! » cria le constable, occupé à compter les coups, « nulle pitié n'est due à des misérables comme celles-ci ; elles ont battu l'Evangile et l'ont rendu tout noir et tout bleu de coups ! »

Alors, une femme pâle, aux yeux égarés par la crainte s'approcha avec sa mesure de bois pleine de lait. « Buvez pauvres chéries ! » — Une main brutale, d'un coup, écarta la boisson de la gorge desséchée.

« Prenez garde, » dit tout bas quelqu'un, « ils prendront votre vache pour payer les amendes, comme ils ont pris votre cheval et votre charrue, et le lit où vous couchiez. » — « C'est vrai, » dit-elle, « ils sont cruels comme la Mort, je le sais. »

Puis, marchant toujours, dans le jour qui déclinait, elles traversèrent les bois de Seabrook ; un chemin harassant ; près des grandes prairies salées, et des dunes nues, où l'on apercevait la mer, de place en place.

Près du temple, dans la ville de Salisbury, les victimes se trouvaient, au rouge coucher du soleil, nues pour le fouet ! O nuit pitoyable, fais vite tomber ton rideau, et cache ce spectacle !

La honte dans l'œil, et la colère sur la lèvre, le constable de Salisbury laissa tomber son fouet. « Cet ordre veut dire assassinat honteux et sanglant, et maudit soit celui qui l'exécutera ! » dit-il.

« Montrez-moi l'ordre, et, en attendant, frappez un seul coup si vous l'osez ! » dit le Juge Pike. De tous les magistrats que le pays possédait, il était le plus sage, et le plus hardi, et le meilleur.

A murmur then ran round the crowd : " Good folks, ".
Quoth the constable, busy counting the strokes,
" No pity to wretches like these is due,
They have beaten the Gospel black and blue ! "

Then a pallid woman, in wild-eyed fear,
With her wooden noggin of milk drew near,
" Drink, poor hearts ! " a rude hand smote
Her draught away from a parching throat.

" Take heed, " one whispered, " they'll take your cow
For fines, as they took yow horse and plough,
And the bed from under you. " " Even so, "
She said, " they are cruel as Death, I know. "

Then on they passed, in the waning day,
Through Seabrook woods, a weariful way ;
By great salt meadows and sand-hills bare,
And glimpses of blue sea here and there.

By the meeting-house in Salisbury town;
The sufferers stood, in the red sundown,
Bare for the lash ! O pitying Night,
Drop swift thy curtain and hide the sight !

With shame in his eye and wrath on his lip,
The Salisbury constable dropped his whip.
" This warrant means murder, foul and red ;
Cursed is he who serves it, " he said.

" Show me the order, and meanwhile strike
A blow at your peril ! " said Justice Pike.
Of all the rulers the land possessed,
Wisest and boldest was he and best.

Il se raillait de la sorcellerie, il rencontrait le prêtre d'égal à égal ; il posait les pieds au delà de son siècle sombre, debout, l'âme libre, la face tournée vers l'aube.

Il lut l'ordre ! « *Ces femmes, emmenez-les hors hors de nos limites, et, à chaque ville, sur la route, donnez-leur à chacune dix coups de fouet.* » « Que Dieu juge cette brute : je foule son ordre aux pieds !

Détachez ces pauvres femmes, et laissez-les partir. Advienne que pourra, tous sauront que nul ordre ne vaut, fût-il endossé par la Couronne, pour fouetter des femmes dans la ville de Salisbury ! »

Les cœurs des villageois, à demi délivrés d'une religion de terreur, et du gouvernement du prêtre, guidés par un instinct primitif, reconnurent les droits de la pitié humaine, malgré la loi.

Car la compassion et le sentiment chevaleresque n'étaient qu'endormis ; le yeoman avait gardé sa virilité saxonne ; plus rapide ou plus lent, le même sang coulait dans les veines du Cavalier et du Puritain.

Les Quakeresses tombèrent à genoux, louant et remerciant. A la fin, les rayons éclatants du soleil près de se coucher brillèrent de dessous un nuage, et versèrent une lumière glorieuse et dorée sur toutes les têtes inclinées.

Ceci est un récit d'un temps mauvais, où les âmes étaient enchaînées, où la pensée était un crime, où la parole hérétique, même prononcée tout bas, entraînait le fouet infamant, et les fers et la mort !

He scoffed at witchcraft ; the priest he met
As man meets man ; his feet he set
Beyond his dark age, standing upright,
Soul free, with his face to the morning light.

He read the warrant : " *These convey
From our precincts ; at every town on the way,
Give each ten lashes.* " " God judge the brute !
I tread his order under my foot !

Cut loose these poor ones, and let them go ;
Come what will of it, all men shall know
No warrant is good, though backed by the crown,
For whipping women in Salisbury town ! "

The hearts of the villagers, half-released
From creed of terror and rule of priest,
By a primal instinct owned the right
Of human pity in law's despite.

For ruth and chivalry only slept,
His Saxon manhood the yeoman kept ;
Quicker or slower, the same blood ran
In the Cavalier and the Puritan.

The Quakers sank on their knees in praise
And thanks. A last, low sunset blaze
Flashed out from under a cloud, and shed
A golden glory on each bowed head.

The tale is one of an evil time,
When souls were fettered and thought was crime,
And heresy's whisper above its breath
Meant shameful scourgings, and bonds and death !

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que, chassée et cruellement éprouvée, même la femme protestât et prophétisât, et que de douces paroles répondissent rarement à la farouche persuasion du fouet et du chevalet ?

Si son cri, du pilori et de la prison, s'élevait, perçant et poignant, comme le clou qu'enfonça la Kénite, ô femme tranquille en ces jours plus heureux abstiens-toi de juger ce que fit ta sœur !

Combien de beauté ta vie doit à sa foi et à son courage, tu ne peux le savoir, ni comment, des sentiers de ta calme retraite, elle a fait disparaître les épines avec ses pieds saignants.

What marvel, that hunted and sorely tried,
Every woman rebuked and prophesied,
And soft words rarely answered back
The grim persuasion of whip and rack !

If her cry from the whipping-post and jail
Pierced sharp as the Kenite's nail,
O woman, at ease in these happier days,
Forbear to judge of thy sister's ways !

How much thy beautiful life may owe
To her faith and courage thou canst not know.
Nor how from the paths of thy calm retreat,
She smoothed the thorns with her bleeding feet.

IX

Les Fondateurs de la Nouvelle Angleterre.

(D'après une étude de Mr. E. Eggleston dans le « *Century* » de Janvier 1883.)

Dans les dernières années du règne d'Elizabeth, et au commencement du règne de Jacques Ier, vivait à Scrooby (comté de Nottingham) un maître de poste du nom de William Brewster, qui avait été autrefois au service de William Davison, ambassadeur de la Reine en Hollande. Cet homme, qui avait de fortes convictions religieuses, considérait comme contraires à l'esprit de la Réforme, et imprégnées de papisme, la plupart des cérémonies conservées par l'Eglise Etablie, et fit nommer à Scrooby, et dans les paroisses voisines, des ministres qui partageaient ses idées.

Mais, lorsque Jacques Ier, qui avait d'abord semblé vouloir introduire en Angleterre le Presbytérianisme, se fut prononcé, au cours d'une conférence mémorable, pour le maintien de l'Episcopat, qu'il jugeait inséparable de la forme monarchique du gouvernement, la plupart de ces ministres furent accusés de non-conformité, et réduits au silence. Il se forma alors, dans la région, une petite Eglise dissidente, ou « *browniste,* » dont les membres se réunissaient chez Brewster, qui en était l'Ancien le plus influent. Parmi les personnes qui fréquentaient ce Conventicule était un jeune homme d'Austerfield, (Yorkshire,) nommé W. Bradford, qui fut plus tard Gouverneur du Massachusetts. L'un des ministres réduits au silence, homme charitable et prudent, d'esprit conciliant et modeste, John Robinson, devint le ministre de ce Conventicule, et c'est à son influence qu'il faut attribuer l'esprit d'union qui persista si longtemps parmi ses fidèles.

Sans cesse exposés aux vexations de l'autorité, aux arrestations arbitraires, à de lourdes amendes, à l'emprisonnement, les Séparatistes de Scrooby résolurent d'aller chercher en Hollande un asile sûr, et la liberté de conscience, ce qu'avaient déjà fait beaucoup de leurs coreligionnaires, malgré la difficulté de quitter l'Angleterre, car toutes les côtes étaient surveillées, et les capitaines des navires hollandais ne tenaient pas toujours leurs engagements avec les malheureux qu'ils avaient promis d'emmener.

Arrivés à Amsterdam, ils eurent à lutter contre la pauvreté, et trouvèrent la petite communauté anglaise déchirée par des querelles intestines dont les motifs nous sembleraient aujourd'hui d'un ridicule achevé. Pour s'y dérober, John Robinson conduisit ses fidèles à Leyde. Là, Bradford travailla comme ouvrier teinturier chez un réfugié huguenot; et Brewster enseigna l'Anglais aux

étudiants de l'Université de Leyde. Il écrivit même une Grammaire Anglaise en latin. Robinson fut admis comme professeur de l'Université.

Au bout d'une dizaine d'années, quelle qu'ait été l'affection réciproque qui unissait les membres de la petite Eglise, beaucoup se fatiguèrent de ce séjour à l'étranger où ils ne pouvaient qu'à grand peine gagner leur vie, et, petit à petit, leur nombre diminua.

Des négociations avec la Colonie de Virginie et la Compagnie hollandaise de la Rivière Hudson n'aboutirent pas. Enfin la Compagnie de la Virginie leur accorda le droit de s'établir dans les environs de la Rivière Hudson. Les plus jeunes partirent, en juillet 1620, sous la conduite de Brewster, sur le « *Speedwell* et la « *Mayflower* » ; le gros de la troupe, presque toutes les femmes et les enfants, restant à Leyde avec Robinson, et devant le rejoindre lorsque la nouvelle Colonie aurait commencé à vivre, et surmonté les rigueurs du premier hiver.

La traversée fut déplorable. Les émigrants embarqués sur le « *Speedwell* » durent l'abandonner à cause des voies d'eau, et la « *Mayflower* », qui n'était guère en meilleur état, ne put atterrir en Virginie ; les tempêtes le rejetèrent plus au Nord, au Cap Cod. Ainsi, la fatalité leur avait fermé un pays fertile, où, peut-être, ils se fussent amollis, et les avait rejetés sur une terre ingrate, sous un climat d'une exceptionnelle rigueur, qui contribuèrent encore à tremper leur caractère.

Déjà, le Capitaine Gosnold, en 1602, et le Capitaine John Smith, en 1615, avaient essayé de fonder là une Colonie, mais sans succès. Les Pèlerins errèrent le long de la côte, cherchant un site favorable, qu'ils finirent par trouver à Plymouth Harbour, et s'y établirent le 25 Décembre 1620 ; et, d'un commun accord, établirent entre eux un gouvernement démocratique, qui était le seul en harmonie avec la constitution presbytérienne de leur Eglise.

Les premiers temps furent très pénibles. Les provisions apportées d'Angleterre étaient gâtées, et impossibles à remplacer. L'hiver était venu, très dur ; la maladie commençait à sévir, et, sur cent colons, quarante quatre moururent avant la fin de l'hiver. Les colons n'osaient même pas élever de monuments à leurs morts, de peur de renseigner les Indiens sur leur petit nombre ; et, sur les tombes de leurs parents, ils semèrent du maïs et des haricots.

A un moment donné, il n'y avait que six ou sept personnes bien portantes dans toute la colonie ; et peut-être ces morts si nombreuses furent-elles le salut des survivants, car les provisions eussent été bien insuffisantes. C'est ainsi seulement qu'ils purent attendre l'arrivée du navire chargé de vivres qu'on leur envoya d'Europe. Pourtant, malgré ces pertes cruelles, lorsque la « *Mayflower* » repartit pour l'Europe, aucun des colons n'abandonna son poste pour y prendre passage. Heureusement pour eux, les Indiens du voisinage n'étaient pas bien dangereux, ayant été, trois ans avant, décimés par une cruelle épidémie.

Les chefs de la tribu la plus voisine, Samoset, Massasoit et Tisquantum, ce dernier surtout, qui avait été autrefois prisonnier des Blancs, et en avait été bien traité, se montrèrent favorablement disposés à l'égard des colons. Tisquantum leur apprit à cultiver le maïs, et à pêcher dans les rivières et sur les côtes, et ses dissensions avec Massasoit, et l'éloge qu'il faisait des Blancs et de leur pouvoir mystérieux protégèrent la colonie naissante contre les entreprises possibles des Indiens.

Bradford avait été élu Gouverneur, et Brewster dirigeait l'Eglise. Miles Standish, que le poème de Longfellow a immortalisé, était le chef de la milice, et inspirait une terreur salutaire aux Indiens et aux malfaiteurs. Il était prompt à prendre une décision et à agir. Un jour, il fit prisonnier tous les habitants d'un village d'Indiens ; et averti par Massasoit d'une agression possible du chef Pecksuot, il l'attaqua à la tête d'une petite troupe, et toute la tribu fut massacrée. Les Indiens, domptés et terrifiés, respectèrent désormais les colons, et établirent avec eux un commerce de fourrures. Mais la situation était toujours très difficile, et les vivres rares : quelques maigres champs de maïs et des pêcheries nourrissaient à grand' peine les habitants qui, à plusieurs reprises, furent heureux de recevoir du pain, donné par des capitaines de bateaux de pêche. La première bonne récolte date de 1623. Cette année là, arriva le vaisseau « *Anne* », avec de nouveaux immigrants, qui furent pris d'horreur et de pitié à la vue de la détresse de leurs frères. Ceux-ci les reçurent du mieux qu'ils purent, leur offrant un dîner de homards mangés sans pain, et arrosés d'eau de source pour toute boisson. En 1624, les colons renoncèrent au système de culture en commun, qui leur avait été imposé par leur Charte, et il en résulta aussitôt une amélioration sensible dans les récoltes. Mais la situation financière était encore très précaire. En 1625, les colons achetèrent des marchandises sur lesquels ils payèrent un intérêt de 45 o/o, et l'année suivante, ils empruntèrent £ 1 000 à 30 o/o.

En 1626, un envoyé de la Nouvelle-Amsterdam visita New-Plymouth. Il y trouva une large rue, de 800 mètres de long, bordée de maisons en planches, avec des petits jardinets. Le village était entouré d'une palissade. Au croisement des deux rues principales, était la maison du Gouverneur, et, devant celle-ci, une petite place où se trouvaient quatre canons, braqués dans les quatre directions. Sur la colline de Burial-Hill, qui dominait la ville, se trouvait le Meeting-House, édifice carré en planches de chêne, au toit plat, sur lequel étaient rangés six canons. La milice y venait le dimanche, en uniforme et en armes. Derrière les soldats, marchaient le Gouverneur Bradford, Brewster, et le capitaine Miles Standish ; et Brewster prêchait, tandis que les soldats l'écoutaient, armes chargées et mèches allumées, en prévision d'une attaque toujours possible.

L'exemple des Puritains devait être fécond. Tous ceux qu'on persécutait pour cause de religion, depuis les Presbytériens jusqu'aux Frères Moraves et aux Anabaptistes, surent qu'ils trouveraient, à la Nouvelle-Angleterre, un asile sûr et libre, et bientôt s'élevèrent les colonies naissantes du Maine et du New-Hampshire. L'importance des pêcheries et du commerce des fourrures allait croissant, et, dès 1623, il existait quarante bateaux de pêche.

Roger Conant fonda le village de Naumkeag, ou Salem ; un Ecossais, nommé Blackstone, qui trouvait les Puritains trop conservateurs, s'enfonça dans l'intérieur ; un certain Thomas Morton réunit des vagabonds et des libertins, qui ne pouvaient se plier à la rigueur de la règle puritaire, dans une maison fortifiée, qu'il appela Merrymount. Il y accueillit tous les « *bondsmen* » en rupture de ban, vendit des armes aux Indiens, et se mit à violer avec joie les Douze Commandements, instituant des danses licencieuses, et buvant de l'alcool. Miles Standish le fit prisonnier, et Endicott marcha sur Merrymount. « Ce vigoureux pourfendeur d'Apollyons imaginaires abattit au nom de Dieu l' « *idole* », mit en pièces l'Arbre de Mai, et décréta que l'endroit ne s'appellerait plus

Merrymount, mais Mount Dagon, en souvenir de l'idole de Philistins, qui succomba devant l'Arche. » Morton ne fit que rire de cette expédition, un peu trop semblable à celles du valeureux Chevalier de la Manche.

Les colons de New Plymouth, malgré leurs théories, se considéraient comme faisant toujours partie de l'Eglise d'Angleterre. Ils y renoncèrent, et ne se regardèrent comme une nouvelle Eglise, que lorsque la tyrannie des Stuarts leur rendit impossible d'adhérer plus longtemps à l'Eglise officielle. En 1628, Endicott, à la tête d'une centaine de personnes, alla rejoindre Roger Conant à Salem ; et, l'année suivante, on y vit arriver le ministre Francis Higginson avec environ trois cents personnes ; il rédigea une brochure qui fut envoyée en Angleterre, où il vantait l'excellence de ce pays, et qui attira de nombreux immigrants. C'est alors que fut vraiment fondé le gouvernement populaire de la Colonie.

Leur Charte n'était pas très différente de celle sous laquelle la Virginie avait été si longtemps et si mal gouvernée de Londres : la Charte d'une Compagnie pour le Commerce et la Colonisation, ayant le droit de gouverner le territoire auquel s'appliquait son monopole, sans égard aux libertés des Colons. Ceux auxquels la Compagnie accordait la Franchise, qu'elle faisait membres de la Corporation, élisaient les fonctionnaires qui faisaient les lois pour la colonie lointaine. Mais, soit au hasard, soit adroite prévoyance, aucun endroit n'avait été spécifié pour la tenue des « *Cours* », ou réunions de la Compagnie. Elles pouvaient se tenir à Londres, à Dorchester, ou ailleurs. Un plan adroit fut alors combiné pour profiter de ce vague, en transportant la Charte, le Gouverneur, les Cours, et toute l'Administration de la Compagnie, à la Baie de Massachusetts, où, en choisissant des colons pour leur donner la Franchise et les emplois, on transformerait une aristocratie de commerçants non résidents en un système de gouvernement populaire et autonome. Une brochure de *Considérations Générales* sur ce sujet fut rédigée, et circula en manuscrit parmi les chefs du parti puritain ou populaire, prétendant entre autres que « *l'Église n'avait pas d'autre refuge que le désert.* » Quelques gentilshommes instruits, dans une réunion secrète tenue à Cambridge, moins de six mois après la promulgation de la Charte, s'engagèrent à émigrer à la Baie de Massachusetts, si le gouvernement de la Baie était transféré en Amérique. En conséquence, en 1630, une flotte de quatorze voiles partit, emportant huit cent quarante personnes de tout âge et de toutes conditions. Ces colons étaient conduits par John Winthrop, homme sage et prudent, qui avait été choisi comme Gouverneur, et qui emportait avec lui la Patente pour le territoire, et la Charte Royale pour la Corporation. L'usage adroit de cette Charte fut le premier « tour de Yankee » : grâce à lui, un gouvernement local populaire et constitutionnel fut fondé dans la Colonie-Mère de la Nouvelle Angleterre, sous le Grand Sceau de Charles Ier.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER. — LA JEUNESSE DE HAWTHORNE

LIVRE DEUXIÈME. — PÉRIODE TRANSCENDENTALISTE

LIVRE TROISIÈME. — PÉRIODE ANGLAISE

LIVRE QUATRIÈME. — PÉRIODE ITALIENNE

LIVRE CINQUIÈME. — HAWTHORNE ET SON PAYS

LIVRE SIXIÈME. — L'ŒUVRE DE HAWTHORNE

LIVRE SEPTIÈME. — APPENDICE

Bar-le-Duc. — Imprimerie Comte-Jacquet, Facdouel, dir.


THE UNIVERSITY LIBRARY
UNIVERSITY OF CALIFORNIA, SANTA CRUZ
This book is due on the last **DATE** stamped below.
STORED AT NRLF
100m-8,'65 (F6282s8) 2373